NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES

DEUX FRÈRES

EDITION ILLUSTRÉE

878

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Paris. — Imp. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Grands-Augustins. — 1166-73.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES

DEUX FRÈRES

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉS DE 24 DESSINS

PAR

THÉOPHILE SCHULER

GRAVURE PAR PANNEMAKER

PARIS

J. HETZEL & Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB.

1873

Tous droits réservés.

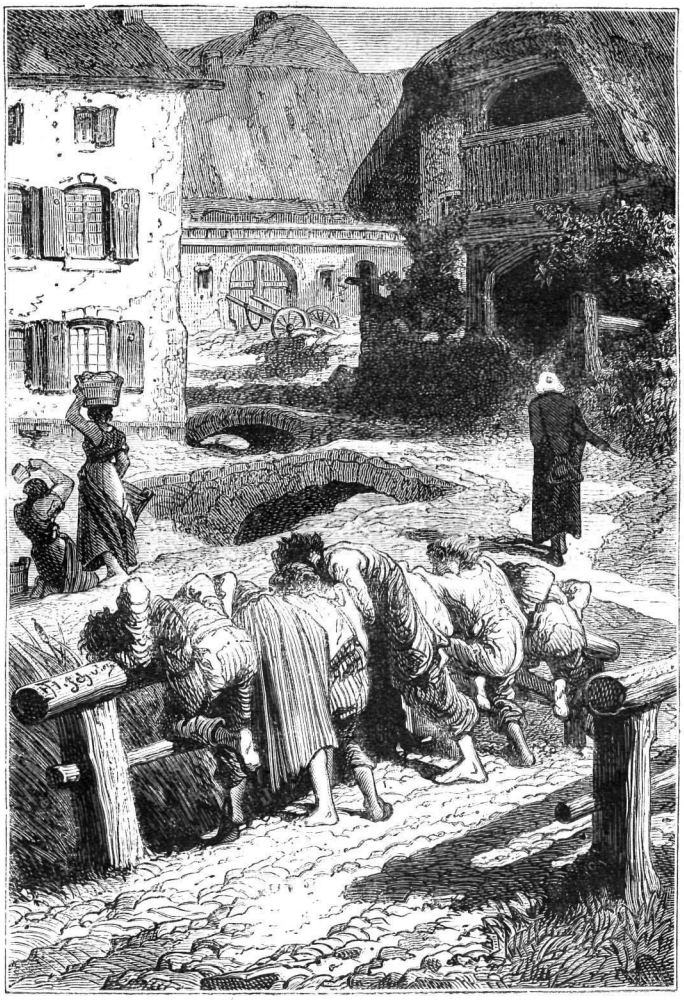
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES DEUX FRÈRES

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



Un petit pont la traverse... (p. 1).

I

A quelques lieues au-dessus de la Maladrie, en remontant la Sarre, vous trouvez dans une gorge paisible des Vosges le petit village des Chaumes. Une centaine de maisonnettes, hautes, basses, couvertes de bardeaux ou de vieilles tuiles grises, bordent la rivière. De loin en loin, un petit pont la traverse, avec ses deux perches où les enfants se penchent pour regarder le fourmillement des ablettes

878
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au soleil, autour d'un vermisseau ; le mouvement des grandes herbes appelées queues de chat, et le passage des canards qui remontent le courant, en allongeant derrière eux leurs larges pattes jaunes. Ils sont là durant des heures, les cheveux ébouriffés, le pantalon et la veste déchirés, le petit sac d'école à sa ficelle sur la hanche, car le village a son école, mais jamais ils ne se pressent d'y aller. Puis, c'est une femme qui passe en jupon, les pieds nus, le cuveau de sapin sur la tête, rempli de linge : Marie-Jeanne ou Catherinette vont au lavoir. Après cela, des bœufs et des chèvres défilent; le vieux Minique, sa pioche sur l'épaule et la tête penchée, va détourner l'eau sur son pré ; M. le curé, la soutane relevée et son tricorne à la main, se dépêche d'aller dire la messe ; ainsi de suite!

Tout cela se voit de loin dans la grande prairie verdoyante, au milieu des palissades et des haies vives des jardinets, où pend la lessive des ménages.

A gauche s'élève la colline, avec ses orges, ses avoines, ses champs de seigle et de pommes de terre, ses vieux pommiers tout noueux, déjetés et penchés par le vent.

Depuis cinquante ans que j'habite les Chaumes, je n'ai jamais pu décider les propriétaires à redresser leurs arbres; les trois quarts ne veulent connaître ni la taille ni la greffe, et laissent tout pousser à la grâce de Dieu. Cela fait du fruit bien aigre, mais ils s'en contentent!

Cette culture monte à la lisière des bois, qui, le soir, couvrent champs, vergers, village et rivière de leur ombre. Il ne reste qu'une bande de lumière sur les prés; elle diminue toujours et finit par disparaître à la nuit.

C'est l'heure où les troupeaux rentrent, où la corne du hardier chante, où chèvres et pourceaux courent dans le village chercher leur logis; ils ne se trompent jamais de porte, et grognent ou bêlent d'une voix plaintive, jusqu'à ce qu'on vienne leur ouvrir.

Ce bruit s'éteint à son tour.

On n'entend plus dans la vallée que le doux murmure des crapauds, le long de la rivière, et la grande voix traînante des grenouilles au milieu du silence.

Alors les petites lumières sont allumées dans les baraques. On soupe, on se repose de la journée. En deux ou trois endroits commence la veillée; et la vieille église compte les heures du bavardage, jusqu'au moment où les bonnes femmes avec leurs rouets, les filles avec leur broderie et leur tricot retournent dormir à la maison.

Voilà le village des Chaumes.

Plus loin, à deux ou trois cents pas, se trouvent les moulins du père Lazare, où l'eau tombe en franges comme un cristal des vieilles roues moussues, et plus loin encore, sous bois, dans la gorge étroite, les scieries de Frentselle et du Gros-Sapin.

Lorsque je reçus ma nomination d'instituteur aux Chaumes, M. Fortier en était le maire et M. Rigaud, aubergiste *Au Pied de Bœuf*, l'adjoint; mais les deux frères Rantzau jouissaient d'une grande influence par leur richesse, et gouvernaient en quelque sorte le conseil municipal. Le vieux Rantzau, leur père, mort deux ou trois ans avant, avait été cultivateur, marchand de bois et de salin. Il avait gagné de l'argent ; ensuite il était mort, comme nous mourrons tous, laissant ses biens à sa fille Catherine, mariée avec Louis Picot, brasseur à Lutzelbourg, et à ses fils, Jean et Jacques, qui, malheureusement, ne trouvaient pas tous les deux le partage à leur convenance.

C'est du moins ce qui parut alors, car eux, qui s'aimaient du vivant de leur père, qui se soutenaient contre tous, et qui s'étaient mariés en même temps avec les deux filles du vieux juge de paix Lefèvre, depuis ce moment-là se détestaient et ne pouvaient plus se voir.

Jean, l'aîné, était un grand gaillard chauve, rempli d'orgueil et de l'amour des biens de la terre. Par son testament, le père lui donnait la maison hors part, d'abord comme étant l'aîné de la famille, ensuite pour l'avoir soutenu de son travail. Ce partage était injuste, car si Jean avait aidé le père dans sa culture et son commerce de salin, Jacques ne lui avait pas été moins utile pour l'exploitation des coupes.

On ne connaissait pas de plus grande maison au pays que celle du vieux Rantzau, avec hangars, jardin sur la rivière, des écuries pour quinze pièces de gros bétail, et des granges pour entasser foin, paille, fourrages de toute sorte, autant qu'il en faut pour toute l'année.

En outre, belles caves, distillerie et buanderie, enfin une maison superbe, recrépite à neuf et les volets peints en vert.

Jean était content. Il trouvait tout naturel d'avoir la maison du père; mais cet article du testament ne plaisait pas à Jacques, qui fit bâtir aussitôt une maison en face de l'autre, séparée seulement par la rue, hangar contre hangar, grange contre grange, écuries contre écuries, portes contre portes, fenêtres contre fenêtres, avec une place semblable pour le fu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mier, le fagotage et le bois. — C'était une déclaration de guerre ! Jean le comprit. Mais ce qui l'ennuya bien plus, c'est que, trois mois après, Jacques acheta le grand pré de Guîsi, le plus beau pré du vallon, et qu'il le paya comptant douze mille francs, ce qui ne s'était jamais vu et ne se reverra sans doute jamais aux Chaumes.

Jean, en apprenant cela, devint tout pâle; il ne dit rien, car les Rantzau sont trop fiers pour crier contre leur propre famille ; mais les deux frères, l'un en face de l'autre, forcés de se voir vingt fois tous les jours, ne s'adressaient plus la parole. Ils allaient et venaient, sans avoir l'air de se connaître. La femme de Jean venait de mettre au monde une petite fille, celle de Jacques un garçon. Tout le village et la vallée se partageaient entre ces deux hommes, donnant raison ou tort à Jacques ou à Jean, chacun selon ses intérêts.

C'est dans cet état que je trouvai le pays, sous le règne de Louis XVIII, lorsque je vins remplacer aux Chaumes l'ancien instituteur Labadie, hors de service à cause de son grand âge, et que j'épousai sa fille unique Marie-Anne, à laquelle je dois tout le bonheur de ma vie depuis cinquante ans, et qui m'a donné de braves enfants.

Le beau-père et moi nous continuâmes de vivre ensemble au logement de la maison d'école ; il m'aidait encore quelquefois dans mon travail et me prodiguait les meilleurs conseils.

« Ne vous mêlez jamais des affaires du village, Florence, me disait-il; n'entrez dans aucune querelle particulière ; tâchez d'être bien avec tout le monde. Remplissez vos devoirs à l'école, à l'église, à la mairie, avec zèle, et respectez ceux qui peuvent vous donner des ordres. Cela ne vous empêchera pas d'avoir votre opinion sur tout, mais n'en dites rien. De cette manière vous pourrez vivre en paix et faire quelque bien autour de vous. »

Ainsi parlait cet excellent homme. Il me raconta la haine terrible que se portaient les frères Rantzau, me recommandant pour eux, encore plus que pour tous les autres, d'être prudent ; recommandation d'autant plus sage, que les enfants de Jean et de Jacques devaient tôt ou tard venir à mon école, et que la moindre préférence marquée pour l'un ou pour l'autre pouvait me faire le plus grand tort.

Ces premières années où le jeune homme quitte son pays et va chercher fortune ailleurs sont les plus pénibles de la vie; heureux celui qui trouve un bon conseiller : il évite souvent des fautes irréparables. Moi, je n'ai pas eu de regrets par la suite, ayant toujours écouté les conseils de la prudence, et ces premiers temps me reviennent avec plaisir.

Quelle différence entre la plaine que je quittais et la montagne où je me trouvais alors ! Mon vieux maître de Dieuze, en Lorraine, homme instruit pour l'époque, m'avait donné le goût des choses naturelles, l'amour des plantes et des insectes ; il m'avait appris le peu de musique qu'il savait. Combien ces premières études me furent utiles !... Combien elles servirent à me faire prendre en patience le travail souvent ingrat de l'école !... Tous les soirs, aussitôt après la classe, je passais la bretelle de mon petit herbier sur l'épaule et je grimpais le sentier de la côte. Les grands genêts en fleur, les bruyères roses, les mille plantes sauvages attachées aux rochers; les mouches dorées, argentées, couvertes de velours sombre ou de soie éclatante, qui s'élevaient à chaque pas et produisaient aux derniers rayons du jour un bourdonnement immense, toutes ces choses me remplissaient le cœur d'attendrissement.

J'allais, je choisissais; n'ayant pas grande science, je croyais toujours faire quelque découverte. Et puis en haut, contre les ruines du vieux château, où les ronces et le vieux lierre de cent ans tout flétri s'étendent sous les jeunes couches vivaces, je m'arrêtais, regardant la vallée calme et paisible, la rivière miroitante, les petits toits à la file, l'église, la maison de cure avec sa gloriette et son rucher, le moulin, les scieries lointaines déjà dans l'ombre, et ce spectacle me faisait rêver... Je me disais :

« Voilà le coin du monde où tu vas passer ton existence. Regarde ! C'est ici que tu dois rendre service à tes semblables, élever les enfants que Dieu te donnera, et puis te reposer dans la paix du Seigneur. Travaille, étudie... Qui sait si parmi les élèves assis sur les bancs de ton école, en guenilles et les pieds nus, pauvres, ignorants, presque abandonnés comme les sauvageons de la forêt, qui sait s'il ne se trouvera pas un homme utile, bienfaisant et même remarquable par ses lumières? Car le Seigneur ne regarde pas aux conditions : il sème partout le bon grain. Tâche de suivre son exemple ! Beaucoup de tes leçons tomberont dans les ronces, beaucoup sur le rocher; mais, pourvu qu'une seule graine utile tombe dans la bonne terre, tu seras heureux. »

Ainsi venait le soir.

Alors je redescendais lentement la côte, son-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

geant aux nouvelles plantes que j'avais recueillies, aux nouveaux insectes que j'avais piqués sur mon chapeau, et tâchant de les classer, non d'après la science, je n'avais pas assez de savoir ni de livres pour cela, mais d'après les familles de plantes et les appellations du pays.

Le beau-père, qui m'attendait sur la porte, en me voyant revenir à la nuit close s'écriait :

« Vous êtes en retard, Florence ; Marie-Anne a la table mise depuis une heure, la soupe ne sera plus chaude. »

Il riait.

« Hé ! monsieur Labadie, lui disais-je, que voulez-vous? On trouve tant de belles choses dans vos montagnes !... c'est une vraie bénédiction.

— Allons, montons, montons ! » faisait-il de bonne humeur.

Ma femme était là souriante. On soupait ; on causait; je parlais de botanique et le beau-père s'écriait :

« Oui, je comprends cela ! De mon temps c'était affaire de grands savants. Nous autres dans nos montagnes, nous n'entendions parler de M. de Buffon, de Linné, de Jussieu, que par hasard. Ah ! que nous aurions pourtant été bien placés pour étudier l'herbage des Vosges, et rendre aux savants de vrais services; mais on ne pensait pas à nous, et toute la science des plantes, qui devrait être répandue jusqu'au fond des hameaux, est dans les bibliothèques des grandes villes. »

Il s'égayait, non sans conserver un regret des belles années perdues au milieu de toutes ces richesses.

Après cela, son amour à lui, c'était la musique !... Nous avions un petit clavecin de quatre octaves dans la salle à manger, et la nuit venue, les volets fermés, le père Labadie s'asseyait dans son fauteuil de cuir, ses larges pieds sur les pédales et ses mains osseuses sur les touches noires, jouant des *requiem*, des *alleluia*, des *in excelsis*, accompagnant le plain-chant qu'il se figurait entendre, et se balançant les yeux en l'air, avec un véritable attendrissement. Il possédait une caisse pleine de vieilleries d'anciens maîtres allemands, qu'il élevait jusqu'aux nues, et tout le pays savait que le père Labadie, des Chaumes, était le premier organiste parmi les catholiques. Les Luthériens en ont beaucoup de bons, ils s'adonnent à la musique et s'en font un grand honneur. Je n'espérais pas devenir jamais aussi fort que le beau-père ; mais grâce à ses bonnes leçons, j'en sus bientôt autant que Letcher, de Dâbo, ce qui suffisait pour tenir l'orgue, même dans les occasions solennelles, comme les jours de confirmation, en présence de Mgr de Forbin-Janson, l'évêque de notre diocèse.

II

C'est au milieu de ces études et de ces travaux que s'écoulèrent mes premières années aux Chaumes. Ma femme venait de nous donner un petit garçon, qui fut baptisé Paul ; et le père Labadie, depuis ce jour, passait sa vie à le regarder. Il pleurait parfois et s'affaiblissait de plus en plus ; son oreille devenait dure ; il n'allait plus à l'église ; pourtant il n'eut jamais le malheur de tomber en enfance. Quand on lui parlait fort, soit pour lui demander un renseignement au sujet des papiers de la mairie, des actes de naissance ou de décès, des droits forestiers de la commune, et même des délibérations du conseil municipal de quinze et vingt ans avant, après avoir bien écouté, il répondait toujours juste et disait :

« Dans telle case, à tel rayon, dans tel endroit, vous trouverez ce qu'il vous faut. »

Je crois qu'il sentait sa fin approcher, et qu'il se réjouissait intérieurement de voir un petit être bien portant, venir pour le remplacer en ce monde.

Malgré le grand âge du beau-père et sa faiblesse, nous avions donc toutes les raisons d'être heureux ; j'avais pris sa place à l'école, à la mairie, à l'église, à l'arpentage, aux ventes de coupes ; j'étais adopté par la commune, qui me donnait trois cents francs de fixe ; avec ce qui me revenait comme organiste, comme chantre, aux baptêmes, aux mariages, aux décès, et les cinquante sous des parents par élève chaque hiver, les cadeaux du nouvel an et le reste, cela montait bien à huit cents francs. Le petit jardin de la maison d'école, que ma femme et moi nous cultivions nous-mêmes, nous donnait des légumes pour l'année ; nous élevions aussi un porc, que le hardier Balthasar menait à la glandée, en récompense des peines que je prenais avec son garçon. Enfin tout allait bien, et je suivais exactement la recommandation du beau-père, de ne jamais entrer dans une dispute du village. M. le curé Jannequin s'intéressait à nous ; il aimait à me parler de ses abeilles ; c'est moi qui sortais le miel de ses ruches en automne, et il ne manquait jamais de nous en envoyer un beau rayon. C'était un de ces vieux curés, revenus de l'émigration pleins d'expérience et de sagesse, parlant bien, len-

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tement, avec bon sens, faisant des prédications courtes, et tâchant de gagner leur dernière demeure sans nouveaux accidents. Il en avait tant vu.... tant vu de toutes sortes, que l'exaltation des jeunes prêtres, du père Tarin et des missionnaires parcourant toute la France pour convertir les hérétiques, lui faisait lever les épaules. Deux ou trois fois étant ensemble seuls dans son jardin, derrière le presbytère, au moment où le facteur venait d'apporter la gazette et qu'il y jetait les yeux, je l'ai vu devenir blanc comme un linge.

« Florence, me disait-il en levant la main, ces jeunes gens nous perdront tous. Seigneur Dieu, faut-il donc que l'expérience des anciens ne profite pas à ceux qui les suivent? Nos fautes, si durement expiées, n'ont donc éclairé personne!... Quel malheur! »

Et puis s'arrêtant, il murmurait:

« Songeons à autre chose! »

Cela ne l'empêchait pas d'être sévère dans l'accomplissement de ses devoirs, et de mériter la vénération de tout le pays.

Cinq ans après mon arrivée aux Chaumes, le père Labadie mourut, il s'éteignit doucement un soir. C'est la première grande douleur que j'éprouvai dans ma nouvelle famille. Ma femme en tomba faible deux fois; elle ne put aller à l'enterrement, où toute la montagne accourut; et moi je fus obligé de tenir l'orgue, pleurant comme un enfant; je fus obligé de conduire, comme chantre, le cercueil au petit cimetière du village. Ah! l'idée de Dieu peut seule nous soulager dans de pareils moments, l'idée de celui qui récompense la vie du juste, et qui le recueille dans son sein, après le travail pénible, les chagrins et les soucis supportés avec courage en ce monde.

Longtemps la tristesse fut chez nous; la place du grand-père était vide, on y portait les yeux en pensant:

« Il n'est plus là.... Il ne reviendra plus.... Nous ne l'entendrons plus. »

Et le petit clavecin aussi se taisait; on avait peur de le toucher et d'entendre frémir ses cordes.

Le malheur nous avait frappés en automne, après la rentrée des regains, quand les enfants mènent le bétail à la pâture. Dans ce temps, il ne reste à l'école que cinq ou six élèves, les enfants des riches. Une grande salle d'école vide, je ne sais rien de plus triste; ceux qui restent ne travaillent plus, ils s'ennuient à regarder le soleil aux fenêtres; ils attendent la fin de la classe, ils se font des signes et même ils se disputent tout bas entre eux. — Alors la tête entre les mains, je pensais tout le temps au beau-père.

Ce fut un grand soulagement pour moi de voir tomber les premières neiges et les bancs se remplir de nouveau. Les cris des enfants le matin, en entrant à la file et tirant leur petit bonnet de laine: « Bonjour, monsieur Florence, » me réveillèrent de mes tristes pensées. On se remit à chanter ensemble le B A BA, d'autres idées remplacèrent les anciennes; et le soir seulement, en retrouvant ma femme toute rêveuse et les yeux rouges, assise près du berceau de l'enfant, je me rappelais le brave homme qui nous avait tant aimés.

Il fallut des mois pour adoucir notre douleur; mais sur la terre rien n'est éternel, et le souvenir des honnêtes gens ne vous laisse à la fin que l'espérance de les revoir et de les aimer encore dans un séjour meilleur.

C'est au commencement de cet hiver que Jean et Jacques Rantzau m'envoyèrent leurs enfants: Georges et Louise. Ils avaient à peu près le même âge, de six à sept ans. Louise, la fille de Jean, venait de perdre sa mère, ce qui rendait ma tâche plus grave et plus touchante. Elle était grande, légère, avec de beaux yeux bleus et doux, et des cheveux blonds en abondance. Quand elle allait, dans son petit manteau toujours bien propre, la tête haute, regardant à droite et à gauche, on aurait dit un de ces jolis faons de biche qui traversent quelquefois la vallée aussi vite que le vent. Georges, son cousin, le fils de Jacques, avait le teint pâle et le grand nez crochu des Rantzau, leurs cheveux bruns crépus et leur large menton carré. L'obstination de la famille était peinte dans ses yeux: ce qu'il voulait, il le voulait bien! mais l'esprit de la cousine lui manquait; elle avait toujours avec lui le dernier mot, et le regardait par-dessus l'épaule d'un petit air de hauteur.

Je mis ces deux enfants, Louise avec les petites filles et Georges avec les garçons, séparés les uns des autres par une barrière en bois; et je suis bien forcé de le dire, au milieu de ces pauvres et de ces pauvrettes, dont les gnenilles humides fumaient tout l'hiver autour du grand poêle de fonte, on les aurait crus d'une autre espèce. Ah! que la misère est une triste chose et qu'elle rabaisse les malheureux! Je ne parle pas seulement du teint rose, de l'air confiant que la souffrance et les privations leur font perdre si vite, je parle aussi de l'esprit. Mon Dieu, n'est-ce pas tout simple? Les enfants du bûcheron, du ségare, du flotteur, que voient-ils, qu'entendent-ils en rentrant dans la hutte à la nuit? Ils voient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les pauvres parents assis autour d'un tas de pommes de terre et d'un pot de lait caillé, le dos courbé, les bras tombant à force de fatigue, la tête penchée et les cheveux collés par la sueur sur leur figure, n'ayant plus même le courage de penser. Quelques mots sur la coupe, sur le chemin de schlitte, sur la neige qui tombe et rend la descente dangereuse, sur Pierre ou Paul qui viennent d'être écrasés, voilà tout.... Si le dimanche on n'entendait pas M. le curé parler de Dieu, de la vie éternelle, des devoirs du chrétien, on n'en connaîtrait que le froid, la fatigue et la faim.

Chez les autres au contraire, fils de bourgeois, dans la grande salle propre, boisée tout autour à hauteur d'appui, — qu'ils appellent le poêle, — bien éclairée et meublée, soir et matin, à tous les repas, le père, la mère, les domestiques, les étrangers qui vont et viennent, entrent et sortent, parlant de leurs marchés, des nouvelles apportées par la poste ou par les journaux, en apprennent plus aux enfants que les pauvres n'en sauront jamais. Aussi je le dis et c'est la vérité, la première instruction est celle de la maison; celle de l'école ne vient qu'ensuite.

Georges et Louise profitaient donc à vue d'œil; au bout d'un mois, ils savaient épeler; bientôt ils commencèrent à lire, et, chose rare chez nous, à comprendre ce qu'ils lisaient. Malgré moi je les prenais en amitié plus que d'autres élèves, qui me donnaient de la peine sans arriver à rien. J'avais du plaisir à les interroger, à voir leurs progrès extraordinaires. Un seul point me chagrinait, c'est qu'ils se détestaient comme leurs parents : je ne pouvais louer Georges, sans voir Louise serrer les lèvres et cligner des yeux d'un air ennuyé; ni faire l'éloge de Louise, sans que Georges aussitôt devînt pâle de jalousie. Les vieux avaient sans doute excité leurs enfants l'un contre l'autre, en parlant sans cesse, à la maison, des champs, des prés, de tous les biens qu'ils auraient eus sans la mauvaise foi du frère, et de la malédiction qui retomberait sur les descendants s'ils se réconciliaient jamais ensemble.

Je reconnaissais cette mauvaise semence parmi la bonne. J'aurais bien voulu l'arracher, mais la recommandation du beau-père me revenait toujours, et je me disais que cela regardait plutôt M. le curé; qu'on verrait à la première communion; qu'il faudrait bien alors réciter ensemble la prière enseignée par le Seigneur à ses disciples :

« Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Malgré cela, j'étais indigné de ces mauvais sentiments, et même un jour la patience m'échappa.

Vous saurez que dans nos pays de montagnes on est très-sévère sur l'observation des fêtes, et principalement pour celles de l'enfance. D'abord arrive saint Nicolas, le grand saint de la Lorraine, sa hotte au dos, tenant la sonnette d'une main et la verge trempée de vinaigre de l'autre; plus tard, c'est Noël, avec ses sabres de bois, ses gâteaux, et chez les gens aisés, son petit sapin chargé de rubans, de sucreries et de noix dorées; puis le nouvel an et les Rois. La fête des Rois, au temps des grandes neiges, est parmi les plus belles. Alors une troupe d'enfants court le village, revêtus de chemises, de couronnes de papier peint sur la tête, un sceptre de bois contre l'épaule, comme les rois des jeux de cartes. L'un deux a la figure noircie avec de la suie, c'est le roi nègre. Ils entrent ainsi dans toutes les maisons et chantent une chanson patoise, si vieille, qu'on a de la peine à la comprendre; et l'air en paraît encore plus vieux :

Les trois rois ils sont venus,
Pour y adorer Jésus.

Et dans un moment ils se prosternent, criant en chœur :

« Nous nous mettons en genoux! »

Les bonnes gens leur donnent des pruneaux secs, des pommes, des œufs, du beurre. Naturellement ils n'oublient pas d'entrer à l'école; ils entrent fièrement comme des rois, et chantent au milieu de l'admiration universelle, pendant qu'Hérode, caché dans l'allée, attend son tour de paraître. Tous les enfants envient leur sort; et c'est l'occasion pour l'instituteur, lorsqu'ils sont partis, de raconter la visite des mages d'Orient à notre Seigneur, qui venait de naître au petit village de Bethléem, en Judée, et se trouvait encore dans sa crèche, au milieu du bétail et des pauvres bergers; de leur peindre l'étoile qui marchait devant ces souverains, dont l'un portait de la myrrhe, l'autre de l'or et l'autre de l'encens. Je leur racontai donc ces choses merveilleuses; ils m'écoutaient, les petites filles penchées sur la balustrade, les yeux grands ouverts, et les petits garçons tout pensifs.

Quelques jours après, voulant m'assurer qu'ils avaient retenu, j'interrogeai l'école. Aucun garçon ne put répéter l'histoire des mages; pas même Georges, qui ne savait par

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

où commencer ni par où finir. Je dis à Louise de répondre, et tout de suite, d'une voix gentille et sans se presser, elle raconta la visite des monarques d'Orient au Sauveur du monde, aussi bien et peut-être mieux que moi.

J'en étais attendri.

« C'est bien, Louise ; c'est bien, mon enfant, lui dis-je, tu peux t'asseoir. Depuis longtemps je n'ai pas eu de satisfaction pareille.»

Sa figure brillait de joie, pendant que Georges devenait tout sombre.

Or, ce même jour, à la fin de l'école, ayant ouvert les fenêtres pour renouveler l'air, je regardais les enfants s'en aller en courant dans la neige et se lancer à la file sur le verglas de notre fontaine ; garçons et filles glissaient ensemble, criant, levant les bras, faisant sonner leurs petits sabots sur la glace, et quelques-uns, les plus adroits, s'asseyant et continuant de glisser sur leurs talons.

Toutes ces figures rondes de petites filles embéguinées dans leurs haillons, le petit nez rouge hors de la capuche, et les garçons, plus hardis, se balançant sur les reins pour reprendre l'équilibre, formaient un spectacle réjouissant. Je les regardais depuis une minute, quand la petite Louise passa sur la glissade, toute gaie et riante, au milieu des garçons. Elle allait comme un oiseau, les ailes de son petit manteau déployées, sans méfiance et sans crainte; mais dans la même seconde, je vis Georges partir derrière elle aussi vite qu'un tiercelet, et lui donner en passant un grand coup de coude qui l'étendit dans la neige. J'étais déjà dehors, indigné, courant la relever et criant :

« Georges !... Georges !... Arrive ici ! »

Elle pleurait à chaudes larmes, mais heureusement n'avait aucun mal. Georges aurait bien voulu se sauver.

« Arrive ici, lui dis-je ; arrive, mauvais cœur!

Je le pris par le bras et je l'emmenai dans la salle en criant :

« Tu l'as fait exprès ! »

Lui, tout pâle, ne répondait pas.

« Tu l'as fait exprès, lui dis-je encore. — Réponds-moi ! »

Mais il était trop fier pour mentir, et ne dit rien, s'asseyant au bout d'un banc, et regardant devant lui, les yeux farouches.

« Puisque tu ne réponds pas, lui dis-je, c'est vrai : tu voulais faire du mal à Louise, parce qu'elle a mieux su l'histoire des mages que toi. C'est abominable... Tu mérites d'être puni... Tu n'iras pas dîner... Je te retiens en prison. »

En même temps je sortis, fermant la porte à double tour ; cela m'avait bouleversé.

J'envoyai ma femme prévenir les parents que Georges était en pénitence ; et quelques instants avant une heure, étant descendu, je le trouvai toujours à la même place, les coudes sur la table, les deux joues relevées sur les poings, regardant au même endroit. On aurait dit le père Jacques songeant à son frère pour le haïr.

« Tu te repens? » lui demandai-je avec douceur.

Il ne dit rien.

« Tu ne le feras plus, n'est-ce pas ? »

Rien ! J'allais et je venais dans la salle, tout désolé ! Presque aussitôt la mère arriva, le dîner de l'enfant dans une écuelle, sous le tablier. Elle avait les yeux gros. Je lui dis tout ! La pauvre femme regardait Georges avec tristesse, et finit par mettre l'écuelle devant lui. Il mangea, puis il alla se placer à son pupitre, en attendant l'arrivée des camarades.

« Oh ! monsieur Florence, me dit la mère dans l'allée, en s'en allant, quel chagrin !... Ils sont tous les mêmes... Ce sont tous des Rantzau ! »

Louise en rentrant paraissait joyeuse ; elle jetait de temps en temps à son cousin un coup d'œil satisfait.

Depuis ce jour, durant six semaines, Georges, lorsque je l'interrogeais, ne me regardait plus en face ; il m'en voulait. Quand les enfants vous en veulent, ils regardent de côté pour cacher leur ressentiment.

« Regarde-moi, Georges, » lui disais-je.

Il ne voulait pas, et jusqu'à la fin de l'hiver il resta le même, silencieux et sombre. Ce n'est qu'au printemps, un jour qu'il avait mieux récité son livret que Louise, et que je le montrais comme un modèle à mes autres élèves, qu'il leva les yeux et parut réconcilié.

III

Des événements plus graves arrivèrent en ce temps dans notre commune ; notre maire M. Fortier, mourut. Il avait passé quatre-vingts ans, ayant été soldat, cabaretier, entrepreneur de coupes et finalement maire des Chaumes durant plusieurs années. Depuis longtemps on attendait sa fin ; toutes les ménagères du village avaient jeté les yeux d'avance, l'une sur la grande soupière peinte,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Tu l'as fait exprès ! » (p. 7.)

l'autre sur les assiettes ou la marmite, la table ou le buffet de M. le maire, pour le moment de la vente. Mais le père Fortier, malgré ses rhumatismes traînait toujours ; il se cramponnait, quand, aux premiers jours du printemps, un matin le bruit courut qu'il venait de mourir dans la nuit, et cette fois c'était vrai.

Voilà peut-être une des plus grandes ventes que j'ai vues dans la montagne, et des plus acharnées. Je ne parle pas de l'enterrement, de la mise et de la levée des scellés, des publications et de toutes les autres cérémonies, qui se font toujours ; mais de la vente au plus fort et dernier enchérisseur, où l'exaltation et la fureur des montagnards de s'acquérir du bien éclatèrent dans toute leur force.

Ma femme convoitait aussi quelque chose : deux grands chandeliers en cuivre de M. le maire. Elle y pensait depuis trois ans, et me dit le matin de la vente :

« Florence, nous irons ; il nous manque bien des choses et particulièrement des chandeliers ; nous en avons le plus grand besoin. »

Je savais son idée, et je lui répondis :

« C'est bien, Marie-Anne, nous irons à onze heures, après l'école. »

Mais elle n'y tenait plus, et bien des fois pendant la classe elle vint regarder au châssis s'il était temps.

La vente avait commencé de bon matin ; de ma fenêtre je voyais les tables dehors couvertes de mille choses : grils, marmites, chaudrons, vaisselle, chaises, horloges, dévidoirs,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Quarante-cinq sous... une fois... deux fois... (p. 10).

linge de table et de lit; enfin tout ce qu'on peut se figurer de biens meubles entassés depuis quarante ans de la cave au grenier. Dieu du ciel, que d'argent il faut dépenser pour garnir des maisons pareilles!... Ce sont de vrais gouffres; et si l'on écoutait les femmes, elles voudraient tout avoir. Le crieur Lemoine et le notaire Bajolet de Lorquin, avec son premier clerc Schott, étaient au milieu de la foule tourbillonnante, et les grands cris de Lemoine, debout sur une table devant la porte, s'entendaient jusqu'au bout du village :

« Une fois, deux fois... Personne ne dit plus rien?... Une marmite superbe,... trois livres dix sous. »

Il levait la marmite :

« Trois livres dix sous...

— Quatre livres!

— Quatre livres... une fois... deux fois... deux fois, quatre livres... Personne ne dit plus rien? Deux fois, quatre livres... Personne ne dit plus rien?... Et... trois fois... Adjugé à Jean-Pierre Machet. »

Je voyais ces choses, et ma femme qui descendait de temps en temps. Au milieu de semblables pensées, un instituteur oublie ses leçons; heureusement cela ne se présente pas tous les jours. Les enfants aussi dans ces occasions n'y tiennent plus; ils sont impatients d'aller regarder, et quand à onze heures juste je fis réciter la prière, au dernier mot : « Amen! » vous auriez eu du plaisir à les voir rouler de leurs bancs et courir dehors comme un véritable troupeau.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Bonjour, monsieur Florence! Bonjour, monsieur Florence! »

Ils riaient, et je n'étais pas fâché non plus d'en être débarrassé, car Marie-Anne arrivait déjà et disait :

« Eh bien! il est temps, Florence.

— C'est bien, me voilà. »

Nous sortîmes.

Les chandeliers se trouvaient encore là; quel bonheur! La vente des petits objets de ménage tirait pourtant vers sa fin; les assiettes, les verres, les chaudrons et toute la batterie de cuisine venaient d'être enlevés; on passait aux armoires, aux chaises, aux fauteuils. Il était temps! Marie-Anne me traîna par le bras dans cette foule, qui non-seulement remplissait la vieille maison du grenier à la cave, regardant aux fenêtres, s'appelant, tourbillonnant comme un essaim, mais qui fourmillait encore tout autour.

« Hé! monsieur Florence, me cria M. le garde général Botte, un gros homme tout réjoui, son large ventre serré dans sa capote verte et la figure rouge. — Hé! monsieur et madame Florence, arrivez donc par ici. »

Il nous faisait place avec ses larges épaules.

« Vous avez donc aussi des idées, monsieur Florence, vous voulez aussi miser sur quelque chose! »

J'allais lui parler des chandeliers, mais ma femme me tira par le bras et répondit :

« Il faut voir, monsieur Botte, il faut voir! »

Nous étions alors près de la table, à côté du clerc couché sur son pupitre, pour inscrire les articles, et du notaire, qui se fâche lorsque les mauvaises payes misent sans présenter de caution, et qui les fait rayer, malgré les cris et les poings qui s'élèvent avec menace. Par bonheur, le gendarme Lallemand était là, le coude appuyé sur la poignée de son sabre, et quand les cris redoublaient, il n'avait qu'à tourner la tête et regarder les criards de travers. Cela suffisait toujours, et les gueux allaient se consoler en buvant le vin de la vente; car à toutes les grandes ventes on boit deux, trois, quatre mesures de rouge ou de blanc. C'était alors la grande mode, cela donnait du cœur aux acheteurs, mais quelquefois, le lendemain, ils trouvaient ce vin bien cher.

Enfin, une fois là nous fûmes assez tranquilles; les gens du village me saluaient et m'offraient de boire un coup avec eux, causant de leurs achats et parlant surtout des beaux immeubles qui bientôt allaient avoir leur tour. Mais quant aux immeubles, il ne s'agissait plus de miser des deux ou trois francs, cela devait monter par cent et par mille, et les acheteurs véritables pouvaient se compter.

On voyait, dans le fond de la chambre en bas, les deux juifs Samuel Lévy et Judas Mayer d'Imling, le bâton de boucher pendu au poignet par un cordon de cuir, et la petite casquette plate sur les yeux, les frères Restignat du Grand-Soldat, M. Barabino du Harberg, M. Georges de Saint-Quirin, M. Ristroph d'Abrecheville, surnommé « le prince » à cause de sa grande fortune, enfin tous les richards des environs; et puis, aux deux côtés de la salle, Jean et Jacques Rantzau, debout dans l'ombre, regardant marcher la petite vente d'un air d'ennui : l'un grand, chauve; l'autre carré, trapu, les cheveux noirs frisés, la barbe pleine; et tous les deux pâles, avec leurs grands nez crochus, leurs yeux luisants, et leurs larges mâchoires serrées. Les juifs leur parlaient; ils n'avaient pas l'air de les écouter ni de leur répondre.

Tout cela, je le voyais en me redressant un peu; ma femme, elle, ne voyait que ses chandeliers et le reste des meubles encore en vente. Tout à coup elle me tira par le bras; Lemoine venait de prendre les deux chandeliers; il les levait, debout sur la table, et criait :

« Deux chandeliers en cuivre. »

Sa voix, à force d'avoir crié depuis cinq heures, était devenue tout enrouée.

« Deux beaux chandeliers! »

Il se baissa pour demander la mise à prix.

« Quarante sous, lui dit M. Bajolet.

— Quarante sous, deux chandeliers magnifiques, cria Lemoine, en regardant autour de lui. Quarante sous... Allons, mesdames, un peu de courage. »

J'allais dire cinquante sous; ma femme, plus fine, dit :

« Quarante-cinq sous! »

Lemoine regarda :

« Quarante-cinq sous... une fois... deux fois... quarante-cinq sous... personne ne met plus rien?... quarante-cinq sous... une fois... deux fois... trois fois... Adjugé! »

Il donna les chandeliers à ma femme, en lui disant de bonne humeur :

« Vous avez fait un bon marché, madame Florence, ils valent quatre francs comme deux liards. »

Ma femme partit aussitôt bien contente. Moi, la vue de ces choses m'intéressait, et j'attendis pour voir la grande vente, celle où l'on ne misait plus par sous, mais par vingtaines et centaines de francs.

Quand on est au milieu de pareils spectacles, on croirait que votre sang s'échauffe à me-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sure, et que la fureur d'acquérir qu'on voit chez les autres, leurs frémissements et leurs cris vous rendent comme eux. Je restai donc, plein d'impatience, attendant la vente des champs, des prés, des vergers et de la maison, comme si cela m'avait regardé.

Le père Botte, près de moi, me disait en riant :

« Tout ça, monsieur Florence, n'est encore qu'un petit commencement; les escarmouches sont finies, la bataille va venir. »

Il avait raison.

Vers onze heures et demie, tous les meubles étant vendus, il fut question de renvoyer la vente des immeubles à l'après-midi, mais le notaire était un fin renard; il voyait que la vente allait bien, que les acheteurs s'échauffaient, et tout de suite il s'écria :

« Lemoine, on se reposera demain... Quand le fer est chaud, il faut le battre. Entrons dans la salle. »

Alors le clerc prit son registre sous le bras, Lemoine le pupitre, et l'on entra dans la grande salle pleine de monde. Le notaire et les autres s'établirent au milieu; et d'abord M. Bajolet exposa les conditions de la vente : — payable à un an et un jour, avec les intérêts à cinq pour cent, ou bien au comptant, au choix des acheteurs, — et la vente commença.

La foule se pressait autour de la table; moi, derrière, je ne voyais que les têtes en face : Samuel Lévy, Jean et Jacques Rantzau et le grand Judas Mayer.

On vendit d'abord un verger sur la côte, quelques champs ensemencés de blé, d'autres en avoine, ayant soin chaque fois d'annoncer les tenants et les aboutissants. La vente par cent et par mille avait l'air de languir; les juifs ne s'en mêlaient pas assez. Le notaire, de temps en temps, aidait Lemoine, en répétant le prix.

Il sortait aussi crier dehors :

« Tel champ, tel verger va être mis en vente. »

Quelques hommes venaient lentement, leurs femmes les prêchaient et les retenaient; car si les femmes aiment les meubles, les hommes aiment les immeubles, et cela fait des disputes : l'homme veut, la femme ne veut pas; bien des fois ils se prennent aux cheveux, et la femme crie toujours :

« Non!... Non!... »

Ceux-là rentraient, leur femme derrière eux, et se penchaient en masse les uns sur les autres, autour de la table.

J'allais me retirer, il était plus de midi, lorsque le notaire, élevant la voix, s'écria :

« Nous allons mettre en vente, à cette heure, d'un bloc, les cinq jours de pré qui touchent par en bas la rivière, et par en haut à la grande prairie de Jacques Rantzau, dite « prairie de Guîzi. » Il est bien entendu que tout marche ensemble. Lemoine, allez. »

Aussitôt Lemoine, montant sur sa chaise, cria :

« Les cinq jours de prairie, quinze cents francs, quinze cents francs les cinq jours, à trois cents francs le jour, les cinq jours quinze cents francs!

— Deux mille, dit un juif.

— Deux mille deux cents, dit l'autre.

— Deux mille deux cents, » répéta Lemoine.

Les deux juifs un instant allèrent ainsi, montant par cent francs, jusqu'à trois mille. M. Botte me dit à l'oreille :

« Samuel est l'homme de paille de Jean Rantzau et Judas celui de Jacques, la bataille est entre les deux frères. »

Je regardai : Jacques et Jean paraissaient calmes, mais sombres. Cela pouvait durer encore une demi-heure par cinquante francs, car après quatre mille les deux juifs se ralentissaient, n'osant plus monter sans regarder à chaque minute les signes des deux frères, quand tout à coup Jacques eut comme un éclair sur sa figure :

« Quatre mille cinq cents francs! cria-t-il d'une voix terrible.

— Cinq mille, dit Jean en souriant.

— Six mille, dit Jacques, sans regarder son frère, mais les yeux enfoncés dans la tête et les dents serrées.

— Sept mille, » dit Jean.

Alors Jacques poussa un éclat de rire et sortit en fendant la presse, les deux poings dans les poches de sa veste.

« C'est du bien trop cher pour moi, » fit-il sur la porte, et il sortit.

Jean, de son côté, dit en passant près de moi, d'un air satisfait :

« C'est un peu cher, mais son grand pré sur la Sarre aurait été trop beau d'une pièce; j'en voulais ma part et je l'ai. »

Comme il descendait la rue tranquillement, je sortis aussi. Le juif Samuel l'accompagnait; et de loin Jacques, sur sa porte avec le grand Judas, les regardait venir. Sa bonne humeur était passée, il ne riait plus, en pensant que son beau pré de Guîsi, qu'il pensait arrondir à la mort du vieux Fortier, était pour ainsi dire coupé en deux par la partie que Jean venait d'acheter.

Et moi, voyant combien ces deux hommes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

s'en voulaient, je tremblais en pensant que Jacques devait aussi m'en vouloir, depuis que j'avais retenu son fils à cause de Louise. Oui! cela m'inquiétait d'autant plus qu'il était question de le nommer maire à la place de M. Fortier, et que dans cette position il pouvait me faire le plus grand tort. Cette crainte me suivit jusqu'au milieu de ma classe du soir, et mon embarras entre les enfants d'hommes pareils me paraissait quelque chose de bien pénible. Ils me faisaient aussi peur l'un que l'autre; jamais je ne m'étais figuré de caractères aussi dangereux.

Ce même jour, vers sept heures, étant à souper, j'en parlais justement à ma femme, qui me recommandait d'être toujours sur mes gardes, quand nous entendîmes quelqu'un monter l'escalier, puis frapper à la porte.

« Entrez! » dit Marie-Anne.

Et le petit Georges parut, avec un panier au bras, en disant :

« Bonsoir, monsieur et madame Florence. Voici quelque chose que mes parents vous envoient. »

Ma femme découvrit le panier : c'étaient de magnifiques côtelettes de porc et des boudins de toute beauté, sur une large assiette, ce qui nous fit pousser un cri d'admiration.

« Comment... comment!... dit ma femme, mais nous ne pourrons jamais assez vous remercier.

— Nous avons tué hier, dit Georges, et mon père a bien recommandé de choisir pour vous de beaux morceaux. »

Nous étions émerveillés.

Je forçai Georges de mettre deux bonnes poignées de noix dans ses poches, et je lui répétai de remercier mille fois ses parents de l'attention qu'ils avaient eue pour nous. Il me le promit et partit tout joyeux.

Ainsi, bien loin d'être mal avec M. Jacques Rantzau, comme nous l'avions craint, nous étions au nombre de ses amis, car on n'envoie de tels présents qu'à des amis.

Je ne vous dirai pas que ces côtelettes et ces boudins étaient des meilleurs que nous ayons jamais goûtés; venant de Mme Charlotte Rantzau, cela va sans dire; ce n'est pas dans de pareilles maisons qu'on néglige les assaisonnements, et cette dame avait d'ailleurs la réputation d'être la meilleure cuisinière du pays, avec Mme Guérito Limon, la femme du brasseur. Mais ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est l'assurance d'avoir la paix avec tout le monde; sans la paix et la tranquillité, tout le reste n'est rien, et l'existence vous paraît amère. Si les Rantzau se haïssaient entre eux, ils avaient au moins le bon esprit de laisser les autres en repos, et de regarder l'instruction de leurs enfants comme un bien. M. Jean me saluait chaque fois que j'avais l'honneur de le rencontrer, soit au village, soit ailleurs, et son frère me tirait aussi son chapeau, de sorte que je jouissais du plus grand calme dans l'accomplissement de mes devoirs.

M. le curé Jannequin, lui, par son âge et sa position, avait plus que tout autre le droit de rappeler ces gens notables aux sentiments chrétiens, et je me rapelle avec quelle finesse un jour il dit à M. Jean de grandes vérités, sans avoir l'air de parler pour lui.

C'était environ trois mois après la mort de M. Fortier, un jeudi matin, pendant les grandes chaleurs de l'été; M. le curé m'avait fait prévenir qu'il venait d'arriver un malheur dans la montagne, et que nous allions porter le viatique au hameau des Bruyères.

Le jeudi, dans cette saison, tous les enfants sont au bois à ramasser des myrtilles; je me trouvais donc bien embarrassé de rencontrer un porte-clochette, quand par bonheur le petit Georges Rantzau vint à passer devant la maison d'école.

« Georges, lui dis-je, va prévenir ton père que tu viens avec nous porter la clochette des agonisants; va, dépêche-toi, nous allons aux Bruyères. »

Les enfants ne demandent pas mieux que de courir, et surtout d'avoir un rôle dans ces tristes cérémonies. Il partit aussitôt et moi j'entrai dans la sacristie pour m'habiller. Georges arriva quelques instants après, je lui mis un petit surplis, en lui donnant la clochette; M. Jannequin nous attendait à la maison de cure, et nous partîmes en toute hâte, avec le Saint-Sacrement. Le cas était grave, nous n'avions pas une minute à perdre: Jean-Pierre Abba, bûcheron de M. Jean Rantzau, venait de tomber d'un grand sapin, qu'il ébranchait à la cognée, et ses reins ayant porté sur une grosse racine, tout le bas du corps restait comme mort.

Nous marchions donc en allongeant le pas. Les vieilles gens du village, au bruit de la sonnette, venaient aux fenêtres et récitaient la prière. Une fois sur la côte, dans le petit sentier sablonneux qui monte à travers les bruyères, la grande chaleur du jour nous força de ralentir notre marche. Personne ne parlait, mais combien de pensées vous viennent en songeant à la mort, et comme on s'écrie en soi-même :

« Mon Dieu, que l'homme est peu de chose!... Ces millions d'êtres qui bourdonnent autour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de nous, toute cette poussière connaît les joies de la vie, et le pauvre malheureux, notre semblable, est là-bas, étendu sans espoir de se relever... Que serions-nous donc de plus que le dernier de ces insectes, si la vie éternelle ne nous avait pas été promise? »

La sueur nous couvrait le front, et M. le curé, déjà courbé par l'âge, était forcé de s'arrêter souvent pour reprendre haleine. La tristesse de ce haut pays nous gagnait aussi; cette terre sèche, où rien ne pousse que des bruyères et des ronces, ces grandes roches plates en ligne qui s'avancent toutes nues dans les airs; ce silence de midi, si profond que vous entendez à deux cents pas une cigale qui chante, sont des choses qu'on ne peut ni peindre ni se figurer. Je n'étais jamais venu si loin, et l'idée que des êtres humains vivaient là me paraissait étrange; à chaque instant je me demandais :

« De quoi vivent-ils? Qu'est-ce qu'ils mangent? »

Et j'avais beau regarder, je ne voyais rien. Je cherchais aussi dans quel endroit ils pouvaient demeurer, et seulement au bout d'une heure, au détour d'une roche en pointe, je vis trois ou quatre vieilles baraques couvertes de bardeaux, avec des lucarnes, les unes remplies de paille, les autres garnies de petites vitres presque toutes cassées, les portes branlantes, les escaliers usés et disjoints, enfin quelque chose d'épouvantable et qui ressemblait bien plus à des tanières de bêtes sauvages qu'à des habitations humaines. Je croyais connaître toutes les misères de ce monde, mais là je changeai d'idée.

Devant une de ces abominables baraques se trouvaient des êtres, hommes et femmes, qui nous regardaient venir; les hommes en pantalons de toile percés aux genoux et tombant en loques le long des jambes, les femmes avec des robes semblables et les cheveux sur les épaules, comme du chanvre, enfin qu'est-ce que je puis dire? C'est ce qu'on appelle les Bruyères. Derrière, sur une petite hauteur, s'étendaient trois ou quatre champs qui paraissaient avoir été remués ; mais faute d'eau rien n'y venait, on avait de la peine à reconnaître que c'étaient des pommes de terre.

En regardant ces choses, nous arrivâmes à la porte de Jean-Pierre Abba. Georges s'était remis à sonner, les malheureux se prosternaient. Et d'abord nous entrâmes dans une espèce de cuisine, l'âtre couvert de cendres dans un coin, les petites poutres du plafond si basses, qu'il fallut nous découvrir. Une vieille femme, la tête toute grise, était assise sur un escabeau, ses deux bras secs et jaunes pardessus le chignon ; elle ne remuait pas et sanglotait par secousses. M. Jean Rantzau et Louise se tenaient debout près d'elle, étant accourus tout de suite à la nouvelle du malheur. M. Jean disait :

« Courage, Zalie, courage !... Je ne vous abandonnerai pas... non... jamais... jamais... Jean-Pierre était un brave homme, un de mes vieux compagnons... un ancien ouvrier de mon père... Ne craignez rien... Comptez sur moi ! »

Cette pauvre vieille, la tête sur les genoux, les pieds nus à terre, ne répondait pas un mot. On n'a jamais rien vu de plus terrible; j'en devins tout pâle et M. le curé aussi. — M. Jean disait encore :

« Pensez, Zalie, que votre garçon, votre brave Cyriaque vous reste, et qu'il ne manquera jamais d'ouvrage ; j'en aurai toujours pour lui ! »

C'est ce que nous entendîmes de la porte, en essuyant la sueur qui coulait de nos joues. Georges secouait la sonnette. Quand nous entrâmes, M. Jean nous salua en se penchant; il avait des larmes plein les yeux ; Louise aussi pleurait. Nous restâmes un instant sans parler, pour nous remettre, et M. Jean, montrant la petite porte au fond, nous dit à voix basse :

« Il est là. »

Alors ayant découvert le Saint-Sacrement, M. le curé entra. Je le suivis; Georges derrière moi, puis M. Jean, Louise et les autres, excepté la pauvre vieille. Tout était sombre, et malgré les deux petites lampes qui brillaient sur la table, à droite et à gauche du petit crucifix en cuivre, de l'assiette pleine d'eau bénite, avec une brindille de buis, et de l'autre assiette où se trouvait une mèche de coton pour l'huile sainte, malgré ces deux lumières jaunes, on ne voyait rien. Seulement au bout d'une seconde, sur un vieux lit à droite, nous découvrîmes le père Abba, couché tout de son long, pâle comme un mort, les joues creusées de larges rides, les yeux enfoncés, et quelques touffes de cheveux gris comme hérissés autour du front. Il ne bougeait pas d'abord, mais au bruit de la sonnette il fit un effort pour se retourner.

« Restez, Abba, lui dit M. le curé, restez... Dieu vient à vous !... »

En même temps dehors la prière des agonisants commençait.

« Pouvez-vous encore m'entendre et parler? demanda M. le curé ?

— Oui, répondit Abba, je vous entends. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Aussitôt M. le curé se pencha sur le lit, pour recevoir la confession de ce malheureux ; cela dura bien dix minutes. Nous, plus loin, nous étions à nous regarder, pensant que le Seigneur en ce moment même était au milieu de nous ; qu'il nous voyait et nous entendait dans ce grand silence, selon ses divines paroles aux apôtres : « Quand vous serez trois réunis en mon nom, je serai parmi vous. » Ce qui nous faisait trembler.

Après la confession, Abba reçut l'absolution et le corps de notre Sauveur. Nous priions tout bas; dehors les trois ou quatre femmes priaient aussi ; Zalie seule sanglotait. Le pauvre vieux bûcheron paraissait plus calme, il regardait le plafond obscur, à la lumière des deux petites lampes. La vue de ce monde s'en allait pour lui ; il avait assez souffert, l'heure de la rédemption et du salut éternel approchait.

Nous sortîmes alors et nous reprîmes le chemin du village, redescendant la grande côte, bien fatigués; M. le curé et moi devant, M. Jean et Louise ensuite, et Georges derrière avec sa clochette, tous pensifs et la tête courbée. Il pouvait être trois heures et nous approchions de la sapinière au-dessus des Chaumes, quand voilà qu'un bûcheron arrive, son large feutre rabattu et la face pâle, criant d'une voix rude :

« Il n'est pas mort?

— Non, pas encore, Simon, lui répondit M. le curé ; mais dépêchez-vous.

— Ah ! quel malheur, cria cet homme, quel malheur ! »

Et sans s'arrêter, il se remit à grimper, coupant au court par les ronces. Alors M. le curé souriant avec tristesse, et le regardant s'éloigner comme un sanglier à travers les épines, me dit :

« C'est le beau-frère d'Abba. Depuis quinze ans ils s'en veulent à cause d'un coin de chènevière, que chacun prétendait lui revenir à la mort du père. Ils ont juré cent fois de s'exterminer et se sont fait bien du mal !... Maintenant celui-ci s'arrache les cheveux, en apprenant le malheur de son parent, et l'autre, qui va paraître devant Dieu, lui pardonne pour qu'il lui soit pardonné !... Seigneur, faut-il donc que la mort seule et la crainte de ta justice nous rapprochent ?... Faut-il que nous ne soyons réconciliés que dans la terre ? Les biens de ce monde, que sont-ils auprès de l'éternité ? »

M. Jannequin avait l'air de me parler à moi seul ; mais Jean Rantzau, Louise et Georges entendaient tout et pouvaient en faire leur profit.

Nous eûmes le temps de rêver à ces grandes vérités avant de rentrer au village, sur les quatre heures de l'après-midi. Nous mourions de soif et ce fut un véritable plaisir pour nous d'arriver enfin devant la maison de M. Jean, où l'on se sépara. M. Jacques regardait par sa fenêtre en face ; le petit Georges courut lui dire qu'il allait revenir tout de suite, après avoir déposé son surplis et sa clochette. Il me suivit aussitôt à l'église, où, nous étant déshabillés, chacun prit le chemin de sa maison.

Ma femme avait mis de côté mon dîner ; je me mis à table, mon petit Paul sur les genoux, et je mangeai de bon appétit. Qu'on est heureux, après des fatigues pareilles, de se reposer au milieu de ceux que l'on aime !

IV

On voit, d'après ce que je viens de raconter, que M. le curé ne laissait passer aucune occasion de ramener M. Jean et M. Jacques Rantzau à leurs devoirs de chrétiens ; mais à quoi servent les bonnes paroles et les meilleurs conseils, quand la haine a jeté des racines dans le cœur de gens durs, qui ne voient que leur intérêt dans ce monde ? Et surtout quand ces gens vivent au même village, l'un en face de l'autre, et que chaque jour ils trouvent de nouvelles occasions de se détester. C'est ce que nous vîmes bientôt.

En ce temps, il fallait nommer un nouveau maire à la place de M. Fortier. Tout le pays pensait aux frères Rantzau ; mais ils avaient déjà refusé cette charge autrefois, disant que leurs propres affaires les empêcheraient de surveiller celles de la commune. On parlait donc tantôt de M. Rigaud, l'aubergiste du Pied-de-Bœuf, tantôt de M. Limon le brasseur ; mais cela traînait de jour en jour, et rien ne se décidait, quand, vers la fin de juin, M. Jacques déclara qu'il accepterait s'il était nommé.

Tout le monde croyait que le choix du préfet se porterait sur lui, et cela n'aurait pas manqué, si M. Jean ne s'était aussitôt mis sur les rangs. Alors on vit ce que peuvent les dissensions de familles ; tout le village et la vallée furent troublés par ces deux hommes. Ceux des Chaumes, cultivateurs, journaliers, voituriers, gens de métiers, ne voulaient que M. Jean ; l'un menait son foin, l'autre son fumier ; l'autre travaillait à son labour, fauchait ses prés ou battait en grange chez lui ;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ceux de la vallée, ouvriers des bois, flotteurs, schlitteurs, bûcherons, ségares, ne connaissaient que M. Jacques, qui leur versait tous les dimanches des dix et même des quinze francs pour le travail de la semaine.

C'est le plus grand trouble dont je me souvienne; hommes et femmes s'en mêlaient, jusqu'aux enfants à l'école. A chaque instant j'étais forcé de crier silence et de menacer Georges et Louise, qui parlaient à leurs voisins. Tout cela vient des parents; ce que les enfants entendent dire chez eux, ils le répètent dehors. Qu'on se figure ma position au milieu de ces disputes, qui s'étendaient jusque dans les dernières baraques; ma place dépendait de celui qui serait maire, je ne pouvais donc me prononcer ni pour ni contre.

Je pensais même que des êtres tellement animés finiraient par se prendre au collet, par s'empoigner au milieu du conseil municipal, et me réduire à verbaliser contre eux, sur l'ordre formel de M. l'adjoint Rigaud; mais les choses se passèrent avec ordre, car les Rantzau se respectaient eux-mêmes et ne voulaient pas donner au public le spectacle de leurs scandaleuses divisions. M. Jean ayant été nommé, son frère se contenta de donner sa démission de membre du conseil, et durant toute cette semaine on le vit aller et venir le long de la vallée, son mètre sous le bras, veillant à ses coupes, faisant flotter son bois et surveillant ses ségares aussi tranquillement que d'habitude. Seulement le lundi suivant, vers sept heures du matin, comme j'attendais les enfants à la porte de l'école, je le vis passer sur son char à bancs, sa grosse tête barbue enfoncée dans les épaules et les yeux à demi fermés, comme un homme qui rêve ; ses deux chevaux gris-pommelé allaient bon train. Je le saluai, mais il ne me vit pas et se mit à crier :

« Hue, Grisette !... Hue, Charlot ! »

Les chevaux filaient sur le chemin de Sarrebourg; bientôt ils disparurent du côté de la Tuilerie. Ces choses me reviennent maintenant. Le soir, vers huit heures, à la nuit, le char à bancs rentrait, et je dis à ma femme :

« C'est M. Jacques, qui revient de Sarrebourg. Il est bien sûr allé là-bas pour le procès-verbal que le garde forestier Lefèvre a fait l'autre jour à son domestique. »

Mais le lendemain de bonne heure, avant l'ouverture de la classe, tout le village savait déjà que M. Jean Rantzau venait de recevoir une assignation pour comparaître en justice de paix, à cette fin de s'entendre à l'amiable avec Jacques Rantzau, sur le rétablissement d'un chemin qui devait traverser les cinq jours de prairie qu'il avait achetés quelques mois avant, à la vente du père Fortier; et pas plus de vingt minutes après, M. Jean, sur sa grande jument, qu'on appelait Zozote, les bords du feutre relevés, ses longs éperons bouclés aux bottes, son nez crochu recourbé jusque sur le menton, les yeux écarquillés et les joues pâles d'indignation, passait ventre à terre. Il allait consulter l'avocat Colle, à Sarrebourg, et le charger de sa défense; car le chemin que M. Jacques demandait devait diminuer de moitié la valeur de la prairie qu'il avait payée si cher, pour empêcher son frère de s'arrondir.

Voilà le commencement de ce fameux procès, où les deux frères Rantzau nourrirent et enrichirent à leurs dépens des quantités d'avocats, d'huissiers, de greffiers, d'arbitres et de juges pendant dix-huit mois; où l'on fit des enquêtes, des contre-enquêtes, des descentes de lieux; où Colle et Gide prononcèrent de magnifiques discours, s'indignant, se fâchant l'un contre l'autre; se moquant de leur ignorance des anciennes et des nouvelles lois, devant le tribunal; et puis riant, se saluant, se donnant la main, quand ils étaient dehors; le commencement de ce procès, où tous les jours arrivaient des hommes de loi, des experts de toute sorte, qui se gobergeaient tantôt chez Jacques et tantôt chez Jean, leur donnant raison à tous les deux; où Gide gagna d'abord à Sarrebourg; où Colle rappela du jugement à Nancy, et fit à son tour condamner M. Jacques. Heureusement, la procédure avait un défaut : il put se pourvoir en cassation. Le jugement de Nancy fut cassé et l'affaire jugée de nouveau du côté de Dijon. Finalement, au bout de dix-huit mois, Jacques eut son chemin à travers le pré de Jean, qui paya tous les frais! excepté les avocats de M. Jacques, bien entendu, lesquels, de leur côté, je pense, ne s'étaient pas usé la langue pour rien.

Jacques eut donc son chemin! Il lui donna le nom de *Malgré-Jean*, et, quand on parle de ce sentier, les gens du pays disent encore : « Nous allons à la rivière par le chemin de *Malgré-Jean*. » Jacques fit même construire un petit pont en bois au bout, sur la Sarre, pour engager le monde à traverser la prairie de son frère, qui ne pouvait plus s'y opposer.

C'est ainsi que ces deux frères s'aimaient!

Et cela ne les empêchait pas d'aller régulièrement à la grand'messe les dimanches; de se mettre dans le banc de la famille, que le père et la mère Rantzau leur avaient laissé en commun; de s'agenouiller en penchant la tête

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Personne n'écoutait mieux qu'eux ! (p. 16).

à l'élévation, leur grand chapeau dans les mains jointes, et d'écouter attentivement M. le curé, prêchant l'union des familles, le pardon des injures et l'oubli des fautes du prochain.

Personne n'écoutait mieux qu'eux ! Et puis en sortant, après avoir pris l'eau bénite l'un derrière l'autre, ils se regardaient de travers, ou plutôt ils ne se regardaient pas du tout, et s'en allaient, rêvant au tort qu'ils pouvaient se causer, à la ruine que chacun d'eux souhaitait à l'autre.

Leurs enfants, naturellement, se haïssaient de plus en plus, et je me disais en leur parlant tous les jours de vertus chrétiennes, en leur faisant réciter le catéchisme et les préparant à la première communion, que toutes nos peines étaient perdues; que ni moi, ni M. le curé, ni personne, nous ne pourrions jamais détruire les ronces, les chardons et autres mauvaises herbes, qui jetaient de jour en jour des racines plus fortes dans le cœur de ces pauvres êtres.

J'en étais désolé; mais que voulez-vous? quand on remplit son devoir, le Seigneur Dieu lui-même ne peut vous en demander davantage; il mesure à chacun sa tâche, selon sa force et ses moyens.

Une chose pourtant me donnait encore un peu de confiance; la première communion est un acte tellement grave et solennel, que je me disais quelquefois :

« Hé ! ce jour-là, les deux vieux, en voyant leurs enfants si heureux, si recueillis, à ge-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est à vous que je devrai tout... (p. 18).

noux sur les marches du parvis, en présence de la foule, pour recevoir le corps de notre Sauveur, se laisseront peut-être attendrir ; et qui sait si, dans une occasion pareille, ils ne voudront pas se pardonner? Il faut si peu de chose, un bon sentiment, un souvenir du bon temps où l'on s'aimait, une pensée vers ceux qui ne sont plus et qui nous regardent ; il ne faut qu'un bon mouvement pour se précipiter dans les bras l'un de l'autre ! »

Voilà ce que j'espérais !.... Mais, hélas ! ce beau jour arriva ; les enfants en ligne, avec leurs petites robes blanches, leurs habits neufs, leurs cierges, se rendirent à l'église ; les pères et mères étaient là, dévotement agenouillés dans leurs bancs ; le curé, en chaire, prononça les plus touchantes paroles sur le pardon des injures ; la mère de Georges sanglotait dans son mouchoir ; on la prenait en pitié, songeant à ce que la pauvre femme devait souffrir, on la plaignait ! Et Jean, avec sa longue tête chauve, toute luisante sous les vitraux du chœur, les mains jointes et l'air plein de sentiments pieux, à côté de Jacques, également attentif à l'exhortation, les lèvres murmurant des prières, et son grand nez crochu penché d'un air d'attendrissement, les deux gueux !... — Je suis bien forcé de dire le mot, car c'est la pure vérité... — Oui, malgré leurs mines d'apôtres, les deux malheureux n'étaient pas plus attendris que les roches de la Ligne-Bâri, où la pluie, la rosée du ciel, la lumière et toutes les bénédictions d'en haut n'ont jamais pu faire pousser une fleur depuis six mille ans.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est ce que j'ai vu moi-même, et tous ceux du pays l'ont vu comme moi.

La première communion ne leur fit rien du tout; toute la mauvaise race — les jeunes et les vieux — resta ce qu'elle était avant.

Après la cérémonie, M. Jacques et puis M. Jean remercièrent à part M. le curé de son beau discours, ce qui montre encore une hypocrisie terrible et pire que leur haine invétérée; ils lui témoignèrent soi-disant leur satisfaction du beau sermon qu'il avait fait, en envoyant les enfants lui présenter des cadeaux très-convenables.

Louise et Georges vinrent aussi me remercier des peines que je m'étais données pour leur instruction. Ils remirent chacun une pièce de vingt francs en or à ma femme, somme véritablement trop forte, puisqu'ils avaient payé l'écolage comme tous les autres, sans parler des présents nombreux qu'ils m'avaient apportés chaque année, le jour de ma fête et au nouvel an; mais cela ne laissa pas de m'être agréable.

M. Jean et M. Jacques remplirent donc en apparence tous les devoirs de bons chrétiens; mais, quant au fond, c'était autre chose, leur haine persistait; et s'il est permis de dire toute ma pensée, je crois qu'à chaque occasion semblable, les mauvais sentiments de ces deux hommes ne faisaient que s'accroître, à cause des efforts qu'ils faisaient pour conserver la dignité des Rantzau. L'orgueil seul les retenait; ils voulaient avoir l'air calme, parce que des gens de leur sorte ne devaient pas s'emporter en public comme le premier venu; ils restaient maîtres d'eux-mêmes par orgueil.

V

Après les premières communions, tous mes plus grands élèves partirent selon l'habitude du pays; les filles allèrent s'engager comme servantes dans les maisons bourgeoises, ou comme ouvrières dans les fabriques des environs; les garçons devinrent bûcherons, schlitteurs, cordonniers, sabotiers, cuveliers, tailleurs, selon la profession des parents; cela se renouvelait tous les ans, et bientôt ils avaient oublié ce que je leur avais appris.

C'est le sort du pauvre en ce monde.

Combien auraient voulu continuer leurs études! Ils avaient autant de dispositions que les Rantzau et quelquefois plus, mais l'argent, l'argent manquait... C'est toujours l'argent qui manque, et le pauvre maître d'école ne peut pas en donner.

Enfin, ils partirent! Vers le mois d'octobre, M. Jacques emmena son fils au collége de Phalsbourg, étudier le grec, le latin, les mathématiques, tout ce qu'il fallait pour être reçu bachelier, et puis pour entrer dans la partie forestière, que le jeune homme aimait, étant élevé dans un pays de bois et de montagnes. Il voulait avoir un bel uniforme vert, comme notre garde général Botte, un collet brodé d'argent, un couteau de chasse sur la cuisse; c'était tout naturel.

Cette idée ne plaisait pas à M. Jacques; il aurait mieux aimé voir son fils prendre la suite de ses affaires; mais il n'en disait rien, pensant qu'avec l'âge la réflexion lui viendrait, et qu'il aimerait mieux alors travailler pour son propre compte et donner des ordres que d'en recevoir.

Georges vint me raconter ces choses la veille de son départ, pendant le souper; il était rouge jusqu'aux oreilles et me regardait avec des yeux luisants, comme pour me dire :

« Voilà ce que je serai, monsieur Florence, je vous ferai honneur; je n'aurai jamais honte de vous! »

Il se voyait dans un état de grandeur. Ma femme, toujours prudente comme son pauvre père, se méfiant d'une petite remontrance contre l'orgueil, que j'avais sur la langue, me faisait signe de ne rien dire.

Je me tus par prudence, et le jeune homme finit par m'embrasser avec une effusion véritable; je sentais bien qu'il m'aimait; et puis il était si content de quitter les Chaumes!

Deux ou trois jours après, Louise vint aussi me faire ses adieux. Elle allait au couvent de Molsheim, la maison la plus recommandable du pays. Toutes les jeunes personnes de bonnes familles bourgeoises allaient là. C'est ce que nous expliqua Louise, en petite robe bleue à la mode et grand chapeau de paille souple, orné d'une rose en cocarde. Elle était vraiment jolie, cette enfant, légère et gracieuse; ses yeux bleus avaient une grande finesse. La satisfaction d'aller dans une maison si recommandable lui donnait un teint rosé; elle changeait en quelque sorte de couleur à chaque parole, causait bien, regardait le bout de ses petits souliers d'un air modeste, et puis levait les yeux pour me dire :

« Oui, monsieur Florence, je vais là!... Je n'oublierai jamais vos bonnes leçons; c'est à vous que je devrai tout, mon bon monsieur Florence. »

Elle était tout à fait bonne pour moi; et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

finalement nous ayant tous embrassés, elle m'empêcha de descendre le vieil escalier de bois, pour l'accompagner, car je m'étais levé.

« Restez, monsieur Florence, me dit-elle, ne vous dérangez pas. »

Quelle différence de manières vous donne la fortune ou la pauvreté ; on a beau ne pas le reconnaître, c'est pourtant vrai.

Toute la soirée je ne fis que songer à ces deux enfants, formant des vœux pour que, outre leurs autres vertus, ils eussent aussi par la suite celle du pardon ; car le Seigneur mettait cette vertu la première, il la recommandait à part dans son oraison dominicale, et disait aux apôtres de pardonner toujours.

Enfin, voilà les pensées qui me vinrent alors.

Le lendemain, de grand matin, comme j'ouvrais la salle d'école, à la fraîcheur, j'entendis une voix jeune et douce me crier :

« Bonjour, monsieur Florence, portez-vous bien. »

M. Jean passait au trot sur son char à bancs avec Louise, qui me saluait de la main en se retournant sur le siége. M. Jean leva son chapeau et je répondis :

« Que le ciel te conduise, mon enfant, sois toujours bonne et sage. »

J'étais attendri.

La vieille école, avec la moitié de ses bancs vides, me parut alors bien triste. J'allais et venais, me rappelant tous mes anciens élèves qui, faute de quelques sous pour continuer leurs classes, étaient restés dans la dernière misère. Je les voyais passer tous les jours, la pioche sur l'épaule, ou le dos courbé sous leurs fagots énormes ; ils me regardaient tristement en dessous, et me disaient d'une voix haletante :

« Bonjour, monsieur Florence. »

Ah! plus d'une fois j'en avais eu le cœur déchiré, surtout quand c'étaient de bons sujets et que je les avais jugés capables de devenir autre chose que des malheureux.

Encore moi, malgré mon humble condition, je vivais selon mes goûts ; je lisais de temps en temps un bon livre, quand j'en trouvais par hasard l'occasion ; je me formais des idées sur tout, par le bon sens et la méditation ; au lieu que tant d'autres étaient forcés, pour vivre, de se livrer au plus grand travail, courbés sur un établi ou penchés vers la terre du matin au soir jusqu'à la vieillesse. Oui, auprès de ceux-là, je m'estimais heureux ; et maintenant encore, que ma tête a blanchi lentement, je dois reconnaître que mon sort était enviable pour le plus grand nombre.

Sans parler des fonctions honorables que je remplissais comme organiste à l'église, comme secrétaire à la mairie, comme dépositaire du secret des familles, qui venaient faire écrire chez moi leurs lettres et leurs pétitions ; ni du bonheur d'avoir une brave femme, de voir grandir mon petit Paul et ma petite Juliette, est-ce que je n'avais pas mon herbier, mes promenades du jeudi et des dimanches, et toutes les satisfactions qu'un homme raisonnable peut souhaiter?

Depuis la mort du beau-père, trois grands registres in-folio s'étaient remplis de plantes desséchées ; j'avais aussi des quantités d'insectes piqués sur des cartons : hannetons noirs, bruns, jaunes, papillons de toutes les couleurs, mouches des bruyères, brillantes comme des étincelles, tout s'y trouvait. Une seule chose m'attristait quelquefois, avec mon volume dépareillé de Linneus, je ne pouvais leur donner que des noms latins auxquels je ne comprenais presque rien, et j'en éprouvais une sorte d'humiliation.

Or, cette année-là, au temps des premières neiges, un matin que ma classe venait de finir, vers onze heures, et que les enfants couraient encore dans la rue, pendant que je rangeais mes papiers dans le tiroir avant de monter, quelqu'un sur la porte, un étranger, me cria le bonjour.

C'était le marchand ambulant, le savoyard Martin, — un roulant, comme on les appelle au pays, — avec sa grosse courroie de cuir sur l'épaule et son énorme panier de livres sur les reins. Tous les cinq ou six mois il passait aux Chaumes, et je prenais chez lui tout ce qu'il me fallait : des paquets de plumes, des crayons, de la cire à cacheter, etc. Il était là, levant sa petite casquette et me disant :

« Ça va toujours bien, monsieur? Est-ce qu'il ne vous faut rien cette fois?

— Mon Dieu non, lui répondis-je ; mais entrez tout de même, refermez la porte... nous allons voir. »

Alors il referma la porte et traversa lentement la salle, le dos courbé et ses gros souliers massifs chargés de neige ; d'un coup d'épaule il tourna son panier et le posa sur le coin de la table, près de la chaire, puis il leva sa toile cirée, et, selon l'habitude, je me mis à regarder la marchandise, demandant le prix de ceci et de cela.

MM. les instituteurs étaient ses meilleures pratiques, après MM. les curés, qui recommandaient ses livres, approuvés par M. Frays-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sinous, ministre de l'instruction publique : l'*Histoire des saints*, l'*Histoire des Martyrs des missions en Chine*, les *Mœurs des Israélites*, par M. l'abbé Fleury, le *Paroissien* et d'autres œuvres édifiantes.

Je regardais, lui ne disait rien, quand au-dessous de tout cela j'aperçus un énorme volume qui n'était plus neuf, large, solide, carré. Je le tirai du panier par curiosité, demandant à l'ambulant ce que c'était.

« Ah ! fit-il, ça c'est d'une vente; j'en ai beaucoup acheté de ces livres, à la vente d'un particulier de la montagne; ça m'a coûté cher, mais je pense m'en défaire à la longue; j'en prendrai quelques-uns à chaque tournée; ce sont de vieux livres, autorisés comme les autres. »

Pendant qu'il parlait, j'examinais l'ouvrage: c'était le *Dictionnaire des sciences naturelles*, par M. Antoine-Laurent de Jussieu, professeur de botanique au Muséum; et derrière se trouvait un grand article pour le classement des végétaux.

On pense quel effet me produisit la vue d'un livre pareil, il valait au moins cinquante francs; j'en étais devenu tout pâle. Je ne sais pas si l'ambulant voyait à ma mine que j'en avais envie ; mais comprenant bien que, s'il s'en doutait, j'allais le payer très-cher, je remis le dictionnaire à sa place, en disant :

« Ce n'est pas mal relié, c'est du beau papier de fil ; mais c'est vieux, et puis ces tranchés rouges ne sont plus à la mode.

— Oh ! que si, fit-il, j'en vends tous les jours. »

Après en avoir retourné quelques autres, je revins au dictionnaire, en demandant :

« Combien vendez-vous ça ?

— Trois francs, monsieur, dit-il ; rien que pour la reliure et la qualité du papier, ça vaut plus.

— Oh ! oh ! trois francs... Est-ce que vous croyez que j'ai de l'argent à jeter par les fenêtres? Ce livre-là, je voudrais l'avoir, parce que dans ma bibliothèque il ferait bonne mine, à cause de sa reliure en veau. Écoutez, je vous en donne trente sous.

— Non, fit-il, vous l'aurez à deux francs, et pas un centime de moins. »

J'avais des battements de cœur, le courage me manquait pour oser refuser. Je repris le volume, je le rouvris en allongeant les lèvres, et puis je dis :

« Vous me donnerez encore deux paquets de plumes. »

Alors il répondit :

« Voilà quelques années que nous trafiquons ensemble; puisque c'est vous, j'y consens; mais vous m'en tiendrez compte une autre fois. Voici vos deux paquets de plumes; seulement, c'est trop bon marché, beaucoup trop bon marché. »

Il voyait la joie éclater dans mes yeux, et cela pouvait le faire changer d'avis; c'est pourquoi tout de suite je mis mon dictionnaire sur la chaire et les deux paquets de plumes dans mon tiroir ; après quoi je lui comptai les quarante sous.

« Vous ne prenez plus rien, fit-il, presque de mauvaise humeur, voyant de plus en plus ma satisfaction. Tenez, dit-il, en retournant tout le haut du panier, et prenant au-dessous un grand cahier couvert de papier gris, ceci vient aussi de la vente. »

Il ouvrit le cahier au large; c'étaient les planches du dictionnaire, représentant tous les insectes, magnifiquement dessinés et gravés, et rangés par ordre : chenilles, cocons, papillons, vers de toute sorte ; enfin quelque chose d'admirable; malgré moi je ne pouvais plus cacher mon enthousiasme.

L'ambulant le voyait et dit :

« Oh ! pour ça, c'est beaucoup plus cher ; ça, c'est dessiné !.. c'est bien fait... c'est autre chose ! »

Je ne savais quoi lui répondre, car il avait raison, quand par bonheur ma femme descendit ; elle m'attendait depuis un quart d'heure pour dîner, et voyant que j'achetais des livres, — elle qui voulait avoir une vache et qui ne me parlait que de cela depuis six mois, — voyant que je dépensais notre argent pour des livres, malgré son bon caractère, elle devint tout de suite de mauvaise humeur et se mit à dire :

« Mon Dieu, nous avons bien assez de livres, Florence ; toute la chambre en haut en est pleine. A quoi cela te sert-il d'avoir tant de livres? Ce qu'il nous faut maintenant, c'est une vache. »

Le savoyard était indigné de l'entendre.

« Tu as raison, Marie-Anne, je n'y pensais pas, » dis-je, en rendant le cahier au colporteur.

Mais aussitôt, lui, se remettant, s'écria :

« Voyons, moi je tiens à me débarrasser de la marchandise ; que donnez-vous de ça, monsieur le maître d'école ? J'en ai ma charge, je voudrais rentrer. »

Il me tendait le cahier :

« Mettez trois francs et c'est une affaire faite ! »

Quand ma femme entendit parler de trois francs, elle en eut presque une faiblesse.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Trois francs ! dit-elle ; ça ne vaut pas quatre sous.

— Madame, dit l'ambulant, sans vouloir vous rabaisser, votre mari se connaît mieux en livres que vous.

— Écoutez, dis-je alors, pour le dictionnaire, c'est bon, il est relié en veau, cela donne du prix à l'ouvrage ; mais un cahier qui n'est recouvert que de papier gris, sans aucune reliure, vous comprenez que c'est bien différent.

— Et qu'en donnez-vous ? dit-il.

— Vingt sous. »

Ma femme était indignée, et le savoyard le voyant à sa mine, me dit :

« Eh bien, le voilà !... Il faut que je me débarrasse. »

Marie-Anne aurait bien voulu casser le marché ; quand elle me vit mettre la main à la poche et compter l'argent, elle devint toute pâle ; elle ne dit rien cependant, étant élevée dans l'obéissance de son mari, mais elle ne pouvait s'empêcher de m'en vouloir.

Quant au savoyard, comprenant bien qu'avec ma femme auprès de moi nous ne ferions pas de nouvelles affaires, il rempaquetait déjà ses livres et ficelait dessus sa toile cirée ; puis passant sa courroie sur son épaule :

« Allons, monsieur et madame, dit-il, au revoir, après l'hiver. Espérons que ce ne sera pas la dernière fois que nous pourrons nous arranger ensemble. »

Il sortit. Je le suivis avec Marie-Anne, et pendant qu'il descendait la rue, nous montions notre escalier.

Jamais je n'avais été plus heureux, ni ma femme plus ennuyée. Elle ne me dit pas un mot pendant le dîner ; mais à peine les enfants étaient-ils sortis, qu'elle commençait à me faire des reproches, lorsque je lui dis, en l'interrompant :

« Je sais tout ce que tu vas me raconter de notre vache.... Eh bien, tu l'auras.... Oui, tu l'auras.... Mais au nom du ciel, ne me rends pas l'existence amère. Est-ce que je suis un dépensier ? Est-ce que je prodigue l'argent pour mes plaisirs ? Est-ce que je ne suis pas toujours attentif à remplir mes devoirs envers tout le monde ? Est-ce qu'on en trouve un autre plus économe que moi, dans le village ? Eh bien, pour une fois que je me donne de la satisfaction, vas-tu me désoler et m'ennuyer pendant des semaines et des mois ? Ne dois-tu pas être soumise à mes volontés ! C'est la première fois que je veux quelque chose. Ces livres me plaisent.... il me les fallait !... Toi, tu veux une vache ; le juif Elias te parle tous les jours d'une autre vache, et tu voudrais les avoir toutes ; mais une vache est plus chère que deux volumes qui me reviennent à trois francs ; une vache, la plus petite du pays, coûte au moins cent francs... Où trouver cet argent ? Et puis le fourrage ? »

Alors elle me dit :

« L'argent je l'ai mis de côté ; et le fourrage nous l'avons au grenier, de notre verger derrière l'école. »

En entendant cela, je fus tout étonné, je ne savais pas que nous avions tant d'argent à la maison ; mais c'était une femme économe, à laquelle j'ai toujours rendu justice en tout, une excellente femme, qui n'a jamais cessé de faire mon bonheur ; et voyant qu'elle avait l'argent, je ne dis plus rien ; car dans un ménage comme le nôtre, il fallait du lait, du beurre, du fromage, enfin de tout ; ces choses coûtent cher et j'approuvais en moi-même cette dépense.

« Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, tâche de t'arranger ; je ne suis pas contraire à la vache, mais j'aime aussi mes livres. Fais comme tu voudras, seulement tâche de ne pas te laisser tromper par Elias ; les juifs sont malins, ils se connaissent mieux que nous au bétail. Notre voisin Bouveret a changé trois fois de vache depuis six semaines avec Elias, en lui donnant chaque fois des dix et quinze francs de retour, et la dernière est encore plus mauvaise que la première. Réfléchis à cela ; et surtout ne me tourmente pas à cause de ces livres, qui m'étaient nécessaires, et que je ne rendrais pas pour cinq fois ce qu'ils m ont coûté. »

Marie-Anne alors parut s'apaiser, elle était contente de voir que je ne blâmais pas son idée d'avoir une vache ; et puis ce que je lui disais était vrai, jamais je n'avais fait d'autre dépense extraordinaire que pour ces livres ; les femmes sont pleines de finesse, et la mienne comprenait bien qu'il ne fallait pas me tourmenter inutilement.

Ce même soir, seul dans mon cabinet, en haut, pendant que les enfants s'amusaient encore dans notre petite salle à manger, et que ma femme lavait la vaisselle, moi, tranquille, accoudé sur la table, en face de ma petite lampe, je lisais déjà mon dictionnaire, ce que je n'ai pas cessé de faire pendant plusieurs années, ayant toujours soin de vérifier sur les planches et sur mon propre herbier tout ce que je voyais écrit.

Je vis alors pour la première fois ce qu'on peut appeler la science : la classification des plantes et la classification des insectes d'après leurs organes, et non d'après leurs dénomi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nations, comme l'avait fait M. Linneus. Et je compris aussi pour la première fois que les hommes devaient être classés d'après leurs organes, et non d'après leurs noms de princes, de nobles et de bourgeois, choses qui ne sont pas de la nature, mais simplement de l'orgueil et de la sottise humaine. Oui, la plante qui respire mieux que l'autre est supérieure à l'autre, l'insecte qui par ses trachées aspire plus de vie et prend plus de mouvement est aussi, dans l'ordre de la nature, supérieur à l'autre ; et l'homme qui sent plus, qui réfléchit plus, qui produit plus et mieux que d'autres, qui dépense plus de force, plus de talent, de courage et de volonté, devrait être classé d'après cela, dans l'intérêt de tous, et non d'après les règles de l'orgueil, de l'égoïsme et de l'avidité. Je me permets de le dire hautement, l'Être éternel, Dieu, est avec moi, car c'est ainsi qu'il classe les êtres, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis le ver de terre jusqu'à l'homme ; c'est là ce qu'il fait ; et tout ce qu'on veut, tout ce que l'on fait contrairement à lui, contre sa volonté, contre ses lois, ne sert de rien : c'est le désordre, l'injustice, le malheur de tous au profit de quelques-uns.

Je sais bien qu'un très-grand nombre ne voudront pas comprendre ce que dit un pauvre instituteur de village, mais cela n'empêchera pas la vérité d'être vraie, et cela n'empêchera pas le désordre de finir, car l'ordre éternel soumet tout à la longue ; la justice vient de Dieu, qui ne change jamais ; il nous donne l'exemple, nous devons le suivre et ne reconnaître que l'ordre fondé sur la justice.

Tout cet hiver, après mes classes, je montais et je lisais les articles magnifiques de M. de Jussieu, de M. Georges Cuvier, sur la subordination des organes, la respiration par trachées ou par bronchies, la circulation par le cœur, ou par le vaisseau dorsal, etc.

J'appris ainsi que tous les animaux sont organisés sur quatre plans, ni plus ni moins, et que ces quatre plans s'appellent les quatre types, ou les quatre embranchements du système nerveux : de là, quatre formes de la vie et de la pensée sur notre terre.

Les animaux se divisent en espèces, en familles, en classes, comme les êtres humains se divisent en nations. Chaque civilisation crée un organe ; malheureusement il faut des siècles pour que ces organes deviennent parfaits et s'étendent aux créatures de même ordre.

Mais je m'aperçois que mes idées m'emportent trop loin ; ce n'est pas ce que je veux vous raconter, non ! je n'ai pas assez de savoir ni de talent, pour vous entretenir de ces choses sublimes, j'en reviens à ma propre histoire, qui me convient mieux.

Seulement, ce que je peux et ce que je dois vous dire, c'est que l'étude alors me fit du bien, et que je me sentis fortifié dans mon âme, étant de plus en plus convaincu d'une justice profonde dans la nature et d'une vie impérissable qui finira par mettre l'ordre en tout.

Une chose qui me fit comprendre encore en ce temps la supériorité de l'être qui pense, sur ceux qui s'abandonnent à leurs instincts de lucre, d'avarice ou de férocité sauvage, comme par exemple les frères Rantzau, c'est ce qui m'arriva durant l'hiver. Toutes les semaines, lorsque ma femme allait faire quelques petites provisions chez l'épicier Claudel, je trouvais autour de ses paquets de chandelles ou de savon des feuillets de papier magnifique, bien imprimés, ce qui me donna l'idée de les lire. Et quel ne fut pas mon étonnement de voir des quarts, des moitiés d'articles traitant de l'histoire, du commerce, de la mécanique, des gouvernements, enfin de tout ; et bien mieux écrits, bien mieux pensés que les livres recommandés par M. Frayssinous.

J'en étais vraiment confondu ; de sorte que la six ou septième fois, n'y tenant plus d'étonnement, un jeudi matin je mis mon chapeau et je me rendis chez M. Claudel, qui se trouvait justement dans sa boutique, en train de servir de la mélasse.

« Monsieur Claudel, lui dis-je, en lui montrant le papier que je venais de lire, au nom du ciel, d'où cela vient-il ? Voilà plus de six semaines que ma femme me rapporte de ces feuillets de papier autour de votre marchandise. Quel dommage, monsieur Claudel, j'en suis désolé !

— Ah ! fit-il, en regardant et déposant sa canette sur le comptoir, je vois ce que c'est ; cela vient de la bibliothèque de M. Lefèvre, l'ancien juge de paix, le beau-père de MM. Jacques et Jean Rantzau, mort l'été dernier. Il avait beaucoup de vieilleries, et le jour de la vente, étant allé là, pour voir si quelque chose me conviendrait, je me suis rendu adjudicataire de quelques cents kilos de bouquins, à deux sous la livre. »

Il disait cela tout souriant dans son collier de barbe, et sa tignasse ébouriffée en toupet, selon la mode du temps.

« Et vous les découpez, ces bouquins ! lui dis-je, les bras tombant de surprise et d'indignation.

— Mon Dieu, oui, dit-il. Je les avais achetés

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour faire des cornets, et j'en fais des cornets. Sans le savoyard qui passe ici tous les ans, avec son panier de livres sur l'épaule, j'aurais tout eu à moitié prix ; mais il était justement à Saint-Quirin, et d'abord il voulut en avoir sa part, le gueux ! Il a fallu s'entendre à nous trois : l'épicier Clairainval d'Abrecheville, le savoyard et moi. Cet ambulant-là me coûte au moins cinquante francs, que j'ai perdus faute de les gagner ; c'est lui maintenant qui les a dans sa poche, mais il me payera ça ! Je voudrais bien savoir, monsieur Florence, si les épiciers à grosse patente, comme moi, n'auraient pas le droit d'empêcher des gueux pareils de circuler dans le village ?

— Je n'en sais rien, lui répondis-je consterné. Comment, les frères Rantzau vous ont vendu cela au poids ! Ils n'ont rien gardé de la bibliothèque de leur beau-père, un homme instruit, un de ces anciens bourgeois qui savaient quelque chose ; ils n'ont rien gardé du tout ?...

— Non, rien, les quatre mille volumes y ont passé !... Attendez, je me rappelle maintenant : M. Jean a gardé le Code civil du vieux, M. Jacques a pris l'*Histoire des comtes de Dabo*, les anciens seigneurs du pays, et moi j'ai mis de côté un livre de vieilles chansons ; vous comprenez ? fit-il en clignant de l'œil, des gaudrioles de bergers et de bergères ; c'est amusant, mais ça ne vaut pas Béranger tout de même, ha ! ha ! ha ! »

Il riait, sa large bouche ouverte jusqu'aux oreilles :

« Mais entrez donc, monsieur Florence, il fait froid à la boutique, et puisque personne ne vient, nous serons mieux à côté du poêle.

— Merci, lui dis-je, je n'ai pas froid. Est-ce que vous ne pourriez pas me faire voir ce qui vous reste de ces livres, monsieur Claudel ?

— Hé ! pourquoi pas ? Jean-Baptiste... Jean-Baptiste ! » cria-t-il.

Son garçon entra, un grand innocent encore plus borné que son maître, et la bouche toujours ouverte, comme un véritable benêt.

« Jean-Baptiste, conduis M. Florence au grenier, il veut voir notre vieux papier. Tu ouvriras la lucarne, pour qu'on y voie clair. Tu m'entends, Jean-Baptiste ?

— Oui, monsieur, » dit le garçon.

Et nous montâmes l'escalier, lui devant, soufflant par le nez ; moi tout pensif et désolé, m'écriant en moi-même :

« Ils ont tout vendu, tout !... Allez donc travailler, suer sang et eau, pour des gendres pareils ! Si le vieux juge de paix pouvait se réveiller, il les maudirait jusqu'à la sixième génération !... Et dire qu'on envoie des missionnaires en Chine, lorsque nous avons de pareils barbares au milieu de nous, par centaines de mille, qui vendraient tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, Buffon, Cuvier, Jussieu, l'Encyclopédie et toutes les bibliothèques de l'Europe, à deux sous la livre, s'ils les avaient. Mon Dieu, mon Dieu ! où en sommes-nous ? Et les révérends pères jésuites trouvent déjà que trop de gens savent lire ! »

En me faisant ces tristes réflexions, nous arrivâmes au grenier. Jean-Baptiste leva le couvercle de la lucarne, et je vis là dans un coin, sous les tuiles, tous les volumes défaits, les couvercles en tas et le papier découpé par hautes piles en bon ordre. Cette vue me retourna le cœur, je regardais sans rien dire ; et comme il faisait froid là-haut, comme Jean-Baptiste grelottait, à la fin je lui dis :

« Descendons... C'est assez !... Merci, Jean-Baptiste. Tu remercieras aussi ton patron.

— Oui, monsieur Florence, » fit-il.

En bas, sans traverser la boutique, je sortis par l'allée et je me rendis directement à la maison.

VI

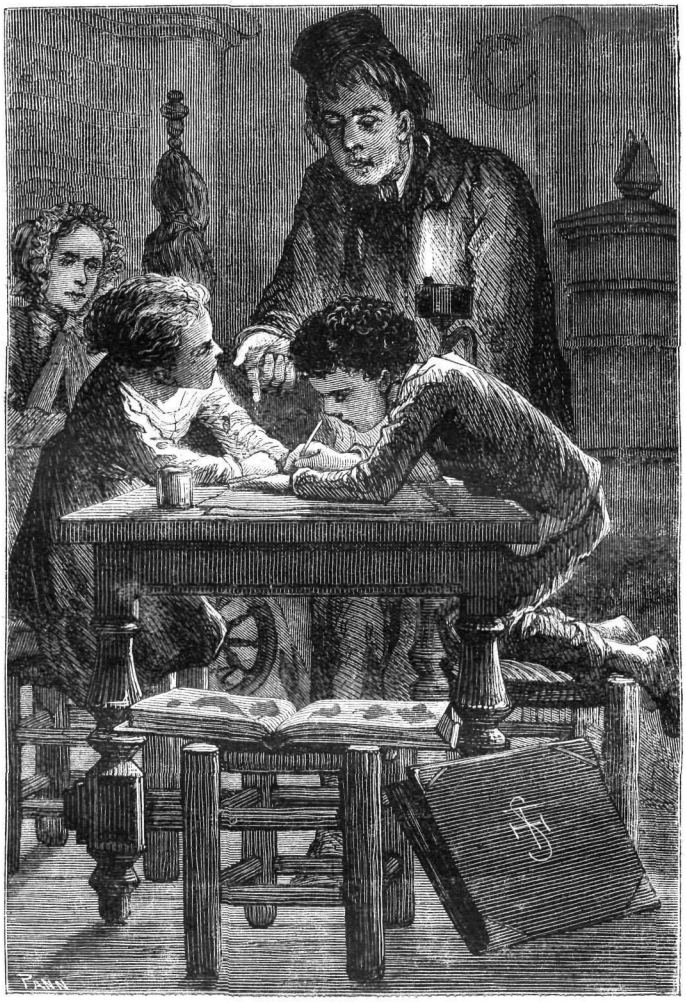
Depuis ce jour-là, jusqu'à la fin de l'hiver, je ne fis plus que m'occuper du classement de mes plantes et de mes insectes. Je vis qu'il m'en manquait encore un grand nombre, même de ceux du pays, mais au moins leur place vide était marquée d'avance dans les cartons et dans l'herbier. Il ne s'agissait plus que de les trouver, et je me promettais bien de battre les bois, les bruyères et la vallée au printemps, pour compléter ma collection.

Je reconnus aussi vers ce temps, avec bonheur, que mes enfants avaient le même goût que moi pour l'étude de la nature ; tous les soirs ils venaient me regarder à l'ouvrage ; ils m'aidaient même à étendre les feuilles sèches sans les briser, ce qui demande des mains délicates. Je leur donnais aussi toutes les explications à la portée de leur âge, qu'ils écoutaient, ouvrant de grands yeux émerveillés.

La petite Juliette surtout comprenait vite ; mais Paul, lui, retenait mieux ; il avait la mémoire des choses, ce qui vient surtout de la réflexion ; Juliette retenait mieux les noms, elle aurait pu tous les réciter à la file.

Cela m'a fait penser, depuis, qu'aucune étude ne serait meilleure pour l'enfance, que celle des végétaux et de tout ce qui se rencontre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ce qui s'apprend alors se retient toute la vie (p. 24).

aux champs, dans les fermes et les jardins. Tout est nouveau pour les enfants; ils en sont plus frappés que nous, et ce qui s'apprend alors se retient toute la vie. Quelle étude aussi pourrait leur être plus utile? Est-ce que toutes les sciences naturelles, la physique, la chimie, la médecine, ne se rattachent pas à celle-là; et l'esprit lui-même pourrait-il trouver une nourriture plus saine, plus solide, plus profitable?

Ce sont les réflexions que je me fis alors, et je ne crois pas m'être trompé.

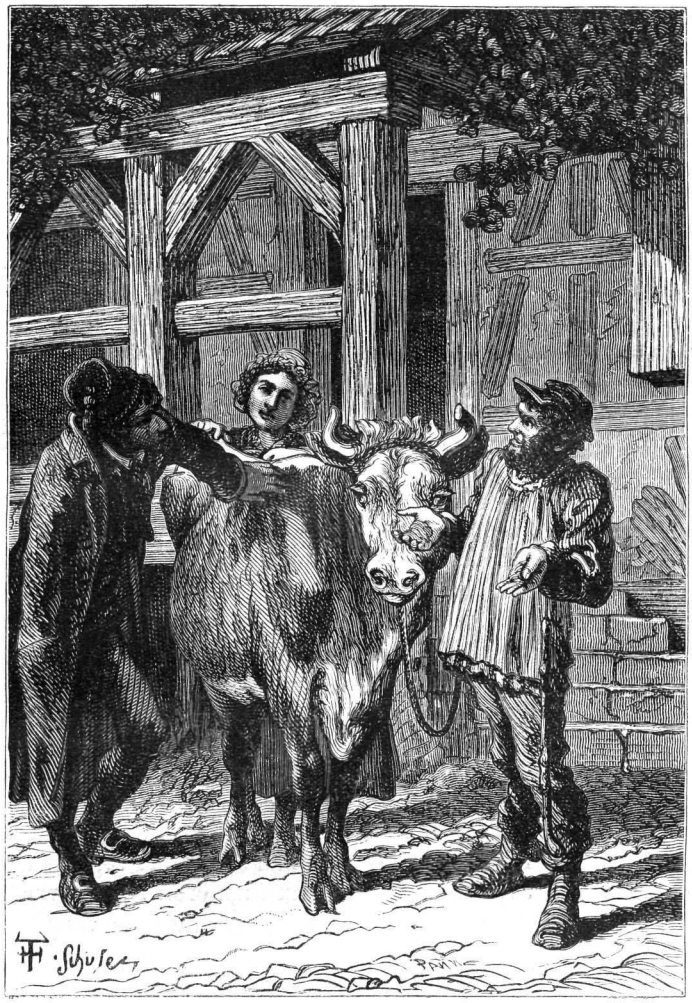
Ma femme, elle, pendant ce temps, ne pensait plus qu'à sa vache; elle avait mis de l'ordre dans notre petite étable; elle avait tout disposé pour que le fourrage tombât directement du haut de notre grenier dans le râtelier; enfin tout était prêt, il ne manquait plus que la bête, et Dieu sait le mouvement que Marie-Anne se donnait pour en trouver une à sa convenance.

Tous les mercredis matin, au passage du juif Élias, elle l'attendait, regardant à la petite fenêtre de sa cuisine, et puis elle traversait bien vite la salle à manger, en disant :

« Le voilà!... c'est lui!... Élias est au bout de la rue. »

Le vieux juif, avec sa blouse crasseuse, son bonnet en peau de mouton râpé, la corde autour des reins et le bâton de cormier pendu au poing par un bout de cuir, était reçu comme un ambassadeur. Marie-Anne courait chercher la bouteille d'eau-de-vie et la miche de pain dans l'armoire, pendant qu'Élias, ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



J'en fis le tour (p. 25).

petits yeux rouges plissés, s'asseyait en disant d'un air joyeux :

« Cette fois-ci, madame Florence, j'ai trouvé votre affaire. »

Malheureusement Marie-Anne voulait tant de qualités pour sa vache, que souvent, en remontant de ma classe du matin, je les trouvais encore en conférence.

Enfin, ce vieux finaud, qui depuis longtemps sans doute aurait pu nous amener une bonne vache, mais qui, voyant l'enthousiasme de ma femme, trouvait agréable de se faire payer la goutte et de casser une croûte gratis tous les mercredis chez nous, Élias vint un matin avec une grande et belle vache, couleur café au lait, deux taches blanches sur le front, le pis ni trop grand ni trop petit, enfin une bête superbe.

Marie-Anne l'avait vu de loin, elle était déjà en bas. J'entendais ses exclamations de satisfaction dans l'allée, chose contraire à sa finesse ordinaire, et qu'Élias allait vouloir me faire payer argent comptant; mais que voulez-vous? l'idée d'avoir cette belle bête dans notre écurie, de la conduire boire à la fontaine, à travers le village, lui faisait perdre toute prudence.

Puis elle m'appela :

« Florence !... Florence... viens voir !... »

Je descendis et je regardai sur la porte cette belle vache, que le vieux juif tenait par une corde passée dans les cornes. J'en fis le tour. Je reconnus, malgré les paroles et les exclamations de ma femme, qui voulait absolument m'entraîner dans ses idées, je reconnus que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cette vache avait au moins dix ans, qu'elle avait fait veau depuis longtemps, et qu'elle n'était pas fraîche à lait, comme le disait Élias; mais que, sous les autres rapports, elle était bien conformée et forte en chair, ce qui ne manque jamais, lorsque le fourrage, au lieu de faire du lait, fait de la graisse. C'est un bien mauvais signe!

Et comme je ne m'enthousiasmais pas du tout, Marie-Anne se fâcha presque.

« Allons, s'écria-t-elle, dis donc ce que tu penses! Est-ce qu'elle ne te plaît pas notre vache?

— Je pense, lui dis-je, que pour un peintre qui voudrait peindre une belle vache dans les prés, avec une belle tête, de belles cuisses, un pis pas trop gros et un air majestueux, cette vache lui conviendrait bien, parce qu'elle est belle à la vue; mais pour un fermier, elle ne serait pas belle.

— Comment, pas belle! s'écria ma femme.

— Non! Pour ceux qui veulent avoir du lait, de la crème, du beurre, du fromage, il faut une vache autrement faite; il leur en faut une avec un gros ventre tout rond, de gros pis pendants, une grosse tête; il faut qu'on voie les côtes; il faut que le pied, au lieu d'être ferme et luisant, soit fourchu et presque mou, comme si elle marchait dans des pantoufles. Ce n'est pas aussi beau qu'une vache qui se promène sur de longues jambes, en allongeant le cou à droite et à gauche, et tournant la tête pour se gratter le dos avec de belles cornes pointues; non, ce n'est pas aussi beau, mais cela vaut mieux.

— Mon Dieu, dit ma femme, tu parles comme si tu connaissais quelque chose aux bêtes. Cette vache est très-belle et bonne. Ne l'écoutez pas, Élias, mon mari ne connaît rien aux animaux, il est toujours dans son école.

— Je vois bien, dit le vieux juif, souriant et nasillant dans sa barbe grise, que M. Florence n'est pas un connaisseur en vaches. Il a lu tout cela dans ses livres...

— Oui, lui dis-je, c'est vrai.

— Hé! fit-il en secouant la tête et regardant ma femme, qui s'était mise à rire, j'en étais sûr.... j'en étais sûr!... Cette vache-ci, voyez-vous, monsieur Florence, j'en réponds. Elle est fraîche à lait, elle n'a pas encore cinq ans; elle donne sept litres de lait par jour. Encore elle n'était pas jusqu'à présent dans une écurie comme la vôtre, bien propre, bien aérée; elle n'avait pas le fourrage qu'elle aurait voulu; elle n'était pas soignée comme elle le sera chez vous.

— Non!... non!... soyez-en sûr, dit Marie-Anne, jamais elle n'aura été si bien.

— Je le sais, madame, dit Élias, et voilà pourquoi je pense qu'au lieu de sept litres, elle en donnera huit. C'est moi qui vous le dis; depuis trois ans que je connais cette belle bête, je puis vous la donner de confiance. Je vous en réponds!

— Tu entends? dit Marie-Anne.

— Oui, j'entends bien, lui répondis-je, et cela me fait plaisir. Du moment que M. Élias en répond?...

— Sur ma conscience, dit Élias en mettant la main sur son cœur.

— Eh bien, du moment qu'il en répond, nous allons faire un petit acte sous seing privé. »

Ma femme devint toute rouge, comme si je faisais une injure au vieux juif de douter le moins du monde de sa parole, et Élias s'écria :

« Voilà plus de cinquante ans que je vends du bétail au pays, et jamais on ne m'a demandé d'écrit....

— Eh bien, lui dis-je, il faut un commencement à tout.

— Ah! s'écria ma femme d'un air embarrassé, vous savez, Élias, mon mari est secrétaire de la mairie, il aime à tout écrire...

— Oui, madame, mais cela ne se fait jamais, c'est contre la règle.

— La règle, lui dis-je, c'est que tout homme de bon sens aime voir ses affaires au clair. Je veux bien croire que la vache est ce que vous dites; mais puisque vous en êtes sûr, puisque vous en répondez, pourquoi refuser d'écrire?.. Moi je vous compte bien mon argent, vous savez que c'est de l'argent, qu'il a toutes les qualités voulues... Eh bien, mettons par écrit toutes les qualités de la vache; il me semble que c'est juste, que cela ne peut rien vous faire? »

Il n'avait rien à répondre et dit :

« Allons, soit! mais cela ne se fait jamais. »

Il attacha sa vache à l'anneau de la porte, et nous montâmes tous ensemble dans mon cabinet, où j'écrivis en détail toutes les qualités de la vache, son âge, en quel temps elle avait mis bas, la quantité de lait qu'elle donnait par jour, enfin tout. Après quoi Élias signa, ne pouvant faire autrement. Je lui comptai cent vingt francs, et cinq francs pour ses courses; il m'en donna quittance, et je lui dis alors :

« Vous voyez bien, cela n'a pas coûté dix minutes, et maintenant tout est en règle.

— Oui, dit-il, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, tout est en règle. C'était inu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tile, mais pour vous tranquilliser... quand on est de bonne foi... vous comprenez?...

— Je comprends, et je suis tranquille à cette heure; chacun suit ses habitudes. »

Ma femme, toute joyeuse, était allée prendre dans l'armoire une bouteille de kirsch, elle en avait rempli deux petits verres; Élias vida le sien d'un trait, puis prenant son bâton dans un coin :

« Allons, au revoir, » fit-il.

Nous descendîmes sur ses talons, ma femme, les enfants et moi. On conduisit la vache à l'écurie, le râtelier était déjà plein de fourrage; et comme la vache ne voulait pas manger tout de suite, le juif dit qu'elle était fatiguée de la course, mais qu'elle allait s'y mettre, et que nous aurions le soir même nos trois litres et demi de lait.

Je fis semblant de le croire et il partit.

Marie-Anne était si contente, qu'elle ne songea plus à me reprocher d'avoir douté d'un aussi brave homme qu'Élias. C'était l'heure d'entrer à l'école; Paul et Juliette m'y suivirent.

Ce même soir la vache nous donna quatre litres de lait; cela ne m'étonna pas, pensant bien qu'avant de l'amener, Élias l'avait laissée deux ou trois jours sans la traire, comme font tous les juifs, pour lui donner un beau pis. Ma femme triomphait; je lui dis d'attendre et nous allâmes dormir. Le lendemain, la vache avait mangé très-raisonnablement, elle nous donna deux litres de lait le matin et deux litres le soir; et durant huit jours cela continua de même, malgré tous les soins de Marie-Anne, qui ne disait plus un mot. Moi, le huitième jour, je taillai ma plume et j'écrivis à Élias qu'il eût à venir reprendre sa vache, et à nous en amener une autre, qui donnât pour le moins sept litres de lait, attendu que celle-là, malgré tout, n'en donnait que quatre. Je l'avertis que cela pressait et que nous l'attendions sans faute pour le lendemain.

Le lendemain il arriva sans vache. Il regarda; il soutint tout ce qu'il avait avancé d'abord, et prétendit que le fourrage n'était pas bon. Ma femme m'avait laissé seul avec lui. Je lui dis que le fourrage était excellent, qu'on n'en trouvait pas de meilleur au pays; mais que sa vache était vieille, qu'elle avait fait veau depuis longtemps et qu'elle était épuisée, toutes choses qu'il savait aussi bien que moi.

« Eh bien, dit-il, ce soir ou demain je vous en amènerai une autre.

— Allons, soit, nous verrons ! »

En effet, le lendemain il arrivait avec une seconde vache, encore plus vieille que la première, qui mangeait plus et donnait encore moins de lait.

Marie-Anne était consternée, et moi, l'indignation me gagnait. C'est pourquoi j'écrivis à Élias que s'il continuait à me prendre pour un âne, et s'il ne m'amenait pas une vache jeune, fraîche à lait, ayant toutes les qualités mises par écrit dans notre contrat, je serais forcé de lui envoyer une assignation à comparaître devant le juge de paix, pour lui demander l'exécution de ses promesses, avec des dommages-intérêts proportionnés à la perte que nous avait causée le retard. Je ne lui donnai que deux jours pour s'exécuter, ne voulant pas voir avaler tout notre foin par de vieilles bêtes hors de service.

La lettre partit le soir, par le facteur, et le lendemain à dix heures Élias était là, nous amenant une petite vache de la montagne, la tête grosse, les cornes longues, écartées, les yeux vifs, le ventre en forme de tonneau, le pis fort, les jambes courtes un peu cagneuses.

Du premier coup d'œil je vis que nous avions une bonne bête, et je dis en souriant :

« A la bonne heure, monsieur Élias, à la bonne heure, je crois que cette fois vous avez eu la main heureuse. Revenez dans quinze jours, et si...

— Je n'aurai pas besoin de revenir, fit-il, c'est une des meilleures vaches de la montagne; vous n'en voudrez jamais d'autre. Mais c'est égal, monsieur Florence, vous avez eu tort de m'écrire comme cela, tout le monde peut se tromper ou être trompé; moi je croyais toujours vous amener une bonne vache; je n'ai pas eu de chance, voilà tout.

— Cette fois, lui répondis-je, vous en avez eu, j'en suis sûr; avec de la persévérance, on arrive tôt ou tard. »

Il partit là-dessus, et je crois que notre petit acte l'avait aidé beaucoup à trouver de la chance. Si tous les paysans faisaient comme moi, les juifs auraient toujours la chance qu'il faut avoir pour remplir ses promesses. Ce n'est pourtant pas difficile d'écrire sur un bout de papier les conventions que l'on fait et de mettre au bas les signatures, non, c'est tout simple; mais que voulez-vous? il faudrait savoir écrire, et nos révérends pères jésuites veulent seuls savoir écrire, disant qu'on ne doit pas envoyer les enfants à l'école, ni s'inquiéter des faux biens de la terre, et les juifs en profitent comme beaucoup d'autres !

Aussitôt Élias parti, notre petite vache se mit à manger de bon appétit; et le lendemain ma-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

t'n, nous avions trois litres et demi de lait crémeux, le soir autant, et, depuis, cela n'a jamais manqué durant des années.

Ma femme, comprenant alors combien j'avais eu raison de dresser un écrit, devint encore plus soumise, si c'est possible. Elle ne faisait plus rien sans me consulter; et la satisfaction d'avoir du lait, du beurre, du fromage, sans être forcée de courir chaque jour en acheter chez les voisins, la rendait parfaitement heureuse.

On peut assurer que rien n'est plus utile, plus nécessaire même aux petits ménages comme le nôtre, que d'avoir une bonne vache; car, outre le lait, elle vous donne encore le meilleur engrais pour la culture.

VII

Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus heureux que nous en ce temps, surtout quand les beaux jours furent revenus et que le petit Paul put m'accompagner dans mes promenades du jeudi.

C'était un plaisir de le voir, tout brun et hâlé, grimpant comme un cabri dans les hautes bruyères, puis revenant et criant :

« Voici le grand hircus sylvestris, mon père! Voici la belle luciole gris perle de M. Linneus! Ouvre ta boîte bien vite... Quelle récolte nous allons faire aujourd'hui! »

Il était encore plus content que moi.

Et cette année-là fut aussi très-bonne pour tout le monde; on fit du blé, du seigle, de l'avoine autant qu'on en voulut; les foins ne manquèrent pas dans les vallées, malgré la sécheresse assez grande, ni les pommes de terre non plus.

La commune aurait donné le spectacle de la paix et de la prospérité, sans ces malheureux Rantzau, qui ne pouvaient s'entendre entre eux, et qui même s'en voulaient encore davantage, à cause de ce que je vais vous dire.

Au temps des vacances, vers l'automne, les deux enfants revinrent de Phalsbourg et de Molsheim, et le lendemain déjà le bruit courait au village que Mlle Louise avait eu tous les prix de sa classe à la pension, tandis que Georges n'avait rien remporté du tout dans son collége. C'était malheureusement vrai, et cela me fit beaucoup de peine, car j'aimais ces deux enfants autant l'un que l'autre, et je comprenais que leurs parents allaient s'en vouloir encore bien plus.

Toutes les voisines, toute cette foule de commères qui passent leur temps à jaser sur les portes, sans s'inquiéter de l'ouvrage, se rendirent à la file chez M. Jean, pour voir les beaux livres de Louise et ses couronnes. On ne parlait plus que de cela. Le vieux Jean, flatté dans son orgueil, leur disait :

« Regardez... ils sont là sur la commode. »

Et, de temps en temps, il levait le rideau de la fenêtre, pour voir ce qui se passait chez Jacques, dont la porte restait fermée; sa vieille tête chauve souriait.

Ce qui se passait chez Jacques Rantzau, personne n'en sait rien, mais chacun doit comprendre qu'il n'était pas content.

Ma femme voulait aussi courir chez M. le maire; je lui dis de bien s'en garder, qu'il n'est pas beau de courir tout de suite chez les gens qui réussissent; que cela ne me plaisait pas, et puis que M. Jacques ne nous pardonnerait jamais.

Tout resta tranquille en apparence.

Deux jours après, Louise vint nous rendre visite; elle était dans la joie, nous racontant toutes les bontés de Mme la supérieure, tous les bons conseils de sœur Placide, etc., etc., et puis la gloire de son père, lorsqu'elle avait été couronnée cinq fois de suite, en présence de la meilleure société d'Alsace et des Vosges.

Je l'écoutais tout heureux de son bonheur, car c'était vraiment une charmante jeune fille, une des élèves dont je pouvais être fier. Mais ensuite lui ayant demandé si son cousin Georges avait été heureux comme elle, et la voyant sourire, en agitant la tête et disant : « Il n'a rien eu, monsieur Florence, rien du tout! » j'en fus affecté profondément, sans pourtant lui faire aucun reproche.

Ma femme était émerveillée de ses beaux livres, pleins d'images de saints, de saintes et de cœurs enflammés de notre sainte mère des douleurs. Et comme j'allais et venais tout rêveur, j'aperçus Georges qui remontait la rue, la tête penchée, dans son petit uniforme à collet bleu de ciel. Il arrivait directement chez nous; aussitôt je dis :

« C'est très-bien, Louise, tes succès m'ont fait le plus grand plaisir; mais quelqu'un arrive, il faut que j'aille voir. »

Et je descendis, la laissant avec Marie-Anne. Georges était dans l'allée; je l'embrassai de bon cœur, d'autant plus que je le voyais tout pâle et malheureux.

« Allons au jardin, lui dis-je; viens, Georges, nous causerons mieux à l'ombre des pommiers; nous serons seuls. »

Il me suivit; et comme je lui demandais si réellement il n'avait rien obtenu, le pauvre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

garçon se mit à fondre en larmes, ce qui me toucha plus qu'il n'est possible de se le figurer; j'en étais tout bouleversé.

« Comment cela se peut-il? lui dis-je. Pourtant tu ne manques pas de moyens, tu m'as toujours donné de la satisfaction; je ne comprends pas que tu n'aies rien obtenu.

— Ah! fit-il, j'étais avec des grands; ils avaient déjà fait une année de latin.

— Tu n'as donc pas pu les rattraper?

— Non, ils étaient trop forts. »

C'est une grande faute de mettre des enfants dans la même classe que d'autres plus avancés; cela ne devrait jamais être : les grands sont retardés et les petits se découragent; c'est quelque chose de triste.

« Bah! tout cela ne signifie rien, dis-je à Georges; tu les rattraperas l'année prochaine. Ta cousine a eu des prix, mais dans les pensionnats on donne des prix à tout le monde, pour encourager les gens à revenir; dans les colléges, c'est différent; ne te désole pas. Ton père t'a bien sûr fait de grands reproches?

— Oui, il était bien fâché!... Par bonheur, en passant à Lutzelbourg, la tante Catherine l'a calmé; elle lui a dit les mêmes choses que vous. Il m'en voulait trop.

— Ta tante Catherine est une brave femme pleine de bon sens, lui dis-je; elle a bien fait d'apaiser la colère de ton père; ce n'était pas juste, tous ces prix ne veulent rien dire, les plus paresseux en obtiennent avec un peu de chance, et d'autres plus courageux, plus persévérants, n'en ont pas; mais c'est la fin qu'il faut voir en tout. Je te dis, moi, Georges, que tu n'as pas eu de chance; car je te connais, je suis sûr que tu as fait tout ton possible.

— Oui, monsieur Florence.

— Eh bien, voilà le principal. Quant au reste, j'en fais peu de cas; tant d'imbéciles ont de la chance! »

C'est ainsi que je cherchais à le consoler. A la fin, il me dit :

« Monsieur Florence, je vous remercie; je vous aime bien! Voudriez-vous me donner des leçons pendant les vacances?

— Tu ne veux donc pas t'amuser ni te reposer?

— Non, il faut que je travaille; je veux avoir autant de prix que Louise, l'année prochaine. »

Cette résolution me donna bonne opinion de lui, et je répondis :

« Arrive tous les soirs après sept heures, nous repasserons ensemble l'arithmétique et le commencement de la géométrie. Je ne peux pas t'enseigner le latin, car malheureusement je n'en connais pas un seul mot; mais pour l'histoire, la géométrie, la grammaire, tu peux compter sur moi, je t'aiderai.

— Vous êtes bien bon, fit-il. Je n'ai pas besoin de vous parler du prix des leçons?

— Non, lui dis-je, j'aime quand on travaille.

— Ah! mon père sera bien content... Vous n'aurez qu'à lui demander...

— C'est bon, Georges, ne t'inquiète pas de cela; plus tu viendras, plus tu me feras plaisir. »

Alors il m'embrassa de nouveau, et partit en me disant qu'il allait chez M. le curé, le prier de lui rendre le même service pour le latin.

J'étais touché de son chagrin, voyant bien que tout cela ne venait pas de sa faute, puisqu'on l'avait mis avec de grands gaillards qu'un enfant de douze ans ne pouvait surmonter, et puis son énergie me faisait plaisir.

Enfin il partit, et le lendemain ses répétitions commencèrent, le matin chez M. le curé, le soir chez moi. Je n'ai jamais vu un enfant travailler avec une volonté pareille, chaque jour il faisait des progrès étonnants; j'en étais émerveillé!... Oh! la volonté est une grande chose.

Mais ce que j'avais prévu touchant la colère de M. Jacques se vérifia bientôt; un beau matin, tous ceux qui lui devaient de l'argent et dont les femmes étaient allées voir les prix de Mlle Louise, reçurent un avertissement de payer dans les vingt-quatre heures; le nombre en était très-grand. Tous coururent le supplier d'attendre que leurs seigles fussent battus, leurs regains rentrés, leurs pommes de terre arrachées; mais lui, se promenant de long en large, son grand nez crochu dans sa barbe ébouriffée et les mains croisées au bas du dos, ne leur répondait qu'un mot :

« Payez-moi... Il me faut de l'argent!... Payez-moi vite, ou dans huit jours l'huissier Dévosges viendra! »

Ces gens s'en allaient désolés.

En apprenant ces choses, je n'eus qu'à regarder Marie-Anne, elle comprit que j'avais eu raison de lui défendre d'aller chez M. Jean, et qu'il valait mieux s'être tenu dans la réserve, avec des caractères aussi dangereux.

M. Jacques poussa même la chose si loin, qu'il renvoya dans la quinzaine plusieurs bûcherons qui travaillaient depuis longtemps à ses coupes.

« Voilà votre compte, leur dit-il, allez chercher de l'ouvrage ailleurs.

— Mais, monsieur Rantzau, pourquoi, pourquoi?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Je n'ai pas d'explications à vous donner.

— Mais où trouver de l'ouvrage maintenant, au nom du ciel?

— Allez chez M. Jean, il en a peut-être! »

Ils comprirent aussitôt d'où cela venait, et ce soir même les malheureux, rentrant furieux et désolés, battirent leurs femmes comme du plâtre; on entendait les cris jusqu'à travers les murs dans tout le village.

Il paraît que cela satisfit M. Jacques, car trois ou quatre jours après il fit dire à ces hommes qu'ils pouvaient rentrer à la coupe. Il les reprit tous, mais on peut se figurer si les pauvres femmes, toutes bleues de coups, eurent encore envie d'aller admirer les prix de Mlle Louise.

M. Jean, se doutant bien d'où tout cela venait, accepta les créances dont ne voulait plus son frère; et Jacques, lui, ne prêta jamais plus d'argent à ceux qui n'avaient pas suivi l'exemple de ses bûcherons; il leur disait :

« Allez chez M. Jean, il a de l'argent pour vous. Je serais bien bête de prêter à mes ennemis... Allez!... »

Il leur montrait la porte et ne voulait rien entendre.

Quelques jours avant la fin des vacances, je le rencontrai allant à ses coupes, le mètre sous le bras; il me salua de loin et me demanda des nouvelles de son fils.

« Il va très-bien, monsieur Jacques, lui dis-je, c'est un très-bon sujet, qui fera son chemin, car il a du courage et de la persévérance et ne manque pas de moyens.

— Vous croyez, monsieur Florence?

— J'en suis sûr! L'affaire des prix ne signifie absolument rien. Georges était avec des garçons de quatorze et quinze ans; comment pouvait-il lutter contre eux? ce n'était pas possible. Si vous voulez qu'il ait des prix, laissez-le deux ans dans la même classe, alors il écrasera les plus jeunes que lui, et n'aura pas fait de progrès.

— Non, non! Vous avez raison, monsieur Florence, s'écria-t-il; je me moque des prix, je veux que mon fils avance, je veux qu'il sache quelque chose. »

Et comme il s'éloignait après m'avoir salué, tout à coup se retournant et m'appelant :

« Monsieur Florence? »

Je revins.

« A propos, vous savez que les leçons sont à vingt francs par mois?

— Oh! monsieur Jacques, moi je ne demande rien; je donne ces leçons à Georges par amitié pour lui.

— Bon! c'est aussi comme ça que je l'entends... Vous êtes un brave homme, un savant, vous aimez mon fils : raison de plus pour vous payer convenablement. »

Il me tendit la main; et qu'on juge de mon étonnement, il avait mis dedans deux pièces de vingt francs, chose rare à l'époque dans nos villages; j'en étais confondu.

« Et ce n'est pas tout, dit-il; si jamais vous avez besoin de quelque chose, monsieur Florence, venez hardiment chez moi. Allons, au revoir. »

Il partit avant que j'eusse le temps de le remercier.

Marie-Anne en apprenant cela pencha tout de suite pour M. Jacques, disant que c'était un tout autre homme que son frère Jean, qu'il était plus riche d'au moins la moitié.

« Cela ne nous regarde pas, lui répondis-je. Tiens, mets cet argent dans la corbeille, au fond de l'armoire; nous avons de quoi payer maintenant nos pommes de terre pour tout l'hiver; c'est agréable. Mais retenons notre langue, car M. Jean est maire de la commune; et s'il se doutait seulement que tu penses qu'il est moins riche et moins généreux que son frère, il m'en voudrait et pourrait me faire perdre ma place. »

Elle le comprit et se tut, se contentant de filer et de tricoter le soir, pendant que je donnais mes leçons à Georges. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

Bientôt les vacances finirent, Georges repartit pour son collége et Louise pour son pensionnat de Molsheim. Puis l'hiver revint, qui fut très-rude. C'était en 1829; les gens ne se souvenaient pas d'en avoir vu de pareil depuis 1812, à la retraite de Russie. Le vin gela dans les caves; on retirait les glaçons d'eau pure, et le reste en devenait plus fort. Heureusement les récoltes avaient été bonnes, chacun se tenait enfermé dans sa maison; malgré cela, beaucoup de gens moururent, des vieux et des jeunes; ils attrapaient tous le point de côté, se mettaient à cracher le sang, et comme on n'allait chercher le médecin qu'à la dernière extrémité, suivant la mauvaise habitude des paysans, il arrivait toujours trop tard et les gens mouraient.

C'est de cette maladie que mourut, à la fin de décembre, madame Picot, née Rantzau, la sœur de Jean et de Jacques, une personne charitable qu'on appelait au pays « la bonne madame Catherine » et que tout le monde aimait; elle mourut à Lutzelbourg, au cœur de l'hiver. En apprenant cela, tout notre village fut désolé.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Beaucoup partirent pour son enterrement; et je n'oublierai jamais que le soir après ma classe, étant appelé à la mairie, je trouvai M. Jean, la figure cachée sur le grand registre et sa tête chauve entre les mains; cet homme dur pleurait comme un enfant; il sanglotait et je l'entendais crier tout bas :

« Ah! paurve Catherine.... pauvre sœur.... Mon Dieu.... Mon Dien.... Je ne te verrai plus.... C'est fini! »

Il gémissait avec tant d'amertume, que je me sentis le cœur arraché, car j'aimais aussi cette brave femme, et je m'assis à ma place ordinaire, pensant :

« Cet homme est pourtant bon... Il aimait sa sœur! »

Cela dura bien cinq minutes, le feu bourdonnait dans le grand poêle; finalement M. Jean se levant et m'adressant la parole, me dit :

« Monsieur Florence, comme un ami de la maison et secrétaire de la mairie, je vous ai fait appeler, à cette fin de venir avec moi dans les tristes circonstances où nous sommes. Il faut que des gens honorables du village viennent à la triste cérémonie, et je vous choisis. Voudrez-vous me faire ce plaisir?

— Monsieur le maire, lui dis-je, je me ferai un honneur de vous accompagner, et puis je dois bien cette marque de considération à la mémoire d'une personne qui sera toujours regrettée par ceux qui l'ont connue.

— C'est bien, fit-il, je savais que vous ne me refuseriez pas. Eh bien donc, demain de bon matin, nous partirons ensemble sur mon traîneau. Vous avez un bon manteau?

— Oui, monsieur le maire.

— Ne l'oubliez pas, car il fait bien froid; nous aurons aussi deux peaux de mouton pour les pieds. C'est donc entendu pour demain, à six heures du matin au petit jour?

— Oui, je vous le promets. »

Alors il me serra les deux mains et me dit en se remettant à gémir :

« Merci !—Ah! ma pauvre Louise, qu'est-ce que tu vas dire, en apprenant ce malheur ?... Une tante si bonne... Une si brave.... une si digne femme!... Ah! les gueux restent,... oui, ils restent... les bons seuls s'en vont! »

Il pensait à son frère Jacques; et comme les mauvais sentiments reprenaient le dessus; comme je voyais qu'il allait m'en raconter plus que je ne devais en savoir; qu'il s'en repentirait ensuite et m'en voudrait, je l'interrompis en lui disant :

« Monsieur le maire, il est près de sept heures, ma femme m'attend pour souper....

— Allez, Florence, fit-il; moi, depuis cette terrible nouvelle, je ne sais plus où aller. »

Il s'assit en face du poêle, jeta dedans une grose bûche, et je sortis.

En rentrant à la maison, je dis à Marie-Anne que M. Jean m'avait prié de l'accompagner le lendemain à Lutzelbourg. Nous soupâmes en silence. Les enfants allèrent se coucher; et songeant alors qu'il fallait partir de bonne heure, je tirai de l'armoire mes habits des dimanches, une chemise blanche, des bas de laine, mon feutre et mon manteau. Marie-Anne m'aidait, les enfants dormaient bien, leur bonne couverture sur le nez. Enfin, tout étant prêt, rangé sur une chaise en bon ordre, nous nous mîmes au lit, causant quelques instants du froid qu'il ferait avant le jour et des précautions qu'il fallait prendre.

Je dormais encore, lorsqu'un bruit de grelots qui passaient dans la rue m'éveilla. Je sautai du lit, croyant que c'était le traîneau de M. Jean; mais le bruit s'éloignant, je compris que c'était celui de M. Jacques, ce qui ne m'empêcha pas de m'habiller, après avoir fait de la lumière. Un quart d'heure ne s'était pas passé, que j'entendais venir le traîneau de M. Jean; je n'eus qu'à regarder par la fenêtre.

« C'est vous, monsieur le maire?

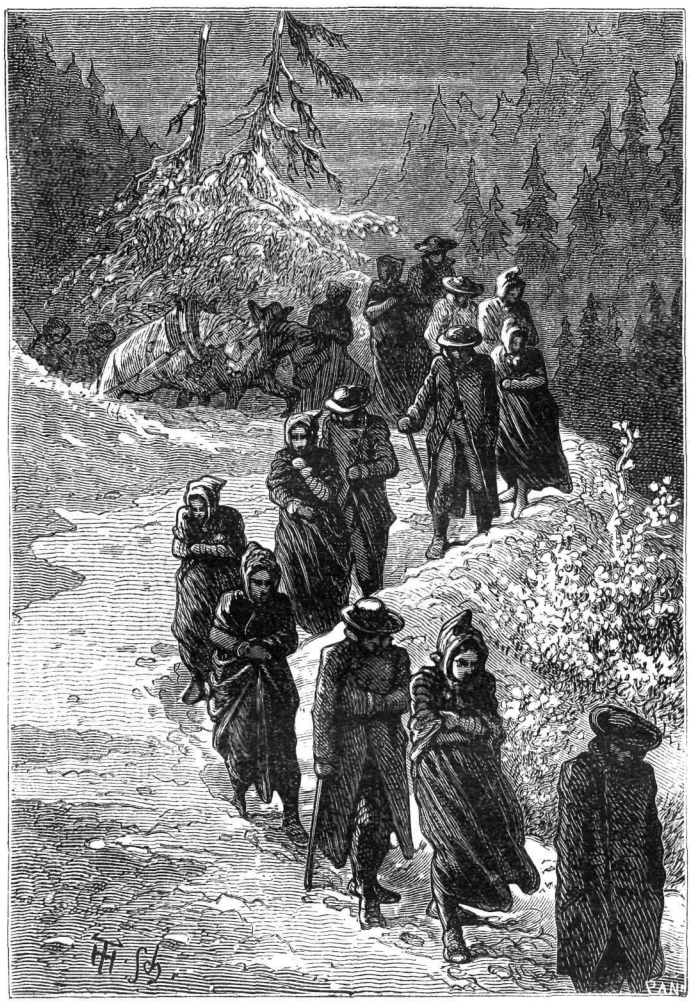
— Oui! n'oubliez rien. »

Je refermai bien vite et je descendis, en recommandant à ma femme d'éteindre la lampe, car elle dormait encore aux trois quarts. Puis, relevant le collet du manteau, j'arrivai dans la petite allée sombre et je sortis.

« Asseyez-vous ici, dit M. Jean, en me faisant place; couvrez-vous bien les jambes avec cette peau de mouton. »

C'est ce que je fis, et les chevaux recommencèrent à trotter dans la neige, avec leur bruit monotone de grelots. M. Jean conduisait, tenant le fouet et les rênes avec ses grosses mouffles en peau de renard, qui lui remontaient jusqu'aux coudes. Les chevaux avaient aussi des peaux de mouton. On ne voyait que la grande traînée blanche de la route; au loin, bien loin, on entendait les grelots du traîneau de M. Jacques; les étoiles se couchaient au fond du ciel; le petit jour pâle commençait à paraître derrière la ligne noire des montagnes. De temps en temps un des chevaux, plus vif que l'autre, levait sa croupe, poussant un hennissement bref, comme pour exciter son camarade, qui trottait toujours du même pas égal. Nous, le nez et les oreilles dans le collet de nos manteaux, nous n'avions pas envie de parler.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ils marchaient lentement... (p. 32).

Environ deux heures plus tard, en approchant de l'auberge forestière de Bourdonnais, nous vîmes quelques paysans de Dabo, des hommes et des femmes, avec leurs gros habits bleus à larges manches des anciens temps, et leurs pèlerines, la capuche relevée sur le bonnet, qui se rendaient aussi à l'enterrement; ils marchaient lentement sur le rebord du chemin, suivant à la file un étroit sentier tracé dans la neige.

Cela montrait de quelle considération avait joui Mme Catherine Picot, pour décider ces gens à venir de si loin, par un froid aussi rude, assister à son inhumation; oui, c'était une grande marque d'estime et de regrets. Ils se retournèrent à notre approche, et reconnaissant M. Jean Rantzau, ils levèrent leurs grands chapeaux en silence. Nous leur répondîmes.

Enfin, sur les neuf heures et demie nous arrivâmes au tournant de la vallée; et les petites maisons, le long de la rivière couverte de glace, le vieux clocher pointu, les décombres de l'antique château sur la côte se découvrirent à nos yeux.

M. Jean alors, d'une voix sourde, prononça ses premières paroles :

« Voilà!... Voilà la maison de Catherine! »

Il montrait à gauche du bout de son fouet, non loin de l'église, la rue montante, déjà pleine de monde.

Au delà du petit pont, nous débouchâmes juste en face de la porte où reposait le cercueil couvert de son drap blanc, au milieu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors les deux frères se regardèrent... (p. 34).

des cierges. Tous les gens de Lutzelbourg et des environs venaient en silence jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil, puis ils entraient dans la grande salle en bas.

Un domestique vint aussitôt prendre le fouet et les rênes des mains de M. Jean, qui ne s'inquiéta plus de ses chevaux et se précipita dans la maison. En passant, il avait seulement regardé le cercueil, en levant les deux bras, les mains jointes sur sa tête et criant :

« Oh ! oh !... mon Dieu... mon Dieu !... »

Je jetai l'eau bénite, et je le suivis.

De grandes tables étaient dressées à l'intérieur, jusqu'au fond de la cuisine, avec des assiettes innombrables, à côté desquelles se trouvaient des verres et des bouteilles de vin. Cinq ou six vieilles connaissances de la famille vinrent embrasser M. Jean, et presque aussitôt les cloches se mirent à tinter dans la vallée, ce tintement si triste, que chacun se rappelle malheureusement pour l'avoir entendu dans la douleur affreuse des grandes séparations. La morte allait partir ; elle allait quitter cette vieille maison, où durant des années la pauvre femme avait fait tant de bien. Les sanglots éclatèrent de tous les côtés, pendant que les cloches allaient toujours lentement l'une après l'autre, comme pour pleurer avec les affligés.

Dehors arrivait déjà M. le curé avec ses chantres. On commençait à se ranger, les plus proches parents derrière le cercueil : c'était d'abord M. Picot, le mari de la défunte,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans une désolation inexprimable, et puis ses deux frères Jean et Jacques Rantzau. Ils ne se regardèrent pas, ayant tous les deux une main sur la figure et le grand chapeau dans l'autre; et les premières prières étant faites, les premiers chants s'élevèrent, pendant que les porteurs levaient le cercueil.

On se mit en route.

J'étais dans les premiers; c'est tout ce qui me revient, car à ce spectacle des deux frères marchant côte à côte derrière leur sœur morte, sans se regarder ni s'adresser une seule parole, le plus grand trouble m'avait saisi. Je ne faisais attention qu'à cela, et c'est à peine si je me souviens du nombre de messes hautes et basses qui furent dites. On avait déposé le cercueil dans l'allée du milieu, entre les grands cierges à candélabres de bois et les six têtes de mort qui signifient notre triste sort à tous, sans exception; les messes et les chants se suivaient; l'église était froide, les vitraux blancs, la foule nombreuse, et je ne voyais que Jean et Jacques, tantôt agenouillés et tantôt debout.

On sortit enfin; la terre du cimetière, derrière la nef, était couverte de glace. Le *De Profundis* commença, un grand murmure répondit : les gens priaient!... On se dépêchait,... on grelottait; et seulement quand le fossoyeur et son garçon eurent passé les cordes et que le cercueil se mit à descendre, et que les cordes étant retirées, les grosses mottes de terre, dures comme du roc, commencèrent à tomber avec un bruit sourd, seulement alors les deux frères se regardèrent comme épouvantés, mais ils ne se dirent rien.

Quelques parents réunis autour d'eux et du pauvre M. Picot les emmenèrent; nous suivîmes tous en désordre.

Les invités rentrèrent à la maison; beaucoup qui ne l'étaient pas les suivirent, et l'on s'assit autour des tables, où tous les grands mangeurs du pays, en face des soupes grasses, des énormes quartiers de bœuf, des plats de choux garnis de lard et de saucisses, commencèrent par s'en donner selon leur habitude, sans s'inquiéter du reste. Chose terrible, les deux frères étaient encore placés l'un à côté de l'autre, en tête de la grande table. Ils ne mangèrent point. Seulement M. Jacques buvait de temps en temps un peu de vin, et restait là, les yeux baissés, tout sombre. Jean, lui, les bras croisés, regardait son assiette; il n'avait l'air de rien voir.

Trois ou quatre vieux amis de la maison parlaient entre eux à voix basse, on n'entendait que le bruit des verres et des fourchettes, quand tout à coup M. Picot, sa bonne figure de brave homme toute rouge et les yeux pleins de larmes, dit :

« Jean!... Jacques!... vous avez perdu votre sœur, qui vous aimait tant!... Si elle avait pu vous réconcilier, la pauvre âme, ç'aurait été sa plus grande consolation dans cette vie et son bonheur dans l'autre! Jusqu'à la dernière minute elle ne parlait que de vous... Elle aurait voulu vous voir ensemble près de son lit, la main dans la main, comme deux bons frères... Elle vous appelait!... Est-ce que vous ne voudrez pas vous embrasser en mémoire de Catherine?... Tous vos vieux amis, qui sont ici, seraient contents; au milieu de ce grand chagrin, nous serions un peu soulagés... Allons, Jacques,... Jean,... Catherine vous le demande, et moi votre frère, et nous tous!... »

Il leur tendait les bras; beaucoup sanglotaient!... Et dans le même instant les deux frères se levèrent; ils s'embrassèrent, en se serrant et gémissant d'une manière épouvantable. Et j'ai toujours pensé depuis qu'ils auraient peut-être été réconciliés, sans ce tas de mangeurs et d'ivrognes qui se trouvaient là, la bouche et l'estomac pleins, et qui se mirent à trépigner, à battre des mains, criant :

« A la bonne heure!... A la bonne heure!... Embrassez-vous... C'est ça! »

Toute la maison en tremblait; les deux frères en furent comme réveillés; ils se retournèrent tout pâles, regardant ce tumulte.

C'était une honte pour la maison mortuaire!

De pareils repas, que des gueux attendent quelquefois cinq et six ans d'avance, disant : « Bientôt un tel ou une telle mourront, et nous pourrons nous goberger aux dépens des héritiers!... » ces repas sont de véritables abominations; mais que voulez-vous, c'est un usage bien antique, ça remonte avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, voilà comme on buvait et l'on se régalait dans les bois, à la mort des anciens chefs; de père en fils il faut que cela continue. A la fin l'indignation de Jacques ne put se contenir, ses gros sourcils se froncèrent et d'une voix de tonnerre il dit :

« Je pars! »

Il aurait voulu ajouter autre chose et crier à tous ces goinfres de se taire; mais sans doute par considération des honnêtes gens, il n'en dit pas davantage et sortit.

J'étais indigné contre la mauvaise race.

M. Jean se rassit et resta quelques instants encore au milieu du grand tumulte; il était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

blanc comme un linge et tremblait des pieds à la tête.

« Prenez un verre de vin, » lui dis-je, en lui présentant un verre.

Alors il but et me dit :

« Merci, monsieur Florence. »

M. Jacques passait déjà devant les fenêtres, sur son traîneau, il retournait aux Chaumes; M. Picot, qui l'avait reconduit, rentrait dans la salle, tout consterné, et les amis baissaient la tête sans rien dire; mais les mangeurs et les braillards, tout en célébrant la réconciliation des deux frères, n'en perdaient pas un coup de dent; je n'ai jamais vu manger comme à cet enterrement. On voyait bien que plusieurs de ces abominables gueux auraient souhaité voir mourir un de leurs soi-disant amis ou connaissances tous les quinze jours, pour recommencer la fête.

Enfin, quand on ne peut pas changer les choses, il vaut mieux se taire.

Un quart d'heure environ après le départ de M. Jacques, M. Jean me fit signe; nous sortîmes à notre tour.

Il attela lui-même les chevaux, et tout étant en ordre, nous reprîmes le chemin du village, où nous rentrâmes sur les six heures, sans nous être dit un mot de ce qui venait de se passer.

VIII

Le lendemain, les frères Rantzau ne s'aimaient ni plus ni moins qu'avant; mais comme leurs affaires ne me regardaient pas, je m'occupai tranquillement des miennes.

On eut encore beaucoup à souffrir du froid jusqu'à la fin de mars; enfin ce rude hiver finit comme les autres : après les grandes gelées arrivèrent à la fonte des neiges les grandes inondations de la vallée et les balayages de la rue; les scieries et les moulins se remirent à marcher; et puis un beau matin, on entendit la première alouette gazouiller dans le ciel encore pâle sa douce chanson, qui vous fait lever les yeux et penser :

« Voilà le printemps revenu!... Les haies vont refleurir. Dans quinze jours ou trois semaines, les enfants conduiront les chèvres à la pâture; ils feront des entailles aux bouleaux, pour boire la séve nouvelle; et les jeunes filles, le corsage entouré de rameaux verts, iront encore une fois de maison en maison, chanter en dansant le vieux cantique du *Tri mâso :*

Tri mâso,
So lo mâ, et lo tri mâ
So lo tri mâ so! »

Pas un montagnard qui ne se figure ces choses d'avance, et qui ne dise le soir, en rentrant, les épaules courbées sous sa petite porte : « Aujourd'hui, j'ai entendu chanter la première alouette ! » Comme on dit en ville : « J'ai vu la première hirondelle. »

Mars, avril et mai sont encore bien durs à passer, car alors les pommes de terre, le grain et le fourrage étant presque épuisés, il faut attendre longtemps les nouvelles récoltes; mais c'est égal, on n'a plus froid, et la gaieté vous revient avant l'abondance.

Or, tandis que les choses marchaient ainsi, comme elles marcheront encore des centaines et des milliers d'années, lorsque nous n'y serons plus, des bruits nouveaux commencèrent à courir le pays.

D'abord ce fut une grande histoire touchant le dey d'Alger, qui, depuis longtemps, arrêtait les voyageurs en mer et les faisait vendre comme esclaves sur les marchés. Ces bruits se répandirent, et l'on apprit aussi que le malheureux avait frappé notre ambassadeur au visage, avec son éventail; c'était un affront pour la France !

Martin, le savoyard, en passant aux Chaumes, vendit des quantités d'images d'Épinal, représentant ce dey Hussein, son marché d'esclaves, et ses femmes assises à terre, les jambes croisées comme nos tailleurs, et jouant de la guitare.

Puis, tout à coup on apprit que notre flotte était partie, pour réclamer les chrétiens que le bandit retenait au bagne. Ce fut une grande joie! Chaque soir, à la mairie, après avoir transcrit mes actes de l'état civil, je lisais les nouvelles dans le *Moniteur de la Meurthe*. J'avais à l'école une carte d'Afrique, et je montrais à mes élèves l'endroit où nichaient les pirates, me figurant nos soldats et nos matelots en pleine mer.

Nous faisions des vœux, comme tout le monde, pour le succès des armées du roi. J'avais même de mon propre chef ordonné la prière matin et soir pour nos soldats, dont plusieurs étaient du village.

J'expliquai aux enfants que c'était notre devoir de réclamer la justice et de secourir les malheureux; ils le comprirent très-bien ; c'est naturel à l'homme d'aimer la justice.

Malheureusement il arriva des coups de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vent et d'autres retards qui nous inquiétèrent beaucoup; puis on fit le débarquement, et l'on se mit à bombarder — non pas la ville, comme font aujourd'hui les Allemands en pays chrétiens! — mais les forts d'Alger. Les barbares se défendaient bien; ils coupaient la tête de nos soldats blessés; l'indignation augmentait de jour en jour. Nous avions encore aux Chaumes Nicolas Guette, dit l'Égyptien, un vieux soldat qui se plaisait à parler des pyramides, des mosquées et de tout ce qu'il avait vu durant sa jeunesse. On allait chez lui se faire donner des explications sur la campagne; il mâchait du tabac et n'ignorait de rien. Sa baraque était toujours pleine de gens; ma femme elle-même allait l'entendre.

Cela traînait ainsi, quand, au commencement de juillet, le *Moniteur* annonça que le fort de l'Empereur avait sauté; que les Arabes s'étaient sauvés par une porte de derrière, du côté des montagnes, et que le dey d'Alger était pris, avec ses femmes, ses nègres, son bagne et sa ménagerie. La nouvelle s'en répandit du jour au lendemain, on criait partout :

« Vive le roi! »

Triboulet, le percepteur, passa sur son char à bancs, disant qu'il fallait dissoudre la Chambre et faire de nouvelles élections. Il avait le mandement de Mgr Forbin-Janson, notre évêque, ordonnant des actions de grâces dans toutes les églises du diocèse, pour célébrer la victoire de notre sainte religion sur les infidèles.

On annonçait aussi de nouvelles missions dans les départements de l'Est, pour convertir les lutnériens et les juifs, chose qui me parut bien étonnante, puisqu'ils ne nous faisaient pas la guerre, étant de notre propre pays.

Ces vieux souvenirs sont encore présents à ma mémoire; je me rappelle que bien des personnes honorables n'étaient pas contentes! M. Jacques, notamment, ne se gênait pas de dire que les jésuites pourraient chanter leurs victoires, quand ils auraient été se battre eux-mêmes, mais que celles de la France ne les regardaient pas; que la France se battait pour la justice, et non pour le triomphe de la sainte congrégation, qui voulait faire croire que nos armées étaient les siennes.

Ces propos inconsidérés furent rapportés à M. Jean; ils l'indignèrent, car depuis sa nomination de maire, il était devenu dévot et ne manquait jamais d'assister à la messe et à toutes les processions. Cependant il se tut d'abord, et quelques jours après seulement, lorsque les premières nouvelles de la révolte des Parisiens contre Charles X arrivèrent, et que Nicolas Guette, Jean Limon, l'épicier Claudel, M. Jacques et cinq ou six autres notables réunis le soir à l'auberge du Pied-de-Bœuf, se permirent de chanter des chansons de Béranger, contre le roi, le clergé et la noblesse, seulement alors, je vis le véritable caractère de notre maire.

Nous étions seuls à la mairie; et comme je lui disais que les Parisiens n'avaient égard à rien, qu'ils se moquaient de tout, lui ne pouvant se contenir davantage, s'écria :

« Ce n'est pas seulement à Paris qu'on trouve des gueux; il s'en rencontre jusque dans les derniers villages, capables de se révolter contre les autorités légitimes. Mais gare!... s'écria-t-il, gare! nous avons l'œil sur eux, le brigadier de gendarmerie est prévenu, les menottes sont prêtes... Je ne vous dis que ça, monsieur Florence. »

Il se promenait de long en large dans la salle; et s'arrêtant près d'une fenêtre, les yeux tournés vers la maison de M. Jacques, il leva le doigt d'un air menaçant, les dents serrées, et dit :

« Attends!... Attends, vaurien!... Tu recevras bientôt de mes nouvelles. »

Je n'ai jamais vu de figure plus mauvaise que celle de M. Jean en ce moment; j'en frémis, pensant tout bas :

« Comment! sa haine va jusqu'à dénoncer son frère! »

Et je crois réellement que la dénonciation était partie, que les gendarmes devaient venir, quand tout à coup on apprit que les Parisiens avaient massacré les Suisses et la garde royale; qu'ils étaient les maîtres partout; que Charles X se sauvait, et que Louis-Philippe d'Orléans venait d'être nommé lieutenant général du royaume.

On apprit presque aussitôt que notre évêque Forbin-Janson était chassé de Nancy, que le peuple avait ravagé son palais; et le surlendemain de ces terribles nouvelles, la fureur fut déchaînée chez nous : les montagnards se remuaient; d'heure en heure, on apprenait du nouveau.

Moi, naturellement, je ne bougeais pas de mon école. Marie-Anne me disait :

« Au nom du ciel, Florence, ne te mêle de rien, ne dis rien, ne parle pas! »

Je n'avais pas envie non plus de parler, ni de me mêler d'affaires pareilles. Oh! non, j'aurais plutôt voulu pouvoir fermer la porte et les fenêtres; malheureusement il fallait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

laisser l'école ouverte, et les trois quarts des bancs étaient vides.

De tous les côtés dans la rue, on disait :

« Les gens de Dabo arrivent... Ils veulent régler leurs comptes avec la partie forestière... Ils sont en route... Ils sont à Valsch... Ils sont au Grand-Soldat... Ils approchent !... »

Finalement cinq ou six garçons, courant pieds nus, traversèrent le village en criant :

« Les voilà !... les voilà !... »

Et regardant vers la côte, je les vis sortir du bois par centaines : hommes, femmes, enfants, avec des fusils, des fourches, des haches, et descendre dans le chemin creux des Chènevières ; on ne voyait plus que le haut des fourches ; mais il en sortait toujours de la forêt, cela n'en finissait pas !

Alors entendant sonner dix heures, je renvoyai les enfants, en leur disant de se sauver chez leurs parents. Je fermai la porte et je fis monter Paul et Juliette dans la chambre en haut.

La tête des montagnards arrivait déjà par le bout du village ; ils criaient en tumulte, comme une bande de corbeaux :

« Les procès-verbaux !.... les procès-verbaux ! A bas les gardes forestiers !... A bas les curés... A bas les rats de cave... les percepteurs et tout le reste !... Nous sommes les maîtres !.... Le bois est à nous !.... Vive Lafayette !... »

Ils allaient chez le garde général, détruire tous les procès-verbaux qu'on avait dressés contre eux, pensant qu'alors tout serait fini ; les malheureux ne savaient pas que la copie de ces papiers était au tribunal de Sarrebourg ; ils ne savaient rien et ne voulaient rien entendre.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent sur une file à perte de vue, en blouse, en camisole, en bras de chemise, en sabots, les pieds nus, les cheveux défaits et la fureur peinte dans leurs traits.

Il faisait très-chaud ; j'avais fermé les persiennes, mais je les voyais défiler tout de même par les fentes. Tout le village en était rempli. Qu'on se représente notre inquiétude ; heureusement ils n'en voulaient qu'au garde général. Cela formait un grand bourdonnement au loin ; et puis tout à coup nous entendîmes des vitres tomber, des portes s'enfoncer, des cris, des disputes. Ma femme tremblait comme une feuille ; moi je la rassurais, lui disant que cela ne nous regardait pas, qu'on n'attaquait jamais les maîtres d'école. Paul et la petite Juliette dans leur coin, les yeux tout grands ouverts, me regardaient en écoutant. Je me donnais l'air de ne rien craindre, mais à chaque grand coup dans les portes, croyant que c'était en bas, je ne pouvais m'empêcher de trembler, et puis de me pencher dans l'escalier, prêtant l'oreille.

Midi était passé depuis longtemps et l'on n'avait pas eu l'idée de manger. A la fin pourtant, sur les trois heures, je me hasardai d'entr'ouvrir un volet, et je vis les bandes se remettre à défiler vers la montagne. Quelques-uns de ces gens étaient ivres ; mais le plus grand nombre semblaient dans leur état naturel et criaient tout joyeux :

« Tout est déchiré !.... Tout est brûlé !.... Tout est payé !... Vive Lafayette !... »

J'attendis là plus d'un bon quart d'heure ; ils se retiraient, se retiraient toujours.

Ma femme, un peu rassurée, avait dressé la table, avec du pain, du fromage, de la viande froide de la veille, pour les enfants. Nous-mêmes nous avions aussi besoin de reprendre des forces, car la frayeur de voir ces bûcherons, ces charbonniers, ces contrebandiers, ces braconniers, toute cette race terrible de délinquants, tomber dans notre pauvre village, nous avait bouleversés. Bientôt pourtant, ne voyant plus que des traînards de loin en loin, avant de manger je voulus savoir ce qui s'était passé et je sortis.

La mère de notre voisin, Nanette Bouveret, filait tranquillement sur sa porte, comme d'habitude ; en me voyant, elle s'écria toute joyeuse :

« Ne craignez rien, monsieur Florence, ils sont partis !... Quelle débâcle !... »

Cette vieille, qu'on apelait « la jacobine » parce que son mari, feu Nicolas Bouveret, avait présidé le club de Saint-Quirin du temps de Robespierre, ne s'étonnait pas de ces choses ; elle en avait vu bien d'autres !...

« Ça recommence ! faisait-elle en clignant de l'œil, ça recommence !... »

Et sans se faire prier, elle me raconta que la grande presse était tombée chez le garde général.

M. Botte, prévenu à temps, avait pu se sauver en traversant la Sarre, et gagner le bois des Baraques. Mais alors les montagnards avaient cassé les vitres, enfoncé la porte de sa maison, déchiré et brûlé tous les papiers avec une fureur extraordinaire.

Notre maire, M. Jean Rantzau, s'étant présenté pour faire cesser ce pillage, les gueux l'avaient rudement secoué, l'appelant calotin et poussant même l'audace jusqu'à lui mettre le poing sous le nez. Il avait eu beaucoup de peine à s'échapper de leurs mains. Enfin, vers

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

deux heures, M. Jacques était sorti de sa maison; il avait réuni les principaux chefs dans sa cour, leur faisant boire de la bière et manger du fromage, et leur promettant en outre solennellement d'écrire à Lafayette, pour ravoir leurs anciens droits forestiers, ce qui les avait décidés à retourner chez eux.

Voilà ce que me raconta la grand'mère Nanette d'un air tout à fait réjoui, et je puis assurer que les révolutions sont terribles, surtout dans la montagne, où les malheureux, dépourvus d'instruction, demandent des choses impossibles et se livrent à tous les excès; ils n'ont point de religion véritable, car après chaque révolution, lorsqu'ils se croient débarrassés des gendarmes, c'est sur les prêtres et tous les gens d'Eglise qu'ils crient d'abord, en les humiliant de mille façons.

Ces Daboyens ayant réussi la première fois, pouvaient revenir; qu'on se figure si cette idée nous réjouissait; par bonheur ils n'en eurent pas le temps, Louis-Philippe fut tout de suite nommé roi des Français, par les mêmes députés que Charles X avait voulu renvoyer; et tous ceux qu'on parlait d'arrêter quinze jours avant, reçurent des récompenses : M. Jacques fut nommé maire à la place de son frère Jean, l'épicier Claudel obtint un bureau de tabac, qu'il demandait depuis longtemps, et Nicolas Guette, quoiqu'il eût crié : « Vive le duc de Reichstadt! » reçut une petite pension de cent cinquante francs, qui calma son enthousiasme pour le fils de l'Empereur.

Je craignais de perdre ma place à la mairie, mais M. Jacques se souvint de mon amitié pour son fils; il me fit appeler et me dit en présence des notables, qu'un homme paisible, instruit, et remplissant comme moi tous ses devoirs, méritait une augmentation, et qu'il allait la demander lui-même au conseil municipal.

Ce fut un grand soulagement pour moi de voir que les choses prenaient une si bonne tournure, et j'en remerciai notre nouveau maire de tout mon cœur. Quelque temps après, on m'accorda cent francs d'augmentation, ce qui me fit du bien.

Les montagnards s'étaient mis à couper les bois de l'État, il fallut envoyer contre eux des troupes et de la garde nationale. M. Jacques dans cette occasion montra un grand courage et se rendit seul à Dabo, pour dire aux rebelles que s'ils continuaient leurs ravages, les trois quarts de leur commune risquaient d'aller aux galères. Mais la plupart ne voulurent pas le croire, ils continuèrent à couper les bois de taillis et de haute futaie sans distinction, entassant dans les hangars, dans les jardins, sous leurs échoppes, des quantités de bûches qui montaient jusque par-dessus les toits, et qu'ils se promettaient bien de vendre plus tard un bon prix.

Alors les troupes et les gendarmes, les gardes forestiers et tous les fonctionnaires chargés de prêter main-forte à l'autorité, entourèrent leurs villages. Il ne fut pas difficile de constater les délits, puisque tout était là, derrière les baraques; ces gens furent arrêtés en masse et conduits à Nancy; ils y restèrent plus d'un an dans les prisons, et passèrent ensuite en cour d'assises; les principaux, ceux qui avaient déchiré et brûlé les papiers du garde général, allèrent à Brest, à Toulon; les autres, coupables seulement d'avoir pris du bois dans la forêt, furent renvoyés chez eux, mais ruinés de fond en comble; ces malheureux se firent contrebandiers, braconniers; au lieu d'être de bons paysans, ils devinrent des bandits.

Voilà le monde!

Les plus à plaindre en ce temps étaient les curés; on en voyait à peine deux ou trois sur la route, avec leurs robes noires et leurs tricornes, que d'un bout de la vallée à l'autre partaient des « Coûa!... coûa!... coûa!... » qui n'en finissaient plus; hommes, femmes, enfants, tous les travailleurs des champs déposaient la pioche ou le râteau, et les mains devant la bouche, imitaient les cris des corbeaux avec fureur.

Allez donc dire après cela que la religion a beaucoup d'influence, et que les curés soutiennent les gouvernements! Moi, sans être bien malin, je crois que si le gouvernement ne soutenait pas nos curés et nos évêques, ils feraient tous maigre chère et que beaucoup quitteraient bientôt le métier. C'est triste, c'est malheureux, car la vraie religion est un grand bienfait; mais il faudrait être aveugle, et n'avoir jamais vu de révolution, pour ne pas savoir que le chapeau d'un simple gendarme fait plus d'effet sur nos paysans, que toutes les soutanes du diocèse.

M. Jannequin s'en plaignait un jour amèrement. Nous revenions d'un baptême, et comme je l'aidais à se débarrasser de ses ornements dans la sacristie, nous voyant seuls, il me dit :

« Oh! mon cher monsieur Florence, quel malheur! Je pensais finir ici paisiblement ma carrière; je n'avais fait de mal à personne, j'avais même fait quelque bien, et me voilà peut-être encore forcé de retourner bientôt en émigration. Mais je ne partirai pas... non... il faudra qu'on me tue!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mon Dieu, monsieur le curé, lui dis-je, touché profondément de sa peine, personne ne vous en veut; il faudrait avoir bien mauvais cœur pour ne pas vous aimer.

— Ah! fit-il, vous n'entendez pas les cris de haine qui nous poursuivent!... La France n'est plus catholique... elle ne croit plus!.. Les jésuites ont tué la religion!... »

Et s'animant :

« Quelle faute!... Quelle faute!... s'écria-t-il, et quelle leçon!... Quand la religion doit servir de marchepied à l'ambition de quelques êtres insatiables; quand elle devient un moyen d'abrutissement et de servitude pour le peuple, et de domination pour un ordre abhorré de tous les cœurs honnêtes, alors ces réactions épouvantables sont justifiées, et les malheureuses victimes telles que nous n'ont pas même le droit de se plaindre, parce qu'on les a rendues complices de l'iniquité. »

C'est ce que me dit ce brave homme, et j'ai retenu ses paroles mot à mot, car longtemps après j'y pensais encore, plaignant nos malheureux curés, et rejetant la colère du peuple sur les missions, sur les congrégations, sur les cérémonies publiques de toute sorte qu'on nous avait forcés de suivre depuis quinze ans, et que M Jacques, devenu maire, appelait « de la comédie! »

Mais ces choses sont passées; espérons qu'elles ne reviendront plus.

IX

Après ces grandes secousses, durant quelques années il ne fut plus question que de s'enrichir de toutes les manières. Alors jusqu'au fond des montagnes, au lieu des anciennes foires, où les ménagères se rendaient une fois l'an, pour acheter les provisions de leurs ménages, des commis voyageurs par centaines arrivaient de Paris, de Nancy, de Strasbourg, vendant de tout et faisant crédit à ceux qu'ils jugeaient capables de payer dans quelques mois. On aurait dit qu'ils avaient absolument besoin de se débarrasser coûte que coûte de leurs marchandises. Et puis on fonda des journaux, des revues, qu'on appelait utiles, sur l'agriculture, sur le commerce, sur l'industrie, sur l'éducation. Tous les messieurs des villes s'inquiétaient de notre bien-être, de nos progrès et nous donnaient des conseils, qui leur rapportaient plus d'argent qu'à nous. On établit de nouvelles fabriques dans nos vallées : tissages, forges, verreries, faïenceries, tout marchait ensemble.

Les frères Rantzau, plus ennemis que jamais, mais tous deux actifs, hardis, entreprenants, avaient des actions dans toutes les nouvelles usines, jusque du côté de Schirmeck; ils s'enrichissaient de plus en plus. M. Jacques fut bientôt du conseil d'arrondissement; M. Jean ne voulut rien être, s'étant déclaré pour les rois légitimes et les droits de notre sainte Eglise. On ne savait lequel des deux frères était le plus riche, et les fainéants se disputaient chaque soir au cabaret sur ce chapitre.

Georges et Louise revenaient d'année en année de leur collége et de leur pension avec des prix en quantité; c'étaient les plus beaux jeunes gens et les plus riches du pays. Tous les deux me conservaient leur affection. Je voyais passer Louise en char à bancs, avec son père, toujours plus gracieuse et plus belle; et Georges à cheval, les épaules carrées, le grand nez en bec d'aigle, ses cheveux noirs un peu crépus, ébouriffés, me criait chaque fois, en passant au galop :

« Bonjour, monsieur Florence. »

Il était fort et hardi comme son père, c'était le même homme, avec trente ans de moins. Quelquefois il s'arrêtait à ma porte, pour me demander des nouvelles de ma santé. Louise m'envoyait de petits présents, des paniers de fruits, du raisin et même d'excellentes confitures qu'elle avait pris la peine de faire elle-même. Je voyais que ces deux braves enfants m'aimaient bien; ils ne m'oubliaient pas comme tant d'autres.

Mes enfants grandissaient aussi ; Paul avait d'heureuses dispositions, mais je ne savais à quoi le destiner, n'ayant pas de fortune. Depuis longtemps c'était mon tourment, lorsque M. Jacques, devinant sans doute à ma tristesse les pensées qui m'occupaient, me dit un soir que nous étions assis tous les deux à la mairie, lui pour me donner des ordres et moi pour les remplir :

« Monsieur Florence, quel âge a donc Paul?

— Quatorze ans bientôt, monsieur le maire.

— Quatorze ans... Et que voulez-vous en faire?... il faut y songer d'avance.

— J'y pense tous les jours, malheureusement je n'en sais rien, car pour toutes les carrières on a besoin d'argent, et...

— Bah! fit-il, cet enfant ne manque pas de moyens... Vous êtes content de lui?

— Depuis le départ de Georges, lui répondis-je, je n'ai pas eu de meilleur élève. »

Il se leva, fit un tour dans la salle, regardant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quelle faute ! (p. 39).

le plancher, les mains croisées sur le dos, et puis s'arrêtant tout à coup :

« Eh bien, dit-il brusquement, il faut tâcher de lui faire obtenir une bourse à l'école normale de Nancy : comme instituteur, vous avez des droits ; moi, comme maire et membre du conseil d'arrondissement, je ne manque pas d'influence. Le jeune homme étant un bon sujet, se recommande aussi lui-même. Qu'en pensez-vous ?

— Monsieur le maire, lui répondis-je les larmes aux yeux, je ne puis vous exprimer toute ma reconnaissance pour...

— Alors, vous acceptez ?

— Mon Dieu, c'est tout ce que je désire.

— Bon, dit-il, c'est donc entendu. Nous avons une grande réunion à Sarrebourg la semaine prochaine, le conseil d'arrondissement vote les centimes additionnels pour l'instruction primaire ; je mettrai la chose en avant, et si c'est nécessaire j'écrirai à notre député ; il a besoin de moi pour les nouvelles élections, l'affaire marchera ! »

C'est tout ce qu'il me dit. J'en étais bien ému. Je voulais le remercier encore de ses bonnes intentions, mais il avait un caractère brusque et me dit :

« Cela suffit, mon cher monsieur Florence. Je veux m'employer en faveur de Paul, parce que c'est un bon sujet, et puis pour vous rendre service ; vous le méritez sous tous les rapports. »

Il sortit en me serrant la main.

Six semaines après, je vis qu'il avait le bras

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Si nous avions eu de bons chemins... (p. 42).

long ; tout ce qu'il m'avait annoncé réussit ! M. l'inspecteur Pitte, à son passage, ayant interrogé mon fils sur la grammaire, sur l'histoire et la géographie, parut satisfait; et bientôt M. Jacques lui-même vint m'annoncer que Paul était admis à l'école normale avec une bourse complète, ce qui me combla de joie. Je n'aurais jamais cru que cet homme rude me portât tant d'intérêt. Mon seul chagrin était de ne pouvoir lui rendre quelque grand service, proportionné à ma reconnaissance ; oui, j'y rêvais souvent, mais sans en découvrir le moyen.

Paul partit à la fin des vacances et je n'eus plus à m'inquiéter de son avenir, car monsieur l'inspecteur, à chacune de ses tournées, me faisait compliment de son intelligence et de sa bonne conduite; j'étais le plus heureux des hommes.

Ma pensée se reportait alors vers Juliette, qui venait d'atteindre ses douze ans, et qu'il fallait aussi pourvoir; lorsqu'une inquiétude s'en va, tout aussitôt une autre arrive. Mais grâce au ciel, ce nouveau tourment devait aussi avoir son terme. L'industrie s'étendait de plus en plus, et vers ce temps arrivèrent au pays des entrepreneurs de broderie, avec les modèles, les étoffes et le fil nécessaires à ce travail délicat, promettant aux jeunes filles qui réussiraient le mieux un salaire convenable, cela pouvait aller jusqu'à trente et même trente-cinq sous par jour; seulement il fallait être bien habile, avoir de bons yeux et du goût au travail.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Juliette réussit l'une des premières, et dès lors je fus tranquille.

Mais le commerce et l'industrie auraient fait bien d'autres progrès chez nous, si nous avions eu de bons chemins pour les voyageurs et la marchandise. Malheureusement sous Charles X et Louis XVIII on n'avait pensé qu'à la plantation des croix de missions, aux processions, aux expiations, à la loi du sacrilége, au droit d'aînesse, en abandonnant tout le reste à la grâce de Dieu. De sorte que nos chemins étaient pleins de trous et de fondrières, où l'eau croupissait des semaines et des mois. Pas un de nos paysans, qui s'embourbaient chaque jour dans ces mauvais chemins jusqu'aux essieux, et qui se voyaient forcés de traîner leurs chevaux par la bride, pour en sortir, pas un n'aurait eu le bon sens de jeter dedans quelques pelletées de terre et de cailloux; non, ils auraient craint de faire plaisir au prochain.

Les voitures de marchandises pesantes, telles que la terre de Champagne et le sable, nécessaires pour la fabrication du verre et des creusets, restaient souvent au beau milieu du village une partie de l'hiver, enfoncées dans des trous tels que ni chevaux ni bœufs ne pouvaient les en sortir; il fallait attendre le printemps! Et que de fois les pauvres commis voyageurs, dans leurs calèches à moitié détraquées par les mauvais chemins, ne se sont-ils pas emportés contre nous, criant que nous étions abandonnés de la raison, et même du sentiment de nos intérêts les plus clairs. Ce qu'ils disaient ou rien c'était la même chose; car nos curés, revenus de leur grande peur de 1830, bien loin de prêcher qu'il faut s'aider les uns les autres à sortir de la bourbe et de la crasse, disaient en chaire que cet état nous préservait de la corruption du siècle; que c'était un bienfait du ciel de n'avoir pas de routes; qu'il valait mieux être misérables que damnés.

Enfin cela durerait encore, si dans ce temps toute la France ne s'était mise à faire des chemins vicinaux, et si les Alsaciens nous donnant l'exemple, en se dépêchant d'ouvrir des voies de communication avec leurs voisins, ne s'étaient attiré tout notre commerce.

Alors comme ils s'enrichissaient à nos dépens, quelques-uns pensèrent qu'il ne serait pas mauvais de suivre leur exemple, et de faire aussi des routes par la montagne.

M. Jacques se déclara le premier, disant qu'il nous fallait un bon chemin vicinal pour aller à la justice de paix, à la halle aux grains, au tribunal, à la sous-préfecture; que c'était indispensable et que chacun devait y contribuer pour sa part.

M. Jean comprenait ces choses aussi bien que son frère, cela tombait sous le sens commun, et lui-même étant riche, ayant beaucoup à vendre, devait y trouver un grand avantage; mais il suffit que Jacques en eût eu l'idée, pour le décider à se déclarer contre.

« M. le maire, disait-il d'un air moqueur, ne veut plus que des chemins, il lui faut toujours des chemins! Quel intérêt peut-il donc avoir à nous imposer des prestations, des corvées, des centimes additionnels? Il veut se faire bien venir du gouvernement; il veut attraper la croix! »

Ainsi de suite.

Ces paroles de M. Jean couraient le village; et comme les ignorants, les êtres irréfléchis sont en majorité partout, il eut tout de suite avec lui la plupart des membres du conseil municipal.

M. Jacques n'en dressa pas moins son plan, et dès les premiers beaux jours, un dimanche, il convoqua le conseil, dont j'étais assistant comme secrétaire de la mairie.

C'est ce jour-là, sur les deux heures de l'après-midi, dans la grande salle en haut, qu'il fallut entendre les cris d'indignation contre le projet. C'est alors qu'il fallut voir se lever le grand charron Dominique Bokion, son gros poing sur la table et les yeux enflammés, criant que les bois du comté de Dabo étaient à nous, qu'il fallait les conserver pour nous; que si l'on établissait un chemin, ceux de Sarrebourg, de Blamont et de plus loin, jusqu'au fond de la Lorraine, viendraient chercher notre bois, nos planches, nos bardeaux et nos madriers! Que le bon bois de charme, qui fait les meilleures roues, les meilleures échelles et les meilleures charrues, irait ailleurs; que le foin, la paille, l'avoine suivraient la même route; que nous n'aurions plus de viande, plus de beurre, plus d'œufs, plus de légumes, puisqu'on les vendrait sur les marchés de Lorquin et de Sarrebourg; et que les commis voyageurs viendraient encore en plus grand nombre, nous vendre de mauvais drap, de mauvaises toiles de coton, de mauvais outils fabriqués à la mécanique, de mauvaise eau-de-vie, en emportant notre bonne marchandise : notre bon kirsh, nos bons outils forgés sur l'enclume, notre bon fil de chanvre, filé par les ménagères, et notre bonne toile, tissée par nos tisserands et qui dure vingt fois plus que l'autre.

Il était furieux; tous les membres du conseil

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lui donnaient raison, excepté l'épicier Claudel. M. Jacques, à chaque mot, voulait l'interrompre, criant :

« Et l'argent!... et l'argent!... Si l'on emporte la marchandise, on apportera l'argent. Notre pays a trop de bois, le bois sèche sur pied... nous n'avons pas assez d'argent... »

Personne ne voulait l'entendre; on trépignait, on criait :

« Pas de chemin!... Pas de corvées!... Pas de centimes additionnels!... non... non!... Nous sommes bien, il ne faut pas changer... Les autres veulent entrer chez nous... il faut leur fermer la porte... nous avons assez de chemins comme cela!... »

Moi, dans mon coin, derrière le pupitre, j'admirais le courage de M. Jacques, qui faisait face à tous ces êtres furieux, disant :

« Mais nous voulons donc rester des sauvages? Quand tous les départements voisins se civilisent, nous voulons donc toujours vivre comme des loups, dans nos bois!... »

Et la fureur redoublait.

« Nous ne sommes pas plus des loups que les autres, criaient les plus indignés; nous voulons conserver notre bien, nous ne voulons pas être volés! »

Ce jour-là M. Jacques ne put rien obtenir, pas même d'être entendu. A cinq heures du soir l'affaire n'était pas plus avancée qu'à deux heures.

M. Jean en apprenant cela fut content.

« A la bonne heure, dit-il, je vois que le bon sens n'est pas encore tout à fait perdu dans ce pays. C'est très-bien! Ce qu'il nous faut, c'est de la religion, l'argent, nous en avons bien assez; déjà trop de gueux vendent leur conscience pour des bureaux de tabac, des places, des croix et des pensions. Ce chemin vicinal serait la ruine des honnêtes gens et la gloire des écornifleurs! »

Il riait, en voyant M. Jacques qui passait devant ses fenêtres et rentrait chez lui tout pensif.

Mais notre maire n'était pas un homme à se décourager quand il avait entrepris quelque chose; et l'idée seule de battre son frère, de l'humilier devant toute la commune, aurait suffi pour l'empêcher de reculer.

Il se rendit le lendemain à la sous-préfecture et puis au chef-lieu du département.

Quatre ou cinq jours après, M. Jacques revint de Nancy, et le dimanche suivant il réunit de nouveau le conseil, vers une heure. Pas un membre ne manqua la séance, craignant de voir les prestations et les corvées votées en son absence. Bornic, le marchand de bois, disait en entrant que M. Claudel voulait un chemin pour avoir ses marchandises à meilleur compte; Claudel lui répondait que s'il les obtenait à meilleur compte, il les vendrait aussi moins cher, et que toute la commune en profiterait; mais Bornic ne voulait pas comprendre ce raisonnement et disait que Claudel mettrait la différence dans sa poche.

Dans ce moment M. Jacques entra; tout le conseil se tut, chacun prit sa place, et M. le maire dans son fauteuil, en tête de la table, me fit signe d'écrire ce que j'allais entendre, puis il se leva et dit :

« Messieurs les membres du conseil municipal, j'ai raconté notre dernière délibération à la préfecture. M. le préfet, son secrétaire général et son conseil ont été bien étonnés, ils ne pouvaient croire ce que je leur disais; mais cette délibération est passée, n'en parlons plus.

« Voici maintenant ce que je vous dis, moi.

« Notre forêt communale nous rapporte bon an, mal an, mille cordes de bois. Le bois est maintenant, pris dans la forêt, à huit francs la corde; huit fois mille font huit mille francs. Mais de l'autre côté de Sarrebourg, la corde de bois est à vingt-quatre francs; mettons par un bon chemin huit francs pour le transport, restent donc seize francs, au lieu de huit. Est-ce que vous voulez changer vos pièces de huit francs contre des pièces de seize francs? C'est toute la question. Moi, je le veux, ça rentre dans mes idées, mais si vous ne voulez pas, vous êtes libres.

« Ma maison, mes champs, mes prés, mes scieries, tout sera dans la même proportion que le bois de chauffage, de huit à seize! Après que le chemin sera fait, tout vaudra le double. Je me regarderais comme une véritable bête, si je m'y refusais. Chacun sa manière de voir!

« C'est pourquoi j'ai voté ce chemin au conseil d'arrondissement, malgré vos protestations, que je connaissais d'avance. Il s'agit ici d'une affaire d'intérêt général. »

Comme il disait cela, l'indignation et la fureur éclatèrent; mais M. Jacques n'eut pas l'air de s'en occuper, il se tut, et quand la fureur du grand Bokion, de Bornic et des autres fut calmée, il continua :

« Si cela ne vous convient pas, eh bien, donnez votre démission; un autre conseil sera nommé, qui votera peut-être ce que nous demandons.

« Vous comprenez bien une chose, l'arrondissement et le département tout entier ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

peuvent pas souffrir, de ce qu'une quinzaine d'individus ici s'obstinent à ne pas vouloir de chemins. Le département a besoin de chemins; quatre cent mille personnes ne peuvent être arrêtées par la décision d'une douzaine de paysans des Chaumes, qui ne comprennent pas leur propre intérêt; le département et toute la France ont besoin de bois, de planches, de madriers et de tout ce que nous avons en trop grande quantité.

« On veut nous payer largement. Il me semble, à moi, que si nous étions encore plus encroûtés dans nos habitudes, ce ne serait pas une raison pour toute la France de ne pas faire un chemin par ici. Dans votre intérêt, je vous engage donc à voter ce qui est juste; nous profiterons le plus de ce chemin, donc il est juste d'y contribuer pour notre part.

« Si vous ne votez pas, des gens plus raisonnables et moins égoïstes, au conseil d'arrondissement et au conseil général, voteront, selon l'équité, ce que notre village devra payer. Au lieu de pouvoir nous libérer par des prestations et des corvées, nous payerons en argent; d'autres avec notre argent se chargeront de piocher la terre, d'amener du sable et des pierres à notre place; et comme ils auront plus de chemin à faire matin et soir, n'étant pas sur les lieux, ils perdront du temps et nous payerons davantage.

« Maintenant la chose est claire... Choisissez! »

On vota, et tous, sauf M. Jacques et Claudel, votèrent contre le chemin.

On se dispersa dans un grand tumulte; mais cela n'empêcha pas le chemin d'être mis en train ce printemps même. Des ouvriers arrivèrent de partout, et quinze jours après, tous ceux qui possédaient une voiture aux Chaumes demandèrent à se libérer en conduisant du sable et des pierres, et les autres en faisant leurs corvées. M. le maire y consentit volontiers, et l'année suivante, malgré l'opposition de M. Jean et sa colère rentrée, nous avions, vers la fin du mois de juillet, un excellent chemin vicinal, allant des Chaumes à Sarrebourg, un chemin bien ferré, de grosses pierres en dessous pour l'écoulement des eaux, au-dessus de la pierraille, puis de la bonne terre de sable et des pierres blanches, les rigoles bien tracées des deux côtés à plus d'un pied de profondeur. Il était en dos d'âne; on n'en a jamais fait de meilleur, depuis trente ans il dure encore, toujours en bon état.

Cette année-là, Georges finissait ses classes; son père me parlait souvent de lui avec satisfaction, disant qu'il ne pensait plus à l'école forestière, et qu'aussitôt rentré du collége, il se mettrait au commerce de bois. M. Jacques se faisait vieux; depuis deux ans il souffrait d'un rhumatisme dans la jambe gauche, qui l'empêchait de surveiller ses coupes, et l'idée de voir son fils prendre la suite de ses affaires le réjouissait.

Vers la fin du mois d'août, un soir que je soupais en famille avec de bon lait caillé et des pommes de terre, sans penser à rien, quelqu'un monta l'escalier, ce qui me surprit, car d'ordinaire on ne venait pas si tard. Juliette allait voir, lorsque la porte s'ouvrit et que M. Jacques lui-même parut sur le seuil en nous disant :

« Ne vous dérangez pas; c'est moi, monsieur Florence. Je viens vous demander si vous ne pourriez pas m'accompagner demain à Phalsbourg. C'est la distribution des prix, et Georges m'écrit de vous amener, qu'il veut être couronné par vous! Est-ce que cela ne vous ferait pas plaisir?

— Ah! monsieur le maire, lui répondis-je en me levant tout ému, j'en serais bien heureux! »

Je lui présentai une chaise, mais il ne voulut pas s'asseoir et me dit :

« Alors, vous acceptez.... c'est entendu! .. Je viendrai vous prendre demain matin à six heures. Nous irons là-bas en char à bancs, et nous ferons un peu la noce. »

Il riait, et me serra la main amicalement.

« Au revoir, madame Florence. »

Je voulais l'accompagner, mais il m'en empêcha :

« Restez!... Je trouverai bien le chemin tout seul. »

Juliette l'éclairait du haut de l'escalier; il sortit, et nous rentrâmes bien étonnés : M. le maire n'était jamais entré chez nous, c'était la première fois.

Ma femme se dépêcha de préparer mes beaux habits, et le lendemain, comme il avait été convenu, M. Jacques et moi nous partîmes pour la ville. Son char à bancs, attelé de deux petits chevaux tout ronds, courait comme la malle-poste. Je n'ai jamais vu M. Jacques aussi joyeux; à chaque instant il tirait sa montre et s'écriait :

« Voyez!... Nous sommes à Nitting.. . nous sommes à Hesse; il nous aurait fallu dans le temps deux grandes heures pour arriver ici, et nous y sommes en cinquante minutes... Nous arriverons avant dix heures. »

Et les chevaux galopaient. La campagne était magnifique; de tous côtés on voyait les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gens fauciller les blés, des gerbes innombrables se dressaient le long des sillons à perte de vue, et tous ces travailleurs se levaient au milieu des moissons pour nous regarder.

« Hé ! leur criait M. Jacques, ça roule ! on n'a plus besoin de pousser aux roues !

— Non, monsieur le maire, disaient-ils, ça va bien ! »

A dix heures nous entrions à Phalsbourg, et M. Jacques, tirant pour la dernière fois sa montre, s'écria :

« Qu'est-ce que je vous avais dit? Nous avons fait en quatre heures le chemin qui nous en aurait demandé huit ou dix l'année dernière. Voilà ce qui s'appelle marcher. Avec les idées du frère Jean, nous serions encore à Hesse, dans la boue par-dessus les oreilles. Allons, allons, voici la mère Antoni qui vient nous faire ses compliments. Hue ! »

Le char à bancs traversait alors la place et s'arrêtait devant l'hôtel de la Ville de Bâle, encombré de monde. Tous les parents des élèves, père, mère, frères et sœurs, venant d'Alsace et de Lorraine, s'arrêtaient là; dans ce temps de chemins vicinaux et de prospérité nouvelle, l'auberge de la Ville de Bâle faisait des affaires considérables; on n'y dînait pas à moins de trente sous, mais les gros rouliers, les voyageurs de commerce, les riches propriétaires des environs, qui descendaient chaque jour sous la voûte et dans la cour encombrée de voitures de ce vaste établissement, ne regardaient pas à la dépense.

Déjà Mme Antoni, une femme superbe, grande, brune, avec son haut bonnet blanc, accourait en criant :

« Ah ! monsieur le maire, vous venez donc encore une fois couronner votre jeune homme !... C'est bien... C'est bien !... — Kasper... Kasper... viens vite dételer la voiture de M. le maire; dépêche-toi. — Vous dînerez à la maison, monsieur Rantzau?

— Oui, madame Antoni, vers deux ou trois heures, après la distribution. Vous mettrez trois couverts.

— Bon, bon !... Je vais vous arranger ça ! »

Quelle activité, quel bon sens avait cette brave dame, car son mari, M. Nicolas Antoni, ne s'occupait de rien, et buvait du vin blanc toute la journée en fumant sa pipe.

Comment une simple femme pouvait-elle mener seule une si grande affaire, surveiller la cuisine, les logements, le service, etc., et ne rien oublier dans cette presse? Je n'en sais rien ; tout ce que je puis dire, c'est que c'était une personne très-capable.

Elle nous avait à peine quittés, que le domestique conduisait déjà nos chevaux à l'écurie. Nous autres, ayant secoué la poussière de nos habits, nous allâmes au collége voir Georges, qui nous attendait depuis le matin.

Je n'ai pas envie de vous peindre cette journée : le collége, le principal, les professeurs, les élèves, les discours et la distribution, non, ce serait trop long. Figurez-vous seulement tout ce que vous avez vu de plus beau dans ce genre : la musique du régiment qui joue, les pères et mères assis dans la salle, qui posent des couronnes sur la tête de leurs enfants, en pleurant d'attendrissement; figurez-vous Georges, alors un des grands, les joues et les lèvres garnies d'une légère barbe brune, frisée comme celle de son père, les yeux brillants et l'air heureux, qui vient m'embrasser dans la foule, et que je comble de mes bénédictions, en lui couvrant le front d'une magnifique couronne de chêne et lui mettant le livre dans la main ! Ces choses ne peuvent se dire, elles sont trop touchantes.

Et penser que j'avais eu dans mon école cet enfant, qui, devenu l'un des premiers du collége, parmi les philosophes, songeait encore à moi !... J'en étais attendri... je me disais qu'il y a pourtant de beaux moments dans l'existence.

Oui, ce fut un des beaux jours de ma vie !

Georges avait les prix de discours français, de discours latin, d'histoire naturelle, de géographie et de mathématiques; il en savait dix fois plus que moi; c'était un savant! Voilà ce que c'est d'avoir un père riche, qui ne regarde pas à l'argent pour vous faire donner une bonne instruction. Combien de malheureux remplis de dispositions, qui donneraient avec un peu de dépense des hommes utiles et même remarquables, sont privés d'un pareil avantage, et deviennent des êtres dangereux, capables de tout critiquer et renverser ! En se comparant plus tard à ceux qui les commandent, ils se sentent naturellement supérieurs et trouvent tout mal ! Les autres, au-dessous, les écoutent et les suivent; j'avais reconnu cela toute ma vie, et notamment en 1830, lors de la grande révolte des montagnards contre les gardes forestiers. Je me permets de le dire : faute d'une greffe, le meilleur, le plus sain, le plus vigoureux des sauvageons ne donnera jamais que des fruits aigres !...

Après la distribution, nous revînmes ensemble à l'auberge, chargés de livres et de couronnes; les gens regardaient en disant :

« Voici le vieux maître d'école !... Voilà le père ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

J'entendais tout cela et j'en étais fier.

Et puis à l'auberge nous fîmes un dîner... Ah! quel dîner!... cela n'en finissait plus. M. Jacques, tout glorieux au milieu de ces étrangers, de ces grands Alsaciens en gilet rouge qui tourbillonnaient autour de nous, M. Jacques demandait de tous les vins : du bordeaux, du bourgogne, et même du champagne!

Je ne savais plus à la fin ce que je buvais; et si nous n'avions pas été forcés de conserver notre dignité, après un pareil triomphe nous nous serions mis à chanter. Oui, moi qui n'avais chanté qu'au lutrin, et qui n'ai jamais dansé de ma vie, j'aurais chanté et dansé!... Je poussais de grands éclats de rire sans savoir pourquoi, et j'embrassais mon élève

Enfin cela peut bien arriver une fois en cinquante ans d'être un peu gai; on a bien eu assez d'ennuis et de misères; quand un beau jour vous arrive, on s'en souvient longtemps!

Et là-dessus, vers cinq heures, M. Jacques ayant payé, je ne sais combien, nous partîmes avec les malles et les effets de Georges, qui ne devait plus revenir.

Grâce au ciel, M. le maire avait encore une bonne vue; moi, s'il avait fallu conduire, j'aurais passé par-dessus les ponts. Je n'y voyais plus; et seulement au loin dans les champs, au grand air, regardant les chevaux galoper et les arbres défiler, je me dis :

« Cette fois, Florence, tu peux te glorifier d'avoir un peu dépassé ta mesure ordinaire. »

Je me remis tout à fait vers Sarrebourg.

Georges, heureux d'avoir terminé ses classes et de rentrer avec tant de prix, était aussi content de me voir si gai, car sur tout le chemin je ne faisais que radoter, racontant à mon élève les moindres détails de sa jeunesse : comme il avait appris à épeler, à tracer les premiers jambages, à poser les premiers chiffres au tableau, enfin tout ce qui me revenait; et lui me répondait :

« Oui, monsieur Florence, je m'en souviens très-bien! »

Quant à M. Jacques, de temps en temps il tapait sur les chevaux en criant :

« Nous avons remporté cinq premiers prix!... Notre nom sera sur le *Moniteur de la Meurthe!*... On verra si les autres en ont autant!... Comme ça roule... Hue!... »

En trois heures nous fûmes aux Chaumes.

Alors sur ma porte le char à bancs s'arrêta deux minutes. On se serra la main, je descendis tout joyeux; et je montais à peine les premières marches de notre escalier, que la voiture continuait déjà sa route par le village au triple galop.

J'embrassai ma femme comme si je ne l'avais pas vue depuis deux ans. Je riais; Marie-Anne était tout étonnée! Mais réfléchissant ensuite que ce n'était pas mon habitude d'agir de la sorte, je compris ce qui se passait, et ayant remis mes vieux habits, je m'assis gravement, quoique joyeux encore, et je racontai à ma femme et à Juliette, qui venait de rentrer, tous les événements de ce jour mémorable. Elles prirent part à mon bonheur!

Ce soir-là, je me couchai sans souper, et je dormis d'une haleine jusqu'au matin; Marie-Anne fut obligée de m'éveiller à sept heures, pour l'école.

Je vous ai raconté ce beau jour; et maintenant passons à la suite, car un chapitre fini, il faut en recommencer un autre.

X

Au commencement de septembre, Louise revint de Molsheim, elle avait aussi fini ses études et nous fit sa petite visite en arrivant, comme les autres années. C'était alors la plus jolie fille du pays, grande, vive, légère; on ne pouvait voir de plus magnifiques cheveux blonds que les siens, ni de plus beaux yeux bleus, fins et doux. Et pourtant l'esprit des Rantzau était en elle; il fallait rire malgré soi de l'entendre parler du bon oncle Jacques et de la barbe du cousin Georges, avec un coup d'œil moqueur. On voyait bien qu'elle revenait de Molsheim, où les chères sœurs, comme disait M. Jannequin, sont confites en charité.

Ma femme, Juliette et moi, nous nous fîmes du bon sang durant cette visite.

Enfin, tout cela n'empêchait pas Louise d'être bonne et loyale au fond; et maintenant que j'avais mes deux meilleurs élèves au village, je me promettais une existence plus agréable, en allant les voir de temps en temps. Je les aimais bien, ils m'aimaient aussi, voilà le principal. Chacun en ce monde a ses petits défauts, le meilleur est de ne pas y faire attention.

Deux ou trois jours après, un jeudi, vers une heure, Mlle Suzanne, la servante de M. le curé, vint me prévenir que son maître m'attendait au jardin du presbytère, pour lever le miel de ses ruches, selon notre habitude.

Je m'y rendis aussitôt. Il faisait un beau

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

temps d'automne assez chaud; les abeilles tourbillonnaient par milliers dans l'air.

M. le curé avait déjà préparé les masques en fil de fer, avec leur grand sac retombant sur les épaules, comme le capuchon des ramoneurs, et les gants de grosse toile qui vous remontent jusqu'aux coudes. J'avais eu soin de fourrer mon pantalon dans mes bottes, car ces insectes laborieux n'aiment pas qu'on les pille, et s'introduisent partout, par esprit de vengeance.

Les grandes cuillères tranchantes et les pots étaient aussi prêts, avec le vieux torchon de linge, pour enfumer les ruches; c'est toujours par là qu'on commence.

J'arrivai donc tout joyeux et M. le curé me dit en riant :

« Eh bien, monsieur Florence, cette fois nous allons faire un joli butin; les fleurs n'ont pas manqué cette année, ni la miellée non plus, je parierais pour trente livres de miel par ruche, l'une dans l'autre.

— Il faut voir, il faut voir, monsieur le curé, lui répondis-je; bien des fois on se trompe : on croit n'avoir rien, et l'on a beaucoup; on croit avoir beaucoup et l'on n'a rien! Et puis il faut ménager aussi la nourriture des abeilles pour l'hiver; après un été si chaud, nous devons avoir un hiver long et rigoureux.

— Vous avez raison, dit-il. Eh bien, habillons-nous. »

Il avait ôté sa soutane. J'ôtai mon habit et je passai ma blouse; puis ayant mis nos masques, bien rabattu les capuchons, et tiré nos gants, j'avertis Suzanne de fermer les fenêtres du presbytère, pour ne pas perdre beaucoup d'abeilles, qui s'acharnent à suivre les gens jusqu'au fond des chambres. Après quoi, dans la cuisine, je pris quelques braises sur une pelle et nous sortîmes.

On aurait dit que les mouches devinaient ce que nous allions faire, car, elles qui nous laissaient approcher tous les jours, en une minute nous couvrirent des pieds à la tête; elles bourdonnaient autour de mon masque; mais tout cela ne servait de rien, il fallait y passer!

Je commençai donc à enfumer, promenant mon vieux linge sur la pelle avec les braises, devant les trois grosses ruches du milieu, pendant que M. le curé soufflait.

A l'odeur de la fumée, toutes se mirent à déguerpir. Alors, passant dans le rucher, derrière, je retournai le premier panier; et les abeilles étant parties, sauf un petit nombre qui restaient là comme engourdies, je me mis à découper les premiers rayons du dessous.

M. le curé me présentait les pots, et je plaçais délicatement les rayons dedans, les uns sur les autres. — C'était une cire blanche comme de la neige, et le plus beau miel qu'il soit possible de voir, transparent, couleur d'or.

La chaleur était grande; beaucoup de mouches revinrent, il fallut recommencer à les enfumer.

Nous passâmes ainsi en revue les dix ruches de M. Jannequin, ayant soin de ménager les plus jeunes, nouvellement essaimées, qui n'avaient pas eu le temps de faire toutes leurs provisions.

Cela ne nous empêcha pas d'approcher des trente livres dont avait parlé M. Jannequin, huit grands pots étaient pleins. J'avais eu soin aussi de ménager les jeunes abeilles, encore sans ailes, et renfermées en forme de petites chenilles blanches dans les cellules; c'est l'espoir de l'avenir, les maladroits en font périr beaucoup trop.

A la fin nous remîmes tout en place, après avoir enduit le dessous des paniers de terre glaise, pétrie avec de la bouse de vache, qui seule empêche le froid d'entrer. Il n'y a pas d'autre mot pour le dire, et c'est pourtant un bon conseil à donner aux éleveurs.

Et là-dessus, voyant tout en ordre, nous allions rentrer, lorsque sur la route, qui passe derrière la charmille du jardin, nous entendîmes de grands cris et des coups de fouet précipités. Une voiture entrait au village, et nos abeilles furieuses se vengeaient sur ces gens. Nous les entendions crier :

« Chiennes de mouches!... Allons... dépêchez-vous donc!... Courez!... que le diable emporte ces mouches!... d'où cela vient-il? »

C'était un étranger qui parlait, et l'un de nos paysans répondait :

« Ça, monsieur, ce sont les mouches de M. le curé.

— Ah! criait l'autre, je m'en doutais; ça ne pouvait venir que de là. »

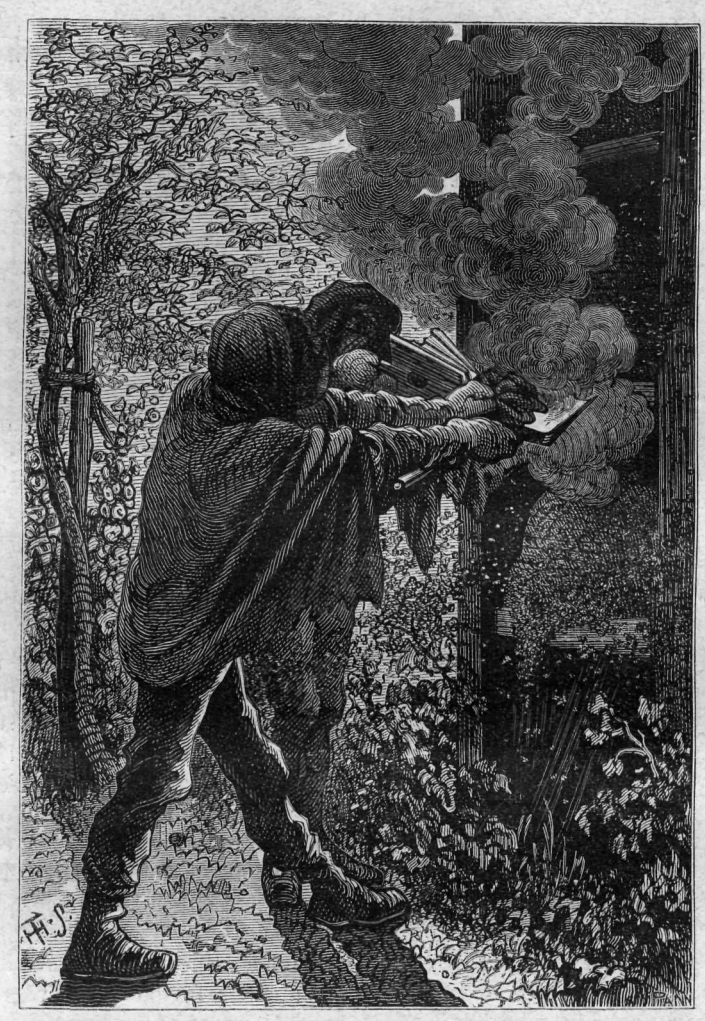
Il ajoutait de gros mots contre les jésuites, contre la prêtraille, de sorte que voyant la voiture s'éloigner, nous ne pûmes nous empêcher de rire, et M. Jannequin lui-même dit :

« Allons... Allons... celui-là ne nous ménage pas... Ça doit être quelque ouvrier de fabrique... un étranger?

— Oui, lui répondis-je, il parle comme un vrai Parisien; il aura été piqué. »

Tout en disant cela, j'écartai doucement le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je commençai donc à enfumer... (p. 47).

feuillage, et je vis à cent pas de nous, derrière le treillis, une grande voiture, et sur la voiture une caisse énorme en bois blanc. Un domestique de M. Jean, le vieux Dominique, tenait les chevaux par la bride, et plus loin courait un étranger se tenant un mouchoir sous le nez.

Qu'est-ce que cette caisse pouvait renfermer? Je me le demandais en riant, pensant bien qu'elle allait chez M. Jean et qu'elle venait de loin!

Enfin, faisant ces réflexions, je revins finir l'ouvrage. Nous portâmes les pots dans une petite chambre, derrière, où M. Jannequin avait ses fleurs en hiver et ses instruments de jardinage.

Suzanne, en nous voyant entrer, se sauva bien vite; les vitres étaient couvertes de mouches. M. le curé, riant, criait :

« Suzanne, venez donc goûter notre miel!

— Merci, merci, monsieur le curé, criait-elle derrière la porte; je le goûterai plus tard.»

Et nous égayant de la sorte, après avoir bien enfumé, nous pûmes enfin nous débarrasser de nos masques, de nos gants et de nos ustensiles.

La quantité de miel que nous venions de lever était énorme; M. le curé, bien content, alla lui-même prendre une assiette à la cuisine, il mit dessus trois des plus beaux rayons et me dit :

« Voici pour vous, mon cher monsieur Florence, je vous remercie du concours que vous avez bien voulu me prêter.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je le connais, il ne rêve qu'au mal (p. 52).

— Je suis toujours à votre service, monsieur le curé, lui répondis-je.

— Je le sais, fit-il, et je vous en remercie. Allons, au revoir! »

Alors je sortis avec mon assiette, que j'eus soin de couvrir. Quoiqu'il se fût passé près d'une heure depuis la fin de l'opération, des milliers d'abeilles, enivrées par la fumée, tourbillonnaient encore partout; mais elles commençaient pourtant à rentrer, et c'est à peine si trois ou quatre des plus acharnées me poursuivirent, sentant l'odeur de mon miel et voulant le ravoir. Enfin j'arrivai chez nous et je refermai bien vite la porte.

Ma femme et Juliette furent émerveillées des beaux rayons que j'apportais, et tout de suite on les mit au frais dans le garde-manger.

« Est-ce que tu n'as pas vu passer une grande voiture? me demanda ma femme, pendant que je me lavais les mains et la figure dans notre petite cuisine.

— Sans doute! lui dis-je en riant.

— Ah! tout le village en parle.

— Est-ce que le conducteur a été piqué?

— Oui, sous le nez et dans le cou; mais ce n'est rien, ce n'est pas de cela qu'on parle; on parle du beau meuble, du magnifique piano que M. Jean a fait venir de Paris pour sa fille. Notre voisine, Mme Bouveret, et les gens du village disent qu'on n'a jamais rien vu d'aussi beau. »

Comme elle me racontait cela, l'idée me vint aussitôt d'aller voir; depuis longtemps je désirais connaître un vrai piano de Paris; nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'en avions chez nous que de Harchkirch, en Lorraine, de petits pianos à trois octaves; et les facteurs de ce pays, je puis le dire sans leur faire une trop grande injure, sont de véritables massacres. Leurs pianos ne tiennent pas l'accord; il faut toujours avoir la clef en main, pour remonter les notes d'un demi-ton; et puis en automne le bois joue et les cordes filent avec un grincement horrible. C'est comme les vaches du juif Élias; avant de les payer, on ferait bien d'écrire en détail toutes les bonnes qualités que ces facteurs leur attribuent; alors peut-être, à force de changer, on en trouverait un de passable sur cinquante.

Ma femme voulait aussi courir là-bas, mais je lui dis qu'elle aurait le temps d'y aller le lendemain, tandis que moi je n'avais que mon jeudi, et je sortis, lui promettant d'être de retour avant le souper.

En descendant la rue, je voyais déjà quelques voisins et voisines devant la maison de M. Jean; d'autres arrivaient; des filles rentrant du bois, leurs grands draps de toile grise pleins de feuilles sèches sur la tête, jetaient leur charge à terre; et tous ces gens se penchaient aux fenêtres ouvertes, regardant ce qui se passait dans la salle en bas.

Il paraît que Louise me voyait venir, car elle sortit en me disant toute souriante :

« Ah ! monsieur Florence, vous arrivez bien... Entrez!... Venez voir le beau piano que mon père m'achète.

— C'est pour cela que j'arrive, mon enfant, lui dis-je en entrant dans la salle, fraîchement repeinte et tapissée de papier à petites fleurs bleu de ciel. »

Le piano se trouvait placé entre les deux fenêtres qui donnent sur la rue. M. Jean, avec son grand front chauve, les mains croisées sur le dos, se promenait de long en large d'un air grave.

« Ah ! c'est vous, monsieur Florence, dit-il en s'arrêtant; vous venez voir notre instrument! Eh bien, regardez ..Qu'en dites-vous?»

Il paraissait tout fier, et non sans raison, car ce meuble, par sa splendeur, dépassait encore mon attente; il était en bois de palissandre, à poignées de cuivre doré, haut, droit, en forme de buffet; il reluisait comme un miroir, et rien que par sa forme extérieure, on devinait qu'il devait être excellent. Ce n'est pas pour des pianos de Harchkirch qu'on prodigue un pareil travail. Mais tout ce que je pouvais supposer n'était rien auprès de ce que je devais entendre.

Louise, bien contente de me montrer son talent pour la musique, s'était dépêchée d'ouvrir; les belles touches d'ivoire et les demi-tons en ébène brillaient au soleil; et quand ses petites mains blanches se mirent à courir, montant et descendant les octaves comme l'éclair, et que j'entendis ces sons de flûte, de hautbois, et dans la basse, ces sons pleins, graves, sonores comme des timbres, alors vraiment je crus être en paradis.

Louise était bien plus forte que moi; elle avait un doigté qui montrait tous les soins que les arts d'agrément obtiennent à Molsheim; oui, on doit rendre justice aux chères sœurs, elles ne négligent rien sous ce rapport.

Seulement, s'il m'est permis de le dire, la liaison des accords, qu'on ne peut obtenir que par l'exercice de l'orgue, où tous les sons doivent être filés; cette liaison, le passage d'un ton dans un autre, qu'on appelle fugue, et que le vieux Labadie connaissait si bien, et quelques autres détails d'expression lui manquaient encore. Mais elle n'en jouait pas moins bien pour cela, et la précipitation qu'elle mettait à me montrer son savoir nuisait peut-être aussi un peu à la mesure.

Enfin, je n'avais rien à dire, et je fus ravi de l'entendre. Je lui fis compliment, heureux de l'appeler mon élève; ses yeux brillaient de satisfaction.

« Vous êtes content, vraiment content, mon cher monsieur Florence? disait-elle.

— Je suis fier, lui dis-je, tu me fais honneur sous tous les rapports.

— Eh bien, asseyez-vous, s'écria-t-elle, il faut aussi que je chante. Vous m'accompagnerez, monsieur Florence, vous chanterez avec moi.

— A quoi penses-tu donc? lui dis-je alors; moi chanter avec toi!... Mais je ne connais que des airs d'église, des *Kyrie*, des *Gloria in excelsis*, des *Alleluia*...

— C'est égal, c'est égal!... Eh bien, nous chanterons des chants d'église. A la chapelle des chères sœurs je chantais les contre-alto. Vous avez une belle basse, monsieur Florence, il faut que nous chantions ensemble. »

Alors, voyant cela, pour ne pas la contrarier, j'envoyai un de mes élèves qui regardait à la fenêtre, chercher bien vite le cahier de l'orgue à la maison. Il partit pieds nus, dans la poussière, et revint cinq minutes après, ne s'étant pas trompé.

M. Jean, qui ne connaissait plus que la volonté de sa fille, paraissait aussi joyeux de nous entendre chanter. Je déployai donc mon cahier sur le pupitre reluisant, je posai mes pieds sur les belles pédales, et d'un ton ferme, après avoir marqué les trois temps du départ :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— une, deux, trois ! — nous partîmes sur un grand *Kyrie*, comme en pleine cathédrale :

« *Kyrie.... Kyrie.... Kyrie.... e.... e.... eleison....* »

Jamais je n'aurais cru que Louise avait une aussi belle voix; c'était une voix pleine, touchante, et qui montait, qui montait jusqu'au ciel. Dans le premier moment, j'en eus comme le frisson; j'ouvrais de grands yeux, croyant que cela monterait toujours; heureusement les notes étaient marquées, il fallait les suivre. Et comme rien ne vous anime et vous encourage comme d'être soutenu par une voix magnifique, je ne me souviens pas non plus d'avoir aussi bien chanté de ma vie; il me semblait que ma basse était digne d'accompagner un chant pareil.

Voilà l'effet de l'émulation !... Quand vous chantez sur un vieil orgue asthmatique, dans une petite église sans écho, où les enfants de chœur poussent des cris perçants et confus, en présence de vieilles gens dispersés dans les bancs, et qui n'écoutent même pas, parce qu'ils sont devenus sourds, alors vous avez beau tirer tous les registres, enfler votre voix, presser les grosses pédales, c'est de la misère, de la vraie misère.

Ah ! quelle différence ce jour-là.

M. Jean avait ouvert les fenêtres au large; tout le village dehors nous écoutait et nous n'y pensions même pas; le plaisir de chanter tantôt un *Alleluia*, tantôt un *O Salutaris*, nous emportait et nous enthousiasmait. J'étais redevenu comme un enfant; tout ce que voulait Louise, je le faisais ; et la nuit arriva, comme s'il ne s'était pas écoulé une minute. Alors seulement je me rappelai que l'heure du souper était passée ; je me levai, disant :

« Et ma femme.... Juliette.... qui m'attendent ! »

M. Jean riait; il voulait me retenir pour souper, mais ayant promis de rentrer, cela ne me parut pas convenable. Je sortis donc. Louise et son père m'accompagnèrent. Le vieux disait :

« Ça marche !... Ça va très-bien !... Oui, ces Parisiens-là font de fameux instruments ; mais aussi, monsieur Florence, ça coûte !... Devinez voir un peu ce que me coûte ce piano-là.

— Ça ne peut jamais coûter trop cher, monsieur Rantzau, lui répondis-je; quand une chose est parfaite, elle n'est jamais trop chère.

— Sans doute... sans doute... d'une façon, disait-il en riant ; mais un piano de deux mille francs !...

— Bah ! ce n'est pas une affaire pour vous...

— Non !... non !... Je peux bien me permettre ça !... Mais deux mille francs sont toujours deux mille francs ; il me faut vendre des quintaux de salin et des voitures de paille et de foin pour me rattraper... Deux mille francs !... Les Parisiens ne doivent pas y perdre à faire des pianos, ils doivent y trouver leur compte.

— C'est aussi juste, monsieur Rantzau ; où se trouve le mérite, doit être aussi la récompense.

— Je ne dis pas le contraire. »

En causant ainsi nous étions sur la porte ; les gens se dispersaient. Louise me donna la main, disant :

« Vous reviendrez, monsieur Florence, vous reviendrez ?...

— Cela va sans dire, mon enfant, le plus souvent possible. »

Au moment de partir, derrière la charmille du jardin de M. Jacques, en face, j'aperçus Georges qui s'en allait lentement, en se baissant comme pour se cacher. Il avait entendu, bien sûr ; peut-être même avait-il écouté. Voilà ce que je me dis.

Enfin nous étant souhaité le bonsoir, je partis, rêvant au plaisir que j'avais eu dans cette journée, et me promettant bien de profiter des invitations qu'on m'avait faites. Pendant le souper je racontai toutes ces choses en détail à ma femme et à ma fille, et puis nous allâmes dormir à la grâce du Seigneur.

XI

Maintenant tout allait bien. Après vingt-cinq ans de travail, je commençais à récolter le fruit de mes peines ; Paul finissait ses études à l'Ecole normale, il ne pouvait manquer d'obtenir une bonne place ; Juliette avait plus d'ouvrage en broderie qu'elle n'en pouvait faire ; ma femme et moi nous nous portions toujours bien, Dieu merci ! mes deux meilleurs élèves étaient revenus ; tout le monde m'aimait, qu'est-ce que je pouvais souhaiter de plus ? Je me regardais comme le plus heureux des hommes.

Mais il arriva dans ce temps une chose bien désagréable.

Le jeudi suivant, ayant cherché dans les vieux cahiers du père Labadie, j'avais découvert plusieurs jolis morceaux de Mozart, et j'allais les porter à Louise, lorsqu'en arrivant là-bas, je trouvai M. Jean dans une indignation extraordinaire. Il était debout auprès de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ses fenêtres, et me voyant entrer, il me dit en écartant les rideaux.

« Venez ici, monsieur Florence, regardez-moi cette figure; est-ce que vous en avez jamais vu de plus abominable? »

Il me montrait son frère Jacques, tranquillement assis, en manches de chemise, sur un tas de gerbes, au coin de sa grange, et qui prenait une prise de tabac d'un air souriant.

Je ne savais pas ce que M. Jean pouvait encore lui vouloir, quand se mettant à marcher dans la salle, il s'écria :

« L'année passée, le gueux faisait battre son grain dans son autre grange, derrière sa maison; il avait son évent du même côté, sur le jardin, pour ne pas être étouffé par la poussière, car la poussière entre aussi bien chez lui que chez nous; mais cette année, pour empêcher ma fille de faire de la musique, il ordonne de battre trois semaines avant le temps ordinaire, et sa grange est ouverte sur la rue; il veut nous rendre sourds et nous forcer de fermer nos fenêtres! Est-ce qu'un gueux pareil ne mériterait pas d'aller à Toulon? Est-ce qu'il ne mériterait pas d'avoir le dos pelé tous les jours à coups de trique? »

Jamais M. Jean ne m'avait paru plus furieux, ses joues tremblaient; et comme malheureusement le tic-tac allait toujours son train, comme le bruit et la poussière remplissaient la rue, il n'y avait rien à répondre.

Au bout d'un instant la réflexion me vint, et je dis :

« Monsieur Rantzau, c'est bien ennuyeux; mais peut-être que M. Jacques ne songe pas à tout cela ; peut-être a-t-il d'autres raisons pour faire battre son grain sur la rue. Mon Dieu, on ne peut pas savoir; il faut toujours penser pour le mieux et ne pas voir les choses du plus mauvais côté.....

— Vous êtes un bon homme, interrompit M. Jean, vous voulez être bien avec tout le monde; dans votre position vous n'avez pas tort, le bandit serait capable de vous retirer votre place à la mairie ; mais je vous dis, moi, que c'est comme cela. Depuis assez longtemps je le connais, il ne rêve qu'au mal, il n'a de plaisir qu'à nuire, il ne rumine que d'ennuyer les honnêtes gens; il est trop bête pour faire un grand coup, et puis il a peur des galères; mais s'il avait aussi bien le courage que la méchanceté, vous en verriez encore d'autres, jusqu'au moment, bien entendu, où le coquin se ferait pincer. Ah! misérable.... Et dire que le bon Dieu vous donne des frères pareils! Voyez.... voyez.... est-ce qu'on ne jurerait pas un vieux juif, un vieil usurier qui cherche dans son esprit un moyen de ruiner les gens? »

M. Jean ne pensait pas qu'il ressemblait à son frère, sauf qu'il était chauve et que l'autre avait des cheveux gris; la colère l'aveuglait.

Enfin, voyant cela, et ne voulant pas me mêler de ces affaires, je posai mon cahier sur le piano et je dis à Louise :

« Ecoute, mon enfant, ne te chagrine pas trop ; je t'avais apporté de la musique, mais puisqu'on ne peut pas jouer à cause du bruit, eh bien, je reviendrai dimanche, après vêpres; M. Jacques ne pourra pas faire battre en grange le saint jour du dimanche, et nous essayerons alors ces nouveaux morceaux. »

Et saluant M. Jean, je sortis par la porte de derrière, dans la crainte de rencontrer M. Jacques, qui m'aurait demandé des nouvelles de ma santé et peut-être donné la main devant son frère.

Je sortis donc par la ruelle des jardins, en réfléchissant aux extrémités abominables où nous poussent souvent les dissensions de famille. Je voyais bien M. Jacques, qui riait, assis sur les gerbes devant sa grange; oui, je voyais la mauvaise satisfaction peinte sur sa figure, et pourtant je n'osais croire à tout ce que M. Jean pensait de lui, cela me paraissait trop fort!...

Le même jeudi soir, Georges, revenant de visiter les scieries de son père, du côté de la Sarre-Rouge, entra chez nous après souper et me dit joyeusement :

« Voici quelque chose pour vous, monsieur Florence, c'est une bruyère blanche de la haute montagne ; elle est rare, j'ai pensé qu'elle vous ferait plaisir.

— Ah! oui, tu me fais plaisir, Georges, lui répondis-je. Assieds-toi. J'ai déjà plusieurs de ces bruyères; mais pas la même, celle-ci est une variété très-rare de la famille. Marie-Anne, va donc chercher nos cerises à l'eau-de-vie ; Georges prendra bien une cerise avec moi.

— Avec plaisir, monsieur Florence, » dit-il en s'asseyant.

Et ma femme ayant servi les cerises, tout en causant des hauts plateaux où croissent les bruyères blanches, en parlant de scieries, de coupes, de ventes de bois, d'estimations, finalement je tombai sur le chapitre de la grange.

« Ah çà, lui dis-je, vous faites battre maintenant vos avoines et votre seigle sur la rue; figure-toi que ton oncle Jean croit que c'est pour empêcher Louise de faire de la musique.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tu penses bien que de pareilles idées ne peuvent m'entrer dans la tête ; mais lui.... »

Alors il éclata de rire tout haut et dit :

« Ma foi, monsieur Florence, écoutez, c'est bien ennuyeux d'entendre crier du matin au soir et tapoter sur un piano.

— Comment, Georges, lui dis-je, toi qui as appris la musique au collége et qui joues si bien de la flûte, tu peux dire que Louise crie !... Elle chante... elle a beaucoup de goût et même de talent.... Sa voix est admirable.... »

Ma femme, dans le coin de la fenêtre, me faisait signe de me taire, mais la vérité m'emportait et je ne pouvais entendre cela sans me fâcher.

Georges était devenu tout rouge.

« Hé ! fit-il d'un air embarrassé, c'est possible... je ne dis pas le contraire ! Mais que voulez-vous, mon père n'aime pas le piano... Chacun fait la musique qui lui convient... »

Et comme je secouais la tête pour dire : — Tout cela ce sont de mauvaises raisons ! — il continua :

« Cet homme-là depuis longtemps nous ennuie... Est-ce que vous croyez que c'est agréable, monsieur Florence, de voir un gueux pareil, dans la maison du grand-père qu'il nous a volée, acheter des pianos de deux mille francs avec notre argent ?

— Allons, allons, m'écriai-je, malgré les signes de ma femme, c'est trop fort, ne parlons plus de cela, nous ne pourrions nous entendre. Louise ne vous a rien volé du tout ; elle n'est cause de rien... Depuis son retour j'ai reconnu en elle toutes les bonnes qualités ; elle est charmante, je l'aime bien, et cela me chagrine de voir que ton père et toi vous lui faites de la peine ! »

Ma femme paraissait tout inquiète, mais j'avais le cœur trop plein pour me taire ; Georges m'écoutait en me regardant, et je dis encore :

« Je voudrais bien savoir si dans tout l'arrondissement de Sarrebourg, on trouverait une jeune fille mieux élevée que ta cousine et plus jolie ? Moi je ne suis pas un Rantzau, je ne veux pas flatter les Rantzau, mais si j'avais l'honneur d'appartenir à la première famille du pays, je ne serais pas toujours à crier contre mon propre sang ; au contraire, je serais fier de tous ceux qui feraient honneur à ma race. Voilà ce que je pense, et ce que je dirais aussi à Louise, si je l'entendais parler contre toi ! »

J'étais vraiment désolé.

Tout à coup Georges me tendant la main s'écria :

« Vous ne m'en voulez pas, monsieur Florence ?

— T'en vouloir, à toi ? non, non ! lui dis-je. J'aime tous mes anciens élèves, surtout quand je les estime, et je t'estime beaucoup. Voilà pourquoi je me fâche contre ton injustice ; si c'était un autre, ça ne me ferait rien. »

Il me regardait comme attendri ; et me serrant la main :

« Eh bien, dit-il, vous avez raison... Je vous en aime encore plus, si c'est possible ; tous les gens devraient être comme vous. »

Puis se levant :

« Bonsoir, monsieur et madame Florence. Bonne nuit, Juliette. »

Et s'adressant encore à moi :

« Si vous voulez, nous irons un de ces jours dans la haute montagne, mon cher maître, vous verrez quel beau pays aux sources de la Sarre ?

— Oui, Georges, nous irons, lui dis-je, j'aime toujours causer avec toi. »

Je l'avais accompagné sur la porte. Il me serra la main, en criant : « Bonne nuit ! » et descendit.

Alors me rasseyant, j'éprouvai comme une satisfaction d'avoir dit ce que j'avais sur le cœur ; mais ma femme me faisait des reproches, soutenant qu'à la fin je serais entre M. Jacques et M. Jean, comme entre l'enclume et le marteau.

« Eh bien, tant pis, m'écriai-je, cela m'est égal ! »

J'avais trop pris de cerises à l'eau-de-vie, et je ne voyais pas le danger.

« Tant pis ! Si ces gens me font du mal parce que je les aime, ça les regarde, ils s'en repentiront... le bon Dieu les punira ! »

Voilà ce que c'est de se laisser séduire par ses goûts, cela vous pousse aux plus grandes imprudences.

Toute cette nuit-là je me donnai raison ; même en rêvant je m'approuvais moi-même ; mais le lendemain je vis bien que j'avais eu tort, et j'aurais voulu retirer mes paroles imprudentes.

Il ne m'arriva pourtant aucun mal ; et le jeudi suivant, Georges, en blouse et grand chapeau de paille, le bâton à la main, vint me prendre pour aller aux scieries. Je ne demandais pas mieux que de courir un peu la montagne. Je mis une croûte de pain et une petite gourde d'eau-de-vie dans mon sac, et nous partîmes tout joyeux.

Malgré mes cinquante ans, étant d'un tempérament sec et même assez nerveux, je marchais encore bien. La beauté du pays, les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grands arbres, les lierres, les mousses, la vive lumière dans le feuillage, la fraîcheur des petits torrents qui galopent entre les rochers, sur le gravier, les mille insectes qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, les papillons veloutés des bois : tout cela me réveillait, me rendait attentif comme à vingt ans.

Et puis, après une bonne trotte, montant et descendant à travers les bruyères et les myrtilles desséchées, quel plaisir de découvrir tout à coup au fond de la vallée sombre, où serpente la rivière, une vieille scierie couverte de bardeaux moussus : son petit pont, sa roue pesante, son étang, ses tas de planches en éventail, son ségare en train de dégrossir les troncs à coups de hache, et qui vous regarde venir de loin, le nez en l'air, pendant que le bruit de la scie, le bourdonnement de l'eau sous l'écluse remplissent la solitude, et que les éperviers à la chasse tourbillonnent en rond dans le ciel, au-dessus des sapinières!

Voilà ce que j'aimais le plus et qui me faisait oublier mes fatigues.

Quant à Georges, son affaire était l'estimation des bois; il avait un coup d'œil d'estimateur extraordinaire.

« Combien ce sapin peut-il donner de planches et de stères de bois de chauffage?

— Tant!

— Et ce vieux hêtre?

— Tant! »

Il ne se trompait jamais, ayant reçu dès sa première jeunesse les leçons de son père, et puis étant aidé par le calcul et les tables de logarithmes. On voyait que ce serait un fameux marchand de bois, un véritable homme de commerce; je m'en réjouissais pour lui, songeant pourtant à toute autre chose.

Nous étions partis à cinq heures du matin, à neuf heures nous arrivions au pied de la grande côte de Langin, tout près des sources de la Sarre-Rouge, dans une gorge étroite remplie de larges places noires, annonçant qu'on venait de faire du charbon dans cet endroit. Du reste, pas une âme aux environs, les dernières bannes étaient descendues vers les forges de la vallée; il ne restait que la hutte des charbonniers au bord du ruisseau plein de cresson sauvage.

Georges passa la main dans les fentes de la porte et ouvrit le loquet à l'intérieur; puis jetant son sac à terre, il entassa sur l'âtre le restant des bûches noircies, avec des branches de sapin; ensuite battant le briquet, il secoua l'amadou dans une poignée de bruyères desséchées, qui prirent feu presque aussitôt; et la flamme monta sur l'âtre, la fumée se déroula sur la solitude des bois.

C'est ainsi qu'ont fait les premiers hommes; mais alors cette fumée montant sur les forêts vierges annonçait que l'âme humaine venait de s'éveiller et que les brutes sauvages avaient un maître. — J'ai lu cela quelque part, je ne me souviens plus où.

Cela fait, Georges tira de son sac deux bonnes saucisses bien fumées, qu'il enterra dans la cendre chaude sous le brasier; moi je sortis ma gourde, et nous nous assîmes bien contents. La bonne odeur des saucisses se répandait dans la hutte; dehors chantaient les grives et les petites mésanges bleues, qui se tiennent volontiers autour des habitations forestières. Et les saucisses étant cuites à point, nous nous mîmes à manger de bon appétit, chacun ayant son couteau pour fourchette. Une petite brise s'était levée, agitant les feuilles; cette fraîcheur nous faisait du bien, rien ne nous manquait.

Je ne me souhaiterais pas une autre existence que celle-là; ce serait la plus belle, la plus agréable, si l'accomplissement de nos devoirs ne nous rappelait pas au village.

Enfin nous nous reposâmes ainsi jusque vers onze heures; puis il fallut reprendre le bâton, et nous redescendîmes tout joyeux vers la première scierie, où Georges fit le relevé des planches, des madriers, des bois en stère et en grume de leur entreprise.

Quelques chargements arrivaient encore de la coupe voisine : des troncs entiers, couverts de leur écorce et suspendus par des chaînes sous les chariots, les petits bœufs roux devant, l'œil hagard, les pieds cramponnés dans le gravier, tirant de toutes leurs forces. On entendait gémir les essieux et grincer les roues dans le chemin creux, plein de roches, où l'eau de mille petites sources vives courait comme du vif-argent, à l'ombre des sapins. Cette eau rafraîchissait les pieds des pauvres animaux; et tout autour de la gorge, les montagnes bleues se dressaient dans le ciel.

On ne pouvait rien voir de plus beau. Le clic-clac des fouets au fond de la vallée, les cris prolongés des schlitteurs et des bûcherons se hélant d'une montagne à l'autre, les grands coups de hache à la cime des airs, et de temps en temps la clochette d'une bête errant à la pâture, tous ces bruits se mêlaient au grand murmure de la solitude, au bruissement des feuilles, au bourdonnement monotone de la rivière.

Quelle existence et quel mouvement, même dans ces lieux qu'on croirait abandonnés!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il faut travailler, toujours travailler... C'est la vie ! Charbonniers, schlitteurs, bûcherons, ségares, bétail, tout travaille été comme hiver. Mais ce grand spectacle donne l'idée du repos, il vous élève l'âme vers les choses éternelles.

Tandis que je me faisais ces réflexions, assis sur le petit pont, les jambes pendantes, et regardant plus loin le vieil étang à moitié rempli de sciure de bois, où les flotteurs construisaient un de ces grands trains de planches qui descendent la Sarre, jusque Sarrebruck, en Prusse, Georges ayant fini son ouvrage et pris des notes, me fit signe de la main et nous repartîmes un peu reposés.

Nous suivions alors le sentier plein de racines qui longe la côte, au-dessus du chemin de voitures. Il faisait bien chaud ; les sauterelles, les cigales se levaient de la bruyère par nuages et se croisaient sous nos pieds ; quelques gros lézards verts se pâmaient sur le sable brûlant, ils avaient peine à traîner leur ventre gonflé d'insectes jusqu'à la broussaille voisine. Nous, la sueur nous baignait le front ; nous marchions en silence sous le feuillage sombre des sapins ; nous rêvions ! Les jours lointains de la jeunesse me revenaient ; je me rappelais les premiers temps de mon arrivée dans ce pays, mes premières admirations ; ma première amitié pour le grand-père Labadie ; mon amour respectueux pour sa fille, qui travaillait toujours à coudre et réparer les vieux vêtements, me jetant de temps en temps un regard timide ; et puis les premières paroles, les premières questions, lorsqu'elle me retirait doucement sa main et me disait tremblante :

« Monsieur Florence, parlez à mon père. »

Elle se détournait ; j'étais craintif et tremblant comme elle. Et puis les aveux, les promesses, les promenades solitaires, les rêveries au loin sur la côte : « Que fait-elle ? Pense-t-elle à moi ? » l'amour, le mariage !

Ces bois, où j'avais passé tant de jeudis, me rappelaient tout cela.

Quant à Georges, je ne sais pas à quoi il pensait, il était aussi grave ; et tout à coup de loin, voyant les premières lueurs de la lisière des forêts, il me dit :

« Vous marchez encore bien, monsieur Florence ; vous n'êtes pas fatigué ?

— Non ! je ne me fatigue pas quand je rêve.

— A quoi rêvez-vous ?

— Ah !... A bien des choses... Aux jours passés, à la vie... Plus tard, Georges, tu sauras à quoi l'on rêve, quand l'âge arrive. Maintenant tu es encore dans toute la force de ta jeunesse, je ne peux pas t'expliquer cela, les jours passés ne te regardent pas encore. Mais toi-même à quoi penses-tu ?

— Moi, je n'en sais rien !... »

Et comme nous causions ainsi, nous arrivâmes dans le chemin de notre vallée, bordé d'un côté par la forêt, et de l'autre par de grandes haies qui le séparent des prairies, car plus bas, à cent pas coule la rivière, au milieu du grand pré de M. Jean. Et cette année-là étant très-chaude, on faisait encore les regains. Nous entendions depuis longtemps rire et chanter les faneuses. Bientôt, à travers les aunes, nous découvrîmes une haute voiture de regain toute chargée, qui se mettait en route de l'autre rive, descendant le chemin sablonneux, pour traverser à gué la rivière alors très-basse à cause de la sécheresse, — elle n'avait guère plus d'un pied d'eau ; — et la voiture descendait lentement, se balançant à droite et à gauche, à mesure que ses roues s'enfonçaient davantage dans les graviers humides, et que les ornières devenaient plus profondes.

Tout autour, les femmes, le râteau sur l'épaule, la regardaient descendre ; les grands bœufs noir et blanc de M. Jean allaient devant d'un pas majestueux ; et plus loin derrière, Louise, en petite robe d'indienne, son grand chapeau de paille à bords souples flottant sur son cou, ses beaux cheveux blonds un peu défaits et les joues animées par l'ardeur du travail, regardait.

Elle parlait, elle semblait dire aux faneuses :

« Le chemin est mauvais... la voiture penche ! »

Mais nous ne l'entendions pas, et nous observions, à travers le feuillage, ce beau coup d'œil encadré par la prairie verdoyante et les hautes montagnes.

Georges semblait aussi très-attentif, je l'entendais dire :

« C'est mal chargé... ça versera !... »

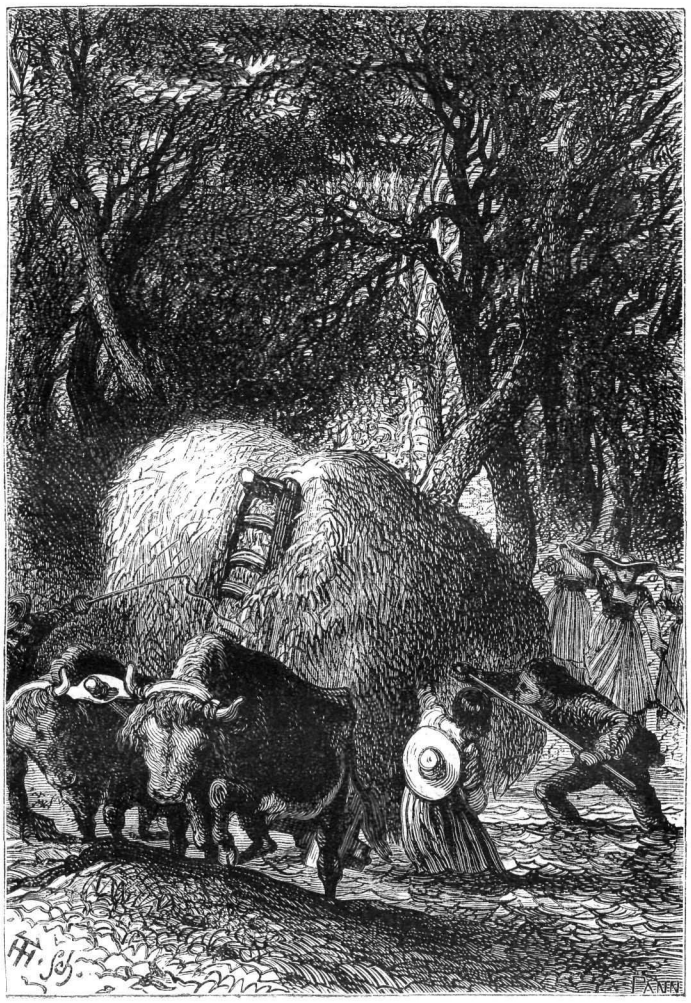
Il souriait, quand la voiture une fois dans l'eau, le sable me parut céder.

Alors partit un grand cri de tous les côtés, un cri de femmes épouvantées, levant les mains au ciel ; et dans la même seconde nous eûmes un étrange spectacle : Louise était descendue comme le vent ; elle tenait une longue fourche, et sans s'inquiéter de rien, elle était entrée dans la rivière, appuyant sa fourche du côté où penchait la voiture et criant :

« Par ici !... par ici !... N'ayez pas peur !... »

Mais les autres voyaient le danger et ne se dépêchaient pas d'accourir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Hein ! Il était temps que j'arrive ! (p. 56).

Son faible effort ne pouvait relever cette masse ; la voiture risquait de l'écraser, j'en frémissais !... Quand Georges d'un bond franchit les broussailles, et puis en trois ou quatre autres bonds pareils il descendit la prairie en talus, et tombant dans l'eau jusqu'aux genoux, il saisit la fourche des mains de Louise, et d'un effort terrible releva cette avalanche prête à fondre sur eux. Il poussait en même temps un cri de colère :

« Hue !... hue !... donc, mille tonnerres !... Hue !... Tapez donc sur vos bêtes... qu'elles avancent !... »

Les faneuses, voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre, étaient aussi arrivées, appuyant leurs râteaux à la masse du regain, et le vieux Dominique, devant, tirait ses bœufs et les tapait avec le manche de son fouet.

Les animaux, troublés d'abord par tout ce bruit, s'étaient remis à marcher ; la grande voiture, doucement, doucement se redressa et gagna le bord de la rivière : le regain était sauvé ! Aussitôt le vallon retentit de cris joyeux, et Georges tendant la fourche à Louise, lui dit avec un sourire étrange :

« Hein ! il était temps que j'arrive !... »

— Oui ! lui répondit Louise, toute rouge. Merci, Georges ! »

Puis montrant aux autres le bas de sa robe mouillée, et riant comme une folle, elle s'écria :

« Voyez donc comme je suis faite !... mes souliers sont pleins de sable. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je voyais Louise attacher le bouquet (p. 57).

Toutes les faneuses, autour d'elle, riaient de bon cœur.

Alors regardant Georges qui revenait à grands pas, je le vis tout pâle, ses cheveux crépus ébouriffés.

« Eh bien, lui dis-je, que penses-tu, garçon, de cette joueuse de piano ? Elle n'a pas peur !..

— Non, fit-il, c'est une Rantzau !... »

Et ramassant son chapeau, qui était tombé dans les broussailles, il dit avec un air de rire :

« Je croyais que tout leur regain allait descendre la rivière ; c'est si mal chargé !... On voit bien que la cousine revient du couvent. Est-ce que la grande perche ne devrait pas être au milieu et liée plus solidement derrière ? Mais au couvent on n'apprend pas ça... On chante !...

— Oui, lui dis-je, on chante, et même on chante très-bien, ce qui ne vous empêche pas d'avoir du courage !... »

Je voyais que cela le contrariait, et je ne dis plus rien.

Nous reprîmes le chemin du village. La voiture nous suivait à trois ou quatre cents pas ; après avoir replacé la perche au milieu et serré la corde au moyen de la poulie, le fourrage étant bien en équilibre, les faneuses étaient montées dessus, et je voyais de loin Louise attacher le bouquet de branches au haut de l'échelle.

Georges, la tête penchée, marchait devant sans rien dire. Je me retournai deux ou trois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fois ; lui continuait toujours son chemin ; mais au détour de la vallée, il laissa tomber quelque chose, et s'arrêta cherchant dans les hautes herbes. Plus loin, en me rejoignant il dit :

« J'avais laissé tomber mon couteau... Je l'ai retrouvé... le voici ! »

Nous entrions au village.

« Allons, bonsoir, monsieur Florence, me dit-il devant notre porte ; si vous désirez m'accompagner une autre fois...

— Oui, Georges, nous avons fait un bon tour, lui répondis-je, et j'espère que ce ne sera pas le dernier. »

Il s'éloigna et je montai notre escalier. Ma femme et Juliette furent bien contentes de me revoir. J'entrai dans mon cabinet changer de chemise et d'habits ; et comme l'heure du souper était venue, on se mit à table.

Dehors nous entendîmes un instant le chant des faneuses qui rentraient ; ma fille courut les voir à la fenêtre, puis elle revint en disant :

« C'est la dernière voiture, elles ont le bouquet ; Mlle Louise est avec les faneuses. Maintenant tous les regains sont au sec, il peut pleuvoir ! »

XII

Dans ce temps mourut le vieux garde général Botte ; c'était un bon gros homme court, jouissant d'un excellent appétit jusqu'à la fin. Ses gardes ne manquaient jamais de lui porter, même en temps prohibé, quelque jeune levraut bien tendre, un cuissot de chevreuil, un chapelet de grives, des gelinottes et d'autre gibier délicat :

« C'est bon.... c'est bon.... leur disait-il, passez à la cuisine, Nicolas ou Jean Claude ; voyez Rosalie, tout cela ne me regarde pas, je ne veux rien en savoir ! »

Mais ensuite il traitait bien ceux qui n'avaient pas oublié Rosalie, et fermait les yeux sur plus d'une irrégularité dans le service, sur plus d'un pot-de-vin reçu contrairement aux règlements.

Lui-même menait les affaires avec les marchands de bois, comme on dit, « à la papa », sans entrer dans les détails ; le tout était de savoir le prendre, de lui dire avant l'adjudication un mot juste et clair dans le tuyau de l'oreille ; alors tout allait rondement, à la satisfaction réciproque des parties.

Le pauvre homme traîna plus de six semaines, ayant une inflammation des intestins ; et ceux auquels il avait rendu tant de services riaient, disant :

« Eh bien, il ne veut donc pas quitter sa charge, ce brave M. Botte ? Il y tient !... Hé ! hé ! ce n'est pas étonnant ; elle est bonne la place de garde général aux Chaumes. Mais qu'est-ce qu'il a donc ? Il a bien sûr une indigestion de planches, de madriers, de bois de chablis ; ça ne veut pas passer.... ça racle.. ça s'accroche quelque part. »

C'est ainsi qu'on se permettait de parler d'un agent supérieur de l'administration, d'un homme habile et savant dans sa partie. Il avait fait restituer dans son temps sous l'Empire, au sol forestier, toutes les anticipations, tous les partages, tous les défrichements illicites ; il avait rétabli chez nous les futaies détruites par l'abus du pâturage et de la glandée ; il avait entouré les bois de l'État de fossés, pour les garantir du bétail ; il avait tracé des chemins d'exploitation ; mais voilà, tous les talents du monde ne suffisent pas pour obtenir l'estime des gens, il faut encore se respecter soi-même.

Enfin il mourut. Les gardes, les marchands de bois, M. Jacques en tête, assistèrent à son enterrement ; M. Jannequin dit une grand'messe ; et huit jours après arrivait un autre garde général, peut-être moins capable que M. Botte, mais qui sur différentes choses avait des idées plus justes.

Je crois encore le voir arriver à cheval, suivi d'une voiture de Sarrebourg qui portait ses meubles et ses livres. C'était un homme de vingt-cinq ans, petit, sec ; il avait le teint pâle, les moustaches rousses effilées, le nez fin, les lèvres minces, et portait des espèces de besicles en écaille, pendues à son gilet blanc par un cordonnet de soie. Il regardait le nez en l'air, à droite, à gauche d'un air très-attentif et serrait avec ses genoux maigres son grand cheval, qui se mit à trotter dans la poussière.

Les gens l'observaient. Je le suivis des yeux ; il s'arrêta près de l'église, en face de la fontaine, devant la petite maison de M. Botte alors fermée, et que l'administration forestière louait depuis longtemps pour le garde général des Chaumes. Après avoir attaché son cheval à l'anneau de la porte, il mit la clef dans la serrure, entra, poussa les deux persiennes en bas, regarda dehors ; puis il monta, les persiennes en haut s'ouvrirent.

La voiture venait de s'arrêter, le conducteur se mit aussitôt à décharger les livres et les petits objets. L'ancienne servante de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

M. Botte, la vieille Rosalie, ayant appris cela, vint tout de suite offrir ses services au jeune maître, qui sans doute les accepta, car elle aida le voiturier dans son ouvrage ; elle appela des voisines, qui vinrent aider à décharger les gros meubles. Cela se passait vers six heures du soir, à la nuit.

Le nouveau garde général s'appelait M. Lebel, on le sut le lendemain ; et deux jours après on sut aussi que toutes les lois et règlements sur la pêche, la chasse, les aménagements, les adjudications, les exploitations, les droits d'usage, oubliés par M. Botte, allaient être appliqués dans toute leur rigueur ; que le nombre des porcs à la glandée serait limité, que chaque porc serait marqué d'un fer chaud ; qu'on ne pourrait plus ramasser de glands, de faînes, de feuilles dans les forêts de l'État, sans permission ; qu'il ne pourrait plus être fait aucun changement à l'assiette des coupes, comme sous M. Botte ; que toute vente faite autrement que par adjudication publique serait considérée comme vente clandestine et déclarée nulle, sans parler des amendes applicables à chaque délit, pouvant monter jusqu'à six mille francs, etc., etc.

Et puis on apprit que M. Jacques avait déjà deux procès-verbaux, pour avoir commencé l'exploitation d'une coupe avant le permis d'exploiter, et pour n'avoir pas déposé l'empreinte du marteau qui sert à marquer les arbres appartenant à chaque adjudicataire.

Ce fut un cri terrible dans le village.

M. Jacques disait qu'il n'avait pu faire sa déclaration, ni déposer le marteau chez M. Botte, puisqu'il était mort ; qu'il n'avait pas pu demander l'autorisation d'exploiter, par la même raison ; mais le nouveau garde général lui répondait qu'il devait attendre son arrivée.

C'était un procès à faire, et l'on perd presque toujours ses procès contre l'administration forestière, sans parler des vexations de toute sorte qui s'ensuivent.

Quel changement au pays, par l'arrivée de ce jeune homme, quelle histoire !...

Trois vieux gardes furent aussitôt mis à la retraite, cinq ou six chasseurs eurent des procès-verbaux, et tous les pêcheurs à la ligne de fond, à la nasse, à la traînée, furent arrêtés et envoyés à Sarrebourg, à cause de je ne sais quelle drogue dont ils s'étaient servis pour amorcer le poisson. Le brigadier Chrétien et deux gendarmes vinrent eux-mêmes les prendre le soir ; la consternation était partout.

C'est alors qu'on regrettait le pauvre vieux Botte ; c'est alors qu'on ne riait plus et qu'on ne lui reprochait plus d'avoir avalé trop de planches ; on aurait bien voulu le ravoir, et lui faire même une pension ; mais il dormait sur la côte, auprès de la vieille église, sans se soucier des chapelets de grives, ni des levrauts, ni du bon petit vin blanc d'Alsace, ni des adjudications. Il était bien tranquille, pendant que le jeune homme, plein d'enthousiasme pour les règlements, exerçait ses ravages.

Le plus indigné, le plus consterné de tous était M. Jacques ; il disait partout :

« Jamais je n'ai reçu d'affront pareil ! »

De son côté, M. Jean, qui n'achetait du bois que par occasion, et dont l'affaire principale était la culture de ses terres, M. Jean riait et disait :

« M. le maire est en contravention ; il paraît que la place de maire ne fait plus tout comme du temps du père Botte, et que M. le maire sera tenu d'obéir à la loi comme tout le monde ; il paraît que M. Lebel, ce digne jeune homme, ne permet pas que les gueux s'enrichissent aux dépens de l'État, et qu'à la fin des fins tout se découvre, qu'il faut rendre ce qu'on a pris indûment. »

En passant dans la rue, chaque fois qu'il rencontrait M. Lebel, c'était un grand salut amical. Le garde général n'y répondit d'abord qu'avec défiance, croyant avoir affaire à quelque marchand de bois trop poli, et pour cause. Mais apprenant bientôt par ses gardes que c'était M. Jean Rantzau, l'ennemi de Jacques son frère, et le père de la jolie personne qu'il avait vue passer, M. Lebel rendit le salut avec empressement.

Ce jeune homme aimait beaucoup la musique ; il jouait du violon tous les soirs et faisait des fioritures, après avoir appliqué les règlements, destitué ses gardes, et rédigé ses procès-verbaux, comme si de rien n'était.

« Je parie que la musique de M. Lebel ne plaît pas plus à M. le maire que la nôtre, disait M. Jean. Ce jeune homme joue pourtant très-bien, mais on ne peut pas faire plaisir à tout le monde ; c'est malheureux, c'est bien malheureux !... »

Ces propos ravivaient encore la haine de son frère.

Vers la fin de l'automne, M. Jacques ayant laissé passer les délais fixés par le cahier des charges, pour vider ses coupes et les nettoyer de toutes les épines, ronces et autres arbustes nuisibles, ces travaux furent exécutés à la diligence de M. le garde général, aux frais bien entendu de l'adjudicataire, lequel fut encore poursuivi devant le tribunal de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sarrebourg, pour inexécution de ses obligations.

C'était au commencement de décembre, un jour qu'il neigeait. M. Jacques, malade de colère, n'avait pu se rendre au tribunal; son fils Georges s'y trouvait pour lui, et le soir, vers huit heures, nous entendîmes le pauvre garçon taper des pieds dans notre allée, en grommelant des paroles confuses; puis il monta l'escalier et parut sur le seuil, les guêtres couvertes de boue, la blouse et le grand feutre tout blancs de neige.

« C'est moi, monsieur Florence, dit-il, en posant son bâton dans un coin. J'arrive de Sarrebourg; nous sommes condamnés à cinq cents francs de dommages-intérêts. C'est agréable de se revoir avec d'honnêtes gens, quand on sort d'une caverne de bandits. »

Il avait un peu bu, sans doute; son père entrait aussi quelquefois au cabaret, les jours de mauvaise humeur.

« Donne donc une chaise à Georges, » dis-je à ma femme.

Et m'adressant à lui :

« De qui parles-tu, Georges? lui demandai-je.

— Hé! de qui? fit-il en s'asseyant, du tribunal de Sarrebourg, du président, des juges, des avoués, des avocats. De tous ces gueux qui s'entendent entre eux comme des larrons en foire, pour dépouiller les honnêtes gens.

— Oh! oh! lui dis-je, c'est ainsi que tu traites les gens chargés d'appliquer nos lois...

— C'est la vérité, fit-il. Et vous pouvez encore y mettre les gardes généraux et les simples gardes, ils font tous partie de la bande.»

Je pensais : « Ce n'est pas la peine d'avoir étudié la rhétorique et la philosophie pour avoir des idées pareilles! » Mais je ne dis rien, voyant que dans son état il aurait été capable de se fâcher.

« Qu'est-ce que tout cela? disait-il, des vauriens. Ce garde général, d'où vient-il? Qu'est-ce qu'il sait? Qu'est-ce qu'il a? Une place de dix-huit cents francs! Est-ce que c'est avec dix-huit cents francs qu'il peut se donner les airs qu'il se donne? Je parierais que c'est le fils d'un savetier. Et des gaillards pareils veulent tout réformer; ils font les grands, ils montent à cheval sur une vieille rosse de cavalerie réformée à Lunéville; ils se mettent des lunettes sur le nez; ça va déterrer des règlements qu'on ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam; ça vexe, ça tracasse les gens, pour attraper de l'avancement, et un beau matin on les trouve les reins cassés dans une ornière. »

Sa figure en ce moment était bien mauvaise, j'avais peur de l'entendre.

«Est-ce que vous avez encore de vos bonnes cerises à l'eau-de-vie? fit-il.

— Marie-Anne, va chercher les cerises, » dis-je à ma femme.

Elle se dépêcha d'ouvrir l'armoire et de nous servir tous les deux.

« Ça réchauffe! » dit Georges en clignant de l'œil.

Et comme je revenais sur l'histoire du jugement, disant que l'ancien garde général Botte avait un peu négligé ses devoirs; qu'il avait laissé tomber de vieilles lois en désuétude, et souvent négligé d'appliquer les nouvelles; que le nouveau garde général montrait sans doute trop de zèle, mais qu'il faisait son devoir; tout à coup m'interrompant, il s'écria :

« Ah çà! est-ce que vous allez le défendre? vous... vous... monsieur Florence!...

— Je ne le défends pas, Georges, je fais seulement une petite observation.

— C'est un gueux, dit-il du même ton dur que son père, un intrigant; mais ce n'est pas à lui que j'en veux encore le plus.

— A qui donc?

— A mon fameux oncle Jean; c'est là que M. Lebel va prendre des leçons, c'est là qu'on l'excite contre nous.

— Mais, mon Dieu, Georges, m'écriai-je, est-ce qu'un garde général ira jamais écouter quelqu'un d'étranger à la partie, pour ses affaires? Quelle influence M. Jean peut-il avoir sur ce jeune homme? »

Avant de me répondre, sa joue trembla deux fois; il regarda ma femme et Juliette, puis il dit :

«Vous ne savez donc pas que ce beau merle va presque tous les jours chez l'oncle..... On ne vous appelle plus, n'est-ce pas, monsieur Florence, pour faire de la musique? On se passe de vous, maintenant... Louise chante avec un autre..... elle ne chante plus d'airs d'église... elle chante des duos.... des romances.... »

Et levant la main, il imita le roucoulement du garde général d'une façon ridicule, avec ses balancements de tête, et les roulades de Louise. Juliette riait, mais moi je ne riais pas; je voyais que la colère le possédait, il était tout blanc.

« C'est une honte, dit-il, une honte pour les Rantzau, d'attirer un freluquet pareil dans la famille.

— Mais ce n'est pas ta famille, ça ne te regarde pas, Georges.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ça regarde tous les Rantzau, dit-il. Moi je me moque pas mal du père et de la fille ; si ce n'étaient pas des Rantzau, je penserais : — Qu'ils s'en aillent au diable ! que le vieux donne sa fille à Pierre, à Paul, au hardier, ça m'est égal ! — Mais dans des affaires pareilles, tous ceux de la famille ont le droit de s'en mêler. »

J'étais bien étonné de l'entendre.

« C'est Louise qui fait tout ça, dit-il au bout d'un instant. Je la connais !..... je la connais !....

— Comment, Louise? une jeune fille naïve, sans connaissance du monde.

— Sans connaissance du monde! fit-il en levant les épaules, c'est la plus fine mouche du pays.

— Louise ?...

— Oui, Louise ! Depuis mon enfance je la connais ; elle me faisait toujours punir, elle m'attirait tous les désagréments, et vous ne voyiez rien, vous ne saviez rien ; c'est moi qu'on punissait, et c'est elle qui faisait les mauvais coups, avec son air de sainte nitouche.

— Allons... allons... vous n'avez jamais fait de mauvais coups ni l'un ni l'autre, lui dis-je en riant.

— Vous ne la connaissez pas, s'écria-t-il ; elle nous mènerait tous par le bout du nez, vous, moi, mon père, le sien, tout le village, avec le garde général ; elle est remplie de malice ; elle connaît mieux les affaires de l'oncle que lui.

— Et toi qui me disais qu'elle n'avait rien appris au couvent, qu'à chanter !... »

Il eut l'air de ne pas m'entendre, et se levant :

« Oui, c'est la vérité, fit-il, ce garde général suit les conseils de l'oncle ; il veut nous ruiner, pour faire plaisir au vieux bandit et épouser sa fille.... mais ça tournera mal, ça tournera mal... gare !... »

Puis, entendant sonner neuf heures, il me serra la main, souhaita le bonsoir à tout le monde et sortit.

Je regardai ma femme, effrayé de ce que nous venions d'entendre.

« Que penses-tu de tout cela? lui dis-je. Sais-tu que la haine de ces gens devient tous les jours plus terrible.

— Oui, fit-elle, mais ça les regarde! Ne nous mêlons pas de leurs affaires ! »

Je descendis tirer le verrou, ensuite nous allâmes nous coucher.

XIII

L'hiver arriva bientôt après, le temps des grandes neiges, où tous les travailleurs des bois rentrent au village et se reposent de leurs fatigues. Alors les exploitations des coupes sont suspendues. Les plus pauvres gens seuls vont encore par petites bandes à la forêt ramasser le bois mort ; quelques-uns portent des balais à la ville, d'autres font des sabots ou tressent des paniers : il leur faut du bois, toujours du bois ! Le garde les attend au retour sur la route, il visite leurs fagots et s'assure qu'on n'y trouve pas de brins verts, puis il les laisse passer. Malgré cela, les procès-verbaux sont rares, ces pauvres gardes ne sont pas fâchés non plus de se tenir au chaud dans leurs maisonnettes isolées, et de fumer leur pipe au coin de l'âtre ; ce n'est que sur le coup de feu d'un braconnier à l'affût qu'ils se lèvent, regardent et prennent la direction, pendant que le coup retentit encore d'échos en échos ; alors quelquefois ils se mettent en route dans les neiges et font le tour du finage ; les traces du délinquant le suivent jusqu'à sa maison. On entre chez lui, mais le plus souvent son gibier a disparu, il est chez un voisin, ou bien enterré derrière quelque broussaille, en attendant qu'on puisse aller le chercher, pour le porter en ville.

Ce métier de braconnier est bien dangereux ; tôt ou tard les malheureux vont passer cinq ou six mois en prison, et ne retrouvent, en rentrant à la cabane, que la misère profonde, la femme et les enfants presque morts de faim.

Décembre et janvier se passèrent ainsi dans le repos ordinaire, tantôt du vent, tantôt de la neige, du givre, de grandes pluies froides, du verglas.

M. le garde général, sévère comme les jeunes gens qui ne connaissent que leurs livres, leurs calculs, leurs règlements, sans prendre en considération les misères humaines, ne se relâchait pas envers ses gardes, il lui fallait un rapport toutes les semaines.

Il faisait aussi toujours de la musique, allait voir M. Jean et chantait avec Louise ; M. Jacques, de sa maison en face, voyait tout cela.

Un jour qu'il tombait du grésil en masse, me trouvant à la mairie, où la sage-femme Simone et le bûcheron Nicolas Cerf, de l'an-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nexe du Grand-Soldat, venaient de présenter un enfant du sexe masculin à l'inscription aux actes de naissance, sur le registre de l'état civil, comme ces gens sortaient, M. le maire entra pour signer l'acte et s'assit auprès de moi, sa grosse tabatière en carton noir sur la table.

Je mettais mes actes au net, le feu pétillait dans le fourneau, quand tout à coup M. Jacques se réveillant me demanda :

« Georges va toujours vous voir, monsieur Florence ?

— Quelquefois, monsieur le maire ; il vient le soir, nous causons de choses et d'autres.

— De quoi causez-vous ?

— Mon Dieu, de tout ; de coupes, de procès-verbaux, du chômage ; il faut bien passer la soirée...

— Vous devriez bien engager Georges à s'en aller d'ici, dit-il. Ce n'est pas une existence pour un jeune homme instruit, riche, de bonne famille, de se promener en blouse, une toise sous le bras, de mesurer des bûches, de compter des planches et de se laisser vexer par un mendiant qui n'a pas de quoi s'acheter un habit neuf, et qui vous cherche les plus mauvaises chicanes pour avoir de l'avancement. Non, ça ne peut pas durer, il faut que Georges parte ou cela finira mal. »

Je l'écoutais, surpris d'un pareil changement, car il m'avait dit cinquante fois qu'on n'est bien que chez soi, que son fils lui succéderait, qu'il serait son propre maître, qu'il mènerait ses propres affaires, qu'il surveillerait son propre bien, et que c'était le plus beau sort d'avoir à donner des ordres au lieu d'en recevoir.

Je ne disais rien, et lui, devinant ce que je pensais, continua :

« Dans le temps, sous M. Botte et tous les autres gardes généraux, qui faisaient le soir leur partie de piquet avec les adjudicataires, en prenant une ou deux chopines de vin blanc, cela pouvait encore aller ; mais aujourd'hui ces nouveaux employés ne pensent qu'à se distinguer ; et plus ils font de procès-verbaux, plus ils se distinguent. C'est la nouvelle administration de Louis-Philippe : il faut tondre sur un œuf, ou vous n'êtes pas capable ! A Sarrebourg, ils appellent ça l'esprit moderne, l'esprit du progrès, le positif. Ils veulent tous être positifs. A force d'être positifs, ils s'attirent tout le monde sur le dos, les paysans, les marchands, les ouvriers, et ça finira par une révolution. Enfin ça les regarde ! Mais en attendant le commerce se gâte, les adjudications se font au rabais, les acheteurs se ruinent. Vous me rendriez un grand service, monsieur Florence, d'expliquer tout cela clairement à mon garçon. Mon Dieu, je ne veux pas le forcer à faire plutôt ceci que cela. A sa place je tâcherais de devenir avocat. Aujourd'hui les avocats sont tout ; ils sont procureurs généraux, députés, ministres ; ils se mettent du foin dans les bottes tant et plus ; ils font le gouvernement et les lois. Ou si Georges ne veut pas être avocat, qu'il choisisse autre chose, tout ce qu'il voudra, ça m'est égal, mais qu'il s'en aille. Je suis vieux, ma jambe gauche traîne depuis deux ans, j'aurais souhaité d'avoir le garçon près de moi, de le voir prendre la suite de mes affaires ; mais les Rantzau ont la tête chaude, ils ne supportent pas l'injustice ; à vingt ans je me serais révolté cent fois ; il me ressemble... un mauvais coup est sitôt fait !... Vous comprenez... ce garçon-là doit partir. »

Je ne savais quoi répondre.

« Tâchez de lui faire comprendre ça, dit-il, car je ne veux pas m'en mêler ; depuis quelque temps il ne m'écoute plus. J'ai la voix un peu forte, j'ai l'habitude qu'on m'obéisse... je pourrais m'emporter à la fin ; alors lui s'en irait peut-être en Amérique et ne me donnerait plus de ses nouvelles. Nous avons vu cela dans la famille, ça ne serait pas la première fois ; le grand-oncle Jean-Baptiste est parti le lendemain d'une dispute avec son père, quinze ou vingt ans avant la Révolution ; il est allé du côté de la Pologne, de la Turquie, Dieu sait où, et le pauvre vieux n'a jamais su ce qu'il était devenu ; c'était son plus grand chagrin. Et qu'est-ce qui me resterait à moi ? Rien que mes rhumatismes et ma femme. J'aurais travaillé toute ma vie pour des gens qui se partageraient mon bien après ma mort. Quand on se connaît, il faut se méfier de soi-même. Voilà, monsieur Florence, ce que j'avais à vous dire ; depuis plusieurs jours j'y pense, j'attendais l'occasion.

— Mais, monsieur le maire, lui dis-je tout inquiet, est-ce que vous croyez que Georges m'écoutera ? Maintenant il en sait dix fois plus que son vieux maître d'école...

— Oui, fit-il, Georges vous écoutera ; vous êtes un bon homme, il vous aime ; parlez-lui seulement comme je viens de vous le dire, à votre manière ; j'ai pleine confiance en vous. Mettez un peu d'ordre dans tout ça ; moi, quand j'y pense, la colère me gagne tout de suite. Je voudrais déjà le voir à Strasbourg, à Paris, n'importe où ! Quand ça devrait me coûter cinq mille francs par an, je n'y regarderais pas, pourvu qu'il s'en aille. Mais il ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

veut plus m'écouter, on dirait qu'il a peur que je le vole !

— Oh ! monsieur le maire...

— C'est une façon de parler, dit-il ; Dieu merci, Georges n'a ni frères, ni sœurs, tout lui reviendra. Mais c'est ainsi qu'il faut nous y prendre ; vous me le promettez, monsieur Florence ?

— Puisque vous avez cette confiance en moi, monsieur le maire, je ferai mon possible.

— Oui, j'ai la plus grande confiance en vous, et je suis bien content de vous avoir expliqué la chose ; ça réussira.

— Peut-être... nous verrons. »

Alors la nuit était venue ; et se levant, M. Jacques ferma la porte du poêle, pour éteindre le feu.

« Ce n'est pas la peine d'allumer la lampe, ni de brûler du bois, dit-il, personne ne viendra plus ce soir. Allons-nous-en. »

Nous sortîmes dans le grand corridor. Je fermai la porte à double tour, mettant la grosse clef dans ma poche, et nous descendîmes en nous souhaitant le bonsoir. Je retournai chez moi tout pensif et M. Jacques rentra chez lui.

En arrivant à la maison, quelques instants avant le souper, je trouvai ma femme seule, en train de coudre près de la table déjà mise ; Juliette était dans la cuisine. Tout en me débarrassant de ma redingote et mettant mon tricot, je lui racontai ce qui venait de se passer ; elle avait déposé son ouvrage près de la lampe et m'écoutait bien étonnée ; je voyais que ma promesse ne la rendait pas contente.

« Comment, Florence, dit-elle en joignant les mains, comment, tu te laisses mettre des affaires pareilles sur les épaules ? Il n'avait qu'à parler lui-même à son garçon ; est-ce que cela nous regarde ? S'il veut que Georges s'en aille, il n'a qu'à lui dire de s'en aller.

— Bon, bon, Marie-Anne, je sais bien ça ; c'est ennuyeux, mais j'ai promis.

— Tu as promis ! Mais ce garçon-là ne t'écoutera pas ; il pourra se fâcher !... Que M. le maire s'arrange lui-même, nous ne devons nous mêler de rien.

— Mais j'ai promis !... lui dis-je encore une fois.

— C'est égal, dit-elle. Au nom du ciel, Florence, reste tranquille ; on ne sait pas où tout cela peut nous mener. »

Alors je me fâchai presque et je lui dis :

« Ecoute, Marie-Anne, ne me parle jamais comme cela ; je ne veux pas qu'on me parle de cette façon : un homme n'a que sa parole ! M. Jacques m'a rendu plus d'un service ; il m'a conservé ma place, il m'a même fait augmenter de cent francs, je ne pouvais pas refuser ; j'ai promis et je tiendrai ma promesse... Tu m'entends ? »

Je n'avais jamais parlé d'un pareil ton d'autorité à Marie-Anne, mais elle me donnait aussi pour la première fois un mauvais conseil, car tout homme doit remplir ses promesses. Elle fut donc tout étonnée ; et comme Juliette entrait justement avec le plat de pommes de terre et le pot de lait caillé, elle ne dit plus un mot et le souper se passa tranquillement.

Le lendemain, le surlendemain il n'y eut rien de nouveau. Il neigeait toujours. Je tenais mon école et je pensais que la semaine entière se passerait de la sorte, lorsque le samedi soir, après le souper, Georges arriva. Ma femme fut aussitôt troublée ; Juliette, elle, ne sachant rien, était gaie comme à l'ordinaire ; elle se leva tout de suite, et présentant une chaise à Georges, elle lui dit de s'asseoir.

Il fumait selon son habitude une pipe de terre. Je n'aime pas l'odeur du tabac, personne ne fume à la maison, mais pour un de mes anciens élèves, j'avais fait une exception.

« Vous me permettez, monsieur Florence ? dit-il en souriant.

— Va.... va.... continue, ne te gêne pas, lui dis-je ; c'est du bon tabac, et....

— Oui, fit-il, c'est du caporal à huit sous le paquet ; on n'en vend pas d'autre au village ; mais je n'aime pas la contrebande des Allemands, ils font leur qualité supérieure de tabac avec des trognons de choux ; c'est pour ça que cela sent si mauvais. »

Alors on se mit à causer du mauvais temps. Il se plaignait du retard dans les coupes, du chômage des scieries, à cause de la quantité d'eau gelée qui restait dans la montagne, au lieu de descendre ; il prévoyait un grand débordement et peut-être même des inondations à la fonte des neiges.

Moi je l'écoutais, songeant toujours à la manière d'entamer mon chapitre.

A la fin, comme il disait que l'existence était bien ennuyeuse au village pendant l'hiver, je pensai : — Voilà le bon moment ! — et je lui dis :

« Ah ! tu as bien raison !... Quelle existence.... Quelle existence !... Surtout quand ça doit durer des trente, quarante et cinquante ans.... Quel ennui !... A la longue, on est comme des mécaniques qui font toujours les

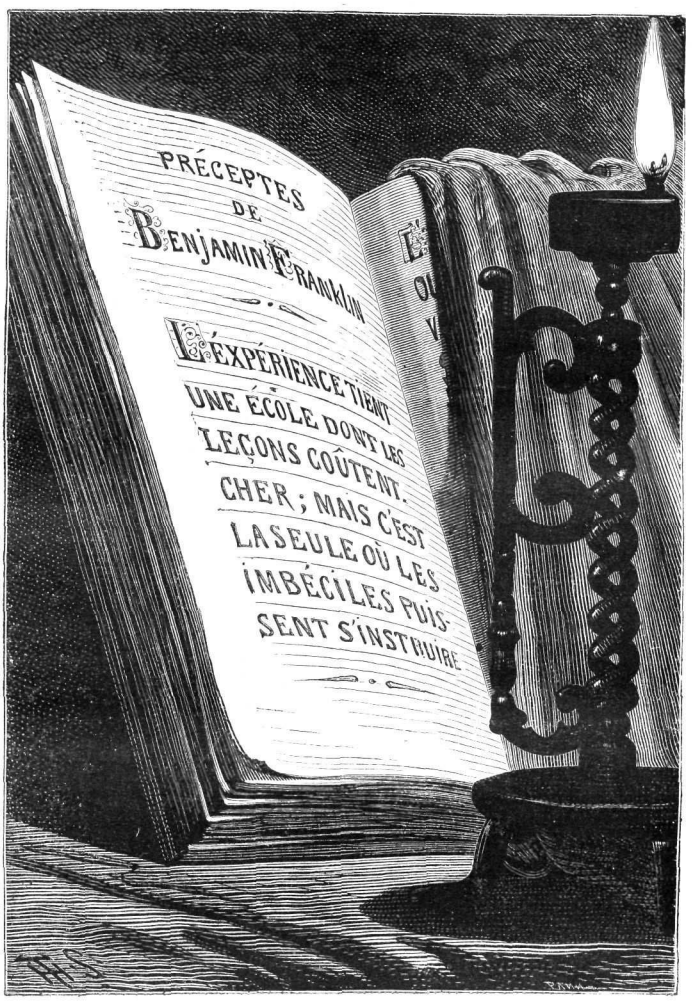
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Lui, m'écoutait en me regardant de côté (p. 64).

mêmes choses sans penser à rien. Ce que je ne comprends pas, Georges, c'est qu'un garçon comme toi, riche, instruit, tu viennes t'enterrer aux Chaumes. Je ne te cache pas qu'en te voyant au collége couvert de toutes ces couronnes, jamais je ne me serais figuré que tu finirais par être un simple marchand de bois, qui se promènerait en blouse, dans la boue, dans la neige, à la pluie et au vent, comme le Savoyard Martin et tous les malheureux roulants de cette espèce. Non! ça ne me serait jamais entré dans l'esprit. Moi, Georges, je te voyais déjà d'avance dans une grande ville, en train de faire des études de droit ou de médecine, de mathématiques ou d'histoire naturelle; d'écouter d'illustres professeurs, et puis après cela de te distinguer dans une carrière vraiment scientifique. Je croyais déjà lire le nom de Georges Rantzau dans des écrits savants, et même dans les gazettes. Voilà ce que je pensais! Ça me paraissait très-naturel d'avoir cette idée, car tous les professeurs reconnaissaient les heureuses dispositions que la nature a mises en toi; ces germes utiles qu'il faut cultiver pour les voir fructifier, que tant d'autres voudraient avoir, et qui dépérissent faute de culture, dans un pays comme le nôtre, où l'on n'entend que les raisons vulgaires et les grossiers propos des naturels du pays. »

Je m'animais moi-même, arrangeant avec art ce que M. Jacques m'avait dit; lui, m'écoutait en me regardant de côté, son grand nez incliné, sans cligner de l'œil. Ma femme,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin ! (p. 67).

tout en ayant l'air de suivre sa couture, tremblait comme une feuille ; Juliette, seule, qui ne se doutait de rien, m'observait, ouvrant de grands yeux étonnés, car d'habitude je n'aime pas à parler longuement, j'aime bien mieux écouter les autres.

Georges, sans rien dire, avait fini par se lever et se promenait dans la chambre, en crachant à droite et à gauche, et tirant d'énormes bouffées de sa pipe, comme si mon discours avait produit sur lui de l'impression.

Pendant plus d'une bonne demi-heure, je ne fis que m'exalter et m'attendrir, lui peignant le beau sort des jeunes gens qui continuent leurs études ; la vie brillante qu'ils mènent au sein de la civilisation ; le grand opéra, les théâtres, les musées, les bibliothèques, les magnifiques collections du Jardin des Plantes, enfin tout ce que je me représentais d'après les descriptions que j'en avais lues ; tout ce que je me serais souhaité d'avance, si j'avais eu le bonheur de naître dans une position élevée ; tout ce qui me faisait soupirer depuis tant d'années, en pensant que j'en serais privé jusqu'à la fin de mes jours.

Je croyais l'avoir touché, lorsqu'il se rassit tranquillement et me dit :

« Oui, monsieur Florence, c'est très-bien ; voilà ce que vous souhaitez pour vous ; mais moi je souhaite autre chose.

— Qu'est-ce que tu souhaites donc ?

— Je souhaite de rester aux Chaumes ; et comme j'y suis, à proprement parler je ne souhaite rien du tout.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Mais, mon cher Georges, lui dis-je, songe donc à tous les désagréments du commerce de bois, depuis l'arrivée de ce M. Lebel; songe donc qu'auprès de lui, malgré tes moyens et ta fortune, tu n'as l'air de rien! Voilà ce qui me chagrine le plus. Dans deux ou trois ans, en continuant tes études à Nancy, tu reviendrais avec le même grade que lui, tu pourrais lui répondre; au lieu que de cette façon tu courbes le dos; c'est lui qui fait les procès-verbaux et c'est toi qui les payes; c'est lui qui donne des ordres et c'est toi qui obéis.»

Il était devenu tout pâle, ses joues frémissaient.

« Monsieur Florence, me dit-il brusquement, parlons d'autre chose; je n'aime pas entendre parler de cet homme.

— Alors, lui dis-je, presque intimidé par son coup d'œil, tu ne veux pas écouter ton vieux maître d'école, qui ne parle que pour ton bien? Tu veux rester dans ce pays, où tes belles qualités, tes heureuses dispositions....

— Oui, dit-il en m'interrompant d'un ton dur, je reste! »

Et ce mot « je reste! » ne souffrait aucune réponse; c'était la voix du père Jacques dans ses moments de colère. Ma femme me regardait en dessous, en tirant le fil au hasard, et je voyais dans son regard une grande prière de ne pas continuer; aussi, croyant avoir accompli mon devoir, je dis seulement:

« C'est pour ton bien, Georges, que je parlais; mais puisque tu ne veux plus rien entendre, il ne faut pas m'en vouloir. »

Lui, penché sur sa chaise, regardait dans la cheminée, les yeux fixes. Et tout à coup, comme on se taisait, il se tourna de mon côté et me dit d'un ton de bonne humeur:

« Voici bientôt le printemps, monsieur Florence, nous ferons encore plus d'un bon tour dans la montagne; j'espère que cette année vous viendrez plus souvent, car vous avez beau dire, vous aimez ce pays autant que moi....

— Hé! je ne dis pas le contraire, Georges; mais à ton âge, dans ta position.... Enfin laissons cela!... Et puisque tu restes, eh bien, oui, tu as raison, nous irons plus souvent nous promener ensemble dans la montagne; je suis toujours content d'être avec toi.

— A la bonne heure, dit-il en riant, voilà ce qui s'appelle parler! »

Et durant plus d'une demi-heure, la conversation roula sur les fleurs de nos montagnes, sur la belle vallée de la Sarre rouge, etc. On aurait cru que rien d'extraordinaire ne s'était dit.

Vers neuf heures, Georges se levant, après avoir secoué les cendres de sa pipe, me serra la main d'un air amical et s'écria:

« Monsieur Florence, vous êtes le meilleur homme que je connaisse! Si jamais je vous faisais de la peine, il faudrait me pardonner, car ce serait malgré moi. »

Puis, sans attendre ce que j'allais lui répondre, il dit: « Bonsoir, madame Florence; bonsoir, Juliette, » et sortit.

Alors ma femme me regardant murmura:

« Cela s'est bien passé!... Mais avec ce garçon, il ne faut pas recommencer, Florence, il est encore plus dur que son père. »

Et quoique Juliette ne sût rien, je vis qu'elle était aussi comme épouvantée.

« Allons, dis-je en me levant, puisque tout s'est bien passé, il est temps de dormir. La première chose en ce monde, c'est de faire son devoir; quand on ne réussit pas, cela ne vous regarde plus, la conscience est tranquille. »

Et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, jour de la Quadragésime, je n'eus qu'une minute de conversation avec M. Jacques; j'allais partir pour la grand'messe, ma femme et Juliette étaient déjà sorties, et j'ouvrais la porte en bas, lorsque M. le maire, en habit des dimanches, parut sur le seuil.

« Montons, monsieur le maire, lui dis-je, il fait froid dans l'allée.

— Non! le dernier coup va sonner. — Vous avez vu Georges hier soir; vous lui avez parlé?

— Oui, monsieur le maire, pendant plus d'une heure. J'ai dit tout ce qu'on peut dire, je n'ai rien oublié; j'ai même ajouté plusieurs choses très-fortes.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu? Qu'est-ce qu'il veut faire?

— Il m'a répondu: « C'est assez.... je reste? »

— Il reste!... Et pourquoi?...

— Il ne donne aucune raison.... ça lui plaît de rester.... il aime ce pays.... voilà tout!...

— Ah...! » dit le vieux, en regardant à terre d'un air pensif.

Je voyais sur sa figure quelque chose de grave et même de triste. Tout à coup les cloches se mirent à sonner; alors, se réveillant de ses pensées, M. Jacques me tendit la main en disant:

« Je vous remercie, monsieur Florence, de la peine que vous vous êtes donnée pour moi.

— C'était de bon cœur, monsieur le maire,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lui répondis-je; j'aurais été bien heureux de réussir. »

Et nous sortîmes dans la rue pleine de neige : lui devant, à trente ou quarante pas, et moi derrière, après avoir fermé la maison, comme des étrangers qui suivent le même chemin.

En entrant à l'église, je l'aperçus déjà dans le banc des Rantzau, à côté de son frère. Je montai prendre ma place à l'orgue et la messe commença.

XIV

Depuis ce jour Georges ne venait plus chez moi ; il me criait seulement en passant :

« Bonjour, monsieur Florence ! »

Je pense qu'il se méfiait de quelque chose, qu'il me croyait d'accord avec son père; mais que sachant ma position difficile à la mairie, et les ménagements que j'avais à garder, il ne m'en voulait pas.

Je continuais aussi d'aller de loin en loin chez M. Jean faire de la musique, car après son invitation je ne pouvais m'en abstenir tout à fait. M. Lebel ne me plaisait pas, il était fier et me regardait toujours d'un air d'ennui, lorsque j'entrais. Il traitait nos plus beaux morceaux d'église de vieilles rengaînes, et cela m'indisposait contre lui.

Ce jeune homme chantait des duos, des romances, en s'accompagnant d'accords plaqués, qui ne montraient pas une grande science de la fugue ni du contre-point; mais il avait une assez jolie voix, et sans ses mines hautaines, j'aurais été plus souvent l'entendre chez M. Jean.

Louise, elle, était toujours heureuse de me voir; elle me paraissait triste et un peu pâle. Elle me reconduisait chaque fois à mon départ, jusqu'au bout de l'allée, en me serrant les mains, comme pour me retenir, et me disait avec une expression de prière :

« Ah ! monsieur Florence, venez, venez plus souvent; venez, je vous en prie; si vous saviez combien vous me faites plaisir ! »

Ces paroles et sa voix me donnaient à penser ; je me disais qu'elle n'était pas heureuse, que cela l'ennuyait de chanter avec M. Lebel; je n'en étais pas sûr, mais ces réflexions me suivaient en quelque sorte malgré moi.

Ainsi se passa l'hiver.

Au commencement du printemps, mon fils Paul, qui venait d'obtenir une place de sous-maître à Dieuze, connaissant mon goût pour les bons livres, m'en envoya deux, que j'ai lus et relus depuis plus de cent fois.

C'étaient d'abord les *Mélanges de morale et d'économie* de Benjamin Franklin, président de la Pensylvanie, dans les États-Unis d'Amérique; ensuite le *Discours* de Georges Cuvier, membre de l'Institut, *sur les révolutions de notre globe*.

J'étais tellement heureux de m'asseoir au fond de mon petit cabinet en haut, pour lire ces deux ouvrages, que j'en oubliais tout le reste; c'est à peine si je m'aperçus cette année-là du retour de la belle saison ; la côte, les jardins, les vergers avaient des fleurs depuis longtemps, que mes jeudis et mes dimanches se passaient encore tout entiers à cette lecture.

Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin ! Est-ce qu'on peut voir rien de plus juste, de plus raisonnable que ses préceptes aux ouvriers ? Par exemple lorsqu'il dit :

« L'expérience tient une école dont les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les imbéciles puissent s'instruire.

« Les bons ouvriers veulent tous se perfectionner dans leur état; ils sentent tous le besoin de voyager; mais pour voyager avec fruit, il ne faut jamais rien laisser passer sans le bien voir, et sans se demander : A quoi cela sert-il ?

« Si tu ne voyages pas comme cela, autant rester dans ton village ; tu verras partout des arbres verts, des maisons blanches et des animaux à quatre pattes.

« Lorsque dans un village tu trouveras beaucoup de cabarets, sois sûr d'y trouver aussi beaucoup de fainéants.

« Quand tu ne rencontreras pas les paysans aux champs dès l'aurore, sois sûr qu'ils sont à boire jusque minuit.

« Quand tu verras beaucoup de jeunes filles pâles et maigres, c'est qu'il y a beaucoup de salles de danse et peu de travail.

« Quand tu verras les marchands faire des parties de plaisir pendant la semaine, gare aux banqueroutes !

« Quand tu entendras souvent sonner les cloches, mets beaucoup de liards dans ta poche, les mendiants ne manqueront pas.

« Un pays où les routes sont mal entretenues n'annonce rien de bon à celui qui cherche de l'ouvrage ; passe ton chemin.

« Où tu verras les paysans saluer les messieurs jusqu'à terre, ne t'arrête pas : il y a dans les environs un tyran de village; si tu ne tombes pas sous sa griffe, ses valets te duperont.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Où tu verras beaucoup d'avocats et de médecins, prends garde d'être malade ou d'avoir des procès.

« Si tu arrives dans un pays où les routes sont belles, où l'on ne voit pas de champs en friche, où les mendiants n'encombrent pas les carrefours, où les étrangers sont reçus cordialement, où les écoles et les hôpitaux sont les plus beaux bâtiments de la ville, arrête-toi là, mon fils, tu es dans un pays habité par de braves gens, qui ont la tête et le cœur bien placés.

« Si tu vois au contraire de pauvres cabanes autour d'un beau château, passe vite !... On y pleure souvent. »

On voudrait pouvoir citer ce livre d'un bout à l'autre !

Quant au *Discours* de Georges Cuvier *sur les révolutions du globe*, c'est tellement grand et tellement clair, qu'après l'avoir lu, j'en devins pensif pendant des semaines et des mois. Cela renversait toutes mes idées sur la création du monde en six jours. L'Éternel me parut alors encore mille fois plus sublime, puisqu'il n'avait pas créé le monde une seule fois, mais un grand nombre de fois, en le renouvelant de fond en comble dans sa terre, dans ses rochers, dans ses plantes, dans ses animaux, dans ses milliards d'astres, depuis la cime des airs jusqu'au fond des abîmes, tantôt par le feu, tantôt par le débordement des mers, tantôt par celui des fleuves et des lacs, tantôt par les glaces ou d'autres moyens inconnus.

Et comme les plantes anéanties, les débris de toute sorte, les ossements des animaux disparus sont restés dans chaque couche de terre ou de sable, pour marquer ces révolutions prodigieuses, personne ne peut nier qu'elles aient eu lieu. Les preuves en sont encore là, chacun peut les voir.

Aussitôt je résolus de compléter mes collections de plantes, par celles des différentes flores antédiluviennes dans notre pays. Le printemps était là, tout brillant de soleil; et les montagnes de la Sarre blanche et de la Sarre rouge, déchirées par des centaines de petits torrents qui découvrent les couches géologiques jusqu'à mille et douze cents mètres de profondeur au-dessous des sommets, me promettaient une riche moisson.

Depuis la construction des routes, on ouvrait aussi de tous les côtés des carrières ; mes anciens élèves y travaillaient, j'étais sûr d'être bien reçu par eux.

Tout de suite une longue table de sapin fut disposée dans mon cabinet, pour recevoir les trouvailles que j'allais faire. J'avais recouvré toute l'ardeur de ma jeunesse pour la science, et le jeudi, de grand matin, à la fraîcheur, ma croûte de pain et ma petite fiole de kirsch dans le sac, ma boîte de fer-blanc pendue sous le bras, je partais comme à vingt ans. J'allais au loin, dans les gorges de la Sarre et du Blanc-Ru, suivant les ravins, les torrents desséchés, sous le soleil de midi; car alors ce n'était plus à l'ombre des bois que je pouvais faire mes recherches, sous les mousses, les genêts et les bruyères, c'était dans les endroits arides, où chaque couche se montre selon sa nature : calcaire, sablonneuse ou granitique.

J'en suais à grosses gouttes; et souvent, accablé de fatigue, voyant combien d'habits et de souliers j'usais dans cette rocaille, j'étais forcé de me traiter moi-même de vieux fou qui ne sait pas mesurer ses forces et qui s'abandonne à l'entraînement de ses passions.

Tout le pays savait que je cherchais des pierres; et malgré l'amitié que me portaient les gens depuis tant d'années, en me voyant revenir avec mon grand chapeau de paille tout usé, le dos courbé, les jambes pliées, les mains, le cou et la figure hâlés comme un pain d'épice, ils se mettaient à rire et s'arrêtaient de faucher en me criant :

« Mon Dieu, monsieur Florence, qu'est-ce que vous cherchez donc à cette heure dans les rochers? Qu'est-ce que vous font donc toutes ces petites pierres et ces cailloux?... Venez donc vous asseoir, monsieur Florence ; tenez, reposez-vous là, rafraîchissez-vous. »

Ils m'arrangeaient un tas de foin, et me passaient leur pot de lait caillé, qui rafraîchissait dans la source voisine; cela me faisait du bien.

Pour les récompenser, je leur montrais mes pierres, en leur expliquant d'après les différentes empreintes de fougères, ou d'autres plantes des créations éteintes, à combien de milliers de siècles cette végétation se rapportait.

Ils m'écoutaient; ils avaient l'air de me comprendre et finissaient par me dire :

« Vous êtes bien curieux, monsieur Florence ; qu'est-ce que nous fait tout ça? Cent mille ans avant nous, cent mille ans après, ça revient au même !... Ceux de ce temps-là n'ont plus mal aux dents. »

Ils riaient et se remettaient au travail, sans penser plus loin.

De mon côté, les histoires du village, les procès-verbaux, les discussions de MM. Jean et Jacques Rantzau, tous ces événements qui me paraissaient si graves autrefois, n'avaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plus la moindre importance à mes yeux; les soulèvements terrestres, les éboulements, les inondations, les cataclysmes absorbaient toute mon attention; et c'est à peine si de temps en temps il m'arrivait encore de prêter l'oreille à ce que me racontait ma femme des affaires de ce monde.

Il paraît que Georges, ennuyé des remontrances de son père, qui voulait lui faire continuer ses études, ne rentrait plus régulièrement à la maison ; il ne voyait plus personne au pays, il errait dans les bois et vivait comme une espèce de sauvage.

La seule chose qui lui restât encore de la famille, c'était l'âpreté des Rantzau pour leurs affaires d'intérêt ; il allait d'une coupe à l'autre, veillant à l'exécution du cahier des charges, et chassait impitoyablement bûcherons, ségares, schlitteurs, tous les employés de son père, lorsqu'ils osaient lui désobéir ou seulement lui répondre. Voilà ce que ce garçon était devenu depuis quelques mois! Tout le village criait contre lui, tout le monde le craignait; on disait :

« C'est un Rantzau, le plus dur, le plus mauvais des Rantzau. »

Dans mes instants de tranquillité pendant l'école, en réfléchissant à cela, j'en devenais tout triste, ne pouvant m'expliquer un pareil changement chez ce jeune homme ; car dans le fond Georges m'avait toujours paru bon, généreux; sa dureté pour les pauvres gens me saignait le cœur.

Ma femme me parlait aussi quelquefois le soir, de musique, de concerts, de grands dîners donnés par M. Jean; un bruit vague de prochain mariage entre M. le garde général et Mlle Louise courait partout ; c'est toujours ainsi que cela commence ; les gens n'y pensaient pas et puis ils sont engagés. Rien n'était arrêté sans doute, mais le bruit s'en répandait, et j'en étais fâché pour Louise; M. Lebel ne m'aurait pas convenu du tout à sa place, enfin à chacun son goût; je me disais que les belles manières de M. le garde général et sa jolie voix l'avaient peut-être séduite.

En ce temps, un jour vers la fin de juillet, j'étais allé jusqu'aux carrières de marbre de Frâmont, dont l'exploitation se trouvait alors dirigée par Baptiste Lachambre, un de mes anciens élèves. Il avait mis de côté pour moi, dans le fond de la carrière, tous les débris ayant conservé quelques empreintes de plantes ou de coquilles.

Après avoir admiré ces fouilles profondes, la régularité des couches s'élevant les unes au-dessus des autres à plus de cinquante mètres et qui témoignaient clairement du séjour des eaux pendant des siècles, dans la haute montagne ; après m'être ensuite reposé longtemps à regarder les travailleurs soulevant des masses de marbre avec leurs crics et leurs leviers, je m'étais remis en route vers une heure, ma boîte toute pleine de pétrifications curieuses. Le temps était très-chaud, surtout sur le plateau découvert du Chemin-des-Bornes. Ma charge me pesait, je n'en pouvais plus, et je marchais lentement, appuyé sur mon bâton, pour gagner la lisière du bois.

Le soleil descendait du côté de la Lorraine; le ciel au delà des montagnes était rouge comme de la braise ; pas un insecte, pas même un grillon, — celui de tous qui se plaît le plus à la chaleur, — pas un ne bruissait sur la terre sèche et crevassée. La sueur me baignait le corps; et je suivais le sentier aride, la tête penchée, sans avoir plus même la force de rêver, tant la chaleur m'accablait et me donnait d'éblouissements. Cela durait depuis une grande heure, lorsqu'enfin j'entrai dans l'ombre des sapins. Le sentier descendait alors à travers les ronces et les myrtilles ; j'entendais bourdonner au loin la rivière ; la cime des grands arbres était pourpre, les taillis au-dessous semblaient transparents ; et je descendais toujours, me réjouissant d'avance à l'idée de boire.

Tels étaient mes pensées et mon désir, lorsqu'au tournant du sentier, j'aperçus à trente pas au-dessous de moi un homme assis au bord de l'eau, la tête couverte d'un large chapeau de paille roussi par la pluie et le soleil, les épaules carrées, et le grand bâton ferré entre ses genoux. La vue de cet homme m'inquiéta ; je regardai bien : c'était Georges! Il était là comme assoupi dans l'ombre du feuillage. A quoi pensait-il? Dieu seul le sait ! mais il fallait que sa rêverie fût profonde, car il ne m'avait pas entendu venir.

Je restai plus d'une minute à l'observer, ensuite je fis du bruit pour attirer son attention. Aussitôt il se retourna brusquement et regarda en l'air, ses grands cheveux crépus sur la nuque et le bâton serré dans la main ; ses yeux, sous le large bord du chapeau, brillaient comme ceux d'un loup.

« C'est vous, monsieur Florence? cria-t-il au bout d'une seconde.

— Oui, Georges, c'est moi. J'arrive des carrières de Frâmont; je suis bien las. »

Et je descendis. Il me tendit la main; et comme je me penchais pour boire, il me dit :

« Attendez !... L'eau est trop froide... Vous êtes en sueur... voici du vin. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il détacha sa gourde, la plongea dans la source, puis il me l'offrit et je bus.

« Est-ce que vous voulez vous asseoir, monsieur Florence ? dit-il.

— Non, il faut que je marche, sans cela mes jambes se roidiraient, je ne pourrais plus avancer.

— Eh bien, donnez! dit-il en m'enlevant ma boîte et la passant sur son épaule ; ça pèse bien vingt livres.

— Au moins, Georges ; ce sont des fossiles ; si je n'y tenais pas tant, je les aurais vidés sur le Chemin-des-Bornes ; c'est trop lourd pour moi. »

Il m'écoutait tout rêveur. Nous avions repris notre route et je lui racontais la magnifique collection de pétrifications que j'étais en train de faire. Il ne répondait pas, et me dit seulement à la fin :

« Vous êtes bien heureux, monsieur Florence, vous aimez toujours quelque chose.

— Oui, j'ai d'abord eu mes fleurs, lui répondis-je, et puis mes insectes ; maintenant j'ai mes fossiles. »

Je souriais, réjoui par l'ombre et par le vin que je venais de boire.

« Vous êtes heureux ! » reprit-il tout pensif.

Nous allions à travers les mille lueurs du soir tremblotant sur le feuillage. Ce qu'il disait de mon bonheur me faisait réfléchir, et tout à coup je m'écriai :

« Sans doute je suis heureux !... Je ne me plains pas, au contraire. Mais toi, Georges, à ton âge, avec ta fortune, ton instruction, voilà ce qui s'appelle une existence agréable.

— Moi, dit-il d'un ton bourru, je n'aime rien, et personne ne m'aime.

— Comment ? comment ? m'écriai-je en le regardant d'un air de reproche, personne ne t'aime ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ton père ! et ta mère ! et moi ! et tous tes amis !...

— Oui, je crois bien que vous avez de l'affection pour moi, fit-il, je ne dis pas le contraire, mais...

— Mais quoi ?

— Mais tout ça ne vaut pas l'attachement qu'on a pour une brave femme, pour de bons enfants...

— Ah ! voilà de singulières raisons, lui dis-je étonné ; parce que j'aime ma femme et mes enfants, je ne peux pas en aimer d'autres ! Qu'est-ce qui t'empêche de te marier et d'avoir ces affections-là comme tout le monde ? Mon Dieu, les jeunes gens veulent tout avoir à la fois ; la vie est pourtant assez longue pour leur donner de la patience. »

J'étais étonné de son peu de bon sens, lorsqu'il dit :

« Je ne me marierai jamais... Je serai le dernier des Rantzau... quand une race produit des monstres, il vaut mieux la laisser finir.

— Des monstres !... De qui parles-tu donc, Georges ? lui dis-je stupéfait.

— Hé !... s'écria-t-il, vous le savez bien !... Je parle du vieux bandit qui cherche à nous ruiner ; qui nous en veut à mort, et qui n'aurait pas honte de donner sa fille, son propre sang, à ce misérable garde général, pour nous faire écraser de procès-verbaux, et nous réduire à la misère mon père et moi. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de cela ?

— Oui, lui dis-je ; et toi-même tu m'en as déjà parlé ; mais je ne croirai jamais qu'un père sacrifie son enfant, sa fille unique, à sa haine, à sa vengeance ; c'est contre nature, c'est impossible.

— Impossible ?... Mais tous les jours cette espèce de comédien arrive ; tous les jours il fait de la musique ; tous les jours le vieux l'attend et lui fait de grands saluts : — Bonjour, monsieur le garde général... J'ai bien l'honneur, monsieur le garde général... Asseyez-vous, monsieur le garde général !... Louise... Hé... Louise... arrive bien vite !... Louise, où donc est-tu, Louise ? M. le garde général est là... »

Il criait, il imitait les saluts de M. Jean et les airs ridicules du garde général.

« Mais, lui dis-je avec douceur, si Louise aime ce jeune homme !...

— Louise !... s'écria-t-il en s'arrêtant et me regardant d'un air furieux, Louise aimer un pareil freluquet, un être minable, sec, le nez pointu, qui s'habille de blanc comme une femme, qui chante en roulant ses yeux au plafond, la main sur le cœur, allons donc, est-ce que vous perdez la tête ? Une Rantzau... une fille de bon sens... Allons donc !... allons donc !... »

Il levait les épaules et s'était remis à marcher. Et comme je le suivais tout pensif, au bout d'un instant il reprit :

« Mais elle en meurt de chagrin ; mais tous les jours, quand l'autre arrive, elle se sauve ; il faut que le vieux coure après elle ; qu'il l'appelle, qu'il lui parle, pendant qu'elle fait semblant d'arroser ses fleurs au jardin, et qu'elle regarde par-dessus la haie, comme pour appeler au secours ! Vous ne voyez pas cela, vous !... C'est une honte, une abomination ; je voudrais descendre étrangler le vieux et jeter le comédien par la fenêtre... Ah ! si je

— NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les tenais... comme je les serrerais... C'est le vieux qui ne rirait pas... et l'autre, le beau merle... c'est lui qui ne sifflerait plus longtemps... Ah ! malheur !... »

Je le regardais du coin de l'œil, et je voyais son nez se courber, ses yeux reluire et son gros poing serrer le bâton ; je pensais :

« Oui... Oui... si tu les tenais, il ne ferait pas bon être à leur place ! »

Et puis j'avais des idées étranges ; je m'étonnais de sa colère terrible à propos de Louise, qu'il décriait tant autrefois. Et comme le silence était revenu :

« Tu crois donc qu'elle est malheureuse ? lui demandai-je.

— Malheureuse ! fit-il, dites qu'elle est malade, très-malade; elle dépérit, elle devient blanche comme de la cire, elle si fraîche, si gaie, les yeux si vifs, les lèvres si roses l'année dernière en revenant du couvent; elle ne vit plus, elle s'en va !... Mais, monsieur Florence, par charité, rien que par charité, vous devriez aller de temps en temps la voir !... Depuis que vous avez votre collection de fossiles, vous oubliez tout le reste. Elle était si contente de vous voir arriver; ça la débarrassait un instant du chagrin d'être seule avec son père et le comédien; elle avait le temps de respirer... Vous n'êtes pas fort, mais vous êtes un bon homme, et devant un honnête homme, des êtres pareils sont gênés. Vous devriez bien encore aller faire de la musique d'église, chanter des *kyrie*, des *alleluia*...

— C'est bon, c'est bon, Georges, lui dis-je vraiment attendri et le cœur serré, j'irai et pas plus tard que demain après l'école ; j'irai, soyez-en sûr. Comment ! les choses en sont venues à ce point ? Mais c'est terrible ce que tu me racontes.

— Ah ! dit-il, moi je vois tout... Et si cela continue !... »

Il n'ajouta pas un mot.

Nous sortions alors de la forêt, au même endroit où l'année précédente nous avions vu Louise se jeter dans la Sarre, pour soutenir seule avec sa fourche la voiture de regain. Ce souvenir revint sans doute aussi à Georges, car il s'arrêta pour battre le briquet et regarda longtemps la rivière, sans rien dire ; ensuite nous continuâmes notre chemin. Mille idées me traversaient l'esprit. Il faisait nuit quand nous arrivâmes aux Chaumes. Sur le seuil de ma porte, Georges me montrant la maison de M. Jean toute sombre et sans lumière au fond de la rue, me dit :

« Regardez comme on s'amuse là dedans ! C'est l'oncle Jean qui rend sa fille heureuse !... Allons, bonne nuit, monsieur Florence ! »

Puis il s'éloigna. Je montai. On m'attendait depuis longtemps.

« Mon Dieu, Florence, me dit ma femme, en me débarrassant des fossiles, comme tu reviens tard !... Mlle Louise sort d'ici ; elle t'a attendu jusqu'à sept heures.

— Louise Rantzau ?

— Oui.

— Ah !... Qu'est-ce qu'elle me voulait ?

— Je ne sais pas... elle avait quelque chose à te dire.. Elle reviendra demain. »

Nous soupâmes; je n'en pouvais plus de fatigue et de sommeil. — Une heure après, nous dormions tous à la grâce de Dieu

XV

La matinée du lendemain se passa dans le plus grand calme; en cette saison de récoltes et de moissons, il ne me restait qu'un petit nombre d'élèves, la salle était presque vide. Les grandes voitures couvertes de gerbes passaient de temps en temps, jetant leur ombre aux fenêtres ; les enfants, dispersés dans les bancs, s'assoupissaient à la chaleur de juillet ; ils regardaient voler les mouches ; ils écoutaient les bruits du dehors : les éclats de rire des moissonneuses rentrant du travail, les aboiements des chiens, le sourd mugissement des bœufs ; cela seul les empêchait de dormir, car on ne peut pas toujours épeler ni réciter le catéchisme.

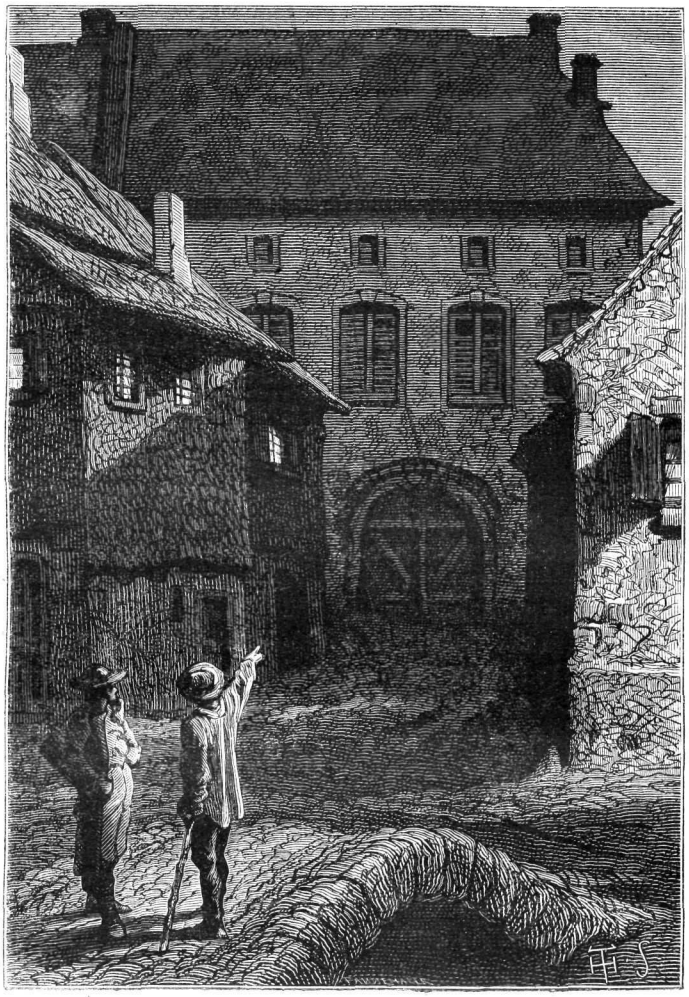
Moi, dans ma chaire, je traçais mes exemples, je taillais mes plumes, rêvant tristement à la position de Louise, à toutes les satisfactions qu'elle m'avait données autrefois, à son heureuse mémoire, à son bon cœur, et puis à son départ pour le couvent de Molsheim, aux visites qu'elle nous faisait pendant les vacances, au bonheur qu'elle avait de nous apporter de petits présents.

Ces souvenirs m'attendrissaient. Je la plaignais d'avoir un père si dur, capable de la sacrifier au garde général, pour satisfaire son esprit de haine contre M. Jacques.

Le temps s'écoulait ainsi ; à chaque passage de moissonneuses on regardait; la bonne odeur des récoltes entrait jusque dans la salle, et j'étais forcé de plaindre les enfants, retenus à l'école dans cette saison où l'on aime à courir, à se baigner, à vivre en plein air.

Enfin, sur le coup de onze heures, après

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Regardez comme on s'amuse là-dedans! (p. 71).

avoir fait réciter la prière, je donnai le signal du départ, et les élèves tout joyeux, leur petit sac sous le bras, sortirent en criant :

« Bonjour, monsieur Florence! Bonjour, monsieur Florence! »

Ils étaient bien heureux de se dégourdir les jambes et d'aller avant le dîner visiter leurs sauterelles et leurs lacets, posés dans tous les buissons de la côte, près des ruisselets où viennent boire et se baigner les petits oiseaux.

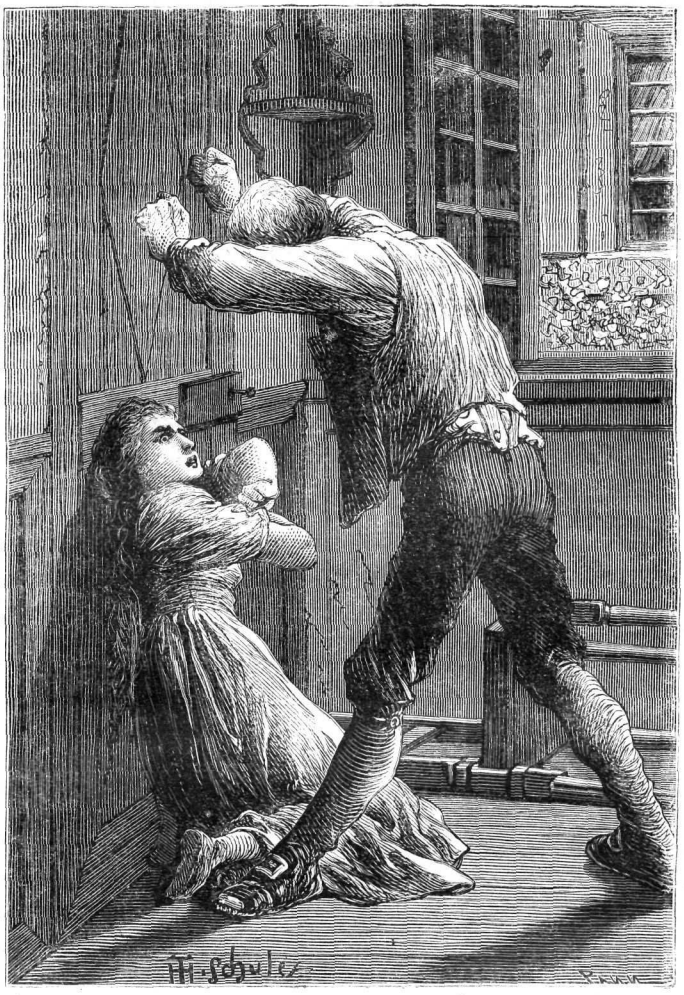
J'avais serré mes papiers dans le tiroir, et de ma porte je regardais au loin dans la rue cette file de voitures arrêtées devant les granges ; les hommes levant les gerbes au bout de leurs fourches luisantes, et les filles en haut, à la lucarne des greniers, les recevant dans leurs bras.

C'était un spectacle d'abondance qui réjouissait la vue, et je ne songeais plus en ce moment à Louise, lorsque je la vis arriver de loin, à l'ombre des vieux hangars, saluant toutes les bonnes gens qui la reconnaissaient. Elle était en cheveux ; sa maigreur me fit de la peine. Cela ne l'empêchait pas d'être toujours belle. Le grand nez des Rantzau, leur menton allongé, lui donnaient quelque chose de fier et de hardi, quelque chose de noble, qu'on ne voit pas souvent au village ; mais elle était malade, très-malade, et je me disais :

« Mon Dieu, est-ce donc là ma chère Louise, un tel changement en si peu de temps est-il possible? »

J'en avais le cœur serré. Et quand, arrivée près de moi, elle me tendit ses doigts effilés,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Non!... Jamais!... » (p. 77).

en murmurant : « Monsieur Florence, j'avais un grand service à demander, j'ai tout de suite pensé à vous; » tout ce que je pus lui répondre, ce fut :

« Montons, mon enfant, montons! »

Nous montâmes dans la petite salle à manger, où ma femme et Juliette mettaient le couvert; Louise leur dit quelques paroles à voix basse en passant, et comme je l'attendais sur le seuil de mon cabinet, elle entra et je refermai la porte.

Elle s'assit au coin de ma table, couverte de pétrifications, et moi dans mon fauteuil, le dos à la fenêtre donnant sur le jardin. Je la regardais tout inquiet, sa pâleur m'étonnait; elle réfléchissait, sa joue maigre sur la main, regardant à terre.

« Eh bien, Louise, lui dis-je, tu es venue hier, j'étais absent.

— Oui, monsieur Florence, je suis venue. Avant de venir, j'ai bien réfléchi; ce que je vais vous dire est arrêté dans mon esprit; c'est un grand service que je vous demande. ..

— De quoi s'agit-il, Louise?

— Je veux entrer en religion.

— En religion.... toi.... Louise.... toi.... mon enfant!... ne pus-je m'empêcher de m'écrier à demi-voix. — Tu veux te faire religieuse, renoncer à la vie, à la jeunesse, à tous les biens de ce monde?... Oh! tu n'y penses pas! »

Elle essaya de répondre tout de suite, et ne le pouvant pas à cause de son émotion, elle sortit un petit mouchoir blanc de sa poche,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et le mit sur ses yeux, le coude sur la table ; elle ne pleurait pas, mais elle tremblait.

J'attendis plus d'une minute; de l'autre main elle relevait ses beaux cheveux et les rejetait sur son cou. Le silence durait, j'étais devenu tout pâle, lorsqu'elle se remit et me dit :

« Il le faut !... J'ai réfléchi, bien réfléchi.... Je n'ai jamais été heureuse qu'au couvent, avec les chères sœurs, loin du monde.... Il le faut. »

Je voyais combien ces pensées l'agitaient; moi-même j'étais tout bouleversé, et j'allais lui demander les raisons d'une décision aussi grave, lorsqu'elle ajouta :

« Je viens vous prier, monsieur Florence, au nom de l'amitié que vous m'avez toujours portée, de vouloir bien déclarer ma résolution à mon père.... Moi, je n'ose pas.... je crains.... Il est si violent.... »

Elle hésitait, quand revenant tout à coup à moi, je lui dis :

« Ecoute, tout ça n'est pas naturel ! D'abord, Louise, tu es malade; ce n'est pas quand on est malade, qu'il est permis de prendre des résolutions pareilles, c'est une injure à Dieu, entends-tu ? Lorsqu'on veut faire un sacrifice à Dieu, il faut être dans son bon sens ; et je dis, moi, que tu n'es pas dans un état de santé qui te permette de juger sainement du sacrifice que tu veux faire. Et puis, il doit y avoir autre chose.... dis-moi quoi ?... »

Elle se taisait.

« Tu ne veux pas me le dire, repris-je alors, pendant qu'elle détournait les yeux, de plus en plus pâle et désolée, eh bien, je le sais.... tout le village le sait : tu ne veux pas de M. Lebel pour mari, et tu prends cette résolution désespérée pour échapper à la volonté de ton père. Je consens à lui faire la déclaration que tu me demandes, mais ce sera simplement comme une menace, pour voir ce qu'il répondra, voilà tout !

— Non, monsieur Florence, ma résolution est sérieuse.

— C'est bon !... c'est bon !... m'écriai-je, je vois maintenant que Georges avait raison ; c'est une abomination, une véritable abomination. »

La colère m'emportait, je n'avais jamais été dans cet état, on devait m'entendre de la chambre voisine et même de la rue ; j'allais, je venais, m'étant levé plein d'indignation.

Au nom de Georges, Louise était devenue toute rose, ses joues pâles s'étaient colorées.

« Georges a parlé de moi ? fit-elle.

— Oui, il a dit qu'on voulait te forcer à commettre une mauvaise action, mais que tu étais une Rantzau, et qu'on ne viendrait pas à bout de ta volonté ; que tu ne te sacrifierais pas à la haine de ton père contre le sien, que tu ne ferais jamais de marchés pareils.

— Il a dit cela ?

— Oui, et il a eu raison ! Tout le pays, tous les honnêtes gens sont pour toi. Sois tranquille, j'irai faire la déclaration.... Je verrai.... Je n'ai pas peur ! Je dirai que tu pars.... que tu ne reviendras plus.... que tu seras murée dans un tombeau toute vivante.... pour toujours.... toujours !... Il faudra bien alors que ton père revienne à la raison.

— Mais, monsieur Florence, je vous assure que ma résolution est bien réfléchie, que je veux me consacrer à Dieu, et que....

— Allons !... Tu feras ensuite ce que tu voudras, lui dis-je de mauvaise humeur ; mais il faut d'abord que tu sois libre, il ne faut pas qu'on te donne à choisir entre le bon Dieu et M. le garde général ! Ce n'est pas ainsi qu'on se sacrifie.... Non !... Dieu ne veut pas qu'on choisisse entre lui et un autre qui vous déplaît, c'est une profanation ; ceux qui vous encouragent à de pareilles actions sont marqués pour la damnation éternelle, ils offensent Dieu dans sa majesté. Je t'ai déjà dit ça ! Et maintenant tu peux t'en aller ; nous allons dîner, retourne là-bas ; à quatre heures, sans faute, j'irai chez ton père. »

Louise n'avait rien à me répondre ; elle me serra la main avec une grande émotion, en disant tout bas : « Merci, monsieur Florence, merci !... Je savais que vous ne me refuseriez pas. » Puis elle sortit ; et deux minutes après j'entrais dans la chambre voisine, où la table était mise. Ma femme et Juliette avaient tout entendu ; elles tremblaient, et Marie-Anne me dit :

« J'espère bien, Florence, que tu n'iras pas chez M. Jean ? »

Mais alors je me fâchai et je lui répondis :

« J'irai !... Oui, j'irai !... Et je ne veux pas qu'on me fasse des observations inconvenantes. Ce n'est pas beau, de la part d'une épouse soumise, de faire à son mari des observations semblables. Quand même je n'aurais pas promis, mon devoir serait d'y aller ! Est-ce qu'un homme comme moi, un instituteur respectable, peut laisser dans la désolation une de ses meilleures élèves, qui ne l'a pas mérité ? Est-ce que je ne rougirais pas devant moi-même d'une pareille faiblesse ?

— Mais il te maltraitera, Florence !

— Lui !... qu'il essaye de me maltraiter, dis-je en fermant les poings, qu'il essaye ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Jamais je ne me serais cru le courage d'aller affronter un homme si dangereux, dans sa propre maison ; j'avais toujours eu la plus grande prudence, mais l'indignation alors était trop forte, elle emportait tout.

Pendant le dîner, je me confirmai dans ma résolution ; Juliette et ma femme se regardaient toutes pâles. Après le repas, je rentrai dans mon cabinet pour réfléchir ; puis je descendis faire mon école, et à quatre heures je montai m'habiller, mettre une chemise blanche, ma redingote et mon chapeau, pour me présenter convenablement devant le barbare, et l'influencer autant que possible par mon extérieur, car tous les hommes prennent en considération la bonne tenue de celui qui se présente.

M. le garde général Lebel assistait à Sarrebourg aux nouvelles adjudications; il devait revenir le soir, je n'avais donc pas de temps à perdre et je descendis au moment où la demie sonnait à l'église.

Ma femme et ma fille ne disaient plus rien ; mais en arrivant sur la porte en bas, j'aperçus au fond de la ruelle du presbytère M. Jannequin, qui lisait son bréviaire dans son jardin, tout en surveillant ses abeilles. Il interrompit aussitôt sa lecture et me fit signe de venir. La ruelle était déserte ; et M. le curé me conduisant à l'ombre des grands arbres, commença par me faire des représentations sur la démarche imprudente que j'osais entreprendre, disant que M. Jean Rantzau ne me pardonnerait jamais ; qu'il était capable de m'étrangler ; qu'il pouvait demander ma destitution ; qu'un père de famille se devait d'abord aux siens, ainsi de suite.

Je l'écoutais, comprenant bien que ma femme était allée le prévenir ; et quand il eut fini, je lui répondis :

« Monsieur le curé, j'aurais peut-être bien fait de prendre vos bons conseils avant de donner ma parole, mais elle est donnée.

— J'en suis fâché, dit-il, car le cas est sérieux.

— Sans doute, monsieur le curé, mais j'ai promis, il faut que je tienne ma promesse. »

Il se tut un instant, et puis sans insister, il ajouta :

« Eh bien, monsieur Florence, puisque votre résolution est si ferme, allez !..... Dieu veuille qu'il ne vous arrive rien de grave ! »

Je partis indigné contre ma femme, et M. Jannequin se remit à lire son bréviaire.

Combien l'honnête homme a de peine à remplir ses devoirs, avec tous ces bons conseils de prudence et de sagesse ! C'est à quoi je réfléchissais en remontant la grande rue encombrée de voitures chargées de gerbes. Il faisait un temps magnifique, une de ces belles soirées de juillet chaudes et rouges, où tout ce qui respire cherche la fraîcheur ; les arbres, les haies le long des petits vergers, étaient comme illuminés par le soleil couchant. Devant la maison de M. Jean stationnaient encore trois grands chariots attendant leur tour d'être déchargés. Le vieux hangar sombre était déjà hérissé de gerbes jusqu'au pignon, et les garçons, les domestiques, en fourraient toujours dans les coins et les recoins des greniers.

Quelles richesses possède une telle maison !... Que de bétail dans les écuries !... Que de fourrage dans les granges !... Que de vin dans les caves !... Ce n'est pas étonnant que tant de gens se présentent, pour épouser la fille avec le reste.

Malgré moi ces réflexions me venaient en pensant au garde général.

Les moissonneurs, les domestiques, les servantes, presque tous de mes anciens élèves, au milieu de la presse, me criaient :

« Hé ! monsieur Florence, un beau temps pour la rentrée des récoltes ! »

Mais j'étais tellement inquiet d'être mal reçu par M. Jean, que je voyais à peine ces choses, et que je répondais au hasard :

« Oui.... Oui.... mes amis, c'est un beau temps.... Travaillez bien.... Courage !... »

Et plus je m'approchais de la vieille bâtisse, dont les fenêtres et les volets en bas étaient fermés à cause de l'ardeur du jour, plus mon trouble augmentait. Sans ma promesse, j'aurais repris le chemin de l'école ; mais j'avais promis, et malgré mes craintes j'arrivai sur le seuil de l'allée, ouverte au large pour laisser aller et venir les servantes, qui prêtaient la main aux moissonneurs.

La première porte à droite était celle du bureau de M. Jean, où les débiteurs allaient lui demander du temps, renouveler leurs billets, porter leurs rentes, leurs fermages, leurs loyers. C'est là que M. Jean tenait ses livres ; et la porte étant entre-bâillée, je le vis tout de suite au fond de l'ombre, assis devant son petit bureau de noyer. Il me tournait le dos. Le jour chaud, entrant par les fentes des volets en traînées d'or toutes fourmillantes de poussière, éclairait dans ce coin sa grosse tête chauve, bordée de quelques touffes grises autour des oreilles, ses larges épaules et son dos rond. Il écrivait ; il alignait dans son registre les voitures de foin, de paille, les sacs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de blé, d'orge et d'avoine, à côté de ses piles d'écus et de ses créances.

Je le regardais, n'osant plus souffler ; mais comme au bout de cinq ou six minutes un domestique entrait dans l'allée, ne voulant pas être surpris à regarder, je toussai doucement et je m'avançai le chapeau à la main, en disant :

« Monsieur Rantzau, j'ai bien l'honneur.... »

Alors lui, se retournant à demi dans son fauteuil, sans se lever, et me regardant de bas en haut, s'écria d'un ton rude :

« Ah ! c'est vous !... Eh bien, qu'est-ce qui se passe? On m'a raconté que ma fille est allée vous voir hier et avant-hier.... »

Je vis tout de suite qu'on nous avait dénoncés, car les rapporteurs ne manquent pas au village, surtout près des gens riches, et je fus encore plus troublé.

« Eh bien, reprit-il, qu'est-ce que c'est?

— Je suis chargé d'une commission bien pénible, monsieur Rantzau, lui dis-je ; Louise m'a prié de vous prévenir qu'elle veut entrer en religion.

— En religion?

— Oui, monsieur Rantzau ; elle veut se faire religieuse, elle veut retourner au couvent et se consacrer au Seigneur. »

Il était devenu tout blanc de colère et louchait d'une façon terrible ; moi je bégayais :

« Vous comprenez, monsieur Rantzau, que je ne pouvais refuser à la meilleure de mes élèves, de... »

Mais il ne m'écoutait déjà plus, et se levant il courait dans l'allée, criant comme un loup :

« Louise !... Louise ! »

Puis rentrant, il se mettait à marcher autour de la chambre, la tête penchée, les mains sur le dos, sans plus faire attention à moi que si je n'avais pas été là. Ses grands souliers criaient sur le plancher, son nez se courbait, son menton se serrait.

Tout à coup il s'arrêta pour écouter ; des pas légers descendaient l'escalier ; alors il toussa. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Presque aussitôt Louise parut sur le seuil, tremblante comme une feuille. Elle me vit là, presque aussi tremblant qu'elle ; et le vieux, refoulant sa colère, dit en fronçant les sourcils :

« Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Tu vas chez ce maître d'école, raconter ce que tu ne veux pas me dire, à moi, ton père? Tu n'as pas honte de dire des folies à cette vieille bête et à ses deux pies-borgnes, qui ne manqueront pas de les répéter dans tout le village! Est-ce que ça ressemble aux Rantzau, cette conduite-là? M. Florence vient me dire bêtement que tu veux aller au couvent, que tu veux te consacrer au Seigneur ! Qu'est-ce que c'est que ça : — au Seigneur?... »

Il avait une figure de mépris abominable en parlant du Seigneur, le vieux gueux! et pourtant il ne manquait pas d'assister à la messe et aux vêpres tous les dimanches.

C'est en ce moment que je reconnus sa vraie religion ; la religion de l'orgueil, de l'avarice, de tous les faux biens de la terre!

« Voyons, cria-t-il, parle donc.... Réponds-moi. »

Alors Louise se redressant, lui répondit :

« Eh bien, oui, je veux retourner au couvent ! »

Et me regardant :

« Je demande pardon à monsieur Florence, dit-elle, des insultes qu'il vient de recevoir à cause de moi ; il n'a dit que la vérité. Je suis malheureuse ici.... Je veux me consacrer au service de Dieu.... Je veux revoir mes chères sœurs de Molsheim... Au moins, là, j'aurai le calme, la tranquillité de la paix. »

Sa voix frémissait, mais elle était ferme.

M. Jean, en l'écoutant les bras croisés, la regardait du haut en bas comme une mouche ; on aurait dit qu'il allait l'écraser d'un coup ; la sueur m'en coulait du front, sachant bien que je n'étais pas de force à la défendre. Mais au lieu de s'emporter, avec une véritable ruse de vieux loup, il commença d'abord par essayer de l'attendrir, en disant :

« Ainsi, voilà le prix de mes sacrifices et de mon amour pour mon enfant !... Voilà ma récompense !... »

Il levait les mains et semblait se plaindre de son malheur.

« J'avais une fille !... Pour cette fille, que j'aimais plus que ma propre vie, j'ai tout sacrifié !... J'aurais pu me remarier, mais je n'ai pas voulu lui donner une marâtre ; je suis resté veuf à quarante ans. J'ai passé mes jours et mes nuits à la rendre riche, à lui faire donner de l'instruction. Jamais, jamais il ne m'est arrivé de rien lui refuser ! Elle aimait la musique, elle a eu les meilleurs maîtres !... Elle voulait un piano, il est arrivé de Paris. Elle voulait des robes, des chapeaux à la mode, je les ai fait venir de Strasbourg !... Rien n'était trop cher pour elle.... Elle m'aurait demandé mon dernier morceau de pain, elle l'aurait eu !... Je n'aimais qu'elle ; je me disais : — C'est Louise !... — et tout était dit. C'était ma gloire, mon bonheur, c'était tout !... Et voilà.. . voilà ma récompense !... »

Louise, toute blanche, ne disait rien ; et le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vieux, voyant qu'il ne réussirait pas par ce moyen, s'écria brusquement :

« Alors, c'est décidé, tu veux te consacrer au bon Dieu !

— Oui, dit-elle, c'est décidé. »

Mais à peine avait-elle dit cela, que d'un coup de poing ouvrant les volets, et prenant sa fille par l'épaule, il la fit tourner comme une plume, et lui montra la maison en face, criant avec des grincements de dents épouvantables :

« Le bon Dieu.... Ha ! ha ! ha ! Ton bon Dieu, tiens... le voilà !.. C'est le fils du gueux, du bandit qui veut ma ruine, qui m'aigrit le sang depuis trente ans.... le voilà, ton bon Dieu !... — Dis donc le contraire.... Mens !... mens !... puisque tu veux te faire religieuse !... »

Sa figure était terrible ; Louise, plus morte que vive, ne répondait pas.

« Est-ce vrai ? criait-il en la secouant, parle donc.... Tu ne dis rien.... c'est donc vrai ! »

A la fin, comme elle ne bougeait pas, il la lâcha.

Moi, je ne me tenais plus sur mes jambes ; j'aurais voulu crier : — Sauve-toi... sauve-toi, mon enfant ! — mais je sentais quelque chose m'étouffer, me serrer la gorge.

Et lui, reprenant son air d'attendrissement au bout d'un instant, se remit à marcher.

« Oui, dit-il, pour ma fille j'ai tout sacrifié !... J'aurais trouvé cent partis riches au pays, je ne l'ai pas voulu ; mais grâce à Dieu, malgré le bandit qui demandait ma mort, j'ai prospéré dans mes biens. Un honnête homme, le plus honnête et le plus instruit du pays, est venu ; il m'a demandé la main de mon enfant... Quel honneur pour la famille ! J'ai consenti... J'ai donné ma parole... Toute la montagne sait que Jean Rantzau n'a qu'une parole ! Tout va bien... Tout est arrêté... Tout ce que j'ai perdu, je l'aurai : — J'aurai des petits enfants ; nous vivrons dans la paix, dans la joie... Le gueux en face ne rira plus... Nous serons les premiers de la commune, de l'arrondissement ; ma fille sera la première dame, la plus considérée à dix lieues aux environs ; mon gendre restera chez nous, il sera le maître des Chaumes ; et l'autre, avec son fainéant, son coureur, son ivrogne, desséchera de colère ! — Je ne veux pas, moi, qu'on vienne me dire non, quand j'ai dit oui ! Tu m'entends ? »

La fureur le reprenait ; et la voyant qui se tenait droite contre la porte, les yeux à terre, mais hardie et décidée comme tous les Rantzau :

« Tu m'entends ! répéta-t-il avec rage. Ose donc refuser... Ose dire non !

— Eh bien, non ! » dit-elle, en le regardant en face.

J'en eus froid dans le dos.

Et comme elle disait non, la grosse main du barbare tombait sur elle et l'abattait à ses pieds, ses pauvres genoux frappaient la terre ; elle était écrasée, mais relevant la tête avec des yeux terribles, elle répétait :

« Non !... Jamais !... »

Il allait la frapper encore, lorsque je lui sautai sur le bras, en criant :

« Monsieur Rantzau, c'est votre enfant !...

« Ah ! tu viens te mêler de mes affaires, toi, s'écria-t-il. Attends !... »

Et je me sentis enlevé dans ses deux grosses mains, comme dans un étau ; je sentis ma tête frapper le mur, et puis, je ne sais comment, j'arrivai dans l'allée et je tombai en arrière jusqu'au bas des marches, à demi mort d'épouvante.

Je me croyais perdu ; et tandis que j'essayais de me relever, mon chapeau volait dans la rue et la porte se refermait comme un coup de tonnerre. Alors regardant autour de moi, je vis tout le monde se sauver aux environs, et dans la maison j'entendis de grands cris : le vieux scélérat battait sa fille ! Ces cris m'arrachaient le cœur.

J'eus bien de la peine à me redresser, mes reins étaient comme brisés. Je m'assis sur une marche de l'escalier, sans avoir même la force de gémir. Tous les moissonneurs et les domestiques étaient partis ; personne ne voulait avoir rien vu !

Au bout de quelques minutes, ayant repris haleine, je pus ramasser mon chapeau et marcher. Je retournai à la maison. De loin en loin, une figure apparaissait aux lucarnes et se retirait aussitôt.

Par bonheur, je n'avais rien de cassé dans le corps ; j'en remerciai Dieu, et me retrouvant à notre porte, je montai l'escalier, j'entrai dans notre petite chambre, et je m'assis sans me plaindre ni rien dire.

Mais tout de suite Juliette et ma femme avaient vu mon émotion profonde ; j'étais aussi blanc de poussière sur le côté gauche, où j'avais roulé, mon chapeau était déformé ; elles me regardaient toutes saisies, et ma femme s'écria :

« Florence, au nom du ciel, que s'est-il passé ?

— Ce n'est rien, lui dis-je, monsieur Jean m'a poussé dehors ; je suis tombé, et.... »

Alors leurs gémissements éclatèrent. Marie-Anne s'écriait :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Je t'avais bien prévenu, Florence; tu ne voulais pas me croire... Ah! mon Dieu, quel malheur! »

Et Juliette pleurait.

Bientôt quelques voisines vinrent s'informer. Le bruit se répandait déjà que j'allais être destitué, pour avoir insulté M. Jean. Les gémissements redoublèrent à la maison; mais j'avais pour moi la conscience d'avoir rempli mon devoir; et vers sept heures, au moment du souper, voyant ma femme et ma fille si désolées, je leur dis de ne rien craindre; qu'il existait encore une justice en ce monde; que toutes les menaces de M. Jean, et toute la puissance de M. le garde général ne pourraient me faire ôter ma place, parce qu'on serait bien forcé de m'entendre avant de prononcer, et que je serais soutenu par M. Jacques. Elles se calmèrent un peu, mais on pense bien que personne à la maison n'avait envie de manger, ni même de dormir.

Vers neuf heures nous entendîmes M. le garde général revenir à cheval de Sarrebourg, dans le silence de la nuit; il allait bientôt tout apprendre et m'en vouloir autant que son futur beau-père.

Georges revint plus tard; nous venions de nous coucher, et je racontais tout bas à ma femme ce qui s'était dit entre M. Jean et Louise, quand nous entendîmes son char à bancs passer au grand trot devant notre maison.

« Tiens, dis-je à Marie-Anne, le voilà qui revient de la vente des coupes; s'il savait que Louise l'aime!...

— Tais-toi! s'écria-t-elle épouvantée. Ne parle jamais de cela, Florence, nous serions perdus! »

Elle était toute tremblante.

Moi, j'avais mal aux reins, mais je ne sentais pas de grandes douleurs; le lendemain seulement, lorsqu'il fallut me lever pour tenir mon école, il me semblait ne pouvoir en venir à bout, tant la secousse avait été violente. J'aurais bien voulu garder le lit ce jour-là; pourtant avec l'aide de ma femme je pus m'habiller et m'asseoir dans le fauteuil.

Quel malheur d'être pauvre et de n'avoir que son état pour vivre!

Ces choses sont passées depuis bien des années, et rien que d'y penser j'en frémis encore. Je n'avais pas mérité de pareilles humiliations; M. Jean n'aurait pas osé traiter de la sorte un homme riche, capable de se défendre : la justice sans la force n'est pas assez considérée dans ce monde.

XVI

J'étais à peine assis depuis un quart d'heure à la petite fenêtre du pignon qui donne sur la grande rue, et je rêvais aux misères de ce monde, quand Georges arriva tout au loin, avec son chapeau de paille à larges bords, sa blouse et son bâton à pointe de fer. Il paraissait pensif; les gens en train de tirer le fumier des étables, de donner de l'air au bétail, ou de lâcher les poules dans les haies, s'arrêtaient tous à le regarder; lui ne faisait attention à rien. Ma femme, qui préparait notre café au lait dans la cuisine, entra bien vite en disant :

« Florence, voici Georges qui vient chez nous. Il vient savoir ce qui se passe; mais garde-toi bien de lui dire ce que tu m'as raconté hier.... M. Jean l'apprendrait, et....

— Ecoute, Marie-Anne, lui dis-je en me retournant, mêle-toi de tes affaires. Après avoir été roué de coups, j'ai bien un peu le droit de me plaindre! »

L'indignation me possédait. Juliette, qui balayait la chambre, ferma les fenêtres et sortit avec sa mère, et dans le même instant Georges montait l'escalier; il entra en me disant :

« Bonjour, monsieur Florence; je vais aux scieries et j'ai voulu vous voir en passant.

— Assieds-toi, Georges, prends une chaise, moi je ne peux pas bouger.

— Oui, fit-il, l'oncle Jean vous a maltraité, je sais ça! C'est un grand lâche; ce n'est pas à moi qu'il serait venu s'attaquer; c'est à un brave homme sans force et sans fiel qu'il s'en prend; c'est sa pauvre fille qu'il assomme, lui! Il n'y a pas de danger à courir au moins. Ah! vieux gueux, il faut espérer que ton tour viendra, et que tu ne seras pas toujours le plus fort. »

Et comme je l'écoutais, pensant qu'il avait bien raison :

« Savez-vous ce qui se passe maintenant, monsieur Florence? s'écria-t-il. Tout à l'heure, au moment où je sortais de chez nous, toute la maison en face était en l'air : l'oncle Jean lui-même courait à l'écurie seller un cheval, et criait à son vieux Dominique : « Vite un « médecin..... En route..... en route chez « M. Bourgard, à Sarrebourg! » et l'autre aussitôt est parti ventre à terre, sans même prendre le temps de mettre sa blouse... Vous comprenez, Louise est au lit, bien malade; il l'a

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

laissée hier sur place..... elle peut en mourir!... »

En parlant, il me regardait, la figure bouleversée de colère et de douleur; et moi je ne savais quoi dire, les cheveux m'en dressaient sur la tête. A la fin je m'écriai :

« Ecoute, Georges, tu peux te vanter d'avoir pour oncle un fameux barbare!

— Ne me parlez pas de lui, dit-il en serrant les dents, je serais capable de retourner là-bas tout de suite et de l'assommer!... C'est pour ça que je pars, je ne me tenais plus; j'ai mieux aimé courir, que de risquer un mauvais coup.

— Et tu as bien fait, lui dis-je, c'est sa fille!... Personne n'a le droit d'entrer dans leur maison, excepté ton père, comme maire de la commune, accompagné d'un gendarme, ou de quelque autre fonctionnaire. Nous autres, nous devons rester tranquilles; mais c'est terrible tout de même.

— Oui, c'est terrible! fit-il en se remettant à marcher lentement tout pensif. Quel malheur que je n'aie pas été là hier, quel malheur!... »

Et me représentant la satisfaction que j'aurais eue de le voir entrer la veille, et prendre son oncle au collet, je trouvais aussi que c'était bien malheureux.

Nous rêvions à cela, lorsque tout à coup s'arrêtant, il dit :

« Oui, c'est un fameux bandit!... Mais une chose que je voudrais bien savoir, une chose que je ne comprends pas, ce sont les raisons qu'il avait de battre sa fille jusqu'à la tuer; vous comprenez, monsieur Florence, il devait y avoir des raisons graves!

— Ah! lui dis-je, c'est qu'elle voulait se faire religieuse....

— Religieuse! s'écria-t-il stupéfait; Louise.... religieuse!...

— Oui, elle voulait retourner au couvent de Molsheim, elle voulait renoncer au monde; elle se trouvait trop malheureuse, et c'est moi qu'elle avait chargé de le dire à son père; comme son ancien instituteur, tu comprends, Georges, c'est moi qu'elle avait choisi.... »

Il me regardait jusqu'au fond de l'âme.

« Et c'est pour cela qu'il l'a battue? dit-il au bout d'un instant.

— Ce n'est pas justement à cause de cela, » lui répondis-je tout troublé.

Ma femme, qui nous entendait de la cuisine, venait d'accourir, en me faisant des signes selon son habitude; mais alors au lieu de l'écouter, la colère m'emporta, car on n'aime pas d'être conduit par sa femme comme un enfant, et je dis :

« Tu veux savoir le fin mot de l'histoire... Eh bien, c'est parce qu'elle t'aime!... Le vieux a dit qu'elle t'aime!... Il a poussé la fenêtre en criant : « Ton bon Dieu, tiens, le voilà!... « le voilà!... c'est le fils du gueux en face! »

— Il a dit ça... Vous l'avez entendu, monsieur Florence? fit-il tout pâle.

— Si je l'ai entendu! Il criait assez haut!...

— Et elle.... qu'est-ce qu'elle répondait?...

— Rien! — Il la secouait en criant : « Ré« ponds-moi donc.... Mens.... mens.... si tu « l'oses! »

— Et elle ne répondait pas?...

— Non, Georges, elle ne voulait pas mentir.... C'était la vérité! »

Je regardais ma femme pour lui dire : « Ça t'apprendra à venir toujours m'ennuyer; maintenant fais-moi des signes tant que tu voudras! » C'est aussi trop fort d'être pris par les gens pour un innocent, qui ne sait pas ce qu'il dit ni ce qu'il fait.

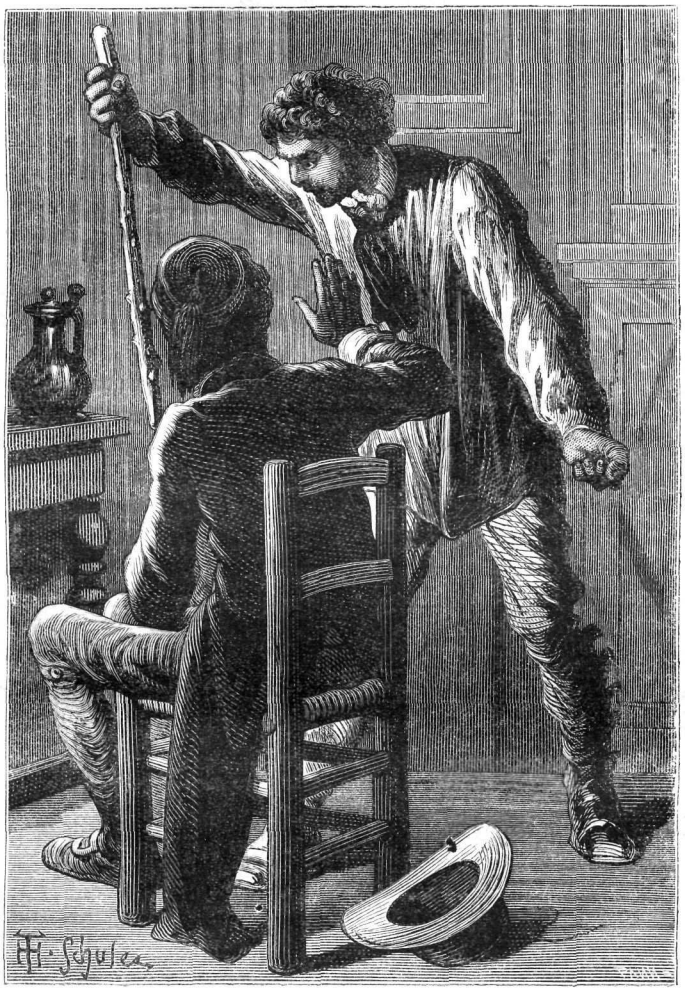
Georges était devenu tout rouge; il nous regardait l'un après l'autre, et puis tout à coup il s'écria :

« Eh bien oui, nous nous aimons!... Oui, je l'aime!... Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier.... Non!... toujours je l'ai aimée! Même lorsque je croyais la haïr, parce qu'on m'avait élevé dans cette idée, je l'aimais déjà.... Je criais contre elle, et j'en voulais à ceux qui me donnaient raison. Mais je me défendais.... je cachais tout là!... dit-il en posant un doigt sur son cœur. Seulement, depuis la voiture de regain, vous vous rappelez, monsieur Florence, depuis ce jour-là, c'est fini, je ne pense plus qu'à elle!... »

Il avait des larmes dans les yeux; il me tenait la main, et je voyais qu'il avait envie de m'embrasser.

« Ah! dit-il, que j'étais malheureux!... que je m'en voulais d'aimer la fille de l'oncle Jean; comme je me maudissais moi-même; comme je me traitais de lâche; comme je courais à droite et à gauche dans les bois, en me répétant : « Le vieux a volé ton père!... Le vieux « ne pense qu'à ta ruine!... » Et je devenais méchant!... — Que voulez-vous, ça me suivait partout; ça m'entrait tout doucement comme une vrille dans le cœur.... Je n'en pouvais plus!... Je la voyais toujours : au bois, au village, derrière la haie de leur jardin, dans les blés, à sa fenêtre.... A la fin j'ai vu qu'elle était comme moi, monsieur Florence; sans nous chercher, sans nous dire un mot, sans nous regarder, sans avoir l'air de nous connaître, nous étions partout ensemble. — Oui, oui, nous nous aimons! cria-t-il d'une voix

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Elle m'aime... et je l'aurai ! » (p. 80).

terrible, en frappant le plancher de son bâton ; Louise m'aime !... Elle m'aime.... et je l'aurai ! »

Il était devenu comme fou ; on aurait dit un de ces éperviers qui secouent leurs plumes le matin, en poussant leur cri de guerre. J'en étais épouvanté.

« Mais Georges, au nom du ciel, lui dis-je, ne crie pas si haut, tout le village va t'entendre !... Et puis tu dis : — Je l'aurai ! je l'aurai ! — mais le garde général ?

— Le garde général, s'écria-t-il en levant les mains d'un air de pitié ; le garde général.... pauvre diable.... qu'il vienne !... qu'il vienne !... Ah ! ah ! ah !

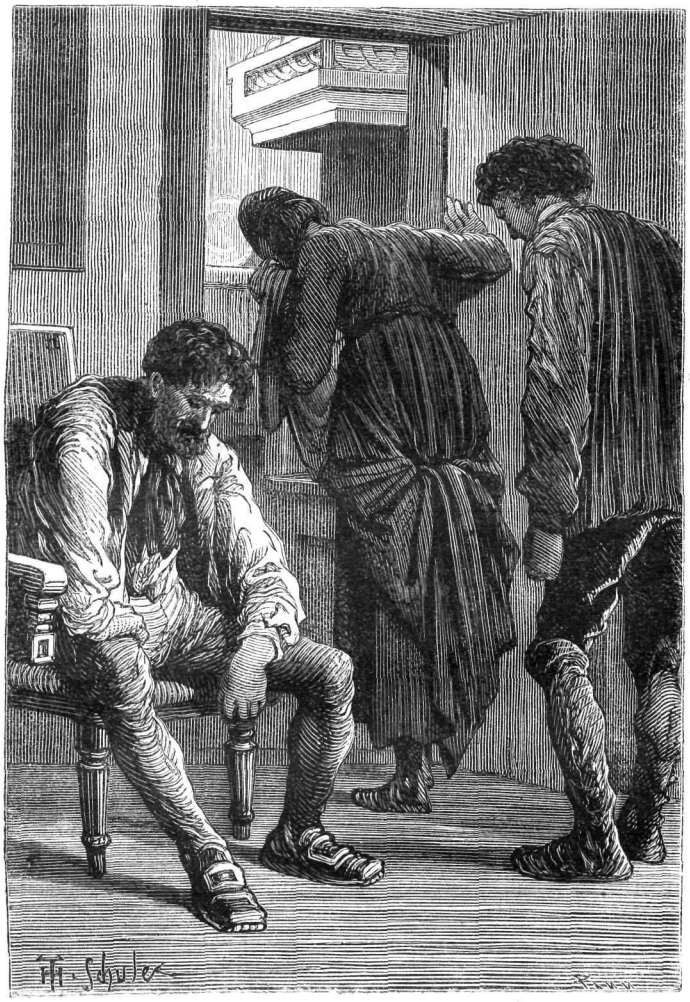
— Et l'oncle Jean ?

— L'oncle Jean a battu sa fille.... Il veut la sacrifier à sa haine.... Elle m'aime plus que lui.... C'est moi qu'elle aime.... Vous le savez bien.... Vous l'avez dit....

— Sans doute !... Mais ton père, malheureux ? Tout est contre toi, tout !...

— Ecoutez, monsieur Florence, dit-il brusquement, vous êtes un honnête homme, vous !... Parce que ces deux vieux se haïssent depuis trente ans, à propos d'une vieille baraque ; parce qu'ils se souhaitent la ruine ; parce qu'ils ne peuvent se voir sans frémir, nous devrions faire comme eux ; nous devrions continuer de père en fils à nous ruiner, à nous décrier, à nous mettre des bâtons dans les roues, à nous aigrir le sang, à nous détruire les uns les autres !... Vous croyez ça, vous, monsieur Florence ?... Vous trouvez ça juste ?...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je compris alors les grandes douleurs... (p. 84).

— Non, Georges, non, je ne dis pas ça, bien au contraire ; mais....

— Il n'y a pas d'autre raison que le bon sens, dit-il ; Louise m'aime.... je l'aime !... Eh bien, nous nous marierons ensemble, et nous serons heureux.... C'est clair ça !... Que les autres fassent ce qu'ils voudront ; c'est leur affaire. »

En même temps il sortit. Je le rappelai :

« Georges ! »

Il remonta deux marches.

« Où vas-tu ?... Qu'est-ce que tu vas faire ?...

— Je vais déclarer la chose à mon père tout de suite.

— Mais tu ne parleras pas de moi....

— Non.... non.... soyez tranquille, dit-il en descendant ; ça me regarde seul ! »

Et il partit.

Malgré mon mal de reins, je ne pus m'empêcher d'aller regarder à la fenêtre. Il remontait lentement la rue, son gros bâton à la main et la tête penchée, puis il rentra hardiment chez eux.

Alors je vins me rasseoir tout inquiet ; et pendant le déjeuner, jusqu'au moment de l'école, je ne fis que me représenter ce qui se passait là-bas : le terrible orage qui dans ce moment même éclatait entre le père et le fils, aussi hardis, aussi durs, aussi tenaces dans leurs idées l'un que l'autre. Tantôt je me disais que le père, affaibli par l'âge et les fatigues, céderait ; tantôt qu'il ne lâcherait pas et jetterait son fils à la porte.

Ces deux idées allaient et venaient dans ma

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tête. Enfin, vers sept heures, regardant encore une fois à la fenêtre et voyant la rue tranquille, je descendis faire ma classe du matin.

Pendant l'école je restai tout le temps dans ma chaire, et je vis avec plaisir que pas un de mes élèves ne paraissait content de ce qui m'était arrivé : leurs parents avaient tous donné tort à M. Jean ! et puis tous ces enfants m'aimaient, ils prenaient parti pour moi ; de temps en temps ils m'observaient par-dessus leurs livres, mais aussitôt que je les regardais, ils baissaient les yeux, dans la crainte sans doute de m'humilier.

D'autres instituteurs les auraient peut-être vus rire, car les enfants sont remplis de malice à l'égard de ceux qu'ils ne reconnaissent pas tout à fait justes, mais moi j'eus la grande satisfaction de les trouver de mon parti, contre celui qui m'avait maltraité.

Tout se passa donc dans l'ordre ordinaire ; et mon école finie, je n'eus qu'à jeter un coup d'œil dehors, pour me convaincre qu'une grande agitation régnait au village. Depuis le matin différentes nouvelles s'étaient répandues ; les voisins et les voisines parlaient sur leurs portes ; les femmes en bas criaient, les filles en haut écoutaient aux fenêtres. On commentait la maladie de Louise, le départ du vieux Dominique pour chercher un médecin ; on savait que Louise voulait retourner au couvent de Molsheim, pour ne pas épouser M. Lebel, et que son père l'avait battue ; on savait tout et l'agitation augmentait.

J'entendais la grand'mère Bouveret, notre voisine, crier dans la rue :

« La pauvre enfant aime mieux s'enterrer vivante dans un couvent, que d'épouser le rougeaud.... et son père l'a battue !... Ah ! mauvais calotin, tu serais depuis longtemps au bout d'une corde, s'il y avait encore une justice dans ce monde ; mais les hommes n'ont plus de cœur, pourvu qu'ils gagnent de l'argent, tout le reste leur est égal !... Et ce garde général Lebel, en voilà un beau merle pour Mlle Louise.... Oui.... oui.... c'est du propre !... Attends,... on l'a faite pour toi, mauvais muscadin !... Depuis l'arrivée de cet aristocrate au pays, on ne parle plus que de procès-verbaux ; c'est lui qu'on devrait assommer et jeter à la porte, et non pas ce pauvre M. Florence, cet homme du bon Dieu, qui n'a jamais seulement osé claquer une puce ! »

Elle avait une voix criarde qui s'entendait d'un bout de la rue à l'autre, et levait son poing maigre en l'air, comme pour menacer la maison de M. Jean.

Son fils, Nicolas Bouveret, le menuisier, cherchait à l'apaiser, en lui disant :

« Taisez-vous, grand'mère, taisez-vous ; ne dites pas de ces choses-là ; nos messieurs l'apprendraient, et ça pourrait tourner mal pour nous !

— Je me moque bien d'eux ! criait-elle encore plus haut. Ce n'est pas eux qui m'empêcheront de rouir mon chanvre, de le filer et de conduire mes chèvres à la pâture.... Qu'est-ce qu'ils peuvent me faire ? Est-ce qu'ils me donnent de l'ouvrage ? Est-ce que je leur dois de l'argent, moi ? Qu'on aille tout leur rapporter, tant mieux ! Je dis que c'est une honte de forcer une jeune fille d'épouser un homme qu'elle n'aime pas.... Je le dirais à Jean Rantzau lui-même ; il n'a qu'à venir, ce n'est pas Nanette Bouveret qui se gênera devant lui. »

Elle continuait ainsi sans se lasser ; plus loin, d'autres, encouragées par cette vieille, criaient aussi ; le village était en révolution à cause de Louise ; et je vis alors pour la première fois que toutes les femmes se soutiennent contre les hommes.

Marie-Anne avait aussi repris courage, voyant bien que tout le pays était avec nous ; ses craintes tournaient en colère.

« C'est maintenant, Florence, disait-elle, qu'on reconnaît le doigt de Dieu. Ce vieil avare si dur, à force de mauvaises actions, s'est attiré tout le monde sur le dos. Qu'il vienne nous attaquer avec son M. Lebel ; qu'il vienne nous ôter notre place, la montagne descendra pour nous soutenir. »

L'exaltation la gagnait à force d'avoir eu peur, et j'étais forcé de la calmer, en lui disant que ma place à la mairie dépendait de M. Jacques seul ; que tous les maires choisissent ceux qui leur conviennent pour ce poste, sans avoir à donner aucune explication, et que je n'avais donc rien à craindre de M. Jean.

« Tant mieux, Florence, disait-elle, tant mieux !... Mais il t'a battu et je voudrais le voir sur la charrette ! »

Les femmes n'ont pas de modération ; le mieux est de ne pas leur répondre, car elles trouvent toujours des raisons pires les unes que les autres, et cela n'en finirait jamais. Je pris donc mon mal en patience, l'écoutant pendant tout le dîner s'emporter contre M. Jean et lui prédire sa perte prochaine, ce qui du reste ne pouvait lui faire aucun mal.

Les choses continuèrent de la sorte, en augmentant partout jusqu'au soir, et ma classe de l'après-midi fut interrompue bien des fois, par les propos violents des femmes qui passaient devant mes fenêtres, allant jusqu'à dire

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il fallait enfoncer la porte du vieux Rantzau et délivrer sa fille. M. Jean le savait sans doute, car plus d'un des siens lui rapportait les paroles de ses ennemis ; mais cet homme orgueilleux n'était pas de ceux qui se laissent intimider par des menaces, ou qui renoncent facilement à ce qu'ils veulent ; il le montra bien en ce jour.

A cinq heures, au moment de fermer mon école, la servante de M. Jacques vint me prévenir que M. le maire avait à me parler. Je partis tout de suite ; quelques voisins voulaient m'aider à marcher, mais je m'y rendis seul, en les remerciant.

La maison de Jean Rantzau était silencieuse, celle de M. Jacques aussi. J'entrai dans la salle à droite, où M. le maire me faisait quelquefois rédiger ses actes. Il était là seul, assis devant son grand bureau noir, une jambe à cheval sur l'autre, les joues longues et l'air défait ; on aurait dit qu'il avait vieilli de dix ans.

« Ah ! c'est vous, Florence, dit-il. Tenez, regardez-moi ça ! »

Il me tendait un papier de son frère Jean, un papier timbré, invitant M. le maire à faire afficher le *jour même* l'annonce du mariage de M. Paul-Lucien Lebel, garde général des eaux et forêts au village des Chaumes, avec Mlle Louise-Amélie Rantzau, fille unique de Jean Rantzau, propriétaire au même endroit.

J'étais devenu tout tremblant ; cela me paraissait impossible, abominable. M. Jacques me regardait avec ses grands yeux gris-jaune ; et comme je restais là, confondu, il me dit :

« Que pensez-vous de ça ?

— C'est terrible, lui dis-je.

— Oui, vous avez raison, fit-il ; mon frère, pour me ruiner, vend sa fille au garde général ; il sacrifie Louise à sa vengeance ! L'autre accepte tout, promet tout, il fera les procès-verbaux qu'on voudra ; il faut être un fameux misérable, pour conclure des marchés de ce genre ; il faut avoir bien envie de s'enrichir... C'est triste... bien triste ! »

Je ne répondais rien.

« Vous pouvez écrire, Florence, dit-il, l'affiche sera posée ce soir même, tout le monde la verra. »

Je m'assis donc, et, les yeux troubles, j'écrivis l'affiche de ma plus grosse écriture, avec la date et le reste.

M. le maire rêvait ; il avait sa tabatière et son mouchoir sur le bureau, sous la main, et regardait vers la fenêtre d'un œil vague. Quand j'eus fini, il jeta lui-même quelques grains de tabac sur l'écriture et se mit à relire l'acte, puis il me dit :

« C'est bien ça ! Posez le cachet de la mairie. »

C'est ce que je fis. Il signa ; et me rendant le papier :

« Oui, Florence, dit-il, c'est fort d'assister soi-même à des marchés honteux, passés en vue d'atteindre votre propre ruine, c'est fort, n'est-ce pas ? Eh bien, mon ami, ce n'est encore rien auprès de ce qui me reste à vous dire, non, ce n'est rien ! Mon Dieu, ce coup du frère Jean m'aurait forcé de renoncer à mon commerce de bois, voilà tout ! J'en ai bien assez !... J'aurais loué mes scieries et fait autre chose. Mais, s'écria-t-il, ce que vous ne croiriez jamais, Florence, ce que je n'ose dire qu'à vous, un véritable honnête homme, c'est que mon fils... Georges..... aime la fille d'un brigand pareil !... »

Sa voix montait ; il avait une voix tonnante dans cette grande salle vide ; et moi je disais, ayant l'air de m'étonner :

« Comment, monsieur le maire,.. est-ce possible ?...

— Oui, s'écria-t-il, c'est possible, c'est vrai !... Lui-même, entendez-vous, lui-même ce matin est venu me faire cette déclaration. »

Et comme je baissais les yeux, n'osant le regarder, car ses joues se plissaient, ses mâchoires se serraient, et son grand nez touchait presque son menton à force d'indignation, il dit :

« Voilà ce qui m'attendait à la fin ! Mon fils veut épouser la fille de ce cafard, de cet être plat, qui m'a volé la maison de mon père, devenu vieux, sourd et coureur d'eau bénite ; la fille de cet abominable hypocrite, qui n'avait jamais à la maison qu'un mot à la bouche : « Oui, papa !... Vous avez raison, papa !.. C'est « juste, papa !... » et qui flattait le pauvre homme dans ses idées dévotieuses, en disant toujours : « Amen, papa, amen !... » Ah ! le gueux, il savait bien ce que tout cela devait lui rapporter ! Tandis que moi, mille tonnerres, je ne pouvais pourtant pas faire ça ! cria-t-il en donnant un coup de poing furieux sur la table ; je ne pouvais pas dire du matin au soir : — Oui, papa !... Amen !... Dieu vous bénisse !... — Ça m'aurait retourné le cœur ; je ne pouvais pas !... Il a tout attrapé par ce moyen, et moi j'ai eu ric-à-rac ce qu'on ne pouvait pas m'ôter, ce que la loi forçait de me donner ; sans ça le cafard, qui parlait toujours de son droit d'aînesse, m'aurait dépouillé jusqu'à la chemise. »

Sa figure en disant cela était épouvantable, et malgré tout, oui, je comprenais alors mieux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sa haine, sa colère ; je sentais qu'il n'avait pas tout à fait tort.

« A vous, Florence, cria-t-il, je peux dire ça ! Je n'en ai jamais parlé qu'à mon fils ; mais vous êtes un ami, plus qu'un ami ! Voilà comment il m'a volé !... »

Je ne disais rien, restant les yeux baissés et troublé jusqu'au fond de l'âme.

Après ce grand éclat il se calma un peu et dit en prenant une prise avec une sorte de rage :

« Oui !... Et maintenant mon fils aime la fille de ce bandit... Avez-vous jamais entendu parler d'un malheur pareil ?... Il l'aime !... Oh ! depuis longtemps, Florence, je m'en méfiais, je voulais le faire partir... Il l'aime !... Il veut l'épouser ! »

Sa colère recommençait, et je ne pus m'empêcher de dire, tout désolé :

« Mais, monsieur le maire, malgré tout, c'est pourtant une bonne fille, une excellente enfant...

— Hé ! s'écria-t-il en s'empoignant les cheveux avec désespoir, qui est-ce qui vous dit le contraire ? mais c'est la fille de Jean !... »

Alors, je ne dis plus rien, sa désolation me touchait ; et qu'est-ce que j'aurais pu dire ? des mots !... A quoi cela aurait-il servi ?

Il se tut longtemps ; et recommençant d'une voix étouffée :

« Oui, Georges m'a dit ça, fit-il ; et je lui ai donné jusqu'au soir pour changer d'idée, ou pour s'en aller d'ici... Douze heures !... Il renoncera, ou je n'aurai plus de fils !... Je serai seul, toujours seul !... »

La manière dont il disait ça m'arrachait presque des larmes, j'avais envie de sangloter.

« Il faudra qu'il m'arrive comme au grand-père, qui est mort sans enfants, après en avoir eu douze ; moi je n'en ai qu'un, et je les perds tous à la fois ; je voudrais bien savoir où je l'ai mérité. »

Dans ce moment Georges passait devant les fenêtres, et M. Jacques, sans se détourner, dit :

« Le voilà ! »

La porte de l'allée s'ouvrit, puis celle de la chambre ; c'était lui !... Il s'avança jusque près du bureau, et son père, d'une voix enrouée, lui demanda :

« Eh bien ?

— Eh bien, dit-il, j'ai réfléchi : c'est décidé... ça reste décidé... Je ne peux pas changer.

— Alors tu pars ?

— Non !...

— Tu veux rester dans ma maison, malgré moi ! dit le père, en le regardant avec de mauvais yeux.

— Je n'ai pas dit cela, répondit Georges d'un ton ferme. Vous êtes le maître chez vous, mon père ; si vous m'ordonnez de sortir, je sortirai ; mais je ne quitterai pas le village, j'irai m'établir à l'auberge et ça fera du scandale. »

Le vieux frémit !

Georges était rouge sous sa petite barbe crépue, jusque derrière les oreilles ; il avait les yeux et le cou pleins de sang, mais il restait maître de lui ; son père, assis dans son fauteuil, la tête penchée, réfléchissait ; et moi, car dans le fond j'aimais cet homme, ma poitrine, en voyant son chagrin épouvantable, ma poitrine éclatait ; j'avais mal !

« Ah ! dit-il lentement, quel malheur !... Parlez-lui donc, Florence ; dites-lui qu'il ne peut pas épouser cette fille.... Que je ne peux pas aller la demander pour lui.... Que c'est impossible !

— Je ne vous demande pas ça non plus, mon père, répondit Georges. Je vous ai dit : « J'aime Louise ; Louise m'aime !... Nous « nous sommes défendus longtemps tous les « deux ; mais c'est fini, nous nous aimons !... « Vous ferez ce que vous voudrez.... et l'oncle « Jean aussi fera ce qu'il voudra ; mais si l'on « force Louise d'en épouser un autre, foi de « Rantzau, il arrivera de grands malheurs ! » Voilà ce que je vous ai dit, mon père, et ce sera ! Maintenant, voulez-vous que je quitte votre maison ?...

— Non ! dit le vieux sans bouger, ça ferait plaisir à l'autre ; reste !... Mais nous vivrons ensemble comme deux étrangers.

— C'est bien, mon père, » fit Georges.

Il allait sortir, lorsque la mère, la pauvre femme qui depuis tant d'années ne sortait jamais de sa cuisine, et qui même les grands jours de fête se tenait debout derrière la chaise de son mari, pour le servir, la pauvre mère entra comme une perdue, le tablier sur les yeux, poussant un cri déchirant :

« Rantzau ! »

Elle ne put en dire davantage : le vieux, sans tourner la tête ni la regarder, lui montra la porte ; elle rentra dans la cuisine en silence ; Georges la suivit lentement, et la porte se referma. Le père, lui, restait là dans son fauteuil, penché, les yeux à terre.

Je compris alors les grandes douleurs humaines.

Au bout de quelques minutes, comme nous étions dans le silence, il se leva, alla vers l'armoire, et tira d'une corbeille la petite clef des affiches, en me disant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Venez, Florence ! »

Nous sortîmes ensemble jusqu'à la mairie ; il mit lui-même l'affiche dans le cadre et referma la grille. Ensuite, me souhaitant le bonsoir, il retourna chez lui, et j'allai chez nous.

XVII.

Depuis l'apposition de cette affiche à la mairie, de jour en jour la maladie de Louise devenait plus grave et retardait le mariage. Des médecins arrivaient de toutes les communes environnantes, et tenaient conseil entre eux : c'étaient M. Bourgard, de Sarrebourg, homme d'une grande expérience et connu de tout le pays, M. Virlet, de Blâmont, M. Saucerotte, de Lunéville, enfin tous les meilleurs médecins à dix lieues des Chaumes.

On les regardait aller et venir, aucun bruit de leurs consultations ne se répandait au village.

M. le garde général venait de prendre un congé, soi-disant pour aller chercher ses papiers. C'était le garde à cheval Caille, de Saint-Quirin, qui le remplaçait.

L'automne alors était venu, avec sa grande mélancolie, ses grands coups de vent qui passent dans les bois et nous annoncent l'hiver.

Moi, j'allais tous les jours chez M. le maire après l'école, faire mon service de secrétaire communal. M. Jacques avait son rhumatisme; il souffrait en silence, la jambe sur un tabouret, le coude sur son bureau et les yeux tournés vers la fenêtre, où tombaient à chaque coup de vent les feuilles jaunes de la vigne du pignon, et quelques brins de paille du hangar. Tout semblait s'en aller; les grands peupliers qui longent la route faisaient entendre leur murmure sans fin.

Nous étions là tous les deux; j'écrivais et lui rêvait, toussant quelquefois et disant d'une voix enrouée :

« Je me fais vieux, Florence, je me fais vieux !... J'ai trop travaillé !... et pour qui ?... »

A quoi je répondais :

« Ah ! monsieur le maire, vous aurez encore de beaux jours...

— Jamais, disait-il, jamais, c'est fini !... »

Georges, le soir, en revenant de visiter leurs coupes et leurs scieries, passait devant la fenêtre en détournant la tête; le père et le fils n'avaient plus l'air de se connaître; et la mère, toujours les yeux rouges, portait en haut ses repas au garçon.

M. Jacques une fois, une seule fois me dit avec amertume :

« Florence, maintenant j'ai deux frères Jean : l'un dedans et l'autre dehors ! La maison n'est plus à moi, je ne suis plus maître ici. »

L'indignation et la douleur perçaient malgré lui dans ses moindres paroles; et toujours il finissait par dire :

« Ah ! si j'étais seulement couché sur la colline avec les anciens. Ils dorment eux, ils ne savent plus rien de ce monde ! »

Mais si M. Jacques souffrait, de l'autre côté de la rue c'était encore bien pire. Chaque fois que je passais, derrière le treillis du jardin, devenu transparent par la chute des feuilles, je voyais M. Jean, en longue camisole de laine grise, se promener dans les allées lentement, la tête nue. Qu'il fît du vent et de la pluie, qu'un dernier rayon de soleil tombât entre les arbres dépouillés, M. Jean se promenait toujours, ne pouvant vivre dans sa maison, où la vieille garde-malade Simone, la servante Rosette et les médecins étaient devenus maîtres.

Cet homme dur s'affaissait; il se promenait le dos voûté; son nez se recourbait, comme on raconte des vieux aigles, qui finissent ainsi par ne plus pouvoir ouvrir le bec et meurent de faim, punition naturelle de leur férocité et de leurs carnages.

En voyant cela, je pensais tristement :

« Ah ! tu l'as bien mérité, barbare, et tu le mérites encore tous les jours, par ton obstination à vouloir marier ta pauvre enfant, ta propre fille, ton propre sang, avec un être qu'elle ne peut voir. Ah ! tu mérites ton sort, et je ne te plains pas, l'orgueil et la haine méritent ce châtiment. »

C'est ce que je me disais.

Et dans ce temps, un soir, je le vis prier à l'église ; cette fois il priait bien, regardant la terre ; ce n'était plus de la comédie, et je pensai : « Il faut que l'état de Louise soit bien grave ; pour qu'un pareil homme prie, il faut des choses extraordinaires ! » J'étais allé chercher après l'école un cahier de musique que j'avais oublié le matin à l'orgue; et regardant de là-haut, dans notre petite église froide et sombre, cet homme terrible agenouillé et priant tout seul, sa tête chauve sur ses mains jointes, au milieu du grand silence, ces idées me poursuivaient ; j'élevais ma prière à l'Eternel, pour le salut de ma chère élève, étant convaincu que sa position était presque désespérée.

Je ne me trompais pas; en arrivant chez nous, la première chose que Marie-Anne me dit, ce fût :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Tu sais, Florence, que tous les médecins ont abandonné Louise, et qu'un autre grand médecin de Nancy, M. Ducoudray, doit venir ?

— Non, je ne le savais pas, lui répondis-je ; mais j'avais là quelque chose, un poids sur le cœur qui m'avertissait d'un danger : ce devait être cela. »

Et j'entrai dans mon cabinet, plus triste et plus rêveur encore que d'habitude.

Nous ne parlâmes pas de cela pendant le souper ; mais chacun y pensait, chacun faisait des vœux pour la pauvre enfant que nous avions vue si jeune, si belle, si douce, si bonne pour nous et pour les pauvres, et maintenant à la dernière extrémité !

Le soir, en me couchant, je priai pour elle ; et le lendemain le grand médecin arriva ; tous les autres se réunirent.

C'était à la fin de l'automne, le temps s'était remis au beau, après de grandes pluies ; les arbres n'avaient plus de feuilles ; on n'allait plus à la pâture, parce que les pieds des animaux défonçaient les prairies humides, et l'école était pleine d'enfants.

Tout le village savait ce qui se passait chez M. Jean ; tout le monde s'en inquiétait.

Or, l'école du matin étant finie, vers onze heures, je venais de remonter dans notre chambre et la table était mise, nous allions dîner, quand tout à coup Mlle Rosette, la servante de M. Jean, entra, criant d'une voix lamentable :

« Monsieur Florence, venez à la maison, on a besoin de vous ; M. Ducoudray, le médecin de Nancy, veut vous voir, il veut vous parler.

— A moi ? lui dis-je étonné. Vous vous trompez, Rosette ; qu'est-ce qu'un si grand savant peut avoir à dire au pauvre maître d'école des Chaumes ?

— Non ! non ! je ne me trompe pas, s'écria-t-elle. C'est M. Florence l'instituteur que ces messieurs demandent. Venez..... venez vite ! »

Figurez-vous ma surprise ! — Ayant déjà mis ma camisole pour dîner, je décrochais ma capote derrière l'armoire, lorsque Marie-Anne entra en criant :

« Où vas-tu, Florence ? Prends garde..... prends garde..... M. Jean est là !... Tu sais comme il t'a traité !...

— Ah ! Marie-Anne, dit la servante désolée, ne craignez rien, notre pauvre monsieur, depuis la dernière consultation, n'est plus le même homme ; il tombe ensemble, il ne dit plus rien, tout le monde entre et sort. Monsieur Florence, au nom du ciel..... »

Je n'entendis pas la fin de tout cela, et prenant mon chapeau, je partis en courant. Dehors je ralentis le pas pour me remettre, et j'arrivai là-bas, réfléchissant à ces choses étranges.

Comme Rosette l'avait dit, la porte de la maison était ouverte, entrait et sortait qui voulait. Plusieurs domestiques stationnaient autour des voitures, ils me regardèrent entrer ; et dans la grande salle du piano, je vis les médecins réunis : quatre ou cinq vieux en capote, la cravate lâchée, les cheveux ébouriffés, parlant et se disputant entre eux sans gêne, comme de vrais savants qui ne s'inquiètent que de leurs affaires.

Au moment où je paraissais sur le seuil, M. Bourgard, de Sarrebourg, qui me connaissait, dit :

« Le voilà ! »

Je les saluai tout ému.

L'un d'eux, le plus grand, en habit noir et cravate blanche, la figure longue, avec un gros nez, une grande bouche, le front large et haut, et de grandes rides, l'air respectable comme un de nos inspecteurs de l'université, M. Ducoudray, de Nancy, me demanda très-poliment :

« Vous êtes monsieur Florence, l'instituteur des Chaumes ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, monsieur, dit-il d'un air agréable et pourtant très-sérieux, nous sommes dans un cas singulier, dont vous seul pouvez nous donner la solution. »

Et comme je voulais m'excuser, disant que j'étais un pauvre maître d'école, bien incapable d'éclairer des gens aussi instruits, il m'interrompit.

« Attendez ! fit-il. Laissez-moi vous expliquer ce dont il s'agit. — Vous savez sans doute, monsieur, que mes confrères ici présents sont plusieurs fois venus aux Chaumes, pour traiter la maladie de Mlle Louise Rantzau, tantôt seuls et tantôt en consultation ?

— Oui, monsieur, lui répondis-je.

— Ils ont cru devoir recourir à mes lumières, fit-il en continuant. J'ai vu la malade ; elle est gravement atteinte d'une douleur qui la mine, et qui la tuera certainement, si nous ne parvenons pas à en connaître la cause. J'ai beaucoup insisté pour obtenir d'elle des indications précises à ce sujet ; mais par un sentiment quelconque de crainte ou de pudeur, nous ne pouvons obtenir d'elle les renseignements indispensables. A la fin, monsieur, sur ma grande insistance, cette jeune et intéressante malade, en pleurant et se cachant la figure, s'est écriée : « Non ! jamais... jamais je « ne pourrai dire cela !... Demandez à M. Flo-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« rence!... » Et puis elle a paru épouvantée de ce qu'elle venait de nous dire. Maintenant, monsieur, parlez, le sort de la pauvre enfant est entre vos mains; que savez-vous des causes de cette maladie ? D'après vos indications nous allons diriger le traitement. Soyez clair, je vous prie, et n'hésitez pas ; vous êtes entre gens qui prennent sur eux toutes les responsabilités. »

J'étais devenu très-pâle, et quand il eut fini, m'essuyant les yeux, car malgré moi des larmes me coulaient sur les joues, je dis :

« Eh bien, monsieur, quoi qu'il puisse m'arriver, quand je devrais perdre ma place et tomber dans la misère, à cause de ce que je vais vous dire, il faut que vous sachiez tout. Louise aime son cousin Georges Rantzau, qui l'aime aussi et qui donnerait sa vie pour elle: mais les pères de ces deux jeunes gens — deux frères pourtant! — se détestent depuis des années; ils se sont fait le plus grand tort; ils ont divisé et scandalisé le pays par leur haine abominable, et jamais ils ne consentiront au mariage de leurs enfants, qui le savent et sont désespérés... Ma pauvre Louise est désespérée; elle aime mieux mourir que d'épouser le garde général qu'on veut lui donner de force!...Voilà, messieurs, la vérité; je vous le dis, c'est cela... vous pouvez me croire!

— Et nous vous croyons, dit alors le vieux médecin de Nancy, en regardant ses confrères. Vous le voyez, messieurs, je ne m'étais pas trompé, c'est le second cas de ce genre que je rencontre dans ma pratique : le sentiment de l'amour l'emportant même sur l'instinct de conservation!.... Fidèle jusqu'à la mort!... »

Comme il finissait de dire cela, en me retournant je vis M. Jean; il était entré par la petite porte du cabinet, il avait tout entendu. Mais c'était un homme tout autre que deux mois avant! Il n'avait plus que les os et la peau, il était voûté, jaune, se laissant aller, ne faisant plus attention à rien, le grand gilet ouvert, la chemise sans cravate, enfin un être en quelque sorte ruiné, sans souci de lui-même, comme on se représente les avares qui ont perdu leur trésor; lui, il avait perdu son orgueil!

M. Ducoudray s'étant retourné pour lui dire :

« Vous venez d'entendre, monsieur?

— Alors, fit-il, la langue épaisse, vous ne pouvez plus rien essayer? Vous ne savez plus rien? Vous...

— Nous savons, interrompit le docteur d'un ton bref, que votre pauvre enfant s'éteindra dans quelques semaines, aux premiers grands froids, si vous ne trouvez pas moyen de vous entendre avec votre frère, et de marier ces jeunes gens qui s'aiment!... Voilà ce que nous savons!... »

Et prenant son chapeau, avec un petit manteau gris, sur la table, il dit :

« Messieurs, la consultation est terminée, je crois que nous pouvons partir. »

Il sortit, les autres le suivirent; et les domestiques aussitôt coururent chercher les chevaux à l'écurie, pour atteler.

Moi, j'étais aussi dehors, sur la porte, regardant ce mouvement, et rêvant à ce qui venait de se passer. M. Jean restait seul dans la salle; je ne sais pas quelle figure il avait, mais il pouvait bien se frapper la poitrine et dire :

« C'est ma faute!... c'est ma très-grande faute! »

Une heure sonnait. Je rentrai bien vite casser une croûte de pain, avant d'entrer à l'école, où les enfants étaient déjà réunis, criant, sifflant et se réjouissant, tout étonnés de mon retard; depuis vingt-cinq ans cela ne m'était jamais arrivé!

Aussitôt que je parus, l'ordre se rétablit; mais on pense bien que je n'avais guère la tête à mes leçons. Tant de chagrin depuis bientôt deux mois m'avait aussi rendu malade; je m'indignais contre le genre humain, je voyais tout en noir; mon herbier, mes insectes, mes fossiles, tout était abandonné. Ce jour-là surtout, après avoir appris le danger de Louise, je souffrais beaucoup; et les questions, les observations de ma femme pendant le souper m'étaient insupportables.

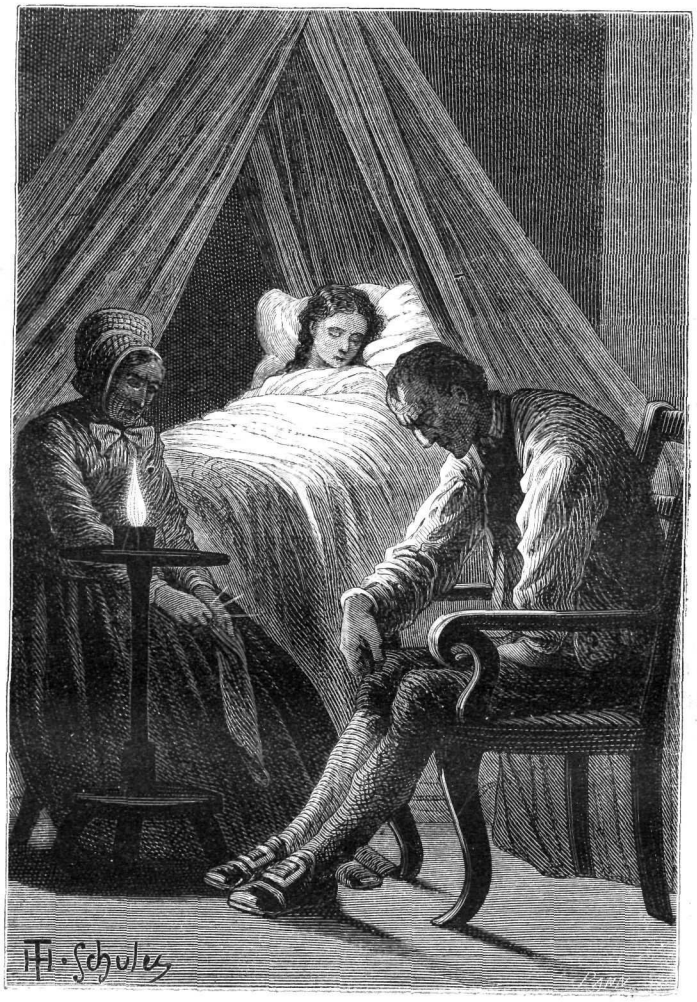
« Laisse-moi tranquille, lui disais-je, ne me parle pas!... Mon existence n'est-elle pas assez empoisonnée, sans entendre encore toutes ces vaines paroles! »

Enfin, Marie-Anne et Juliette ayant replié la nappe, lavé la vaisselle et fini leur ouvrage, allèrent se coucher. Moi, dans mon cabinet, je rêvais près de ma lampe, me demandant si M. Jean aurait la barbarie de persister dans sa volonté jusqu'à la fin; s'il verrait mourir son enfant, plutôt que de lui rendre au moins l'espérance, et si Dieu permettrait une si grande injustice.

Cela me paraissait impossible; j'en étais révolté ; je maudissais cet homme et je lui souhaitais des châtiments proportionnés à sa méchanceté.

Vers onze heures, las de rêver à ces choses terribles, comme tout le monde dormait, je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



M. Jean assis là, le regard sombre... (p. 88).

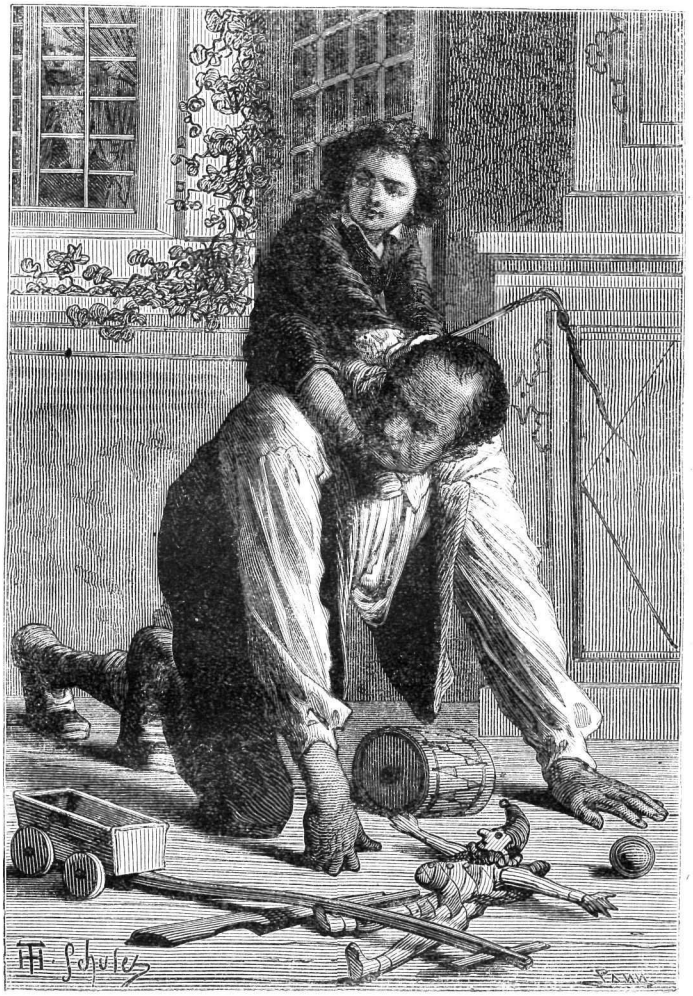
descendis fermer la porte de notre maison avant d'aller me coucher, selon mon habitude. La nuit était froide, des nuages couvraient le ciel, et sentant que cette fraîcheur me faisait du bien, je me mis à marcher le long de la rue, voyant au loin briller une lumière dans la maison de M. Jean : c'est là que reposait Louise !

La confiance qu'elle avait eue en moi plus qu'en tout autre, lorsqu'elle disait : « Demandez à M. Florence ! » cette confiance me touchait. Je me figurais qu'en me rapprochant à cette heure silencieuse, la pauvre enfant pouvait deviner ou sentir qu'un ami s'avançait vers elle ; c'était une idée superstitieuse, mais cela m'attendrissait.

Bientôt arrivant au haut de la rue, je vis cinq ou six cordes de bois de chauffage entassées au coin de la maison du maire ; et derrière ce bois, un peu plus loin, j'aperçus de la lumière dans le bureau : M. Jacques veillait donc aussi !... Il ne pouvait pas dormir non plus, lui !...

Je m'arrêtai près de ce tas de bûches, regardant en face la fenêtre de la chambre où je me représentais Louise abandonnée des médecins, sans un mot de consolation, sans un ami pour lui tenir la main dans ce moment terrible où la vie s'en va ; entre la vieille garde-malade — qui tricote toujours au pied du lit des mourants, en écoutant leurs longs soupirs avec calme, pourvu qu'elle ait sa petite bouteille d'eau-de-vie sur la cheminée — et M. Jean assis là, le regard sombre, indigné

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux! (p. 94).

de voir qu'on aimait mieux mourir, que d'épouser son garde général.

Ces idées m'aigrissaient le sang; et moi qui ne suis pas un méchant homme, qui n'ai jamais frappé de ma vie un enfant à l'école, je me souhaitais la force de châtier ce monstre de la nature, me disant que Georges ferait bien de l'exterminer.

Mais comme au bout de quelques minutes rien ne bougeait; comme les deux lumières restaient immobiles dans l'ombre et que tout semblait devoir continuer ainsi jusqu'au matin, j'allais me retirer, quand un bruit attira mon attention.

On marchait chez M. Jean; une seconde lumière parut à l'autre extrémité du bâtiment, puis elle s'éteignit; un pas lourd se mit à descendre l'escalier, et la porte de l'allée en bas s'ouvrit avec précaution. Dans cette nuit noire, je ne voyais rien; mais bientôt j'entendis quelqu'un traverser la rue et venir de mon côté. J'eus peur : — C'était peut-être M. Jean!... S'il allait me trouver là! — J'entendis qu'on s'arrêtait... qu'on écoutait... Et tout à coup la grande taille de Jean Rantzau se dressa devant la fenêtre éclairée de M. Jacques. Il regardait, il se penchait pour voir à l'intérieur. Qu'est-ce qu'il voulait faire? Je le croyais capable de commettre un crime; mon cœur battait avec force. Il regarda longtemps, et finit par toquer doucement à l'une des vitres.

Aussitôt une voix rude, celle de M. Jacques, qu'on reconnaissait très-bien au milieu de ce grand silence, cria :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Qui est là ?

— C'est moi, fit M. Jean ; ouvre ! »

La lumière s'approcha et la fenêtre s'ouvrit. Les deux frères, après trente ans de haine, se retrouvaient face à face : Jacques, la lampe en l'air, ses grands yeux écarquillés de surprise, ses cheveux gris ébouriffés, l'air dur ; et Jean, le front penché comme un malheureux.

« Que veux-tu ? fit brusquement M. Jacques.

— J'ai à te parler, » répondit Jean d'une voix humble.

Et comme son frère ne bougeait pas et le regardait, la mine hautaine, il ajouta tout bas :

« Jacques.... ma fille va mourir !. .. »

Jacques ne dit pas un mot ; il referma sa fenêtre et sortit ouvrir la porte de la maison ; puis ils entrèrent tous deux en silence, comme des ombres. Un instant après, M. Jacques rouvrit sa fenêtre et tira les volets.

J'attendis encore un bon quart d'heure, prêtant l'oreille ; mais aucun bruit, aucune parole n'arrivant au dehors, je repris le chemin de la maison, bien étonné de la scène étrange qui venait de se passer sous mes yeux. J'y rêvai toute la nuit ; ces deux figures, éclairées subitement au milieu des ténèbres, étaient comme peintes dans mon cerveau, et je me demandais :

« Qu'est-ce que cela signifie ?... Qu'est-ce qu'ils avaient à se dire ?... Qu'allons-nous apprendre maintenant ? »

Je finis par m'endormir.

Le lendemain, jeudi, jour de congé, vers huit heures, ayant déjeuné, la curiosité me poussa d'aller voir M. Jacques, espérant découvrir quelque chose sur sa figure.

Je partis donc. J'avais quelques actes de l'état civil à expédier. Comme j'arrivais dans l'allée, Mme Rantzau descendait l'escalier avec une pile de chemises sur son bras ; la porte de la salle en bas était ouverte, et sur le plancher s'étalait une grande malle de cuir, déjà pleine d'un côté d'effets de toute sorte, habits, gilets de flanelle, brosses, souliers, enveloppés de journaux ; il ne restait plus qu'à remplir le gros couvercle à double fond, et la bonne femme continua son ouvrage.

M. Jacques, lui, en bras de chemise devant le petit miroir pendu à la fenêtre, finissait de se peigner la barbe.

Aussitôt qu'il me vit, il s'écria d'un ton brusque :

« Ah ! c'est vous !... J'allais vous faire appeler..... Je pars !... Je vais à Sarrebruck..... Un de mes hommes, là-bas, un gueux, vient de lever le pied ; il a fait banqueroute !... On ne trouve plus que des bandits, des misérables sur son chemin. .... Allez donc vous fier aux gens !... Canaille !... L'adjoint est prévenu.... il va venir.... . Ah ! le voilà !...

— Bonjour, monsieur le maire, dit le père Rigaud en entrant. Vous m'avez envoyé chercher ; qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe qu'on veut me voler, dit M. Jacques ; un gueux, un marchand de bois de Sarrebruck, a filé du côté de Hambourg ou du Havre, après avoir vendu mon bois et empoché l'argent... Voilà !... Il faut maintenant que je coure après lui, avec mon rhumatisme, et que je tâche de faire arrêter le bandit avant qu'il soit sur mer.

— Ah ! dit Rigaud, c'est bien triste des choses pareilles..... Et quand pensez-vous revenir ?

—Est-ce que je sais ? cria M. Jacques furieux. Si je mets la main sur mon homme, il faudra nommer des syndics à la faillite, plaider, graisser la patte des uns et des autres..... Qui dit Prussien, dit voleur ! Et si le bandit a passé en Amérique, comme tous les banqueroutiers allemands, il faudra repêcher à droite et à gauche ce qu'il aura pu laisser, voir s'il a touché tout l'argent, mettre des oppositions... Ces affaires-là ne finissent jamais..... C'est le diable pour en tirer quelque chose. »

Ainsi parlait M. Jacques d'un air indigné. Nous ne disions rien, nous regardant tout stupéfaits.

Quand il eut passé les manches de sa capote, ouvrant le bureau, il dit à Rigaud :

« Vous allez me remplacer en attendant ; prenez le timbre de la mairie. Vous n'oublierez pas les publications pour la taxe des grains et le prix du pain. Vous signerez les bons du bureau des pauvres, les passe-ports et le reste. Florence vous mettra tout de suite au courant.

— Ah ! dit Rigaud, c'est pourtant bien ennuyeux de partir quand le temps menace ; voyez, la pluie commence déjà.

— Hé ! cria le maire, à quoi bon parler de ça ?... quand il faut, il faut !... »

Et prenant dans le secrétaire une grosse lettre cachetée aux quatre coins, il me dit :

« Monsieur Florence, mon beau-frère Picot, de Lutzelbourg, viendra ce soir ou demain ; vous lui remettrez ça de ma part, vous m'entendez ?

— Oui, monsieur le maire.

— Ne l'oubliez pas !... C'est une affaire entre nous, une affaire sérieuse.....

— Vous savez bien, monsieur le maire, que je n'oublie jamais rien. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors regardant autour de lui, et voyant la malle faite, il en demanda la clef; puis il se tâta les poches, jeta sur ses épaules le gros manteau de voyage à fermoir d'argent, s'enfonça sur les oreilles le bonnet de fourrure et sortit brusquement.

Sur la porte, le char à bancs attelé, avec sa grosse capote de cuir et ses rideaux à lunette, attendait; la pluie commençait. Le domestique entra prendre la malle et la ficela derrière, tirant la bâche par-dessus.

Nous étions tous dans l'allée à regarder. La bonne mère Charlotte espérait au moins une embrassade; mais M. Jacques était de si mauvaise humeur, qu'il n'y pensa pas et sortit, grimpant le marchepied et rassemblant les rênes dans ses mains, en criant :

« N'oubliez rien!... hue ! »

Comme la voiture partait, Georges, son large feutre rabattu, le caban sur les épaules et le grand bâton à la main, sortait de l'allée; il passa tout sombre, sans dire ni bonjour ni bonsoir à personne, et remonta la rue pour se rendre au bois. Le vieux lui lança de côté un coup d'œil; mais Georges continua son chemin sans tourner la tête, et la voiture passa près de lui, sans qu'il eût l'air de la voir.

M. Rigaud et moi nous attendîmes quelques instants encore que le plus gros de l'averse fût tombé, et nous nous rendîmes ensuite à la mairie tout pensifs.

XVIII

Le départ de M. Jacques pour courir après son marchand de bois n'étonna personne; c'était tout naturel, chacun en aurait fait autant à sa place. Marie-Anne et ma fille s'indignèrent même beaucoup, le soir, contre le gueux de Prussien qui forçait un pauvre vieux à se mettre en route par un si mauvais temps, malgré son rhumatisme, et je leur donnai raison.

Mais qu'on se figure la surprise des gens, lorsque le lendemain matin, au petit jour, on vit passer une seconde voiture couverte de paquets, semblable à l'autre, M. Jean au fond du soufflet, son gros carrick sur les épaules, le bonnet de peau de renard sur les yeux, le tablier du char à bancs relevé jusqu'au menton, regardant de tous les côtés du coin de l'œil, et fouettant les chevaux à tour de bras, comme un être honteux qui se sauve et craint d'être vu.

Alors s'élevèrent de grandes rumeurs au village; les gens accouraient des allées, des granges, des hangars; des figures se penchaient à toutes les lucarnes, et de ma chambre où je m'habillais, j'entendais la voix perçante de la grand'mère Bouveret, crier comme une trompette :

« Voilà le vieux hibou qui s'envole!... c'est mauvais signe!... quand ces oiseaux-là partent, c'est signe de mort à la maison!... Ah! bandit, tu te sauves maintenant, ton mauvais coup est fait!... Tu n'oses pas rester pour l'enterrement... Tu crains d'être assommé... Tu t'en vas... et la pauvre enfant reste seule avec la mort .. Il n'y a plus de ressources et tu pars!... Et dire que pas un honnête braconnier ne tire sur cet oiseau de malheur!... Ah! les hommes de ce temps sont bien lâches!... Hue!... Hue!... Criez.... sifflez, vous autres.... qu'il entende au moins qu'on le maudit, qu'on l'abomine, et qu'il ne revienne plus au pays. »

Et la vieille Nanette Bouveret, sa tignasse grise sur les épaules, ses bras maigres et jaunes en l'air, les poings fermés, poussait des cris à vous faire dresser les cheveux sur la tête. La voiture était déjà loin, je ne sais si M. Jean pouvait l'entendre; mais de tous les coins et recoins, dans les ruelles, sous les échoppes, on criait, on sifflait, les chiens aboyaient, tout était en révolution.

Ainsi s'échappa M. Jean; et nous pensions tous, comme la vieille chanvrière, que c'était un mauvais signe; une tristesse profonde s'empara de mon âme, je me disais :

« Florence, il n'y a plus d'espérance, sans cela le vieux ne s'en irait pas.... C'est fini!... »

Je n'avais pas faim, je ne pouvais déjeuner; et, rêvant aux grandes misères humaines, à cette pauvre Louise, à cette fleur de jeunesse et d'amour, sacrifiée à la haine d'un vieillard, je me disais que les lois de l'Eternel sont impénétrables; je m'écriais en moi-même : « Que votre sainte volonté soit faite, ô Seigneur! » sans pouvoir obtenir la résignation de mon cœur, car l'extinction de la beauté, de la jeunesse, de l'amour, de tout ce qui donne et fait aimer la vie, est en quelque sorte contre nature; notre faible esprit ne peut le concevoir. — Et puis je pensais à Georges, et mon cœur se déchirait!...

Or, Marie-Anne étant sortie chercher des nouvelles, revint tout essoufflée à sept heures, en me disant :

« Florence, est-ce que tu n'as pas une lettre pour M. Picot?

— Oui, lui répondis-je; elle est là, serrée dans mon tiroir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Eh bien! dit-elle, va bien vite chez M. Jean; M. Picot est arrivé hier soir pour le remplacer; va lui porter la lettre, nous saurons ce qui se passe; dépêche-toi, Florence! »

C'était la curiosité qui faisait parler ma femme; mais étant moi-même très-inquiet, je me dépêchai de suivre son conseil. Ayant donc mis la lettre dans ma poche, je sortis au milieu de l'émotion générale. Tout le monde me regardait passer; quelques-uns, voyant que je me dirigeais vers la maison de M. Jean, voulaient m'arrêter et me poser des questions, mais je ne les écoutais pas, et je poursuivais mon chemin.

La première chose qui me frappa, ce fut le calme de cette grande demeure, où rien ne bougeait, tandis que dehors tout était en mouvement.

Je trouvai M. Picot, avec sa large capote de molleton et ses cheveux gris qui tombaient en boucles derrière la nuque, tranquillement assis devant le petit secrétaire de la salle en bas, en train d'écrire une lettre. Il semblait paisible, sa bonne figure honnête et franche respirait une sorte de satisfaction intérieure; et, me voyant entrer, il dit en souriant :

« Ah! c'est vous, monsieur Florence; vous arrivez bien! Je suis content de vous voir, asseyez-vous.

— Comment va Louise, monsieur Picot? lui demandai-je tremblant, ne pouvant modérer mon impatience.

— Bien!... aussi bien que possible!... » fit-il en continuant d'écrire.

Puis, ayant fini sa lettre, tout en allumant la bougie pour la cacheter, il ajouta, ses gros yeux humides de larmes :

« Oui, tout va bien maintenant; la pauvre enfant est remise de ces horribles secousses.... Elle est encore faible, bien faible!... c'est tout naturel; mais elle se remettra, mon cher monsieur Florence, dans quinze jours ou trois semaines, j'espère la voir sur pied.

— Ah! Dieu vous entende, monsieur Picot, vous me rendez la vie par cette bonne nouvelle!... Depuis la dernière consultation, je croyais Louise à la dernière extrémité!... C'est un miracle!...

— Oui, dit le brave homme, un vrai miracle!... »

Ensuite, après avoir fait goutter la cire et mis le cachet, se retournant vers moi, la figure joyeuse :

« Vous avez quelque chose pour moi, du beau-frère Jacques?

— Oui, une lettre, la voici.

— Ah! bon, bon, » fit-il en l'ouvrant et chaussant ses besicles de corne sur son nez. Il s'approcha de la fenêtre, et lut très-attentivement; puis revenant s'asseoir au secrétaire, et posant sa grosse main sur la lettre ouverte, il s'écria tout joyeux :

« Vous ne devineriez pas ce qu'il y a là dedans, monsieur Florence; je vous le donne en cent.

— Non, je ne sais pas deviner.

— Eh bien! dit-il, c'est le consentement du beau-frère Jacques au mariage de son fils avec la fille de Jean....

— Comment!... m'écriai-je tout pâle, est-ce possible?

— Lisez vous-même. »

Et je lus, les yeux troubles : « A ces conditions, je donne mon consentement au mariage de Georges avec Louise. »

Les conditions étaient que la maison du grand-père Martin serait constituée en dot à Louise, et que Jean lui restituerait à lui, Jacques, la quotité disponible dont leur père l'avait frustré au profit de son frère; ladite quotité portant intérêts à raison de cinq pour cent, depuis l'entrée de Jean en jouissance!

Comme l'inquiétude me revenait en lisant ces conditions, et que, tout ébahi, je lui rendais la lettre, disant :

« C'est bien!... mais.... mais, monsieur Picot.... l'autre.... l'autre n'acceptera jamais.... »

Il se mit à rire, et, ouvrant un tiroir, il me tendit une autre lettre en silence. Du premier coup d'œil, je reconnus l'écriture de M. Jean : — Il acceptait tout! . — Et pour la première fois depuis longtemps, mon cœur s'épanouit; je me mis à crier :

« Ah! maintenant je comprends la guérison de Louise..... La bataille est gagnée!.. .

— Oui, dit M. Picot, les deux vieux entêtés sont en déroute!... Ils sont partis comme des déserteurs, plutôt que d'assister au bonheur de leurs enfants; il aurait fallu se réconcilier, reconnaître qu'ils avaient eu tort de se haïr depuis trente ans, et d'empoisonner notre existence à tous, la mienne, celle de ma pauvre Catherine, leur sœur, celle de leurs enfants, de leurs amis et même des honnêtes gens de ce village... Il aurait fallu s'embrasser devant tout le monde!... L'orgueil, cet abominable orgueil qui est cause de toutes leurs misères, l'orgueil les a fait se sauver. Ce sont des barbares, de vrais barbares!.. Enfin, voilà!.. On se passera d'eux. Vous, monsieur Florence, vous remplacerez le père de Georges à la noce, — c'est la volonté de Jacques! — et moi, je remplacerai le père de Louise. La fête n'en sera pas

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moins agréable; au contraire, car ce ne serait pas déjà si gai de voir là un Attila au bout de la table, et un Gengis-Kan à l'autre bout! »

Il riait; moi j'avais envie de danser.

En ce moment, une sorte de tumulte s'éleva dehors, un bruit de pas, et M. Picot, se levant, dit :

« Ça doit être lui! »

C'était Georges, parti de grand matin au bois, et que M. Picot avait envoyé chercher en toute hâte par les domestiques de son père. On avait eu de la peine à le trouver.

M. Picot, ouvrant la fenêtre, lui cria :

« Par ici, Georges, par ici!... Arrive donc... on t'attend depuis longtemps. »

Georges, avec son grand feutre et ses hautes guêtres, restait là tout étonné.

« Entre!... entre donc, lui dit M. Picot en riant; l'oncle Jean est parti, nous sommes les maîtres de la maison. »

Et comme Georges entrait, en demandant :

« Eh bien! me voilà!... De quoi s'agit-il, mon oncle?

— Il s'agit de te marier avec Louise, lui dit M. Picot, en le regardant par-dessus ses lunettes. Hein!... qu'est-ce que tu penses de ça? J'espère que nous ne ferons pas d'opposition, nous, puisque les deux vieux entêtés consentent..... »

Il lui tendait les deux lettres; mais Georges, d'un coup, était devenu pâle comme un mort, ses genoux pliaient; et si moi, son pauvre vieux maître d'école, je ne l'avais pas soutenu dans mes bras, il serait tombé.

« Allons... allons... Georges, lui disais-je, voyons..... à cette heure, vas-tu te trouver mal?

— Ah! fit-il, monsieur Florence, si vous saviez ce que j'ai souffert!... Je croyais Louise perdue..... je venais..... et maintenant...

— Diable! dit M. Picot attendri, je t'ai peut-être annoncé la chose trop brusquement..... J'aurais dû te faire prévenir..... mais je voulais t'annoncer la bonne nouvelle moi-même!... J'espère que ça ne t'empêchera pas de m'embrasser, neveu? »

Alors ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis ce fut mon tour; ensuite Georges, s'asseyant, lut les deux lettres, tellement ému qu'il ne pouvait dire un mot, et nous regardait comme en rêve.

« Et Louise, faisait-il, Louise!... Louise!...

— Ah! oui, Louise! dit M. Picot en riant; il faut aussi qu'elle consente! »

Et ouvrant la porte à côté, il cria :

« Louise, est-ce qu'on peut entrer?... Est-ce qu'il est temps?... »

— Oui, entrez! » répondit une voix faible

Georges se précipita dans la chambre. Nous le suivîmes. Il était déjà aux pieds de Louise, assise, bien faible et pâle, dans un grand fauteuil, et vêtue de cette même petite robe bleue qu'elle portait le jour de la voiture de regain. La pauvre enfant avait voulu revêtir cette robe, qui lui rappelait son premier souvenir d'amour, et Mme Jacques Rantzau elle-même la lui avait mise. Elle tenait dans ses petites mains blanches la grosse tête crépue de Georges; elle avait les yeux fermés, et deux larmes brillantes coulaient sur ses joues pâles. Je n'ai jamais eu l'idée d'un bonheur pareil. Georges sanglotait tout bas; il poussait de petits cris comme un enfant. Sa mère, debout derrière le fauteuil de Louise, pleurait les mains sur sa figure; la pauvre femme, après tant d'années de servitude, avait aussi un jour de bonheur.

A la fin, Georges se leva, la figure inondée de larmes, et ils s'embrassèrent longtemps.

M. Picot et moi, debout à côté d'eux, nous étions graves, recueillis, nous rappelant tous les deux des joies semblables dans le lointain de la vie; de ces joies qui ressemblent, au milieu des douleurs sans fin de l'existence, des chagrins, des inquiétudes, à ces étoiles brillantes qu'on voit toujours luire derrière les nuages; les nuages passent, sombres, tristes, ils vont, ils viennent, et l'on se dit : — L'étoile est là... toujours là! — Aux moments les plus sombres, elle reparaît éclatante et limpide. Ainsi de l'amour et de son souvenir!...

Ai-je besoin maintenant de vous raconter le reste : le rétablissement de Louise, l'apposition de nouvelles affiches, les publications au prône et la célébration du mariage? Ai-je besoin de vous peindre le père Florence, son gros bouquet à la boutonnière, jouant et chantant aux orgues avec un enthousiasme extraordinaire? Et puis la grande table de noce, magnifiquement servie, entourée de joyeuses figures riant, buvant, au milieu du cliquetis des verres et des bouteilles, pendant que la troupe de bohémiens, dans la salle voisine, exécute des airs, tour à tour attendrissants et joyeux? Non! toutes ces choses sont connues; qu'est-ce qui n'a pas assisté à quelque noce, s'il n'a pas eu le bonheur d'en célébrer une pour son propre compte?

Je ne parlerai donc pas de cela, ni du bonheur de Georges et de Louise dans cette occasion mémorable.

Ils ne voulurent pas rester dans la maison de M. Jean, et s'établirent dès le lendemain

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans une jolie maisonnette au bout du village, le petit jardin derrière, sur la Sarre. Cette demeure un peu retirée, avec ses persiennes vertes et son balcon, au bord de la rivière, leur plaisait mieux; et puis Georges ne voulait pas chasser son beau-père de sa vieille maison, cela lui paraissait injuste.

C'est donc là qu'ils s'établirent.

Georges, heureux, redevint très-bon; il rétablit dans leurs places tous les bûcherons, les ségares et les schlitteurs qu'il avait renvoyés. — Il ôta ses gros souliers ferrés, son grand feutre râpé, ses vieilles guenilles, et s'habilla d'une façon cossue, selon les usages du pays et le goût de Louise.

Tous les jeudis j'étais invité chez eux, et je jouais sur le bon piano de Paris, qu'on avait transporté là, des airs d'*Obéron*, de *la Dame Blanche*, ou de *Robin des bois*, qui nous aidaient à passer les après-midi de l'hiver. Louise et Georges chantaient; moi je les accompagnais dans la joie de mon âme; nous ne trouvions jamais le temps trop long.

Toutes ces choses sont naturelles, je pourrais me dispenser de les dire. Mais ce que je ne veux pas oublier, et qui vous paraîtra bien extraordinaire, c'est que les deux vieux étant revenus dans leurs maisons, quinze jours ou trois semaines après le mariage, ne s'aimèrent pas plus et ne se firent pas meilleure mine qu'avant.

Ils vieillirent vite! Ils perdirent leur influence! Tout s'en allait vers les jeunes gens, qui devaient succéder à tous les biens; c'est là, sur la Sarre, que se portaient toutes les affaires; c'est là qu'on allait emprunter, qu'on payait les rentes, les fermages, qu'on proposait l'achat des coupes; enfin la vie se retirait des anciens et se portait vers la jeunesse: chose éternelle! La mère de Georges était souvent avec ses enfants; elle commençait à jouir d'une petite part de bonheur; d'autant plus que M. Jacques se plaisait dans la solitude, et qu'il avait même donné sa démission de maire, pour être seul.

Au milieu de tout cela, vers la fin de l'automne suivant, brilla tout à coup un rayon de soleil pour ces deux vieux rois détrônés; car c'est comme cela que je les ai toujours regardés, ces Rantzau! C'est comme cela que je me suis toujours figuré les Clovis, les Childéric, les Childebert, dont nous sommes chargés d'enseigner la belle histoire aux enfants : — Tout pour moi, rien pour les autres! — Voilà le fond de leur justice!... Quelquefois, mais rarement, ils laissaient une petite part à saint Christophe ou à saint Magloire, qui leur donnait l'absolution de leurs crimes, lorsque la colique venait à les prendre, et qu'ils voyaient reluire de loin les flammes de l'enfer!

Ces deux vieux monarques déchus apprirent qu'un descendant mâle venait de leur naître sur la Sarre; ils tressaillirent de joie, mais sans quitter leurs palais pour aller le voir; ils avaient peur de se rencontrer là-bas! Il fallut donc que la vieille sage-femme Ména leur portât ce successeur de la bonne race.

Il paraît que la figure de ce nouveau Rantzau leur plut, car depuis ce moment tous les deux se le disputèrent; ils se firent la guerre d'une nouvelle façon : le petit Jean-Jacques, comme on l'avait nommé, devait rester autant chez l'un que chez l'autre; et tant qu'il était chez l'un, l'autre l'attendait avec impatience, regardant derrière ses rideaux. Et pour l'avoir un peu plus longtemps, chacun d'eux se procurait tout ce qui pouvait lui plaire; ils avaient dans leurs armoires un magasin de bébés, de jouets et de confitures! De sorte que Jean-Jacques, avant de savoir parler, était déjà leur maître, et que ces deux vieux orgueilleux se mettaient à quatre pattes pour le faire rire, et galopaient dans la chambre le bambin sur le dos.

C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux!

Quand Jean-Jacques poussait un cri, sans savoir encore lui-même ce qu'il voulait, tous les domestiques du grand-père Jean ou du grand-père Jacques étaient égarés d'inquiétude.

Ainsi la haine de ces deux hommes ne pouvait s'éteindre, même par l'union de leurs enfants; après les avoir rendus misérables toute leur vie, cette haine terrible aurait encore fait le malheur de leur petit-fils, si Georges et Louise n'y avaient mis bon ordre.

Voilà ce que produit l'injustice des pères de famille qui favorisent un de leurs enfants au détriment des autres! Cela montre combien sont insensés, et j'ose même dire dépourvus de cœur et de tout sens commun, ceux qui voudraient rétablir chez nous l'inégalité des partages, en donnant aux père et mère le droit de tester, sans autre loi que leur caprice ou leur orgueil; de dépouiller ceux qui ne penseraient pas comme eux, au profit de celui qui crierait toujours: « Oui, papa!... Vous avez raison, papa!... » Autant dire tout de suite que les frères se massacreraient entre eux, et que nos ennemis les Allemands n'auraient plus qu'à profiter de nos dissensions, pour se précipiter sur nous et nous asservir. Tous les déshérités, et ce serait le grand nombre,

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'iraient certainement pas se battre, pour défendre le bien des hypocrites et des égoïstes qui les auraient volés !

C'est par là que je finis, en m'excusant d'avoir parlé trop longtemps.

Un mot encore.

Les frères Rantzau ne devinrent pas très-vieux, comme leur père Antoine et leur grand-père Martin. Jean mourut le premier, à l'âge de soixante-quatre ans. Alors Jacques fut tranquille, mais son bonheur ne dura pas longtemps : deux ans plus tard il mourut à son tour. Maintenant ils dorment l'un à côté de l'autre sur la colline de la vieille église, d'où l'on découvre la vallée de la Sarre, avec ses prairies verdoyantes, et dans le fond à gauche, les sapinières toutes noires qui montent jusque dans le ciel.

Tout près d'eux repose Mme Charlotte Rantzau.

Georges est l'homme le plus riche du pays ; par ses grandes spéculations sur les bois, depuis l'établissement du canal de la Marne au Rhin et du chemin de fer de Paris à Strasbourg, il a presque décuplé sa fortune. Il aime toujours Louise et Louise l'aime toujours. La bénédiction du Seigneur repose sur eux : ils ont des enfants en quantité !

Moi, je suis grand-grand-père et je vis de mes rentes !... C'est extraordinaire en France, un vieux maître d'école qui ne végète pas dans la misère, après avoir passé toute sa vie à instruire ses semblables, et pourtant rien n'est plus vrai : — Je suis rentier !... — Mon fils Paul, devenu, par son travail, inspecteur des écoles primaires, me fait une rente !... Sans lui je serais bien malheureux, car les cent vingt francs de pension que me donne l'Etat et mes pauvres petites économies ne me suffiraient pas pour vivre honorablement.

C'est un bon fils !... Je le bénis, lui et les siens !...

Et maintenant, mes amis, avant de vous quitter pour toujours, je voudrais bien vous dire que je m'occupe encore d'histoire naturelle, malgré mes quatre-vingts ans ; mais Marie-Anne, de plus en plus prudente, me défend de parler de mon âge, elle dit que la mort pourrait m'entendre....

Adieu donc, vivez en paix dans l'honnêteté et la justice ; tout le reste n'est rien !...

FIN DES DEUX FRÈRES.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE

ERCKMANN-CHATRIAN

Œuvres complètes parues : 31 fr. 80, brochées; 36 fr., cartonnées.

ROMANS NATIONAUX

Illustrés par Th. Schuler, Riou et Fuchs

Le Conscrit de 1813	Brochure à	1 40
Madame Thérèse	—	1 40
L'Invasion	—	1 60
Waterloo	—	1 80
L'Homme du peuple	—	1 70
La Guerre	—	1 40
Le Blocus	—	1 60

Un très-beau volume grand in-8 illustré de 182 dessins

Broché, 10 francs; toile, tranche dorée, 13 francs; relié, tranche dorée, 15 francs.

CONTES ET ROMANS POPULAIRES

Illustrés par Bayard, Benett, Gluck et Th. Schuler

Maître Daniel Rock	Brochure à	1 20
L'Illustre Docteur Matheus	—	1 40
Hugues le Loup	—	1 40
Contes des bords du Rhin	—	1 30
Le Joueur de clarinette	—	1 60
La Maison forestière	—	1 20
L'Ami Fritz	—	1 50
Le Juif Polonais	—	1 30

Un très-beau volume grand in-8 illustré de 171 dessins

Broché, 10 francs; toile, tranche dorée, 13 francs; relié, tranche dorée, 15 francs.

HISTOIRE D'UN PAYSAN

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE RACONTÉE PAR UN PAYSAN

Illustrations de Théophile Schuler

L'ouvrage complet, en 1 vol. broché, 7 fr.; toile, tr. dor., 10 fr.; relié, 11 fr.

HISTOIRE DU PLÉBISCITE

Illustrée par Th. Schuler. — Un volume à..... 2 fr.

HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE

Illustrée par Th. Schuler. — Un volume à..... 1 30

LES DEUX FRÈRES

Illustrés par Th. Schuler. — Un volume à..... 1 50

EN PRÉPARATION:

UNE CAMPAGNE EN KABILIE

Les Œuvres d'Erckmann-Chatrian sont publiées aussi en 21 vol. in-18, à 3 fr. le volume.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HISTOIRE

D'UN

SOUS-MAITRE

SUIVIE DE

LES PAPIERS DE MADAME JEANNETTE

LE BON VIEUX TEMPS

LES ORATEURS DE MON VILLAGE

LETTRE D'UN ÉLECTEUR A SON DÉPUTE

LA SENTINELLE PERDUE

DECRET DU 5 JANVIER 1794 SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

PARIS

J. HETZEL & Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB.

1873

Tous droits réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins. — 1043-73

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CONVENTION NATIONALE

Séance du 16 nivôse an II de la République (Dimanche 5 Janvier 1794.)

DÉCRET

SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE

La *Convention nationale*, après avoir entendu son comité d'instruction, sur l'organisation de l'instruction publique, décrète ce qui suit :

SECTION PREMIÈRE.

DE L'ENSEIGNEMENT EN GÉNÉRAL.

ARTICLE PREMIER. L'enseignement est libre.

ART. 2. Il sera fait publiquement.

ART. 3. Les citoyens et citoyennes qui voudront user de la liberté d'enseigner seront tenus :

1° De déclarer à la municipalité ou section de la commune, qu'ils sont dans l'intention d'ouvrir une école;

2° De désigner l'espèce de science ou art qu'ils se proposent d'enseigner;

3° De produire un certificat de civisme et de bonnes mœurs, signé de la moitié des membres du conseil général de la commune, ou de la section du lieu de leur résidence, et par deux membres au moins du comité de surveillance de la section ou du lieu de leur domicile, ou du lieu qui en est le plus voisin.

ART. 4. Les citoyens et citoyennes qui se vouent à l'instruction ou à l'enseignement de quelque art ou science que ce soit, seront désignés sous le nom d'instituteurs et d'institutrices.

SECTION II.

DE LA SURVEILLANCE DE L'ENSEIGNEMENT.

ARTICLE PREMIER. Les instituteurs et institutrices sont sous la surveillance immédiate de la municipalité ou section, des pères, mères, tuteurs ou curateurs, et sous la surveillance de tous les citoyens.

ART. 2. Tout instituteur ou institutrice qui enseignerait dans son école des préceptes ou maximes contraires aux lois et à la morale républicaines sera dénoncé par la surveillance et puni selon la gravité du délit.

ART. 3. Tout instituteur ou institutrice qui outrage les mœurs publiques est dénoncé par la surveillance, et traduit devant la police correctionnelle ou tout autre tribunal compétent, pour y être jugé suivant la loi.

SECTION III.

DU PREMIER DEGRÉ D'INSTRUCTION.

ARTICLE PREMIER. La Convention nationale charge son comité d'instruction de lui présenter les livres élémentaires des connaissances absolument nécessaires pour former les citoyens, et déclare que les premiers de ces livres sont les *Droits de l'homme*, la *Constitution*, le *Tableau des actions héroïques ou vertueuses*.

ART. 2. Les citoyens et citoyennes qui se borneront à enseigner à lire, à écrire et les premières règles de l'arithmétique, seront tenus de se conformer, dans leur enseignement, aux livres élémentaires adoptés et publiés à cet effet par la représentation nationale.

ART. 3. Ils seront salariés par la République à raison du nombre des élèves qui fréquenteront leurs écoles, et conformément au tarif compris dans l'article suivant.

ART. 4. Les instituteurs et institutrices qui ouvriront des écoles dans les communes de la République, quelle que soit leur popula-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tion, recevront annuellement, pour chaque enfant ou élève, savoir :

L'instituteur, 20 livres ;

L'institutrice, 15 livres.

Les communes éloignées de plus d'une demi-lieue du domicile de l'instituteur le plus voisin, et dans lesquelles, par défaut de population, il ne s'en établirait pas, pourront, d'après l'avis des directoires de district, en choisir un. La République lui accordera un traitement annuel de 500 livres.

ART. 5. Il sera ouvert dans chaque municipalité ou section, un registre pour l'inscription des noms des instituteurs ou institutrices du premier degré d'instruction et des enfants ou pupilles qui leur seront confiés par les pères, mères, tuteurs ou curateurs.

ART. 6. Les pères, mères, tuteurs ou curateurs seront tenus d'envoyer leurs enfants ou pupilles aux écoles du premier degré d'instruction, en observant ce qui suit :

ART. 7. Ils déclareront à leur municipalité ou section :

1° Les noms et prénoms des enfants ou pupilles qu'ils sont tenus d'envoyer aux dites écoles ;

2° Les noms et prénoms des instituteurs et institutrices dont ils feront choix.

ART. 8. Les enfants ne seront point admis dans les écoles avant l'âge de six ans accomplis ; ils y seront envoyés avant l'âge de huit.

Les pères, mères, tuteurs ou curateurs ne pourront les retirer des dites écoles, que lorsqu'ils les auront fréquentées au moins pendant trois années consécutives.

ART. 9. Les pères, mères, tuteurs ou curateurs qui ne se conformeront pas aux dispositions des articles 6, 7 et 8 de la présente section, seront dénoncés au tribunal de la police correctionnelle, et si les motifs qui les auraient empêchés de se conformer à la loi ne sont pas reconnus valables, ils seront condamnés pour la première fois à une amende égale au quart de leurs contributions.

En cas de récidive, l'amende sera double, et les infracteurs seront regardés comme ennemis de l'égalité et privés pendant dix ans de l'exercice des droits de citoyen. Dans ce dernier cas, le jugement sera affiché.

ART. 10. Les instituteurs et institutrices du premier degré d'instruction tiendront registre des noms et prénoms des enfants, du jour, du mois où ils auront été admis dans leurs écoles. Ils ne pourront, sous aucun prétexte, prendre aucun de leurs élèves en pension, donner aucune leçon particulière, ni recevoir des citoyens aucune espèce de gratification, sous peine d'être destitués.

ART. 11. Ils seront payés par trimestre, et à cet effet ils seront tenus de produire à la municipalité ou à la section un relevé de leurs registres, fait mois par mois, portant les noms et prénoms des enfants qui auront assisté à leurs leçons pendant chaque mois. Ce relevé sera confronté avec le registre de la municipalité ou section. La confrontation faite, il leur sera délivré un mandat.

ART. 12. Ce mandat contiendra le nombre des enfants qui, pendant chaque mois, auront suivi l'école de l'instituteur ou de l'institutrice, et la somme qui lui sera due. Il sera signé du maire et de deux officiers municipaux, ou de deux membres du conseil de la commune, ou par le président de la section et deux membres du conseil de ladite section, et par le secrétaire.

ART. 13. Les mandats seront visés par les directoires et payés à vue par les receveurs de district.

ART. 14. Les jeunes gens qui, au sortir des écoles du premier degré d'instruction, ne s'occuperont pas du travail de la terre, seront tenus d'apprendre une science, art ou métier utile à la société.

ART. 15. Ceux desdits jeunes gens qui, à l'âge de vingt ans accomplis, ne se seraient pas conformés aux dispositions de l'article ci-dessus, seront privés pendant dix ans de l'exercice des droits de citoyen.

Les pères, mères, tuteurs ou curateurs qui auraient concouru à l'infraction de la présente loi, subiront la même peine.

Elle sera prononcée par la police correctionnelle, sur la dénonciation qui lui en sera faite, dans le cas où l'inexécution ne serait pas fondée sur des motifs valables.

FIN DU DÉCRET SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

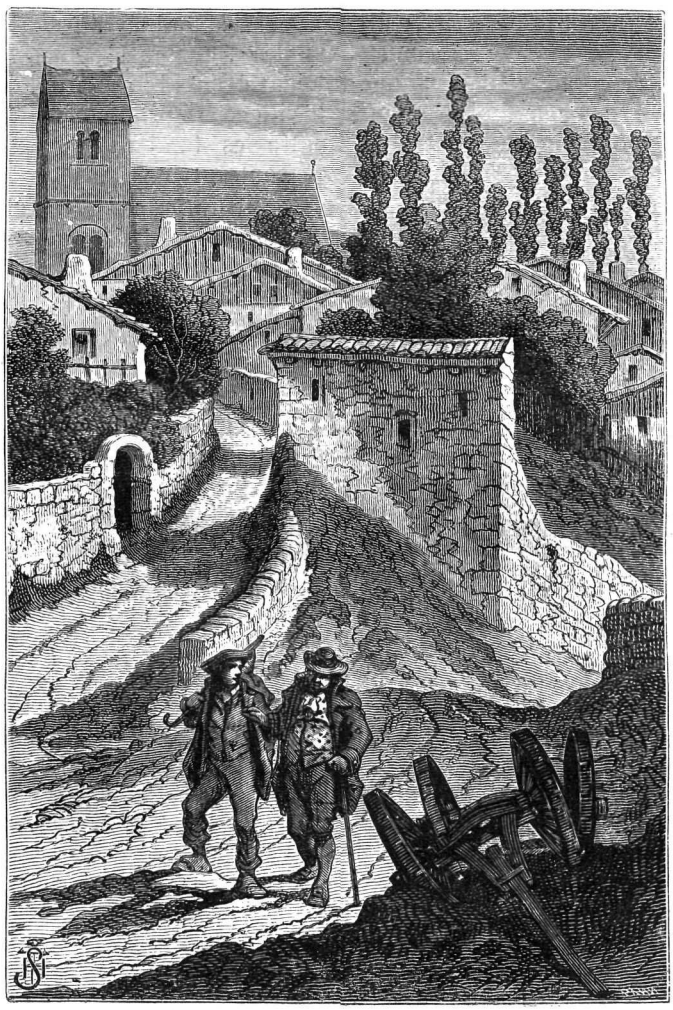
HISTOIRE

D'UN

SOUS-MAITRE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



Mauvais état, fit-il. (Page 2).

I

En 1816, me dit le vieil herboriste Renaud, je travaillais comme surnuméraire chez M. Benoît, huissier à Saint-Nicolas-du-Port, en Lorraine. Mon père était piéton de la poste aux lettres; il avait cinq enfants, — deux garçons et trois filles, — et gagnait 400 francs par an. Tu peux penser si nous mangions tous les jours à notre appétit.

Je venais d'entrer dans ma dix-septième année, et je me désolais de vivre encore à la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

charge de mes parents, lorsque fut publiée la fameuse ordonnance du roi Louis XVIII, portant qu'il serait formé dans chaque canton un comité *gratuit et de charité*, afin de surveiller et d'encourager l'instruction primaire.

Les ordonnances, les arrêtés, les circulaires sur l'instruction du peuple n'ont jamais manqué depuis cinquante ans, mais l'argent. On a toujours trouvé de l'argent pour les rois, pour les empereurs, les princes, les évêques, les ministres, les généraux et les soldats; mais pour éclairer le peuple et récompenser les instituteurs, les caisses ont toujours été vides.

Enfin, comme en ce temps de grande disette la petite miche de trois livres coûtait 4 francs, comme M. Benoît ne voulait pas me donner un centime, et que ceux qui entraient dans l'instruction publique devaient être exempts du service militaire, je résolus de me faire maître d'école.

C'était la plus mauvaise idée qui pouvait me venir; j'aurais mieux fait de m'engager tout de suite, ou d'entrer chez un épicier pour casser du sucre et servir la pratique; mais à dix-sept ans on voit les choses en beau, et la profession d'instituteur me paraissait alors la meilleure et la plus honorable de toutes.

Bref, le 13 octobre 1816, je partis de Saint-Nicolas avec une lettre de M. le chanoine-promoteur de Briqueville, pour M. le curé Bernard, du Chêne-Fendu, trente sous dans ma poche, deux chemises, une paire de souliers et quelques effets d'habillement dans un petit paquet au bout de mon bâton. Ma seule crainte était de ne pas être reçu comme sous-maître.

Je passai par Lunéville, Blamont et Héming. A Lorquin, je demandai le chemin du Chêne-Fendu, car la route s'arrêtait au bout de ce village, et je craignais de me perdre.

« Prenez à droite, » me dit un gros homme qui fumait sa pipe sur le devant de sa porte.

Puis, comme je m'éloignais :

« Attendez, cria-t-il, vous pourriez vous tromper, je vais vous mettre sur le chemin. »

Et ce brave homme vint avec moi jusqu'au bout du village. Il était boiteux, et tellement grêlé que je n'avais jamais rien vu de pareil. Tout en marchant, il me demanda ce que j'allais faire au Chêne-Fendu. Je lui répondis que j'espérais m'y placer comme sous-maître.

« Mauvais état, fit-il en secouant la tête, mauvais état! Enfin il faut vivre. Tenez, voici votre chemin; il remonte la Sarre. Toujours droit devant vous. Dans deux heures, vous serez au Chêne-Fendu. »

Je le remerciai de sa complaisance et je repartis avec une nouvelle ardeur.

Il faisait déjà froid. Les grands coups de vent d'automne balayaient les feuilles mortes; de loin en loin, une troupe d'enfants, dans le tournant des vallées, gardaient les vaches, accroupis autour de leurs petits feux. C'est tout ce qui me revient. Quand on cherche sa vie, le plus beau pays du monde ne vous dit rien; on pense toujours à sa triste position; on tourne et l'on retourne la même idée dans sa tête.

J'arrivai tard au Chêne-Fendu; la nuit commençait, quelques petites lumières tremblotaient dans le brouillard d'une rivière : c'était le village, qui suit la Sarre-Rouge. Plus près, entre les fumiers des premières baraques, rencontrant une vieille femme, pieds nus, qui chassait devant elle deux chèvres, je lui demandai la maison de cure.

« C'est là, » me dit-elle en me montrant à droite, au fond d'une ruelle, une bâtisse plus grande, entourée d'un jardin et d'un petit mur blanc, avec un escalier sur la façade.

Alors mes inquiétudes me revinrent. Je descendis lentement la ruelle, et je m'arrêtai deux secondes au bas de l'escalier, à respirer et à réfléchir. Les volets de la maison étaient fermés, rien ne bougeait; plus loin, à gauche, dans le brouillard, du côté de la rivière, s'entendait le tic-tac d'un moulin. Enfin je grimpai les marches et j'ouvris la porte, ce qui fit carillonner une sonnette. Une servante parut au bout du vestibule avec une lampe, et, me voyant là tout craintif, avec mon paquet sous le bras, elle me demanda :

« Que voulez-vous?

— J'ai une lettre pour M. le curé Bernard. »

En même temps quelqu'un cria de la chambre voisine :

« Eh bien, entrez. »

Et j'entrai dans la chambre. M. le curé finissait de souper. C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand, brun, la figure osseuse et l'air brusque.

Il pelait encore une poire, son verre de vin rouge sur la table, près de l'assiette.

« Vous avez une lettre pour moi, dit-il après m'avoir regardé, de qui?

— De M. le chanoine de Briqueville. »

Sa figure changea. Je lui donnai ma lettre, qu'il se mit à lire attentivement.

« Asseyez-vous, mon ami, dit-il en la lisant, asseyez-vous. M. de Briqueville va bien?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Très-bien, monsieur le curé, Dieu merci!

— Oui, je vois cela.... Et vous désirez entrer comme sous-maître chez M. Guillaume?

— Oui, monsieur le curé.

— Ça suffit; du moment que M. de Briqueville vous recommande, ça suffit! »

Et d'une voix forte il appela la servante :

« Justine!

— Monsieur?

— Vous allez tenir mon café chaud. Je conduis ce jeune homme au père Guillaume, et je reviens tout de suite. Vous m'entendez?

— Oui, monsieur. »

Il prit son tricorne, releva son écharpe, et me dit brusquement :

« Arrivez! »

Il sortit. Je le suivais. En montant la rue noire, entre les fumiers, les charrettes, les tas de bois et les fenêtres à ras de terre, il me demanda :

« Vous savez lire, écrire, chiffrer?

— Oui, monsieur le curé, lui dis-je timidement.

— Est-ce que vous connaissez le service de l'église?

— Pas tout à fait bien, monsieur le curé, mais je l'apprendrai.

— Oui, c'est le principal. Il faudra vous y mettre tout de suite. »

Nous arrivions alors à la maison d'école, une ancienne bâtisse décrépite, la grande salle en bas, cinq fenêtres sur la rue, avec la porte d'entrée, quatre de côté, sur un petit carré de légumes, pois, haricots, fèves, dont les perches étaient en faisceaux. Au-dessus était le logement de M. Guillaume et de M^me^ Catherine, sa femme, et plus haut une sorte de mansarde recouverte de bardeaux et les fenêtres en tabatière.

L'escalier, en dehors, avec sa rampe de bois, montait sur l'autre façade, du côté de l'église. M. le curé grimpa l'escalier quatre à quatre, devant moi, jusqu'à la petite galerie. Il ouvrit une porte et dit en entrant :

« Monsieur Guillaume, voici votre sous-maître; c'est M. de Briqueville qui vous l'envoie; il vous convient sous tous les rapports. »

Le vieux maître d'école et sa femme, en train de peler des pommes de terre et de manger ensemble du lait caillé dans un grand saladier, s'étaient levés. Moi, derrière M. le curé, près de la porte, j'attendais encore avec inquiétude ce qu'ils allaient répondre; mais il était clair que la recommandation du vénérable père faisait tout, car M. Guillaume, un homme de cinq pieds huit pouces, en camisole de tricot gris, culotte de molleton et bas de laine, avait tiré son bonnet et répondait humblement, sans même me regarder :

« Monsieur le curé, puisqu'il vous convient...

— Oui, il fera votre affaire; il sait lire et écrire, ça suffit! Comme chantre, il n'a pas encore de voix, il est trop jeune; mais vous en avez, ainsi tout s'arrange.

— Catherine, donne donc le fauteuil à monsieur le curé, dit le vieux maître d'école.

— Non, c'est inutile, je pars à l'instant. Je suis venu vous dire cela; voilà tout. Allons, au revoir. »

M. Guillaume, son bonnet de coton à la main, reconduisit M. le curé jusqu'au bas de l'escalier, puis il revint. Sa femme, grande, sèche, la peau jaune et les joues creuses, me regardait d'un air curieux, sans rien dire.

« Vous arrivez de loin? me demanda le maître d'école en rentrant.

— De Saint-Nicolas, monsieur.

— Vous avez été sous-maître?

— Non, j'ai travaillé comme surnuméraire chez un huissier.

— Ah! Et vous connaissez M. le chanoine-promoteur de Briqueville?

— Mon père le connaît; ils sont du même village.

— Je comprends,... je comprends..., fit-il en lançant un coup d'œil à sa femme. Est-ce que M. le curé vous a dit nos conditions?

— Il ne m'a rien dit.

— Eh bien! vous serez blanchi, nourri, logé, et vous aurez cent sous par mois. Quant au service, vous sonnerez les offices, vous balayerez l'église et la sacristie tous les lundis, et l'école tous les jours; vous m'aiderez à faire la classe; vous tiendrez tout propre, vous ferez tout ce que je vous dirai...

— Eh! mon Dieu, Guillaume, s'écria la femme, tu vois bien que le pauvre garçon tombe ensemble.

— C'est bon, c'est bon, fit-il; d'abord il faut s'entendre. Est-ce que cela vous convient? »

Je regardais les belles pommes de terre fumantes et le bon lait caillé, sentant mon estomac se réveiller, comme pour aller au-devant.

« Je ferai ce que vous m'ordonnerez, répondis-je. Je ne demande qu'à gagner ma vie, à m'instruire, à vous contenter. »

Mon âge, mon air de soumission rassurèrent ces gens; ils n'avaient pas à craindre de me voir prendre leur place de sitôt, et, m'entendant tout accepter sans observation, ils furent de bonne humeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Voyons, donnez-moi cela, dit la femme en prenant mon bâton et mon paquet, asseyez-vous et mangez.

— Oui, puisque nous sommes d'accord, asseyons-nous, » dit le père Guillaume.

Je m'assis. Mme Catherine me remit une cuiller d'étain, et le maître d'école, allongeant ses grandes jambes sous la table avec satisfaction, s'écria :

« Voici le tas, vous n'avez qu'à vous régaler! »

Il avait raison, jamais je ne me suis mieux régalé; ces grosses pommes de terre roses et farineuses de la montagne et ce bon lait caillé bien frais sont encore l'un de mes meilleurs souvenirs. Et pourtant je ne m'en donnai pas autant que j'aurais voulu; nous mangions à la même écuelle, et je n'osais avancer la cuiller qu'à mon tour, ni prendre plus de pommes de terre que mes hôtes. L'idée me venait que tout était cher, et que, si ces gens se doutaient de mon terrible appétit, ils me regarderaient comme une véritable peste et me renverraient bien vite. Aussi je me retenais.

« Allons, courage, » me disait le maître d'école.

Et sa femme lui répondait :

« S'il n'a plus faim, ce garçon, il ne faut pas le forcer. Vous êtes fatigué, n'est-ce pas?

— Oui, bien fatigué, madame. Je suis parti de grand matin; j'ai fait plus de quinze lieues.

— Voilà, disait-elle, quand on est trop las, la faim passe.

— Eh bien, dit M. Guillaume en voyant le fond de l'écuelle, dans ce cas, il faut se coucher et dormir. Catherine, conduis le sous-maître à la chambre en haut. »

La femme prit mon paquet et mon bâton, et je la suivais en boitant, lorsque le père Guillaume, encore à table, me cria :

« Hé! que je sache au moins le nom de mon sous-maître... Comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle Jean-Baptiste Renaud.

— Eh bien! bonne nuit, Jean-Baptiste; demain à six heures, il faudra commencer.

— Je vous éveillerai, me dit la femme; l'école commence à sept heures. »

Nous grimpions alors l'échelle de meunier et nous entrions dans ma petite mansarde. Elle avait deux lucarnes sur le toit, l'une du côté de la vallée, où brillaient quelques étoiles, l'autre du côté de la montagne sombre. A droite était le lit dans sa grande caisse de sapin, garni de gros draps propres et recouvert d'un large *plumon* à carreaux bleus, selon la mode des Vosges. Un crucifix, un bénitier en bois et un petit miroir, large comme la main, pendaient aux murs.

« Voilà, me dit la mère Catherine, c'est la chambre du sous-maître : l'autre, Philippe, était un trop bon garçon, il s'est sauvé, il n'a pas voulu rester; mais vous aurez plus de courage et de bon sens. »

Elle posa sa lampe sur le plancher et me dit en descendant d'avoir soin d'éteindre la lumière. Alors je me déshabillai, je soufflai la lampe, et, m'étant couché, je tombai presque aussitôt dans le plus grand sommeil. Mon cœur était soulagé : je n'étais plus à la charge de mes parents... J'avais une place... J'allais enfin gagner ma vie!

II

Le lendemain, avant le jour, des sabots montaient lentement l'escalier, et la mère Catherine, le nez à ras du plancher, m'appelait tout bas :

« Jean-Baptiste!... Jean-Baptiste! .. »

Je m'éveillai.

« C'est l'heure, dit-elle en posant la lampe et une grande écuelle d'eau fraîche sur la dernière marche, levez-vous. »

Et je sautai de mon lit chaud, pendant qu'elle redescendait.

Le brouillard de la vallée, qui s'élève tous les matins, entrait jusque sous les bardeaux de la mansarde. Jamais je n'avais senti cette fraîcheur, et je me dépêchais en grelottant de passer mon pantalon, de mettre mes souliers, et puis de me laver les mains, la figure, le cou dans la grande écuelle. Les vitres de mes petites lucarnes étaient comme ouatées de brouillard; en bas, le feu pétillait dans la cuisine, et les gros souliers de M. Guillaume se traînaient déjà sur le plancher. Dans ces baraques, presque entièrement construites en planches, en madriers de sapin, on entend les moindres mouvements à l'intérieur. Au bout de quelques instants, j'étais habillé, je n'avais plus qu'à descendre; mais alors le soleil commençait à percer les nuages, et de longues traînées d'or couraient sur la Sarre, éclairant les vieux sapins verdoyants et les hêtres roux sur la côte. J'ouvris la lucarne, et je regardai une minute ce spectacle grandiose : j'étais content de vivre là!

Ensuite je descendis, et je trouvai le père Guillaume qui se promenait dans la chambre, les épaules courbées, l'air rêveur.

Je lui souhaitai le bonjour, et tout de suite il me dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Aujourd'hui pour la dernière fois j'ai sonné matines et l'école, parce que vous étiez fatigué; mais ce n'est pas l'affaire de l'instituteur de sonner les cloches, ça regarde le sous-maître, il faudra vous lever une heure plus tôt.

— C'est bon, monsieur, je ne l'oublierai pas.

— Oui, fit-il. Et maintenant causons d'autre chose. »

Il s'était redressé et me regardait dans les yeux.

« Vous savez lire, écrire, c'est bien; mais connaissez-vous la cursive, la bâtarde, la gothique? Ecrivez-vous en fin, en moyen, en gros?

— Oui, monsieur.

— Oui.... chacun peut dire oui, c'est facile; mais il faut voir. Après ça, connaissez-vous vos quatre règles? »

Je n'osais plus répondre.

« Et les fractions, fit-il en élevant la voix, connaissez-vous les fractions? »

A la manière dont M. Guillaume me demandait cela, je voyais qu'il considérait les fractions comme une chose terriblement difficile et que peu d'instituteurs connaissaient. Je les savais pourtant, ayant été parmi les bons élèves de M. Bastien, de Saint-Nicolas; mais la timidité me gagnait, je baissais les yeux.

« C'est tout cela qu'il faut voir, dit-il en se remettant à marcher. Quant aux fractions, je ne demande pas absolument qu'un sous-maître les sache, plus d'un maître est embarrassé sur la multiplication des deux tiers par les quatre cinquièmes... Oui,... c'est une chose grave,... il faut avoir fait de bonnes études; mais pour la bâtarde et la cursive, je veux un bon sous-maître. Vous ferez deux exemples, un de chaque écriture, et je verrai. »

Il me posa d'autres questions encore, me demandant si je savais toiser, traîner la chaîne, planter les piquets et poser le niveau. Puis la mère Catherine, en jupon de laine et bras de chemise, ses grandes poches d'une aune pendues à droite et à gauche, apporta l'écuelle de soupe aux pommes de terre et la posa sur la table : du lait, des pommes de terre écrasées, un peu de beurre, du sel, quelques tranches de pain coupées bien minces et des poireaux, voilà cette bonne soupe, dont l'odeur seule en passant me fit tourner la tête.

On s'assit et l'on mangea de bon appétit. Les bancs de l'école au-dessous se remplissaient, on entendait rouler les sabots.

Tout en mangeant, M. Guillaume me dit qu'il voulait bien croire que j'écrivais la bâtarde, la cursive et la gothique, mais que cela ne suffisait même pas, et qu'un vrai sous-maître devait savoir aussi se faire respecter; que depuis le printemps dernier deux sous-maîtres avaient été forcés de partir, faute d'avoir la poigne assez solide.

« Vous saurez, me dit-il, que dans ce pays les enfants ne valent pas deux liards, qu'ils sont tous coureurs, dénicheurs de nids, fainéants, joueurs, batailleurs, rapineurs, enfin qu'ils ont tous les défauts réunis ensemble, comme leurs parents, qui ne les enverraient jamais à l'école, s'il ne fallait pas avoir fait sa première communion pour apprendre un état. Sans la première communion, ils resteraient toute l'année, comme des sauvages, dans les rochers, dans les bois, aux pâturages, à déterrer les carottes, les pommes de terre et les navets des autres. S'il ne fallait pas avoir une religion, tous ces gens-là ne se moqueraient pas mal de nous, l'instituteur et son sous-maître mourraient de faim! Heureusement il faut une religion, et c'est pour cela que pendant les deux ou trois ans qu'ils apprennent le catéchisme, et que nous les tenons sous notre coupe, nous avons juste le temps de les redresser. On les redresse à coups de baguette. Voyez ce paquet de noisetiers que j'ai là derrière l'horloge, dit-il, j'en use tous les ans deux ou trois pareils sur leur dos. Il ne faut pas avoir peur de les casser, la côte en produit en abondance. Si quelqu'un de ces mauvais gueux vous manque de respect, s'il fait des signes, soit avec la main, en clignant de l'œil, ou bien en riant pour exciter le rire des autres, tombez dessus et tapez!... Tapez jusqu'à ce qu'il crie et que la salle, en entendant cela, pense : — Celui-là n'est pas un M. Jacques ou un M. Philippe; c'est un vrai sous-maître! — Alors ils vous respecteront, et vous n'aurez qu'à regarder à droite ou à gauche du coin de l'œil, tous frémiront dans leur peau et se dépêcheront de mettre le nez dans la croisette : Vous m'entendez?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! maintenant descendons, la salle est pleine. Et prenez une baguette, il faut que chacun ait la sienne. »

Lui-même visita le paquet et m'en remit une des plus solides, grosse comme le petit doigt, et nous descendîmes. Toute ma vie j'aurai devant les yeux cette grande salle d'école remplie d'enfants, avec ses trois lignes de bancs au milieu pour les petits, que le père Guillaume appelait « bancs des chats », et ses tables en carré autour des murs, où se trouvaient assis des deux côtés les grands, tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

crasseux, déguenillés, les vestes et les pantalons percés aux coudes et aux genoux, quelques-uns en sabots, d'autres pieds nus comme de vrais sauvages. Pas un, j'en suis sûr, n'avait été lavé depuis des semaines et des mois.

Tout cela ne sentait pas bon.

Au moment où nous entrions dans l'allée, un bruit de disputes, d'éclats de rire et de batailles faisait trembler la vieille baraque; mais à peine M. Guillaume eut-il touché le loquet que tout se tut; on aurait entendu voler une mouche. Il s'arrêta sur la porte deux secondes; chacun était à sa place, penché sur son livre. Malgré cela, les plus hardis me regardaient en tournant les yeux en dessous et se grattant l'oreille ou la hanche d'un air de réflexion, comme des singes qui rêvent à quelque chose; ils pensaient sans doute : « Voilà le nouveau sous-maître, celui qui remplace l'autre, que nous avons fait partir. Est-ce qu'on pourra se moquer de lui? Est-ce qu'il se fâchera?... Est-ce qu'il se laissera grimper sur les épaules? »

Cela se voyait clairement à leur mine, et pourtant ils ne bougeaient pas et faisaient semblant d'étudier.

M. Guillaume s'avança lentement jusqu'au milieu de la salle et me dit :

« Monsieur Jean-Baptiste, approchez!... Et, vous autres, écoutez bien ce que je vais vous dire..... Voici le nouveau sous-maître!.... Celui-là ne ressemble pas aux autres; c'est un bon sous-maître, que j'ai fait venir exprès, comme il en faut un pour des gueux de votre espèce, qui n'entendent rien à la douceur et se plaisent dans la fainéantise. Eh bien! vous allez être contents... Gare!... gare à celui qui ne fera pas son devoir; je ne vous dis que ça! »

Alors il alla s'asseoir dans sa chaire, pour tailler des plumes. Moi, je me promenais dans la salle, inspectant les ardoises. On se mit ensuite à chanter le *BA, BA,* pendant une demi-heure. M. Guillaume m'avait fait signe de m'asseoir dans sa chaire et d'écrire deux exemples. Il paraissait content et me dit :

« Ça marchera!... »

Puis, ayant donné le signal aux petits de se taire, il m'ordonna d'aller faire réciter le catéchisme à ceux de la première classe ; et comme je m'approchais, ne connaissant pas encore le nom des élèves, un de ces polissons, un brun crêpu, les cheveux ébouriffés, le nez camard et la peau tannée par le grand air, se mit à se moucher lentement.

« Levez-vous, » lui dis-je.

Il avait la tête baissée et continuait de se moucher avec un bruit de clarinette, sans avoir l'air de m'entendre.

« Levez-vous, » lui dis-je encore.

Mais il redoublait, de sorte que toute l'école partit d'un éclat de rire. Alors, me rappelant la recommandation du maître, je lui donnai deux coups de baguette pas trop fort, qui le firent crier comme si je l'avais écorché.

M. Guillaume avait vu ces choses. Tout à coup il arriva, la figure pâle et mauvaise, avec son noisetier ; il serrait les dents et lança d'abord un coup terrible au gueux, un coup qui fit une raie blanche sur sa veste, depuis l'oreille jusqu'au bas des reins. Il bégayait : « Ah! tu cries,... ah! tu cries... Eh bien, je vais te donner des raisons de crier. »

Et il continuait tellement que le garçon n'avait plus la force de crier, et qu'il se penchait sur la table, comme en faiblesse.

Les autres entendant ces grands coups se suivre, les cheveux leur en dressaient sur la tête. A la fin, le père Guillaume finit pourtant et me dit :

« Vous connaissez maintenant la manière de vous y prendre. Hardi! hardi! il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Pour dire la vérité, ce moyen me parut très-commode ; j'étais dans l'âge où le plus simple vous paraît toujours le meilleur, et, puisque les autres sous-maîtres avaient été forcés de partir à cause de leur douceur, je résolus de taper solidement, plutôt que de m'en aller. Si la race sauvage ne voulait pas obéir, tant pis pour elle, cela devait lui causer plus d'ennuis qu'à moi. — Voilà ce que je me dis, en voyant que l'ordre s'était rétabli tout de suite, et que chacun se levait bien vite, lorsque je lui faisais signe, sans avoir envie de rire ni de se moucher. Aussi le reste de la classe se passa très-bien, et vers onze heures, après la prière, tous les élèves partirent tranquillement, en criant :

« Bonjour, monsieur Guillaume! Bonjour, monsieur Jean-Baptiste! »

Une fois la salle vide, le vieux maître, riant tout bas, me dit :

« Vous les entendez,... ils savent déjà votre nom : « Bonjour, monsieur Jean-Baptiste! » C'est bon signe. Maintenant, à l'école du soir, si l'on vous manque, recommencez ; tapez sec, et dans huit jours ils auront plus de considération pour vous qu'ils n'en avaient pour les autres au bout de six mois. »

En montant l'escalier dehors et en voyant cette foule d'enfants s'en aller par trois, par quatre, causant entre eux du nouveau sous-maître, il me dit encore :

« Tenez, les autres jours ils courent et rem-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plissent le village de leur vacarme; aujourd'hui, tous sont comme étonnés... Et ce grand Arnette, cette espèce de nègre, comme il se frotte encore le dos... Ah ! gueux, tu veux faire rire les autres, eh bien, nous allons voir celui qui rira le dernier. »

Étant alors entrés dans la grande chambre en haut, nous trouvâmes la mère Catherine en train de laver la lessive, qu'elle avait étendue sur des perches autour du poêle. La brave femme lavait aussi le linge de l'église et n'avait pas d'autre séchoir que cette chambre; mais à notre arrivée les fenêtres furent bientôt ouvertes, le linge en tas et la table mise. Je jetais en attendant un coup d'œil sur les livres de M. Guillaume, rangés entre deux planchettes, contre le mur. C'étaient le *Catéchisme historique* de M. l'abbé Fleury, *la Doctrine chrétienne* de M. l'abbé Fleury, *les Mœurs des Israélites et des Chrétiens* de M. l'abbé Fleury, l'*Histoire de France* du vénérable père Loriquet, le *Traité des sons de la langue française* de M. l'abbé Bouillotte, le *Traité d'arithmétique* de M. l'abbé Borne, etc. Depuis, j'ai revu ces livres cent fois, c'est pourquoi je m'en souviens.

Le père Guillaume, me voyant attentif devant sa bibliothèque, allait et venait la tête penchée.

« Si vous avez envie de lire, me disait-il, ne vous gênez pas; moi, depuis longtemps je ne lis plus. De mon temps c'était l'*Arithmétique* de Bezout, la *Grammaire* de Wailly, le *Traité d'arpentage* de M. Paissant. Toutes ces grammaires, ces rudiments et ces traités nouveaux sont faits avec les anciens, excepté l'histoire du père Loriquet, tout à fait nouvelle et recommandée. Il faut du nouveau, il faut que le commerce roule; les vénérables pères de la foi marchent avant tout le monde, ils ont de nouvelles lumières et donnent seuls les approbations. »

M. Guillaume ne parlait pas sérieusement : il avait traversé le règne de Louis XVI, la république, l'empire, et vu bien des choses; mais il conservait sa manière de voir pour lui-même, car alors les vénérables pères de la foi, fondus depuis avec les jésuites, ne plaisantaient pas, et d'un souffle balayaient les instituteurs qui se permettaient la moindre observation contre eux. Je n'en fus pas moins content d'obtenir la permission de prendre ces livres, et de pouvoir m'instruire à mes moments perdus. Ensuite on se mit à table devant une bonne soupe et un grand plat de choux. J'allai sonner l'école vers une heure, et la classe du soir commença. Ce fut la même répétition que le matin, sauf les coups de baguette, que M. Guillaume n'eut pas l'occasion d'appliquer; le grand Arnette lui-même en avait assez; il ne bougea pas, et les autres se contentèrent aussi d'une seule représentation en ce jour.

Le lendemain et le surlendemain il fallut me montrer, et le vieux maître d'école s'étonna du nerf que j'avais; il me dit même en particulier de ménager le fils de notre maire, M. Bauquel, les deux garçons de Jean Placial, ceux des frères Henriot, les maîtres papetiers, et généralement de tous les notables bourgeois connaissant l'ordonnance qui défendait de battre les enfants, et pouvant se plaindre aux autorités supérieures. Ceux-là devaient être mis en pénitence, à genoux sur un rondin, ou bien à la retenue au pain sec pendant les heures de repos. Mon ardeur l'étonnait; il ne me permettait de taper que sur les autres.

Enfin ce jour-là tout s'accomplit dans le plus grand ordre; le soir, après souper, j'allai me coucher paisiblement, et je dormis comme un bienheureux.

A cinq heures du matin j'étais debout, à cinq heures un quart je sonnais matines, et puis pendant une heure je me promenais dans le village, regardant se lever les gens l'un après l'autre, faisant mes réflexions sur la manière de vivre des laboureurs, des bûcherons, des hommes de métiers et des bourgeois, apprenant à connaître leurs habitudes par le lever, le travail de la journée, le coucher, toutes choses qui m'ont servi par la suite. A six heures et demie, je sonnais l'école, je rentrais déjeuner, et la classe commençait. Bientôt, ayant acheté pour quelques sous d'huile, je pus lire le soir et m'instruire.

Ainsi je prenais de bonnes et de mauvaises habitudes. Les bonnes étaient de me lever tôt, de respirer l'air du matin, d'observer la manière de vivre des gens, de remplir mes devoirs avec exactitude, et de travailler à ma propre instruction quand je pouvais; les mauvaises étaient de m'emporter sans raison, de frapper les élèves, de croire qu'on arrive à quelque chose de bon par la force. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je te dirai tout de suite que les trois quarts et demi des hommes ne vivent que par habitudes; selon qu'ils ont pris ou reçu des habitudes bonnes ou mauvaises dans leur enfance, — habitudes d'agir, habitudes de penser, habitudes de raisonner ou de croire, — ils continuent de même sans interruption et sans pouvoir changer jusqu'à la fin de leurs jours. C'est l'habitude de l'enfance qui fait les hommes laborieux ou fainéants, sobres ou ivrognes, dépensiers, économes,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Oui! c'est le principal. (Page 3.)

entreprenants, timides, honnêtes, gueux, francs, hypocrites, soumis, révoltés, etc. Oui, c'est de l'habitude que vient presque tout, car bien peu d'hommes ont le courage et la persévérance nécessaires pour changer leurs mauvaises habitudes, lorsqu'ils s'en aperçoivent. Quelques-uns le peuvent, et ceux-là même, dans le cours d'une longue vie comme la mienne, comptent les jours où, résistant à leur routine, ils ont pris une direction meilleure : dix, quinze ou vingt fois, leur volonté s'est montrée forte, et ces jours, ils s'en souviennent avec fierté, ce sont leurs véritables titres d'homme. La grande masse suit ses habitudes comme un troupeau, et c'est pour cela que l'éducation fait non-seulement les individus, mais les nations tout entières; c'est pour cela que le choix des instituteurs et des enseignements est si grave; c'est pour cela que ceux qui veulent dominer les peuples et vivre à leurs dépens cherchent d'abord à s'emparer de l'enfance, à lui donner des habitudes de penser qui durent toute la vie, et empêchent les malheureux de redevenir libres, de réclamer leurs droits et de secouer le joug qui les opprime. C'est comme s'ils leur fourraient dans la tête un ramas de vieilles guenilles, pour remplacer la raison, la justice, le bon sens naturel, qui leur permettent de s'affranchir par le travail et de devenir heureux en ce monde. Une fois ces vieilleries dans la tête, on peut les conduire comme on veut; et plus ils avancent en âge, étant accablés de famille, de soucis et de travail, moins ils ont les moyens,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Voilà nos inspecteurs communaux ! (Page 10.)

les occasions et même le désir de s'ôter ce ramas de mensonges et de bêtises, qui leur bouche l'esprit et les rend soumis à ceux qui les grugent. L'instruction du peuple est donc de la plus grande importance, surtout dans un pays de suffrage universel, où la voix du dernier savetier vaut autant que celle d'un membre de l'Institut. C'est à cela qu'il faut penser d'abord, si l'on veut fonder solidement la République. Toutes les mauvaises élections, tous les mauvais plébiscites dont nous supportons les conséquences terribles, viennent de l'ignorance des paysans; il faut être de mauvaise foi pour soutenir le contraire; et cette ignorance abominable, je le dis franchement, est le plus grand crime de tous les rois qui nous ont gouvernés depuis la Révolution.

III

Les choses continuèrent ainsi cinq semaines. Je sonnais les cloches, je balayais l'église, j'assistais M. Guillaume comme chantre aux offices du dimanche, j'aidais M. le curé Bernard à s'habiller et à se déshabiller dans la sacristie, j'étais aussi chargé d'éteindre et d'allumer les cierges, enfin je faisais tout le travail d'un sous-maître.

Dans ces cinq semaines, M. le curé Bernard et M. l'adjoint Faltô vinrent inspecter une fois l'école, selon l'ordonnance. Ils trouvèrent tout en ordre, et M. Faltô, un ancien hussard, marchand de bois et maître d'auberge au *Pied-de-Bœuf*, m'interrogea pour voir ma force,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

disait-il. Il me demanda comment s'appelait le père des quatre fils Aymon, et me voyant embarrassé :

« Hé ! cria-t-il, vous ne savez pas ça!... Vous ne connaissez donc pas votre histoire?... C'est le père Aymon ! »

Il riait comme un bienheureux, croyant avoir fait la plus belle découverte. M. Bernard riait aussi.

Voilà nos inspecteurs communaux en ce temps-là !

Mais une chose plus importante, c'est qu'on me demanda mon certificat de bonne conduite, que j'avais heureusement apporté, signé de M. le révérend père de Briqueville et du maire de Saint-Nicolas. Alors je fus reconnu comme sous-maître, en attendant le certificat de capacité, qui ne pouvait m'être délivré que plus tard, lorsque j'aurais passé mon examen de second degré, ce qui devait m'exempter du service militaire.

On pense quelles inquiétudes j'avais au sujet de cet examen; M. Guillaume m'assurait qu'avec une belle écriture, le catéchisme et l'histoire sainte, l'affaire irait toute seule; mais je ne m'y fiais pas, et je passais mes soirées à lire et à relire le *Traité d'arithmétique* de M. l'abbé Borne et l'*Histoire* du père Loriquet.

Sur ces entrefaites arriva l'hiver, ce grand hiver de la montagne, qui commence a la fin d'octobre et finit à peine en mars. Un matin, en me levant, je vis mes petites vitres presque bouchées par la neige; elle était tombee pendant la nuit et continua sans interruption durant trois jours. La gelée passa dessus, et de semaine en semaine de nouvelles couches s'élevaient; les vieux toits de bardeaux en ployaient; les branches des hêtres, sur la côte en face, cassaient comme du verre. De tous les côtés où se portaient les yeux, on ne voyait que de la neige, toujours de la neige; et des corbeaux, leurs grandes ailes déployées, s'abattant derrière les chevaux sur la route, pour dévorer leur fumier; les pauvres verdiers, ébouriffés en pelote dans les broussailles, criant misère; les enfants arrivant à la file, tout emmaillottés de guenilles, les jambes enfoncées dans de gros sabots... Ah ! les pays de plaine ne ressemblent pas à la montagne, mais il faut s'accommoder avec le temps et les lieux; le principal pour moi, c'était toujours d'avoir des pommes de terre et du lait caillé, que la mère Catherine achetait à deux sous le pot chez les voisins. Pour dire la vérité, je ne m'inquiétais pas du reste, et je m'estimais heureux de vivre à l'abri du besoin.

Alors aussi le père Guillaume eut son rhumathisme, — un rhumatisme qui se promenait tantôt sur la jambe droite, tantôt sur la jambe gauche, puis le long des côtes, en lui faisant pousser de sourds gémissements. Il ne pouvait plus bouger de son lit, au fond de l'alcôve, et maigrissait à vue d'œil, malgré la graisse d'oie dont on le frottait régulièrement. C'est en ce temps qu'il fut heureux de m'avoir! Je tenais seul l'école et je faisais tout, même à l'église. Il est vrai que pour le chant je ne possédais pas la voix forte et bien timbrée de M. Guillaume, et que je ne connaissais pas aussi bien que lui le rituel; mais je m'en tirais tout de même, et M. le curé, me sachant recommandé par le révérend père de Briqueville, ne se plaignait pas trop, comme il l'aurait fait sans doute pour tout autre.

Vers la fin de novembre, un soir que je tenais la classe, quelques instants avant la prière, un traîneau passa devant les fenêtres de l'école et s'arrêta près de l'escalier. Je regardais, me demandant qui cela pouvait être; un homme grand, sec, de trente-cinq à quarante ans, la barbe et les moustaches en pointe, un de ces manteaux de dragon, à triple collet, qu'on appelait carrik, sur les épaules, et la tête couverte d'un bonnet en peau de renard, attacha le cheval à la rampe et monta. Quelques minutes après, il redescendit, et je l'entendis crier :

« Allons, tout ira bien, madame Catherine, tout ira bien. Envoyez seulement un exprès le plus tôt possible; je vais prévenir Régoine de préparer l'ordonnance. Hue, Grisette, hue ! »

Il repartit, et je compris que c'était le docteur Deleuze, de Lorquin, dont le père Guillaume parlait sans cesse depuis le premier jour de sa maladie. Je ne me trompais pas. Il avait trouvé M. Guillaume très-souffrant; le rhumatisme du genou s'était porté sur les reins, ce qui l'empêchait absolument de dormir. La mère Catherine gémissait, parce qu'il était difficile de trouver quelqu'un pour aller à Lorquin par ces temps de grandes neiges. On ne pouvait pas espérer une occasion, et le moindre exprès allait coûter au moins dix sous. Je lui offris aussitôt de partir le lendemain jeudi, jour de congé, ne voulant pas laisser cette brave femme et mon maître dans l'embarras. Ils acceptèrent, et je me mis en route après déjeuner.

Aucun chemin n'était battu ni même frayé, et la neige était si haute qu'il me fallut trois heures pour faire deux lieues. Quelques instants avant midi, j'entrais chez l'apothicaire Régoine, sur la place du Marché, juste en face de la vieille halle. La petite boutique était remplie de paysans et de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

paysannes attendant leur tour d'être servis, et je fus bien étonné de reconnaître derrière le comptoir le brave homme qui m'avait indiqué le chemin du Chêne-Fendu, le jour de mon arrivée dans le pays. Il me remit aussi tout de suite et s'écria de bonne humeur, en collant une étiquette sur une bouteille :

« Hé! c'est vous, jeune homme... Vous venez chercher la potion du père Guillaume..... Elle est prête!... Eh bien, comment va-t-il, ce pauvre vieux?

— Toujours la même chose, monsieur. Il souffre toujours beaucoup

—Oui,... oui,... c'est un vieux rhumatisme,... c'est très-douloureux, mais on n'en meurt pas. Entrez,... entrez vous réchauffer... Vous devez être gelé. Nous causerons tout à l'heure. »

En même temps il ouvrait une porte à gauche de son comptoir, et me poussait dans l'arrière-boutique, où plusieurs personnes, ayant l'air de riches paysans venus à Lorquin pour le marché, causaient, assis autour d'un bon poêle. Une vieille servante, toute rechignée, et que j'ai connue depuis comme la meilleure femme du monde, mettait justement la table. Je pris une chaise, et je me chauffai avec un véritable plaisir, car j'avais très-froid.

Environ un quart d'heure après, le père Régoine entrait en boitant, sa petite calotte sur le derrière de sa grosse tête chauve. Il était tout joyeux.

« Eh! s'écria-t-il en se frottant les mains, c'est fini, nous pouvons dîner. L'hiver nous donne des malades en masse; depuis ce matin, je n'ai pas quitté la boutique une minute. — Marie, apportez la soupe. Ce froid vous ouvre joliment l'appétit. »

Puis se tournant vers moi et me tendant une fiole :

« Voici la potion du père Guillaume, dit-il, vous lui recommanderez d'en prendre trois cuillerées par jour, et d'avoir soin chaque fois d'agiter la bouteille. »

Et comme je me levais et que je prenais ma casquette pour sortir :

« Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc? me dit-il d'un air étonné. Vous allez dîner avec nous. »

Je voulus le remercier, disant que j'étais pressé de rentrer... que M. Guillaume m'attendait.

« Allons,... allons, reprit-il, ne faites pas de cérémonies; vous n'avez rien pris depuis le Chêne-Fendu, vous devez avoir faim. Vous seriez forcé de dîner quelque part avant de vous en retourner : le vieux Guillaume attendra! Et puis je suis content de faire votre connaissance; votre figure m'a plu le premier jour que je vous ai vu traverser Lorquin, votre petit paquet au bout d'un bâton. On m'a dit du bien de vous. Je sais tout ce qui se passe dans le canton, moi; les bonnes femmes qui viennent à la pharmacie, des quatre coins du pays, me racontent les nouvelles! On m'a dit que vous étiez un bon sous-maître, remplissant bien ses devoirs; ça m'a fait plaisir. J'aime les jeunes gens laborieux... D'ailleurs votre couvert est mis. »

C'était vrai, la vieille servante avait déjà mis l'assiette et la serviette sur la table.

Je m'assis donc tout gêné et pourtant bien heureux de ce que cet excellent homme venait de me dire. Les autres, amis ou parents de M. Régoine, se passaient la serviette autour du cou, sans faire attention à mon embarras.

Le grand nombre d'années qui se sont écoulées depuis m'empêche d'entrer dans les détails, mais je me rappelle que tous ces braves gens criaient contre la barbarie des alliés : il avait déjà fallu nourrir en 1815 douze cent mille ennemis et leur payer une contribution de guerre de douze cents millions; depuis, il fallait nourrir, payer, entretenir les cent cinquante mille hommes qui occupaient nos places fortes, et les rois de l'Europe n'étaient pas contents! Voilà qu'ils réclamaient maintenant treize cents millions pour indemniser les particuliers de tous les pays, et principalement les Allemands, des pertes que nos guerres leur avaient fait éprouver depuis le commencement de la Révolution et même bien avant, sous Louis XIV. Comment payer une somme pareille, dans l'état de misère où se trouvait la France après deux invasions? Ces gens se désolaient. L'un d'eux, grand, roux, frisé, la figure osseuse et le menton carré, un vrai Lorrain, disait que tout cela venait des traîtres, que les traîtres étaient cause de tous nos malheurs, et qu'il fallait payer les dettes de la France à coups de canon.

Ce qui me revient encore de ce dîner, c'est qu'il y fut aussi question de l'instruction du peuple. M. Régoine, après m'avoir interrogé sur mes connaissances, m'ayant demandé ce que je gagnais, fut indigné d'apprendre que je ne recevais que cinq francs par mois.

« C'est une honte pour un pays comme le nôtre, s'écria-t-il, de voir un sous-maître capable, de bonne conduite, et remplissant bien ses devoirs, payé comme un hardier de village, à raison de cent sous par mois. L'ignorance du peuple est pourtant ce qu'il y a de pire au monde, et l'on devrait au moins

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

assurer le pain quotidien aux hommes qui la combattent. C'est l'ignorance du peuple qui a perdu notre Révolution. Si le peuple avait su lire, écrire et raisonner un peu ses intérêts, jamais il n'aurait accepté la constitution de l'an VIII, par laquelle Bonaparte confisquait à son profit tout ce que la nation avait gagné depuis 1789. Cette malheureuse constitution a permis à Bonaparte de tailler, de rogner, de tout faire à sa guise, sans aucun contrôle, et finalement de laisser la France vaincue, ruinée, humiliée, amoindrie de la frontière du Rhin, et occupée par cent cinquante mille soldats étrangers, qu'il faut subir et nourrir, jusqu'au payement des indemnités de guerre. Voilà les résultats de l'ignorance... Voilà ce rapporte un plébiscite arraché par deux ou trois filous à des millions d'imbéciles qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez! C'est sur l'ignorance des peuples qu'on bâtit les trônes et qu'on fonde le despotisme. Bonaparte le savait : il n'a jamais donné un centime pour l'instruction primaire! De son temps les maîtres d'école vivaient comme ils pouvaient; cela ne le regardait pas, mais au moins c'était franc. Les Bourbons, eux, s'y prennent d'une autre manière; ils rendent des arrêtés, ils écrivent des circulaires qu'on publie dans les gazettes, ils organisent des « comités gratuits et de charité » pour surveiller et encourager l'instruction du peuple; enfin ils noircissent beaucoup de papier et font beaucoup de bruit. Tout cela ne signifie rien. Pour organiser l'instruction primaire, il faut de l'argent. Qu'on débarrasse les maîtres d'école de la surveillance des curés, qu'on les paye bien, qu'on mette les places d'instituteur au concours, et dans dix ans tous les Français sauront lire, écrire, calculer et raisonner. Malheureusement les rois, les prêtres et les nobles ne veulent pas qu'on raisonne; ils savent qu'instruire le peuple, c'est préparer la République, et voilà justement pourquoi ces gens nous amusent avec leurs belles circulaires — qui ne mettent pas un sou dans la poche des maîtres d'école — et leurs fameux comités, remplis de jésuites : c'est de la pure comédie! »

Ainsi parla ce brave homme, et les autres l'approuvaient. Moi, j'ouvrais les oreilles, n'ayant jamais entendu parler de ces choses. J'en étais étonné et réjoui.

Finalement, M. Régoine, voyant que j'avais le désir de m'instruire, voulut bien me prêter des livres, et vers deux heures je repris le chemin du Chêne-Fendu. Le père Guillaume m'attendait avec une grande impatience; il était comme tous les malades, qui se figurent qu'en avalant une drogue ils seront guéris; toutes les expériences qu'ils ont faites, tous les remèdes qu'ils ont essayés sans aucun profit, ne les empêchent pas de croire que le dernier les remettra sur pied. Il prit donc sa potion. Moi, j'étais déjà dans ma chambre, en train de lire les livres que j'avais apportés; mais, à mon grand désespoir, je n'y comprenais rien; c'était de l'hébreu pour moi! et pourtant ces livres — l'*Émile* et *le Contrat social* — ont encore aujourd'hui la réputation d'être parmi les plus beaux et les meilleurs.

Mon Dieu! que de chagrin je me fis à propos de ces deux ouvrages, et que de fois, durant trois semaines, je m'écriai : « Tu ne comprends donc pas le français? Ton esprit est donc bouché? Tu ne pourras donc jamais rien devenir?»

L'inquiétude ne me quittait plus; matin et soir après l'école, je montais voir si je comprendrais mieux, lisant, lisant toujours, retournant les mots et les phrases dans ma tête, sans pouvoir en tirer une idée claire.

A la fin, le père Guillaume s'aperçut de mon agitation; il me demanda ce que j'avais, et je lui dis franchement ce qui m'arrivait.

« Hé! mon pauvre Jean-Baptiste, fit-il, ne vous désolez pas tant; j'en suis au même point que vous depuis trente ans. Sous la République, on ne parlait que du *Contrat social* et des autres livres de Jean-Jacques; c'était la Bible et l'Evangile de ce temps-là!... Cent fois j'ai voulu les lire, mais c'est tellement beau, tellement savant et magnifique, que je n'y comprenais rien. Ces ouvrages, comme *le Génie du christianisme*, que m'a prêté M. le curé, comme les chefs-d'œuvre de la chaire de Bossuet, sont pour les rois, les princes, les grands seigneurs et les savants; il faut des années et des années d'étude avant de comprendre au juste ce qu'ils signifient. Nous autres gens d'en bas : ouvriers, paysans, petits bourgeois, on ne s'inquiète pas de nous; les bœufs qui traînent la charrue n'ont pas besoin de comprendre; pourvu qu'ils aillent,... qu'ils aillent,... qu'ils remplissent leur métier, c'est assez, on ne leur en demande pas davantage. »

Ces paroles m'étonnèrent d'abord, mais j'ai reconnu depuis que le vieux maître d'école avait raison. — Il existe deux langues en France, la langue du grand monde et celle du peuple. C'est pour le grand monde qu'on fait des chefs-d'œuvre, et pour le peuple on ne fait rien; aussi nous n'avons pas de littérature populaire, nous n'avons pas même

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une bonne grammaire. Vois seulement la plus simple de toutes, celle de Lhomond, vois comme elle commence : « La grammaire française est l'art de parler et d'écrire correctement le français. » — Qu'est-ce que cela veut dire l'art? Est-ce que les enfants du peuple comprennent cela : l'art de parler? — Et « correctement!... » Est-ce que le peuple se sert du mot « correctement? » Est-ce que nos paysans, nos ouvriers, nous-mêmes nous disons : « travailler correctement, parler correctement? » Sur dix mille enfants, pas un seul ne comprend cette explication ; il la répète comme un perroquet, rien de plus. Si Lhomond avait dit : « La grammaire française est un livre de règles pour apprendre à parler et à écrire en français, sans fautes, » les plus bornés auraient compris. Malheureusement on ne veut pas cela ; plus j'avance dans la vie, plus je vois qu'on veut tenir le peuple dans l'ignorance; devant Dieu qui m'entend, je suis sûr que c'est la pensée de ceux qui nous conduisent. Mais cela ne peut plus durer longtemps; tous les hommes de bon sens reconnaissent que dans une démocratie il faut des livres pour les paysans et les ouvriers. Dans cinquante ans d'ici, tous ces magnifiques chefs-d'œuvre, que les savants seuls peuvent admirer, seront dans les bibliothèques des châteaux, avec les armures des anciens chevaliers; les livres simples, clairs, utiles, écrits dans la langue que tout le monde comprend, seront seuls entre les mains du peuple. Ainsi se renouvellera et s'agrandira la littérature française : d'aristocratique, elle deviendra populaire. Il faut écrire pour le peuple, ou se résigner à périr sous les plébiscites de l'ignorance. — Voilà ce que je dis! Les jeunes gens sont bien heureux, ils assisteront à ces choses et à bien d'autres pareillement agréables. Ils ne verront pas comme nous de grands génies, qui se croient démocrates, écrire, soi-disant pour le peuple, des livres que les plus malins ne peuvent comprendre, comme le grec et l'hébreu, qu'à l'aide du dictionnaire.

Enfin les réflexions du père Guillaume me firent tout de même du bien, et depuis je ne m'obstinai plus à lire et relire des choses au-dessus de ma portée. Mais je n'étais pas au bout de mes peines avec ces malheureux ouvrages, car étant allé à confesse, à Noël, M. Bernard, avant de me donner l'absolution, me demanda si je ne m'accusais pas aussi d'avoir lu de mauvais livres; je lui répondis tranquillement que non, et son indignation fut terrible.

« Comment, vous mentez au tribunal de pénitence, s'écria-t-il, vous osez mentir devant Dieu!... Croyez-vous qu'il ne sache pas tout? Croyez-vous que nous n'ayons pas appris, le jour même, que vous aviez apporté de Lorquin des livres condamnés par l'Eglise?»

Alors je devins tout pâle, et je répondis en bégayant que je n'y avais rien compris, que je ne savais pas ces livres défendus; mais lui, sans m'écouter, continua, disant que si M. de Briqueville, qui daignait me protéger, apprenait cela, j'étais perdu, qu'il me retirerait sa main et que je tomberais dans l'abîme; que bientôt l'inspecteur arriverait, et qu'alors on verrait si j'avais du temps de reste pour dîner avec des Jacobins et lire de mauvais livres; qu'on verrait si je savais mon histoire sainte, mon catéchisme, si j'étais un bon serviteur, sachant ses devoirs envers Dieu et le roi.

« Quand on n'a pas plus de voix que vous, ajouta-t-il, le premier devoir, c'est de s'exercer au plain-chant pour tâcher de s'en donner. Vous serez examiné sur tout, et vous n'obtiendrez votre certificat que si c'est mon avis. Ainsi, agissez en conséquence. »

Il me renvoya dans une désolation inexprimable. Depuis ce moment, je ne vivais plus; si je n'obtenais pas un certificat, qu'allais-je devenir? A cette pensée mon cœur se serrait, et je travaillais, j'étudiais, je ne prenais plus une minute de repos. Le père Guillaume lui-même me disait :

« C'est trop, Jean-Baptiste, c'est trop; vous finirez par tomber malade. »

Mais je ne l'écoutais pas, et, à force de lire, d'étudier, ma tête était tellement pleine de choses, que je ne voyais plus clair.

Le père Guillaume avait repris sa classe avec son rhumatisme, aussi les coups de baguette pleuvaient, une sorte de fureur nous possédait; nous n'avions pitié ni de nous-mêmes ni des élèves, et du matin au soir l'école était remplie de cris épouvantables. La dureté des uns engendre celle des autres. Combien de fois je me suis reproché cette barbarie envers les enfants! — Enfin les pâques arrivèrent, et plusieurs de nos élèves firent leur première communion. Ceux-là durent être contents; ils pouvaient dire : — Nous sommes sortis des griffes du père Guillaume et du sous-maître. Dieu soit loué, nous ne rentrerons plus chez nous le dos pelé à coups de baguette!

Quelle instruction chrétienne on donnait en ce temps-là! c'est à faire frémir.

Tout à coup la nouvelle se répandit que M. l'inspecteur était en route ; qu'il avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

commencé sa tournée en Lorraine, par Blamont; qu'il s'avançait en détruisant les sous-maîtres, en les épluchant, en les cassant, en les refusant à la douzaine, sans considérer leur triste position, ni le service militaire, qui les empoignait aussitôt qu'on les avait mis de côté.

Les sous-maîtres du pays, et même les instituteurs du troisième degré qui n'étaient reçus que provisoirement, tremblaient en apprenant les dégâts de M. Mougeot, principal de collège, désigné pour cette inspection, et qui montrait ainsi sa science. Je me souviens qu'un sous-maître de Saint-Georges passa chez nous, racontant qu'on l'avait refusé pour une faute de participes, ce qui me fit dresser les cheveux sur la tête.

Le père Guillaume me disait :

« Surtout, Jean-Baptiste, n'ayez pas peur, tous ces sous-maîtres sont des ânes; le plus malin de la bande ne serait pas capable de faire une addition de fractions. Vous en savez dix fois plus qu'eux tous; mais il ne faut pas avoir peur quand on vous interrogera : si vous avez peur, vous êtes perdu! D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit cent fois, le principal aujourd'hui, ce n'est pas l'arithmétique ni même la grammaire, c'est le catéchisme et l'histoire sainte; tenez, lisez la circulaire du 15 mars 1816, et vous verrez que j'ai raison. »

Alors le brave homme me relisait cette fameuse circulaire, disant que « MM. les recteurs devaient se regarder comme les serviteurs de MM. les évêques, et que l'instruction primaire avait surtout pour objet de renforcer l'instruction religieuse et d'imprimer dans le cœur des jeunes gens, d'une manière durable, le sentiment de leurs devoirs envers Dieu et le roi, » ce qui ne m'empêchait pas de trembler comme un malheureux.

Finalement, à force d'approcher, l'inspecteur arriva du côté de Saint-Quirin, et l'on apprit que le lendemain il serait chez nous. Cette nuit-là je ne pus fermer l'œil. C'était à la fin de juin; d'heure en heure, je me levais pour respirer, j'ouvrais ma petite fenêtre, et je regardais dehors, au clair de lune, les champs, les prés, les bois, sans rien voir, me disant : « Ah! si j'étais seulement à demain soir!... Que le Seigneur m'assiste! » Et puis je me recouchais; je me relevais, j'allumais ma lampe; j'aurais voulu lire, apprendre encore quelques lignes, malgré la recommandation du maître : — qu'il faut se reposer les derniers jours, et que tout ce qu'on apprend alors ne fait que vous encombrer l'esprit.

Ainsi se passa cette dernière nuit, dans la fièvre. Le matin, je mis une chemise blanche et mes beaux habits. Je n'avais pas faim au déjeuner. La mère Catherine s'écriait :

« Ah! si l'inspecteur avait encore attendu huit jours, notre pauvre Jean-Baptiste n'aurait plus eu la force de bouger!

— Tais-toi, lui répondait M. Guillaume, laisse-le tranquille. »

Ensuite nous descendîmes à l'école. Et comme nous arrivions au bas de l'escalier, voilà qu'une voiture passe au trot dans la rue, une voiture de paysan, deux bottes de paille entre les échelles, le conducteur devant, et derrière, assis tout raide, un prêtre avec son grand tricorne, les mains appuyées sur la pomme de son parapluie, la barbe noire, rasée, tirant sur le bleu, et regardant à droite et à gauche du coin de ses yeux blancs, sans bouger la tête: c'était M. l'inspecteur! Tu penses si je me dépêchai de le saluer jusqu'à terre. Il répondit par un petit signe de tête, et la voiture descendit la ruelle de la maison de cure.

Durant l'école, j'allais et venais, n'ayant pas envie de reprendre et bien moins encore de frapper ceux qui riaient ou causaient. J'étais moi-même trop malheureux; cela m'abattait et me rendait indulgent. Chaque fois qu'une personne passait dehors, je me figurais qu'elle venait m'appeler. J'avais écrit des exemples en belles lettres rondes, gothiques et bâtardes, que M. Guillaume trouvait admirables; mais cela ne me rassurait pas beaucoup. Enfin l'école du matin étant finie, nous montâmes dîner. Je mangeai peu. Mme Catherine levait la nappe, quand le père Guillaume, debout à la fenêtre, s'écria :

« Voilà Mlle Justine qui vient vous appeler, Jean-Baptiste, à cette heure, du courage! »

Et les genoux tremblants, mon cahier sous le bras, je sortis sur la galerie. Mlle Justine, en bas, me criait déjà :

« Venez bien vite au presbytère, on vous attend! »

Elle repartit, et je descendis plus mort que vif.

S'il me fallait te dire ce qui se passa le long de la ruelle, j'en serais bien embarrassé, je ne voyais plus clair, et tout à coup je fus sur l'escalier de la maison de cure. Alors, comme la première fois, je m'arrêtai pour reprendre haleine. On riait à l'intérieur. J'entrai dans l'allée, et je donnai deux petits coups à la porte trois fois de suite. Les minutes se passaient; je n'osais toquer plus fort.

A la fin, quelqu'un dit : « Entrez! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

J'ouvris. M. l'inspecteur, le curé de Voyer, celui de Saint-Quirin et le nôtre, assis à table, prenaient le café. Notre curé, me voyant, s'écria :

« C'est le sous-maître! »

Je restais sur le seuil, mon chapeau entre les mains.

« Entrez donc, me dit l'inspecteur, entrez et refermez la porte. »

Alors j'entrai.

« Vous avez écrit des exemples? me dit-il.

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Voyons un peu. »

Je lui remis mon cahier, il le feuilleta lentement. Je tremblais comme une feuille.

« C'est vous-même qui avez écrit cela?

— Oui, monsieur l'inspecteur. »

Il passa le cahier aux autres curés, qui ne disaient rien. Au bout d'un instant, l'inspecteur, ayant goûté son café, y remit du sucre et me dit :

« Asseyez-vous à ce bureau. »

Il montrait le bureau de M. Bernard à gauche, où se trouvaient du papier, des plumes et de l'encre.

« Ecrivez, » fit-il en se mettant à me dicter l'histoire de Joseph vendu par ses frères.

Il se leva et vint regarder par-dessus mon épaule. Mes yeux étaient troubles. Pourtant j'écrivais bien, me répétant à moi-même les paroles du père Guillaume : « Du calme, Jean-Baptiste, du calme! » Au bout de quelques lignes, M. l'inspecteur prit ma dictée; il alla se rasseoir et compara mon cahier à ce que je venais d'écrire.

« C'est bien la même écriture, fit-il... Voyons l'orthographe! »

Il lut, relut deux fois, et finit par me dire :

« Allons, allons, nous n'avons pas commis de grosses fautes. » Et, levant les yeux, il me demanda :

« Quel est le sujet de ma dictée?

— C'est l'histoire de Joseph vendu par ses frères.

— Bon... Eh bien, continuez;... racontez-nous cette histoire. »

Et, tout pâle de crainte, je racontai l'envie des frères de Joseph contre lui, la résolution qu'ils prirent de le vendre, le passage des marchands ismaélites, le rêve du grand panetier et de l'échanson, les sept vaches grasses et les sept vaches maigres, les greniers d'abondance, la famine qui força Jacob d'envoyer ses fils acheter des grains en Egypte, le second voyage, la découverte de la coupe dans le sac de Benjamin, etc. J'avais lu cent fois cette histoire, la plus belle et la plus touchante de la Bible, et chaque fois, en arrivant à l'endroit où Joseph s'écrie : « Je suis Joseph, votre frère !... notre père Jacob vit-il encore?... » je n'avais pu m'empêcher de pleurer. Aussi, dans l'état de trouble et d'inquiétude où je me trouvais alors, en prononçant ces paroles, qui sont le cri de la nature même, je m'arrêtai comme suffoqué, et je ne pus retenir mes larmes.

MM. les curés se regardèrent tout surpris.

« C'est bien,... c'est bien, mon ami, me dit l'inspecteur au bout d'un instant; cela part d'un bon sentiment. Remettez-vous. »

Sa voix était douce, et je me remis lentement.

« Connaissez-vous le solfége? me dit-il ensuite.

— Un peu, monsieur l'inspecteur.

— Et l'arithmétique?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Eh bien, expliquez-nous le système décimal. »

J'expliquai comme je pus; il paraissait content, et finalement, vidant sa tasse, il dit: « Cela suffit, c'est assez.

— Oui, s'écrièrent les autres, comme attendris, c'est très-bien. »

Je me croyais débarrassé, quand M. Bernard, élevant la voix, dit que tout était bien, sauf le plain-chant, que je négligeais un peu trop pour le reste, mais qu'il espérait qu'à l'avenir tout irait ensemble, et que je ferais mes efforts pour devenir un bon chantre.

Je promis tout ce qu'on voulut, avec la ferme résolution de tenir mes promesses, et M. l'inspecteur, regardant ses confrères, dit que j'avais satisfait à l'examen. Puis s'adressant à moi d'un air de bienveillance :

« Vous pouvez écrire à M. de Brigueville que vous êtes reçu, dit-il. D'ici à quelques jours, vous recevrez votre brevet de seconde classe, qui vous affranchira du service militaire, d'après l'ordonnance du 10 mars dernier. C'est bien,..... c'est très-bien;..... vous pouvez vous retirer. »

Alors, saluant profondément ces messieurs, je voulus sortir, mais je ne trouvais plus le loquet, tant ma joie et mon trouble étaient grands. MM. les curés riaient tout haut, et l'un d'eux s'écriait :

« Le pauvre garçon !... est-il heureux !... »

C'était bien vrai, jamais je n'ai ressenti de bonheur pareil. Et dehors, dans la rue, je me mis à sauter, à danser, les mains en l'air, de sorte que les paysans, en train de fendre leur bois ou d'entasser leur fumier, me prenaient pour un fou.

Le père Guillaume, derrière ses vitres, me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quelle instruction chrétienne on donnait! (Page 13).

voyant arriver ainsi, sortit sur la porte, et je lui criai de loin :

« J'ai mon brevet,..... j'ai mon brevet de seconde classe !

— C'est bien, c'est bien, Jean-Baptiste, fit-il en riant de bon cœur et me donnant l'accolade; calmez-vous,... on nous regarde... Reposez-vous;... l'inspection n'est que pour demain matin, c'est moi qui ferai seul la classe. »

D'un trait je fus dans la chambre en haut, embrassant la mère Catherine, et lui racontant mon examen ; elle paraissait toute réjouie, et me disait aussi d'être plus calme.

Il faut avoir passé des années sans un liard dans sa poche, avec la crainte de se trouver sans ouvrage du jour au lendemain, pour comprendre l'exaltation d'un pauvre diable qui trouve enfin le moyen assuré de gagner sa vie, et même de venir en aide à ceux qui l'ont élevé.

J'écrivis aussitôt cette bonne nouvelle à mes parents; et puis à M. de Briqueville une belle lettre de remercîments et de promesses d'être toujours, et de plus en plus, digne de sa bienveillance. J'allai jeter ces deux lettres à la boîte, et continuant ma route dans la vallée jusqu'à la première scierie, il me serait difficile aujourd'hui de te raconter tous les compliments et toutes les félicitations que je m'adressai à moi-même; à chaque pas, je m'écriais :

« Jean-Baptiste, tu es reçu!... ce n'est pas un rêve... Maintenant l'avenir est ouvert devant toi, marche, rien ne peut plus t'arrêter! »

Cette joie dura plusieurs jours. Mais il faut

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je racontais l'envie des frères de Joseph. (Page 15).

aussi que je l'avoue, après avoir reçu mon brevet, que M. Bernard me fit signer sous ses yeux à la maison de curé, avec l'engagement de servir dix ans dans l'instruction publique, en me voyant gradé par autorisation de M. le ministre, la vanité me tourna la tête, et je ne songeai plus qu'à devenir instituteur moi-même, au lieu de servir en sous-ordre. Le logement, la nourriture et cinq francs par mois me paraissaient une bien faible récompense pour Jean-Baptiste Renaud, et dans toutes les excursions que je faisais pour aller voir mes collègues des environs, je m'informais sans cesse s'il n'existait pas d'autres places vacantes, rétribuées en proportion de mon savoir et du brevet de seconde classe.

A partir de la fête des Rameaux jusqu'à la fin de l'automne, les enfants sont presque tous à garder les vaches, à récolter des myrtilles, des faînes et des feuilles mortes; un grand nombre aident leurs parents à rentrer le foin, le seigle, l'orge, l'avoine; d'autres mènent les bêtes à la pâture et cherchent du bois mort dans la forêt. Quelques-uns seulement, ceux des riches, continuent leurs études, et durant l'été les écoles sont à peu près vides. J'avais donc du temps de reste, et j'en profitais pour chercher une place d'instituteur, croyant que rien n'était au-dessus de mon mérite.

M. Guillaume l'apprit sans doute. Ce qui me porte à le croire, c'est qu'à la fin d'octobre, au moment où l'école se remplissait de nouveaux élèves, comme un soir à souper je lui disais, après avoir longtemps réfléchi, que mes habits

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et mes chemises s'usaient, que je n'avais pas même de quoi m'acheter des souliers, et que j'étais forcé de lui demander une augmentation, il ne parut pas trop surpris et me répondit tranquillement :

« Je m'attendais à cela depuis longtemps, Jean-Baptiste. Vous êtes comme les jeunes gens ambitieux, qui veulent avancer vite et qui voient tout en beau. Depuis que vous avez obtenu votre brevet, rien ne vous paraît plus à la hauteur de vos talents. Ce n'est pas un reproche que je vous fais ; chacun en ce monde cherche ses intérêts. Seulement, lorsque vous êtes arrivé, vers la fin de l'automne dernier, pendant cette mauvaise année, vous étiez bien content d'avoir des pommes de terre et du lait caillé à votre appétit ; maintenant vous avez des œufs, du fromage blanc, de temps en temps un plat de choucroute avec du lard, et le dimanche un pot-au-feu garni de légumes, qui vous réjouit et vous entretient en santé. Pendant l'été, je ne vous ai pas refusé de congés, soit pour vous instruire, soit pour aller vous promener dans la montagne, avec vos confrères des villages voisins. Je vous ai payé régulièrement vos cinq livres par mois, et pourtant, vous le savez, l'école était vide aux trois quarts, je ne touchais presque rien. J'aurais pu vous renvoyer durant la belle saison, comme tous les autres sous-maîtres... Vous ne faites pas attention à cela.

— Oui, cria la mère Catherine, ce sont des ingrats!... Ils arrivent tous minables ; ils mangent, ils boivent sans demander ce que cela coûte, et, quand ils sont devenus gros et gras, ils veulent qu'on les augmente et menacent de partir ; c'est abominable!...

— Tais-toi, Catherine, lui dit M. Guillaume, laisse-moi parler. J'ai donc fait mon possible pour vous contenter, Jean-Baptiste, parce que vous êtes un bon sous-maître ; et maintenant vous cherchez une place ailleurs ; je le sais, on me l'a dit. Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous en repentir, car malgré vos connaissances, malgré vos fractions, vos règles de trois et de société, malgré votre belle écriture et votre orthographe, une chose vous manquera toujours, c'est la voix ! Qu'est-ce que fait à MM. les curés l'arithmétique, la grammaire et le reste? Croyez-vous qu'ils tiennent à l'instruction du peuple? Au contraire, plus le peuple est bête, plus ils sont contents. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, c'est le catéchisme qui passe avant tout, le catéchisme et le chant. Dans tous les temps il a fallu le catéchisme, rien que le catéchisme. Dans ma jeunesse, sous Louis XV et Louis XVI, c'était le catéchisme de Toul, plus tard, sous la République, le catéchisme des droits de l'homme, avec des chansons en l'honneur de la nation ; maintenant, depuis l'usurpateur et le retour de nos rois légitimes, c'est le catéchisme de Metz et le plain-chant. Quant un maître d'école sait son catéchisme et qu'il possède une belle voix, tout le reste est inutile, on le demande pour la forme. Tenez, moi, Jean-Baptiste, sans brevet je trouverais une place mille fois plus tôt que vous, parce que je sais mon catéchisme par cœur et que j'ai de la voix. Sur mille curés, pas un seul ne voudra de vous, et tous seraient contents de m'avoir, parce que quand je chante un *Gloria in excelsis*, ou bien un *Te Deum*, un *Kyrie*, ou n'importe quoi, ça s'entend, ça monte, ça remplit l'église comme un œuf, ça fait plaisir aux hommes et au bon Dieu. Vous, au contraire, c'est comme un pierrot qui piaille dans les orgues ; ça déchire les oreilles des fidèles, ça détourne l'esprit des choses saintes, enfin ça fait du tort à la religion ; et tous les brevets du monde ne vous donneront pas de voix!... Voyons, qu'est-ce qu'un maître d'école sans voix? Si vous étiez curé, est-ce que vous voudriez d'un maître d'école sans voix, quand il connaîtrait toutes les arithmétiques du monde et même les logarithmes, qui sont à la fin ? Répondez, la main sur le cœur, Jean-Baptiste. »

J'étais tout étourdi, car M. Guillaume ne disait que la simple vérité ; je le savais, et je lui répondis modestement :

« Croyez bien, monsieur Guillaume, que je vous quitterais avec le plus grand chagrin surtout à l'entrée de l'hiver, où mes services vous sont le plus utiles ; oui, cela me désolerait, et je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Seulement soyez juste ; voyez vous-même mes habits, mes souliers... Est-ce que je peux me présenter en cet état? Est-ce que ce n'est pas honteux pour l'école, lorsque MM. les inspecteurs communaux arrivent? Sans compter que je voudrais bien aussi pouvoir envoyer de temps en temps une pièce de cent sous à mon pauvre père. »

Il réfléchit un instant et me dit :

« A la bonne heure, Jean-Baptiste, à la bonne heure, je comprends cela ; vous n'avez pas tort, et j'y avais déjà pensé. Quant à vous donner plus de cinq francs par mois, ça ne m'est pas possible ; mais on peut trouver d'autres moyens de s'arranger : voici la proposition que je vous fais, nous y gagnerons tous les deux, si cela vous convient. »

Alors il me raconta que cinq ou six ans avant, sous l'usurpateur, après l'école des en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fants, le soir, de huit à dix heures, il avait l'habitude de tenir une classe pour les grandes personnes, garçons et filles, employées aux fabriques de la vallée, qui désiraient encore s'instruire, n'ayant rien appris avant leur première communion et sentant le besoin de savoir écrire et chiffrer; que ces personnes payaient vingt sous par mois, et qu'il en avait eu jusqu'à dix-huit, ce qui lui faisait un beau bénéfice! Mais les malheurs des deux invasions l'avaient forcé de renoncer à cette classe, tous les hommes de dix-huit à quarante ans étant partis pour l'armée.

« Si vous voulez, me dit-il, nous la reprendrons. Comme vous êtes jeune, et que par votre âge vous n'inspireriez pas encore assez de respect et de considération à des gens plus âgés que vous, je serai là pour maintenir le bon ordre, et vous ferez la classe. La chose principale, c'est l'arithmétique et l'orthographe, car les chères sœurs ne savent rien de cela; toute leur science est d'apprendre le catéchisme aux jeunes personnes, de sorte que les filles de bourgeois et de maîtres-ouvriers, lorsque le bon sens leur arrive, se désolent de ne pouvoir tenir un livre de ménage, ni faire une simple addition. Je suis sûr qu'il nous faudra peu de temps pour remonter notre école, et nous partagerons les bénéfices. Vous gagnerez ainsi des huit et dix francs par mois, et vous pourrez aider vos parents, ce qui est le devoir d'un bon fils; mais au nom du ciel, Jean-Baptiste, tâchez de mettre votre ambition de côté; vous n'êtes pas encore d'âge à remplir une place d'instituteur, et l'ambition perd tout. »

M. Guillaume n'avait pas tort de m'appeler ambitieux, l'idée de rabâcher le catéchisme durant des années ne me convenait guère; je me sentais fait pour autre chose, et quand M. Bernard, à l'église, prêchait la modestie et l'humilité chrétiennes, je me disais :

« C'est bon, monsieur le curé, c'est bon!... Pourquoi donc vous mettez-vous des chapes d'or sur le dos? Pourquoi Mgr l'évêque vit-il dans un palais, et vous dans la plus belle maison du village? Pourquoi tenez-vous tous aux faux biens de la terre? La modestie et l'humilité sont bonnes à prêcher aux autres; c'est la meilleure manière de conserver pour soi les bonnes pensions, les bénéfices de toute sorte, la bonne figure et la bonne santé. »

Ces idées me venaient naturellement, parce que le Seigneur Dieu ne m'avait pas créé tout à fait bête; je me soumettais, ne pouvant faire autrement; mais j'avais résolu de n'être modeste que s'il m'était impossible de m'élever par le travail et la bonne conduite. Qu'on se figure après cela ma joie d'entendre les propositions du père Guillaume; elle éclatait sans doute dans mes yeux, car il me dit en riant :

« Cela vous convient, Jean-Baptiste?

— Oui, lui répondis-je, c'est tout ce que je souhaite. Il me faut des habits, des souliers, des livres; sans livres, on n'avance pas, et pour en avoir il faut de l'argent, car ils coûtent cher.

—Eh bien, vous en gagnerez, dit-il, je vous réponds que nous aurons du monde. Depuis deux ans, une quantité de jeunes gens sont revenus de la guerre; les trois quarts n'ont jamais su grand'chose, et les autres ont tout oublié. C'est bien fâcheux quand il s'agit de prendre la suite des parents, d'entrer dans leur commerce ou de suivre leurs entreprises. Nous les aurons tous.

— Espérons-le, monsieur Guillaume; moi, je ne demande que de l'ouvrage.

— C'est donc entendu, fit-il en se levant et me donnant la main. Lundi prochain, nous ouvrirons notre école du soir; en attendant, les enfants en répandront la nouvelle au village et dans la vallée; nous aurons des garçons, de grandes filles et même des gens mariés; vous verrez cela. Maintenant, bonne nuit... allons dormir.

— Bonsoir, monsieur Guillaume et madame Catherine. »

On se sépara content. Je me regardais comme sauvé; mais j'étais loin de mon compte, et seulement alors allait venir un des plus grands chagrins de ma vie.

IV

Quelques jours après, le 5 novembre 1817, s'ouvrit l'école des grands au Chêne-Fendu. Pour moi, c'est hier : je viens de descendre à sept heures et demie du soir, après souper. J'ouvre les fenêtres de la salle pour renouveler l'air, et je mets deux grosses bûches dans le poêle; le feu se rallume en jetant sur le plancher de longs éclairs rouges. Dehors, il fait un de ces froids secs de la montagne, où les étoiles brillent par milliers, où la neige durcie crie sous les pieds, comme de la soie qui se déchire. Ces choses, je les vois. Dans le lointain, au bout du village, j'entends rire une troupe de jeunes filles et de garçons; ils arrivent ensemble. Alors je referme les fenêtres, et je vais sur le seuil de la porte. Au loin les voix se rapprochent; deux ou trois lan-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ternes, malgré l'éclat de la neige et du ciel, brillent entre les fumiers, les hangars et les granges. En même temps le pas lourd du père Guillaume descend l'escalier ; le brave homme paraît au coin de la maison, son bonnet de coton noir tiré sur la nuque et sa baguette sous le bras, par habitude.

« Hé ! Jean-Baptiste, dit-il, on arrive, nous aurons du monde ; je le savais bien. »

Il entre dans la salle, refermant la porte. Moi, je regarde toujours. Et voilà que d'abord la troupe des grandes filles, chacune sa bûche sous le bras, s'approche en riant et criant :

« Nous allons nous asseoir sur les bancs *des petits*!... *Eh! bonsoir, monsieur* Jean-Baptiste ; c'est vous ?

— Oui, mesdemoiselles.

— Au moins vous avez bon feu ?

— Oui, oui, entrez, il fait chaud. »

C'étaient Mlle Marguerite Abba, une grosse blonde ; — Mlles Jeanne et Louise Arnette, deux petites noires, toutes pâles, le nez long et le menton pointu ; — puis la fille de notre maire, Mlle Rosalie Bauquel, une grande personne de dix-huit ans, fraîche comme une rose, avec de beaux yeux bleus et de magnifiques cheveux bruns.

« Vous n'avez donc pas froid, monsieur Jean-Baptiste ? me dit-elle, en passant et soufflant sa lanterne dans l'allée.

— Non, mademoiselle Zalie.

— Ah ! vous êtes bien heureux ! »

Alors toute la bande entrait dans la salle et se pressait autour du fourneau. Les garçons, de grands gaillards à barbe, forgerons, papetiers, laboureurs, bûcherons, boulangers, aubergistes, défilaient, me disant :

« Bonsoir, monsieur Jean-Baptiste. »

Ils étaient comme honteux, ayant cinq ou six ans de plus que moi ; mais à chacun son état. Et puis il faut avoir du bon sens pour reconnaître son ignorance et vouloir s'en corriger à cet âge ; cela montre un jugement sain, en même temps que du caractère. Combien d'imbéciles se croient des aigles, et vont jusqu'à faire la leçon à des gens mille fois plus instruits qu'eux ! Ceux-là ne méritent que le mépris, les autres méritent notre respect. Enfin à huit heures la classe commença ; nous avions déjà plus de dix élèves, les premiers bancs en face de la chaire étaient remplis, les garçons à droite, les filles à gauche. M. Guillaume, avant de commencer, leur adressa un petit discours qui montrait son expérience des choses nécessaires aux gens de la campagne, et dont la simplicité me fit plaisir. Voici ce qu'il dit :

« *Plusieurs de mes anciens élèves viennent* apprendre ce qu'ils devraient savoir depuis dix ans, mais ils n'ont pas voulu m'écouter alors. Aujourd'hui ils sont devenus raisonnables ; j'espère donc que le temps perdu sera bientôt réparé. — Ce qu'il faut surtout pour s'instruire, c'est de la bonne volonté. Quand on veut, on réussit toujours ; un peu plus vite, un peu plus lentement, cela n'y fait rien, pourvu qu'on ait de la persévérance. — Maintenant nous allons vous enseigner deux choses : la première, c'est de lire et d'écrire sans fautes. — Chacun dans ce monde est forcé de savoir lire et écrire, à moins de vou*loir laisser ses affaires entre les mains des* autres ; et quand on laisse ses affaires aux autres, ils en profitent pour eux-mêmes ; ils en tirent un bon bénéfice d'abord, et s'ils sont malhonnêtes, ce qui n'arrive que trop souvent, ils vous ruinent de fond en comble. Il faut donc savoir lire une lettre soi-même, surtout une lettre d'affaires, avant de mettre au bas sa signature. Ensuite il faut savoir dresser soi-même un acte simple, comme il s'en rencontre tous les jours dans la vie, rédiger un procès-verbal, une procuration en bonne forme, et mille autres actes sous-seing privé. Les notaires en vivent grassement ; la loi nous permet de les faire nous-mêmes et d'en garder le bénéfice. Voilà le premier point. — Le second, c'est de savoir calculer et vérifier ses propres affaires. Ceux qui sont forcés de s'en rapporter aux autres pour cela *risquent aussi la ruine.* Non-seulement il est nécessaire de tenir ses livres en ordre dans toute sorte de commerces, qu'il s'agisse de bois, de fer, de vin, d'eau-de-vie ou de toute espèce quelconque de denrées qui se vendent et s'achètent, mais il faut encore se rendre compte à soi-même et journellement de ce qu'on a fait, si l'on a de la perte ou du bénéfice, s'il est bon de continuer ou de s'arrêter. Nous allons vous enseigner cela : règles de trois, règles de société, tout vous sera montré clairement, même les fractions ; il ne vous faudra que de l'attention. Mais avant tout ayons de l'ordre, voyons si tous les élèves peuvent entrer dans la même classe, ou s'il est nécessaire d'en former deux. Jean-Baptiste, faites une dictée ; nous verrons tout de suite ce que chacun a retenu de l'école. »

Aussitôt on commença. Je dictai quelques lignes, ce qui nous prit bien *vingt minutes* : de grosses mains habituées à manier le marteau, la charrue et la hache, ne tiennent pas facilement une plume. La dictée finie, le père Guillaume et moi nous regardâmes les ca-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

hiers. La plupart des anciens élèves, revenus de l'armée au bout de sept ou huit ans, avaient la main lourde, mais ils formaient encore leurs lettres et ne péchaient que par l'orthographe; quant aux filles, elles étaient toutes de la même force, c'est-à-dire qu'elles ne savaient rien : les chères sœurs ne leur avaient appris qu'à chanter des cantiques et à réciter le catéchisme.

Cette ignorance profonde m'étonna, je ne pouvais y croire, d'autant plus que ces personnes ne manquaient ni d'esprit ni de bon sens, et qu'à les entendre parler, vous les auriez crues plus instruites que les hommes. Hélas! hélas! depuis cinquante ans que j'ai le même spectacle sous les yeux, je suis bien revenu de ma bonne opinion; je sais maintenant à quoi m'en tenir sur l'instruction que donnent les chères sœurs, et d'autres le savent aussi. Tout est arrêté par l'ignorance des femmes qui sortent de leurs écoles. Ah! malgré ce qu'il m'en coûte de l'avouer, les luthériens et les juifs élèvent bien mieux leurs enfants; ils s'en occupent beaucoup plus, ils y consacrent une partie de leur fortune. Aussi passez par l'Alsace ou la Lorraine, si vous rencontrez un village riche, dont les terres sont bien cultivées, les figures graves, en bonne santé, les enfants bien habillés été comme hiver, le premier venu vous dira : « C'est un village luthérien ! » Si dans les rues, un samedi, les gens se promènent lentement en robe de soie, en redingote de bon drap noir, gilet de velours à chaîne d'or, on vous dira : « C'est un village juif! » Si les toits sont défoncés, les vitres cassées et bouchées avec du papier, les rues encombrées de fumiers, les gens minables; si les enfants courent derrière vous, pieds nus, les cheveux ébouriffés comme des espèces de sauvages, vous tendant leur petite main d'une voix plaintive : « C'est un village ignorant et fanatique !... » Et cela n'existe pas seulement de village à village, mais de pays à pays : voyez les cantons protestants de la Suisse, riches, industrieux, et les petits cantons catholiques, arriérés et misérables; l'Espagne à côté de l'Angleterre, le Mexique à côté des Etats-Unis; partout, partout c'est la même chose. Voilà l'éducation catholique, apostolique et romaine des femmes ! — Celui qui trouve dans sa maison un être superstitieux, passant la moitié de son temps à l'église, et ne pensant qu'à faire dire des messes, celui-là s'en va fumer sa pipe et se consoler avec les cartes et la bouteille au cabaret : A quoi bon travailler pour le curé? — Il se décourage, il se ruine! — Celui qui trouve un être intelligent, instruit, qui lui parle de ses enfants, de ses affaires, et qui lui donne de bons conseils, celui-là reste à la maison; son bonheur et sa confiance sont là; bientôt il deviendra bourgeois, membre du conseil municipal, et l'autre sera son domestique.

Nous avons en France un peuple d'Espagnols, avec une bourgeoisie d'Anglais; les chères sœurs sont pour les Espagnols, les institutrices à brevets pour les Anglais, qui se disent aussi bons catholiques que les autres, mais qui tiennent à l'arithmétique d'abord, ensuite au catéchisme « pour donner l'exemple au peuple ! » car ils trouvent le catéchisme très-bon pour le peuple; ça leur paraît commode d'abandonner les filles du peuple aux chères sœurs, en disant que c'est la liberté de l'instruction qui le veut, qu'il faut respecter la liberté ! Moi, je déclare cela tout bonnement honteux, et j'engage ces égoïstes, dans leur propre intérêt, à changer de conduite... Mais j'en dis trop, je me fâche, et c'est mauvais. J'aime mieux en revenir à mon histoire.

Ces belles filles ne savaient donc rien; seulement, comme leurs parents étaient les plus aisés du pays, de petits bourgeois qui se sentaient grandir, ils pensaient à leur faire apprendre, sans grosse dépense, autre chose que des cantiques avant de les marier. L'annonce d'une école du soir pour les grandes personnes les avait remplis de satisfaction, et ces demoiselles ne manquaient pas non plus de bonne volonté.

Voyant qu'elles ne connaissaient que leurs lettres et que les garçons n'en savaient guère plus, nous résolûmes, le père Guillaume et moi, de leur enseigner d'abord les premiers éléments de la grammaire, les dix parties du discours, les déclinaisons, les conjugaisons, comme cela se fait d'habitude. Les premières classes se passèrent à réciter et décliner, mais cela n'allait pas vite. Ces braves gens, occupés à leur travail toute la journée, n'avaient pas le temps d'étudier des leçons, et toutes ces explications sur le substantif, l'adjectif, le verbe, l'article, etc., n'aboutissaient à rien. L'attention et la bonne volonté des élèves ne suffisaient plus, et le découragement commençait à venir, lorsqu'un soir, après souper, je dis au père Guillaume que notre méthode me semblait beaucoup trop lente, qu'on pouvait fort bien écrire *le*, *la*, *les*, sans savoir que ce sont des articles, — *j'aime*, *j'aimai*, *j'aimerai*, sans savoir que c'est l'indicatif présent, le passé défini et le futur du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

verbe aimer, — que ces mots, extraordinaires pour des gens de métiers, ne leur représentaient absolument rien, — qu'il me paraissait plus simple et plus naturel de faire de bonnes dictées, puis d'aller directement au but en disant : — Vous avez fait une faute ici pour telle raison. — Les élèves ayant ainsi les choses sous les yeux, comprendraient tout de suite ce dont il s'agissait, et n'auraient pas besoin de dévider la grammaire, souvent obscure même pour ceux qui savent déjà l'orthographe par la pratique.

Le père Guillaume m'écoutait sans me répondre, et je lui dis encore :

« Supposons que je veuille faire connaître Nancy à quelqu'un ; est-ce que je lui donnerai la liste des rues, des édifices, des maisons à étudier par cœur, avec un gros livre d'explications pour la situation de chaque place, de chaque fontaine, de chaque rue? Ne vaudrait-il pas mieux le mener dans cette ville? N'en apprendrait-il pas plus en huit jours qu'en six mois par l'autre moyen?

— Eh! sans doute, c'est clair, s'écria le père Guillaume; mais alors que deviendront les syllabaires, les rudiments, les grammaires, et tant d'autres livres utiles? Les études seraient trop simples. »

Il se fâchait presque de voir attaquer sa routine; mais, comme nos élèves perdaient courage, il me dit de faire ce que je voudrais pour les grands, en me déclarant qu'il se garderait bien d'introduire aucun changement semblable dans l'école des petits, parce que les enfants en sauraient bientôt autant que nous, qu'ils perdraient toute espèce de respect à notre égard, et que d'ailleurs c'était contraire au règlement de M. le recteur. Je n'en demandais pas plus, et tout de suite j'appliquai ma nouvelle méthode, sous la surveillance du brave homme.

Les dictées commencèrent. Toute la fatigue retombait sur moi ; j'avais à parler tout le temps, à signaler les fautes, à donner les raisons de ces fautes, à montrer l'orthographe véritable. C'est moi qui récitais la grammaire, et les élèves, en m'écoutant, l'apprenaient sans peine ; tout marchait, tout était en progrès.

Bientôt je pus charger les plus intelligents de se corriger entre eux, et nous fûmes étonnés, le père Guillaume et moi, des progrès qu'ils avaient faits. Dans le nombre se trouvait surtout Mlle Rosalie Bauquel, dont l'esprit, le bon sens et la mémoire m'émerveillaient; oui, j'en étais dans l'admiration. Ah! ne va pas croire autre chose! Sans doute la vue d'une belle personne, d'une grande fille aux cheveux bruns, aux joues roses, au regard vif et doux, n'est pas désagréable à des yeux de dix-huit ans; dire le contraire, ce serait manquer de bon sens; et sans doute encore l'attention que vous prête cette belle personne, le sourire qu'elle vous adresse en écoutant vos moindres paroles, flattent l'amour-propre d'un jeune sous-maître. C'est vrai, c'est naturel ; mais que ma pensée était loin de l'amour! Tout ce qui me plaisait, tout ce qui me charmait dans Mlle Rosalie, je te le dis sincèrement, c'était l'esprit de ses réponses et sa bonne mémoire. — J'avais la fierté qu'un jeune instituteur éprouve toujours de voir les progrès de son élève et de se dire :

« Voilà mon ouvrage! »

Aussi, malgré les propos qui coururent alors, et malgré le blâme sévère qui me fut infligé dans ce temps lointain, malgré tout ce que j'eus à souffrir de l'injustice et de la persécution, mes sentiments étaient purs, et je puis te raconter la suite de cette histoire sans me faire le moindre reproche.

Tu sauras donc qu'au bout de deux mois, la réputation de notre école du soir s'étant répandue, une foule d'autres élèves arrivèrent; la salle était encombrée de grands garçons et de grandes filles. Je me rappelle même que plusieurs pères de famille venaient régulièrement s'asseoir au milieu de cette jeunesse. Alors vint aussi, soi-disant pour apprendre notre nouvelle méthode, la chère sœur Adélaïde, une petite vieille de cinquante ans, mince, chétive, la figure blanche comme une hostie, les yeux bruns et vifs, le nez pointu, avec de petites touffes de barbe au menton, et ne sachant du reste, comme toutes ses pareilles, ni A ni B. La jeune sœur Augustine ne vint jamais, étant presque toujours malade ; mais sœur Adélaïde, tout en m'accablant d'éloges, en me souriant et s'écriant à chaque instant: « Ah! monsieur Jean-Baptiste, quelle bonne méthode!... comme on apprend vite!... Ah! que vous dites de belles choses! » cette bonne sœur grise s'asseyait tous les soirs derrière le poêle et tricotait, tricotait, en regardant du fond de sa cornette, comme un rat du fond de son trou. Et moi, je prenais ses éloges pour argent comptant; je me rengorgeais... Oh! Dieu, que la jeunesse est bête!... La vieille coquine est morte depuis des années, elle reçoit la récompense de ses bonnes actions; mais chaque fois que j'y songe, je rougis encore de ma simplicité.

Enfin, au milieu de mon école, j'allais, je venais, disant à l'un ou à l'autre de se lever,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'expliquer, de corriger; et, chaque fois qu'on ne pouvait pas répondre d'une manière satisfaisante, m'écriant : « Mademoiselle Zalie, répondez; expliquez à Pierre, Paul ou Jacques sa faute; » puis je la félicitais d'avoir bien répondu. Mlle Rosalie, comme toutes les jeunes filles, ne manquait pas non plus d'un grain de vanité; mes éloges lui faisaient plaisir, ses grands yeux bleus brillaient de satisfaction. Tout aussitôt sœur Adélaïde renforçait encore mes compliments.

« Oh! que c'est bien, s'écriait-elle, que c'est bien!... Que sommes-nous, pauvres sœurs grises, à côté d'un maître pareil? »

Et, l'école finie, cette vieille finaude se levait la dernière, en me faisant une petite révérence et me disant tout bas d'un air de brave femme :

« Bonne nuit, monsieur Jean-Baptiste, bonne nuit. Ah! quel maître d'école vous êtes!... Votre place n'est pas au Chêne-Fendu... Vous serez un jour instituteur dans une ville. »

Je m'excusais comme un benêt; ensuite elle s'en allait en trottinant et fourrant son tricot dans la poche de son tablier.

J'ai réfléchi souvent à ces choses lointaines, et chaque fois je me suis demandé : Renaud, aimais-tu la belle Rosalie Bauquel? l'aimais-tu d'un amour véritable? Si l'on appelle amour une grande affection, un désir de voir la personne heureuse, et l'admiration de ses belles qualités, de son esprit, alors je l'aimais, je l'aimais sans le savoir; mais comment, moi, pauvre sous-maître, gagnant à peine de quoi m'acheter des vêtements et des souliers, aurais-je pu lever les yeux sur la plus riche fille du village, — la fille de M. Bauquel, propriétaire de plusieurs scieries, homme orgueilleux de son bien, comme tous les paysans, fier de ses entreprises, ayant cheval et char à bancs, et couvrant la Sarre de ses longues flottes de bois, qu'il vendait jusqu'à Sarrebruck, en Prusse, — comment une pareille idée me serait-elle entrée dans la tête?

Il est vrai que M. Bauquel se montrait tout rond, de bonne humeur et familier avec ses inférieurs. Il m'avait même plus d'une fois salué, s'arrêtant à me serrer la main, me faisant compliment sur les progrès de sa fille, et me félicitant de la bonne idée que j'avais eue d'ouvrir une école du soir pour les grandes personnes. Cet homme de bon sens, arrivé à la fortune par son travail, son économie et son intelligence naturelle, comprenait le bienfait de l'instruction; mais d'une poignée de main à vous donner sa fille il y a loin, et jamais une pareille prétention ne pouvait me venir. Aussi, je te le dis en toute vérité, j'avais pour Mlle Rosalie la plus grande affection, mais je n'étais pas assez fou pour oser prétendre l'obtenir en mariage. C'est pourtant de là que sont venus mes premiers grands chagrins et mes premières humiliations, puis bientôt après, mon travail, mes études, enfin mon indignation contre l'injustice de ceux qui maintiennent le peuple dans l'ignorance, et ma ferme volonté d'aider toujours les hommes de cœur qui veulent l'élever par l'instruction et l'éducation.

V

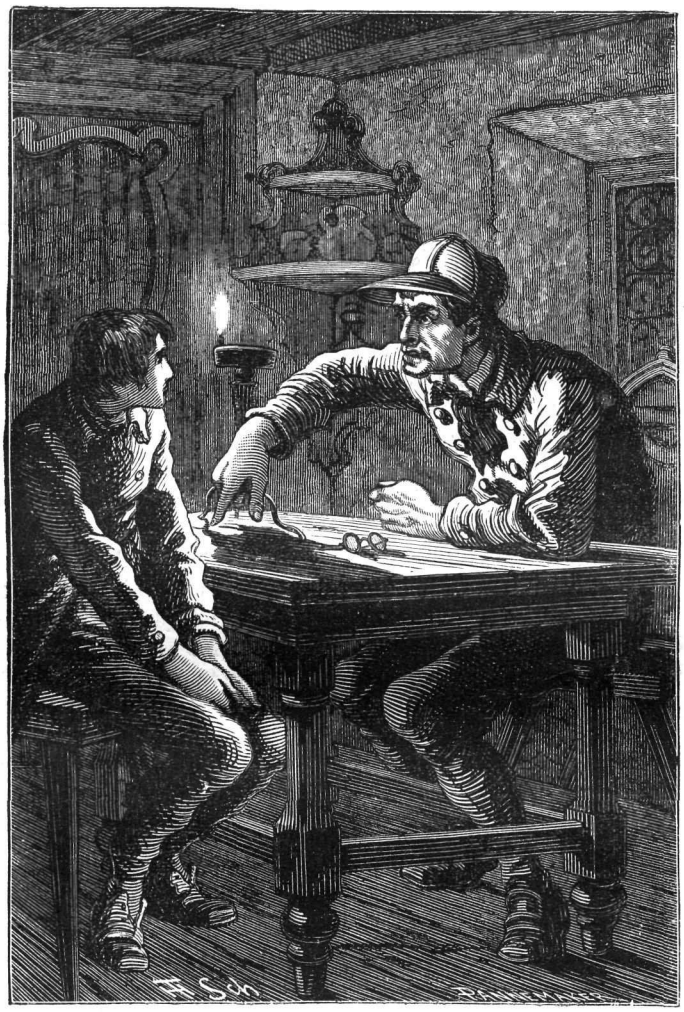
Pendant le carnaval, au cœur de l'hiver, on célèbre dans ces montagnes ce qu'on pourrait nommer la fête des mauvaises langues. C'est une bien vieille coutume, et qui se renouvelle tous les ans. Quelques jours après l'Épiphanie, un soir, les garçons du village se rendent sur la roche la plus élevée de la côte, au milieu des bois. Cette roche s'appelle « la roche des *Chibés* ». Ils y font un grand feu de ronces et de bruyères. Vers les neuf heures de la nuit, ce feu brille au-dessus des forêts; les gens sortent de leurs baraques, ils regardent et disent en riant :

« Ce sont les *Chibés!*... Nous allons apprendre du nouveau! »

Les filles aussitôt, par bandes de trois, de six, de dix, se mettent en route; elles suivent le sentier des chènevières jusqu'au bord de la forêt et se cachent dans les broussailles. En ce moment, le plus grand braillard et le plus rusé compère du pays, celui dont la voix est la plus forte et l'esprit le plus aiguisé, s'avance à la pointe du rocher. C'est presque toujours le hardier, qui, n'ayant pas d'autre occupation que de conduire ses porcs à la glandée, de faire ses balais de brindilles de bouleau et d'écouter ceux qui viennent le consulter pour leurs foulures, leurs entorses, la gale de leurs bœufs ou la tristesse de leurs vaches, s'informe de tout et épie tout. Il connaît les moindres amourettes, les promesses échangées, les gages donnés, les signes pour se rencontrer à la fontaine, enfin tout ce que l'on cache avec soin; il en rêvasse en suivant son troupeau dans les bois, depuis le premier jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre, et rit d'avance de la surprise qu'il va faire.

Alors les garçons, le voyant levé, jettent dans le feu des rondelles de bois larges de six

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Vous, au contraire..... (Page 18).

à huit pouces, percées d'un trou par le milieu; quand ces rondelles flambent, le plus robuste passe dans le trou la pointe d'une perche; il enlève la rondelle, et, après l'avoir fait tourbillonner, il la lance de toutes ses forces dans les airs; et, pendant qu'elle file comme une étoile, traçant une grande courbe au-dessus des vieux chênes, le braillard crie d'une voix traînante : « Chibé!... Chibé!... » en annonçant le prochain mariage ou dénonçant les amourettes de telle fille avec tel garçon; si bien que cette annonce, retentissant au loin, fait pousser de grandes exclamations de surprise à celles qui s'étonnent d'avoir été découvertes; elles crient :

« Non!... non!... ce n'est pas vrai!... »

Et sur la roche les coups de pistolet partent comme les pétarades d'un feu de sapin vert, la clarinette nasille d'un air ironique; les éclats de rire s'élèvent de tous les côtés dans les broussailles au bas de la colline, jusqu'à ce que la voix terrible recommence à répéter lentement : « Chibé!... Chibé!... » qu'une nouvelle rondelle passe dans la nuit, et que les rieuses frémissent à leur tour, en entendant retentir leur nom et celui du jeune homme qu'elles aiment en secret. Voilà cette fête étrange, qui remonte sans doute à bien des siècles.

J'en avais entendu parler par M. Guillaume, et, de ma petite fenêtre sur le toit, je l'avais vue l'année d'avant, ainsi que la descente des garçons après la proclamation du mariage de « diable avec sa grand'mère », leurs cris et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ah! quel maître d'école vous êtes. (Page 23).

leurs coups de pistolet, en courant éperdus, un tison à la main, sous les vieux chênes chargés de givre. Cette année-là, je voulus la voir de plus près, et les élèves de la classe du soir étant partis, la lumière brillant au loin parmi les étoiles, sur la roche des *Chibés*, après avoir fermé l'école, je suivis le sentier battu par des pas nombreux, qui tous allaient vers la lisière du bois. Il faisait sombre. Comme je m'approchais à travers les broussailles, des bandes de jeunes filles se dispersaient derrière les arbres. J'arrivai enfin au bas de la côte, où je m'arrêtai, les yeux fixés en l'air. Le feu pétillait, le silence grandissait. Tout à coup le hardier, qu'on appelait « le grand Coliche », avec sa tête de bouc, sa longue barbe en pointe, et sa couverture de laine sur l'épaule, parut au bord du rocher, les mains appuyées sur sa trompe d'écorce, et criant d'une voix de taureau qui mugit :

« Chibé!... Chibé!... »

Ce cri descendait jusqu'au fond des échos de la vallée; j'en étais tout ému, me rappelant que cette vieille cérémonie datait de centaines d'années; mais ensuite ayant entendu dénoncer d'un air moqueur les amours de trois ou quatre de nos élèves du soir et les grands cris : « Non!... non!... ce n'est pas vrai!... » avec les éclats de rire aux environs, j'en riais moi-même de bon cœur, et je me réjouissais d'être venu là. Les rondelles en flammes, filant à de grandes hauteurs et retombant en étincelles sur les cimes des chênes, étaient aussi très-belles à contempler.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Depuis une bonne heure le grand Coliche criait ses dénonciations, toutes plus risibles les unes que les autres, et jusqu'au haut de la roche on entendait les garçons éclater de rire, lorsqu'il se fit un grand silence; des ombres allaient et venaient en l'air, regardant au-dessous; la flamme baissait; quelques bandes de filles s'en allaient; je croyais tout fini, et je commençais à descendre aussi, quand le cri de *Chibé!* retentit encore, et ceux qui partaient de tous côtés s'arrêtèrent pour entendre. *Chibé!* mugissait le hardier, et d'une voix éclatante il lança de la roche les noms de la belle Zalie Bauquel et du sous-maître Jean-Baptiste Renaud! Cela me produisit d'abord le même effet que si une grosse branche m'était tombée sur la tête : je restai quelques instants étourdi; mais ensuite la peur m'empoigna, et, sans réfléchir à ce que je faisais, je me mis à descendre la côte en courant et me répétant tout haut les deux noms. Derrière moi, les coups de pistolet, le mugissement de la corne du hardier, le chant de la clarinette, les éclats de rire, tout me suivait; c'était terrible! Lorsque j'arrivai sur l'escalier de la maison d'école, les garçons descendaient la côte en courant, agitant sous les chênes leurs tisons enflammés et poussant des cris sauvages. Je m'arrêtai une seconde à regarder; mon cœur sautait dans ma poitrine; et puis je montai dans ma chambre. Ce qui venait de se passer m'épouvantait; je comprenais que j'avais des ennemis et qu'ils venaient de me porter un mauvais coup.

Je me couchai, mais je ne pus fermer l'œil. Le matin, étant descendu sonner matines, je balayai l'église, rêvant encore à ces choses et redoutant un grand scandale; ensuite je rentrai. M. Guillaume se promenait dans la chambre; *il ne me parla de rien;* Mme Catherine était allée chercher du lait, elle rentra et ne me dit rien non plus. Nous déjeunâmes comme à l'ordinaire, et puis la classe commença. Je crus bien remarquer que de mauvais drôles riaient entre eux en me regardant, mais quelques coups de baguette les mirent à la raison, et je finis par me dire :

« Tout cela n'est rien, Jean-Baptiste,... tu as tort d'avoir peur... C'est une grosse farce de paysans... On a voulu se moquer de toi. Tu as tort de t'inquiéter de ce tas d'imbéciles, qui se figurent te faire de la peine, et pensent rire à tes dépens. »

Ainsi je me rassurais de plus en plus, et, l'école finie, pendant le dîner, voyant que Mme Catherine me faisait bonne mine, comme d'habitude, je croyais en être quitte pour la peur, lorsque Mlle Justine, la servante de M. le curé Bernard, entra, disant que j'étais appelé au presbytère tout de suite.

« Qu'est-ce qui se passe? » me demanda M. Guillaume.

Je ne sus que lui répondre, et je partis aussitôt. Mlle Justine resta. Quelques instants après, j'étais à la maison de cure en présence de M. Bernard, qui se promenait de long en large dans sa chambre, l'air soucieux, et me disait que M. Bauquel, notre maire, venait de sortir; qu'il avait appris le grand scandale de la veille et demandait mon départ du village à l'instant; que cet homme orgueilleux et fier de ses biens était dans une fureur épouvantable, que rien ne pouvait l'apaiser; et que lui, M. Bernard, dans une circonstance aussi terrible, ne savait que faire, qu'il ne savait quel parti prendre, que sa tête s'y perdait. Je l'écoutais tout saisi, mais sans comprendre encore la gravité de ma position. Ce n'est qu'au moment où M. Bernard, gémissant sur l'imprudence de réunir de grands garçons et de grandes filles à l'école après huit heures du soir, s'écria que M. le maire, dans son indignation, voulait s'adresser au recteur et demander ma révocation, pour avoir essayé de séduire sa fille, une riche héritière que je convoitais à cause de ses biens; c'est seulement lorsqu'il me fit entendre qu'une accusation pareille suit partout son homme, qu'on ne pourrait me replacer nulle part, que M. le maire ne signerait jamais mon certificat de bonnes vie et mœurs; c'est seulement alors que, comprenant mon malheur, je me mis à crier que je n'étais coupable de rien, que jamais une pensée malhonnête n'était entrée dans mon esprit.

M. Bernard allait et venait, la tête penchée, en disant :

« Quelle imprudence!... quelle imprudence!... Ah! si M. Guillaume m'avait demandé conseil avant d'ouvrir cette malheureuse classe du soir, tout cela ne serait pas arrivé!... Mon Dieu, je veux bien croire tout ce que vous me dites... Oui, je le crois, vous êtes un honnête garçon; mais vos préférences pour Mlle Rosalie Bauquel n'en ont pas moins amené le scandale. Maintenant cette demoiselle est compromise..... Que faire?..... que faire?..... »

Et comme je le suppliais d'intercéder pour moi :

« Eh! dit-il en s'asseyant, il y aurait bien un moyen;... oui, plus j'y pense, plus cela me paraît possible. C'est d'ailleurs votre seule ressource... On ne peut vous envoyer ailleurs sans certificat!... Mais nous avons une an-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nexe.... nous avons le hameau des Roches, à deux lieues d'ici, dans la haute montagne.... un repaire de sauvages, une population de braconniers, de contrebandiers, de voleurs de bois... Oui.... seulement il faudrait du courage...

— Ah ! monsieur le curé, tout.... j'accepte tout, lui dis-je ; envoyez-moi aux Roches...

— Réfléchissez...

— Pourvu qu'on ne m'accable pas de honte, j'accepte tout. »

M. le curé parut s'attendrir et dit que malheureusement cela ne dépendait pas de lui seul, qu'il fallait encore le consentement du maire, qu'il allait tenter un dernier effort auprès de cet homme orgueilleux ; qu'il ne répondait de rien et n'espérait pas l'apaiser en lui promettant de me faire partir tout de suite, mais enfin qu'il essayerait, pour me rendre un dernier service et ne pas briser ma carrière, et que le soir même je saurais le résultat de ses démarches.

Alors je partis. J'allais comme un fou. Mlle Justine me croisa sur l'escalier de la maison d'école, où je montai quatre à quatre. Dans la chambre en haut, au premier coup d'œil, je reconnus que M. Guillaume et Mme Catherine savaient tout : ils me regardaient d'un air consterné. Je leur racontai ce qui venait de se passer et l'espoir que j'avais d'aller aux Roches.

« Aux Roches ! s'écria M. Guillaume, vous allez au hameau des Roches?

— Oui, c'est ma seule ressource ; il ne me reste que cette espérance. »

Le brave homme regardait sa femme d'un air étrange ; il paraissait vouloir me dire quelque chose et finit par se taire. C'était l'heure de l'école ; nous descendîmes, et l'on peut se figurer au milieu de quelles réflexions se passèrent les heures de la classe. A chaque bruit du dehors je tressaillais, croyant qu'on venait m'annoncer la décision de M. Bauquel. Enfin, sur les cinq heures, nous remontâmes dans la chambre du premier. M. Guillaume était grave ; la tête et les épaules penchées, les mains croisées sur le dos, il se promenait en me jetant de temps en temps un regard triste. Mme Catherine ayant apporté la soupe vers sept heures, nous mangions sans dire un mot, quand la porte s'ouvrit ; M. le curé Bernard entra, son tricorne couvert de neige. Tout le monde s'était levé.

« Restez assis, » dit-il en prenant une chaise.

Et puis me regardant :

« Vous êtes sauvé, fit-il gravement. J'ai fini par obtenir le consentement de M. Bauquel ; ça n'a pas été sans peine !... Enfin il consent. Notre pauvre sœur Augustine, toujours malade depuis son arrivée au Chêne-Fendu, retourne à son couvent pour se rétablir ; sœur Eléonore, qui tient l'école des Roches, vient prendre sa place, et vous remplacez sœur Eléonore. C'est une affaire décidée. Voici deux lettres signées de M. le maire et de moi, l'une pour Nicolas Ferré, le conseiller municipal de l'annexe, et l'autre pour sœur Eléonore. La pauvre fille, au milieu de cette population barbare, malgré toutes ses vertus chrétiennes, ne pouvait rien obtenir. Vous serez plus heureux ; avec vos connaissances, votre bonne méthode, vous avez quelques chances... Et qui sait?... qui sait?... Les services que vous pourrez rendre là-haut feront peut-être un jour oublier le scandale que vous avez occasionné au Chêne-Fendu... Je l'espère et je le désire de tout mon cœur. Voilà ce que j'ai pu faire.

— Je vous en remercie, monsieur le curé, lui dis-je, la voix pleine de larmes ; je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois.

— Oui, dit-il en se levant, c'était difficile, mais avec l'aide de Dieu nous avons réussi. Maintenant ne perdez pas de temps, partez demain de bonne heure. Il ne faut pas que M. le maire puisse vous rencontrer ; sa résolution est encore chancelante, vous comprenez... »

Il nous salua et sortit. Je le reconduisis jusqu'au bas de l'escalier. En remontant, j'étais attendri.

« Ah ! monsieur Guillaume, m'écriai-je, quel homme que M. le curé Bernard ! quel bon cœur ! Comment jamais reconnaître tout ce qu'il fait pour moi ?

— Oui, dit-il comme se parlant à lui-même, c'est un bien honnête homme ! »

Et au bout de quelques instants il reprit :

« Puisque vous allez aux Roches, Jean-Baptiste, écoutez un bon conseil. Je vous dois seize livres dix sous du mois dernier. Eh bien, emportez une couverture et une paire de draps, car vous n'en trouverez pas là-haut ; vous auriez froid, vous ne pourriez pas y tenir. J'ai la couverture, elle est vieille, mais encore très-bonne, et les draps aussi ; nous mettrons le tout à douze francs, si vous voulez, et je vous compterai les quatre francs dix sous. »

J'acceptai de bon cœur. Mme Catherine alla chercher la couverture et les draps, et M. Guillaume, ouvrant sa vieille commode, me remit ce qu'il restait me devoir. Il m'offrit ensuite de prendre parmi ses livres ceux qui me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

conviendraient; comme je devais amener tous les dimanches les élèves à la messe, je pouvais rendre au brave homme les livres qu'il me prêtait. Je choisis le *Vocabulaire* de Wailly, dont un maître d'école a toujours besoin. J'avais acheté quelque temps auparavant les *Éléments d'Algèbre* de Lagrange et la *Géométrie* de Legendre, — d'un ambulant qui passait au Chêne-Fendu ; — cela me suffisait. Toutes ces choses réglées et l'heure d'aller dormir étant venue, M. Guillaume, Mme Catherine et moi nous nous embrassâmes, et je montai faire mon paquet avant de me coucher, car je devais partir de grand matin, pour éviter les moqueries et le scandale.

VI

Le lendemain au petit jour, j'étais debout. Je m'habillai et je descendis sans faire de bruit, pour ne pas réveiller le vieux maître ; mais comme je passais dans le corridor, j'entendis le brave homme me crier de son lit :

« Courage, Jean-Baptiste, courage !...

— Oui, et bonne santé, » dit Mme Catherine.

Je les remerciai, puis, fermant la porte avec soin, je descendis dans la rue.

Tout dormait encore au village; pas un chien n'aboyait, tout semblait mort; je partis, mon paquet au bout de mon bâton, au milieu de ce grand silence. En passant devant la maison de M. Bauquel, je détournai la tête; et plus loin, au coin de la rue à gauche, je pris le sentier des Roches, que M. Guillaume m'avait indiqué la veille. La neige était profonde dans les bruyères, j'en avais quelquefois jusqu'au ventre; mais une demi-lieue plus haut, sous bois, le sentier, préservé du vent, se voyait mieux.

J'allais devant moi le front penché, rêvant à ma vie depuis l'enfance, me rappelant nos deux petites chambres dans la ruelle des pêcheurs à Saint-Nicolas, la bonne mère toujours à blanchir, à raccommoder, à rapiécer les pauvres hardes de la famille, le père qui rentrait le soir de ses courses dans les villages, brisé de fatigue, cette existence pénible des pauvres gens honnêtes et laborieux, où la conduite, le travail et l'économie n'assurent pas même le pain de chaque jour; et puis mon entrée à l'école de M. Bastien, où j'avais toujours les premières places, ce qui faisait dire au maître : « Voilà mon meilleur élève... Ah ! si son père était riche... s'il pouvait le pousser !... » Ensuite la grande misère après les deux invasions, le départ en temps de disette, les inquiétudes de la route, l'arrivée au Chêne-Fendu, tout cela me revenait en marchant; et parfois je m'arrêtais, écoutant et regardant ces arbres innombrables. Rien ne bougeait; ils étaient là, plongés dans le givre des broussailles, leurs larges branches courbées, les dernières ombres de la lune sur leurs troncs grisâtres ; ils étaient là depuis des centaines d'années, regardant passer le bonheur des uns, le chagrin des autres ; quelquefois une noce avec sa clarinette et ses cris joyeux descendant à l'église du village; un baptême, l'enfant nouveau-né sur son oreiller blanc : « Tu souffriras aussi, toi, tu porteras aussi des troncs pesants sur tes épaules, le manche de la cognée en dessous, pour alléger le fardeau qui t'écrase ; tu partiras aussi pour aller défendre le bien des riches, abandonnant celle que tu aimes, ton vieux père, ta vieille mère, tes amis, ton village, tout... Maintenant tu dors, tu rêves sur les bras de la sage-femme, tes petits poings fermés !... Ah ! si la mort te prenait tout de suite, quelle chance !... » Ces vieux chênes, ces vieux hêtres voyaient cela depuis des siècles ; et puis aussi la fin des misères de ce monde; — le cercueil du bûcheron descendant au cimetière ! Et maintenant ils me voyaient, moi pauvre diable, victime de la méchanceté des gens, monter la poitrine gonflée de tristesse ; ils ne bougeaient pas : tout dormait dans la profondeur des bois, comme dans une chambre close. L'homme a beau s'en faire accroire : la nature est aussi indifférente à sa joie qu'à sa douleur.

Ainsi passe la vie ! Et ce que nous rêvons, des milliards d'autres l'ont rêvé avant nous, des milliards d'autres le rêveront. La vraie chose, c'est de crier : « Courage !... courage !... Agissons, ne nous laissons pas abattre par l'injustice; soyons des hommes ! » Ayant donc fait ces réflexions et mille autres semblables, je me remettais à marcher.

Lorsque le jour parut, j'étais hors de la forêt, dans les sapinières qui couronnent la côte; derrière moi, en me retournant, je voyais, par-dessus les hautes collines, l'immense plaine de la Lorraine avec ses routes, ses villages innombrables et ses étangs pris de glace, reluisant au soleil comme des miroirs. Au loin, bien loin, une cloche bourdonnait : le père Guillaume avait repris sa tâche, il sonnait l'école. Je me le représentais tenant la corde que j'avais tirée tant de fois. Il était sept heures.

L'air vif de la montagne, l'éclat du ciel ranimant alors mes forces, je grimpai plus vite. Bientôt, au détour du sentier, à deux ou trois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

portées de fusil sur la droite, m'apparurent les vieilles baraques du hameau des Roches, toutes blanches de neige, les toits, les hangars, les réduits à porcs comme embusqués au haut du défilé. Deux ou trois lucarnes à la pointe des petits pignons découvraient tout le pays; braconniers et contrebandiers voyaient venir de là les gendarmes, les gardes et les gabelous de plus d'une lieue. Le sentier, entre deux petits murs de pierres sèches, aboutissait à la première hutte. Au-dessus s'étendaient les champs de seigle, alors ensevelis sous la neige. La fumée de quelques cheminées se dévidait dans l'air, et déjà de tous les côtés, aux fenêtres, aux lucarnes, sur le penchant de la colline, des figures attentives m'épiaient; hommes, femmes, enfants en guenilles, allaient, venaient, me regardaient grimper, comme ces lignes de chouettes posées sur les décombres d'une ruine et qui semblent se consulter à l'approche du chasseur, avant de prendre leur vol.

Ce qui m'étonnait le plus après l'aridité du pays, c'était l'air minable des habitants : tous ces gens, sans bonnets ni casquettes, avaient des habits en loques et de vieux sarraux troués, j'en grelottais dans leur peau, et je me disais :

« Mon pauvre Jean-Baptiste, te voilà dans un pays de sauvages! »

Plus j'approchais, plus la misère devenait affreuse, plus les baraques de pierres rouges me paraissaient décrépites et lézardées. Enfin j'atteignis l'entrée de la seule rue des Roches, une rue en fer à cheval, creuse, tortueuse, pleine de boue, de neige et de fumier, la porte d'un hangar en travers à droite, le coin d'une écurie à gauche, ainsi de suite, sans alignement; des bouts de champs, de jardinets, des lignes de palissades ou de haies d'épines allant de l'une à l'autre baraque. Auprès des Roches, le village du Chêne-Fendu était une ville. Figure-toi ma tristesse en pensant qu'il faudrait vivre peut-être des années dans un endroit pareil; j'en étais accablé d'avance.

Comme j'arrivais à l'entrée de cette rue, voilà qu'un jeune garçon, les cheveux jaunes, ébouriffés, le pantalon de grosse toile tiré par une seule bretelle sur l'épaule, les pieds rouges sur la terre glacée, s'arrête et me regarde. Je lui demande la maison de M. Nicolas Ferré; mais au lieu de me répondre il se gratte la tignasse, et dans le même instant sort une femme de la baraque voisine, en jupe crasseuse, qui me crie :

« Qu'est-ce que vous voulez? »

Je lui répète ma question, elle arrive. Je n'avais jamais vu de créature semblable; par ce froid terrible, elle était en bras de chemise, les pieds nus dans de gros sabots, la figure jaune comme du cuir, et ses cheveux roux, sans bonnet, tordus en queue de cheval sur la nuque. A peine lui avais-je parlé, que le garçon se sauvait, courant de toutes ses forces et sautant par-dessus les mares à purin; en une seconde il avait disparu, tandis qu'un homme court, trapu, à longue et large barbe noire, le pantalon et la veste couverts de pièces de toutes les couleurs, sortait à son tour et me criait :

« Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous voulez?

— Où demeure M. Nicolas Ferré? »

Il ne me répondit pas plus que la femme et le garçon. De tous les côtés sortaient de pareilles figures, regardant de loin et puis s'approchant d'un air méfiant. Dans ce moment, je fus inquiet... Qu'allait-il arriver? C'est ce que je me demandais, lorsqu'un grand gaillard en blouse tourna le coin du hangar et me regarda quelques secondes. Il avait le nez droit, effilé, l'échine allongée et de petits favoris bruns.

« Vous demandez Nicolas Ferré? dit-il tout à coup. Eh bien, qu'est-ce que vous lui voulez?

— Où demeure-t-il?

— Arrivez, je vais vous montrer sa maison. »

Je suivis cet homme, et trente pas plus loin, se retournant, il me dit brusquement :

« Eh bien, Ferré, c'est moi;... après? »

Aussitôt je lui dis que M. le curé Bernard, du Chêne-Fendu, m'avait chargé d'une lettre pour lui.

« Entrons! » fit-il.

Nous entrâmes dans une allée, ensuite dans une chambre basse, à poutres noires, chauffée comme un four : les petites vitres en suaient. Dans le fond de ce réduit, une femme filait, assise près de la fenêtre; au-dessus du fourneau pendaient des guenilles fumantes à trois ou quatre perches. Je remis à M. Nicolas Ferré la lettre de M. Bernard.

« Une lettre! dit-il; qu'est-ce que je peux faire de votre lettre, moi?... Est-ce que je sais lire? »

Cela ne l'empêcha pas de bien regarder le cachet, puis il s'assit sur un escabeau devant le poêle, prit une braise dans le creux de sa main et la posa sur sa pipe, dont il tirait de grosses bouffées en rêvant.

« Une lettre du curé, reprit-il, qu'est-ce que c'est? Voyons, lisez-la vous-même, si vous savez lire. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il l'avait ouverte, et moi, dans cette position étrange, je fus obligé de lire la lettre de M. Bernard, par laquelle il prévenait M. le conseiller municipal que je remplaçais sœur Éléonore au hameau des Roches, comme maître d'école, et lui recommandait de trouver un traîneau pour les effets de la sœur, qui se rendrait tout de suite au Chêne-Fendu. Je finissais à peine de lire, que M. Nicolas Ferré ouvrait une de ses fenêtres et lançait dans la rue un coup de sifflet perçant.

« Eh ! Jeannette, cria-t-il, va chercher la chère sœur ; qu'elle vienne tout de suite. »

Puis, refermant la fenêtre :

« Ah ! vous êtes maître d'école, fit-il en se rasseyant, les jambes écartées, c'est bien, nous allons voir ça. »

La femme ne cessait de m'observer d'un œil défiant. Deux autres individus de la même sorte venaient d'entrer; ils m'épiaient tous. Le long du mur au fond, sur une planche, se trouvaient des cruches et des gobelets. Les nouveaux venus demandèrent à boire ; la femme les servit : M. le conseiller Nicolas était le cabaretier des Roches. Quelques instants après entrait sœur Éléonore, une belle femme de vingt-cinq à trente ans, brune, le teint pâle avec de grands yeux noirs et la figure honnête.

« Chère sœur, lui dit Nicolas Ferré, le nez en l'air et son bout de pipe au coin des dents, voici quelqu'un du Chêne-Fendu qui m'apporte une lettre. Qu'est-ce que c'est? Lisez, que nous entendions nous-mêmes. »

La sœur lut haut la lettre de M. Bernard. J'étais indigné de la méfiance que l'on me montrait ; mais M. le conseiller ne s'en doutait pas, et finit par dire en me regardant :

« Ah !... vous avez bien lu ;... c'est bon, c'est bon !... »

De son côté, sœur Eléonore semblait inquiète ; elle ne comprenait rien à mon arrivée aux Roches et me regardait de ses grands yeux. Je lui remis la lettre de M. Bernard à son adresse ; elle s'assit près d'une fenêtre et la lut avec une sorte de vénération. Les autres avaient demandé des cartes ; M. Nicolas Ferré s'était attablé avec eux, ils jouaient ensemble.

La sœur, ayant fini, parut rassurée et me dit :

« C'est très-bien, monsieur, je partirai aujourd'hui pour le Chêne-Fendu, selon la recommandation de M. le curé. Si vous voulez venir avec moi, je vais vous installer tout de suite. »

Et sur la porte, se retournant :

« Vous n'oublierez pas, monsieur Nicolas, de me chercher un traîneau.

— Non, chère sœur, soyez tranquille... De l'atout !... du trèfle !... » cria le cabaretier, en tapant avec son gros poing sur la table, comme avec un marteau.

Nous sortîmes, marchant quelques minutes entre les flaques de neige, les fumiers et les tas de fagots qui se suivaient à la file. La sœur, au bout de ce défilé, s'arrêta devant une vieille baraque couverte de bardeaux et le pignon tapissé de lierre flétri.

« C'est ici, » dit-elle en entrant dans une petite cuisine basse et sombre.

Je la suivais, le dos courbé. La petite fenêtre à mailles de plomb éclairait vaguement l'évier, l'âtre, le pavé concassé, quelques assiettes, des pots de terre et deux ou trois marmites sur un dressoir, à côté de la cheminée. Sœur Eléonore ouvrit une seconde porte, et nous entrâmes dans une salle assez grande, dont les fenêtres, au fond, donnaient sur un verger plein de neige. Un grand lit très-haut, à la mode du pays, avec son *plumon* pour couverture et ses vieux rideaux de serge verte, remplissait tout le coin à droite derrière la porte ; des lignes de bancs et des exemples pendus à une ficelle annonçaient que c'était l'école. Un escalier en bois montait à gauche. Au pied du lit, une vieille femme tricotait, sa chaise appuyée contre la boîte d'une horloge. Cette femme, petite mais forte, avec son nez camard, sa peau jaune et ses épais cheveux gris, crépus, ressemblait à une vieille bohémienne. Elle avait l'air triste.

« Madame Hulot, lui dit la sœur, voici M. Jean-Baptiste Renaud, l'ancien sous-maître du Chêne-Fendu, qui vient me remplacer. C'est lui qui tiendra l'école. Rien ne sera changé ; vous aurez toujours le bois que les enfants apportent, vous serez chauffée. M. le curé le veut ainsi. »

La vieille, continuant à tricoter, me lança deux regards vifs comme ceux des singes, sans rien dire.

« Cela vous est égal, madame Hulot, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-elle, puisque j'ai le bois, ça m'est égal.

— Eh bien, montons, » me dit la sœur, en me faisant signe de passer devant elle.

La vieille alors nous suivit, soit par curiosité, soit pour toute autre raison. En haut, je vis ma chambre, celle de sœur Eléonore jusqu'à ce jour, assez grande, les murs blanchis à la chaux, un peu basse, la petite fenêtre carrée dans le pignon tapissé de lierre. De là

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous découvriez le sentier par où j'étais venu, la sapinière au-dessous, plus loin la forêt de hêtres et de chênes, plus loin encore la vallée, d'un bleu sombre, et derrière les collines engrenées les unes dans les autres, la plaine sans bornes. Combien de fois j'ai contemplé ce spectacle grandiose ! C'était ma seule consolation.

Sœur Eléonore allait et venait, se dépêchant de serrer tous ses effets dans une petite malle. En un quart d'heure, elle avait fait son paquet, et ne me laissa qu'une branche de buis bénit, avec le bénitier de faïence au dessous.

« Maintenant, me dit-elle en souriant, vous êtes chez vous. Voici la liste des élèves; ils sont quarante-deux. C'est l'usage aux Roches que la sœur ou le maître d'école aillent prendre leurs repas chez les parents des enfants. Chacun à son tour les reçoit. Voyez, monsieur, vous êtes au onzième, M. Jacques Laroche, chez lequel vous dînerez et souperez aujourd'hui. Demain ce sera le douzième, M. Claude Fix. »

Elle avait mis des croix le long de la liste. J'étais consterné. — Comment, on traitait aux Roches le maître d'école comme le hardier dans les autres villages de la montagne : il était au croc des gens ! — Je commençais seulement à comprendre ma triste position, les joues m'en pendaient. Une seconde l'idée me vint de jeter le manche après la cognée et de me faire soldat; il paraît que cela se vit sur ma figure, car la sœur, toute gaie et riante, resta comme interdite; mais aussitôt je pensai que, si je m'en allais, l'accusation d'avoir voulu séduire une fille riche me suivrait partout, qu'il valait mieux attendre deux ou trois mois, qu'alors ma résolution serait naturelle, qu'on ne pourrait plus rien me reprocher, et que le maire serait bien forcé de me donner un certificat de bonne conduite. Cette réflexion me calma.

Sœur Eléonore s'était aussi remise.

« Vous avez tort de vous chagriner, monsieur Jean-Baptiste, me dit-elle avec douceur, les gens des Roches ne sont pas plus méchants que ceux du Chêne-Fendu; au contraire, ils ont plus de religion. Et puis vous gagnerez davantage. Chaque élève rapporte huit sous par mois. Il y en a quarante-deux, cela vous fait près de dix-sept francs, sans compter la nourriture, le logement, le chauffage et les petits bénéfices sur la vente du papier, des croisettes, des catéchismes et des plumes, que l'instituteur fournit lui-même. Le blanchissage ne vous coûtera presque rien, Mme Hulot s'en charge. Vous serez aussi votre maître, ce qui a bien son prix. Quant aux enfants, ils sont, comme tous les enfants de la montagne, un peu sauvages, mais élevés dans le respect des saints mystères. Avec votre nouvelle méthode, dont m'a parlé sœur Adélaïde, je suis sûre que vous en ferez vite de bons élèves, et que M. le curé sera content. »

Ayant dit ces choses, sœur Eléonore me fit une révérence, en me souhaitant la meilleure santé; elle prit ensuite un bout de sa petite malle, la vieille Hulot prit l'autre, et toutes deux descendirent l'escalier.

Les bonnes paroles de la chère sœur ne m'avaient pas rassuré du tout; je comprenais très-bien qu'elle me disait cela pour me rendre courage, comme elle se l'était dit sans doute plus d'une fois à elle-même; et puis sa joie de quitter les Roches éclatait sur sa figure, et cette joie m'inspirait de la défiance ! Mais, ayant résolu de ne pas renoncer tout de suite, j'arrangeai mes pauvres effets dans la chambre, mes quelques volumes sur une planchette au mur, quelques mains de papier, mes cahiers, mes plumes, ma petite boîte à compas et l'écritoire sur la table de sapin. Finalement, vers midi, étant descendu, je trouvai les deux portes ouvertes, celle de la salle et celle de la cuisine. La vieille Hulot sur le seuil regardait. Je sortis. D'autres gens au bord du chemin tournaient les yeux du même côté qu'elle : sœur Eléonore, dans un traîneau, descendait lentement la côte; un vieux paysan conduisait la haridelle par la bride. La sœur, bien enveloppée dans sa capuche, répondait aux cris que poussaient quelques enfants assis sur le mur de pierres sèches; ils criaient dans le creux de leurs petites mains rouges :

« Adieu, sœur Eléonore, adieu ! »

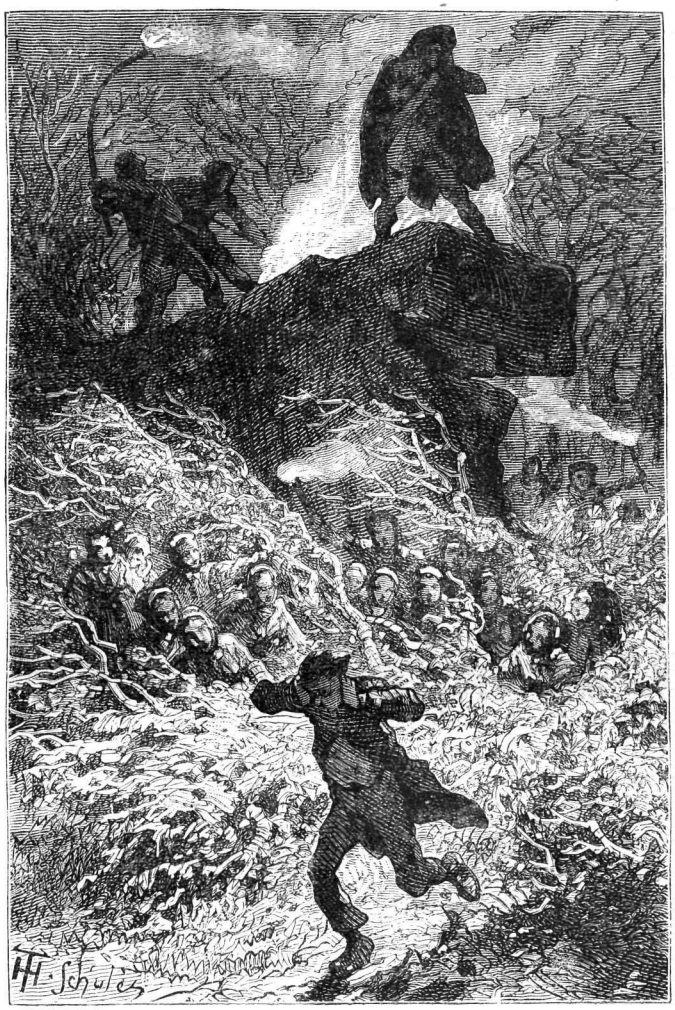
Plusieurs fois elle tourna la tête en agitant son mouchoir, puis le traîneau disparut dans la sapinière.

Maintenant il s'agissait de mendier mon pain de porte en porte; c'est comme cela que j'envisageais la chose.

« Où demeure donc Jacques Laroche? » demandai-je à la veuve.

Elle étendit la main en silence, me montrant la cinquième baraque plus loin. L'horloge sonnait midi, je partis. Tout le hameau me connaissait déjà, les gens me regardaient de toutes les lucarnes. Comme j'approchais de la baraque, la grande Catherinette Laroche, une véritable louve, ramenait son homme du cabaret. C'était un bûcheron, les épaules rondes, les favoris noirs, la tête chauve, avec de grosses loupes. Ils se disputaient en marchant;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Chibé !... Chibé !... » (Page 25).

la femme l'appelait ivrogne ; lui fumait son bout de pipe et disait en clignant d'un mauvais œil :

« Tais-toi, Catherinette, tais-toi ! »

J'étais sur leur porte. Sans faire attention à moi, sans le moindre respect humain, sachant que j'allais dîner chez eux, ces êtres continuaient à se disputer ; et tout à coup l'homme, avant d'entrer, donna deux soufflets terribles à sa femme. On pense quels cris elle se mit à pousser ; on devait l'entendre jusqu'au fond des Roches. J'allais me sauver, lorsque l'homme me dit en riant :

« Entrez, maître d'école, ne faites pas attention. »

Il me poussait par l'épaule dans la chambre du fond. Deux enfants étaient assis à table, il prit le plus grand par l'oreille, et le mit de côté pour me faire place. Le saladier de lait caillé et le plat de pommes de terre fumantes me rappelèrent mon arrivée au Chêne-Fendu.

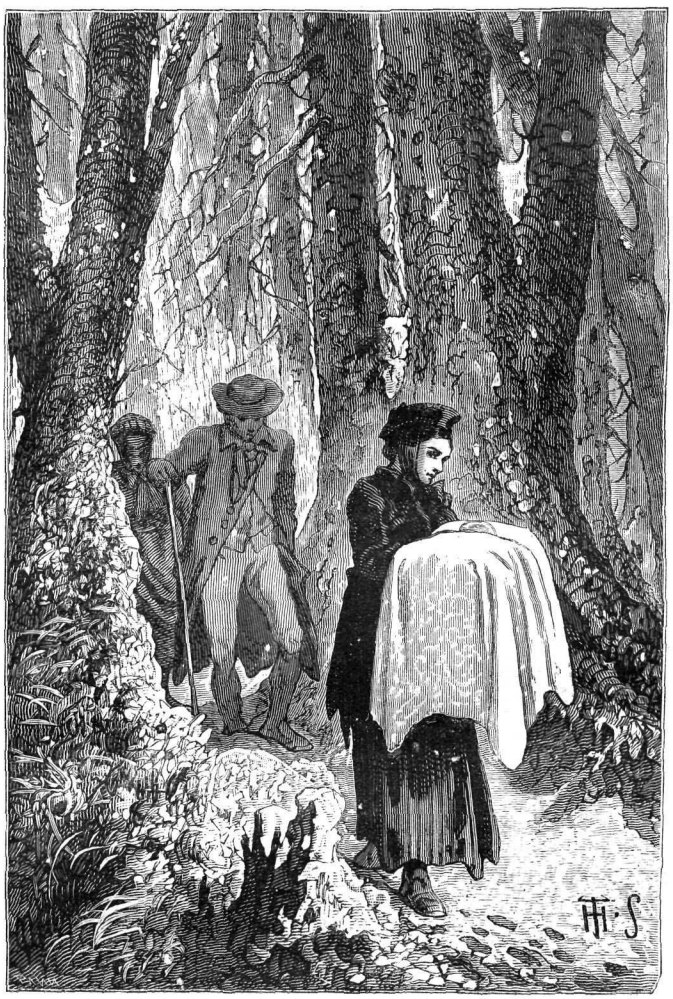
Le femme, dehors, continuait à pousser des cris, au milieu des commères accourues du voisinage ; elle menaçait de prendre la hachette. Jacques Laroche avait déposé sa pipe et me disait tranquillement :

« Mangez donc !... Ça n'est rien... Il ne faut pas vous gêner... Faites comme chez vous... »

Voilà le genre de vie qu'on menait aux Roches ; c'est à cette existence que j'étais tenu de m'habituer.

Durant les six semaines où je passai toutes les baraques en revue, je vis presque partout la même chose : on se chamaillait, on s'inju-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Tu souffriras aussi, toi !... » (Page 28).

riait, on se faisait des menaces terribles ; les enfants couraient pieds nus, riant, sans s'inquiéter de cela. Contrebandiers, bûcherons, braconniers, sabotiers, cuveliers, tisserands, ne connaissaient pas d'autre manière d'être. Chaque dimanche, on se grisait avec du vin blanc et de l'eau-de-vie de pommes de terre d'une façon honteuse ; les femmes, sous prétexte d'aller chercher leurs hommes, entraient au cabaret et s'asseyaient à côté d'eux, après s'être un peu fait prier ; elles restaient là des heures, à vider des gobelets de vin blanc, et, quand on jouait aux cartes, à faire des signes à leurs maris pour tromper les voisins, ce qui amenait presque toujours des batailles, où les coups de chaise et de bouteille, les coups de couteau, les morsures et les cravates tordues pour s'étrangler montraient la férocité de cette race sauvage. Tout cela n'empêchait pas ces gens d'être très-religieux, comme m'avait dit sœur Eléonore, de croire aux démons, aux sorciers, aux follets, de réciter le chapelet et de s'agenouiller devant toutes les croix du chemin, en se frappant la poitrine ; non, ils avaient tous la foi ! Le braconnage, la contrebande, l'ivrognerie, la tromperie, les *ex-voto*, les pèlerinages, les pénitences publiques, tout allait bien ensemble, l'un ne gênait pas l'autre. Sans la crainte des gendarmes et l'idée d'aller faucher la mer à coups de rame des quinze et vingt ans et quelquefois toute la vie, sans cette crainte salutaire, on aurait encore vu dans les Roches un bien autre mélange des choses saintes et des mondaines.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quant aux enfants, ils n'étaient ni plus méchants ni plus bêtes que ceux du Chêne-Fendu, mais ils étaient plus durs et plus sauvages. Les Roches en fourmillaient comme de renards, il en venait tous les ans ; il en mourait deux sur trois, on ne s'en inquiétait pas beaucoup : c'étaient des bouches de moins dans la maison ! Quelquefois la femme pleurait en voyant la charrette partir avec le petit cercueil, l'homme aussi se passait la main sur les yeux, et puis c'était fini ; l'idée que leur enfant était au paradis les consolait tout de suite ; quinze jours après, ils n'y pensaient plus. Ceux qui vivaient se portaient bien, et, les pieds à la gelée, la tête au soleil, devenaient durs comme des cailloux ; ils avaient tout ce qu'il faut pour supporter la misère : de bons poumons, un bon estomac, de bonnes dents. Ils n'attrappaient ni rhumes ni fluxions au grand air, ni mal au ventre en mangeant des pommes vertes et des carottes crues. A la fameuse retraite de Russie, tous les garçons des Roches, sauf trois ou quatre enlevés par les boulets, étaient revenus sans engelures; au milieu des neiges, ils croyaient encore être au pays. C'est ce que me raconta plus d'une fois le vieux garde forestier Jérôme. On envoyait toute cette race à l'école, de sept à douze ans pendant la saison d'hiver, non pour y apprendre quelque chose, mais pour en débarrasser la baraque; la chambre de la veuve Hulot en fourmillait, cela formait sur les bancs, au petit jour, un tas de guenilles qui s'agitaient dans l'ombre. Sœur Éléonore ne leur avait appris que le *Notre Père*, qu'ils récitaient comme des perrroquets, sans en comprendre un mot. Et moi, sachant que les plus grands d'entre eux devaient être admis à la sainte table cette année-là, le dimanche d'après Pâques, je fis d'abord mon possible pour leur enseigner le catéchisme par la méthode du père Guillaume ; je tapais dessus à tour de bras, en leur criant :

« Qui t'a créé et mis au monde, mauvais gueux? Répondras-tu? »

Pan ! pan !... pan !... Ils recevaient cela sans sourciller et se contentaient ensuite, en clignant des yeux, de se frotter le dos ou le bas des reins. Le souvenir de tout ce que je devais à M. le curé Bernard, qui m'avait en quelque sorte sauvé la vie, redoublait mon ardeur, et je m'écriais en moi-même : Dieu du ciel, que va-t-il penser quand ces ânes seront interrogés devant l'assistance, sans pouvoir répondre? J'aurai beau dire que sœur Eléonore ne leur avait rien appris, la faute en retombera toujours sur moi !

Tous les soirs, dans ma chambre, je rêvais à ce malheur, me demandant pourquoi la méthode du père Guillaume ne produisait pas son effet ordinaire, et je finis par comprendre que les pauvres petits, à force d'être battus à la maison, ne sentaient plus rien, que c'était en quelque sorte leur pitance de tous les jours, comme ces malheureux chevaux de charretier qui ne reçoivent jamais d'autre picotin, et dont la peau est dure comme des semelles de bottes ; mais comment remédier à cela? Le soir, en sortant de souper, j'allais me promener aux environs des Roches malgré les neiges, rêvant toujours à ces choses. Il faut bien respirer un peu l'air, quand on est enfermé tout le jour. Puis le spectacle de la nuit qui vient, cette grande plaine bleue où s'allongent les ombres de seconde en seconde, et qui finit par disparaître au milieu de la brume, le silence au loin et les mille bruits du hameau dans la solitude ; les petites vitres qui s'éclairent une à une ; le braconnier qui part pour l'affût, son bonnet de peau tiré sur les oreilles, le vieux fusil de munition à pierre sous le bras, allongeant le pas vers les sapins et regardant de tous côtés ; les derniers bûcherons en retard, avec leurs grosses bûches sur l'épaule pour faire la cuisine ; et, quand les ténèbres profondes sont là, un coin de hangar qui s'éclaire, la femme qui sort, abritant de la main sa lampe et demandant tout bas :

« C'est toi ?

— Oui.

— Tout a bien marché ?

— Oui ! »

Ensuite le contrebandier, avec son sac de tabac ou ses paquets de poudre dans la hotte, qui se glisse derrière, après avoir bien épié, bien écouté, et se rend à sa cachette.... toutes ces choses me plaisaient. Il faisait un froid de loup ; mais je ne rentrais tout de même qu'à neuf heures, au moment où les femmes du village, réunies à la veillée, filaient en se racontant des histoires d'*esprits*, pendant que les hommes jouaient aux cartes ou fumaient leur pipe derrière le poêle. Alors je revenais et je trouvais la veuve Hulot à sa place, récitant son chapelet dans la nuit noire. La pauvre vieille priait pour son fils, Jean Hulot, condamné aux galères à perpétuité, pour avoir tué un garde. Je soufflais une dernière braise à la cuisine, j'allumais ma lampe et je montais étudier le plain-chant dans le gros volume de M. Guillaume, ou l'arithmétique ou la géométrie. En haut, la veuve n'avait pas oublié de faire du feu, car le bois ne coûtait rien ; elle avait aussi balayé, c'était une brave femme.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je m'asseyais, les deux coudes sur ma petite table, la tête entre les mains, jusque vers onze heures, quelquefois jusqu'à minuit. Voilà mes journées, elles se ressemblaient toutes, sauf les dimanches, où nous descendions au Chêne-Fendu pour assister à la messe et aux vêpres ; qu'il fît du vent, de la pluie, de la neige ou de la grêle, tout le monde partait, même les vieux et les vieilles ; il fallait être bien vieux ou bien malade pour rester. Naturellement j'étais à la tête avec mes élèves ; cela faisait une procession d'un quart de lieue. Il tombait quelquefois des averses mêlées de neige ; c'était égal : mouillés, glacés jusqu'aux os, on allait tout de même, et les enfants, pour se réchauffer, descendaient la côte en courant et poussant de grands cris.

Dans ces occasions, j'avais remarqué que plusieurs de mes élèves avaient des voix claires, de belles voix, comme j'aurais souhaité d'en avoir une pour mon propre compte. D'autres fois aussi, dans mes petites promenades aux environs du hameau, je les avais entendus chanter à la pointe d'une roche, les jambes pendantes. Ils chantaient comme des merles, sans s'inquiéter des coups de trique qu'ils avaient reçus le matin, ni de ceux qu'ils recevraient le soir. En voyant ces choses, l'idée me vint un jour de leur apprendre le plain-chant, convaincu d'avance que les parents en seraient très-flattés, et pensant en outre que par ce moyen il me serait possible d'exciter une sorte d'émulation entre mes élèves. Ayant donc bien réfléchi sur cela, je leur dis un matin à l'école que ceux qui sauraient leurs leçons de catéchisme apprendraient le plain-chant, qu'on se réunirait le soir, et que je commencerais le lendemain. Jamais peut-être ces enfants n'avaient eu plus de satisfaction que ce jour-là, leur ambition d'apprendre à chanter se montra tout de suite, car tous voulaient être de l'école du soir ; mais je n'en choisis que trois, qui savaient à peu près leur catéchisme : Jacques et Philippe Hutin, les fils du garde forestier, Jean Ferré, le fils de notre conseiller municipal, et je dis aux autres de rester à la maison, qu'ils n'avaient rien à faire au solfége, que cela ne regardait que les sujets méritants.

La nouvelle de cet événement se répandit le jour même aux Roches, et les trois que j'avais désignés arrivèrent tout glorieux à sept heures. J'avais dressé mon tableau de notes ; c'est par là que nous commençâmes, et, chose étonnante, tout de suite ils comprirent les deux clefs de *sol* et de *fa*, tout de suite ils chantèrent juste, répétant après moi la gamme. Les autres, qui n'avaient pas été appelés, étant forcés de dire pourquoi, reçurent chez eux une bonne correction. Le lendemain, les père et mère arrivèrent à la file me prier de recevoir aussi leurs enfants, mais je répondis à tous la même chose :

« Quand il saura son catéchisme ; le lutrin n'arrive qu'après le catéchisme. »

La désolation était partout.

Depuis ce jour, au lieu d'être forcé de battre mes élèves, je n'avais qu'à leur dire : « Tu ne viendras pas chanter ce soir ! » Ils en pleuraient à chaudes larmes, ce qui n'était jamais arrivé par le moyen des coups.

Alors je renonçai pour toujours à la méthode de M. Guillaume. Ce n'est pas en battant les enfants, en les humiliant, qu'on peut en faire quelque chose ; c'est en les relevant à leurs propres yeux, en leur donnant le moyen de se distinguer, en les traitant comme des hommes et non comme des animaux. Le solfége et le plain-chant pouvaient seuls réussir aux Roches ; à ces gens superstitieux il fallait les cérémonies de l'église ; le chantre au lutrin était pour eux une sorte de personnage, qui venait après le bedeau et M. le curé ; qu'on se figure donc leur contentement.

Il ne me restait que six semaines pour enseigner le catéchisme aux grands ; eh bien, cela suffit. A chaque nouvel examen que nous allions passer tous les jeudis au Chêne-Fendu, M. le curé Bernard s'émerveillait de leurs progrès. Sœur Eléonore n'avait rien obtenu de pareil, il me disait en riant que c'était Dieu qui avait suscité les mauvaises langues contre moi, pour m'envoyer aux Roches, afin de civiliser ce pays ! Et le dernier dimanche avant Pâques il annonça que, ceux du hameau des Roches sachant le mieux leur catéchisme, ce serait Jacques Hutin, le fils du garde, qui réciterait l'acte de foi publiquement à la première communion. Dire la considération dont je fus entouré depuis ce moment par les habitants du hameau serait chose impossible ; c'est à moi qu'ils attribuaient cet honneur unique, extraordinaire. Tout le monde me tirait le chapeau, et les femmes me recevaient toutes avec un sourire agréable, lorsque j'allais dans leur baraque prendre mes repas.

Le jour de la communion venu, lorsqu'on vit les enfants des Roches en première ligne, qu'on entendit Jacques Hutin élever la voix sous les voûtes de l'église pour réciter son acte de foi, et deux ou trois autres près de moi dans le chœur, à côté de M. Guillaume, la toque rouge en tête et le surplis blanc sur les épaules, nous aider gravement à chanter le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Gloria in excelsis, alors l'enthousiasme des gens du hameau ne connut plus de bornes. Après la communion, hommes et femmes se répandirent dans les cabarets et se réjouirent tellement qu'un grand nombre ne pouvaient plus bouger de leur place. Heureusement je n'étais pas avec eux, car il aurait fallu boire jusqu'à tomber sous la table. J'étais invité par M. le curé Bernard, qui me présenta comme un modèle d'instituteur à ses confrères venus pour la cérémonie ; il me fit tant d'éloges que j'en rougissais de modestie, et ces messieurs me firent aussi bon accueil ; ils étaient tous gais, riants et fleuris. On but de bon vin à dîner, et nous eûmes une truite de deux livres, parmi d'autres plats très-fins, comme des gelinottes et un cuissot de chevreuil, malgré la saison du printemps, où toutes les chasses et toutes les pêches sont fermées ; mais dans de telles occasions on passe sur de semblables détails, les bons morceaux vous arrivent de toutes parts, pêcheurs et braconniers veulent vous témoigner leur reconnaissance, on ne peut pas refuser ce qu'ils vous apportent, et M. Bernard disait en souriant : « Ces gelinottes sont des poulets ; ce cuissot de chevreuil est un gigot de mouton ! » Ce qui faisait rire l'honorable compagnie jusqu'aux larmes.

C'est alors que je vis combien il est utile de fréquenter des gens plus instruits que soi, et vivant au milieu d'autres idées. Que pouvais-je apprendre dans mon coin, des affaires du monde, des lois et des règlements nouveaux ? Je vivais comme une mousse sur sa roche, et rien du dehors n'arrivait jusqu'à moi ; mais en ce jour je devais apprendre bien des choses, car, Mlle Justine étant venue servir le café sur un large plateau peint de fleurs brillantes, MM. les curés se mirent à causer des nouvelles ordonnances touchant l'instruction publique et la propagation des saines doctrines. D'abord M. le curé de Voyer, la figure pleine, les oreilles rouges et le double menton tremblotant sur son rabat, glorifia les bonnes intentions de notre excellent roi Louis XVIII et de son vénéré frère, le comte d'Artois, disant qu'ils étaient établis par Dieu même, pour ressusciter la foi dans ce royaume ; il en citait comme preuve l'ordonnance du 5 décembre, laquelle autorisait l'association dite « des frères de la Doctrine chrétienne », du diocèse de Strasbourg, à fournir des maîtres aux écoles primaires du Haut et du Bas-Rhin. D'autres curés alors, s'enthousiasmant, lui répondirent que cette première ordonnance n'était en quelque sorte qu'un signe du temps ; que déjà les heureux effets de l'autorisation s'étant fait sentir, on l'avait étendue à tous les départements de l'ancienne province de Bretagne ; que la société formée sous le nom de *Congrégation de l'instruction chrétienne* venait d'obtenir non-seulement le droit de recueillir les legs et donations faits en faveur de ladite association, mais encore de délivrer le brevet de capacité à chaque frère, sur le vu de la lettre particulière d'obédience qui lui serait délivrée par le supérieur général de la Société.

La satisfaction de ces messieurs, en parlant de ces choses, n'est pas à peindre. Du reste, tout cela leur paraissait naturel, et l'un d'eux me dit en riant :

« Monsieur le maître d'école, vous entendez... Soyez bien sur vos gardes. On va vous faire une rude concurrence, la liberté de l'instruction s'étend de plus en plus ; soyez à la hauteur du progrès. »

Il appelait cela la liberté, quand les uns recevaient des legs, des donations ; qu'ils étaient nourris par les collectes, qu'on leur élevait des écoles et qu'on les regardait comme des saints, tandis que les instituteurs laïques ne recevaient rien que la rétribution des élèves et vivaient de la misère même. Dieu du ciel, que j'aurais eu de choses à répondre ! mais je m'en gardai bien, et M. le curé Bernard répondit pour moi :

« Mon cher confrère, ne vous inquiétez pas de M. Renaud ; il est dans la bonne voie, il connaît ses devoirs et place l'instruction mondaine bien au-dessous des choses saintes. Les progrès qu'il a fait faire depuis deux mois au hameau des Roches, dans l'instruction du catéchisme et du plain-chant, lui méritent toute mon estime. Ne vous inquiétez pas de mon ami Jean-Baptiste, je réponds de lui. »

Toute la table riait, et moi je riais aussi, comme on pense ; j'étais fier de ces compliments, et je me réjouissais d'être au monde, en face d'une bonne tasse de moka tout chaud et d'un plateau garni de liqueurs comme je n'en avais jamais vu ni senti depuis mon premier jour. Cela me rendait heureux. Il fallut pourtant à la fin réunir mes élèves pour assister aux vêpres. Je partis après le café, remerciant M. Bernard de toutes ses bontés et lui promettant d'en rester digne.

« C'est bon, c'est bon, mon cher Renaud, disait-il ; vous n'avez qu'à continuer, et tout ira bien. »

Ayant donc salué profondément la société, je remontai le village à travers les cris de joie et les appels des cabarets ; de tous les côtés on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toquait aux vitres, de toutes les portes on me criait :

« Hé ! monsieur Renaud !... monsieur Jean-Baptiste !... entrez donc vider un verre ; entrez une minute ! »

Mais j'avais à rassembler mes élèves, dont un grand nombre se trouvaient heureusement déjà réunis devant l'église; toutes les invitations du monde ne m'auraient pas détourné de mon devoir. Vers deux heures, MM. les curés s'étant levés de table, les vêpres eurent lieu ; puis à quatre heures, après avoir encore bu quelques bons coups, on remonta vers les Roches, se soutenant les uns les autres, se tirant par le bras à trois ou quatre, et s'appelant de station en station avec des cris et des signes qu'il faut avoir vus pour s'en faire une idée. Tout le long du sentier, dans les bois, dans les sapinières, se rencontraient des connaissances qu'il fallait soutenir, aider à marcher, encourager, et qui voulaient vous embrasser sans savoir pourquoi. D'autres, ayant le vin mauvais, se fâchaient. Ceux-là, trébuchant, jurant, finissaient par s'étendre dans une broussaille. Quant à nous : mes élèves, la veuve Hulot, le vieux garde Jérôme et moi, nous rentrâmes au hameau sur les six heures, heureux d'être à la maison et surtout de nous mettre au lit après ce magnifique triomphe.

VII

Nous étions alors au mois de mai 1818, une année très-chaude et très-précoce; les neiges s'étaient mises à fondre en mars; il n'en restait plus depuis longtemps. De ma petite fenêtre, à travers les brindilles de lierre, je voyais tout reverdir sur la côte; les genêts à boutons d'or et les bruyères roses s'étendaient jusque sous les roches, où la myrtille, la ronce et le chèvrefeuille grimpaient à foison. Chaque matin je m'éveillais au chant du coq, avant le jour, et, poussant ma petite croisée, les coudes sur le toit, j'admirais les grands bois noyés dans l'azur du vallon; j'écoutais les merles, les grives, les chardonnerets, les fauvettes, s'égosiller au loin dans les cerisiers en fleur, dans les grands pommiers blancs, sous la voûte des chênes et le branchage sombre des sapins. Ils bâtissaient leurs nids et se réjouissaient. Jamais je ne m'étais senti plus heureux. Cette bonne fraîcheur du matin, qui précède la journée, me donnait des frissons d'enthousiasme, et, sans la crainte de troubler la mère Hulot, qui récitait son chapelet, j'aurais entonné le *Te Deum laudamus!*

Malheureusement mon école se dépeuplait de jour en jour, mes élèves s'en allaient à la file; l'un gardait les chèvres, l'autre aidait son père à la coupe, l'autre conduisait la bourrique de ses parents en Alsace pour vendre des sabots, étamer des casseroles, réparer des chaudrons. Le hameau des Roches fournissait des chaudronniers et des sabotiers à toute la plaine et à toute la montagne. Moi, je restais là, devant mes bancs vides, avec cinq ou six élèves, les fils des notables, qui bâillaient et n'attendaient que le moment de courir aux champs. Sœur Éléonore, en cette saison, retournait à son couvent; je ne pouvais faire comme elle, et me voyais à la charge d'un petit nombre de ménages.

Parmi les derniers élèves qui me restaient, se trouvaient Jacques et Philippe Hutin, les fils du vieux garde Jérôme, représentant avec M. le conseiller municipal, Nicolas Ferré, l'autorité supérieure aux Roches. Ce vieux garde, homme sec, petit, trapu, le nez mince, recourbé, les moustaches grisonnantes, les yeux noirs et perçants, avait l'air tout à fait décidé. Il était natif de Remiremont, dans les Vosges, et chaque fois que j'allais dîner et souper chez lui, il se plaisait à me raconter ses campagnes en Italie, en Suisse, en Hollande et le long du Rhin. Il parlait clairement et sans vanterie, comme il n'arrive pas toujours aux vieux soldats. Quant à l'intérieur de sa maison, la dernière du hameau des Roches, on ne pouvait en voir de plus propre et de mieux tenue dans sa pauvreté. Le linge était toujours blanc, le plancher bien lavé et balayé, la vaisselle bien récurée, les meubles luisants, les petites fenêtres transparentes. La fille aînée du père Jérôme, Mlle Toinette, veillait à tout, la mère étant morte depuis plusieurs années. Cette jeune fille, de seize à dix-sept ans au plus, que les gens des Roches appelaient « la frisée », conduisait le ménage de son père mieux qu'une femme de trente ans. Elle avait une jolie figure fraîche et riante, de beaux cheveux blonds et de grands yeux gris clair. C'était un petit être plein de courage, d'intelligence et de vivacité, allant, venant, trottant comme une alouette, dressant la table, faisant la cuisine, veillant sur ses petits frères et sœurs, riant avec eux, les embrassant et les corrigeant au besoin. On reconnaissait en elle le vieux sang français de la montagne, vif et pur comme l'eau de source. Faire beaucoup avec peu de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chose, se tirer d'affaire quand on n'a presque rien, apprêter un bon repas avec quelques œufs, quelques herbes, un peu de sel, trouver moyen d'être toujours aussi propre, aussi bien mise avec une jupe de toile et une cornette d'indienne que d'autres avec des robes de soie ; et puis s'égayer, répondre à tout vivement, avec esprit et même un peu de malice, voilà ce qu'on ne rencontre pas souvent, et ce qu'un jeune homme remarque malgré lui. J'avais vu ces choses et j'y rêvais quelquefois, mais alors mes idées n'allaient pas plus loin que de me dire :

« Ce vieux garde a bien de la chance d'avoir une fille pareille ! »

Chaque fois que le tour de Jérôme Hutin arrivait de m'héberger, j'en étais content. Le garde me recevait en camisole de laine et gros sabots, ayant toujours soin d'ôter ses souliers et ses guêtres en rentrant de tournée. Le dîner était-il servi, on s'asseyait tout de suite ; au cas contraire, on sortait faire un tour au jardin. Le père Jérôme greffait ses arbres, il avait de meilleurs fruits que ses voisins et en plus grande abondance ; il m'expliquait la manière de les obtenir et s'étendait avec complaisance sur toutes les améliorations qu'il avait faites à la culture des Roches, sur les engrais, sur l'irrigation, sur l'échenillage et le chaulage des arbres fruitiers, car dès ce temps il mettait de la chaux autour des vieux troncs, pour empêcher les insectes de s'y loger et d'y monter ; il murait avec soin leurs plaies, pour les empêcher de s'étendre et de gagner le cœur de l'arbre. Toutes ces choses, il les avait vu pratiquer ailleurs durant ses campagnes, tandis que des milliers d'autres n'y faisaient pas attention. Les progrès que j'avais fait faire à ses deux garçons lui donnaient pour moi de la considération et même de l'amitié, de sorte que, voyant partir mes élèves, c'est à lui que je me plaignais. Il m'écoutait gravement et me répondit un jour :

« Vous avez raison, monsieur Renaud, la plus grande misère de ce pays, c'est de retirer les enfants de l'école pour les envoyer garder les chèvres, grimper aux arbres, dénicher les oiseaux et commettre toute sorte de délits, qui les habituent à ne plus respecter l'autorité. C'est comme cela qu'on devient mendiant, vagabond, braconnier et propre à rien ; mais que voulez-vous ! cela dure depuis des années et des années. A moins de forcer les parents par des amendes de laisser leurs enfants à l'école, été comme hiver, jusqu'à douze ou treize ans, cela continuera toujours. C'est l'affaire des préfets, des supérieurs et du roi, qui ne s'en inquiètent guère. Moi, je tiens à ce que mes garçons s'instruisent ; ils iront chez vous le plus longtemps possible. J'ai trop vu combien l'ignorance est terrible, pour ne pas vouloir qu'ils sachent lire, écrire et calculer ; si j'avais eu plus d'instruction, au lieu d'être simple garde, je serais commandant et peut-être colonel, car le courage et le bon sens ne m'ont jamais manqué. Maintenant encore je suis embarrassé de bien écrire un simple procès-verbal, et voilà pourquoi je resterai simple garde forestier toute ma vie, malgré mon expérience pour l'estimation des bois et ma connaissance des forêts... Quel malheur !... »

Le brave homme comprenait fort bien que ses deux garçons, avec quatre ou cinq autres, ne suffisaient pas pour me faire vivre six mois de l'année, et finit par me dire, en se promenant de long en large suivant son habitude, qu'à cinq quarts de lieue environ, au-dessous des Roches, en descendant vers la Sarre-Rouge, se trouvaient trois grosses fermes d'anabaptistes ; que ces gens avaient beaucoup d'enfants, auxquels le plus vieux d'entre eux, le grand-père, apprenait la Bible et les Evangiles, en les prêchant tous les dimanches ; qu'il avait vu cela plusieurs fois ; que ces anabaptistes avaient une grande estime pour le savoir, et que le vieux, qui s'appelait Jacob, se désolait souvent de ne pouvoir enseigner à ses enfants et petits-enfants le toisé, la rédaction des actes sous seing privé, la tenue des livres, le calcul et beaucoup d'autres choses dont il n'est pas dit un seul mot dans les livres saints, et qui sont pourtant très-nécessaires à connaître pour bien conduire une ferme. Il ajouta que ce vieux Jacob s'était même informé près de lui de ce qu'enseignait sœur Eléonore, pour envoyer ses petits-enfants à l'école des Roches, mais qu'en apprenant qu'il n'était question dans la classe de la chère sœur que de catéchisme et de cantiques, cela l'avait détourné de son dessein.

« Si vous voulez, me dit-il, j'irai le voir ou même nous irons ensemble, et je suis sûr que cet homme de bon sens sera content de vous confier l'instruction de cette jeunesse, pour ce qui regarde les chiffres, l'écriture et l'arpentage. Ce sont des gens à leur aise et qui vous payeront bien. Qu'en pensez-vous ? »

J'étais très-heureux de savoir cela, très-désireux aussi d'en profiter, et tout de suite il fut convenu que nous irions voir les anabaptistes le lendemain jeudi, pour nous entendre avec eux.

Le lendemain donc de grand matin, le vieux garde et moi nous étions en route à tra-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vers les sapinières, pour descendre à la ferme du père Jacob. Tout le pays était couvert de vapeurs blanches, au milieu desquelles montaient en forme d'épis les cimes innombrables des sapins. On ne se voyait pas à quatre pas. Les chiens de Jérôme Hutin eux-mêmes suivaient derrière nous le sentier, à cause de la rosée qui remplissait les broussailles.

Quelques minutes avant cinq heures, lorsque le soleil sortit de cette mer et que toutes les feuilles, toutes les herbes se mirent à briller, je ne pus retenir un cri de joie. Nous avions fait halte une seconde. Le garde, en allumant sa pipe, riait tout bas, à la manière des vieux chasseurs, et disait :

« Voilà, monsieur Jean-Baptiste, une promenade que les jeunes gens devraient faire tous les jours dans la belle saison; mais la paresse les retient au lit, ils se privent ainsi d'un grand plaisir. Regardez ce beau soleil, comme il écarte les brouillards; on dirait qu'il nage de notre côté; voyez comme il s'avance, comme il s'étend. Et là-bas, tout là-bas, du côté de la Sarre, ces grandes raies blanches, c'est la rosée qui tombe. Dans une demi-heure le soleil aura tout essuyé, la plaine sera propre comme une belle chambre où rien ne traîne; on verra tout clairement, les villages, les bouquets d'arbres, les rivières, les routes, les sentiers, à quatre et cinq lieues... Ah ! oui, monsieur Jean-Baptiste, on a bien tort de se retourner dans les draps, au lieu de se secouer hardiment et de sortir. Si vous voulez, je viendrai vous éveiller les jeudis, nous irons à la pêche, à la pipée. »

J'acceptai de bon cœur, étant émerveillé de ce spectacle.

Alors nous reprîmes notre chemin, et bientôt après le chant du coq m'avertit que nous n'étions plus loin des trois fermes. Une éclaircie se faisait dans le feuillage, la lisière approchait, et tout à coup au milieu d'une large prairie en pente, dans le coude d'un ruisseau qui descendait en bondissant vers la Sarre, nous vîmes la plus grande des fermes, celle du père Jacob, avec son large hangar, où pendaient les bottes de paille entre les poutres; au-dessous l'étable, les écuries; la grande porte de grange, à gauche, où se trouvait clouée une buse; puis le corps du logement, trois fenêtres en bas, l'escalier et la porte, quatre fenêtres en haut; la fontaine et ses auges au milieu de la cour entourée d'un mur; les grands fumiers carrés, bien alignés; enfin une bonne vieille ferme d'anabaptistes, sans magnificences inutiles, mais où la simplicité, la propreté, le bon ordre, faisaient penser qu'on devait y bien vivre, et que les gens ne s'y trouvaient pas malheureux.

Comme nous sortions du bois, un grand chien de berger, à longs poils noirs, se mettait à pousser quelques aboiements, et tout aussitôt la porte du logement s'ouvrait, et le vieux Jacob lui-même, en chapeau de paille, casaque de drap gris et pantalon de même étoffe, sa large barbe blanche étalée sur la poitrine, sortait, nous regardant approcher.

Le garde ouvrit une porte en lattes et traversa la cour, levant sa casquette, pendant que le vieil anabaptiste lui criait bonjour d'un air de bonne humeur. Moi, j'étais sur les talons du père Jérôme, qui dit à ce vieillard de quatre-vingts ans :

« Je vous amène un homme que vous connaissez déjà, père Jacob; c'est le maître d'école des Roches, qui remplace la sœur. Je lui ai parlé de ce que vous m'avez dit autrefois : que vous ne seriez pas fâché de faire instruire vos petits-enfants dans l'arpentage et les autres calculs. »

Le vieux me regardait de ses yeux gris jusqu'au fond de l'âme, les lèvres fermées et ses vieilles joues plissées; et puis il dit en ouvrant la porte :

« Entrez, messieurs, entrez ! C'est bien une chose qui m'intéresse... Je ne suis pas fâché de connaître ce jeune homme. »

Il ne promettait rien, ne répondait ni oui ni non; c'était un homme prudent. Nous entrâmes donc, et je vis alors pour la première fois une grande salle de ferme anabaptiste, avec ses deux lignes de bancs, sa longue table bien récurée, ses rangées de pots sur des rayons près du poêle, pour faire cailler le lait, et sa vieille horloge dans un coin. Le chien était entré, le père Jacob lui rouvrit la porte et le fit sortir, pendant que nous prenions place. En ce moment, dehors, nous entendions s'ouvrir d'autres portes, celles des écuries; les troupeaux s'échappaient dans la cour, sautant, galopant, courant à l'auge, et les cris des garçons pour conduire ce bétail retentissaient. Le grand-père, se penchant à l'une des fenêtres, appela une femme; ensuite il vint s'asseoir en face de nous sur le banc et dit en souriant :

« Vous êtes partis de bon matin. Voici seulement que nos bêtes vont à la pâture. »

La femme était entrée, une petite mère toute ridée, en casaquin de laine, petite jupe et bonnet noir, la bouche ronde plissée et les joues rouillées comme des feuilles de vigne sur la fin de l'automne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est à cette existence que j'étais tenu de m'habituer! (Page 32).

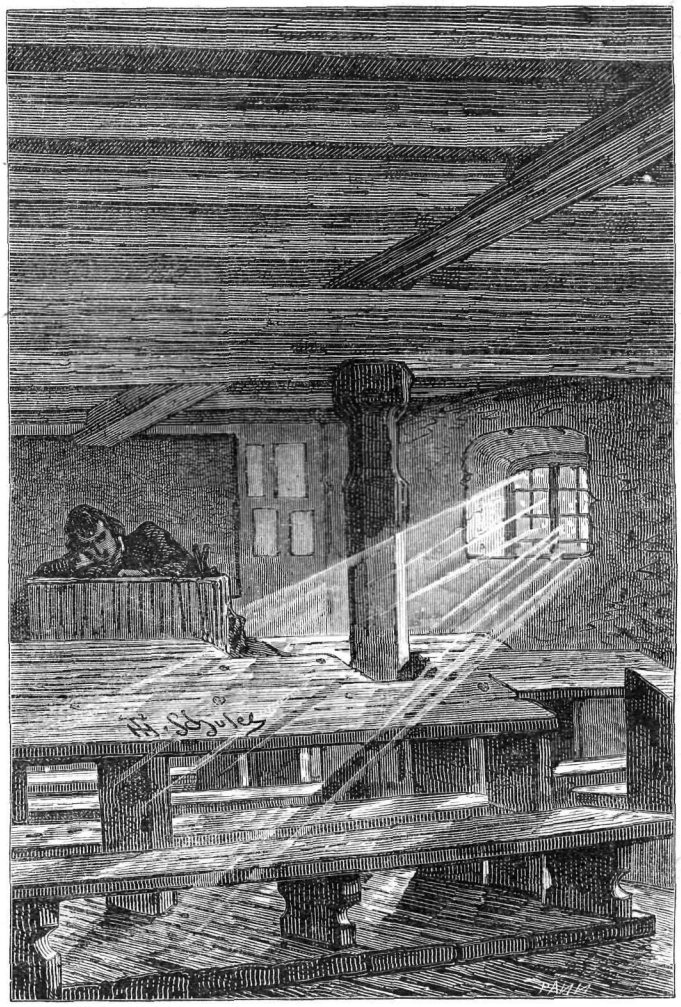
« Tiens, Salomé, lui dit le vieillard, voici le maître d'école des Roches. Le père Jérôme nous l'amène, il parle de faire instruire les petits-enfants dans le calcul; qu'est-ce que tu en penses?

— Il faut envoyer chercher Christel et David, dit cette vieille grand'mère; vous arrangerez tout ensemble. »

Et tout de suite étant sortie, elle envoya deux garçons chercher leurs oncles aux fermes voisines. Bientôt ceux-ci vinrent gravement, tous habillés de la même manière, l'air calme et la barbe pleine jusque derrière les oreilles. Le grand-père leur dit en deux mots qui j'étais et ce que je venais leur proposer, et sur la figure de ces braves gens je reconnus aussitôt qu'ils consentaient avec plaisir.

« Voyez-vous, me dit le grand-père Jacob en riant, mes deux aînés, partis depuis dix-huit ans pour l'Amérique, ne finissent pas d'écrire à leurs frères et à leurs beaux-frères d'envoyer les petits là-bas; que les terres de première qualité se vendent pour rien, qu'ils en ont des milliers d'arpents près de la rivière Wabach, dans l'Etat de l'Illinois : — des bois, des prairies et des champs, où le froment, l'herbe et les pommes de terre viennent en abondance; — mais que les bras leur manquent, et que nous ne pouvons rien faire de mieux que d'envoyer tous nos enfants les rejoindre. Seulement ils nous recommandent bien de leur donner de l'instruction, car en Amérique l'homme ne vaut que par ce qu'il sait. Nous ne demandons pas mieux, n'est-ce pas, Christel et David?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Moi, je restais là,... (Page 37).

— Oui, dirent les deux fils; mais il faut s'entendre sur le prix. »

Alors le père Jérôme reprit la parole et se mit à discuter cet article, disant que je ne pourrais pas venir dîner et souper aux trois fermes à cause de la distance, et que par suite la nourriture restant à ma charge, devait m'être comptée outre le prix de l'école. Ces anabaptistes écoutaient et discutaient tout d'un air sérieux. Ils reconnaissaient les raisons justes, et secouaient la tête lentement lorsque le vieux garde en donnait de moins bonnes. Finalement nous tombâmes d'accord que je recevrais quarante sous par mois pour chaque élève qu'ils m'enverraient, et que je leur enseignerais non-seulement l'arpentage et le calcul, mais encore la tenue des livres et le mesurage des bois. Le père Jacob avait fini par s'égayer en causant ; il me posait sa vieille main ridée sur l'épaule et disait :

« Nous vous connaissons depuis longtemps, monsieur Renaud ; nous savions déjà ce que vous valiez, du temps où vous teniez l'école du soir au Chêne-Fendu, avec le père Guillaume. »

Je croyais qu'il allait me parler de mon malheur avec Mlle Zalie Bauquel, mais il ne m'en dit rien, et s'écria :

« Vous êtes un bon maître d'école ! Celui de notre religion, qui vient passer ici tous ses hivers, ne comprend rien au delà de ses quatre règles ; vous êtes un autre homme. Seulement, avant de finir le marché, promettez-nous encore quelque chose.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Quoi donc, monsieur Jacob? lui dis-je.

— C'est de ne pas essayer de convertir nos enfants. »

Je devins tout rouge.

« A quoi pensez-vous donc? lui dis-je presque fâché, ce serait une abomination.

— Ah! fit-il, c'est que dans le temps, voilà bien dix ou douze ans, la chère sœur des Roches a essayé de gagner nos deux petites-filles aînées, Lessel et Christine, maintenant mariées en Amérique. Et plus tard, du côté de Haslach, il nous est arrivé quelque chose de pareil avec les filles de nos deux gendres; on leur donnait de petites images de la Vierge et des médailles, on leur parlait de confession.

— Oui, c'est la vérité, firent les deux fils.

— Eh bien, quant à moi, leur dis-je, je suis un honnête homme, vous pouvez être tranquilles. »

Le vieux garde riait en criant :

« Quelle drôle d'idée vous avez, grand-père Jacob! Vous ne connaissez pas M. Renaud; vous le prenez pour un autre.

— J'ai votre parole, me dit gravement le grand-père, cela suffit. »

Alors, tirant le cruchon de kirschenwasser de l'armoire, il emplit les petits gobelets, et tout étant arrêté de la sorte, après avoir trinqué et s'être serré la main, le père Jérôme et moi nous reparîmes ensemble pour les Roches. En chemin, il fut entendu que tous les jours où je devrais dîner aux trois fermes, j'irais prendre mes repas chez le vieux garde, moyennant quinze sous par jour. De cette manière je calculai tout de suite qu'il me resterait encore du bénéfice, avant neuf élèves à quarante sous. Je n'avais jamais été dans une position meilleure, même dans le temps de ma grande prospérité au Chêne-Fendu. Cette idée me réjouissait et m'attendrissait.

VIII

J'avais déjà parlé plusieurs fois à M. Guillaume de ma triste position aux Roches, si tous mes élèves continuaient de partir l'un après l'autre, et l'on se figure avec quelle satisfaction je lui racontai le dimanche suivant la proposition que m'avait faite M. Jérôme et la réponse des anabaptistes. Tout se peignait en beau devant mes yeux; je me voyais d'avance en train de me promener dans les champs, avec la toise et les piquets, tirant mes lignes, mesurant mes angles, expliquant avec soin tous mes calculs à mes nouveaux élèves, et puis rentrant le soir souper chez le vieux garde. Que veux-tu! la jeunesse se fait de belles imaginations. — M. Guillaume, assis à table en face de moi, m'écoutait tout rêveur sans me répondre. Tout à coup il me demanda si j'avais la permission de M. Bernard.

« Quelle permission? lui dis-je. Est-ce que j'ai besoin d'une permission? M. le curé sait bien que je ne peux pas vivre de l'air du temps, et que si tous mes élèves s'en vont sans qu'il m'en vienne d'autres, je serai forcé de partir aussi.

— Tout cela, dit M. Guillaume, est très-bien; mais ces anabaptistes sont des hérétiques, vous ne pourrez pas leur enseigner le catéchisme, et quant au reste, quant à l'arpentage, au calcul, aux actes sous seing privé, il faut voir ce que M. Bernard en dira.

— Mais au nom du ciel, monsieur Guillaume, m'écriai-je, quel mal voyez-vous à cela? Et comment M. le curé, mon bienfaiteur, qui m'a tiré d'une si malheureuse position et qui me veut tant de bien, comment pourrait-il me refuser une chose si juste et si naturelle? »

Le père Guillaume, haussant les épaules, me répéta tranquillement :

« Jean-Baptiste, croyez-moi, consultez M. le curé. Maintenant recteurs, inspecteurs, professeurs, principaux, tout n'est rien auprès de MM. les curés; eux seuls font tout et décident de tout.

— Oui, Jean-Baptiste, dit la mère Catherine, ne faites rien sans consulter M. Bernard. Si nous avions demandé la permission pour l'école du soir, vous seriez encore au Chêne-Fendu, l'affaire des *Chibés* ne serait pas arrivée... »

Ces paroles m'étonnèrent. Je regardai le vieux maître; il était devenu tout pâle et jetait à sa femme des regards en dessous.

« Je t'avais pourtant dit de ne parler de cette affaire à personne, fit-il à voix basse au bout d'un instant; mais toutes les femmes sont les mêmes : on a beau leur recommander de se taire, c'est comme si on ne leur disait rien.

— Hé! mon Dieu, Guillaume, répondit la mère Catherine, tu n'as pas besoin de te fâcher. Il fallait pourtant prévenir Jean-Baptiste, sans cela, s'il lui arrivait de nouveaux malheurs, nous en serions cause! »

Cette réflexion parut frapper le brave homme. Il alla vers la porte, l'ouvrit et regarda si per-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sonne n'écoutait sur l'escalier, puis il revint et me dit plus calme :

« Eh bien, oui, Catherine a raison. Je ne voulais pas vous le dire, Jean-Baptiste, pour ne pas vous faire de peine, et puis aussi parce que vous êtes jeune et qu'à votre âge on s'emporte vite, on se laisse aller à des choses qu'on regrette plus tard ; mais à présent il faut que vous sachiez tout, car si vous entrepreniez cette école malgré mes conseils, et s'il vous arrivait de nouveaux désagréments, je me reprocherais toute ma vie de ne pas vous en avoir empêché. »

Alors le vieux maître, baissant encore la voix, me raconta qu'il savait de source certaine, sans pouvoir pourtant me dire d'où lui venaient ces renseignements, que toute l'affaire des *Chibés* avait été arrangée par sœur Adélaïde ; que cette vieille femme, très-envieuse et très-mauvaise, mais aussi fort prudente, n'avait pu prendre cela sous son bonnet, et que tout permettait de supposer qu'elle avait agi d'après les ordres de M. Bernard.

Et comme je me récriais, disant que cela n'était pas possible, que M. le curé m'avait toujours fait du bien, que c'était un honnête homme, incapable d'une action pareille ; que d'ailleurs je ne voyais pas l'intérêt qu'il pouvait avoir à supprimer l'école des grandes personnes ; comme je finissais même par m'indigner contre une telle supposition, M. Guillaume me dit gravement :

« Ecoutez, Jean-Baptiste, vous êtes un bon sous-maître, vous en savez plus sur l'orthographe et l'arithmétique que les trois quarts de vos collègues et même que beaucoup de maîtres d'école ; mais vous ne connaissez pas encore les hommes. Parce que vous êtes naturellement juste, vous croyez que les autres vous ressemblent. C'est une erreur ! Les hommes ne connaissent que leur intérêt, et l'intérêt des curés de notre religion est de maintenir le peuple dans l'ignorance. Plus le peuple est ignorant, plus il leur est facile de le conduire ; ça tombe sous le bon sens. Notre école du soir devait donc déplaire à M. Bernard. Si nous avions enseigné le plain-chant et l'histoire sainte à nos élèves, tout lui aurait paru très-bien ; mais comme nous montrions à ces personnes l'orthographe, la rédaction des actes, des lettres et des pétitions, et que cela pouvait leur donner l'idée de s'instruire encore davantage par la lecture des livres et des gazettes, il s'est dit que c'était dangereux et qu'il fallait couper le mal dans sa racine. Rien ne l'empêchait de fermer notre école, puisqu'il est le maître ; mais en agissant de la sorte il aurait montré qu'il ne veut pas que l'on s'instruise ; ça lui aurait fait beaucoup d'ennemis dans le village, et voilà pourquoi l'affaire des *Chibés* est arrivée si à propos ; voilà pourquoi vous êtes maître d'école aux Roches, à la place de sœur Eléonore, qui possède une belle voix pour toute instruction et qui chante bien les cantiques. Ces choses sont claires comme le jour. Maintenant vous voulez recevoir des anabaptistes dans votre école et leur enseigner l'arpentage. Cela vous paraît tout simple, tout naturel. Prenez garde, c'est beaucoup plus grave que vous ne pensez : ces anabaptistes sont des hérétiques ; il faut bien y réfléchir. Croyez-moi, Jean-Baptiste, ne faites rien sans consulter M. Bernard, et gardez-vous surtout de lui dire que vous avez déjà donné votre parole ! Dans un temps comme le nôtre, il faut consulter et se confesser, se confesser et consulter MM. les curés, représentants de Dieu et du roi. Si vous aviez le malheur de recevoir les enfants anabaptistes sans l'autorisation de M. Bernard, il l'apprendrait bien vite, car, si l'on ne se confesse pas, d'autres se confessent pour nous ; tout se sait, tout s'apprend, tout se paye, et il pourrait vous arriver encore quelque chose de pire qu'au carnaval. »

Les réflexions de M. Guillaume me remplirent de crainte. Sans croire positivement tout ce qu'il me disait sur le compte de M. le curé, je comprenais qu'il pouvait bien ne pas avoir tout à fait tort. Aussi je lui promis de suivre ses conseils, et durant toutes les vêpres je ne fis que rêver à cela, me demandant ce que j'allais devenir, si je n'obtenais pas l'autorisation de M. Bernard, et cherchant déjà quelles excuses je donnerais aux anabaptistes pour dégager ma parole. Toutes ces choses m'épouvantaient ; et dans la sacristie, en aidant M. le curé à se déshabiller, j'avais presque un tremblement de lui demander la permission qui m'avait paru d'abord si naturelle. Je ne savais par où commencer. Lui-même s'en aperçut sans doute, car en sortant de l'église il me dit :

« Eh bien, voyons, qu'est-ce qui se passe ? »

Alors d'un coup je lui racontai ce qui m'arrivait, n'osant pourtant pas lui dire que j'avais donné ma parole au grand-père Jacob.

Il s'arrêta tout surpris et me demanda :

« Comment, les anabaptistes veulent fréquenter votre école ! En êtes-vous bien sûr ?

— Je le crois, monsieur le curé. Le garde Jérôme m'a dit que cela ne pouvait pas manquer d'arriver, si je leur apprenais l'arpentage,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la rédaction des actes sous seing privé et la tenue des livres.

— Hé ! dit-il en riant, enseignez-leur tout ce qu'ils voudront, mon cher Renaud. Mon Dieu, c'est tout simple, vous ne pouvez vivre de rien. Sœur Éléonore retournait au couvent pendant la saison d'été ; vous n'avez pas cette ressource ; vous ne pouvez pas non plus vous mettre à la charge de vos parents ; c'est une situation forcée, commandée. Oui,... je vous autorise à cela. Vous avez bien fait de me prévenir pourtant ; s'il s'élevait quelque difficulté, je serais là..... C'est bien,..... c'est bien... »

Non-seulement M. le curé m'accordait ma demande, mais encore il paraissait tout content, et sur la porte du presbytère il me donna même la main, ce qui ne lui était jamais arrivé. Aussi je partis de là plus heureux que je ne saurais te le dire. M. Guillaume et Mme Catherine, revenant de vêpres, m'attendaient par curiosité devant l'école au bas de l'escalier.

« Eh bien ? me demanda le vieux maître.

— Hé ! m'écriai-je tout joyeux en agitant ma casquette, j'ai la permission. M. Bernard ne demande pas mieux, il m'a tout accordé sans peine ; c'est le plus brave homme de la terre. Vous voyez bien qu'il ne faut pas croire ce que disent les mauvaises langues. »

Et je leur racontai notre conversation en détail. M. Guillaume et sa femme restaient comme ébahis.

« C'est étonnant !... c'est étonnant !... » disaient-ils en se regardant.

A la fin, le vieux maître s'écria :

« Eh bien, tant mieux, ça me fait plaisir... Maintenant vous êtes en règle,... on n'aura pas de reproches à vous faire ; mais c'est égal, Jean-Baptiste, je ne l'aurais pas cru... Enfin,... enfin,... vous avez la permission,... voilà le principal. »

Nous nous quittâmes en cet endroit, et je repartis pour les Roches, ne songeant plus qu'aux anabaptistes et à toutes les belles espérances que je fondais là-dessus.

Jamais le temps n'avait été si clair, et plus d'une fois, en montant la côte, je m'arrêtai dans les genêts pour regarder le pays. Tout bourdonnait au coucher du jour ; sur la droite, par-dessus les cimes des sapins, je découvrais la ferme du vieux Jacob comme une étincelle au fond des bois : le soleil brillait sur ses petites vitres. La peur du père Guillaume, tout ce qu'il m'avait raconté de M. le curé me faisait rire, et je me disais que le brave homme ressemblait à ces vieux lièvres qui tous les ans deviennent plus craintifs, à force d'avoir entendu siffler le plomb autour de leurs longues oreilles.

IX

Dès le lendemain, les enfants des anabaptistes arrivèrent avec les provisions de la journée dans leurs petits sacs de toile ; ils suivaient ma classe du matin et puis dînaient tranquillement à la salle d'école. Ils faisaient ensuite un tour aux environs et rentraient à une heure pour la classe du soir. J'avais conservé douze autres élèves du hameau : les fils des notables et ceux du père Jérôme ; en calculant tout, il devait me rester près de quinze francs à la fin de chaque mois, de quoi m'acheter des livres, remplacer mes vieux habits et envoyer quelques sous à mon père. Que me fallait-il de plus ? C'est le temps qui me revient toujours avec plaisir, le temps du travail, des promenades au bois, des longues causeries le soir avec le vieux garde et des beaux projets d'avenir. Mon Dieu, que cela passe vite !

Chaque matin, vers huit heures, mes élèves étant réunis, on déposait les sacs, on prenait la chaîne en fil de fer que m'avait faite le père Jérôme, les piquets et le triangle, et puis en route au grand soleil : on allait arpenter, mesurer le champ de Pierre, de Jacques ou de Christophe. Je vois encore au mois de juin cette longue côte raide couverte de seigle à perte de vue ; plus bas dans la gorge, les faucheurs, les reins serrés dans leur ceinture de cuir, la pierre dans sa cuvette de bois au bas du dos, les bras de chemise retroussés, les larges chapeaux de paille tombant sur les épaules, et déjà tout baignés de sueur avant la grande chaleur du jour ; et plus haut, dans les roches, les vieilles et quelques enfants avec leurs chèvres, qui grimpent jusque dans le ciel et se retournent en poussant des « hou !... hou !... » qui descendent d'échos en échos. Oui, c'était un bon et joyeux spectacle.

On nous appelait les « savants !... le cadastre !... » On nous tirait le chapeau de près, et l'on sifflait, on avait l'air de se moquer des savants de loin ; mais ces choses nous étaient bien égales. Mes petits anabaptistes et mes autres élèves ne tournaient pas seulement la tête ; ils allaient gravement, tirant la chaîne, enfonçant les piquets de proche en proche,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et puis à chaque angle s'arrêtant pour écouter mes explications. Quand la figure d'un champ, d'un pré, d'un bouquet d'arbres, devenait trop compliquée, nous la décomposions aussitôt ; le fils du grand Christel marquait sur son cahier toutes les mesures en bon ordre, chacune à part, pour ne pas faire de confusion. Quelquefois, sur les dix heures, à force d'avoir traîné la chaîne, la sueur nous coulait le long des joues. On s'arrêtait alors au revers d'un sentier, dans l'ombre touffue de quelque gros buisson, ayant bien soin de ne pas s'asseoir sur une fourmilière, et là les calculs commençaient ; chacun sur son cahier faisait ses multiplications, qu'on rapprochait pour en connaître la justesse. Aussitôt des faucheurs et des faneuses arrivaient se pencher derrière nous, ils écoutaient ce qui se disait, ouvrant de grands yeux, et finalement nous demandaient :

« Hé ! monsieur Jean-Baptiste, est-ce que vous viendrez aussi bientôt mesurer notre champ ? »

Ou bien :

« Combien est-ce que notre pré tient donc au juste ?

— Tant d'ares, tant de centiares.

— Ah !... Ça fait combien de jours ?

— Tant.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Mais oui, c'est tout à fait juste.

— Ah ! bon, je suis content de le savoir. »

Quelquefois ces gens réclamaient, criant qu'on avait changé les bornes ; et si par hasard le voisin se trouvait là, les disputes commençaient.

Ainsi je continuais l'application de ma méthode : la pratique, toujours la pratique ! Il faut voir soi-même, observer son terrain, toucher, mesurer et puis calculer ; alors seulement on peut dire : « Je sais mon affaire ! » Tout ce qu'on a vu dans les livres passe vite ; ce qu'on a fait soi-même par l'observation et le raisonnement ne s'oublie jamais.

Ces premières études nous prirent deux mois. Sur la fin de juillet, mes élèves, grâce aux explications du tableau que je leur donnais dans l'après-midi, connaissaient la manière exacte de mesurer et calculer toutes les surfaces planes; rien ne les embarrassait plus dans l'arpentage. Il s'agissait de passer au cubage des corps solides, et cela fut plus difficile; les figures du tableau ne suffisaient plus; les enfants ne se rendaient pas compte de toutes les formes que représentait un simple tracé. L'idée me vint de parler au vieux cuvelier Sylvestre, qui tout de suite comprit ce que je lui demandais; il me fit des cubes, des prismes, des cônes en bois, capables de se monter et de se démonter comme on voulait: tout devint clair, sensible pour les élèves. Nous raisonnions des choses les pièces en main, et nous faisions ensuite nos calculs.

Ce système de fabriquer des figures géométriques en bois s'est depuis répandu partout; des centaines d'ouvriers de la forêt Noire ne font plus que cela. Quelques-uns ont poussé la chose jusqu'à fabriquer des figures en cristal, afin d'en voir du premier coup d'œil les arêtes et les angles opposés ; ils sont devenus riches ; mais en ce temps personne n'y pensait. Ainsi marchent les choses en ce monde : les bonnes idées viennent aux uns, et l'argent entre dans la poche des autres.

Cela ne m'empêche pas de regarder ce temps comme le plus beau de mon existence. Sans parler de la confiance que mettait en moi le hameau des Roches, ni du bonheur d'être reçu chez le vieux garde Jérôme comme un enfant de la maison, de vivre en famille, aimé de tous, je dois te dire que le spectacle de la vie des champs me remplissait d'attendrissement. Sans doute ces grandes prairies au fond des vallées, où les faucheurs s'avançaient lentement, en balançant leurs faux luisantes en-demi cercle; ces arbres innombrables de la côte, où les gens cueillaient leurs petites cerises noires pour faire du kirsch; ces chariots couverts de gerbes, leurs petits bœufs roux devant, la tête dans les épaules, et des cinq, six travailleurs poussant aux roues en criant : « Courage... ça marche!... encore un coup d'épaule, et nous arriverons! » cette belle Sarre que je découvrais avec ses longues flottes blanches et ses flotteurs devant, le grand croc à la main, hélant ceux de l'arrière au tournant des gorges ; sans doute tout cela n'était pas mon bien, mais j'avais pourtant du plaisir à le voir. Et puis j'avais mes jeudis pour aller courir au bois, et, mon Dieu, pourquoi ne pas te l'avouer? pour aller pêcher à la ligne dans la Sarre, à l'ombre des sapins, au milieu des troncs d'arbres et des carrés de planches entassées autour des vieilles scieries, ou dans les petits courants forestiers tout blancs d'écume. — Ah! voilà mes plus beaux moments!... Ces jours-là, de grand matin, — quand toute la forêt dort encore, en répandant mille odeurs de mûres, de myrtilles, de lierres, de mousses, de résines ; quand l'eau bourdonne tout doucement au milieu du silence, et qu'on entend distinctement une brindille tomber d'un arbre, — entre deux et trois heures, tu m'aurais déjà vu en petite

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

blouse et chapeau de paille, debout sur une roche au bord de la rivière, laissant flotter ma ligne dans les tourbillons de ces belles eaux claires, où tremblotait la lune comme au fond d'un miroir. Tu m'aurais vu là, plus attentif qu'un martin-pêcheur, et tu n'aurais jamais pensé que c'était M. Renaud, le maître d'école des Roches, bien content d'avoir retiré ses manchettes, mis de côté son canif et serré ses plumes dans le pupitre; tu aurais dit: « C'est un montagnard, un pêcheur de profession, » et tu n'aurais pas eu tout à fait tort, car je m'y connaissais; le père Jérôme m'avait montré les bons endroits et j'avais de la patience.

Ah! quel bonheur, quand au bout de quinze ou vingt minutes, en allongeant et retirant lentement l'amorce sur l'eau bouillonnante, tout à coup une secousse m'avertissait que le poisson avait mordu, et qu'ensuite le bouchon descendait comme une flèche!... C'était un gros! Je le laissais bien filer, et puis, relevant la gaule à la force du poignet, une truite filait dans les airs et se mettait à sauter au milieu des ronces et des herbes pleines de rosée. Oui, ces choses, il faut les compter aussi dans sa vie; on n'a pas toujours été paisible et les lunettes sur le nez au fond de sa boutique d'herboriste; on a senti son cœur sauter de joie; on a couru comme un fou décrocher le poisson, les mains tremblantes d'enthousiasme. Pour la pêche, la véritable pêche, il n'y a que la montagne; c'est là qu'on est tranquille et vraiment heureux, au milieu de la fraîcheur et du silence des bois; c'est là que personne ne vient vous déranger! Et quand on change de place, quand on remonte plus haut, son petit panier déjà garni, pensant que la journée sera bonne; en marchant dans ces grandes ombres et regardant les arbres innombrables échelonnés sur les pentes raides jusqu'à la cime des airs, les petits sentiers remplis de grosses racines; en écoutant le merle noir et la grive qui s'éveillent, et quelques instants après tous les oiseaux des bois qui chantent ensemble comme dans une immense volière, il faut reconnaître, pour être juste, qu'après le travail de la semaine, on ne trouve nulle part au monde un repos plus agréable et dont on se souvienne plus longtemps.

J'étais donc tout à fait heureux, et je remerciais au fond du cœur les mauvaises langues qui m'avaient forcé de quitter le Chêne-Fendu. Il est vrai que ces gens avaient agi dans l'intention de me nuire, mais leur méchanceté avait tourné à leur propre confusion; j'ai vu cela plusieurs fois dans ma vie; que les méchants y réfléchissent! Malheureusement cette grande satisfaction ne devait pas durer longtemps; je n'étais pas au bout de mes peines, et il devait m'arriver bientôt quelque chose de pire que l'affaire des *Chibés*, une de ces choses qui vous indignent encore lorsqu'on y pense après cinquante ans.

Vers le milieu du mois de septembre, M. le curé vint inspecter mon école. Il était seul, contrairement à son habitude, car dans ces circonstances il arrivait toujours avec deux ou trois conseillers municipaux. Il trouva tout en ordre et parut content des progrès de mes élèves. Les petits anabaptistes surtout l'étonnèrent par leur bon sens naturel, leur sang-froid et la clarté de leurs réponses; moi-même j'en fus surpris. Ces enfants écoutaient gravement les questions que leur adressait M. le curé, ils y répondaient avec calme et précision, comme de petits hommes; on reconnaissait en eux l'esprit sérieux et positif des gens de leur religion, qui vont toujours droit au fait, simplement et sans embarras. Mes autres élèves des Roches répondirent aussi convenablement, surtout les deux garçons de Jérôme Hutin; mais la présence de M. Bernard les intimidait, il fallait les encourager par de bonnes paroles.

Tout se passa donc très-bien; et l'inspection finie, après avoir donné congé aux élèves pour leur marquer son contentement, M. le curé reprit le chemin du Chêne-Fendu. Je l'accompagnai jusque dans la vallée, à l'endroit où se réunissent les deux branches de la Sarre, et qu'on appelle pour cette raison « les Deux-Rivières ». En descendant la côte, M. Bernard me fit beaucoup de compliments sur ma méthode; il m'adressa aussi plusieurs questions touchant les anabaptistes, me demandant si j'avais revu le père Jacob, et ce qu'il pensait des progrès de ses petits-fils. Je lui répondis que le vieil anabaptiste était on ne peut plus content, qu'il m'avait invité plusieurs fois à dîner les jeudis, et que d'autres fermiers de sa religion, plus éloignés du hameau des Roches, se proposaient de mettre leurs enfants en pension aux trois fermes, durant la saison d'hiver, pour fréquenter aussi mon école. C'était vrai; le père Jacob avait vu ces gens sans m'en prévenir, et les avait à peu près décidés. M. le curé m'écoutait la tête penchée, son grand tricorne à la main; il paraissait heureux d'apprendre ces choses, et m'interrompait de temps en temps pour me dire :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« C'est bien, Renaud, c'est très-bien... Continuez... Vous êtes dans la bonne voie. »

Enfin il me laissa, le cœur rempli de contentement et d'orgueil; oui, je l'avoue, ses éloges me touchaient, j'en étais fier, car c'était un homme capable, très-instruit et bien au-dessus de ses confrères de la montagne.

Mais l'instruction n'est pas tout en ce monde; on peut être très-instruit et très malhonnête à la fois; et ce bon M. Bernard, que j'aimais et vénérais, que je regardais comme mon bienfaiteur, malgré les avertissements du père Guillaume, devait se charger bientôt de m'apprendre lui-même cette triste vérité.

X

Le dimanche suivant, je descendis au village avec mes élèves et les gens des Roches. J'assistai M. Guillaume aux offices comme d'habitude, et les vêpres finies, après avoir tout remis en ordre dans la sacristie, j'allais me retirer avec le vieux maître, lorsque M. Bernard, qui achevait de se déshabiller, me fit signe d'attendre. Le père Guillaume, comprenant que M. le curé voulait me parler en particulier, sortit aussitôt.

« Renaud, me dit M. Bernard lorsque nous fûmes seuls, je suis content de vous. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète : c'est la Providence qui vous a conduit aux Roches, pour civiliser ce pays de sauvages. Plus j'y réfléchis, plus cela me semble évident. J'ai rendu compte à monseigneur de ce que vous faites là-haut. Sa bienveillance vous est acquise, la première bonne place d'instituteur vacante dans le diocèse sera pour vous; mais en attendant il faut compléter votre œuvre, il faut profiter du séjour des petits anabaptistes dans votre école, pour déposer dans le cœur de ces enfants les germes de notre sainte religion. »

En entendant cela, je devins tout pâle, et je répondis :

« Mais, monsieur le curé, ce que vous me demandez est impossible.

— Impossible!... Et pourquoi? fit-il d'un ton rude.

— Parce que j'ai promis au père Jacob de ne pas essayer de convertir ses petits-fils, » lui dis-je timidement.

Il s'était redressé et me regardait, la figure mauvaise.

« Je le sais, fit-il au bout d'un instant, quoique vous ayez négligé de me le dire. »

Et comme je restais tout saisi :

« Ça vous étonne? reprit-il. Je sais tout! Oui, ces anabaptistes trouvent commode d'envoyer leurs enfants dans nos écoles, de les faire instruire presque pour rien, et de persévérer ensuite dans leur détestable hérésie; je sais cela... Les choses se passaient ainsi sous l'usurpateur; mais les temps sont changés, il faut que cela finisse! Vous avez promis au père Jacob de ne pas essayer de convertir ses enfants, c'est bien; vous tiendrez votre parole, puisque vous avez eu la faiblesse de la donner; mais vous n'avez pas promis à ce vieil hérétique de négliger l'instruction religieuse des enfants des Roches, c'est le premier de vos devoirs! Vous commencerez donc dès demain l'enseignement du catéchisme, une heure le matin et une heure le soir. Vous aurez soin d'insister sur la nécessité de la confession, de la communion et de tous les sacrements de l'Église. Vous vous adresserez aux enfants des Roches, à eux seuls; mais les petits anabaptistes seront là, ils entendront vos explications comme les autres, et Dieu fera le reste. Vous comprenez?

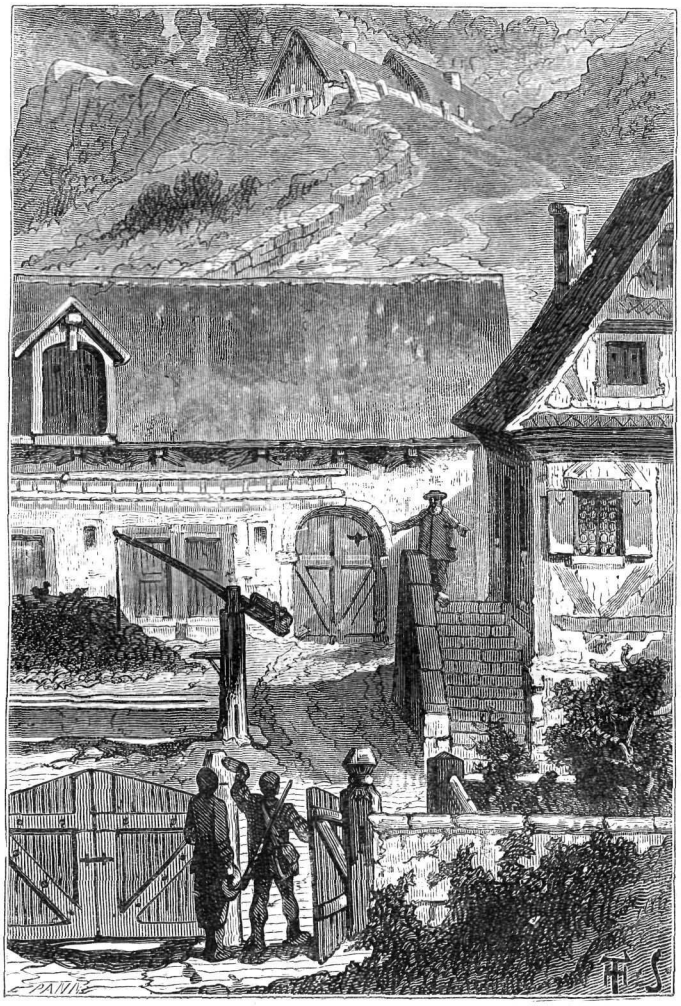
— Oui, monsieur le curé, lui répondis-je tout bas.

— C'est bien, fit-il; je compte sur vous. Nous irons, MM les conseillers municipaux et moi, visiter votre école dans le courant de la semaine prochaine; que tout soit en ordre! »

Il prit son chapeau et sortit. J'étais consterné. La dénonciation du grand Coliche, tombant tout à coup de la roche des *Chibés*, m'avait produit moins d'effet que les paroles de M. Bernard. Je restai quelques instants étourdi, me demandant si j'avais bien entendu, et puis je m'en allai la tête comme perdue. Deux minutes après, j'entrais dans le petit jardin de la maison d'école, où je savais trouver M. Guillaume. Durant la belle saison, le vieux maître avait l'habitude, après vêpres, d'aller s'asseoir dans sa glorieuse; et là, tout en vidant un cruchon de bière, il lisait à sa femme le journal que lui passait M. Bauquel, s'arrêtant de temps en temps pour expliquer à Mme Catherine les choses qui lui paraissaient hors de sa portée. C'était la seule distraction du brave homme, après les ennuis et les fatigues de la semaine.

Je le trouvai en manches de chemise, ses grosses besicles sur le nez et lisant la gazette, mais seul; sa femme était allée faire une commission dans le village. Il vit tout de suite sur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Enfin une bonne vieille ferme d'anabaptistes,... (Page 39).

ma figure qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et me demanda :

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc, Jean-Baptiste ? »

Alors, plein d'indignation contre M. Bernard, je lui rapportai notre conversation, et l'ordre abominable qu'il m'avait donné d'abuser de la présence des enfants anabaptistes dans mon école, pour les détourner de leur religion. M. Guillaume m'écoutait gravement.

« Je m'attendais à quelque chose de pareil, dit-il ensuite avec tristesse ; il y a longtemps que je connais M. Bernard ; c'est un homme rusé sous son air bourru. L'autorisation qu'il vous a donnée si facilement, de recevoir les anabaptistes dans votre école, ne m'a jamais paru naturelle ; je ne pouvais pas comprendre comment il vous permettait d'enseigner à des hérétiques ce qu'il nous avait empêchés d'apprendre aux grandes personnes du Chêne-Fendu... Cela m'inspirait de la défiance, je me disais : — Il doit avoir une raison secrète ! — Et je réfléchissais, je me creusais la tête pour deviner ;... mais à cette heure je comprends tout depuis le commencement... Oui, l'affaire des *Chibés* est maintenant très-claire : par ce moyen, M. Bernard supprimait notre classe du soir, qui lui déplaisait ; et, en vous envoyant aux Roches, il tendait un piége aux anabaptistes ; c'est un coup de prêtre ! »

Le vieux maître d'école serrait les lèvres et regardait à terre, tout pensif. Et comme je le priais de me venir en aide, de me donner un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On nous appelait « les savants!... le cadastre!... » (Page 44.)

bon conseil pour sortir de cette position difficile, il finit par me dire :

« Mon Dieu, Jean-Baptiste, quel conseil voulez-vous que je vous donne? Du temps de l'usurpateur, vous auriez pu réclamer auprès du maire ou du sous-préfet, on vous aurait peut-être rendu justice; mais depuis le retour des Bourbons, les curés sont tout-puissants dans leurs paroisses : leur métier est de commander et le nôtre d'obéir! Si vous ne faites pas ce que veut M. Bernard, vous êtes perdu! Non-seulement il trouvera moyen de vous chasser des Roches, mais il aura bien soin de mentionner l'affaire des *Chibés* dans votre certificat et de vous signaler à ses confrères comme un sujet dangereux. Vous ne pourrez rester nulle part, à supposer que vous trouviez une autre place, chose difficile avec un mauvais certificat; enfin sa haine vous suivra partout, et cette haine sera d'autant plus grande, que vous lui aurez fait manquer l'occasion de s'élever dans l'esprit de ses supérieurs. Rien ne fait plus d'honneur à un prêtre que la conversion d'un hérétique; c'est leur ambition secrète à tous. M. Bernard est très-ambitieux; ça l'ennuie de végéter dans un petit village de la montagne, et quelque riche paroisse en Lorraine ne lui déplairait pas. Il a déjà essayé d'attirer les enfants des anabaptistes dans l'école de sœur Éléonore, mais il n'a pu réussir, parce que cette femme ne sait rien, et qu'elle ne pouvait rien enseigner à ces enfants que le catéchisme et les cantiques, choses contraires à leur religion.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Maintenant, grâce à vous, il compte arriver à son but et s'en réjouit probablement d'avance. Figurez-vous sa colère, si la chose venait à manquer par votre faute...

— Mais, monsieur Guillaume, m'écriai-je en l'interrompant, si je fais ce que veut M. le curé, le père Jacob l'apprendra bien vite, et il se dépêchera de retirer ses enfants ; sans compter qu'il aura le droit de me traiter de gueux, d'homme sans parole, et que je ne pourrai rien répondre.

— Hé ! je le sais bien, fit-il d'un air désolé ; mais si vous désobéissez à M. Bernard, vous perdrez votre place et vous retomberez à la charge de vos parents ; c'est une chose terrible... Quand on est pauvre, Jean-Baptiste, quand on a besoin de sa place pour vivre, il faut supporter bien des iniquités... Je peux vous en parler savamment... Ah ! c'est facile de rester honnête quand on est riche, mais lorsqu'on est pauvre... Enfin,... enfin,... réfléchissez avant de prendre une résolution,... ne vous laissez pas emporter par la colère... Il s'agit de votre avenir,... c'est grave,... c'est très-grave... »

Voilà tous les conseils que me donna le père Guillaume. Cela voulait dire : — Tu es le plus faible, courbe-toi, fais comme tant d'autres, comme j'ai fait moi-même en gémissant.

Je le remerciai, et je partis. Mon cœur saignait. Je ne te raconterai pas les pensées de colère et de vengeance qui me traversèrent la tête en grimpant le chemin des Roches. A quoi bon ? Ces choses sont passées, il vaut mieux les oublier. Ce que je dois te dire pourtant, c'est que l'idée de trahir la confiance du père Jacob ne me vint pas une seconde, non, cette idée malhonnête n'entra pas dans mon esprit, et j'en remercie Dieu. Je criais en moi-même contre l'injustice des hommes, je me révoltais contre leur méchanceté, voilà tout. Puis je voulais partir, quitter le pays ; mais où aller ?... Que faire ?... Comment gagner ma vie ?... Mon indignation contre M. Bernard était d'autant plus terrible, que je l'avais toujours regardé comme mon bienfaiteur.

Et tout à coup, en arrivant sur le plateau des Roches, d'ou l'on découvre au loin la vallée de la Sarre et les terres blanches de la Lorraine, l'idée me vint de me faire soldat... Au moins j'aurais le pain de chaque jour ; on ne me demanderait pas d'abuser de la confiance des gens pour convertir leurs enfants. Cette idée me parut la meilleure, je m'y attachai, elle me calma ; mais, pensant ensuite que les gens des Roches et surtout le père Jérôme chercheraient à m'en détourner et à me retenir dans l'intérêt de leurs enfants, je résolus de n'en parler à personne.

Vers sept heures, j'allai souper chez le vieux garde. Je lui dis que j'avais reçu des nouvelles de ma famille, que j'étais forcé de partir, et que je serais absent cinq ou six jours. Il s'offrit de porter mon paquet jusqu'au Chêne-Fendu et même plus loin, si cela me faisait plaisir ; mais je le remerciai, disant que je partirais de très-bonne heure, pour arriver à Saint-Nicolas avant la nuit, et lui demandant seulement de prévenir les anabaptistes et les parents de mes autres élèves. Il me le promit et me souhaita bon voyage sur sa porte, en me serrant la main. J'étais désolé de quitter ainsi ce brave homme, qui m'avait reçu dans sa famille comme un fils, et sa bonne petite Toinette, si gaie, si courageuse !... Oui, j'aurais voulu les embrasser tous les deux... J'avais le cœur bien gros, et pourtant je restai ferme : ils ne virent rien sur ma figure.

Le lendemain au petit jour, je descendais le sentier des Roches, mon paquet au bout du bâton. C'est un des plus terribles moments de ma vie. Tout me paraissait beau, tout m'attendrissait. Parfois je m'arrêtais, regardant ces vieilles montagnes couvertes de sapinières à perte de vue, ces gorges sombres où la Sarre traçait une ligne blanche, ces petits chemins roux serpentant au flanc des côtes. J'ouvrais les yeux tout grands, pour emporter dans mon cœur l'image de ces choses et de mille autres que j'avais vues cent fois sans les remarquer. Ah ! que je m'étais vite attaché à ce pays ! Que je l'aimais !... Et comme je sentais grandir ma colère contre celui qui me forçait de le quitter !

Je ne passai pas au Chêne-Fendu ; j'aurais pu rencontrer M. Bernard, et l'idée seule de revoir cet homme m'indignait ; et puis il aurait fallu donner des explications à M. Guillaume, écouter ses conseils, peut-être ses remontrances ; et j'en avais assez.

Je pris par les hauteurs, et je marchai longtemps sous bois. Il faisait très-chaud. Vers dix heures, j'arrivais à Lorquin. Je ne voulais pas quitter le pays sans dire adieu à M. Régoine, qui m'avait toujours montré de l'amitié ; j'entrai donc dans sa boutique, et je trouvai le vieil apothicaire assis devant un grand livre rempli de plantes desséchées, qu'il examinait avec une loupe.

« Hé ! c'est M. Renaud, fit-il ; puis remarquant mon paquet : — Où diable allez-vous comme cela ?

— Je m'en vais, lui dis-je.

— Bah !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Oui, et je n'ai pas voulu quitter le pays sans vous remercier de vos bontés, monsieur Régoine, sans vous dire adieu.

— Mais pourquoi partez-vous ? »

Je lui racontai mon histoire : l'affaire de l'école du soir au Chêne-Fendu, celle des *Chibés,* celle des anabaptistes, enfin tout depuis le commencement.

Il m'écoutait avec attention, mais sans paraître surpris le moins du monde.

« Et maintenant, me dit-il quand j'eus fini, qu'allez-vous faire ?

— Je vais m'engager dans un régiment à Lunéville.

— Vous engager ?

— Oui, c'est tout ce que je peux faire de mieux.

— Mauvaise idée, fit-il en secouant la tête, mauvaise idée !... Du temps de Bonaparte, à la bonne heure ! avec un peu d'instruction et beaucoup de chance, on devenait colonel et même général ; mais aujourd'hui c'est bien différent.

— Eh ! que voulez-vous, monsieur Régoine, lui répondis-je, c'est ma seule ressource. Après le malheur qui vient de m'arriver, je ne peux plus entrer nulle part comme sous-maître, et je n'ai pas le temps ni les moyens de chercher une autre place. »

Il me regardait fixement de ses gros yeux, et semblait réfléchir. Au bout d'une minute, il déposa sa loupe sur la table et me dit :

« Monsieur Renaud, ce que vous venez de faire est bien, ça prouve que vous avez du cœur et de l'honneur. Il faut toujours encourager ces choses-là, car elles sont rares, même chez les jeunes gens... Que diriez-vous si je vous procurais une place ?

— Ah ! monsieur Régoine, m'écriai-je tout saisi, vous me rendriez la vie.

— Eh bien, écoutez. J'ai besoin d'un garçon sachant bien lire et écrire, pour m'aider dans ma boutique. Celui que j'avais était un ivrogne ; je l'ai renvoyé. Voulez-vous prendre sa place ? Vous serez nourri, logé, blanchi, et vous aurez vingt francs par mois, pour commencer, bien entendu ; mais il faudra vous mettre tout de suite à la botanique et à la chimie. J'ai de bons livres, je vous aiderai. Cela vous convient-il ? »

Ai-je besoin de te dire avec quel bonheur j'acceptai la proposition de cet excellent homme ? Non-seulement je trouvais une place au moment où je m'y attendais le moins ; mais encore je gagnerais plus qu'aux Roches ; je pourrais donc continuer d'aider mon père ; et puis j'allais avoir des livres, étudier des choses nouvelles... Que pouvait-il m'arriver de plus heureux ?

Je restai trois ans chez M. Régoine. Ces trois années sont les mieux remplies de mon existence ; je n'ai jamais tant travaillé. M. Régoine m'aidait, il m'encourageait et poussait la bonté jusqu'à me donner le soir des leçons de chimie et de botanique. Ce vieil apothicaire, que M. le curé Bernard traitait de « Jacobin », était la bonté et l'honnêteté mêmes. S'il avait vécu plus longtemps, je serais devenu pharmacien, et je lui aurais peut-être succédé. Malheureusement il mourut dans l'hiver de 1821 d'une fluxion de poitrine, et ce fut pour moi un grand chagrin en même temps qu'une perte irréparable. Je n'avais pas d'argent pour aller à Strasbourg continuer mes études ; il fallait vivre : je me fis herboriste. Deux ans plus tard, le 1er juillet 1823, j'épousai Toinette Hutin, dont le bon cœur et les excellentes qualités m'avaient frappé pendant mon séjour aux Roches, et voilà quarante-sept ans bientôt que nous vivons ensemble dans cette petite boutique. Elle m'a donné cinq enfants ; tu les connais, ce sont de braves garçons. Je me suis imposé les plus grands sacrifices pour les faire instruire, car sans instruction on n'arrive à rien dans ce monde, comme disait souvent mon beau-père Jérôme. Le pauvre vieux garde avait raison, j'ai vu cela toute ma vie ; c'est l'instruction seule qui fait les hommes, qui leur permet de s'élever et de prospérer : celui qui ne sait rien, végète dans la servitude.

Et puisque me voilà revenu sur ce chapitre, je te dirai, pour finir mon histoire, que je me suis toujours occupé de la question de l'instruction. Que veux-tu ? on n'a pas été maître d'école pour rien, et puis cette question est aussi la première de toutes ; j'entends l'instruction du peuple, comprends-moi bien. Les riches n'ont pas besoin que l'on s'occupe d'eux. Les collèges, les lycées, les universités pour instruire leurs enfants n'ont jamais manqué dans notre pays, et l'argent non plus pour payer les professeurs, même lorsque les maîtres d'école étaient réduits à chercher leur nourriture de porte en porte, comme aux Roches. Aussi notre bourgeoisie s'est élevée de plus en plus depuis soixante-dix ans ; mais, à mesure qu'elle montait, elle s'éloignait du peuple, qui restait en bas dans son ignorance. Le grand malheur de notre nation, ce que les gazettes appellent « l'antagonisme des classes », vient de là. Il n'y aurait point d'antagonisme » si on avait pris soin d'instruire le peuple, et les paysans voteraient aujourd'hui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme les bourgeois. Malheureusement on a voulu dominer, former une espèce de noblesse de l'instruction et de l'argent, on s'est conduit comme des égoïstes, et maintemant on récolte ce qu'on a semé : la division de la nation en deux classes, celle des gens instruits qui votent pour la liberté, parce qu'ils comprennent que sans liberté on n'est sûr de rien, et celle des ignorants qui votent pour Pierre ou pour Jacques, suivant que Pierre ou Jacques sont les maîtres, qu'ils ont pour eux les curés, les gardes champêtres et les gendarmes. Aujourd'hui ces choses sont claires pour tous, les plébiscites de Bonaparte et de sa bande ont ouvert tous les yeux; on comprend enfin que l'ignorance du peuple est un danger terrible, et tout le monde réclame l'instruction primaire gratuite et obligatoire. Il est vrai que plusieurs ne la voudraient pas obligatoire ; ils parlent de la liberté des père et mère, mais quand on prend nos enfants à vingt ans, pour les envoyer sur les champs de bataille, on ne parle pas de liberté!... Laissons cela, c'est la fin du vieil égoïsme; il n'en a plus pour longtemps, laissons-le mourir de sa belle mort.

Nous aurons donc bientôt l'instruction primaire gratuite et obligatoire, et je m'en réjouis d'avance. Ne crois pas cependant que cela suffira pour nous remettre à la place que nous occupions depuis 1789. Imposer à tous les Français l'obligation d'apprendre à lire, écrire et calculer, ouvrir de nouvelles écoles, débarrasser les maîtres de la surveillance des curés, augmenter le nombre des instituteurs et leurs appointements, c'est bien, c'est même très-bien, et pourtant ce n'est pas tout. Moi, ce qui m'intéresse le plus, c'est de savoir ce qu'enseigneront ces maîtres d'école nombreux et bien payés. Leur enseignement sera-t-il monarchique ou démocratique? Voilà le fond de la question. S'ils doivent continuer d'apprendre à nos enfants ce qu'ils leur ont enseigné jusqu'à ce jour : le catéchisme et l'histoire *des rois* de France, j'aimerais presque autant en avoir moins, car, moins nombreux, il feraient moins de mal. Il y a instruction et instruction. On peut être très-instruit et très-bête, cela se voit tous les jours. Est-ce que les Allemands, par exemple, qui savent tous lire et écrire, ne sont pas le peuple le plus sournois et le plus brutal de l'Europe? Est-ce qu'ils n'ont pas rétabli le droit de confiscation et de conquête, pour voler et dépouiller sans scrupules les vaincus? D'où cela vient-il? De la mauvaise instruction qu'on leur donne ; au lieu de leur enseigner l'amour de l'humanité, de la liberté, de la justice, on leur fourre dans la tête des idées de vengeance, de rapine et de domination ! Le simple bon sens devrait pourtant dire à ces gens que leur manière de se faufiler chez les peuples voisins, *comme amis*, pour espionner et prendre l'empreinte des serrures, est une chose honteuse et malhonnête; que Schinderhannes lui-même n'agissait pas autrement ; et qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, l'Europe les traquera comme une bande de loups ! Mais avec leur grande science, tous ces Allemands sont très-bornés; le plaisir de happer le bien des autres leur trouble la cervelle ; et cela prouve que la question de l'instruction est dans les choses qu'on enseigne, bien plus que dans le reste. Tu aurais beau couvrir la France d'écoles, si les maîtres enseignaient aux enfants que deux et deux valent un, et que les peuples sont faits pour se combattre et se détruire comme des bêtes féroces, c'est la bêtise et la barbarie et non l'intelligence humaine que tu développerais.

Je dis donc qu'il faut mettre de côté les livres monarchiques et les remplacer par des livres démocratiques.

L'histoire sainte et le catéchisme ne regardent pas l'instituteur; que le curé les enseigne dans son église, et le pasteur dans son temple, rien de mieux ; c'est leur droit et leur devoir. — Mais c'est aussi notre devoir d'exiger que l'instituteur apprenne à nos enfants l'histoire de la race française et le catéchisme des droits et des devoirs du citoyen français. — Je dis l'histoire de la race française et non l'histoire des rois de France, afin qu'on sache ce qu'était le peuple du temps des Gaulois, sous les Romains, les Mérovingiens, les Carlovingiens, les Capétiens ; ce qu'il supportait, ce qu'il souffrait, ce qu'il endurait, enfin ce qu'il était dans la nation. Qu'on raconte aux enfants les améliorations, les inventions, les progrès de l'instruction, de la liberté, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie ; qu'on grave dans leur mémoire les noms des hommes qui ont fait ces découvertes, provoqué ou réalisé ces améliorations ; voilà les choses qu'il faut apprendre, et les hommes qu'il faut connaître, aimer et respecter dès l'enfance.

Et de même pour le catéchisme des droits et des devoirs du citoyen français. Dans un pays de suffrage universel, il faut que le peuple agisse en connaissance de cause. Je voudrais que ce petit livre, par demandes et par réponses, apprît à nos enfants les droits et les devoirs qu'ils auront un jour. — Qu'est-ce que la démocratie? qu'est-ce que la constitution? qu'est-ce que la commune, le canton, l'arrondissement, le département? Quels sont

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les droits du préfet, du conseil général, du conseil municipal, du maire ? Qu'est-ce que la loi électorale ? quels sont les droits et les devoirs de l'électeur, etc., etc. ? Tout cela, clair et simple, dans un langage à la portée de tout le monde, peut tenir en cent pages, l'histoire du peuple français en deux cents. Il faudrait mettre tout de suite ces petits livres au concours, et les enseigner dans les écoles primaires. Dans dix ans, quand tous ceux qui vont en classe aujourd'hui, et auxquels vous aurez appris ces choses, seront devenus électeurs, vous aurez un suffrage universel éclairé, capable de discuter, de choisir, d'exercer réellement sa souveraineté. On ne lui escamotera plus de plébiscites ; la liberté sera fondée sur des bases solides, et notre pays reprendra peut-être pour des siècles la première place en Europe.

D'ailleurs, qui vous empêcherait de faire subir un examen aux jeunes gens, avant de les inscrire sur les tables électorales? On en passe bien un pour être admis à la première communion. Tu réclames ton droit, prouves que tu le connais, que tu es à même de l'exercer; autrement tu ne seras pas inscrit. Ce serait juste, puisqu'on leur aurait enseigné leurs droits et leurs devoirs de citoyen à l'école. Par ce moyen, vous purifieriez, vous relèveriez le suffrage universel.

Voilà ce que peut faire l'instruction primaire gratuite et obligatoire, organisée démocratiquement; elle peut effacer « l'antagonisme des classes » et relever notre pays. J'avais donc raison de te dire que c'est la question principale, celle dont il faut s'occuper avant toutes les autres.

Ne pense pas néanmoins que je considère l'instruction secondaire comme inutile au peuple, et bonne seulement pour les fils des gens de commerce et des bourgeois. Rien n'est plus loin de mes idées. Je regarde au contraire cette instruction comme indispensable, et je voudrais voir établir beaucoup d'écoles supérieures; il n'y en aura jamais trop. Ces écoles existent déjà dans un certain nombre de bourgades, je le sais; mais on les a malheureusement négligées jusqu'à ce jour; elles ne produisent rien, ou presque rien. Ce serait pourtant facile d'en faire quelque chose de très-bon, et cela sans grande dépense. Voici comment : nous avons dans chaque chef-lieu de canton un juge de paix, un pharmacien, deux et même jusqu'à trois médecins. Pourquoi ne demanderait-on pas au juge de paix de faire un cours de droit pratique, au pharmacien un cours de botanique et de chimie, au médecin un cours d'hygiène et de médecine élémentaire? Ils ne refuseraient pas, j'en suis sûr, et se contenteraient de peu de chose pour leurs peines. Ces écoles deviendraient ainsi de petites facultés rurales, où les paysans riches enverraient leurs enfants, et les communes leurs meilleurs élèves, ceux qui se seraient le plus distingués par leur application et leur intelligence. Elles produiraient le plus grand bien; au bout de quelques années, nous aurions les paysans les plus instruits de l'Europe.

Et si avec cela on organisait dans chaque village des bibliothèques sérieuses, où les gens trouveraient de bons livres d'histoire, de morale, de droit, d'agriculture, de sciences, pour s'instruire et se perfectionner de plus en plus; si nos écrivains, nos hommes de talent se mettaient à faire des ouvrages et des journaux à bon marché; s'ils comprenaient enfin qu'au lieu de vendre leurs livres à deux ou trois mille exemplaires, ils trouveraient, en écrivant pour le peuple, des centaines de mille et bientôt des millions d'acheteurs, sans parler du plaisir d'être utile à son pays, de faire des choses nouvelles, de travailler au développement de la civilisation, à quel degré de prospérité n'arriverait pas bientôt notre race!

Mais je m'arrête... Je vais peut-être trop loin; il ne faut pas décourager les hommes de bonne volonté, en leur demandant trop de choses à la fois. Dieu veuille pourtant que ces améliorations et ces progrès s'accomplissent le plus tôt possible! C'est le vœu d'un ancien sous-maître qui a vu de près les misères de l'ignorance, et d'un vieux Français qui aime son pays.

FIN DE L'HISTOIRE D'UN SOUS-MAÎTRE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES PAPIERS

DE

MADAME JEANNETTE

Pendant mon enfance, tous les jours après l'école, j'allais voir travailler Jean-Pierre Coustel, le tourneur, au bout du village. C'était un vieil homme à moitié chauve, les pieds dans de grandes savates déchirées et la perruque en queue de rat frétillant sur le dos. Il aimait à raconter ses campagnes le long du Rhin et de la Loire, en Vendée. Alors il vous regardait et riait tout bas. — Sa petite femme, Mme Jeannette, filait derrière lui dans l'ombre; elle avait de grands yeux noirs et les cheveux si blancs, qu'on aurait dit du lin. Je la vois : elle écoutait, en s'interrompant de filer, chaque fois que Jean-Pierre parlait de Nantes; ils s'étaient mariés là-bas en 93.

Ces choses, je les ai sous les yeux comme si c'était hier : les deux petites fenêtres entourées de lierre, les trois ruches sur une planchette au-dessus de la vieille porte vermoulue, les abeilles qui voltigent dans un rayon de soleil, sur le toit de chaume; Jean-Pierre Coustel, le dos courbé, qui tourne des bâtons de chaise ou des bobines; les copeaux qui se dévident en tire-bouchons.... tout est là!

Et je vois aussi venir, le soir, Jacques Chatillon, le marchand de bois, avec ses gros favoris roux, sa toise sous le bras; le garde forestier Benassis, sa carnassière sur la hanche et la petite casquette à cor de chasse sur l'oreille; M. Nadasi, l'huissier, qui fait le joli cœur en se promenant le nez en l'air, avec des lunettes, les poings dans ses poches de derrière, comme pour dire : « Je suis Nadasi, celui qui porte les citations aux insolvables ! » Et puis mon oncle Eustache, qu'on appelait « brigadier » parce qu'il avait servi dans les Chamboran; et puis bien d'autres, sans parler de la femme du petit tailleur Rigodin, qui venait chercher son homme après neuf heures, pour se faire inviter à boire une chope, car, outre son métier de tourneur, Jean-Pierre Coustel tenait un bouchon sur la route, la branche de sapin pendait à sa petite façade, et l'hiver, quand il pleuvait ou que la neige montait aux vitres, on aimait à s'asseoir dans la vieille baraque, en écoutant le feu bourdonner avec le rouet de Jeannette, et les grands coups de vent se promener dehors à travers le village.

Moi, tout petit, je ne bougeais pas de mon coin, jusqu'à ce que l'oncle Eustache, vidant les cendres de sa pipe, me dît :

« Allons, François, en route !... Bonne nuit, vous autres !... »

Il se levait, et nous sortions ensemble, tantôt dans la boue, tantôt dans la neige. Nous allions dormir à la maison du grand-père, qui veillait pour nous attendre.

Que ces choses lointaines me paraissent vivantes quand j'y pense!

Mais ce qui me revient surtout, c'est l'histoire des marais de la vieille Jeannette, des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

marais qu'elle avait en Vendée, du côté de la mer, et qui devaient faire la fortune des Coustel, s'ils avaient réclamé leurs biens plus tôt.

Il paraît qu'en 93 on noyait beaucoup de monde du côté de Nantes, et principalement des anciens nobles. On les mettait sur des bateaux, liés ensemble, et puis on les menait dans la Loire, et l'on enfonçait les bateaux. C'était au temps de la Terreur; et les paysans de la Vendée fusillaient aussi tous les soldats républicains qu'ils pouvaient prendre; l'extermination marchait des deux côtés, on n'avait plus pitié de rien. Seulement, chaque fois qu'un soldat républicain demandait en mariage une de ces filles nobles qu'on allait noyer, et que la malheureuse consentait à le suivre, on la relâchait tout de suite. Et voilà comment Mme Jeannette était devenue la femme de Coustel. Elle était sur un de ces bateaux à l'âge de seize ans, un âge où l'on a terriblement peur de mourir!... Elle regardait toute pâle si personne n'aurait pitié d'elle; alors Jean-Pierre Coustel, qui passait là son fusil sur l'épaule, au moment où le bateau partait, vit cette jeune fille et cria :

« Halte!... un instant!... Citoyenne, veux-tu de moi? Je te sauve la vie! »

Et Jeannette était tombée dans ses bras, comme morte; il l'avait emportée, ils étaient allés à la mairie.

La vieille Jeannette ne parlait jamais de ces anciennes histoires. Elle avait été bien heureuse dans son jeune temps. Elle avait eu des domestiques, des servantes, des chevaux, des voitures, et puis elle était devenue la femme d'un soldat, d'un pauvre diable de républicain; elle avait fait sa cuisine et raccommodé ses guenilles; les anciennes idées de châteaux, de promenades, de respect des paysans de la Vendée étaient passées... Ainsi vont les choses en ce monde! Et même quelquefois l'huissier Nadasi, avec son effronterie, se moquait de la pauvre vieille, en lui criant :

« Noble dame, une chope!... un petit verre!... »

Il lui demandait aussi des nouvelles de son domaine; elle alors le regardait en serrant les lèvres; ses joues pâles devenaient un peu rouges, on aurait cru qu'elle allait lui répondre, mais ensuite elle baissait la tête et continuait à filer en silence.

Si Nadasi n'avait pas fait des dépenses au bouchon, Coustel l'aurait bien sûr mis à la porte; mais, quand on est pauvre, il faut passer sur bien des misères, et les gueux le savent!... Ils ne se moquent jamais de ceux qui pourraient leur allonger les oreilles, comme mon oncle Eustache n'aurait pas manqué de le faire; ils sont trop prudents pour cela. Quel malheur qu'il faille supporter des êtres pareils!... Enfin chacun en connaît de cette espèce; je continue mon histoire.

Un soir que nous étions au bouchon, vers la fin de l'automne de 1835, et qu'il pleuvait à verse, sur les huit heures, le garde Benassis entra, criant :

« Quel temps!... Si cela continue, les trois étangs vont déborder. »

Il secouait sa casquette, et tira sa petite blouse par-dessus ses épaules, pour la faire sécher derrière le poêle. Ensuite il vint s'asseoir au bout du banc, en disant à Nadasi :

« Allons, recule-toi, fainéant, que je m'assoie vis-à-vis du brigadier. »

Nadasi se recula.

Benassis, malgré la pluie, paraissait content; il dit que ce même jour une grande troupe d'oies sauvages étaient arrivées du nord, que leurs cris remplissaient le ciel, et qu'elles s'étaient abattues sur les étangs des Trois-Scieries, qu'il les avait vues de loin, et que la chasse au marais allait commencer.

Benassis, en vidant son verre d'eau-de-vie, riait et se frottait les mains. Tout le monde l'écoutait. L'oncle Eustache dit qu'il irait aussi volontiers à cette chasse sur une nacelle, mais que d'entrer dans la vase avec de grandes bottes et de risquer d'enfoncer jusque par-dessus les oreilles, cela ne l'amuserait pas beaucoup. Alors chacun disait son mot, et la vieille Jeannette, toute pensive, se mit à murmurer :

« J'avais aussi des marais,... des étangs!

— Hé! cria Nadasi d'un air moqueur, écoutez donc : dame Jeannette avait des marais! ..

— Sans doute, fit-elle, j'en avais!...

— Où ça, noble dame?

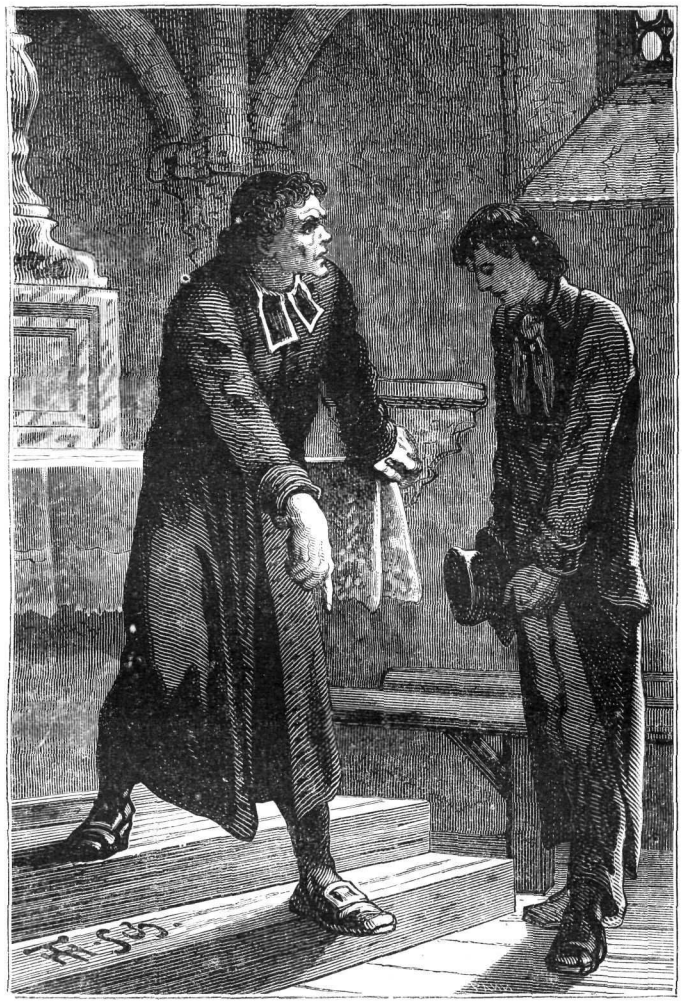
— En Vendée, sur le bord de la mer. »

Et comme Nadasi levait les épaules d'un air de dire : « La vieille est folle! » Mme Jeannette monta le petit escalier de bois au fond de la baraque, et puis elle redescendit avec un corbillon plein de vieilleries, de fil, d'aiguilles, de bobines, de parchemins jaunes, qu'elle posa sur la table.

« Voici nos papiers, dit-elle, les étangs, les marais et le château sont là dedans avec le reste!... Nous les avons réclamés sous Louis XVIII; mais les parents n'ont pas voulu nous les rendre, parce que j'avais déshonoré la famille en épousant un sans-culotte. Il aurait fallu plaider, et nous n'avions pas d'argent pour payer les avocats. N'est-ce pas, Coustel, que c'est vrai?

— Oui, » fit le tourneur sans se déranger.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Et Dieu fera le reste! (Page 47.)

Parmi tous ceux qui se trouvaient là, personne ne s'inquiétait de ces choses, pas plus que des paquets d'assignats du temps de la première république, qui traînent encore au fond des vieilles armoires.

Nadasi, tout moqueur, ouvrit un des parchemins, et, levant le nez, il allait le lire pour se faire du bon sang aux dépens de Jeannette, quand tout à coup sa figure devint grave; il essuya ses lunettes, et se tournant vers la pauvre vieille, qui s'était remise à filer :

« Ce sont vos papiers, à vous, madame Jeannette? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Est-ce que vous voulez que je les regarde un peu?

— Mon Dieu, faites-en ce que vous voudrez, dit-elle, nous n'en ayons plus besoin; Coustel en a déjà brûlés.

Alors Nadasi, devenu tout pâle, replia le parchemin et le mit dans la poche de sa redingote avec plusieurs autres, en disant :

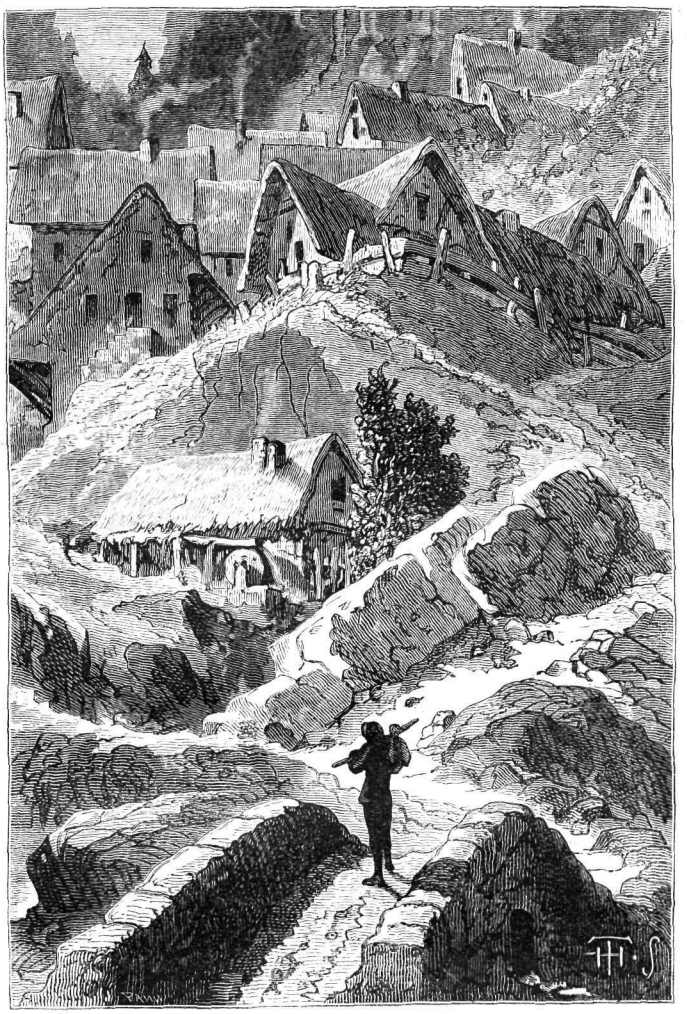
« Je verrai ça... Voici neuf heures qui sonnent, bonsoir. »

Il sortit, et les autres ne tardèrent pas à le suivre.

Or, huit jours après, Nadasi était en route pour la Vendée; il avait fait signer à Coustel et à dame Jeannette, son épouse, pleins pouvoirs pour recouvrer, aliéner, vendre tous leurs biens, se chargeant des frais, quitte à se rembourser des avances sur l'héritage.

Depuis ce moment, le bruit se répandit au village que Mme Jeannette était noble, qu'elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ah ! que je m'étais vite attaché à ce pays ! (Page 50.)

avait un château en Vendée, et qu'il allait falloir payer de grosses rentes aux Coustel; mais ensuite Nadasi écrivit qu'il était arrivé six semaines trop tard, que le propre frère de Mme Jeannette lui avait montré des papiers établissant clair comme le jour qu'il jouissait des marais depuis plus de trente ans, et que toutes et quantes fois on jouissait du bien des autres depuis plus de trente ans, c'était comme si on l'avait toujours eu ; de sorte que Jean-Pierre Coustel et son épouse, parce que leurs parents avaient joui de leurs biens, n'avaient plus rien à prétendre.

Ces pauvres gens, qui s'étaient crus riches et que tout le village était allé complimenter et flagorner selon l'usage, en voyant qu'ils n'auraient rien, sentirent encore bien plus leur misère; et peu de temps après ils moururent l'un après l'autre dans des sentiments chrétiens, demandant au Seigneur pardon de leurs fautes et confiants dans la vie éternelle.

Nadasi, lui, fit vendre sa charge d'huissier et ne revint plus au pays ; il avait sans doute trouvé quelque chose qui lui convenait mieux que de porter des citations.

Bien des années se passèrent; Louis-Philippe s'en était allé, et puis la République; les époux Coustel reposaient sur la colline, et leurs os mêmes, je pense, n'étaient plus que poussière dans la fosse. Moi, j'avais remplacé le grand-père à la maison de poste, et l'oncle Eustache, comme il disait lui-même, avait aussi pris son passe-port, quand un matin, pendant la saison des eaux de Baden et de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hombourg, il m'arriva quelque chose d'étonnant et qui me donne encore à réfléchir. Plusieurs chaises de poste étaient passées dans la matinée, quand vers onze heures un courrier de famille vint me prévenir que M. le baron de Roselière, son maître, s'approchait. J'étais à table, je me lève aussitôt pour surveiller le relai. Au moment de l'attelage, une tête sort de la berline, une figure sèche, avec de grandes rides, les joues creuses, des lunettes d'or sur le nez : c'était la figure de Nadasi, mais vieillie, usée, fatiguée; derrière se penchait une tête de jeune fille ; j'en étais tout surpris.

« Comment s'appelle ce village? me demanda le vieux, en bâillant dans sa main.

— Laneuville, monsieur. »

Il ne me reconnaissait pas et se rassit. Alors je vis une vieille dame au fond de la berline. Les chevaux étaient attelés, ils partirent.

Quelle surprise et combien d'idées me passèrent par la tête! Nadasi, c'était M. le baron de Roselière!... Que Dieu me le pardonne si je me trompe, mais encore maintenant je pense qu'il a vendu les papiers de la pauvre Jeannette, et qu'il a fait ensuite peau neuve, comme tant d'autres filous, en prenant un nom de noble pour dépister les curieux. Qui pouvait l'en empêcher? Est-ce qu'il n'avait pas tous les titres, tous les parchemins, toutes les procurations? Et maintenant est-ce qu'il n'a pas les trente ans de jouissance? Pauvre vieille Jeannette!... Que de misères on rencontre pourtant dans la vie!... Et penser que Dieu laisse tout faire!...

FIN DES PAPIERS DE MADAME JEANNETTE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE

BON VIEUX TEMPS

I

A Dosenheim, dans les Vosges, au bout du vallon où la Zinzel entre en Alsace, existait en l'an de grâce 1750, une population nombreuse de bûcherons, de charbonniers et de flotteurs. — Ces gens, presque tous attachés à la glèbe, travaillaient pour les princes de Deux-Ponts; ils abattaient les arbres, ils les débitaient et les lançaient à la rivière.

Arrivés au Rhin, tous ces bois, réunis en flottes par des liens d'osier et des charpentes, descendaient le fleuve; ils se vendaient en Hollande, et les seigneurs, qu'on appelait « les Allemands du roi de France » pouvaient vivre noblement à Versailles; l'argent ne leur manquait pas, et, quand l'argent venait à leur manquer, ils vendaient aussi des hommes pour les colonies.

Dans ce même temps prospéraient les couvents de Neuwiller, du Graufthâl et de Phalsbourg; les capucins, les cordeliers et les frères prêcheurs se répandaient dans tous les sentiers de la montagne; partout on rencontrait leurs longues barbes jaunes, leurs robes de bure crasseuses et leurs savates. — Ils allaient ainsi de village en village et de porte en porte, récitant le rosaire, visitant les armoires, dénichant les œufs, le beurre et le pain, bénissant les femmes et les enfants, et chargeant tellement leurs ânes, qu'à l'heure où l'*angelus* sonnait la retraite, ces religieux avaient de la peine à traîner leur bête par le licou.

Les bûcherons de Dosenheim, accablés par cette grande misère; dans l'eau, dans la boue, dans la neige les trois quarts de l'année, hâves, déchirés, minables, ne se faisaient pas même l'idée d'une autre existence. Ils avaient leur grosse casaque de toile grise et leur feutre pour travailler au bois; ils mettaient des souliers le dimanche, pour aller entendre la messe à Neuwiller; M. le curé Barthold leur prêchait la soumission et la simplicité des mœurs; il leur défendait l'ambition, la cupidité, l'envie, la gourmandise et la paresse; et quand par hasard une de leurs femmes avait des habits un peu voyants, un ruban rouge, un bonnet blanc, il tonnait contre le luxe du siècle.

Ces sermons les édifiaient, ils faisaient leur acte de contrition et s'en retournaient à Dosenheim, pleins d'une ferme repentance.

Leurs baraques, construites en grosses solives, ressemblaient à des guérites. A l'intérieur, d'un côté s'entassaient les gens, de l'autre le bétail; les poules se perchaient au-dessus, dans les poutres; mais le luxe augmentait de jour en jour, et c'est même en ce temps que plusieurs, au lieu d'aller pieds nus, inventèrent les sabots.

Or, au nombre de ces malheureux, se trouvait le bûcheron Simon Bruat; sa maison, l'une des plus grandes du village, existe encore, on peut la voir à l'entrée du vallon, c'est la première de celles qui suivent la rivière, elle est à un étage et couverte de vieux bardeaux tout gris; son pignon donne sur la place de la fontaine; au-dessus de la porte

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

s'avance une planche chargée de ruches, et sur la façade s'étend un gros sarment de vigne, qui grimpe jusqu'au toit.

Simon vivait avec son père et sa mère, deux vieillards qui ne travaillaient plus depuis quelques années, en outre sa femme, ses trois garçons et ses deux filles. Tout ce monde subsistait de son travail, mais la force ni le courage ne lui manquaient. C'était alors un homme de quarante ans, large et trapu, le front osseux, le nez recourbé, les yeux vifs et petits, le menton carré, la barbe rousse. Rien qu'à le voir fumer son bout de pipe, après le travail, appuyé contre la porte, avec son sarrau de grosse toile écrue, son large feutre noir aplati sur les épaules, ses mains calleuses et ses jambes massives, on pensait : Voilà le vrai bûcheron, l'homme qui fait tomber les chênes, qui les lance à la rivière et les pousse d'un coup de perche au milieu du courant.

On ne se trompait pas; tout le pays connaissait Simon Bruat pour son calme, sa force et sa résolution; au travail, il n'écoutait personne, il faisait toujours plus d'ouvrage que les autres; mais à la maison, le père Jean et la mère Anne commandaient; tout le monde devait leur obéir.

Ces deux vieux avaient beaucoup travaillé dans leur vie ; ils avaient fait de grands sacrifices pour se racheter de la glèbe, eux et leurs enfants. Dans un temps où le jeune seigneur dépensait beaucoup à la cour et ne pouvait attendre les redevances, ils en avaient profité bien vite en vendant leur bétail, leur champ, leur pré, tout ce qu'ils avaient; ils auraient vendu jusqu'à leur dernière chemise, ils auraient été mendier de porte en porte, pour devenir libres et rédimer les petits enfants! Grâce à Dieu l'argent avait suffi, la famille Bruat n'était plus au seigneur, et, depuis, ces braves gens avaient regagné leur coin de prairie et leur chènevière.

Simon savait ces choses ; il regardait les vieillards comme des dieux et ne se serait jamais permis d'avoir une autre pensée qu'eux. Tous les lundis, été comme hiver, il arrivait dans sa hutte au milieu des bois. Dans cette hutte, faite en bûches et recouverte de terre, il avait son pain, son sel, quelques oignons, un peu de beurre pour la semaine, ses haches et ses coins.

C'était toujours sa hache qu'on entendait la première entamer le pied d'un arbre, et celle aussi qu'on entendait la dernière. Il recevait le plus grand salaire des bûcherons en ce temps : quinze sous par jour!

Le samedi soir il rentrait, sa charge d'*ételles* sur l'épaule. De loin il avait vu, dans le fond de la vallée, de l'autre côté du pont, la lumière qui s'ouvrait et se refermait dans les ténèbres. Il s'était représenté les deux vieux et toute la nichée d'enfants autour de l'âtre; sa femme Catherine en train de dresser la table; la vieille sœur Thérèse essuyant la grande écuelle au lait caillé et les petites cuillers d'étain. Il l'entendait dire de mauvaise humeur : « Il ne viendra pas ce soir! » Et le vieux, avec sa grosse tête chauve, sa veste de bure rapiécée aux coudes, il le voyait se pencher pour arranger le feu; la mère, avec son grand bonnet de toile noire, aller à la fenêtre et regarder; puis tout à coup le vieux chien Mansfeld, assoupi sous la table, sa tête barbue entre ses pattes, se lever, flairer et gratter, pendant que tout le monde écoutait en disant.

« Le voilà! »

Ces choses, il les voyait d'avance; et quand il ouvrait la porte, au milieu de la fumée grise qui montait de la marmite aux fèves, elles étaient aussi comme il les avait vues.

« Tu reviens tard! » disait le vieux en se retournant.

Lui, tout alourdi par la fatigue, ne répondait rien, il jetait son fagot à terre près de l'âtre; sa femme s'approchait, il l'embrassait; le plus grand des garçons arrivait le prendre au bras, le plus petit à la jambe, et la vieille mère, d'une voix joyeuse, s'écriait :

« Allons, enfants, asseyez-vous, et soupons. »

Quelquefois, après le souper, arrivaient le beau-frère Baptiste Thibaut et sa femme Annette, pour causer en famille. Thibaut demeurait à trois ou quatre maisons plus haut; il avait grange, écurie et hangar, quelques terres sur la côte, un pré sur la rivière, quatre petits bœufs montagnards, et ne s'occupait que du labour, des semailles, des récoltes et du voiturage.

C'était un grand corps sec et dur comme du vieux buis, le nez droit, sur la même ligne que le front, les yeux bruns plissés, le bonnet de coton retombant sur l'oreille, le dos long et l'air presque toujours de mauvaise humeur.

Cela ne l'empêchait pas d'être rédimé comme les Bruat; jamais le père Jean n'aurait donné sa fille à l'un des hommes du seigneur, pour voir ses petits-enfants retomber sous la glèbe... Non! Baptiste Thibaut était libre, et même bien dans ses affaires ; mais la taille, le vingtième, la dîme, les corvées, les taxes et les charges de toute sorte l'ennuyaient terriblement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il fallait le voir se courber sur son escabeau, près du feu, le coude sur le genou, le menton allongé dans la main, et regarder autour du cercle les vieux, les femmes, les enfants, puis, au bout de quelques instants, se mettre à dire :

« La pluie ne finira pas!... mauvaise année,... mauvaise année!... »

Ou bien :

« Le soleil dessèche tout,.. les foins sont perdus, les avoines brûlées, les chanvres s'arrêtent en route... Pas une goutte d'eau depuis trois semaines,... ça finira mal! Les impositions marchent toujours,... le récolteur des taxes est venu hier,... il a rempli son sac... Oui, les taxes vont bien... C'est un plaisir de voir comme les taxes augmentent! »

Il allait ainsi d'un air ennuyé, sans prononcer un mot plus haut que l'autre. Alors le vieux s'en mêlait. Il parlait gravement, rappelant qu'en telle année, — trente ou quarante ans avant, — on ne payait au seigneur que la moitié de ce qu'il fallait débourser maintenant; qu'en ce temps étaient venus le sel du devoir, les tailles, le vingtième de la guerre, après le vingtième, tel autre droit : le centième denier, le franc-fief, ainsi de suite. Il disait que les serfs finiraient par être plus heureux que les rédimés.

Les enfants écoutaient tout cela, les yeux grands ouverts dans l'ombre; tous, jusqu'aux plus petits, comprenaient le malheur d'être au monde. Les femmes, plus loin, filaient, les lèvres serrées; de temps en temps la vieille mère se retournait, en repoussant ses cheveux gris sous son bonnet. Elle écoutait et disait : « Oui, c'était l'année de l'inondation; les foins descendirent, cette année-là, jusqu'en Alsace; il nous fallut vendre notre vache et vivre avec les deux chèvres. » Ou : « C'était l'année du grand hiver; personne ne pouvait travailler dans les coupes. Cette année-là sont venues les taxes. On pensait que ce serait pour un temps, mais elles durent toujours ! »

Puis la bonne vieille se remettait à filer et le père Jean continuait son histoire.

Simon, lui, ne disait rien; il écoutait, les sourcils froncés, en creusant un sabot ou tressant un panier; c'était son ouvrage le soir, cela se vendait à la foire de Saverne.

Sur le coup de dix heures, quand on avait bien raconté les misères du temps, quand chacun était las de songer, de parler, d'écouter, le gendre se levait lentement, les deux mains appuyées sur ses genoux, et disait :

« Allons, Annette ! Bonne nuit, vous autres. Ah! nous ne sommes pas au bout de nos peines. Sans vouloir lui faire de reproches, le Seigneur n'a pas l'air de s'inquiéter beaucoup du pauvre monde. »

Il allait vers la porte, en allongeant ses grands bras, et bâillant jusqu'aux oreilles. Les femmes remettaient leur rouet dans un coin. Annette suivait son homme dans la nuit en criant :

« Bonsoir. »

Le père Jean, sur le seuil, les regardait une seconde, et puis, les yeux levés au ciel tout blanc d'étoiles :

« C'est égal, disait-il, celui de là-haut voit tout de même ce qui se passe! »

La vieille sœur, la femme de Simon et la grand'mère montaient l'escalier raide comme une échelle, en aidant la ribambelle d'enfants endormis; le grand-père venait derrière, la main sur la rampe :

« Courage, enfants, courage, nous allons bien dormir. Hé ! Simon, ils dorment déjà tout debout. Bonne nuit, garçon !

— Bonsoir, mon père, » répondait le bûcheron, en remettant sa tarière et ses sabots dans le panier. »

Il couvrait le feu d'une pelletée de cendres, assujettissait la barre en travers de la porte, et montait à son tour tout pensif.

II

En 1750, l'aînée des filles, Marie-Anne, avait quatorze ans, l'aîné des garçons, Jacques, en avait douze; une petite fille venait encore de naître, Catherine l'allaitait.

Plusieurs années mauvaises s'étaient suivies; il avait fallu se priver. Malgré un travail sans relâche, Bruat, en rentrant le soir, voyait des figures pâles, chétives; les vieilles poutres enfumées du plafond lui semblaient plus sombres, le grand-père et la grand'mère plus abattus, la femme plus triste, le beau-frère plus ennuyé, plus aigre. Thibaut allait alors jusqu'à dire :

« Tous ces capucins et ces cordeliers, qui vont et viennent avec leurs clochettes et leurs ânes, tous ces collecteurs et receveurs de la gabelle, tout ce tas de gueux, sont comme les chèvres qu'on a le malheur de lâcher dans le taillis : ça mange tout,... ça ronge l'écorce, ça broute les feuilles et jusqu'au jeune bois, à mesure qu'il pousse,... ça fait tout dépérir. Bientôt il faudra vendre ses terres pour payer les taxes; ça ne peut pas durer ! »

Les autres ne lui répondaient pas, mais,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tandis qu'il parlait, les yeux de Simon et du père Jean se rencontraient, ils disaient :

« Non, cela ne peut pas durer,... nous périssons... Rien ne sert,... ni le travail ni l'économie ; les charges sont trop lourdes ; elles augmentent, nous retombons sous la glèbe. Les enfants ne sauront rien ; nous voulions au moins leur apprendre à lire et à écrire ; maintenant il faut les envoyer au bois, il faut que ces pauvres êtres apprennent à gagner leur pain avant l'âge... Que faire? »

Voilà ce que le grand-père et Simon pensaient chacun de son côté.

Quand on a vécu deux cents ans de père en fils dans une baraque ; quand on ne connaît que son pays, quand on ne sait rien d'ailleurs, l'idée de tout abandonner ne peut pas vous venir. Simon continuait donc à travailler avec une sorte d'indignation sourde, et cela paraissait ne devoir jamais finir, lorsqu'il arriva de nouveaux changements encore plus lourds à supporter que les autres.

Un jour, pendant les grandes chaleurs de juillet, comme le ciel annonçait de l'orage et que toute la famille était dehors pour rentrer les récoltes, Jean Bruat, qui pouvait bien avoir soixante et quinze ans, gardait seul la maison. Il se tenait dans la chambre en bas, et rêvait en écoutant marcher l'horloge, le grillon chanter, la rivière bouillonner, les bœufs mugir lentement dans la vallée, pendant qu'on chargeait les voitures, et le dîmeur crier :

« Hé! hoé! vous autres, attendez la dixième ! »

Il se disait en lui-même :

« Le gueux a besoin qu'on l'attende, pour dépouiller les gens. »

Alors il s'appuyait, les deux coudes sur la fenêtre, et regardait ce dîmeur, suivi d'une grande voiture, s'approcher avec sa perche, accrocher les plus belles gerbes et les jeter sur le tas de l'église. — Il pensait à bien des choses en voyant cela, puis il allait se rasseoir pour rêver.

Ainsi se passaient les heures lentement ; la nuit venait, les enfants qui couraient au village rentraient, les chariots se mettaient à grincer dans la rue fangeuse, en jetant leur ombre sur les petites fenêtres ; mais les travailleurs ne rentraient pas encore, et le père Jean avait fini par s'assoupir derrière l'âtre, lorsqu'un pas lourd dans la chambre l'éveilla. Il regarda, c'était Simon, en bras de chemise ; il venait de jeter son feutre et sa camisole sur la table, et se promenait d'un air sombre, les mains croisées sur le dos.

« C'est toi, Simon ? lui dit-il.

— Oui, mon père.

— Tu reviens de bonne heure.

— Je me suis dépêché pour revenir. »

Le vieux remarqua seulement alors que son fils était pâle.

« Qu'est-ce qui se passe donc ? fit-il.

— Nos salaires sont diminués, dit Simon d'une voix enrouée. Le nouveau maître des eaux et forêts trouve que quinze sous par jour, c'est trop ; il n'en donnera plus que douze. Ceux qui ne seront pas contents n'auront qu'à s'en aller ; les serfs ne manquent pas pour l'ouvrage. »

Puis, après un instant, il ajouta :

« C'est arrêté ;... demain je ne gagnerai que douze sous. »

Le vieillard, durant quelques instants, resta comme étourdi.

« Et les autres, fit-il ensuite en tremblant, qu'est-ce qu'ils pensent?

— Ils ne pensent rien, répondit le fils.

— Aucun n'a rien dit?

— Non, le seigneur est le maître ; s'il voulait donner huit sous au lieu de douze, ce serait la même chose. »

En ce moment des voix s'approchaient dans la rue, et le vieux se levant s'écria :

« Ne dis rien à ta femme, à ta mère, aux enfants... Ce serait un coup trop terrible... Il faut se retourner,... il faut voir si l'on peut vivre... Oui, nous verrons ;... c'est dur ;... gardons ça jusqu'à demain, Simon ! »

Simon s'était assis. Les femmes parurent aux fenêtres en tumulte.

« Ah ! criait la mère Anne, son vieux bonnet défait et ses longues mains jaunes en l'air, maintenant il ne reste plus qu'à mourir de faim ! »

Catherine, Marie-Anne et la petite Louise criaient aussi. Le père Jean vit qu'elles savaient déjà tout, que le bruit du malheur s'était répandu dans la vallée.

Elles entrèrent ainsi à la file, jetant les faucilles et les râteaux derrière la porte, et détachant leurs grands chapeaux de paille, dans la désolation.

« C'est fini, criait Anne, c'est la fin des fins ! »

Et voyant alors Jean et son fils immobiles près de l'âtre :

« Vous voilà, fit-elle ; vous ne dites rien ? Est-ce qu'on peut élever les enfants à cette heure ? Est-ce que le maître des forêts peut ôter le pain aux pauvres gens? Est-ce que ce n'est pas contre Dieu ? »

Jamais le père Jean n'avait vu sa femme dans un état pareil. Mais il ne savait que ré-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pondre; et presque aussitôt le gendre arriva, son grand dos courbé, ses petits yeux luisants de colère, en quelque sorte plus indigné que les femmes.

« Hé! fit-il par la fenêtre, vous savez la nouvelle, notre gracieux seigneur a fait des dettes à Versailles; c'est nous qui allons les payer comme d'habitude : on diminue les ouvriers!... A-t-on jamais vu des gueuseries pareilles? »

Ensuite il enjamba le seuil. Sa femme Annette et ses deux enfants, Claude et Nicolas, le suivaient.

La désolation redoublait; les femmes pleuraient; les enfants derrière, effarés, écoutaient. Dans tout le village on entendait les mêmes cris, tantôt à droite, tantôt à gauche. Les gens revenaient par bandes de la vallée; ils s'arrêtaient en criant :

« La journée au bois est de douze sous! »

Bûcherons, flotteurs et charbonniers, tous courbaient la tête. On ne pensait plus aux récoltes; la grêle ne ravage qu'une seule moisson; mais quand les salaires baissent, c'est pour longtemps, surtout quand on n'a qu'un maître et qu'il décide de tout.

Le père Jean, penché sur son escabeau, les deux mains croisées entre les genoux, regardait à terre sans rien dire; et seulement à la fin, lorsqu'à force de crier on avait fini par sangloter, et que les femmes embrassaient les enfants, en disant :

« Qu'est-ce que vous allez devenir? »

Seulement alors il leva la tête et dit :

« A quoi servent tous ces cris? Voyons, Thibaut, tout ce que tu racontes, nous le savons bien. Lorsque le seigneur perd au jeu, c'est nous qui payons; lorsqu'il jette l'argent par les fenêtres, c'est nous qui payons; lorsqu'il fait des bâtisses et des jardins, comme le roi de Versailles, c'est nous qui payons; lorsqu'il trimbale des femmes de méchante vie, c'est encore nous qui payons; — le pauvre peuple paye toujours!... Oui, nous savons cela; mais qu'est-ce qu'il faut faire? Réclamer près du maître des eaux et forêts? Tout le monde sait que nous ne sommes rien, qu'on ne nous écoute pas, que nous ne valons pas la peine qu'on nous regarde. Et même si cet homme apprenait seulement que nous avons osé réclamer, il nous ôterait le travail et nous chasserait du pays. Est-ce vrai? »

Thibaut, qui marchait de long en large avec indignation, ne répondit pas.

« Nous en aller travailler ailleurs, dit ensuite le père Jean avec tristesse, oui, mais où travailler? où trouver de l'ouvrage? à dix ou quinze lieues d'ici, dans une autre contrée chez un autre seigneur? Est-ce que les mêmes charges, les mêmes impositions, les mêmes injustices ne sont pas partout? Est-ce que les comtes de Salm, de Dabo et d'ailleurs payent mieux? Est-ce que même, en apprenant qu'à Dosenheim on diminue la paye, cela ne la fera pas diminuer dans tous les comtés forestiers? »

Il attendait la réponse; mais personne ne savait quoi dire.

« Quand on est le plus faible, quand on ne peut pas réclamer ni rien changer, mes pauvres enfants, il faut se soumettre. Nous économiserons!

— Oh! dit la mère Anne, est-ce qu'on peut encore économiser? Sur quoi donc, Jean, veux-tu qu'on économise encore?

— Je ne veux pas, moi, dit le vieillard tout ému, ce n'est pas moi qui veux; je dis qu'il faut. Je ne vois pas d'autre moyen, Anne; s'il en reste un autre, qu'on parle! »

Il regardait Thibaut, mais le gendre, la tête penchée, se taisait; il finit même par s'asseoir et regarder devant lui.

La vieille sœur Thérèse venait de poser la grosse écuelle aux fèves sur la table. Dans la maison voisine, on entendait aussi pleurer.

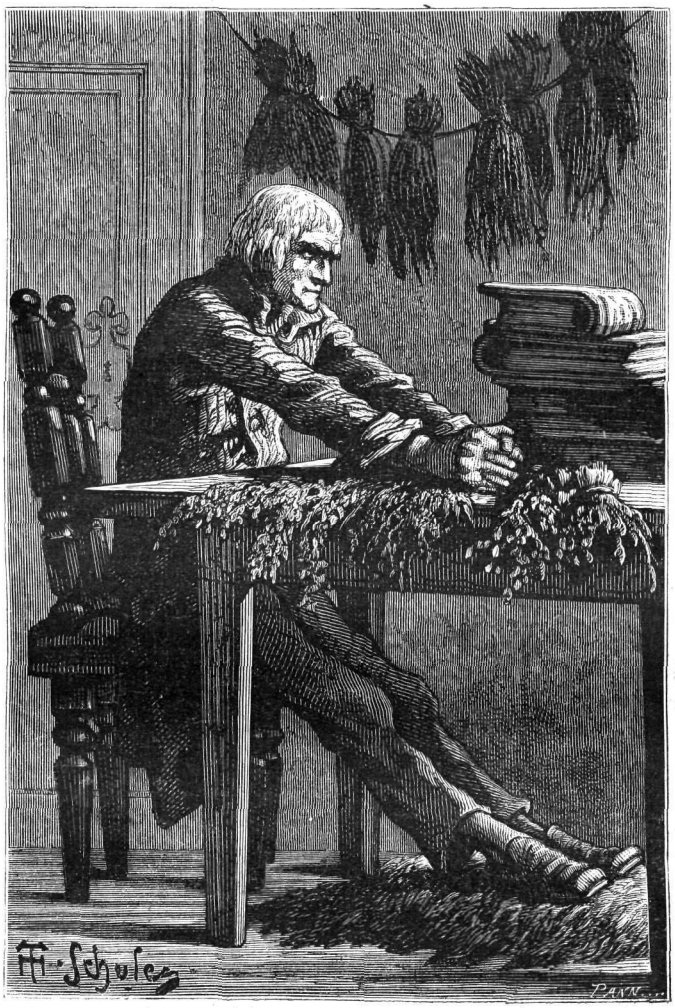
« Allons, dit le père Jean avec tristesse, asseyons-nous et mangeons. Il faut voir, il faut patienter et réfléchir... Peut-être qu'à la fin des fins, le bon Dieu nous viendra tout de même en aide!... »

Il donna lui-même l'exemple, et quelques instants après toute la grande table était garnie de têtes blondes et de vieilles figures pensives et tristes. De temps en temps, une des femmes se retournait encore pour s'essuyer les yeux. Thibaut, derrière, avec Annette, dans l'ombre de la cheminée, un de ses genoux pointus entre les mains, les yeux en l'air, rêvait en serrant les lèvres, et dans le cercle de la lampe on voyait les petites mains aller et venir autour de la grosse écuelle.

Ainsi se passaient les choses au *bon vieux temps* : les moines et les seigneurs avaient tout, le peuple n'avait que l'espoir en Dieu!...

La Révolution a changé tout cela : elle a détruit les priviléges, fondé l'égalité civile et donné aux paysans la terre qu'ils cultivaient depuis quatorze siècles pour le prêtre et le noble. Pourquoi donc les paysans ne votent-ils pas comme les ouvriers des villes, pour l'accomplissement des droits de l'homme et pour la République contre les rois? Est-ce qu'ils regretteraient le servage, la gabelle, le champart, la grande et la petite dîme, la corvée, la taille,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Dieu veuille pourtant... (Page 53.)

le four, le moulin, le pressoir banal, la subvention du roi et mille autres redevances qui écrasaient leurs grands-pères avant 89 ? Non ! mais les malheureux ne connaissent pas l'histoire de notre grande Révolution ; on ne leur a rien appris que le catéchisme et l'histoire sainte, et c'est là que le bât nous blesse : *Instruire le peuple, lui raconter l'histoire de ses anciens, c'est fonder la Démocratie sur le roc de la Nation. Hors de là point de salut!*

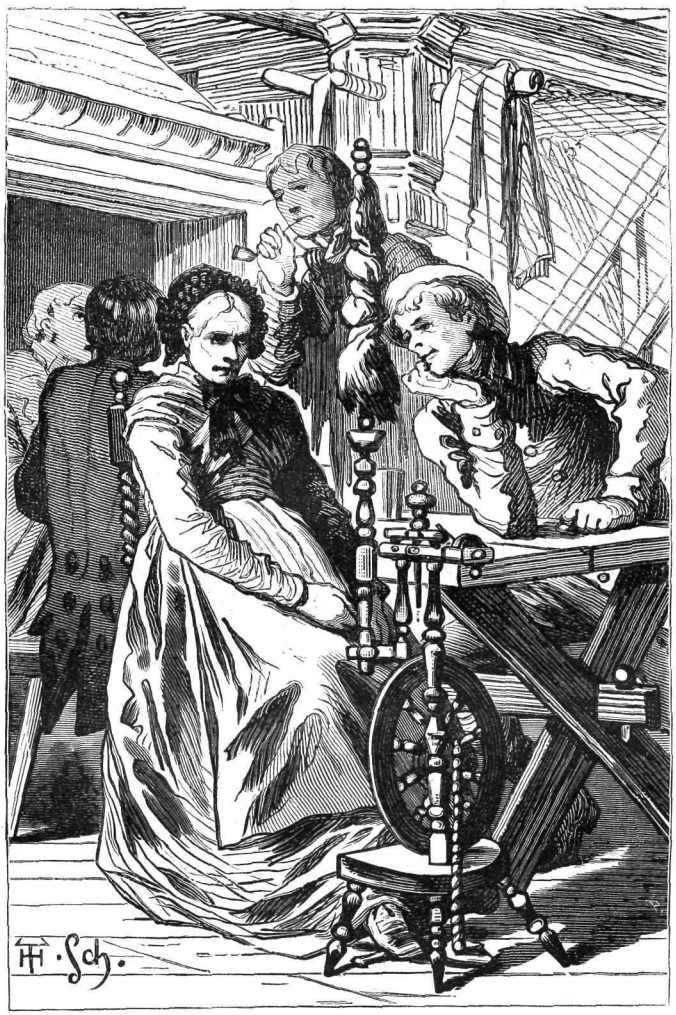
A l'œuvre donc, tous les hommes de bonne volonté. Ecrivons et parlons pour le peuple des campagnes, dans une langue simple, familière et forte, qu'il comprenne. Défions-nous des belles phrases, des grands mots et des finesses d'académiciens. En vérité, je vous le dis : de tous les livres qui se publient dans notre pays de France, il n'y en a guère qu'un paysan puisse comprendre. On a fait des études, on écrit pour les malins, et le peuple, qu'on laisse dans l'ignorance, vote pour les intrigants et les ambitieux qui l'exploitent ! Voilà le secret de tous nos malheurs depuis soixante-dix ans !

FIN DU BON VIEUX TEMPS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES

ORATEURS DE MON VILLAGE



« J'avais aussi des marais,... des étangs ! » (Page 55.)

Vers le milieu de l'automne dernier, un dimanche du mois de novembre, après les récoltes et les vendanges, le conseil municipal de mon village se réunit à la mairie, pour délibérer sur les affaires de la commune.

Ce conseil se compose des notables de l'endroit, savoir : le chaudronnier Damido, le marchand de balais Nicolas Jacquel, les deux frères Adam et Charles Benerotte, bûcherons; Georges Machette, épicier; François Mathis,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cultivateur, et plusieurs autres non moins versés dans la connaissance des matières administratives.

Ils avaient naturellement endossé leur grand habit des dimanches, et s'étaient coiffés de leur magnifique tricorne à chenille tricolore. — Damido seul portait sa petite veste de velours brun rapiécée aux coudes, sa cravate filandreuse et son chapeau de tous les jours, ayant l'habitude de prétendre que l'habit ne fait pas le moine, et qu'un homme tel que lui peut se présenter partout, sans se laver les mains ni se décrasser la tignasse.

La cloche tintait encore, que tous ces braves gens étaient assis autour de la table du conseil, les uns le coude en avant, la mâchoire dans la main, les autres bâillant et murmurant :

« C'est pourtant bien drôle que notre maire arrive toujours le dernier ! »

Le garde champêtre Cuny se promenait de long en large dans le corridor, pour empêcher les enfants et les commères du voisinage de venir écouter à la porte, et le vieux maître d'école, Antoine Denier, secrétaire de la mairie, taillait sa plume avec une attention singulière.

Rien qu'à voir cette figure grave et mélancolique, les joues creuses, l'œil terne, l'habit-veste à petits pans, râpé jusqu'à la corde, il était facile d'en conclure que la science n'a pas de nombreux partisans au Valtin, et que le pauvre homme vit là comme saint Jean le prêcheur, au désert.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et M. le maire Jacques Romary, sa grosse figure rouge bouffie d'orgueil et sa large panse revêtue d'un magnifique gilet écarlate, entra d'un pas solennel. Il traversa la longue salle, au milieu du silence, et s'assit dans le fauteuil en exhalant un profond soupir.

C'est un rusé compère que ce Jacques Romary, et qui possède à lui seul plus de terres labourables, de vergers et de gras pâturages que la moitié du conseil municipal. Pour vider ses coupes et transporter ses gros arbres aux scieries du Valtin, il a fait voter un chemin de voiture par le bois et des corvées en masse ; pour irriguer ses prairies, il s'est fait adjuger toutes les eaux grasses des trois fontaines et du lavoir ; pour entretenir sans frais son bétail après le labour, il a fait mettre en pâture la grande bruyère communale ; pour élever ses porcs, il a obtenu de l'administration forestière le rétablissement de la glandée, etc., etc. ! Enfin sa place de maire, qui est gratuite, comme chacun sait, lui rapporte plus qu'une grosse ferme, et parfois il dit en se caressant le menton d'un air réjoui :

« Je veux le bien de la commune... J'obtiendrai le bien de la commune !...

— Hé ! lui répondit un jour le vieux Grégoire, vous l'avez déjà, puisque vous en faites ce qui vous plaît. »

Bien des gens pensent de même, mais Grégoire n'ayant pas été réélu aux dernières élections, personne n'ose plus rien dire.

Après avoir réfléchi quelque temps, M. le maire dit :

« Vous savez, messieurs les conseillers, que notre maître d'école reçoit cinq cents francs du gouvernement tous les ans et deux cents francs de la commune, ce qui fait sept cents francs, sans compter ce que lui rapporte sa place de sacristain. — Le sous-préfet vient de m'écrire que nous pourrions bien encore y ajouter quelque chose, par exemple quarante sous pour chaque garçon et chaque fille, pendant la saison d'hiver. Si donc vous trouvez que sept cents francs ne sont pas assez...

— Pas assez !... interrompirent les conseillers en tumulte, pas assez !... »

En même temps Damido se leva, et promenant autour de lui des regards étincelants :

« Oui, s'écria-t-il, je sais qu'Antoine Denier reçoit cinq cents francs du gouvernement et deux cents francs de la commune ; le percepteur Georgel, qui descend à l'auberge du *Sapin*, lorsqu'il vient toucher les contributions, le disait encore l'autre jour, et personne ne voulait le croire. Sept cents francs pour apprendre l'A B C à nos enfants ! Chacun trouverait que c'est assez joli, hé ! hé ! hé ! Eh bien, ne voilà-t-il pas que cet Antoine, qui devrait être bien heureux de recevoir sept cents francs pour se promener dans la salle d'école, un martinet sous le bras, tandis que nous autres nous sommes dehors, les pieds dans la neige et dans la boue, — les uns à piocher, à labourer, à semer, à faucher, à récolter, les autres à scier des arbres, à fendre des tocs durs comme la pierre, à *schlitter* des troncs, des bûches ou des fagots,... ne voilà-t-il pas que cet Antoine Denier, qui reste assis près d'un bon fourneau quand il fait froid, et près d'une fenêtre ouverte aux frais quand il fait chaud, et qui n'a d'autre peine que de crier de temps en temps : — B A BA, B E BE, — ne voilà-t-il pas qu'il se plaint au sous-préfet, et qu'il réclame encore quarante sous pour chaque fille et chaque garçon, pendant la saison d'hiver ! »

Il se fit une grande sensation dans le con-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

seil municipal, et le pauvre maître d'école se leva, faisant signe qu'il voulait répondre.

« Taisez-vous! lui cria le maire avec un geste furieux, vous n'avez rien à dire ici.

— Quarante sous! répéta Damido, en lançant au pauvre homme un regard terrible. — Savez-vous, monsieur Antoine Denier, ce qu'un notable comme moi est obligé de faire pour gagner quarante sous? Il est obligé de se lever à trois heures du matin, d'atteler son âne à sa charrette, et quelquefois de se charger lui-même une hotte sur les épaules, lorsque l'âne en a trop, de descendre à Marmoutier, à Saverne, à Schirmeck, par des chemins à se casser le cou cent fois, de s'asseoir au coin d'une borne, par le vent, la pluie ou la neige, et là de fondre les cuillers, d'étamer des casseroles et de raccommoder toute la vaisselle fêlée du pays.

— Mais cela n'a pas de rapport avec la science! s'écria Denier vraiment indigné.

— Taisez-vous! répéta Jacques Romary pourpre de colère, taisez-vous... ou j'appelle Cuny pour vous faire sortir.

— Ensuite, reprit Damido, il est obligé de revenir, sa croûte de pain dans la poche, et encore... encore... les quarante sous ne sont pas toujours gagnés. Il a fallu se rafraîchir d'un petit verre par-ci, d'un petit verre par-là, pour se remonter le cœur. Et vous croyez, monsieur Antoine, que je vais vous donner mes quarante sous? »

Il haussa les épaules et se rassit en souriant d'un air de pitié.

« Oh! que non, monsieur Denier,... oh! que non! vous ne les tenez pas encore!

— Et moi donc, dit Charles Benerotte, le bûcheron, qu'est-ce que je ne suis pas obligé de faire pour quarante sous! Combien d'arbres ne me faut-il pas abattre? Combien ne me faut-il pas lier de fagots, *schlitter* de troncs et de bûches?

— Et nous tous! crièrent les autres. Est-ce que M. Denier nous prend pour des fous?

— Encore, dit François Mathis, si nos enfants apprenaient quelque chose!

— Bah! je ne sais ni lire ni écrire, interrompit le grand Nicolas Jacquel, ça ne m'empêche pas de faire les plus beaux balais du pays. »

La sueur coulait à larges gouttes sur la face pâle du pauvre maître d'école; il regardait M. le maire d'un œil suppliant et semblait implorer la pitié de tous; mais, bien loin de le plaindre, les membres du conseil jouissaient de sa défaite.

Georges Machette, l'épicier, se levant alors, dit en parlant du nez :

« Messieurs les conseillers, vous avez bien raison de refuser les quarante sous qu'on vous demande, car l'instruction c'est la perte des hommes; ça les gâte,... ça les détruit,... ça les rend bêtes!

« Vous connaissez tous mon fils Georges; il y a six ans, c'était le plus beau garçon du Valtin, grand, fort, les cheveux crépus. Ma femme en était toute fière.

« J'ai eu le malheur de l'envoyer à l'école; il n'est plus que l'ombre de lui-même!

« Tous les samedis, M. Antoine Denier venait me dire : « Votre fils, monsieur Ma« chette, vous fera beaucoup d'honneur; il « apprend tout ce qu'il veut. Il sera tout ce « que vous voudrez : marchand de bois en « gros, avocat, notaire; il sera la gloire de « votre famille! »

« Moi, je croyais ça; j'achetais tous les bouquins qu'il lui fallait. Georges se couchait avec ses livres; il se levait la nuit pour les lire. Je payais encore l'huile et la chandelle; que ne fait-on pas pour son sang! Enfin il maigrissait à vue d'œil. Tant mieux, disait M. Antoine, la science maigrit les hommes. Ce n'est pas comme la nourriture du corps, qui les engraisse... Regardez,... moi! »

Un éclat de rire retentit dans tous les coins de la salle.

« C'est faux, murmura l'instituteur, je n'ai jamais dit cela. »

Georges Machette ne parut pas entendre ce démenti, et continua tranquillement :

« M. Antoine Denier voulut enseigner à mon Georges l'arithmétique, l'arpentage, l'orthographe; c'était dans le temps de la maladie de ma femme; j'avais des occupations par-dessus la tête, je ne pouvais surveiller mon fils. Un jour pourtant l'idée me vint de voir ce qu'il avait appris, je l'appelle : Georges, voici cent francs, va m'acheter de la farine à Saverne.

— Mais, mon père, je n'ai jamais acheté de farine.

— Comment, tu ne sais pas ce que coûte une livre de farine? Eh bien, à ton âge je faisais déjà le commerce et je gagnais ma vie. Dorénavant, Georges, tu ne mettras plus les pieds à l'école; je vois ce que vous apprend M. Denier, il vous apprend à rêver, au lieu de gagner votre vie honorablement. Il n'y a que les richards qui aient le moyen d'être si savants; ils ont des cuisiniers pour connaître le prix de la viande, des boulangers pour connaître le prix du pain, et des notaires pour connaître le prix des écus! »

Ce discours de l'épicier Machette eut un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

effet prodigieux : on vota le refus des quarante sous par acclamation.

Alors Jacques Romary se leva tout souriant, il tira sa grosse montre du gousset de sa culotte et dit :

« Messieurs les conseillers, voici deux heures, il est temps d'aller aux vêpres. »

Et l'on sortit gravement de la salle.

Le vieux maître d'école resta le dernier, selon son habitude, pour fermer la porte.

« Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris son état de bûcheron? pensait le pauvre homme. Je gagnerais ma vie dans les bois comme tant d'autres. Au lieu d'avoir trente-six maîtres, je n'en aurais qu'un; je ne serais pas forcé de plaire à M. le sous-préfet, à M. l'inspecteur, à M. le curé, à M. le maire, à tout le monde. »

Il était bien triste!

Quant à notre maire Jacques Romary, seigneur et maître du Valtin, il descendait majestueusement la grande rue du village, suivi de MM. les conseillers municipaux, et se disait en lui-même:

« L'affaire est dans le sac! Georges Machette a parlé comme un avocat. Le sous-préfet criera peut-être un peu, mais le curé sera content... Voilà le principal : ceux qui ont le curé dans leur manche n'ont rien à craindre! »

FIN DES ORATEURS DE MON VILLAGE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LETTRE

D'UN ÉLECTEUR

A SON DÉPUTÉ

Monsieur le député,

Je m'appelle Jacques Briot ; c'est moi qui tiens à ferme les biens de M. Novion, près de Passavent, et je suis un des vingt-cinq mille six cent quarante-trois électeurs qui vous ont envoyé à Bordeaux, le 8 février 1871, pour arranger notre affaire avec Bismark.

C'était une vilaine affaire, surtout après l'occupation des forts de Paris par les Allemands, car ils pouvaient marcher alors sur toute la France, sans avoir rien à craindre derrière eux.

Nous avons pensé, dans ce temps-là, qu'il nous fallait des gens habiles et principalement d'honnêtes gens, car les coquins finissent toujours mal ; au lieu d'arranger les affaires, ils les embrouillent pour pêcher en eau trouble, et tôt ou tard on se repent de leur avoir accordé sa confiance.

Alors donc plusieurs ont jeté les yeux sur vous, pensant qu'un vieil avoué rempli de bon sens devait s'entendre à ces choses. Vous êtes venu chez nous, vous nous avez dit que vous étiez républicain, « que la République seule pouvait nous sauver. »

Cela m'a fait plaisir, ainsi qu'à beaucoup d'autres, parce que nous étions las depuis longtemps de sacrifier notre argent et nos fils pour soutenir l'orgueil de trois familles, dont la mauvaise conduite ne nous a jamais attiré que des révolutions, des guerres terribles et de grands malheurs.

Nous voulions tous la paix, le travail, l'instruction, la liberté et la justice ; c'est pourquoi nous vous avons donné chacun notre voix, et vous êtes parti pour nous représenter moyennant vingt francs par jour, chose convenable, car lorsqu'on représente les intérêts des autres, qu'on emploie son talent, son savoir et son expérience à leur service, il est juste d'être payé raisonnablement : chaque peine mérite son salaire.

Vous avez fait votre possible là-bas pour amener à bien notre affaire ; malheureusement il paraît que tout votre talent et vos connaissances n'ont pu bonifier les choses, puisque vous avez été forcé de sacrifier deux de nos meilleures provinces et cinq mille millions pour obtenir la paix, en laissant trente-six de nos départements en gage entre les mains de Bismark et de l'empereur Guillaume.

C'était, comme on dit, un procès perdu sur toute la ligne, avec le principal, les intérêts et les frais.

Enfin nous ne vous en voulions pas, vous aviez employé tous vos moyens sans réussir ; c'était triste, malheureux, et malgré nos pertes, si vous étiez revenu tranquillement, personne ne vous aurait fait le moindre reproche.

Mais, au lieu de cela, vous êtes resté en place : vous avez déclaré que cette place vous convenait beaucoup ; que vous vouliez arranger le restant de nos affaires comme le commencement, enfin que vous étiez *souverain !*

Souverain de quoi, monsieur le député, je vous le demande. Souverain des gens qui vous ont nommé, qui vous payent pour les représenter à la Chambre ?... Allons donc ! Celui que je paye n'est pas mon souverain, c'est mon commis et rien de plus !

Je vous avoue que cette manière d'agir m'a paru louche tout de suite ; et depuis, votre conduite à Versailles n'a fait que grandir ma défiance de jour en jour.

Je comprends très-bien que des jeunes gens qui s'appellent le comte de Champignon ou le marquis de la Pétaudière, pleins de vanité parce que leur grand grand-père a surveillé les écuries de Louis XIV, ou que leur arrière-grand'mère a dansé la berrichonne avec Henri IV, je comprends très-bien que ces jeunes gens, auxquels on a dit qu'ils étaient de noble race et que les rejetons de noble race savent tout sans avoir rien appris, pourvu qu'ils s'entendent à dresser un cheval, à lancer un cerf, à faire le joli cœur dans un salon ; je comprends que ces messieurs crient, parlent haut, disent des sottises sur les finances, sur le commerce, sur l'industrie, sur l'administration, sur la politique et tout ce qui se présente ; cela rentre dans les droits de leur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

naissance ; s'il en était autrement, les gens raisonnables en seraient bien étonnés !...

Mais ce que je ne comprends pas, c'est que vous, le fils de Jean-Pierre, qui dans le temps étiez si convenable dans votre cabinet, quand on vous apportait une petite affaire ; qui saluiez la pratique plutôt deux fois qu'une ; qui la reconduisiez jusqu'au bas de l'escalier, en lui serrant la main et répétant : « Monsieur Briot, comptez sur mon zèle ; je n'oublierai rien pour vous satisfaire. J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur Briot. »

Ce que je ne peux pas comprendre, c'est qu'un homme grave tel que vous, dans une assemblée que toutes les nations regardent, parce qu'elle représente la France, vous, monsieur le député, vous alliez crier comme dans un cabaret, chaque fois qu'on parle de la République, et que vous tapiez sur votre pupitre avec un couteau à papier, en riant jusqu'aux oreilles, en faisant la bête, de manière à déshonorer notre pays aux yeux des étrangers qui sont là, dans les tribunes, et qui naturellement se figurent que nous sommes tous aussi dépourvus de sens que vous, puisque nous vous avons choisi pour nous représenter.

C'est une conduite abominable ! Vous n'avez pas le droit de nous représenter ainsi ; c'est un mensonge, cela nous dégoûte, et je proteste d'abord pour ma part. Et puis cela nous est très-nuisible. Si vous montriez seulement toujours le simple bon sens que nous avons, nous autres paysans, nos jeunes seigneurs se respecteraient aussi davantage, j'en suis sûr ; ils n'auraient pas si bonne opinion de leur suffisance, ils comprendraient un peu mieux ce que leur disait M. Thiers : « qu'il faut d'abord que la tâche soit à la hauteur de leurs capacités, avant de renverser la République. » Et nous aussi nous aurions plus de confiance dans l'avenir, nous travaillerions avec plus de calme, plus de courage, pour être en état de payer nos milliards aux échéances et de délivrer notre territoire des ennemis.

Mais tenez, parlons franchement, vous le faites exprès ; vous voulez nous dégoûter de la République, — vous, que nous avons nommé député, parce que vous nous aviez donné votre parole d'honneur que vous étiez républicain !

Et savez-vous ce que je soupçonne ? Je soupçonne que vous faites cela pour plaire aux monarchistes ; que vous n'avez jamais été ni républicain ni quoi que ce soit ; que vous n'avez jamais consulté que vos intérêts, et que vous croyez maintenant avoir intérêt à soutenir Chambord, parce que vous espérez voir ce gros monsieur proclamé roi, par un tour d'escamotage comme celui de 1830, où l'on a vu des députés, nommés pour faire des lois sous Charles X, prendre sous leur bonnet le droit de proclamer Louis-Philippe roi des Français. Vous espérez sans doute attraper une bonne place sous ce gouvernement, en récompense de votre zèle à taper sur votre pupitre ?

Mon Dieu, beaucoup d'autres ont deviné ce que signifient vos grimaces ; tout le monde dit que vous n'avez pas d'autres moyens de vous distinguer, et que c'est votre intérêt qui vous pousse à ces tristes contorsions.

Eh bien ! monsieur le député, moi je suis franc, et je ne vous cache pas que si vous cherchez vos intérêts, nous cherchons aussi les nôtres.

Et 1° si nous ne voulons pas de Chambord, c'est que Chambord veut dire pour nous le gouvernement de la noblesse et des jésuites, le rétablissement des priviléges du moine et du seigneur, la dîme, les châteaux, les couvents, les paysans attachés à la glèbe ; et puis la guerre contre l'Italie, pour rétablir le pape avec son immaculée Conception, son infaillibilité et son *Syllabus*. — Voilà ce que signifie pour nous Chambord ou Henri V.

Tout de suite, ces gens-là, s'ils étaient maîtres, crieraient : « Il faut relever le prestige du drapeau... En route pour l'Italie ! » Reste à savoir si les Italiens seraient battus, car ils ont une solide armée maintenant ; ils ont des généraux qui valent peut-être bien les nôtres ; ils ont un roi qui ne ressemble pas à Bonaparte ; ils ont une chambre qui s'entend à conduire les affaires ; ils ont horreur des jésuites, et se défendraient solidement.

Et, d'un autre côté, reste à savoir si les Prussiens laisseraient écraser leur allié de 1866 ; s'ils ne profiteraient pas de l'occasion pour nous tomber sur le flanc, marcher sur Paris, enlever la Champagne, et nous imposer cette fois 10 milliards, car l'empereur Guillaume, bon protestant, n'a pas l'amour du pape et ne respecte pas le *Syllabus*, et Bismark, lui, ne pense qu'à la grandeur, à la richesse, à la force de la Prusse.

Ce serait donc une guerre de religion que les jésuites nous mettraient sur les bras, pour sauver leur boutique, la plus épouvantable des guerres, la guerre des Cévennes, la guerre de Trente-Ans, sans pitié, sans miséricorde : les villages qui brûlent par centaines ; les femmes et les enfants qui se sauvent en chemise dans la nuit ; les paysans qui pendent en grappes à tous les arbres ; et puis, après tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cela, des files de masures noires sur toutes les routes, et quatre ou cinq habitants par hameau, survivant au massacre, pour repeupler le pays ! Et alors il pourrait arriver ce que des Allemands nous prédisent depuis vingt ans : la séparation du nord et du midi de la France, une France en quatre ou cinq morceaux : un petit royaume autour de Paris, grand comme un jardin, avec un petit roi légitime, pour y cultiver les fleurs de lis ; un royaume d'Aquitaine ; un grand-duché de Bretagne ; une capitale à Toulouse ; une autre à Lyon... Mais M. de Chambord aurait fait son salut, comme son grand-père Charles X, et les jésuites lui donneraient l'absolution.

Vous voyez bien, monsieur le député, qu'à moins d'être des brutes, les paysans ne doivent pas adorer Henri V.

Et 2° Bonaparte.

Bonaparte, c'est le gouvernement des aventuriers, des mouchards, des tripoteurs de bourse, des femmes de mauvaise vie, des paniers percés criblés de dettes, poursuivis par cinquante créanciers et condamnés à faire fortune du jour au lendemain par un coup d'audace, ou bien à se pendre. Ceux-là risquent tout, la déportation et les galères ; ils ne reculent devant rien pour réussir. Quand on leur fait grâce à Strasbourg, ils recommencent à Boulogne, et puis à Paris. Une fois en place, ils jouissent grandement, largement. Aux dépens de qui ? Naturellement aux dépens de ceux qui travaillent. Les milliards de dettes commencent à s'entasser régulièrement ; personne ne s'inquiète de savoir qui les payera plus tard ; et, au bout de trois ou quatre ans, ces mêmes individus qu'on a vus dans la crotte, ont chevaux, carrosses, maîtresses, propriétés de toute sorte ; ils font tous florès ; et quand on leur parle de filouterie, de coquinerie, de violation de serment, de fusillades, ils vous rient au nez.

Mais le quart d'heure de Rabelais arrive : On déclare la guerre entre deux coups de bourse ; les armes manquent, les munitions manquent ; les soldats meurent de faim, on les rend par cent mille à la fois ; la révolution du dégoût éclate ; les paysans sont volés, pillés, rançonnés, fusillés par les Prussiens ; les bourgeois sont bombardés ; Paris se défend longtemps, il est forcé de se rendre par la famine. Les anciens mouchards et les souteneurs de filles, devenus capitaines et colonels dans l'armée de la Commune, mettent le feu aux quatre coins de la ville : tous les édifices où se trouvaient des papiers compromettants pour Bonaparte flambent comme des allumettes !... Il faut céder des provinces ; il faut payer 5 milliards aux Allemands pour les frais de guerre, sans parler des millards d'indemnités à l'intérieur. Le danger passé, les bonapartistes reviennent ; ils s'étaient mis hors de la bagarre ; personne ne les arrête ; ils regardent effrontément et disent :

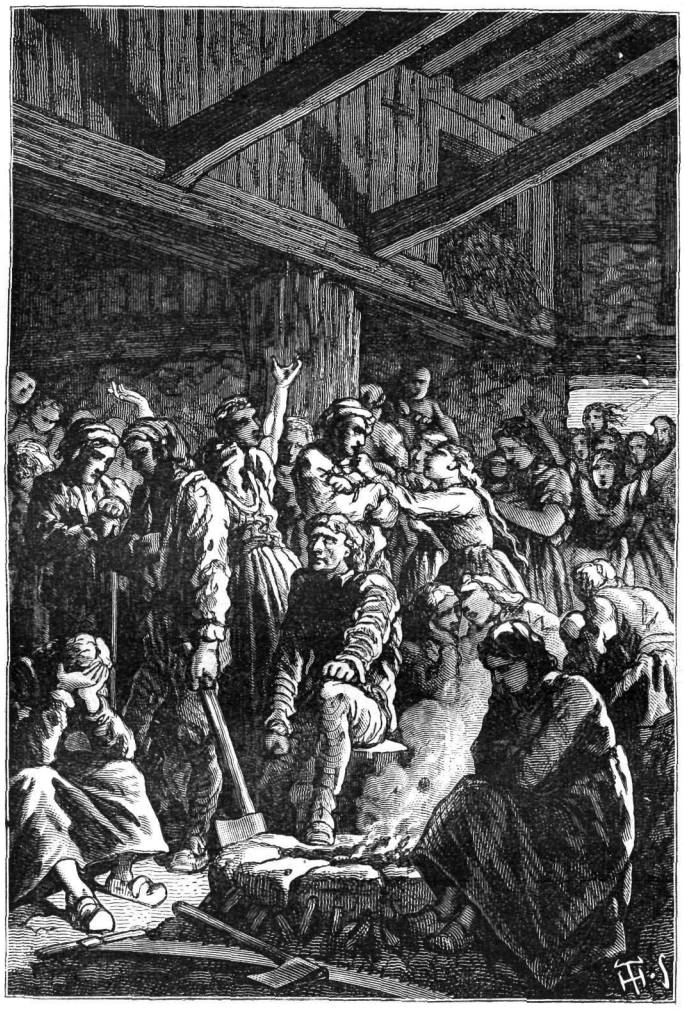
« Vous avez ruiné le pays, vous êtes cause de tous les malheurs. Pendant que nous étions en Angleterre, en Suisse, en Italie, vous avez cédé l'Alsace et la Lorraine ; vous avez eu tort, il fallait les garder et les milliards aussi. Cet imbécile de peuple n'a de confiance qu'en nous ; ôtez-vous de là ; nous sommes élus par le suffrage universel ; nous allons vous resauver comme la première fois ! »

Voilà le gouvernement de la famille Bonaparte ! Il nous a déjà valu trois invasions, trois capitulations de Paris, la perte de la rive gauche du Rhin et de toutes les conquêtes de la première République ; celle de nos plus belles colonies ; la ruine, l'abâtardissement de nos populations et l'anéantissement de notre marine pour trente ans. Je ne parle pas de l'Alsace et de la Lorraine, de l'honneur perdu, des milliards et de tout le reste. Cela s'est passé hier !...

Et maintenant parlons des d'Orléans.

Qu'est-ce que le gouvernement des d'Orléans ? C'est le gouvernement de ceux qui ne reconnaissent pas aux gens d'autres capacités que celle des écus. Avez-vous des écus, n'importe comment ? vous avez la capacité d'être électeur, éligible, membre du conseil général, du conseil d'arrondissement, du conseil municipal. Vous êtes un savant homme, un homme digne de tous respects, ou d'un grand respect, ou d'un certain respect, selon le nombre de vos écus ! N'avez-vous pas d'argent ? vous n'êtes bon à rien ; vous n'êtes capable de rien ; vous êtes impropre à toutes les places, sauf à celle de manœuvre, d'ouvrier de fabrique ou de journalier dans les champs. Le gros bourgeois qui vous emploie a toujours raison contre vous ; la déposition du serviteur contre son maître et de l'ouvrier contre son patron n'est pas reçue en justice : *le maître est cru sur parole*, il a de l'argent ! Gagnez de l'argent, enrichissez-vous et l'on vous croira. *Dans ce gouvernement les choses sont tout et l'homme n'est rien !* Tel est, en deux mots, le système des d'Orléans, qui nous a précipités par ses injustices dans la révolution de 1848 ; et puis, par ses intrigues pour empêcher la République de se fonder, dans les journées de juin ; et puis, par la complicité de ses chefs avec Louis Bonaparte, dans les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Lorsque le seigneur perd au jeu,... (Page 63.)

abominations du 2 décembre et dans tous les malheurs que nous voyons aujourd'hui.

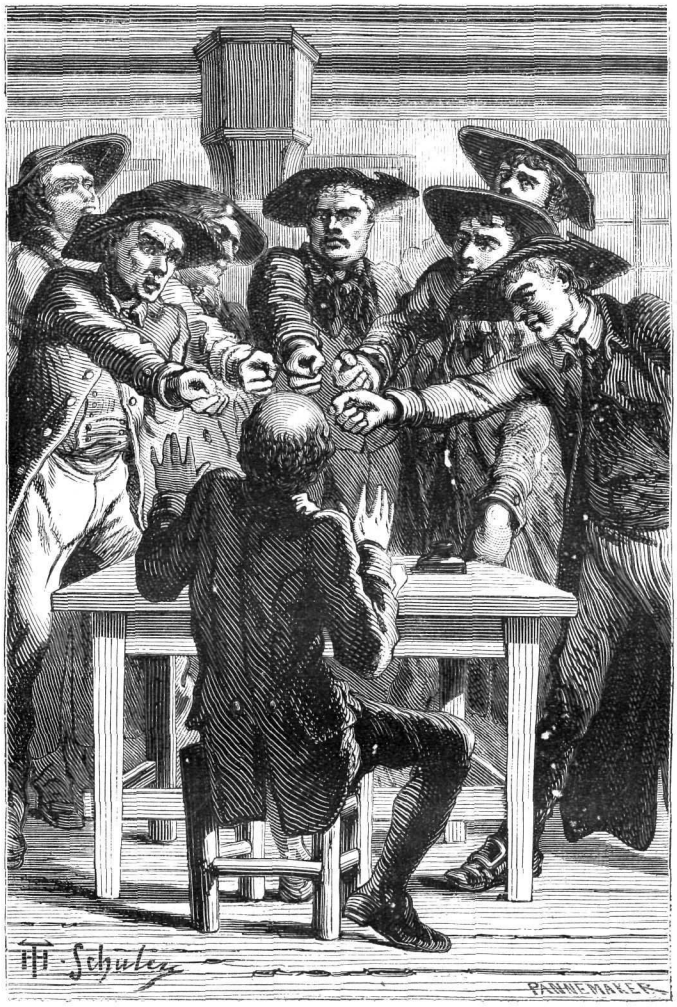
Chambord, c'est le gendarme du pape, le bedeau de l'immaculée Conception et du *Syllabus;* Bonaparte, c'est le loup qui rôde autour du troupeau, en guettant l'occasion de faire du carnage; les d'Orléans sont les renards qui se glissent dans la ferme par la porte de derrière!...

Et voilà, monsieur le député, voilà ce que vos mauvaises gazettes nous représentent comme notre salut, à nous, vieux paysans de France, qui tenons à conserver nos biens, à vivre honnêtement, à élever et faire instruire nos enfants, sans craindre d'être envahis et ruinés du jour au lendemain, par la faute d'un coquin ou d'un imbécile, qui déclare la guerre comme on prend une prise de tabac.

Vous nous proposez des êtres de cet acabit, pour gouverner notre pays à la place du papa Thiers, que nous avons choisi dans vingt-sept départements, au moment le plus difficile, et qui, seul, a plus travaillé, plus étudié, plus écrit de beaux livres, plus prononcé de discours savants, plus rendu de services à la France, et montré plus de bon sens, d'honnêteté, de talent et de courage, que tous vos royalistes ensemble.

Non! non!... Nous ne sommes plus aussi bêtes que vous croyez; nous avons profité des dernières leçons, et nos dernières élections pour les conseils municipaux, pour les conseils généraux et pour la Chambre vous le prouvent; sans parler des adresses qui arri-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Est-ce que M. Denier nous prend pour des fous? (Page 67.)

vent à Versailles par milliers, de toutes les communes de France, pour encourager le Président dans sa bonne politique.

Tout cela vous montre que la République marche, qu'elle jette de profondes racines en province, et voilà justement pourquoi vous êtes si pressé de conspirer contre elle et de répandre le bruit que c'est un simple essai de gouvernement, en attendant celui de Chambord, de d'Aumale ou de Bonaparte ; lequel des trois ? vous n'en savez rien vous-même, car si par malheur la République venait à succomber, le lendemain de sa chute, légitimistes, orléanistes et bonapartistes se disputeraient, les armes à la main, l'exploitation de la France, et de Lille à Marseille notre malheureux pays ne serait qu'un champ de bataille ! — Votre ami, M. Batbie, cet ancien démagogue devenu jésuite, a bien raison d'appeler cela « un gouvernement de combat !... »

Et le bruit court aussi que notre armée tient pour Bonaparte, pour d'Aumale, pour Chambord, comme si notre armée n'était pas avant tout française, et comme si ce n'était pas autre chose, pour un vrai soldat, d'être le soutien de la loi, le défenseur de sa patrie, ou le mercenaire d'un roi quelconque.

On dit que les conspirateurs monarchistes comptent sur l'armée pour faire leur coup. Eh bien, écoutez ce que je vous annonce, monsieur le député, c'est une nouvelle qui vous réjouira : Tous ceux de notre village, moi le premier en tête, nous venons d'écrire à nos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fils, qui sont, les uns dans l'infanterie, les autres dans la cavalerie, de n'obéir qu'aux ordres du président de la République, et de tirer à bout portant sur tous les conspirateurs qui essayeraient de les entraîner contre la loi ! C'est ainsi que Louis Bonaparte s'est présenté à Strasbourg ; et dans ce temps-là, si quelque brave garçon avait passé sa baïonnette dans le ventre du bandit, il nous aurait conservé l'Alsace et la Lorraine, en nous sauvant de toutes les hontes et de tous les malheurs que nous avons éprouvés depuis.

Ah ! monsieur le député, songez qu'il ne s'agit pas seulement de vos intérêts particuliers, mais qu'il s'agit du salut de la France. Songez que nous avons des ennemis puissants, campés sur notre territoire, et qui n'attendent que l'occasion de nous anéantir ; songez que c'est une infamie de se préférer soi-même à la patrie, surtout quand cette patrie s'appelle la France, le pays des grandes idées, des élans généreux, des principes sublimes ; songez que celui qui met son petit égoïsme en balance avec la vie de ce grand peuple, mérite d'être exécré de tous les siècles !

Rappelez-vous, monsieur le député, que nos pères représentaient la France sous la figure d'un Hercule appuyé sur ses enfants, et que, par vos divisions, par vos intrigues, par vos conspirations royalistes, où chacun voit d'avance ce qu'il aura, sans penser au salut du pays, vous troublez la nation, vous détruisez la confiance, vous arrêtez le commerce, vous préparez la guerre civile, enfin vous nous déshonorez aux yeux de l'Europe !... Rappelez-vous ces choses, et peut-être alors aurez-vous la pudeur de vous retirer, et de venir rendre compte de vos actes aux électeurs qui vous ont envoyé à la Chambre, pour y faire leurs affaires et non les vôtres.

Mais si cela ne suffit pas, si vous poussez le mépris de la justice et l'abus de votre mandat jusqu'à vouloir rester en place, malgré la volonté formelle de vos électeurs ; s'il vous faut d'autres considérations pour vous faire comprendre l'imprudence de votre conduite, eh bien ! figurez-vous seulement une minute que la partie des conspirateurs monarchistes a été jouée *et perdue*, comme elle le sera certainement s'ils la jouent, — car M. Thiers est un honnête homme ; il fera son devoir contre les révolutionnaires de sacristie, comme il l'a fait contre la Commune, et toute la nation sera là pour le soutenir au besoin ! — Figurez-vous donc qu'au lieu d'être à taper sur leurs pupitres, à remuer leurs pieds, à crier comme des aveugles, quand le président parle « du gouvernement légal du pays », ces messieurs sont assis devant le 5e ou le 6e conseil de guerre républicain, en train de les juger militairement, tandis que les chefs de file, qui, selon leur habitude, ont eu soin de s'éclipser, les regardent de loin et disent : « Décidément, le métier de conspirateur devient dangereux... le gouvernement de la République ne plaisante pas ! » Figurez-vous cela... Ce sont des réflexions salutaires, pour les ambitieux qui mettent une place de sénateur ou de pair de France au-dessus de l'indépendance et de la grandeur de la patrie...

Je vous salue, monsieur, avec le respect dû à votre patriotisme et à votre manière de remplir le mandat que nous vous avions confié. Vous serez récompensé aux élections prochaines ! On ne nous trompera plus avec des professions de foi hypocrites, croyez-le bien ; nous choisirons, pour nous représenter à Paris, d'honnêtes gens, incapables de manquer à leur parole ; et comme votre conduite nous a rendus défiants, nous aurons soin, avant de leur donner nos voix, de leur faire prendre l'engagement d'organiser, toute affaire cessante, ce que nous voulons, nous, — *le peuple souverain*, — c'est-à-dire une bonne République honnête et progressive, avec un enseignement, des lois, une administration, une armée et une justice républicaines.

JACQUES BRIOT.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA

SENTINELLE PERDUE

1796

Ils étaient trente mille entre Nice et Savone,
Au milieu des rochers que Mont-Albo couronne;
Vainqueurs à Loano, décimés par la faim,
La poudre leur manquait, les souliers et le pain.

Une nuit, à cette heure où le silence arrive,
Quand des gardes du camp retentit le qui-vive,
Quand le chant du clairon pour la dernière fois
Éveille les échos endormis dans les bois,
Et que tout bruit s'éteint dans l'immense étendue;
A cette heure, un soldat, sentinelle perdue,
L'arme au bras, l'œil rêveur, embrassant du regard
Les feux de l'ennemi dispersés au hasard,
Songeait à la patrie!... Et par delà les cimes
Que la lune argentait au revers des abîmes,
Il lui semblait gravir, sur les flancs d'un coteau,
Le sentier qui jadis le menait au hameau;
Puis, arrivant soudain au seuil d'une chaumière,
Il voyait deux vieillards, assis à la lumière
D'un foyer tremblotant dans le sombre réduit;
Et tous deux s'oubliaient au milieu de la nuit,
Tous deux, le front penché, poursuivaient ce long rêve
Qu'on appelle la vie, et que la mort achève!

Et la femme disait : « Voici bientôt un an
Qu'il n'est plus arrivé de nouvelles de Jean.
Nous a-t-il oubliés? Que fait-il à cette heure?
Dois-je encore espérer, ou faut-il que je meure
Sans revoir mon enfant? Les riches sont heureux,
Ils gardent des enfants qui leur ferment les yeux!
Les pauvres, délaissés, meurent dans la souffrance... »

Et l'homme répondait après un long silence :

« Femme, pour être juste, il faut se souvenir!
Tu gémis de ton sort, tu devrais le bénir.
Quand je suivais mes bœufs, en sillonnant la plaine,
Par la pluie et les vents, respirant avec peine,
Et que je me disais : « Arrive la moisson;
« Pour l'avoir, il faudra payer une rançon.
« Le moine et le seigneur sont maîtres de nos terres;
« Le vin, l'huile, le blé, la gerbe que tu serres,
« Le sillon que ta main féconde avec amour,
« L'herbe qui sur ta faux se penche tout le jour,
« L'arbre, le fruit, la fleur, et toi-même et ta femme,
« Le seigneur y prétend, le moine les réclame!
« Toi, tu n'es rien! Tu n'es qu'un manant, un vilain;
« Ton lot, c'est le travail, et le mépris ton gain.
« Dieu lui-même le veut! Dès avant leur naissance,
« Il donne aux uns la charge, aux autres la puissance. »

« Alors, les reins courbés, je sentais la sueur
Descendre lentement de mon front sur mon cœur.
Et le soir, en rentrant dans ma pauvre chaumière,
Quand l'enfant accourait et me criait : « Mon père! »
Quand il me souriait et me tendait les bras,
Tout mon corps frissonnait, je me disais tout bas :
« Pauvre enfant, tu seras une bête de somme;
« Ton père est un manant, il n'a pu faire un homme! »
Ces temps sont loin de nous. A force de souffrir,
Le peuple s'est levé pour vaincre ou pour mourir,
Il a brisé ses fers. Une France nouvelle,
La France des manants, a chassé devant elle
Les maîtres, les valets, les moines et les rois;
Elle a fondé pour tous l'égalité des droits.
Et tu gémis!... Ton sort te paraît misérable!
Femme, écoute... Avant tout, il faut être équitable :
C'est nous, ce sont nos droits que le peuple défend.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Bien d'autres, comme nous, ont là-bas leur enfant.
Celui qui ne sait pas faire de sacrifice,
Qu'il reprenne son joug, et que Dieu le maudisse!
Car c'est la folle avoine, avide de terrain,
Qui profite de tout et ne rend pas un grain. »

— Oui, dit la femme, un an!... Depuis toute une année,
Je suis là, misérable, infirme, abandonnée...
Lui, peut-être il est mort, sans amis, sans secours,
Mon pauvre enfant, mon fils!... ma vie et mes amours;
Que je portais aux champs en remuant la terre,
Pour le voir et lui rire, et qui me disait : « Mère,
« Lorsque je serai grand, je piocherai pour deux;
« Tu ne feras plus rien, nous serons bien heureux!
« Mère, repose-toi. Laisse, que je t'embrasse! »
Il m'essuyait le front, et je n'étais plus lasse.
Et le soir il voulait porter seul les hoyaux.
« Je suis fort! » disait-il, courbant son petit dos.
Ah! c'était le bon temps! Que me faisaient la peine,
Les chagrins, les soucis que la misère amène,
Le moine et le seigneur qui nous prenaient le pain,
La souffrance du jour, la peur du lendemain?...
Le mépris des valets, notre cœur le surmonte;
C'est pour mon pauvre enfant que je buvais la honte!
La honte et les chagrins sont bientôt effacés.
Je le voyais grandir, n'était-ce pas assez?
Il prenait de la force, et les gens du village
Aux luttes de Saint-Jean admiraient son courage.
Ils disaient en riant : « Jeanne, réjouis-toi,
« La fille du bailli va couronner le roi... »
Comme tout me revient! Mon Dieu, quelle souffrance!

— Nous devons, dit le vieux, notre sang à la France.
C'est notre mère à tous; elle a bâti sur nous
Sa force et sa grandeur, dont le monde est jaloux.
Les nobles autrefois allaient seuls à la guerre;
Aujourd'hui je suis noble, et je défends ma terre.
Aurais-je moins de cœur qu'un prince ou qu'un baron?
Ne serais-je Français et libre que de nom?
Faudra-t-il envoyer un duc pour me défendre?
La servitude alors ne peut se faire attendre;
Celui qui me défend est déjà mon seigneur,
Il prouve assez son droit en montrant plus de cœur.
Grâce à Dieu, nous valons toute cette noblesse;
Mon fils combat pour moi, je n'ai point de vieillesse.
Je me retrouve en lui, je suis aux premiers rangs;
Je frappe avec son bras les soutiens des tyrans.
Gémis, si tu le veux, cesse de te contraindre!...
Mais Jean fait son devoir, je ne saurais te plaindre.
S'il pouvait oublier ce qu'il doit au pays,
S'il reculait jamais devant nos ennemis,
S'il désertait nos droits, s'il reniait ses pères,
Alors je verserais des larmes bien amères...
Je serais dégradé!.... Mais c'est trop discourir,
Le vieux sang du vilain ne peut se démentir. »

Ainsi passait le rêve, et sur la plaine immense
Le soldat écoutait au milieu du silence :
Tout se taisait au loin; le ciel profond et pur
Reposait sur les monts sa coupole d'azur;
Les chevaux au piquet hennissaient d'un ton grêle,
Et le cri prolongé : « Garde à toi, sentinelle! »
S'étendait dans la nuit, comme un dernier soupir
De la brise qui tombe et semble s'assoupir.

Mais autour de ces feux où se gardait l'armée,
Sous l'éclair de la flamme et la pâle fumée,
Combien d'autres rêvaient, endormis sur leurs sacs,
Ou debouts et pensifs dans l'ombre des bivacs!
Et combien revoyaient au beau pays de France,
Le chaume verdoyant où notre cœur s'élance,
La ruelle où de loin on entend aboyer
L'ami de la maison, le vieux chien du foyer,

La porte et son loquet, la petite fenêtre
Qu'ombrage le vieux lierre, — où s'incline peut-être
La grand'mère tremblante, appelant du regard
L'enfant qu'il faut bénir, et qui viendra trop tard!
Combien d'autres, perdus dans un rêve plus sombre,
De ces temps malheureux voyaient repasser l'ombre,
Où, durant leur jeunesse, éveillés un matin,
Ils avaient entendu bourdonner le tocsin
Sur la plaine et les monts, de village en village,
Comme on entend la nuit s'élever un orage!
Les Prussiens arrivaient!... On entendait des cris :
« Aux armes, citoyens, il faut sauver Paris! »

Et l'on voyait courir, comme des fourmilières,
Les manants, les vilains sortant de leurs tanières,
La hache sur l'épaule, et brandissant leurs faux
A la rouge lueur des couvents, des châteaux!
Quel temps! quelle misère! et depuis que d'alarmes!...
Les Bretons soulevés, le pays tout en armes;
L'Europe qui sur nous épuise ses soldats;
La tribune qui tonne au milieu des combats;
La patrie en danger, et la guerre civile
Qui marque les suspects, poursuit, condamne, exile,
Immole à la vengeance, et non pas au devoir,
Les partis tour à tour renversés du pouvoir!
Que de crimes commis au nom de la justice!
Que d'esprits éminents dévoués au supplice!
Tout saigne et se confond dans un vaste tombeau;
Le cœur de la patrie est aux mains du bourreau!

Il le fallait, hélas! Le soc impitoyable,
En creusant son sillon, enterre dans le sable
L'ivraie et le bon grain, le chardon et la fleur :
Tout périt, pour renaître ou plus grand ou meilleur!
Ne plaignons pas le sort du juste qui succombe,
Sa force et sa vertu renaissent de la tombe.
C'est au prix de son sang que la postérité
Doit recueillir un jour la sainte liberté.
Cela suffit. Qu'importe où sa cendre repose?
Il est beau de mourir pour une juste cause.
Le reste n'est qu'un songe, et c'est avoir vécu
Que d'affirmer le droit, même en tombant vaincu.

FIN DE LA SENTINELLE PERDUE

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HISTOIRE

DU PLÉBISCITE

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Paris.— Imprimerie de GAUTHIER-VILLARS, quai des Grands-Augustins, 55.
(Ancienne imp. Bonaventure.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HISTOIRE DU PLÉBISCITE

RACONTÉE

PAR UN DES 7,500,000 OUI.

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

24 COMPOSITIONS DE TH. SCHULER

GRAVÉES PAR PANNEMACKER

2 VUES ALLÉGORIQUES DE METZ ET STRASBOURG, PAR E. MATTHIS

CARTES DES DÉPARTEMENTS DE L'ALSACE-LORRAINE, CONTENANT LA NOUVELLE FRONTIÈRE

PARIS

J. HETZEL & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

18 — RUE JACOB — 18

1872

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HISTOIRE DU PLÉBISCITE

RACONTÉE

PAR UN DES 7,500,000 OUI.

— Il vous dépouille, et voilà tout... (Page 8.)

I

C'est pour les gens de bon sens que j'écris cette histoire ; c'est mon histoire à moi, pendant la dure guerre que nous venons de traverser. Je l'écris pour montrer à ceux qui nous suivront, combien de mauvais sujets existent en ce monde, et combien il faut se méfier des belles paroles ; car nous avons été trompés dans ce village, d'une façon abominable. Nous avons été trompés par toute espèce de gens : par le sous-préfet, par le préfet et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les ministres ; par le curé, par les gazettes du gouvernement, par tous et par chacun.

Est-ce qu'on pourrait se figurer qu'il se trouve autant de gueux sur la terre ? Non ! il faut l'avoir vu soi-même pour le croire.

Enfin, nous avons payé ; nous avons donné notre foin, notre paille, notre grain, notre farine, notre bétail ; et ce n'était pas encore assez ! Finalement on nous a donnés nous-mêmes ; on nous a dit : « Vous n'êtes plus Français ; vous êtes Prussiens !... Nous vous avons pris vos garçons, pour faire la guerre : ils sont morts, ils sont prisonniers ; maintenant arrangez-vous comme vous voudrez avec Bismark, votre affaire ne nous regarde plus ! »

Mais ces choses veulent être racontées clairement, et je vais commencer par le commencement, sans me mettre en colère.

Vous saurez d'abord que je suis meunier au village de Rôthalp, dans la vallée de Metting à Dossenheim, entre la Lorraine et l'Alsace. C'est un grand et beau village de cent trente feux, auquel ne manquent ni son curé Daniel, ni son maître d'école Adam Fix, ni des notables de toute sorte, charrons, forgerons, cordonniers, tailleurs, cabaretiers, brasseurs, marchands d'œufs, de beurre et de volailles ; nous avons aussi deux juifs : Salomon Kâhn, colporteur, et David Hertz, marchand de bétail.

Cela vous montre dans quelle prospérité nous étions avant cette guerre ; car plus un village est riche, plus il attire d'étrangers ; chacun y trouve à vivre et vient y travailler de son état. Nous n'avions pas même besoin d'aller chercher notre viande de boucherie en ville : David tuait de temps en temps une vache dans sa cour, et débitait tout ce qu'il nous en fallait pour les dimanches et jours de fête.

Moi, Christian Wéber, je ne me suis jamais écarté de cette commune à plus de quarante lieues. Mon moulin me vient du grand-père Marcel Desjardins, un Français des environs de Metz, qui l'a bâti du temps de la guerre des Suédois, lorsque notre village n'était encore qu'une misérable bourgade. Je suis marié depuis vingt-huit ans avec Catherine Amos, la fille de l'ancien brigadier forestier ; elle m'a apporté cent louis en dot ; nous avons eu deux enfants, une fille, Grédel, et un garçon, Jacob, qui sont encore avec nous.

Vous saurez aussi que j'ai un cousin, Georges Wéber, parti voilà plus de trente ans dans les soldats de la marine, pour la Guadeloupe ; il a fait la guerre par là : c'est lui qui tapait sur un un tambour, en avant du vaisseau *la Boussole*, comme il me l'a dit cent fois, pendant que la flotte bombardait Saint-Jean-d'Ulloa ; plus tard, il est devenu sergent ; ensuite, il a navigué sur un bâtiment danois, qui faisait la pêche à la morue.

Georges pensait toujours à amasser de la fortune.

Vers 1850, il revint en France, et s'établit fabricant d'allumettes dans la rue Mouffetard, de Paris ; et comme c'est un très-bel homme, grand, brun, hardi, les yeux vifs, il finit par épouser une riche veuve sans enfants, madame Marie-Anne Finck, qui tenait auberge dans ces environs. Ils gagnèrent de l'argent. Le cousin s'acheta du bien au pays, par le moyen de M. Fingado, notaire, auquel il envoyait exactement le prix de chaque pièce de terre ; enfin, à la mort du vieux charpentier Joseph Briou, il se rendit adjudicataire de sa maison, pour y demeurer avec sa femme, et tenir un cabaret sur la route de Metting.

Cela se passait l'an dernier, dans le temps du plébiscite. Le cousin Georges vint d'abord visiter sa maison, avant d'y conduire Marie-Anne.

Moi, j'étais maire ; j'avais reçu l'ordre de M. le sous-préfet de faire les publications pour le plébiscite, et d'engager tous les honnêtes gens à voter *oui*, s'ils voulaient conserver la paix ; parce que tous les gueux allaient voter *non*, pour avoir la guerre.

C'est aussi ce que je fis, engageant tout le monde à venir sans faute, et envoyant le bangard [1] porter les billets de la préfecture, jusque dans les dernières baraques de la montagne.

Le cousin Georges arriva la veille du plébiscite. Je le reçus très-bien, comme on reçoit un parent riche, qui n'a pas d'enfants. Il paraissait très-content de nous voir, et dina chez nous de bonne humeur. Il avait, dans une petite malle en cuir, des habits, des souliers, des chemises, tout ce qu'il lui fallait, et ne manquait de rien.

Ce jour-là, tout alla très-bien ; mais le lendemain, entendant les publications du garde champêtre Martin Kopp, il se rendit à la brasserie Reibell, qui fourmillait de monde, et se mit à prêcher contre le plébiscite.

J'étais justement à la mairie, avec mon écharpe, à recevoir les billets, quand tout à coup l'adjoint Placiard arriva me dire d'un air d'indignation, que des misérables attaquaient l'ordre ; qu'il s'en trouvait un à la

[1] Garde champêtre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

brasserie du *Cruchon d'or*, et que la moitié du village allait bien sûr l'assommer.

Je descendis aussitôt et je courus à la brasserie, où le cousin traitait tous les autres d'ânes, disant que le plébiscite était pour la guerre ; que l'Empereur, les ministres, les préfets, les généraux et les évêques trompaient le peuple, et que ces gens jouaient la comédie, pour nous piper notre argent.

Moi, dans l'allée, je l'entendais déjà qui criait ces choses d'une voix terrible, et je pensais : « Le malheureux a bu! »

Si Georges Wéber n'avait pas été mon cousin ; s'il n'avait pas été capable de déshériter un jour mes enfants, je l'aurais fait arrêter et conduire à Sarrebourg ; mais, en considération de cela, je résolus d'étouffer cette mauvaise affaire, et je dis à ceux qui remplissaient l'allée :

« Place, vous autres ! place ! »

Ces gens furieux, voyant l'écharpe, me firent place ; et découvrant alors le cousin derrière une table, dans le coin à droite, je lui criai :

« Que penses-tu, cousin, de faire un scandale pareil? »

Il fut aussi troublé par la vue de l'écharpe, ayant servi dans la marine et sachant qu'un maire est tout ce qu'il y a de plus respectable ; qu'il a le droit de vous faire empoigner et conduire au violon d'abord ; et puis, si l'on résiste, de vous mener jusqu'à Sarrebourg et Nancy. C'est pourquoi il se calma tout de suite, car il n'avait pas bu du tout, comme je croyais, et disait ces choses sans fiel, sans colère, par conscience et affection de ses concitoyens.

Il me répondit donc très-bien :

« Monsieur le maire, surveillez vos élections ! Prenez garde là-haut que des gueux, comme il s'en trouve partout, ne fourrent dans la boîte des poignées de *oui* à la place des *non*, pendant que vous avez le dos tourné : cela s'est vu souvent !... Et puis, ne vous inquiétez pas de moi. Dans les gazettes du gouvernement, il est dit que chacun sera libre de soutenir ses idées et de voter comme il lui plaira ; si l'on me ferme la bouche, je protesterai dans les journaux. »

En entendant qu'il protesterait, pour éviter un plus grand scandale, je lui répondis :

« Dis ce que tu voudras ! Qu'on ne vienne pas soutenir que nous avons gêné les élections. Mais vous autres, vous savez bien ce que vous avez à faire.

— Oui, oui ! crièrent tous ceux de la salle et de l'allée, en levant leurs chapeaux ; oui, monsieur le maire : nous n'écoutons rien ; tout ce qu'on peut dire, ou rien du tout, c'est la même chose ! »

Et tous ensemble allèrent voter, laissant Georges seul.

M. le curé Daniel, les voyant sortir, arriva de la cure se mettre à leur tête ; il avait prêché le matin pour le plébiscite, et l'on ne trouva pas un seul *non* dans la boîte.

Si le cousin n'avait pas eu la grande prairie au-dessous du moulin et les meilleurs arpents de la côte, il aurait été méprisé pour le restant de ses jours ; mais un homme riche, qui vient encore d'acheter une maison, un verger, un jardin, et de les payer comptant, peut dire tout ce qu'il veut ; surtout quand les autres ne l'écoutent pas, et font le contraire de ce qu'il leur conseille.

Enfin, voilà les élections du plébiscite chez nous ! Et cela se passa de même dans tout notre canton : à Phalsbourg, qu'on avait rempli d'imprimés contre le plébiscite, en poussant l'audace jusqu'à surveiller le maire et la boîte, sur quinze cents électeurs, tant militaires que bourgeois, il n'y eut que trente-deux *non !*

On voit que les choses marchaient bien, et que M. le sous-préfet devait être content de nous.

Il faut dire aussi que nous avions besoin d'un chemin vicinal pour aller à Hangeviller ; qu'on nous avait promis deux cloches pour l'église, et la glandée pour nos cochons en automne ; et que nous savions que tous les villages qui votaient mal n'obtenaient jamais rien ; tandis que les autres, moyennant leurs bons conseillers, qu'ils avaient nommés, soit à l'arrondissement, soit au département, pouvaient toujours ravoir un peu de l'argent du percepteur, pour les besoins de leur commune. M. le sous-préfet m'avait expliqué ces avantages, et naturellement un bon maire doit prévenir ses administrés. C'est ce que je faisais : nos députés, nos conseillers généraux, nos conseillers d'arrondissement étaient tous bons ! Par ce moyen nous avions déjà gagné le droit aux feuilles mortes, et notre grand lavoir. Nous ne voulions que notre propre bien, et nous aimions mieux voir les autres villages payer les ministres, les sénateurs, les maréchaux, les évêques et les princes, que de les payer nous-mêmes ! Tout ce que le cousin Georges pouvait donc nous dire pour le bien de tous et l'intérêt de la nation ne nous entrait pas dans la tête.

Je me souviens que ce même jour du plébiscite, où l'on savait déjà que nous avions

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tous bien voté, et que nous aurions nos deux cloches, avec le chemin vicinal ; je me souviens que le cousin et moi nous eûmes le soir, après souper, une grande dispute, et que je l'aurais jeté dehors, si ce n'avait pas été lui.

Nous prenions un petit verre de kirsch, en fumant nos pipes, le coude sur la table ; ma femme et Grédel étaient montées se coucher, lorsque tout à coup il me dit :

« Ecoute, Christian, sauf le respect que je te dois, comme maire, vous êtes tous des innocents dans ce village ; et maintenant il est bien heureux que j'y vienne, pour qu'on y trouve au moins un homme raisonnable. »

Je voulais me fâcher, mais il me dit :

« Laisse-moi finir. Si vous aviez seulement passé deux ans à Paris, vous verriez clair. Mais à cette heure, vous êtes comme une nichée de geais goulus et sans plumes : ils ouvrent le bec, en criant « Jacques » ! pour appeler la nourriture du ciel ; ceux qui les entendent, grimpent sur l'arbre ; ils leur tordent le cou et les mettent au pot en riant. C'est votre position ! Vous avez confiance en vos ennemis ; vous leur donnez le pouvoir de vous plumer à leur aise. Est-ce que si vous nommiez d'honnêtes gens du pays, comme députés, comme conseillers généraux, — au lieu de prendre ceux que la préfecture vous recommande, — est-ce que l'Empereur et les autres bons sujets d'en haut ne seraient pas forcés de vous laisser l'argent que le percepteur vous enlève en trop ? Est-ce que tout ce monde pourrait s'enrichir à vos dépens, faire des fortunes immenses en quelques années ? Est-ce qu'on verrait d'anciens paniers percés, — des gaillards auxquels on n'aurait pas confié deux liards avant le coup d'État, — est-ce qu'on les verrait devenus millionnaires, rouler sur l'or, se faire trimbaler en carrosse, eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques et leurs danseuses ? Les préfets, les sous-préfets vous disent : « Continuez de « bien voter... vous aurez ceci... vous aurez « cela !... » des choses que vous avez droit d'exiger, d'après les impositions que vous payez, et qu'on vous accorde comme des grâces : des chemins, des lavoirs, des écoles, etc. Est-ce que vous ne les auriez pas, si l'argent qu'on vous prend restait dans la commune ?... Qu'est-ce que l'Empereur fait donc pour vous ? Il vous dépouille, et voilà tout ! Votre argent, il vous le montre avant chaque élection, comme on montre un bâton de sucre d'orge aux enfants, pour les faire rire, et, après l'élection, il le remet dans sa poche ; le tour est joué !

— Comment peut-il mettre cet argent dans sa poche ? lui dis-je indigné ; est-ce qu'on ne rend pas des comptes tous les ans à la Chambre ? »

Le cousin leva les épaules, et me répondit :

« Tu n'es pas malin, Christian ; ça n'est pas difficile de faire des comptes à la Chambre : Tant de fusils Chassepot, qui n'existent pas !... Tant de munitions, dont personne n'a de nouvelles... Tant pour la caisse des retraites... Tant pour la caisse des remplaçants... Tant pour les changements d'uniforme... On change tous les ans, ça fait rouler le commerce et les pots-de-vin sur votre dos !.. Est-ce que les députés vont y voir ? Qui est-ce qui vérifie les budgets des ministres ?... Les députés que le ministre de l'intérieur vous a présentés ; que vous avez nommés, comme des imbéciles ; et que l'Empereur abandonnerait aux premières élections, si ces messieurs faisaient seulement mine d'aller visiter les arsenaux et vérifier les caisses... Quelle farce !... Tiens, hier, en passant à Phalsbourg, j'ai grimpé sur les remparts, et j'ai vu là des canons du temps d'Hérode, avec des affûts tout rongés par les vers, et repeints à neuf, pour cacher la pourriture. Ces canons-là, j'en suis sûr, sont refondus tous les trois ou quatre ans, — sur le papier, — avec votre argent ! Ah ! mon pauvre Christian, tu n'es pas malin, ni les autres du village non plus ; mais ceux que vous députez à Paris sont malins, trop malins ! »

Il se mit à rire, et j'aurais voulu l'envoyer au diable.

« Sais-tu ce qui vous manque ? dit-il ensuite, en bourrant et rallumant sa pipe, — car je ne lui répondais pas, étant trop ennuyé, — ce qui vous manque, ce n'est pas le bon sens, ce n'est pas l'honnêteté ; nous tous paysans, nous avons encore du bon sens et de l'honnêteté ; nous croyons encore à l'honnêteté des autres, ça prouve que nous en avons encore un peu ! Non, ce qui vous manque, c'est l'instruction. Vous avez demandé des cloches, et vous aurez des cloches ; mais vous avez pour école une misérable baraque, et pour instituteur le vieux Adam Fix, qui ne peut rien enseigner aux enfants, par la raison qu'il ne sait rien lui-même. Eh bien, si vous demandiez une véritable école, il n'y aurait pas d'argent dans la caisse. Il en reste pour les cloches ; mais pour un bon instituteur, une grande salle bien aérée, des bancs, des tables de sapin, des tableaux, des ardoises, des cartes de géographie, des livres, il n'y en a pas ! Car si vous aviez de bonnes écoles, vos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

enfants sauraient lire, écrire, calculer; ils sauraient bientôt éplucher les comptes des ministres; et voilà justement ce que Sa Majesté ne veut pas. Tu comprends, cousin, c'est pour cela que vous n'avez pas d'école et que vous avez des cloches. »

Alors il cligna de l'œil.

« Et, sais-tu, fit-il au bout de quelques instants, sais-tu combien coûtent toutes les écoles de France ? Je ne parle pas des grandes écoles de médecine, de droit, de pharmacie, des colléges, des lycées, qui sont des écoles pour les jeunes gens riches, capables de s'entretenir eux-mêmes dans les grandes villes et de payer pension ; je parle des écoles pour le peuple, des écoles primaires, de celles où l'on apprend à lire et à écrire, les deux premières choses qu'un homme doit savoir, et qui le distinguent des sauvages qui se promènent tout nus dans les bois de l'Amérique. Eh bien, les députés que le peuple lui-même envoie défendre ses intérêts à Paris, et qui doivent penser — s'ils ne sont pas de véritables filous — à remplir d'abord leur devoir envers lui ; ces députés n'ont jamais voté pour les écoles du peuple plus de 75 millions : l'État en donne dix pour sa part ; les communes, les départements et les père et mère font le reste. Soixante-quinze millions pour instruire le peuple, dans un grand pays comme le nôtre, c'est honteux ; les Etats-Unis en dépensent six fois plus. Mais, en revanche, au budget de la guerre, nous payons près de 500 millions. Ce ne serait pas trop, si nous avions cinq cent mille hommes sous les armes, d'après le calcul qu'on a fait de ce que coûte un homme par jour, mais pour une armée de deux cent cinquante mille hommes, c'est la moitié de trop. Où passent les 250 autres millions ? S'ils servaient à bâtir des écoles, à payer des instituteurs capables, à donner un asile aux ouvriers dans leur vieillesse, je n'aurais rien à dire ; mais pour faire sonner la poche de messieurs les sénateurs et les cloches de messieurs les curés, je trouve que c'est trop cher. »

Comme le cousin Georges m'ennuyait avec toutes ses raisons, j'avais envie d'aller me coucher, et je lui dis :

« Tout ça, cousin, c'est très-bien, mais il se fait tard, et puis ça ne regarde pas le plébiscite. »

Je m'étais levé ; il me posa la main sur le bras, et me dit :

« Causons encore un peu ; laisse-moi finir ma pipe. Tu dis que cela ne regarde pas le plébiscite ; mais ce plébiscite-là, cousin, est pour que ce beau commerce continue. Si la nation trouve que tout est bien ; qu'on lui laisse assez d'argent, et que même on peut encore lui en prendre ; que les ministres, les sénateurs et les princes ne sont pas encore assez gras et florissants ; que l'Empereur n'achète pas assez de propriétés à l'étranger, eh bien, elle va dire par ce plébiscite t « Allez !... « Continuez !... Nous sommes contents !... » Est-ce que cela te convient ?

— Oui ! J'aime mieux ça que la guerre, lui dis-je de mauvaise humeur ; l'Empire c'est la paix !... Je vote pour la paix ! »

Alors, Georges lui-même se leva, en vidant sa pipe au bord de la table, et me dit :

« Christian, tu as raison, allons nous coucher. Je me repens d'avoir acheté la maison du vieux Briou. Décidément les gens de ce pays sont trop bornés. Tu me fais de la peine !

— Oh ! je n'ai pas besoin de te faire de la peine, lui dis-je en colère, je ne suis pas plus bête qu'un autre.

— Comment ! fit-il, toi, maire de Rôthalp, en rapport avec le sous-préfet tous les jours, tu crois que ce plébiscite est pour affermir la paix ?

— Mais oui.

— Comment, tu le crois ? Allons donc ! Mais, est-ce que nous ne l'avons pas, la paix ? Est-ce que nous avons besoin d'un plébiscite pour la conserver ? Est-ce que tu te figures que les Allemands donnent là-dedans ? Nos paysans, à la bonne heure, on les trompe, on les endoctrine, à la cure, à la mairie, à la sous-préfecture ; mais pas un ouvrier de Paris n'est dupe de cette mauvaise comédie. Tous savent que l'Empereur et les ministres ont besoin de la guerre ; que les généraux et les officiers supérieurs la veulent. La paix est bonne pour les commerçants, les industriels, les paysans ; mais les officiers sont las de croupir dans les mêmes grades. On a déjà dégoûté les sous-officiers du métier, à force de fourrer dans l'armée des nobles, des jésuites, des cafards de toute sorte ; les troupes sont de mauvaise humeur, il leur faut de l'avancement, ou bien elles finiront par se fâcher, surtout en voyant les Prussiens prendre devant notre nez tout ce qui leur convient, sans nous en demander la permission. Tu ne comprends pas ça ? Tiens, fit-il, j'ai sommeil, allons dormir ! »

Ce soir-là, je vis que le cousin avait appris bien des choses à Paris, et qu'il en savait plus que moi sur la politique. Mais cela ne m'empêchait pas d'être indigné contre lui, car durant tout ce jour il ne m'avait causé que du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

désagrément, et je me disais qu'il était impossible de vivre avec un être aussi brutal.

Ma femme, au haut de l'escalier, avait entendu notre dispute ; malgré cela, comme nous montions, elle arriva toute riante et joyeuse au-devant de nous, tenant la chandelle et disant :

« Ah ! vous en avez raconté ce soir, vous devez en avoir assez. Venez, cousin, que je vous mène à votre chambre; tenez, la voilà ! Vous pouvez voir de votre fenêtre les bois au clair de la lune; et voici votre lit, c'est le meilleur de la maison. Le bonnet de coton est sous l'oreiller.

— C'est bon, Catherine, merci, lui répondit Georges.

— Et dormez bien, » fit-elle, en venant me retrouver.

Cette femme, pleine de bon sens, me dit alors, pendant que je me déshabillais :

« A quoi penses-tu donc, Christian, de contrarier le cousin ? un homme si riche, et qui peut nous faire tant de bien par la suite. Qu'est-ce que ça te fait, le plébiscite ? Qu'est-ce que ça peut nous rapporter ? Que le cousin dise tout ce qu'il voudra, tu dois toujours lui répondre *amen !* Songe que sa femme a des parents, et qu'elle voudra tout attirer de son côté ! Prends garde de te brouiller avec Georges ; la grande prairie au-dessous du moulin et le verger sur la côte ne se trouvent pas tous les jours dans le pas d'une vache. »

Je vis tout de suite qu'elle avait raison, et je résolus en moi-même de ne plus contrarier le cousin, qui pouvait nous valoir plus à lui seul que l'Empereur, les ministres, les sénateurs et toute la boutique ensemble ; car chacun de ces gens-là ne pensait qu'à ses propres héritages, sans s'inquiéter de nous ; et nous devions faire comme eux, puisqu'ils avaient si bien réussi à se dorer sur toutes les coutures, à s'engraisser et à vivre en joie dans ce monde, sans parler des promesses que les évêques leur faisaient pour l'autre.

Rêvant à cela, je me couchai tranquillement, et je m'endormis à la grâce de Dieu.

II

Le lendemain de bonne heure, Georges, mon fils Jacob et moi, après avoir cassé une croûte de pain et pris un verre de vin sur le pouce, nous attelâmes nos deux voitures, pour aller chercher la femme et les meubles du cousin à Lutzelbourg, au chemin de fer.

Avant d'arriver au pays, Georges avait donné l'ordre de reblanchir et de peindre sa maison du haut en bas ; il avait fait mettre des planchers neufs et remplacer les vieux bardeaux par des tuiles. Maintenant la peinture avait séché ; les portes et les fenêtres restaient ouvertes jour et nuit ; on ne pouvait rien prendre dans la maison, puisqu'elle était vide. Le cousin voyant ces choses en bon état, venait d'écrire à sa femme qu'elle pouvait amener leurs meubles de là-bas.

Nous partîmes donc vers six heures du matin ; sur la route, les gens de Hangeviller, de Metting, de Véchem, et ceux qui se rendaient au marché de la ville, chantaient et criaient :

« Vive l'Empereur ! »

Partout on avait voté *oui*, pour la paix. C'était une tromperie comme personne n'en a vu de pareille ; à la manière dont le ministre de l'intérieur, Chevandier de Valdrôme, les préfets et les gazettes du gouvernement nous avaient expliqué le plébiscite, tout le monde avait cru voter la paix.

Le cousin Georges, entendant cela, disait :

« O pauvres paysans, que je vous plains d'être si bêtes ! Que je vous plains de croire ce que vous racontent ces filous ! »

C'est ainsi qu'il appelait le gouvernement de l'Empereur, et naturellement j'en étais indigné ; mais les recommandations de Catherine me revenaient à l'esprit, et je pensais :

« Tais-toi, Christian, ne dis rien; cela vaudra mieux. »

Enfin, sur toute la route nous vîmes le même spectacle ; les soldats du 84e, en garnison à Phalsbourg, avaient l'air heureux comme des gens qui viennent de gagner le gros lot à la loterie ; leur colonel avait dit à ses hommes que ceux qui ne voteraient pas *oui*, seraient indignes de s'appeler des Français. Tous avaient voté *oui !* Un bon soldat ne connaît que sa consigne.

Ayant donc passé devant la porte de France, nous descendîmes aux Baraques et puis à Lutzelbourg. Le train de Paris venait de quitter la station; on entendait encore son sifflet sous le tunnel de Saverne.

La femme du cousin, que je ne connaissais pas encore, se tenait près des bagages, derrière la gare. En voyant arriver Georges, elle s'écria toute joyeuse :

« Ah ! c'est toi !... Et voici les cousins!... »

Elle nous embrassa de bien bon cœur, nous regardant tout étonnée, peut-être à cause de nos blouses et de nos grands feutres noirs. Mais, non ! ce ne devait pas être cela, car

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Marie-Anne Finck était native de Wasselonne, en Alsace, et les Alsaciens ont toujours eu la blouse et le grand chapeau, depuis que je me souviens. Seulement cette grande femme sèche, avec ses yeux bruns, vive et agissante comme la poudre, après avoir passé trente ans à Paris, ayant d'abord été cuisinière chez Krautheimer, dans un endroit qui s'appelle barrière de Montmartre, et puis dans cinq ou six auberges de la grande ville, pouvait bien s'étonner un peu de voir des gens simples comme nous autres, et sans doute cela lui faisait aussi plaisir.

Voilà ce que je pense.

« Les voitures sont là, ma femme, disait Georges tout réjoui. Nous allons charger le plus que nous pourrons de meubles sur la grande, et le reste sur la petite. Tu t'assoiras devant. — Tiens, regarde là-haut, c'est le château de Lutzelbourg; et cette jolie maisonnette en bois, près d'ici, toute couverte de vigne vierge, c'est un chalet, le chalet du père Hoffmann-Forty, le distillateur d'eau de noyaux ; tu connais l'eau de noyaux de Phalsbourg ! »

Il lui montrait tout.

Ensuite, nous commençâmes à charger. Le grand Yéri, qui prend les billets à la barrière et qui porte les paquets à l'omnibus de M. André, vint aussi nous prêter un coup de main. Et les deux voitures étant chargées vers midi, la cousine assise devant la première, sur une botte de paille, nous repartîmes tranquillement pour le village, où nous arrivâmes sur les trois heures.

Mais une chose me revient, que je ne veux pas oublier. Comme nous sortions de Lutzelbourg, une grande voiture de houille descendait de la côte ; son conducteur, un garçon de seize à dix-sept ans, tenait ses chevaux par la bride ; et sur la porte de la dernière maison, un petit enfant, assis à terre, regardait passer nos voitures : il était hors du chemin, ne pouvait gêner personne et restait là tout paisible, quand le garçon lui donna, sans aucune raison, un coup de fouet, qui le fit pleurer à chaudes larmes.

La cousine avait vu cela.

« Pourquoi donc ce garçon a-t-il frappé l'enfant? dit-elle.

— Ça, répondit Georges, c'est un conducteur de houille ; il vient de Sarrebruck, c'est un Prussien ; il a frappé l'enfant, parce que c'est un Français ! »

Alors la cousine voulut descendre, pour courir sur le Prussien ; elle l'appelait : « Grand lâche ! fainéant ! mauvais gueux ! Viens donc me frapper, moi ! » Et le garçon serait aussi venu l'arranger, si nous n'avions pas été là pour le recevoir ; mais il se méfiait de nous, et fouettait ses chevaux à tour de bras, se dépêchant de passer le pont et tournant la tête de notre côté, dans la crainte d'être suivi.

Je pensais en ce temps que le cousin Georges avait eu tort de dire que ce garçon en voulait aux Français, parce qu'il était Prussien ; mais j'ai reconnu plus tard qu'il avait raison, et que les Allemands nous en voulaient depuis des années sans nous le montrer, comme de véritables sournois, attendant une bonne occasion de nous le faire sentir.

« C'est encore à notre brave homme que nous devons cela ! disait Georges ; les Allemands se figurent que nous l'avons nommé empereur, pour recommencer les mauvais coups de son oncle ; et maintenant ils regardent notre plébiscite comme une déclaration de guerre. La joie de nos préfets et de nos sous-préfets prouve qu'ils n'ont pas tout à fait tort.

— Oui, criait sa femme ; mais de battre un enfant, c'est lâche !

— Bah ! n'y pensons plus, dit Georges, nous en verrons peut-être de bien pires, et que nous aurons méritées par notre bêtise... Dieu veuille que je me trompe ! »

C'est en causant de la sorte que nous arrivâmes au village.

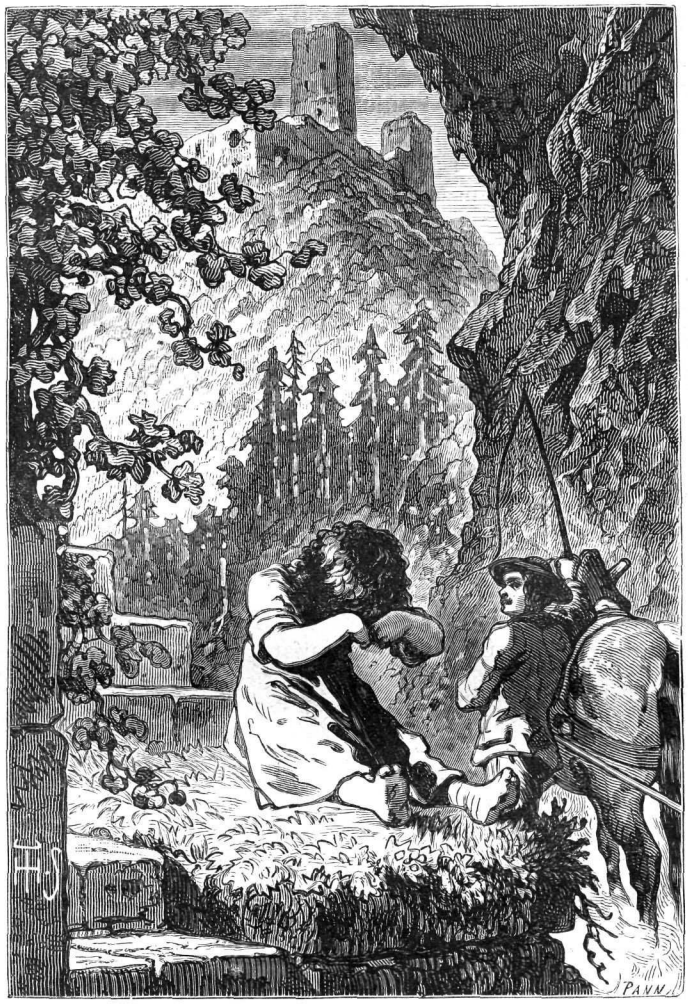
Ma femme avait préparé le dîner ; on s'embrassa, on fit connaissance, et puis on s'assit à table, on mangea de bon appétit. La cousine Marie-Anne était gaie, elle avait déjà vu leur maison en passant, et le jardin derrière, avec ses rangées de groseilliers et de pruniers en fleur.

Les deux voitures, que nous avions dételées, attendaient devant leur porte ; on apercevait, par nos fenêtres, les gens du village qui tournaient autour, regardant les caisses, tâtant la literie, et causant entre eux de cette quantité de meubles et d'effets, comme d'une affaire qui les aurait regardés.

Ils se disaient sans doute que notre cousin Georges Wéber et sa femme étaient des gens riches, qui méritaient la considération de tout le pays ; et moi-même, avant d'avoir vu ces grandes caisses, je n'aurais jamais cru qu'ils possédaient tant de choses en propre.

Cela montrait que ma femme avait bien fait de me prévenir d'avoir des égards pour le cousin ; elle en avait aussi prévenu notre fille Grédel ; et quant à Jacob, c'est un garçon rempli de bon sens, qui réfléchit à tout, et qui n'a pas besoin qu'on lui dise ce qu'il faut faire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il a frappé l'enfant... (Page 11.)

Mais ce qui nous étonna bien autrement, ce fut de voir arriver, sur les trois heures et demie, deux autres grandes voitures du côté de Véchem et d'entendre le cousin s'écrier :

« Voici mon vin de Barr ! »

Avant de venir à Rôthalp, il était allé lui-même à Barr, en Alsace, goûter de tous les crus et faire ses marchés.

« Allons, Christian, dit-il en se levant, nous n'avons pas de temps à perdre pour décharger tout cela jusqu'au soir. Prends tes pinces et ton marteau ; tu dois avoir aussi des cordes et une échelle pour descendre les tonneaux à la cave. »

Jacob courut chercher ce qu'il fallait.

Nous sortîmes tous ensemble, ma femme, ma fille, le cousin, tout le monde ; Frantz, mon garçon, resta seul au moulin ; et l'on se mit à déclouer les caisses, à porter les meubles dans la maison : des commodes, des armoires, des bois de lit, et des quantités d'assiettes, de plats, de soupières, etc., qu'on portait tout de suite à la cuisine.

Le cousin commandait :

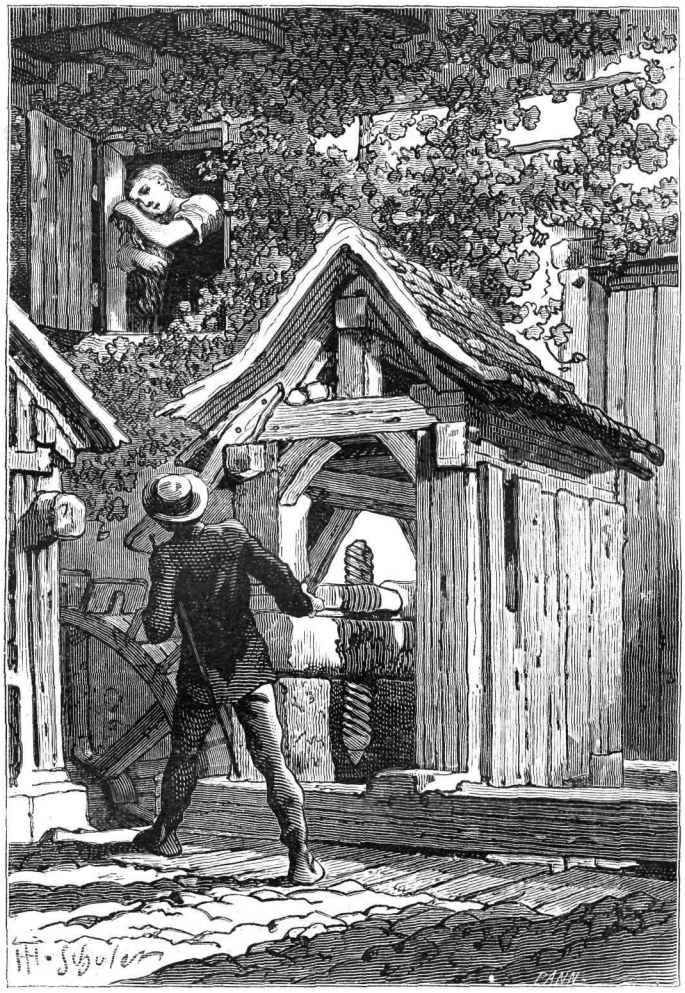
« Posez ça dans ce coin ! Mettez ça dans l'autre ! »

Les voisins aussi nous aidaient, par curiosité. Tout allait rondement.

Et là-dessus les voitures de Barr arrivèrent. Il fallut les faire attendre. Nos femmes avaient déjà monté les lits et placé le linge dans les armoires.

Vers sept heures, tout étant en ordre dans la maison, on pensait pouvoir se reposer jus-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Grédel qui se peignait les cheveux... (Page 17.)

qu'au lendemain ; mais Georges nous dit, en retroussant ses manches :

« Maintenant, camarades, voici le gros ouvrage ; moi, je ne m'endors jamais sur le rôti. Que les hommes de bonne volonté m'aident à décharger les tonneaux, car les voituriers veulent retourner en ville, et je leur donne raison. »

Aussitôt la cave fut ouverte, l'échelle posée à la première voiture, la lanterne allumée ; et jusqu'à onze heures, on ne fit que décharger le vin, rouler les tonneaux, les descendre avec mes cordes et les mettre en place.

Je n'ai jamais vu travailler comme ce jour-là.

Seulement après onze heures, le cousin Georges, voyant tout arrangé comme il le voulait, parut content ; il mit la première tonne en perce, remplit un broc de vin, et dit :

« Que les travailleurs arrivent ; nous allons boire un bon coup, et puis nous irons nous coucher ! »

On referma la cave, on se rafraîchit dans la grande salle ; et tous, les uns après les autres, en ayant assez, allèrent dormir chez eux, sur le coup de minuit.

Tout le village s'étonnait de voir comme ces Parisiens travaillaient ; on ne parlait plus que d'eux. — Tantôt le cousin avait acheté les fumiers de la gendarmerie ; tantôt il avait fait marché pour drainer ses terres basses en automne ; et puis il bâtissait une étable, une buanderie derrière sa maison, une distillerie au fond de sa cour, il agrandissait encore ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

caves, déjà les plus belles du pays... Fallait-il qu'il eût de l'argent!

S'il n'avait pas payé comptant l'architecte, l'ouvrier, le maçon, on aurait cru qu'il se ruinait. Mais il n'avait jamais besoin de deux liards, et son notaire lui faisait toujours bonne mine, le saluant de loin et l'appelant « mon cher monsieur Wéber. »

Une seule chose ennuyait Georges : tout de suite en arrivant, il avait demandé à la préfecture la permission d'ouvrir son cabaret : *A la Pomme de pin.* Il avait même écrit trois lettres à Sarrebourg et ne recevait aucune réponse. Matin et soir, en me voyant passer avec mes voitures de grains et de farine, il me criait par la fenêtre :

« Hé! Christian! arrive un peu! »

Et ne me parlait que de cela; même il venait m'ennuyer à la mairie, pour mettre ma signature et le cachet sur ses lettres, avec des attestations de bonnes vie et mœurs, et l'on ne répondait rien du tout.

Un soir que j'étais à signer le registre des actes dressés dans la semaine par le maître d'école, il entre comme à l'ordinaire et me dit:

« Encore rien?

— Non, cousin, je ne sais pas ce que cela signifie.

— Bon, dit-il en s'asseyant à la place du secrétaire, donne-moi du papier, que j'écrive encore une fois, et puis nous verrons. »

Il était pâle de colère et se mit à écrire, en lisant tout haut :

« Monsieur le sous-préfet,

« Je vous ai demandé l'autorisation d'ouvrir un cabaret à Rôthalp. J'ai même eu l'honneur de vous écrire trois lettres sur ce chapitre, et vous ne m'avez pas répondu. Répondez-moi : oui ou non! Quand on paye les gens, et qu'on les paye bien, ils doivent remplir leur service.

« Monsieur le sous-préfet, j'ai l'honneur de vous saluer.

« GEORGES WÉBER,

« Ancien sergent d'infanterie de marine. »

En écoutant cette lettre, les cheveux m'en dressaient sur la tête.

« Cousin, n'envoie pas cela, lui dis-je, le sous-préfet serait capable de te faire arrêter.

— Bah! fit-il, vous autres paysans, vous avez l'air de regarder ces messieurs comme de petits bon Dieu ; ils vivent pourtant de notre argent, c'est nous qui les payons ; ils sont nos employés et rien de plus. Voyons, Christian, veux-tu mettre ton cachet là-dessus!»

Alors, malgré tout ce que pourrait dire ma femme, je lui répondis :

« Georges, au nom du ciel! ne me demande pas ça... Je serais sûr de perdre ma place.

— Quelle place? Ta place de maire, dit-il, où l'on reçoit les ordres d'un sous-préfet, qui reçoit les ordres d'un préfet, qui reçoit les ordres d'un ministre qui fait tout ce que veut notre *honnête homme!* J'aimerais mieux être hardier, que d'avoir une place pareille. »

Le maître d'école, qui se trouvait là, tombait des nues, ses bras pendaient jusqu'au bas de sa chaise, et il regardait le cousin en ouvrant de grands yeux, comme on regarde un fou dangereux.

Moi, j'étais aussi sur les épines d'entendre prononcer des paroles semblables dans la mairie, et je finis par lui dire que j'aimerais mieux aller moi-même à Sarrebourg, demander la permission, que de mettre le cachet sur sa lettre.

« Alors nous irons ensemble », fit-il.

Mais je vis bien que s'il parlait de cette façon à M. le sous-préfet, il nous ferait empoigner tous les deux, et je lui dis que j'irais tout seul, parce que cela me gênerait.

« Eh bien! c'est bon, je veux bien, dit-il; mais tu me raconteras tout ce que le sous-préfet t'aura répondu. »

Il déchira sa lettre et nous sortîmes ensemble.

Je n'ai jamais passé de plus mauvaise nuit que celle-là. Ma femme me répétait que notre cousin Georges passait avant le sous-préfet et l'Empereur, qui se moquaient de nous ; que l'Empereur avait aussi des cousins qui voulaient hériter de lui, et que chacun devait tenir à ses héritages.

Le lendemain, quand je partis pour Sarrebourg, tout s'embrouillait dans ma tête, et je pensais que le cousin et sa femme auraient bien fait de rester à Paris, plutôt que de venir nous troubler tous, lorsque nous étions si tranquilles ; quand chacun payait ses impositions et contributions; que chacun votait comme on voulait à la sous-préfecture ; qu'on n'entendait jamais une parole plus haute que l'autre au cabaret ; qu'on assistait régulièrement à la messe et aux vêpres ; que les gendarmes n'avaient qu'à passer une fois par semaine au village, pour maintenir tout en ordre; et que moi, Christian Wéber, j'étais considéré, respecté ; que lorsque j'avais dit un mot, tous les honnêtes gens disaient :

« C'est la vérité!... M. le maire pense comme ça! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Oui, toutes ces choses et beaucoup d'autres me passaient par l'esprit, et je maudissais le cousin en moi-même.

Voilà comme nous étions dans tout le pays ! Je ne sais pas encore aujourd'hui par quel moyen les autres nous avaient rendus si bêtes. Enfin, nous l'avons payé cher, et cela doit profiter à nos enfants.

A Sarrebourg, il fallut attendre jusqu'à deux heures, pour voir M. le sous-préfet, qui déjeunait avec MM. les conseillers d'arrondissement, en l'honneur du plébiscite. Cinq ou six maires des environs attendaient comme moi; nous voyions passer dans l'allée les grands plats de poisson et de gibier, malgré la fermeture de la chasse et de la pêche, et puis les paniers de vin, et nous entendions nos conseillers rire : « Ha ! ha ! ha ! » Ils s'amusaient joliment.

A la fin, M. le sous-préfet sortit ; il avait bien déjeuné.

« Ah ! c'est vous, messieurs, dit-il; entrez... entrez un instant au bureau. »

Et nous restâmes encore un bon quart d'heure au bureau. M. le sous-préfet vint alors se débarrasser des maires, qui demandaient différentes choses pour leurs villages. Il avait l'air joyeux et accordait tout; finalement, les autres étant expédiés, il me dit :

« Ah ! monsieur le maire, je sais pourquoi vous êtes venu : vous venez me demander pour le nommé Georges Wéber l'autorisation d'ouvrir un cabaret à Rôthalp. Eh bien, c'est impossible ! Ce Georges Wéber est un républicain ; il a déjà fait de l'opposition au plébiscite ; vous auriez dû m'en prévenir, et vous l'avez ménagé, parce qu'il est votre cousin. On donne des autorisations de tenir cabaret à des gens sérieux, dévoués à Sa Majesté l'Empereur, et qui surveillent leurs pratiques ; mais on n'en donne jamais à des gens qu'il faut surveiller eux-mêmes. Vous devez savoir cela. »

Aussitôt je compris que mon adjoint, Placiard, nous avait dénoncés ! Cet être plat, sec, ne faisait que rédiger pétition sur pétition, pour demander des places, des pensions, des bureaux de tabac, des décorations pour lui et son honnête famille, parlant sans cesse de ses services, de son dévouement à la dynastie et de ses titres ; ses titres étaient les dénonciations qu'il envoyait à la sous-préfecture, et, pour dire la vérité, dans ce temps-là c'étaient les meilleurs.

L'indignation me prit, mais je ne dis rien, et j'ajoutai seulement quelques mots en faveur du cousin Georges, assurant M. le sous-préfet qu'on avait menti sur son compte, qu'il ne fallait pas tout croire, etc. Lui bâillait dans sa main; et comme les conseillers d'arrondissement riaient au jardin de la sous-préfecture, il se leva et me dit très-poliment :

« Monsieur le maire, vous connaissez ma réponse. D'ailleurs vous avez déjà trois cabarets dans votre village; quatre, ce serait trop. »

Il était inutile après cela de rester ; je le saluai donc, ce qui lui fit plaisir, et je retournai tranquillement à Rôthalp.

Le même soir, j'allai raconter à Georges, mot à mot, la réponse de M. le sous-préfet. Au lieu de se fâcher, comme j'aurais cru, le cousin m'écouta paisiblement; sa femme seule criait contre la mauvaise race; elle ne respectait pas les sous-préfets dans ses propos ; mais Georges, qui fumait tranquillement sa pipe, après souper, prit la chose très-bien.

« Ecoute, Christian, me dit-il. D'abord, je te remercie pour ce dérangement. Tout ce que tu me racontes, je le savais d'avance, mais je ne suis pas fâché d'en être sûr. J'aurais pourtant souhaité que ce monsieur eût reçu ma lettre. A cette heure, puisqu'on me refuse l'autorisation de vendre quelques verres de vin en détail, je vendrai du vin en gros. J'ai déjà ma provision de vin blanc; pas plus tard que demain, je vais à Nancy ; j'achète une petite voiture et un bon cheval; de là, je me rends à Thiaucourt, et je fais mes provisions de vin rouge. Après ça je me promène à droite, à gauche dans le pays, et je place mon vin par deux, trois, six hectolitres, selon la solvabilité des gens. Au lieu d'avoir un cabaret, j'en aurai vingt. Il me faut du mouvement. Avec mon auberge, Marie-Anne aurait été forcée de faire encore de la cuisine; elle en a bien assez !

— Oh ! oui, dit-elle, depuis trente ans, j'en ai fait des plats de choucroute et de saucisses, chez Krautheimer, à Montmartre, et chez Auber, dans le Cloître Saint-Benoît.

— Justement, dit Georges, maintenant tu n'en feras plus; tu surveilleras nos récoltes : la rentrée des foins, des fruits, des pommes de terre ; nous toucherons nos rentes, et moi j'irai courir, avec mon petit cheval, de village en village; M. le sous-préfet saura que Georges Wéber peut se passer de lui ! »

En écoutant cela, j'appris qu'ils avaient encore des rentes par-dessus le marché, et je pensai que le cousin avait raison de se moquer de tous les sous-préfets du monde.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il me reconduisit jusque dehors, en me serrant la main, et je me dis en moi-même que c'était une véritable abomination de refuser la permission d'ouvrir un cabaret à des gens de bien, quand on donnait cette permission à des Nicolas Ritter et à des André Kreps, que leurs propres femmes appelaient leurs meilleures pratiques, parce qu'ils tombaient sous la table tous les soirs et qu'il fallait les porter au lit.

D'un autre côté, je reconnus que cela valait mieux pour moi, car si les gendarmes avaient trouvé Georges en contravention, il aurait fallu verbaliser et me brouiller avec le cousin. De cette manière tout était bien, le commerce en gros ne regardant que les rats de cave.

Tout ce que Georges m'avait dit, il le fit le lendemain. A six heures il gagnait déjà le chemin de fer; et cinq ou six jours après, il revenait de Nancy sur son propre char à bancs, attelé d'un bon cheval de cinq à six ans, dans toute sa force. Le char à bancs était neuf; on pouvait y boucler un petit soufflet par le mauvais temps; et l'on pouvait l'enlever, pour conduire le vin ou ramener les tonneaux vides, quand c'était nécessaire.

Le vin de Thiaucourt suivait; Georges le mit tout de suite en cave, après avoir payé la facture et réglé le compte du voiturier. — J'étais là!

Quant à savoir combien d'hectolitres il avait alors à la maison, ce serait difficile, à moins d'ouvrir ses livres; mais pas un marchand de vin des environs et même de la ville n'aurait pu se vanter d'avoir une cave montée comme la sienne, en bonnes qualités de vin, à tous les prix, rouge et blanc, d'Alsace et de Lorraine.

Vers ce temps, il me fit venir avec mon fils Jacob, pour dresser la liste des gens solvables. Il écrivait en nous demandant :

« Combien peut-on donner à celui-ci?

— Tant.

— Combien à celui-là?

— Tant. »

Dans une après-midi, nous avions passé tous les aubergistes et les cabaretiers en revue, de Droulingen aux Quatre-Vents, des Quatre-Vents à Dabo. Jacob et moi nous connaissions ce qu'ils valaient jusqu'au centime, car celui qui paye bien sa farine paye bien son vin, et ceux qui se font tirer l'oreille par le meunier ne se pressent pas d'ouvrir leur bourse à d'autres.

Ainsi s'arrangeait le cousin.

Il prit un garçon du pays, le fils du tonnelier Gros, pour conduire, et lui-même se chargea de vendre.

Depuis ce moment, on voyait tous les matins Georges traverser Rôthalp au trot, et son garçon passer avec des chargements.

Le cousin avait aussi l'idée de distiller en hiver; il achetait toutes les vieilles futailles de rencontre, pour serrer les fruits qu'il espérait obtenir à bon marché sur la fin de l'automne; il faisait une grande provision de bois. Tous ceux du pays n'avaient qu'à le regarder faire, pour apprendre quelque chose; mais chez nous, les gens se croient plus malins que leurs voisins, et cela ne les rend pas plus riches.

Enfin, comme on voit, le commerce de Georges Wéber prenait une bonne tournure. Tous les jours en revenant de sa tournée, soit à Saverne, soit à Phalsbourg, il arrêtait sa voiture devant ma porte, et venait me trouver au moulin, en me criant :

« Hé! bonsoir, Christian, comment ça va-t-il aujourd'hui? »

Nous entrions derrière, dans la chambre, à cause du bruit et de la poussière, et nous causions du prix des grains, du bétail, du fourrage, et de tout ce qui peut intéresser des gens de notre position.

Ce qui l'étonnait le plus, c'était la quantité d'Allemands que l'on rencontrait dans la montagne et en plaine.

« Je ne vois que ça, disait-il : des bûcherons, des garçons brasseurs, des tonneliers, des charbonniers, des photographes, des entrepreneurs. Je parie, Christian, que ton garçon Frantz est aussi un Allemand?

— Oui, il est du grand-duché de Bade.

— Comment cela se fait-il? disait Georges; qu'est-ce que cela signifie?

— Ce sont de bons ouvriers; et puis, ils se louent à moitié prix.

— Et les nôtres, qu'est-ce qu'ils deviennent?

— Ah! tu comprends, cousin, ça les regarde.

— Je comprends, disait-il, que nous filons un mauvais coton. A Paris déjà, cette quantité d'Allemands : balayeurs, garçons de magasin, tailleurs d'habits, cordonniers, traîneurs de charrettes, teneurs de livres, professeurs de toutes sortes, m'étonnait; et, depuis Sadowa, cela redouble... Plus ils ont gagné de terrain, plus leurs regards s'étendent ailleurs. Quel avantage avons-nous d'être Français, de payer chaque année des contributions plus fortes, d'envoyer nos enfants tirer à la conscription et faire leur congé; de supporter

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toutes les charges de l'État, tous les ennuis des préfets, des sous-préfets, des commissaires de police et les vexations des simples mouchards, si ces gens-là, qui ne supportent rien du tout, ont les mêmes avantages que nous, et même de plus grands, puisqu'on renvoie les nôtres pour les placer, et qu'ils font baisser, par leur grand nombre, le prix de la main-d'œuvre ? Cela profite aux fabricants, aux entrepreneurs, aux bourgeois, mais la grande masse en devient misérable. Je n'y comprends rien. Il faut que nos braves gens de là-haut perdent la tête; si cela continue, les travailleurs ne tiendront plus à la patrie, qui se moque d'eux; et ces Allemands, qu'on favorise et qui nous exècrent, nous mettront tout doucement à la porte de chez nous. »

Ainsi parlait le cousin, et je n'avais rien à lui répondre.

Mais en ce temps j'éprouvai de grands ennuis, et quoique cette affaire me regarde seul, il faut que je vous en parle.

Depuis l'arrivée de Georges, ma fille Grédel, au lieu de surveiller nos affaires, comme autrefois, de laver le linge, de traire les vaches, etc., était toute la sainte journée chez Marie-Anne. Jacob s'en plaignait, et disait :

« Qu'est-ce qu'elle fait donc là-bas ? Il faudra bientôt que je prépare la lessive, que j'étende le linge sur les haies et que je batte le beurre. Est-ce que Grédel ne pourrait pas faire son ouvrage? Est-ce qu'elle nous prend pour ses domestiques? »

Il avait bien raison, mais Grédel ne s'est jamais gênée; elle n'a jamais eu de considération que pour elle-même. Là-bas elle était avec la femme de Georges, qui lui parlait du matin au soir de Paris, des grandes places, des marchés, du prix des œufs et de la viande, de ce que l'on payait à la barrière, de ceci, de cela ; de la cuisine, qu'est-ce que je sais moi?

Marie-Anne aimait sa société ; mais cela m'arrangeait d'autant moins, que Grédel avait depuis quelque temps un amoureux au village, et que, dans ces cas-là, le meilleur est toujours de garder sa fille à la maison et d'avoir l'œil sur elle.

C'était un simple commis des carrières de Vilsberg, un ancien sergent de canonniers, Jean-Baptiste Werner, qui osait se permettre de jeter les yeux sur notre fille. Nous n'avions rien à dire contre ce garçon, c'était un grand bel homme, sec, les yeux hardis, les moustaches brunes, et qui faisait très-bien son service à la carrière du père Heitz; mais il ne gagnait que ses trois francs par jour, et l'on pense bien que la fille de Christian Wéber n'était pas faite pour un garçon qui ne gagne que ses trois francs; non, cela ne pouvait pas aller!

Malgré cela, j'avais vu bien des fois ce Jean-Baptiste Werner, le matin quand il allait à l'ouvrage, son mètre sous le bras, s'arrêter près de l'écluse, — comme pour regarder les canards et les oies qui se baignaient dans la vanne, ou les poules qui se promenaient autour du coq, sur le fumier, — et en même temps Grédel, qui se peignait les cheveux lentement à sa fenêtre, devant le petit miroir. J'avais aussi vu qu'ils se disaient bonjour de loin, et que ce commis-là devenait tout pâle en apercevant notre fille; et même j'avais été forcé de prévenir Grédel d'aller se peigner ailleurs, ou de fermer sa fenêtre quand l'autre passait.

Voilà simplement la chose!

Ce garçon m'ennuyait. Ma femme était aussi sur ses gardes.

Vous devez comprendre maintenant pourquoi j'aurais mieux aimé voir notre fille chez nous que chez le cousin; mais il était difficile de lui défendre d'aller là; Georges et sa femme auraient pu se fâcher, et cela nous mettait dans l'embarras.

Par bonheur, en ce même temps, le fils aîné du père Heitz, le maître de la carrière, demanda Grédel en mariage.

Depuis longtemps M. Mathias Heitz fils venait les dimanches, de Vilsberg, à la brasserie du *Cruchon-d'or*, s'amuser avec Jacob, comme lorsqu'on a des projets sur une famille. C'était un beau garçon, bien nourri, les joues et les oreilles rouges, et toujours bien habillé, avec des gilets en velours et des breloques à sa montre; enfin, un garçon comme une fille de bons sens peut s'en souhaiter un pour mari.

Il avait aussi du bien ; c'était l'aîné de cinq enfants; j'estimais que sa part pourrait bien monter de quinze à vingt mille livres, après la mort des parents.

Eh bien! ce garçon-là demanda Grédel en mariage, et tout de suite Jacob, ma femme et moi, nous fûmes d'accord pour consentir.

Ma femme pensa seulement qu'il fallait aussi consulter le cousin Georges et Marie-Anne. Grédel était justement chez eux quand j'y allai avec Catherine; et voilà qu'en entendant parler de cela, elle se mit à fondre en larmes, et à dire qu'elle aimerait mieux mourir que de se marier avec Mathias Heitz. Vous pensez si nous étions indignés. Ma femme voulait lui donner des soufflets ; mais le cousin se fâcha, et dit qu'on ne doit jamais forcer une fille à se marier malgré elle, parce que cela fait de mauvais ménages. Ensuite il nous conduisit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans l'allée, en disant qu'il se chargeait lui-même de voir cette affaire; qu'il fallait prendre des informations, et dire au garçon qu'on lui demandait un mois de réflexion.

Nous ne pouvions pas lui refuser cela. Grédel ne voulait plus revenir chez nous ; la cousine nous pria de ne pas la tourmenter; il fallut bien faire ce qu'ils voulaient, et c'est encore un des plus grands ennuis que j'aie eus dans ma vie ; je pensais :

« Maintenant, tu ne peux plus donner ta fille à qui tu veux; c'est une véritable abomination ! »

Je m'en voulais à moi-même d'écouter le cousin; mais tout cela n'empêcha pas Grédel de rester chez eux toute une semaine; de sorte qu'il fallut engager une femme de journée, et que Jacob criait que Grédel n'avait pu lui faire de plus grand affront, que de refuser son meilleur camarade, un garçon riche, qui payait hardiment dix, quinze et vingt chopes à la société, sans tourner la main.

Il n'en parla pourtant jamais au cousin Georges, qu'il respectait à cause de l'héritage, et dont les paroles brusques le confondaient.

A la fin, ma femme trouva que Grédel restait trop longtemps hors de chez nous; les gens du village auraient fini par en causer; j'allai donc voir Georges un soir, pour lui demander ce qu'il avait appris sur le fils de Heitz.

C'était après souper. Grédel, en me voyant entrer, sortit tout de suite dans la cuisine, et le cousin me dit franchement :

« Ecoute, Christian, voici la chose en deux mots : Grédel en aime un autre.

— Qui ça?

— Jean-Baptiste Werner.

— Le commis du père Heitz, le fils du forestier Werner, qui n'a jamais eu que des pommes de terre à manger, c'est celui-là qu'elle aime ! Qu'il arrive, le gueux... qu'il vienne me la demander ; je le jette en bas de l'escalier! Et Grédel me donne un pareil chagrin !... Ah! je n'aurais jamais cru cela d'elle... »

J'avais envie de pleurer.

« Voyons, me dit le cousin, il faut être raisonnable...

— Raisonnable !... mais elle mérite que je lui torde le cou ! »

J'entrais en fureur ; j'aurais voulu la tenir! heureusement elle était allée au jardin, et Georges me retenait; il me força de me rasseoir, et me dit :

« Qu'est-ce que ce Mathias Heitz? Un gros benêt qui ne sait rien, que jouer aux cartes et boire des chopes. On l'a mis au collége de Phalsbourg, chez M. Perrot, comme tous les garçons de gens aisés du pays; il est resté trois ans dans la même classe; maintenant il fait le monsieur, il se promène en char à bancs avec des gilets à fleurs et des breloques; il serait incapable de gagner deux liards, et le vieux voudrait s'en débarrasser en le mariant. J'ai pris mes informations : il a peut-être quinze à vingt mille francs à prétendre un jour; mais qu'est-ce que quinze mille francs pour un imbécile? Il les mangera, il les boira; il en a déjà peut-être avalé la moitié!... Et s'il vient des enfants, qu'est-ce que quinze, et même vingt mille francs à partager entre cinq ou six ? Dans le temps, quand les filles recevaient un trousseau pour dot, et que l'aîné des garçons succédait au père, tout marchait encore; il ne fallait pas grand talent pour continuer un commerce bien établi, ou suivre un métier de père en fils; mais aujourd'hui l'esprit et le bon sens passent d'abord. Le grand-père Heitz était un homme laborieux; il a gagné de l'argent; son fils Mathias n'a pas ajouté un liard à son bien; et le petit-fils n'a pas un grain de bon sens...

— Et l'autre?... l'autre n'a rien du tout...

— L'autre, Jean-Baptiste Werner, est un brave garçon qui fait son service chez Heitz; c'est lui qui sait tout, qui mène tout, qui reçoit les commandes, qui s'arrange pour le voiturage, pour les expéditions par le chemin de fer. Heitz met l'argent en poche, et Werner a tout le travail, faute d'une petite avance pour s'établir lui-même. Il a fait un congé; j'ai vu ses états de service, en Afrique, au Mexique; ils sont excellents : à ta place, je lui donnerais Grédel.

— Jamais ! criai-je en tapant sur la table, j'aimerais mieux la jeter à l'eau ! »

La moitié des verres étaient à terre, en morceaux, mais le cousin ne se fâcha pas.

« Eh bien, Christian, dit-il, tu as tort... Réfléchis !... Grédel va rester ici. Je réponds d'elle... Tu ne peux l'emmener en ce moment ; vous seriez capable de la maltraiter, et puis vous vous en repentiriez...

— Qu'elle reste tant qu'elle voudra, lui dis-je en prenant mon chapeau ; qu'elle ne reparaisse plus devant mes yeux ! »

Et je sortis.

Jamais je n'avais eu de colère ni de chagrin pareils ; à la maison, je n'osai même pas raconter ce que j'avais appris ; mais Jacob s'en doutait, et comme le lendemain Werner s'arrêtait devant le moulin, il lui montra la fourche en criant :

« Arrive !... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'autre fit semblant de ne pas l'entendre, et continua son chemin.

Il fallut pourtant à la fin tout dire à ma femme, qui parut d'abord indignée ; mais elle se consola vite, et me dit :

« Eh bien, puisque Grédel ne veut pas du fils Mathias, nous garderons nos cent louis, et nous n'aurons pas besoin non plus de louer une nouvelle servante ; j'aime autant cela, car on ne peut pas se fier aux étrangers dans une maison.

— Oui ; mais comment déclarer à Mathias Heitz que Grédel refuse son garçon ?

— Oh ! ne t'inquiète pas, Christian, dit-elle, laisse-moi faire ; ne nous brouillons pas avec le cousin Georges, voilà le principal. Je dirai que Grédel est encore trop jeune pour se marier ; c'est ce qu'on dit toujours et les autres n'ont rien à répondre. »

Catherine me tranquillisa de la sorte.

Mais cette affaire me trottait toujours dans la tête, quand il arriva des choses extraordinaires, auxquelles nous étions loin de nous attendre, et qui devaient nous faire pousser des cheveux gris, comme à beaucoup d'autres.

III

Un matin, M. le secrétaire du sous-préfet m'écrivit de venir à Sarrebourg. De temps en temps nous recevions l'ordre, comme les juges de paix, d'aller raconter à la sous-préfecture ce qui se passait chez nous.

Je me dis aussitôt, en recevant cette lettre, qu'il allait être question de notre dernier comice agricole, qui n'avait pas encore délivré tous les prix remportés par les oies et les poules quelques semaines avant.

Les gazettes de Paris parlaient bien depuis trois ou quatre jours d'un prince de Hohenzollern, qui venait d'être nommé roi d'Espagne, mais qu'est-ce que cela pouvait nous faire, à nous autres de Rôthalp, d'Illingen, de Droulingen, de Henridorf, d'apprendre que le roi d'Espagne s'appelait Hohenzollern ou autrement ?

Dans mon idée, ce ne devait pas être de cette affaire-là que M. le sous-préfet voulait me parler, mais de l'ancien ou d'un nouveau comice ; ou de quelque chose qui nous regardait particulièrement. L'idée du chemin vicinal et des cloches me venait aussi ; c'était peut-être pour cela qu'on me faisait venir.

Enfin, je prends mon bâton et je pars pour Sarrebourg.

En arrivant là-bas, je vis la grande rue pleine de maires, de commissaires et de juges de paix. L'hôtel de la mère Adler et toutes les auberges du voisinage n'avaient plus de place.

Je me dis alors que, bien sûr, nous allions apprendre du nouveau, comme par exemple une fête dans le genre du passage de Leurs Majestés l'Impératrice et le Prince Impérial, quatre ans avant, à Nancy, pour célébrer la réunion de la Lorraine à la France. Là-dessus je vais à la sous-préfecture, où se trouvaient déjà plusieurs maires des environs, qui causaient à la porte. Ils parlaient du prix des grains, de la cherté du fourrage ; on les appelait les uns après les autres.

Au bout d'une demi-heure, mon tour arrive ; on appelle M. Christian Wéber, et j'entre en tirant mon chapeau.

M. le sous-préfet et son secrétaire, la plume sur l'oreille, étaient là ; le secrétaire se met à tailler sa plume, et M. le sous-préfet me demande ce qui se passe au pays.

« Au pays ? monsieur le sous-préfet, rien du tout. Nous avons une grande sécheresse, depuis six semaines il n'est pas tombé d'eau ; les pommes de terre sont petites et...

— Ce n'est pas cela, monsieur le maire ; qu'est-ce qu'on pense du prince de Hohenzollern et de la couronne d'Espagne ? »

En entendant cela, je me grattai la tignasse, en me disant :

« Qu'est-ce que tu vas répondre maintenant ? Qu'est-ce que tu dois dire ? »

M. le sous-préfet alors me demanda :

« Quel est l'esprit de votre population ? »

L'esprit de notre population ! Comment sortir de là ?

« Voyez-vous, monsieur le sous-préfet, lui dis-je, dans nos villages, les gens n'ont pas beaucoup d'esprit ; ils ne lisent pas les gazettes...

— Enfin, qu'est-ce qu'on pense de la guerre ?

— Quelle guerre ?

— Mais si nous avions la guerre avec les Allemands, est-ce que les gens seraient contents ? »

Je commençais seulement à comprendre un peu, et je dis :

« Vous savez, monsieur le sous-préfet, que nous avons voté le plébiscite pour avoir la paix, parce que tout le monde aime le commerce et la tranquillité chez nous ; on ne demande que du travail, et...

— Bon... bon... c'est clair, fit-il, nous voulons tous la paix : Sa Majesté l'Empereur, Sa Majesté l'Impératrice, tout le monde aime la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Au pays, monsieur le sous-préfet, rien du tout. (Page 19.)

paix... Mais si on nous attaque ; si le comte de Bismark, le roi de Prusse nous attaquent?...

— Alors, monsieur le sous-préfet, on sera bien forcé de se défendre comme on pourra, par tous les moyens, avec des fourches, avec des bâtons...

— Mettez ça, monsieur le secrétaire, écrivez ça. C'est bien, monsieur le maire... J'en étais sûr d'avance, dit M. le sous-préfet en me donnant la main, vous êtes un brave homme. »

J'en avais les larmes aux yeux. Il me reconduisit jusqu'à la porte, en me disant :

« Vous avez un excellent esprit ; dites cela chez vous, à vos populations. Dites-leur que nous voulons la paix, que nous ne pensons qu'à la paix ; que Sa Majesté et Leurs Excellences les ministres ne veulent que la paix ; mais que la France ne peut supporter les injures d'une puissance ambitieuse. Communiquez votre ardeur au village de Rôthalp... C'est bien ! c'est très-bien !... Au revoir, monsieur le maire, au revoir ! »

Je sortis tout étonné, un autre maire entra, et je pensai :

« Comment, ce Bismark veut nous attaquer. Ah ! le gueux ! »

Mais je ne savais pas encore ni pourquoi ni comment.

Je me rendis à l'hôtel de la mère Adler, demander du pain, du fromage et une chopine de vin blanc, selon mon habitude avant de partir. Et là, j'entendis ces messieurs les employés : contrôleurs, percepteurs, juges, re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je les aurais étranglés net. (Page 25).

ceveurs, réunis dans la grande salle, qui racontaient que les Prussiens voulaient nous envahir ; qu'ils avaient déjà pris la moitié de l'Allemagne ; et qu'ils voulaient maintenant nous mettre l'Espagne sur le dos, pour enlever le reste, comme ils avaient mis l'Italie sur le dos des Autrichiens avant Sadowa.

Tous les maires qui se trouvaient là disaient la même chose ; ils avaient tous répondu qu'on se défendrait, si l'on nous attaquait, car les Lorrains et les Alsaciens n'ont jamais été les derniers pour se défendre, chacun sait cela.

J'écoutais toujours ; finalement, ayant payé ma consommation, je sortis pour retourner à la maison.

J'étais déjà hors de Sarrebourg, et je marchais depuis une bonne demi-heure dans la poussière, rêvant à toutes ces choses, lorsque j'entendis une voiture galoper derrière moi ; je me retourne : c'était le cousin Georges, sur son char à bancs, ce qui me fit bien plaisir.

« Tiens, c'est toi, cousin? dit-il en s'arrêtant.

— Oui, j'arrive de Sarrebourg, et je ne suis pas fâché de te rencontrer, car il fait terriblement chaud.

— Eh bien, monte, dit-il en riant. Il paraît que vous avez eu grande réunion aujourd'hui; j'ai vu les auberges pleines de maires. »

J'étais monté, je venais de m'asseoir, et la voiture recommençait à trotter.

« Oui, lui dis-je, et c'est une drôle de chose, tu ne devinerais jamais pourquoi nous sommes allés chez le sous-préfet?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Pourquoi ? »

Alors je lui racontai tout en détail, m'indignant contre ce gueux de Bismark, qui voulait nous envahir, et qui venait d'inventer son Hohenzollern, pour nous pousser à bout.

Georges m'écoutait. A la fin, il me dit :

« Mon pauvre Christian, le sous-préfet a eu raison de t'appeler un brave homme ; et tous ces autres maires que j'ai vus là-bas, avec leurs nez rouges, sont aussi de braves gens ; mais veux-tu savoir ce que je pense de tout ça ?

— Qu'est-ce que tu penses, Georges ?

— Eh bien, je pense qu'on vous mène comme des ânes, par le licou. Ce sous-préfet va faire son rapport au préfet, le préfet au ministre, et le ministre à l'Empereur. Ils savent tous que l'Empereur souhaite la guerre, parce qu'il en a besoin pour sa dynastie...

— Comment ! il en a besoin, Georges ?

— Sans doute, malgré tout ce qu'on a fait, quarante-cinq mille soldats ont voté contre le plébiscite : l'armée tourne contre la dynastie ; il n'y a plus d'avancement ; les médailles, les croix, les grades ont été donnés en masse dans les commencements ; maintenant tout est arrêté ; les sous-officiers en bas n'espèrent plus passer, parce qu'on remplit l'armée de nobles, de jésuites qui sortent des écoles de la sainte congrégation ; on ne voit plus à l'Annuaire que des *de ;* les soldats, qui viennent du peuple, commencent à comprendre qu'on veut les remettre sous l'éteignoir, ils sont de mauvaise humeur. Mais la guerre peut tout raccommoder, il faut quelques batailles, pour donner du jour aux mécontents ; il faut une victoire, pour écraser les républicains, car les républicains s'enhardissent, ils relèvent la tête... Après une victoire, on pourra les envoyer par milliers à Lambessa et à Cayenne, comme au 2 décembre. En même temps les jésuites seront mis à la tête des écoles ; on rétablira le pape ; on défera l'Italie et l'Allemagne, et la dynastie sera raffermie pour vingt ans. Tous les vingt ans, on recommencera, et la dynastie jettera de bonnes racines ; mais il faut la guerre !

— Mon Dieu, c'est pourtant Bismark qui commence, lui dis-je, c'est lui qui nous cherche une querelle d'Allemand.

— Bismark, répondit le cousin, sait tout ce qui se passe chez nous, et les derniers ouvriers de Paris le savent aussi ; mais vous autres, vous ne savez rien ; vous ne parlez que de vos pommes de terre, de vos choux vous ne pensez qu'à cela. On vous tient dans l'ignorance ; on veut que vous soyez en quelque sorte le fumier de l'Empire, l'engrais de la dynastie. Bismark sait que notre *honnête homme* a besoin de la guerre, pour retremper l'armée et fermer la bouche à ceux qui parlent d'économie, de liberté, d'honnêteté et de justice : il sait que jamais la Prusse ne sera plus forte qu'aujourd'hui : elle a gagné les trois quarts de l'Allemagne ; tous les Allemands marcheront avec elle, pour combattre la France ; ils peuvent mettre plus d'un million d'hommes sur pied dans l'espace de quinze jours, et seront trois ou quatre contre un ; quand on est quatre contre un, on n'a pas besoin de génie, la guerre va toute seule, on est sûr d'écraser l'ennemi.

— Mais l'Empereur doit savoir cela aussi bien que toi, Georges, lui dis-je, il veut donc la paix ?

— Non ! il compte sur ses mitrailleuses. Et puis, il veut sa dynastie, et le reste il s'en moque, répondit le cousin. Pour avoir sa dynastie, il a prêté serment devant Dieu et devant les hommes à la République, et puis il a marché sur son serment et sur la République. Il a fait périr des milliers d'honnêtes gens, qui défendaient les lois contre lui ; il a enrichi des milliers de filous, qui le soutenaient ; il a gâté la jeunesse, par l'exemple de la fortune des bandits et du malheur des gens de bien ; il a rabaissé tout ce qui est respectable ; il a relevé tout ce qui mérite le dégoût et le mépris. Tous ceux qui se sont approchés de cet homme ont été pourris jusqu'à la moelle des os... Toi, Christian, tu ne peux pas comprendre ces abominations, c'est tout simple ; mais les plus grands coquins de ce pays, les plus mauvais drôles d'entre vos paysans, ne pourraient pas même se faire une idée de la scélératesse de l'*honnête homme :* ce sont des saints auprès de lui ! Rien qu'à le voir, le cœur d'un vrai Français frémit ; pour sa dynastie, il nous vendrait et nous sacrifierait tous jusqu'au dernier. »

Georges, en parlant, était devenu tout pâle ; je voyais qu'il pensait dans le fond du cœur ce qu'il me disait. Heureusement, nous étions seuls sur la route, loin de tout village, personne ne pouvait nous entendre.

« Mais ce Hohenzollern, lui dis-je au bout de quelques instants, ce Léopold de Hohenzollern est pourtant cause de tout ce qui se passe.

— Non, dit Georges ; s'il nous arrive malheur, l'*honnête homme* seul en sera cause. Si tu lisais seulement un journal, tu saurais que les Espagnols voulaient pour roi Montpensier, un fils de Louis-Philippe, cela ne pouvait que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous faire du bien ; Montpensier serait devenu naturellement l'allié de la France ; mais cela faisait du tort à la dynastie : l'*honnête homme* a menacé l'Espagne ! Alors les Espagnols ont nommé ce prince prussien, à la place de Montpensier, un prince qui ne serait pas seul, et qu'un million d'Allemands pourraient soutenir au besoin ; ils l'ont nommé pour vexer notre monsieur ; c'est tout simple, ils n'avaient pas à demander son avis. Est-ce que la France a consulté quelqu'un, est-ce qu'elle s'est inquiétée de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Allemagne, lorsqu'elle a proclamé la République, ou quand elle a nommé Louis Bonaparte empereur ? Est-ce qu'il a le droit de mettre son nez dans leurs affaires ? Non ! c'est ennuyeux pour nous, mais les Espagnols ont eu raison ; ils n'ont pas à s'inquiéter de faire plaisir à notre brave homme et à sa belle famille ! Maintenant, arrive ce qui pourra ! Moi, je ne compte plus sur la paix.

« Les Allemands, de tous les côtés, se retirent du pays ; ils retournent à leurs régiments ; l'ordre est venu, et ils obéissent : c'est un mauvais signe. Dans tous les villages que je viens de traverser et sur toutes les routes, j'ai rencontré de ces gaillards, leur paquet sur l'épaule ; ils s'en vont ! »

Voilà ce que me dit le cousin, et je pensais que c'était pourtant un peu trop fort ; mais en arrivant à la maison, la première chose que me dit ma femme, ce fut :

« Tu sais que Frantz s'en va ?

— Notre garçon ?

— Oui, il demande son compte.

— Ah ! bon !.. Eh bien, qu'il vienne derrière, nous causerons. »

J'étais bien surpris, et je le fis entrer dans ma chambre, au fond du moulin, où j'ai mes papiers et mes livres ; il avait déjà son sac de peau de vache bouclé sur le dos.

« Comment ? tu t'en vas, Frantz ? Est-ce que tu as quelque chose contre nous ?

— Non, ça n'est pas ça, monsieur Wéber ; il faut que je parte, j'ai l'ordre de rejoindre mon régiment.

— Tu es donc soldat ?

— Oui, dans la landwehr. Nous sommes tous soldats en Allemagne.

— Mais si tu voulais rester ici, qui est-ce qui pourrait venir te chercher ?

— Ce n'est pas possible, monsieur Wéber ; on me jugerait chez nous comme déserteur ; je ne pourrais plus rentrer à la maison, et l'on me prendrait tout mon bien ; mes frère et sœur hériteraient de tout.

— Ah ! c'est différent. Maintenant, je comprends... Tiens, voici ton certificat. »

Je lui avais écrit un bon certificat, car c'était un vrai travailleur. Je lui payai son dû, jusqu'aux centimes, et lui souhaitai bon voyage.

Le cousin Georges avait raison : ces Allemands partaient tous, et l'on n'aurait jamais cru que nous en avions tant au pays ; les uns se faisaient passer pour des Suisses, les autres pour des Luxembourgeois ; d'autres étaient établis, et l'on ne se serait jamais douté qu'ils devaient encore deux ou trois ans de service chez eux. Cela causait des disputes ; ceux qu'ils avaient remplacés, et qui leur en voulaient, tombaient dessus. La gendarmerie battait la montagne, et nos affaires prenaient une vilaine tournure.

J'avais beau dire à la mairie que l'Empereur voulait la paix, comme les gazettes de la préfecture ne parlaient que de l'affront qu'on nous faisait, de l'ambition de la Prusse, de la revanche de Sadowa, des peuples catholiques, qui allaient se déclarer en masse pour nous, de toutes les puissances, qui nous donnaient raison, l'enthousiasme pour la guerre augmentait de jour en jour, et principalement celui des roulants, des chaudronniers, des gagne-petit, de tous ces bons sujets qui sortent de prison et qui cherchent de l'ouvrage, sans jamais en trouver nulle part ! Mais ils trouvent des murs à grimper, des portes à enfoncer, des armoires à vider... Toute cette race-là criait que l'honneur de la France était de faire la guerre aux Allemands.

Et puis, les bonnes gazettes de Paris, payées par le gouvernement, comme nous l'avons su plus tard, continuaient d'arriver et de se répandre pour rien, disant que notre ambassadeur Benedetti était allé voir le roi de Prusse aux eaux d'Ems, pour le prier de ne pas nous précipiter dans les horreurs de la guerre, et que Guillaume avait répondu que tout cela ne le regardait pas ; que son cousin Léopold de Hohenzollern l'avait seulement consulté par égards, comme le chef de la famille, et qu'il était trop bon parent pour l'engager à refuser une pareille aubaine, qui lui tombait du ciel.

C'est alors que l'indignation des gazettes éclata contre les Allemands : il fallait absolument les mettre à la raison ! Figurez-vous la position d'un maire qui, deux mois avant, avait fait voter le plébiscite à tout son village, en promettant la paix, et qui voyait clairement qu'on s'était servi de lui comme d'un imbécile, pour tromper son monde.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je n'osais plus regarder le cousin en face, car il m'avait prévenu de la chose, et je savais alors à quoi m'en tenir sur les honnêtes gens du gouvernement.

Les affaires allaient si mal, que la guerre semblait déclarée, quand on apprit un beau matin que Hohenzollern venait de donner sa démission de roi d'Espagne. Ah! pour le coup, nous étions hors de la nasse; nous pouvions respirer un peu! — Ce jour-là, le cousin lui-même riait; il vint au moulin et me dit :

« C'est l'Empereur qui doit avoir le nez long! Et ses ministres, et ses aides de camp, qui veulent tous le bâton de maréchal!... La chose allait si bien! Il va falloir attendre une autre occasion pour recommencer. Doivent-ils être vexés! »

Nous riions tous les deux.

Plus de vingt-cinq notables du pays vinrent ce jour-là me serrer la main à la mairie. On pensait que Son Excellence M. Émile Ollivier ne pourrait jamais raccommoder cette guerre, et que la paix resterait malgré lui, malgré le ministre des affaires étrangères, malgré l'Empereur, malgré le général Lebœuf, qui disait au Sénat que nous étions prêts, cinq fois prêts, et qu'il ne nous manquerait pas un bouton de guêtre pendant toute la campagne.

On glorifiait Hohenzollern d'avoir eu du bon sens pour tout le monde; et comme les réserves étaient déjà rappelées, plus d'un jeune homme était aussi bien content de rester dans sa famille.

Enfin on croyait l'affaire dans le sac, quand notre *brave homme* et son honnête ministre nous apprirent qu'on avait tort de se réjouir trop tôt.

Tout à coup le bruit courut que Guillaume avait mis notre ambassadeur à la porte, en disant contre l'honneur de Sa Majesté Napoléon III quelque chose de tellement fort, que personne n'osait le répéter.

Il paraît que Sa Majesté Napoléon III, voyant que le roi de Prusse avait retiré son autorisation au prince de Hohenzollern d'accepter la couronne d'Espagne, ne s'était plus contenté de cela; et qu'il avait donné l'ordre à notre ambassadeur de demander à Guillaume de renoncer encore à toutes les couronnes que les Espagnols pourraient lui offrir par la suite des temps, pour lui ou pour sa famille; et que ce roi, qui n'est pas toujours de bonne humeur, avait dit quelque chose de très-fort sur le compte de l'*honnête homme*.

Ce jour-là, j'étais à la mairie, vers onze heures, je venais de célébrer le mariage d'André Fixe avec la fille Haan, la noce était partie pour l'église, et j'allais aussi sortir, lorsque le facteur Michel entre, et jette le *Petit Moniteur* sur la table. — Alors je me rassois dans mon fauteuil, et je lis la grande bataille, au Corps législatif, de Thiers, Jules Favre, Gambetta Glais-Bizoin et plusieurs autres, contre les ministres, pour défendre la paix.

C'était magnifique!... Mais cela n'avait pas empêché la majorité — nommée pour faire tout ce que voulait l'Empereur — de déclarer la guerre aux Prussiens, à cause de ce que Guillaume avait dit.

Qu'est-ce qu'il pouvait donc avoir dit? Son Excellence Emile Ollivier n'a jamais osé le répéter. Le cousin Georges prétendait qu'il avait dit quelque chose de juste, et que c'était naturellement le pire : mais on sait aujourd'hui, par les rapports de notre ambassadeur, que le roi de Prusse n'avait rien dit du tout, et que l'indignation de M. Ollivier était une abominable comédie, pour tromper la Chambre et lui faire voter la guerre.

Enfin, voilà le commencement de nos malheurs; et, pour ma part, je trouve que ce n'est pas gai. Non! après avoir supporté tant de misères, ce n'est pas gai de penser qu'on les doit à M. Emile Ollivier, à M. Lebœuf, à M. de Gramont, à M. Bonaparte et à d'autres hommes pareils, qui vivent aujourd'hui tranquillement dans leurs châteaux, en Italie, en Suisse, en Angleterre, pendant que tant de malheureux ont eu les os cassés, ont été ruinés de fond en comble, ont perdu leur père, leurs enfants, leurs amis, et nous autres Alsaciens et Lorrains, notre patrie!

IV

Le lendemain de cette déclaration, le cousin Georges, qui ne voyait jamais les choses en beau, partit pour Belfort. Il avait commandé du vin à Dijon, et voulait l'arrêter en route. — Nous étions au 22 juillet. Georges ne revint que cinq jours après, le 27, ayant eu des peines extraordinaires pour arriver à temps.

Pendant ces cinq jours, j'en avais aussi vu de dures! Les ordres m'arrivaient d'heure en heure de presser le départ des réserves, des congés renouvelables et des gardes mobiles; la gendarmerie n'avait plus de repos. Les gazettes du gouvernement parlaient de l'enthousiasme des populations pour la guerre; c'était à vous faire lever les épaules! Figurez-vous donc des garçons assis tranquillement chez eux, en pensant : « Dans cinq ou six mois, je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

serai libéré du service; je pourrai me marier, m'établir, gagner de l'argent! » et qui, sans rime ni raison, prennent de l'enthousiasme pour aller assommer des gens qu'ils ne connaissent pas, et risquer leur peau contre eux.. Est-ce que des idées pareilles ont l'ombre du bon sens?

Et les Allemands!... Est-ce qu'on va nous faire croire aussi qu'ils sont venus pour leur plaisir, tous ces milliers d'employés, de commerçants, de fabricants, de bons bourgeois, qui vivaient paisiblement dans leurs villes et leurs villages? Est-ce qu'on nous soutiendra qu'ils sont venus se ranger devant nos canons, pour leur satisfaction particulière, avec un officier derrière eux, le pistolet à la main, pour leur tirer dans le dos s'ils reculaient? Est-ce qu'on croit que cela les amusait? Allons donc! Son Excellence M. le ministre Ollivier est seul parti pour la guerre, comme il l'avait dit, *d'un cœur léger!* Il était sûr d'en revenir, lui; il n'avait pas grand'chose à craindre! Il se porte bien, il a fait fortune en peu de temps!... Mais les garçons de nos environs, Mathias Heitz, mon fils Jacob et des centaines d'autres, n'étaient pas si pressés; ils auraient bien mieux aimé rester dans leurs villages.

Plus tard, ce fut autre chose; quand on se battait pour la patrie, alors, oui! un grand nombre se mirent en route par devoir et sans être appelés, pendant que monsieur Ollivier et ses amis se cachaient Dieu sait où!... Mais dans ce moment-là, quand on pouvait éviter encore tous nos malheurs, d'aller se faire hacher pour un tas d'intrigants et de comédiens que l'on commençait à connaître, c'est faux!

Lorsque nous avons vu Jacob en blouse, son paquet sous le bras, entrer au moulin, et me dire :

« Allons, mon père, je pars!... Il ne faudra pas oublier de lever l'écluse dans une demi-heure, parce que l'eau sera montée. »

Quand il me dit cela, je vous réponds que mon cœur grelottait; les cris de la mère, dans la chambre derrière, me faisaient dresser les cheveux. J'aurais voulu répondre quelque chose, encourager le garçon; mais ma langue ne pouvait pas se remuer; et si j'avais tenu Son Excellence Ollivier et son respectable maître par la gorge dans un coin, ils auraient fait une drôle de figure : je les aurais étranglés net!

Enfin Jacob s'en alla.

Tous les garçons de Sarrebourg, de Château-Salins et de nos environs, à quinze ou seize cents, étaient à Phalsbourg, pour remplacer le 84e, qui, d'un moment à l'autre, s'attendait à partir, en se plaignant de son colonel, parce qu'il ne réclamait pas la première place pour son régiment. Les officiers avaient peur d'arriver trop tard; ceux-là voulaient de l'avancement, des croix, des médailles; c'était leur métier de se battre!

Ce que j'ai dit sur l'enthousiasme est vrai : c'est vrai pour les Allemands et pour les Français : ils n'avaient pas l'idée de s'exterminer les uns les autres : Bismark et notre *honnête homme* ont seuls tout fait; c'est sur eux que retombe le sang versé.

Notre cousin Georges revint de Belfort le 27 au soir. Je crois le voir encore entrer dans notre petite chambre, à la nuit; Grédel était rentrée la veille, et nous soupions, la lampe de fer-blanc sur la table. De ma place, à droite, par la fenêtre, je pouvais surveiller l'écluse.

Georges arrive :

« Ah! te voilà de retour, cousin; est-ce que ton affaire a bien marché?

— Oui, je n'ai pas à me plaindre, dit-il en prenant une chaise, je suis arrivé juste à temps pour arrêter mon chargement; mais j'ai eu de la chance... il m'en a fallu!... Dieu du ciel! quand j'y pense, quel encombrement depuis Belfort jusqu'à Strasbourg : les troupes, les recrues, les canons, les chevaux, les munitions, les caisses de biscuit, tout pêle-mêle arrive en chemin de fer. On ne s'y reconnaît plus. On demande des ordres partout; les fils du télégraphe ne vont plus pour les particuliers; les intendants ne savent pas où trouver leurs dépôts; les colonels cherchent leurs régiments, les généraux leurs brigades et leurs divisions. On demande du sel, du sucre, du café, du lard, de la viande, des brides pour les chevaux, et l'on reçoit des cartes de la mer Baltique, pour faire campagne dans les Vosges!..... Mon Dieu... Seigneur Dieu, criait le cousin en levant les mains, est-ce possible? Faut-il que nous en soyons arrivés là, nous... nous... les descendants des hommes de 92!... C'est maintenant qu'on va voir ce qu'il en coûte de se laisser gouverner par des filous! Je t'en préviens, Christian, tout va manquer; nous n'aurons peut-être pas seulement de fusils dans les arsenaux, malgré les centaines de millions qu'on a votés pour en avoir. Tu verras... tu verras!... »

Il s'était mis à marcher de long en large, tout pâle; et nous, sur nos chaises, nous le regardions aller et venir, la bouche ouverte,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tournant la tête à droite et à gauche. Il s'indignait de plus en plus et disait :

« Voilà le génie de l'*honnête homme*... C'est lui qui mène tout, c'est notre général en chef. Un capitaine d'artillerie en retraite, avec lequel j'ai fait route de Schlestadt à Strasbourg, m'a dit que, par suite de la mauvaise organisation de nos forces, nous ne pourrions pas mettre plus de deux cent cinquante mille hommes en ligne sur notre frontière, du Luxembourg à la Suisse ; et que les Allemands, mieux organisés et préparés de longue date, pouvaient nous opposer dans huit jours *cinq à six cent mille hommes. Ils seront donc* plus de deux contre un pour commencer, et nous écraseront malgré la bravoure de nos soldats. Ce vieil officier, rempli de bon sens et qui a voyagé en Allemagne, m'a dit aussi que les canons des Prussiens tirent plus vite et portent plus loin que les nôtres, ce qui permettra aux Allemands de démonter nos batteries et nos mitrailleuses, sans avoir de mal de leur côté... Il paraît que notre grand homme n'a pas songé à tout cela !...

Alors Georges se mit à rire; et comme nous ne disions rien, il continua :

« Et les autres, les Prussiens, les Bavarois, les Badois, les Wurtembergeois, le *Courrier du Bas-Rhin* crie qu'ils arrivent par régiments et par divisions, de Francfort et de Munich à Rastadt, avec des canons, des munitions et des vivres en masse ; que tout le pays en est couvert de Carlsruhe à Baden ; qu'ils ont fait sauter le pont de Kehl, pour nous empêcher de les tourner; et qu'il n'y a pas assez de troupes à Wissembourg... Mais à quoi sert de crier ? Notre général en chef en sait plus que le *Courrier du Bas-Rhin ;* c'est un gaillard ferré, qui ne reçoit pas de conseils; il faut avoir bien de l'audace, pour oser se permettre de lui donner un avis. »

Et tout à coup s'arrêtant de marcher :

« Christian, me dit le cousin, je suis venu pour te donner un conseil.

— Lequel ?

— C'est de cacher tout ce que tu peux avoir en argent, car d'après ce que j'ai vu là-bas, dans quelques jours les Allemands seront en Alsace. »

Représentez-vous ma surprise en entendant cela. Georges n'était pas un de ces hommes qui plaisantent sur les affaires sérieuses ; ce n'était pas non plus un être craintif; au contraire, on aurait été bien loin pour en trouver un plus courageux ; aussi figurez-vous l'épouvante de ma femme et de Grédel.

« Comment, Georges, lui dis-je, tu crois que c'est possible ?

— Ecoute, fit-il, quand d'un côté on ne voit que des êtres nuls, sans jugement, sans prudence et sans ordre ; et qu'on voit de l'autre des gens qui, depuis cinquante ans, se préparent à nous porter un mauvais coup, tout est possible. Oui, je le crois, d'ici quinze jours les Allemands seront en Alsace. Nos montagnes vont les arrêter ; les forts de Bitche, de la Petite-Pierre, de Phalsbourg, de Lichtenberg; les abatis et les retranchements que l'on va faire dans les défilés ; les embuscades de toute sorte que l'on dressera, les ponts et les tunnels du chemin de fer, qu'on fera sauter, tout cela les empêchera d'aller plus loin, pendant trois mois, quatre mois, jusqu'en hiver ; mais en attendant, ils enverront par ici des reconnaissances, des uhlans, des hussards, des bandits de toute espèce, qui happeront tout, qui pilleront tout : le blé, le foin, la paille, la farine, le lard, le bétail et principalement l'argent. C'est sur notre dos qu'on fera la guerre, et c'est nous autres, Alsaciens et Lorrains, qui payerons les frais. Je connais ça !... J'ai débarqué sur bien des côtes ; aussi, crois-moi, cache tout; je vais en faire autant, et s'il nous arrive malheur, au moins ce ne sera pas notre faute. Je n'ai pas voulu me coucher sans t'avertir. Bonsoir, Christian ; bonsoir, tout le monde ! »

Il sortit, et nous restâmes là quelques instants à nous regarder les uns les autres.

Ma femme et Grédel voulaient tout cacher le même soir. Grédel, depuis qu'elle avait son Jean-Baptiste Werner en tête, ne pensait plus qu'à sa dot ; elle savait que nous avions environ cent louis en pièces de cent sous, dans une corbeille au fond de l'armoire, et elle disait :

« C'est ma dot ! »

Et cela l'inquiétait plus que tout le reste. Elle devenait même hardie et voulait tenir les clefs ; mais sa mère n'est pas une femme qui se laisse conduire; elle lui criait à chaque instant :

« Prends garde, Grédel, prends garde! »

Elle la regardait de travers, et j'étais toujours forcé de venir mettre le holà entre elles, car Catherine n'a pas trop de patience.

Ainsi tous les ennuis venaient ensemble.

Moi, malgré ce que Georges venait de me dire, je n'avais pas peur. Les Allemands n'étaient qu'à seize lieues de nous, c'est vrai, mais ils avaient d'abord à passer le Rhin ; ensuite nous savions qu'à Niederbronn les gens se plaignaient des troupes cantonnées dans les villages ; cela montrait que les sol-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dats ne manquaient pas ; et puis, Mac-Mahon était à Strasbourg ; les turcos, les zouaves et les chasseurs d'Afrique arrivaient.

Enfin, je dis à ma femme que rien ne pressait ; que le cousin détestait l'Empereur depuis longtemps ; mais que tout ça ne signifiait pas grand'chose, et qu'il fallait d'abord voir soi-même ; que j'irais au marché de Saverne, et que si les affaires me paraissaient mauvaises, alors je vendrais tout notre blé et toute notre farine, ce qui ferait bien encore cent louis, que nous enterrerions tout de suite avec le reste.

Ma femme reprit courage.

Si je n'avais pas eu beaucoup à moudre pour les boulangers de la ville, je serais allé le lendemain à Saverne ; j'aurais vu ce qui se passait. Malheureusement, depuis que Frantz et Jacob étaient partis, le moulin me restait sur les bras, et j'avais à peine le temps de me retourner.

Jacob m'ennuyait aussi beaucoup, en me demandant de l'argent par le facteur Michel. Ce Michel me racontait qu'on n'avait pas encore fait l'appel des mobiles, qui se promenaient de cabaret en cabaret, par troupes, pour tuer le temps ; qu'ils n'avaient pas reçu de fusils ; qu'ils n'étaient pas logés à la caserne, et qu'ils ne recevaient pas un liard pour leur nourriture.

Ce désordre abominable me dégoûtait ; je pensais qu'un empereur qui fait venir les jeunes gens dans le temps des récoltes, doit au moins les nourrir et ne pas les laisser à la charge de leurs parents. Cela ne m'empêchait pas d'envoyer de l'argent à Jacob ; je ne pouvais pas le laisser souffrir la faim ; mais c'était bien ennuyeux de l'entretenir là de mon argent, à se promener les mains dans les poches, pendant que moi, à mon âge, j'étais forcé de porter les sacs au grenier, de les redescendre, de les charger tout seul, et de surveiller encore le moulin ; car on ne pouvait plus trouver personne, et le vieux garçon meunier Donadieu, avec ses deux hernies, était le seul qui m'aidait.

Qu'on se représente après cela notre embarras, nos inquiétudes et nos fatigues !

Les autres, au village, n'avaient pas l'air plus gais ; les vieux et les vieilles ne pensaient qu'à leurs fils enfermés dans la ville ; et la grande sécheresse continuant toujours, on ne comptait plus sur rien. La petite vérole s'était aussi déclarée. On ne pouvait plus vendre, ni rien recevoir par le chemin de fer ; les planches, les madriers, les bois en grume et les pierres de taille restaient devant les scieries et les carrières. Le sous-préfet continuait de m'ennuyer, pour rechercher trois ou quatre gueux qui ne se présentaient pas ; et tout cela fit que je ne pus pas aller à Saverne dans cette semaine.

Alors on apprit que l'Empereur, à la fin des fins, venait de quitter Paris, pour se mettre à la tête de ses armées, et quatre ou cinq jours après arriva la nouvelle de sa grande victoire de Sarrebruck, où les mitrailleuses fauchaient les Prussiens, où le petit prince ramassait des balles, « ce qui faisait pleurer les vieux soldats d'attendrissement ! »

En apprenant cela, les gens étaient comme fous de joie, et de tous les côtés on criait : « Vive l'Empereur ! » M. le curé prêchait l'extermination des Prussiens hérétiques ; la racaille voulait tomber sur les luthériens.

Jamais on n'avait rien vu de pareil.

Ce jour même, vers le soir, comme je venais d'arrêter mon moulin, tout à coup j'entendis au loin, du côté de la route, le cri :

Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons.

La poussière de la route montait jusqu'au ciel. C'était le 84e qui partait de Phalsbourg ; il allait à Metz. Les gens qui travaillaient dans les champs dirent, en rentrant à la nuit, que les pauvres soldats, avec leur gros sac sur les épaules, ne pouvaient presque plus avancer, à cause de la chaleur ; qu'on leur donnait de l'eau-de-vie et du vin à toutes les portes de Metting, et qu'ils disaient :

« Adieu !... Vivez bien !... »

Et que les officiers aussi serraient la main de tout le monde, pendant que les gens leur criaient :

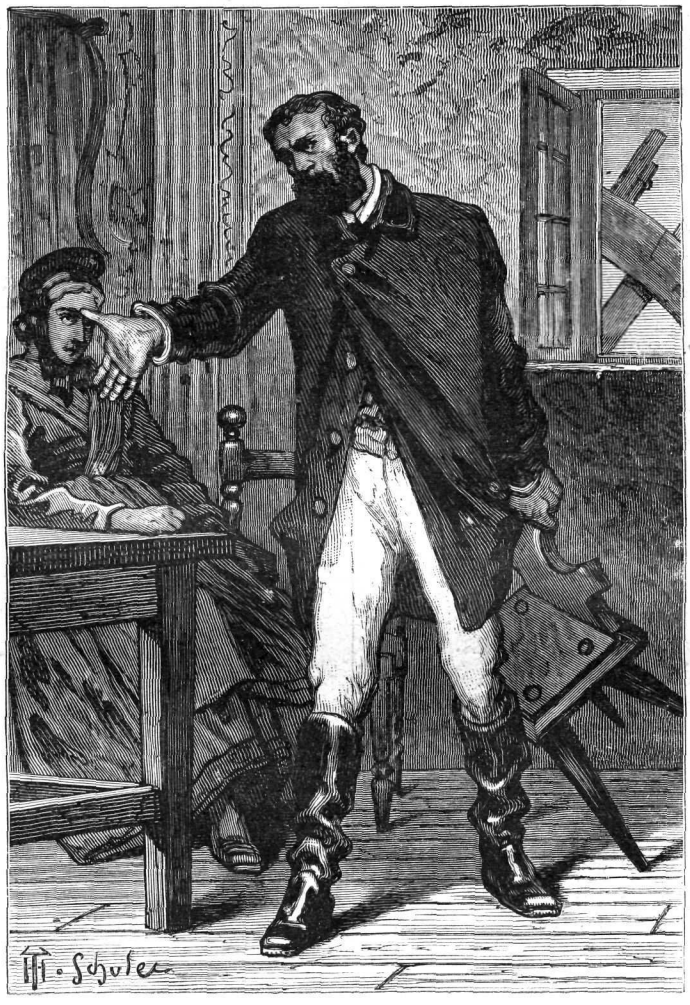
« Courage !... Vive l'Empereur !... »

Oui, cette victoire de Sarrebruck avait tout changé dans nos villages ; l'amour de la guerre revenait ; on aime toujours la guerre quand elle nous profite, et qu'on peut s'étendre chez les autres.

Cette nuit-là, vers neuf heures, j'allai prévenir le cousin de retenir sa langue, car après cette grande victoire, un seul mot contre la dynastie pouvait le faire aller très-loin. Il était seul avec sa femme et me dit :

« Merci, Christian ! J'ai vu la dépêche ; on a fait tuer quelques braves garçons, pour montrer le jeune prince à l'armée. Ce pauvre petit être a ramassé des balles sur le champ de bataille : c'est l'héritier de l'oncle, du terrible capitaine d'Iéna et d'Austerlitz ! On n'a perdu qu'un officier. Un officier, ce n'est pas

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Et c'est nous autres. (Page 26).

grand'chose ; mais si l'héritier de la dynastie avait eu la plus petite égratignure, les gazettes auraient pleuré de grosses larmes, et ce serait notre devoir de tomber en faiblesse.

— Tâche seulement de te taire, lui dis-je en regardant si les fenêtres étaient bien fermées ; prends garde, Georges ; au nom du ciel, méfie-toi de Placiard et des gendarmes !

— Oui, fit-il, les ennemis de la dynastie courent en ce moment de plus grands dangers que le petit prince. Si les victoires vont leur train, ils risquent d'être joliment épluchés ; je le sais bien, cousin, aussi je te remercie d'être venu m'avertir. »

C'est tout ce qu'il me dit, et je rentrai bien pensif à la maison.

Le lendemain, jeudi, jour de marché, je conduisis mes deux premières voitures de farine à Saverne et je les vendis un bon prix.

Ce jour-là, je vis le grand mouvement des chemins de fer, dont nous avait parlé Georges : le passage des mitrailleuses, des canons, des caisses de biscuit, et l'enthousiasme des gens pour verser du vin à nos soldats.

C'était une véritable foire dans la grande rue : depuis le château jusqu'à la gare, on aurait dit la fête des petits pains blancs et des cervelas ; mais les turcos, avec leurs vestes bleues, leurs culottes de toile et leurs calottes rouges, passaient avant tous les autres ; tout le monde voulait les goberger.

Je n'avais jamais vu de ces gens-là : leur peau jaune, leurs grosses lèvres, leurs yeux blancs m'étonnaient ; et je me disais en les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Chut!... (Page 31).

voyant allonger leurs grandes jambes maigres, le fusil sur l'épaule, que les Allemands ne seraient pas à la noce avec eux; leurs officiers aussi, le sabre à la ceinture et la barbe en pointe, avaient l'air de fameux soldats.

A toutes les portes d'auberge, quelques chasseurs d'Afrique avaient attaché leurs petits chevaux, tous pareils et bien faits, comme des cerfs. On ne leur refusait rien. De tous les côtés, dans les cabarets, il était aussi question d'ambulances, de collectes pour les blessés. — Enfin, voyant cela, les idées de Georges me paraissaient de plus en plus contraires au bon sens, et j'étais en quelque sorte sûr que nous allions tout enfoncer.

Vers deux heures, ayant dîné à l'auberge du *Bœuf*, je repris le chemin de Rôthalp, par Phalsbourg, pour voir Jacob en passant.

Comme je montais la côte, quelque chose brillait de temps en temps sur la hauteur, à travers les bois. Et voilà que tout à coup des centaines de cuirassiers débouchent sur la route, au tournant de la fontaine d'Alsace ; ils arrivaient lentement, deux à deux ; leurs casques et leurs cuirasses jetaient des éclairs à tous les arbres, et le bruit de leurs pas roulait comme le bourdonnement de l'eau d'une grande rivière.

Alors je rangeai ma voiture sur le côté, regardant défiler ces hommes solides, et comme endormis sur leurs gros chevaux, la tête penchée, les moustaches pendantes, le sac de toile sur la cuisse et le sabre sonnant contre la botte.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils défilèrent ainsi pendant une bonne demi-heure ; ils s'étendaient, ils s'étendaient jusqu'à la Schlittenbach ; je croyais que cela ne finirait plus.

Ce n'étaient pourtant que deux régiments ; deux autres campaient sur les glacis de Phalsbourg, où j'arrivai vers les cinq heures de l'après-midi. Ils enfonçaient leurs piquets à coups de hache dans le gazon ; ils allumaient du feu ; les chevaux hennissaient ; et les gens de la ville, hommes, femmes, enfants, autour d'eux, regardaient.

Moi je passai mon chemin, songeant à la force d'une armée pareille, et plaignant d'avance les malheureux Allemands qu'elle allait rencontrer.

En entrant par la porte d'Allemagne, je vis les officiers qui cherchaient des logements. Les gardes mobiles, en blouse, montaient la garde ; on leur avait donné des fusils le matin ; et la veille au soir, M. le sous-préfet de Sarrebourg était venu lui-même nommer les officiers de la garde nationale. — C'est ce que j'appris à la brasserie Vacheron, où je m'étais arrêté, laissant ma voiture dehors, dans le coin de l'auberge des *Trois-Pigeons*.

Tout le monde parlait de notre victoire de Sarrebruck, principalement ces cuirassiers, qui vidaient des chopes en quantité, pour rabattre la poussière de la route. Ils avaient l'air tout contents, et disaient que la grande guerre recommençait ; qu'on allait avoir besoin de grosse cavalerie. C'était un plaisir de les voir, avec leurs oreilles rouges, et de les entendre se réjouir de rencontrer bientôt l'ennemi.

Au milieu de ce fourmillement de monde, — des servantes qui couraient, des bourgeois qui entraient et sortaient, — j'aurais bien voulu voir Jacob, mais où le rencontrer ? A la fin, je reconnus un garçon du village, Nicolas Meisse, le fils du tourneur, notre voisin, qui se chargea tout de suite de le trouver. Il sortit, et, un quart d'heure après environ, Jacob arriva.

Le pauvre garçon voulut m'embrasser ; moi j'avais les larmes aux yeux.

« Eh bien, assieds-toi, lui dis-je. Ça va bien !

— J'aimerais mieux être à la maison, dit-il.

— Oui ! mais ça n'est pas possible maintenant, il faut prendre patience. »

J'invitai aussi le fils Meisse à prendre une chope avec nous ; et tous les deux se plaignirent de ce qu'on avait nommé lieutenant Mathias Heitz, qui n'en savait pas plus qu'eux sur l'exercice, et qui s'était fait faire tout de suite un costume d'officier chez le tailleur Kuhn, avec des galons jusque sur les épaules.

Mathias était pourtant un ami de Jacob, mais la justice est la justice !

Cette nouvelle m'indigna : pourquoi Mathias devait-il être officier ? Il n'avait jamais rien étudié dans son collége ; il n'aurait pas été capable de gagner deux liards, tandis que notre Jacob était un bon garçon meunier.

C'était abominable !

Malgré cela, je ne dis rien, et je demandai seulement si Jean-Baptiste Werner, engagé depuis quelques jours dans l'artillerie de la garde nationale, était aussi officier.

Alors ils me répondirent en colère que Jean-Baptiste Werner, malgré ses campagnes d'Afrique et du Mexique, était simple canonnier dans la batterie de Mairet, derrière la poudrière. Ceux qui ne savaient rien passaient officier, et ceux qui connaissaient la guerre, comme Mairet et Werner, étaient soldats, ou tout au plus sergents.

Tout cela me fit voir que le cousin Georges avait raison de dire qu'on nous conduisait comme des bêtes, et que les chefs manquaient de bon sens.

En regardant aller et venir tout ce monde, le temps se passait.

Vers huit heures, comme nous avions faim, et que je tenais à ne quitter mon garçon que le plus tard possible, je fis servir une bonne salade de cervelas, que nous mangeâmes ensemble, le cœur un peu gros, mais pourtant de bon appétit. Et quelques instants après, dans le moment où les cuirassiers sortaient pour aller camper dehors, et que leurs officiers, bien lourds et fatigués, allaient aussi se reposer dans leurs logements, voilà que des coups de trompette partent sur la place d'Armes, et que nous entendons crier :

« A cheval !... A cheval !... »

Aussitôt tout est en l'air ; il venait d'arriver une dépêche. Les officiers mettent leur casque, attachent leur sabre, et sortent en courant par la porte d'Allemagne. La mine des gens était toute changée ; chacun se demandait :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? »

En même temps, le sergent de ville entre. Il avait vu ma voiture, et cria :

« Que les étrangers sortent ; on va fermer les portes de la ville ! »

Je n'eus que le temps d'embrasser mon garçon, de serrer la main de Nicolas Meisse, et de partir en galopant vers la porte de France. On levait le pont quand je sortis. Cinq minutes après, je courais sur la grande route blanche au clair de lune, du côté de Metting. Dehors, sur le glacis, je ne voyais plus une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

âme ; les deux régiments de cuirassiers étaient en route pour Saverne.

J'arrivai tard à la maison. Tout le monde dormait au village, et personne ne se doutait de ce qui nous attendait dans cette semaine.

V.

Pendant toute la route, je n'avais fait que songer aux cuirassiers; cet ordre de partir tout de suite me paraissait louche, il devait s'être passé quelque chose de mauvais. Et comme sur le coup de onze heures je mettais les chevaux à l'écurie, après avoir poussé la voiture sous le hangar, l'idée me vint qu'il était temps de cacher notre argent. Je rapportais seize cents livres de Saverne, et cette grosse bourse en cuir, dans ma poche, fut peut-être cause de mon idée. Je me rappelai tout à coup ce que le cousin Georges m'avait dit sur les uhlans et les autres gueux de cette espèce, et j'eus comme froid dans le dos.

Étant donc monté tout doucement, j'éveillai ma femme :

« Lève-toi, Catherine.

— Qu'est-ce que c'est?

— Lève-toi; il est temps de cacher notre argent.

— Mais qu'est-ce qui se passe?

— Rien... Sois tranquille... Ne fais pas de bruit... Grédel dort. Tu prendras la corbeille, tu mettras dedans ta bague de noces et tes boucles d'oreilles; tout ce que nous avons. Tu m'entends! Moi, je descends vider la grande fosse; nous enterrerons tout au fond. »

Alors, sans rien dire, elle se leva.

Je descendis au moulin, j'ouvris doucement la porte de derrière et j'écoutai : rien ne bougeait au village, on aurait entendu trotter un chat. Le moulin était arrêté et l'eau assez haute; je levai l'écluse, elle se mit à galoper en bouillonnant dans le ravin; mais nos voisins étaient habitués à ce bruit, même en dormant, et tout resta dans l'ordre.

Ensuite, je rentrai; et j'étais en train de vider dans un coin le petit coffre en chêne où je mets mes outils : les pinces, le marteau, le serre-vis et les clous, lorsque ma femme, en savates, se mit à descendre l'escalier; elle tenait la corbeille sous son bras et portait la lanterne allumée. Je la soufflai bien vite, en pensant :

« Peut-on être aussi bête! »

En bas, je demandai à Catherine si tout était dans le panier.

« Oui.

— Bon!... Moi je rapporte de Saverne seize cents livres; le blé et la farine se sont bien vendus. »

J'avais mis du son dans le coffre. Nous rangeâmes tout en ordre au fond, et puis j'attachai le cadenas, et nous sortîmes, après avoir bien regardé si rien ne bougeait aux environs.

La vanne était déjà presque vide, il n'y restait plus qu'un ou deux pieds d'eau. Je débarrassai les quelques pierres devant, qui fermaient encore la rigole, ensuite je descendis avec la pioche et la pelle jusque sous l'écluse, où je commençai à faire un bon trou; l'eau me gênait, mais elle avait son écoulement tout de même.

Catherine en haut restait en faction; quelquefois elle criait tout bas :

« Chut! »

Alors nous écoutions; mais ce n'était rien : — le cri d'un chat, le frémissement des feuilles, — et je me remettais à piocher. Si quelqu'un avait eu le malheur de nous surprendre, j'aurais été capable de faire un mauvais coup; heureusement personne n'arriva, et vers les deux heures du matin, le trou était profond de trois à quatre pieds. J'y descendis le coffre et le posai bien à plat, en tassant d'abord dessus, avec mes gros souliers, de la terre, et puis des cailloux, et puis de grosses pierres, enfin du sable; la vase devait venir toute seule, il n'en manque jamais dans la fosse d'un moulin.

Après cela, je ressortis couvert de boue, comme on pense; je refermai bien l'écluse, et l'eau se mit à remonter. Vers trois heures, au petit jour, la vanne était déjà presque pleine, j'aurais pu recommencer à moudre et personne ne se serait jamais douté que dans cette grande fosse tournoyante, à neuf pieds sous l'eau et trois pieds dans la terre, était un coffre carré, en bois de chêne, avec des agrafes en fer, un bon cadenas, et plus de quatre mille livres dedans; non, je riais en moi-même, et je pensais :

« Que les gueux arrivent!... »

Et Catherine aussi était bien contente.

Mais sur les quatre heures, au moment où j'allais remonter pour dormir, voilà que Grédel descend toute pâle en criant :

« Où est l'argent? »

Elle avait vu l'armoire ouverte et la place de la corbeille vide. Jamais elle n'avait eu d'épouvante pareille; en pensant que sa dot était envolée, ses cheveux touffus se dressaient sur sa tête; elle était blanche comme un linge.

« Sois tranquille, lui dis-je, l'argent est dans un bon endroit.

— Où?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Il est bien caché...

— Où? »

Elle avait l'air de vouloir me prendre au collet, et sa mère lui dit :

« Ça ne te regarde pas. »

Alors elle devint comme furieuse, et dit que si nous venions à mourir, elle ne saurait pas où trouver sa dot.

Cette dispute m'ennuyait; je lui dis :

« Nous ne mourrons pas !... Au contraire, nous vivrons longtemps, pour vous empêcher d'hériter, toi et ton Jean-Baptiste. »

Et là-dessus j'allai me coucher, laissant la mère et Grédel s'arranger ensemble.

Tout ce que je peux dire, c'est que les filles, lorsqu'elles se sont mis quelque chose dans la tête, deviennent trop hardies envers leurs parents, et que toutes les bonnes instructions qu'elles ont reçues ne servent plus à rien. Dieu merci, je n'avais pas de reproches à me faire sur ce chapitre, ni la mère non plus : Grédel avait reçu quatre fois plus de coups que Jacob, parce qu'elle les méritait à cause de son envie de tout garder, de tout mettre dans son armoire et de dire :

« C'est à moi !... »

Oui, elle en avait reçu; mais une fille de vingt ans ne peut plus être battue; ça n'est pas à cet âge qu'on peut corriger les filles, et voilà justement le malheur : ça devrait être toujours.

Enfin, que voulez-vous y faire?

Elle retourna toute la maison et le moulin de fond en comble; elle visita le jardin, et sa mère lui disait :

« Tu vois, nous avons choisi un bon endroit! Puisque tu ne trouves rien, les uhlans ne trouveront rien non plus. »

Je me rappelle qu'au moment de monter pour dormir, ce jour-là, le 5 août, au matin, Catherine et moi nous avions vu le cousin Georges, sur son char à bancs, descendre la vallée de Dossenheim; et nous pensions qu'il était de bonne heure en route. Le village s'éveillait, d'autres gens aussi allaient à l'ouvrage. Moi, je me couchai, et sur les huit heures ma femme vint m'éveiller, pour me prévenir que le facteur Michel était là.

Je descendis, et je vis Michel debout dans la salle, avec son sac de cuir sous le bras. Il était tout pensif, et me dit que les plus mauvais bruits couraient partout; que l'on parlait d'un grand combat du côté de Wissembourg, où nous aurions été défaits; que plusieurs soutenaient que nous avions perdu jusqu'à dix mille hommes, et les Allemands dix-sept mille; mais que rien n'était sûr, parce qu'on ne savait pas d'où ces bruits venaient! Seulement, que M. le commandant de place Taillant avait fait publier en ville, le matin, que tous les habitants devaient se pourvoir de vivres pour six semaines, et naturellement une publication pareille donnait à réfléchir. On se disait :

« Est-ce que nous aurions à craindre un siége? Est-ce que nous serions revenus au temps de la grande débâcle du premier empereur? Est-ce que ça devrait toujours finir de la même manière? »

Ma femme, Grédel et moi, nous écoutions Michel, les lèvres serrées, sans l'interroger.

« Et vous, Michel, lui dis-je quand il eut fini, qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

— Moi, monsieur le maire, dit-il, je suis un pauvre facteur qui a besoin de sa place; si l'on m'ôtait mes cinq cents livres par an, qu'est-ce que je deviendrais, avec ma femme et mes enfants? »

Alors je compris qu'il pensait que nos affaires n'allaient pas bien.

Il me remit une lettre de M. le sous-préfet, — c'est la dernière !... — qui me disait de surveiller les faux bruits; que les fausses nouvelles devaient être punies sévèrement, par ordre de notre préfet.

Ah! tout ce que nous aurions pu souhaiter, c'est que les nouvelles eussent été fausses! Mais en ce temps-là, tout ce qui ne plaisait pas aux sous-préfets, aux préfets, aux ministres, à l'Empereur, était faux; et tout ce qui leur plaisait, tout ce qui les aidait à tromper les gens était vrai.

Enfin, n'en parlons plus; quand on y songe, cela dégoûte.

Michel partit; et tout ce jour-là on voyait une sorte de mouvement au village : des allées, des venues; des femmes qui épiaient; des gens qui allaient au bois avec leur sac, la pioche sur l'épaule; des écuries qu'on vidait; enfin un grand mouvement, avec des mines extraordinaires; et j'ai toujours pensé qu'en ce moment même, chacun était en train de cacher, d'enterrer ce qu'il pouvait.

Moi, je me repentais de n'avoir pas commencé à vendre mon grain plus tôt, quand le cousin m'avait prévenu, huit jours avant, mais les travaux de la mairie m'en avaient empêché : il faut bien que les honneurs se payent! J'avais encore au moins quatre voitures de grains au grenier; maintenant où les mettre? Et le bétail, et les meubles, la literie, les provisions de toute sorte? Dieu du ciel, ces jours-là ne sortiront pas de l'esprit des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gens de sitôt, ces jours d'inquiétude, où chacun attendait, écoutait et se disait :

« Nous sommes comme l'oiseau sur la branche !.. Nous avons travaillé, peiné, sué, épargné depuis cinquante ans, pour amasser un peu de bien ; est-ce que demain nous aurons encore quelque chose ?... Et la semaine prochaine, dans un mois, ne serons-nous pas morts de faim ? Et dans ces temps de doute, pourrons-nous seulement emprunter deux liards sur nos terres, sur notre maison ? Qui voudra nous prêter ? Et tout cela pour qui ? pour des gueux qui nous ont trompés! »

Ah ! s'il y a quelque chose là-haut, comme tout honnête homme l'espère, ces êtres abominables auront un terrible compte à rendre ; tant de malheureux, hommes, femmes, enfants les attendent ; ils sont là, pour leur demander compte de tout ce qu'ils ont souffert. Oui, je le crois !... Mais eux, ils ne croient à rien... Il existe pourtant de fameux bandits sur la terre !...

Toute cette journée se passa de la sorte, dans le trouble et l'inquiétude. On ne savait rien, on interrogeait les gens qui revenaient de Dossenheim, de Neuwiller ou de plus loin, mais ils ne répondaient pas et criaient seulement :

« Préparez-vous... les autres s'avancent !... »

Et puis, mon imbécile d'adjoint, Placiard, cette espèce de mendiant, qui passait sa vie à dresser des pétitions, entrait au moulin et disait :

« Monsieur le maire, tout va bien... ça marche !... on les attire en plaine ; ils donnent dans le panneau. Demain, nous apprendrons qu'ils sont tous exterminés ! »

Et les conseillers municipaux, Arnold, Frantz-Sépel, Baptiste Dida, le marchand de bois, venaient à la file, disant qu'il fallait exterminer les ennemis ; qu'il fallait mettre le feu dans la forêt de Haguenau, pour les rôtir.

Ainsi de suite !

Chacun avait son plan. Dieu du ciel, que les hommes sont bêtes !...

Mais le pire, c'est quand ma femme, ayant appris par Michel les publications de la ville, monta dans notre chambre au lard, pour envoyer quelques provisions à Jacob, et qu'elle s'aperçut que nos deux plus beaux jambons manquaient, avec une bajoue et des saucisses fumées depuis six semaines.

C'est alors qu'il aurait fallu la voir descendre, criant que la maison était pleine de voleurs ; qu'on ne pouvait plus se fier à personne ; et Grédel crier plus haut qu'elle, que bien sûr Frantz, ce gueux de Badois, avait fait le coup.

Malheureusement la mère avait visité la chambre au lard deux jours après le départ de Frantz ; elle avait vu que tout était encore en place, et sa colère redoublait.

Grédel dit alors que peut-être Jacob, avant de partir, avait mis les jambons dans son sac, avec le reste ; mais la mère criait :

« Ce n'est pas vrai, je l'aurais vu ! Jacob n'a jamais rien pris sans le demander... C'est un brave garçon !... »

Le bruit du moulin n'était rien auprès de ses cris ; j'aurais voulu me sauver.

Vers sept heures du soir, le cousin repassa sur son char à bancs ; il revenait d'Alsace, et je courus aussitôt chez lui pour apprendre du nouveau. Georges, dans la grande salle, ôtait ses bottes et mettait sa blouse quand j'entrai.

« Ah ! c'est toi, Christian, dit-il ; est-ce que votre argent est caché ?

— Oui.

— A la bonne heure !... Je viens d'en apprendre de belles à Bouxviller ! Nos affaires vont bien !... Nous avons de fameux généraux !... Ah ! oui, ça commence drôlement ; et si cela continue, nous sommes dans de beaux draps. »

Sa femme Marie-Anne rentrait de la cuisine ; elle posa sur la table un gigot, du pain et du vin. Georges s'assit, et tout en mangeant, il nous raconta qu'on avait placé deux régiments de ligne, un régiment de turcos, un bataillon de chasseurs à pied, un régiment de chasseurs à cheval et un de hussards, avec seize pièces de canon, en tout sept à huit mille hommes, en avant de Wissembourg ; et qu'ils étaient là tranquillement campés, se baignant dans la Lauter et lavant leur linge, en face d'environ cinquante mille Allemands, cachés dans les bois, sans parler de quatre-vingt mille autres sur leur droite, qui n'attendaient qu'une bonne occasion de passer le Rhin. On les mettait en quelque sorte dans la gueule du loup, qui n'avait qu'à serrer les dents pour les happer. Aussi cela n'avait pas manqué !

Les Allemands avaient surpris notre petit corps d'armée la veille au matin ; un combat acharné s'était livré dans les vignes, autour de Wissembourg ; les nôtres manquaient d'artillerie. Les turcos, les chasseurs et la ligne s'étaient défendus un contre six, comme de vrais lions ; ils avaient même pris d'abord huit canons ; mais les Allemands, arrivant toujours en plus grandes masses, avaient fini par tout hacher. Ils avaient bombardé Wis-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sembourg et mis le feu dans la ville ; quelques-uns des nôtres seulement avaient pu se retirer dans les forêts de Bitche, en remontant la Wisse. On parlait d'un général tué, de villages en ruines.

C'est à Bouxviller que le cousin avait appris ces malheurs, des chasseurs à cheval étant arrivés le soir même. On parlait aussi de déserteurs, comme si des soldats en déroute, sans connaissance d'un pays de bois et de montagnes, allant devant eux pour échapper à l'ennemi, devaient passer pour des déserteurs !

C'est encore une des grandes abominations que nous avons vues depuis. Bien des gens sans cœur aimaient mieux crier que ces pauvres soldats avaient déserté, que de leur donner du pain et du vin ; c'était plus commode et moins cher !

« Maintenant, dit Georges, toute l'armée de Strasbourg et celle de l'intérieur, qui devraient être en ordre, bien reposées et bien pourvues de tout, à Haguenau, mais dont la queue traîne encore en chemin de fer, jusque derrière Lunéville, tout cela court là-bas, pour arrêter l'invasion. Quatorze régiments de cavalerie, principalement des cuirassiers et des chasseurs, se réunissent à Brumath. On s'attend à quelque chose. Mac-Mahon est déjà sur les hauteurs de Reichshoffen, avec le commandant du génie Mohl, de Haguenau, et d'autres officiers d'état-major, pour choisir ses positions. A mesure que les troupes arrivent, elles s'étendent en avant de Niederbronn. — C'est ce que racontaient à l'auberge de *la Tourelle*, quand j'ai quitté Bouxviller, des gens qui se sauvaient avec femmes et enfants, leurs lits et leurs autres effets sur des voitures. Ils voulaient gagner la Petite-Pierre ; mais, en apprenant que le fort n'est occupé que par une demi compagnie, ils ont pris la route de Strasbourg. Je crois qu'ils ont eu raison : une grande ville comme Strasbourg a toujours plus de ressources qu'une bicoque, où l'on vient de planter des palissades pour embusquer cinquante hommes. »

Voilà ce que le cousin Georges avait appris le jour même.

En l'écoutant parler, l'idée me prit de courir au moulin, de charger autant que je pourrais de mon blé sur mes deux voitures, et de le conduire tout de suite à Phalsbourg. Mais le cousin me dit que les portes de la place seraient fermées ; qu'il faudrait attendre dehors jusqu'à l'ouverture des barrières, et que nous devions espérer qu'il serait encore temps le lendemain.

Dans sa manière de voir, la grande bataille ne devait pas se livrer avant deux ou trois jours, parce qu'une grande partie des Allemands avaient encore à passer le fleuve, et qu'on s'y opposerait sans doute. Il est vrai que les cinquante mille hommes qui s'étaient rendus maîtres de Wissembourg pouvaient descendre sur la Sauer ; mais alors nous serions presque à forces égales, et les Allemands avaient intérêt à se mettre trois contre un.

Georges avait entendu des officiers débattre la chose à l'auberge, devant tous les assistants, et croyait d'après cela que nos troupes, qui s'étendaient vers Metz, par Bitche et Sarreguemines, sous les ordres du général de Failly, auraient le temps d'arriver et de soutenir Mac-Mahon.

Je le croyais aussi ; cela tombait sous le bon sens.

Nous causâmes de ces misères jusque vers neuf heures.

Ma femme et Grédel étaient venues se disputer chez la cousine, qui leur disait :

« Mon Dieu, tâchez donc d'être un peu raisonnables !... Qu'est-ce que vous font deux ou trois jambons, Catherine ? Peut-être bientôt serez-vous contente de savoir qu'ils ont profité à Jacob, au lieu de les voir manger sous vos yeux par des uhlans. »

On pense bien que ma femme n'entrait pas dans ces idées. Mais, à dix heures, la cousine Marie-Anne, toute pensive, nous ayant dit que son homme était fatigué et qu'il avait besoin de repos, nous sortîmes, après nous être souhaité le bonsoir, et nous retournâmes à la maison.

Cette nuit-là, si ma femme ne s'était pas éveillée de temps en temps pour me dire que nous étions volés, qu'on nous prenait tout, et que nous serions ruinés à la fin du compte, j'aurais très-bien dormi ; mais elle ne finit pas de m'ennuyer ; et je voyais qu'elle soupçonnait Grédel d'avoir donné les jambons à Michel, pour Jean-Baptiste Werner, sans oser pourtant me le dire.

Le lendemain, tout était calme au village ; chacun avait caché ses affaires. On ne craignait plus qu'une chose : c'était une sortie de Phalsbourg, pour emmener notre bétail.

Tous les enfants étaient en sentinelle sur la côte de Wéchem, et, si la garnison de la ville avait bougé, les bestiaux auraient été sous bois en dix minutes.

Mais rien ne bougea ; tous les soldats de ligne étaient partis, et le commandant de place Taillant ne pouvait pas envoyer les garçons de nos villages enlever le bétail de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leurs parents.

Ainsi, toute cette journée du samedi 6 août fut bien tranquille dans la montagne.

Vers midi, quelques bûcherons du Krappenfelz vinrent raconter qu'on entendait le canon sur les hauteurs du Fâlberg, du côté de l'Alsace; mais on ne les croyait pas; on se disait :

« Ce sont des inventions pour effrayer le monde! »

Car beaucoup de gens ont du plaisir à faire peur aux autres.

Tout resta donc paisible jusque vers dix heures de la nuit.

Il faisait très-chaud; j'étais assis sur le banc, devant mon moulin, en bras de chemise, rêvant à tous nos ennuis. De temps en temps, un gros nuage couvrait la lune, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, et l'on souhaitait la pluie. Grédel lavait la cuisine; ma femme montait et descendait, visitant les armoires, pour voir si l'on n'avait pas encore volé autre chose que des jambons; dans le village, les volets se fermaient l'un après l'autre, et j'allais monter me coucher, quand une sorte de bruit s'éleva sous bois et me fit écouter : c'était un roulement sourd; quelque chose galopait là-bas, des voitures roulaient, un coup de vent passait dans la montagne, qu'est-ce que je pouvais savoir?

Ma femme et Grédel venaient de sortir; elles écoutaient aussi. Dans le même moment, à l'autre bout du village, commençait une dispute qui nous empêcha d'entendre plus longtemps ce bruit, et je dis à Catherine :

« Les ivrognes de la brasserie du *Cruchon d'or* recommencent leurs cris tous les soirs; il faudra pourtant que cela cesse, car c'est une honte pour la commune. »

Mais je finissais à peine de parler, qu'une foule de gens débouchaient de la rue en face du moulin, criant :

« Un déserteur!... un déserteur!... »

Et la voix de mon adjoint Placiard s'élevait sur toutes les autres, disant :

« Prenez garde au cheval!... prenez garde qu'il ne s'échappe!... »

Un grand cuirassier marchait lentement au milieu de tout ce monde. Chacun voulait le tenir, l'un par le bras, l'autre par le collet; il ne résistait pas; et son cheval suivait en boitant, la tête basse; le bangard[1] le tenait par la bride.

Placiard, en me voyant, s'écria :

« Monsieur le maire, je vous amène un déserteur, un de ceux qui se sont sauvés à Wissembourg, et qui courent maintenant le pays, pour se goberger avec les paysans. Il est encore gris; je l'ai empoigné moi-même. »

Tous les autres, hommes et femmes, criaient :

« Il faut l'enfermer dans une grange... Il faut prévenir la gendarmerie de venir le chercher... Il faut ci... il faut ça!... »

Moi, j'étais bien étonné de voir ce grand gaillard, avec sa cuirasse et son casque, se laisser conduire comme un mouton. Le cousin Georges arriva presque aussitôt. Nous ne savions quoi penser de cette affaire, car l'homme et le cheval restaient là devant notre porte, tout abasourdis.

Enfin, il fallait pourtant bien dire quelque chose, et je dis :

« Entrons... »

Le bangard attacha le cheval à l'anneau de la grange, et nous entrâmes pêle-mêle dans la grande salle en bas, refermant la porte de l'allée au nez des braillards, qui n'avaient rien à faire dans la maison. Mais ils restèrent dehors, ne cessant de crier :

« Un déserteur! »

Et la moitié du village arrivait; de tous les côtés on entendait rouler les sabots.

Une fois dans la salle, ma femme chercha une chandelle dans la cuisine. Alors, voyant cet homme fort, avec ses grosses moustaches, sa figure carrée, le sabre à la ceinture, les manches et la cuirasse couvertes de sang, et tout un côté de la joue écorché et bleu jusque derrière la nuque, nous comprîmes que ce n'était pas un déserteur; qu'il devait s'être passé quelque chose de terrible dans nos environs; et Placiard s'étant remis à dire qu'il avait empoigné ce soldat dans son jardin, où le misérable voulait se cacher, Georges, indigné, s'écria :

« Allons donc!... Est-ce qu'un homme pareil se cache? Je vous dis, moi, monsieur Placiard, qu'il en aurait fallu cinquante comme vous pour l'arrêter, s'il avait voulu se défendre. »

Le cuirassier alors tourna la tête, et regarda Georges; mais il ne dit rien. Le malheureux semblait abruti.

« Vous revenez d'un combat, n'est-ce pas, mon ami? lui dit le cousin avec douceur.

— Oui, monsieur, fit-il tout bas.

— On s'est donc battu aujourd'hui?

— Oui.

— Où ça? »

Le cuirassier montra le Fâlberg à gauche, vers la scierie.

[1] Garde champêtre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Oui, la mitraille les a fauchés... (Page 36).

« Là-bas, derrière les montagnes.

— A Reichshoffen ?

— Oui, c'est ça! à Reichshoffen.

— Cet homme est épuisé de fatigue, dit Georges; Catherine, apportez donc du vin! »

Ma femme prit la bouteille dans l'armoire et remplit un verre, mais le cuirassier ne voulut pas boire; il regardait à terre devant lui, comme s'il avait vu quelque chose.

Ce qu'il venait de nous dire nous rendait tout pâles.

« Et, demanda Georges, les cuirassiers ont chargé?

— Oui, dit le soldat, tous!

— Où est votre régiment maintenant? »

Il releva la tête :

« Mon régiment? Il est là-bas, dans les vignes, dans les houblons, dans la rivière...

— Comment! dans la rivière?...

— Oui! Il n'y a plus de cuirassiers!...

— Plus de cuirassiers! s'écria le cousin. Les six régiments?

— Oui, c'est fini, dit le soldat, comme se parlant à lui-même; la mitraille les a fauchés, il n'y en a plus !

— Hé, s'écria Placiard, vous voyez bien... Qu'est-ce que j'ai dit? C'est un de ces gueux qui sèment de fausses nouvelles. Est-ce que six régiments de cuirassiers peuvent être fauchés? Est-ce que vous ne m'avez pas dit, monsieur le maire, que ces six régiments-là tout seuls allaient tout enfoncer? »

Moi, je ne répondais rien; la sueur me coulait sur le front.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Celui-là, c'est un officier... (Page 40.)

« Il faut l'enfermer quelque part et prévenir les gendarmes, dit encore Placiard; c'est l'ordre de M. le sous-préfet. »

Le cuirassier s'essuyait avec la manche le sang qui coulait sur sa joue; il avait l'air de ne rien entendre. Par toutes les fenêtres, encore ouvertes, étaient penchées les figures du village, dressant les oreilles.

Georges et moi nous nous regardions épouvantés.

« Vous avez là du sang » , dit le cousin, en montrant la cuirasse du soldat, qui se réveilla et répondit :

« Ah! oui, c'est le sang d'un hussard blanc ; je l'ai tué!

— Et ce coup-là, que vous avez sur la joue?

— C'est un coup de poignée de sabre... J'ai reçu ça d'un officier bavarois... Ça m'a comme assommé... je ne voyais plus clair.... mon cheval est parti...

— On s'est donc mêlé?

— Oui... deux fois... On ne pouvait plus sabrer... on s'empoignait, on s'assommait à coups de pommeau... »

Placiard allait encore recommencer ses réclamations, lorsque Georges lui cria, furieux :

« Taisez-vous, vieux flagorneur! Vous n'avez pas honte d'insulter un brave soldat, qui s'est battu pour son pays!

— Monsieur le maire, cria Placiard, est-ce que vous me laisserez injurier dans votre maison, quand je remplis mes devoirs d'adjoint? »

J'étais bien embarrassé; mais Georges, le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

regardant de travers, allait lui répondre pour moi, quand dehors un grand cri s'éleva, au milieu d'un galop furieux de chevaux, un cri terrible, qui nous traversa jusqu'à la moelle des os :

« Les Prussiens ! Les Prussiens !... »

En même temps, une troupe de cavaliers débandés passaient devant nos fenêtres ventre à terre ; ils filaient comme le vent. La foule se sauvait et les femmes criaient :

« Seigneur, ayez pitié de nous ! Nous sommes tous perdus !... »

Après ces cris et le passage de ces hommes, je restai là comme cloué sur le plancher, écoutant ce qui se passait dehors ; mais, au bout d'une minute, je n'entendis plus rien. En me retournant, je vis que tout le monde, les voisins et les voisines, Placiard, le garde champêtre, que tous avaient filé par derrière. Grédel, ma femme, Georges, le cuirassier et moi, nous restions seuls dans la chambre.

Le cousin me dit :

« Cet homme nous a raconté la vérité : la grande bataille a été livrée aujourd'hui ; elle est perdue ! Voici les premiers fuyards qui viennent de passer. A cette heure, il faut du calme, du courage ; que tout le monde s'apprête, car nous allons en voir de dures. »

Et, se tournant vers le soldat :

« Vous pouvez partir, mon ami, lui dit-il, votre cheval est là ; ou si vous aimez mieux rester ici..

— Non. Je ne veux pas être fait prisonnier...

— Alors arrivez, je vais vous mettre dans votre chemin. »

Nous sortîmes ensemble ; le cheval, devant la grange, n'avait pas bougé ; j'aidai le cuirassier à monter dessus ; Georges lui dit :

« Voici, sur la droite, la route de Metz ; à gauche, la route de Phalsbourg ; en prenant à droite, aux avancées de la ville, vous serez sur la route de Paris. »

Et le cheval se remit à marcher en boitant. Nous vîmes seulement alors qu'un morceau de la croupe lui pendait sur la cuisse, et qu'il avait perdu beaucoup de sang. Le cousin suivait, oubliant de nous dire bonsoir.

Qu'on se figure si nous avions envie de dormir après cela !

D'heure en heure, dans la nuit, des cavaliers passaient au galop. Une fois, au petit jour, j'allai sur l'écluse, pour regarder dans la vallée : il en sortait du bois par cinq, six, dix, sautant à travers les haies, cassant les petits arbres. Au lieu de suivre le chemin, ils passaient par les champs, traversaient la rivière, et grimpaient la côte en face, sans s'inquiéter des récoltes ; cela n'en finissait plus !

Vers cinq heures, les cloches du village se mirent à sonner matines, c'était le dimanche 7 août 1870 ; il faisait un temps magnifique. M. le curé traversa la rue à neuf heures, pour se rendre à l'église, mais quelques vieilles femmes seulement allèrent à l'office prier Dieu.

Et c'est alors que commença le grand défilé de la retraite sur Sarrebourg, par la vallée ; un spectacle de désolation que je n'oublierai de ma vie ! — Des centaines d'hommes, qu'on ne pouvait plus reconnaître pour des Français, arrivaient par bandes : cavalerie, infanterie, cuirassiers sans cuirasses, cavaliers à pied, fantassins à cheval, les trois quarts sans armes !... Des troupeaux d'hommes sans officiers, allant devant eux en silence...

Ce qui m'a toujours étonné, c'est qu'on ne voyait presque plus d'officiers ; où donc avaient-ils passé ?

On ne chantait plus, on ne criait plus :

« Vive l'Empereur !... A Berlin !... A Berlin !... »

La désolation, le découragement étaient peints sur tous les visages.

Ceux qui viendront après nous en verront bien d'autres ! Puisque les hommes sont des loups, des renards, des éperviers, des hiboux, il faut bien que tout cela revienne cent fois, mille fois, de siècle en siècle, jusqu'à la consommation des temps ; c'est la gloire des rois et des empereurs qui passe !...

Ils crient tous :

« Oh ! Jésus, mon doux Jésus, ayez pitié de nous, pauvres pécheurs !... Oh ! Jésus, notre doux Sauveur, bénissez-nous ! »

Mais cela ne les empêche pas de travailler du bec et des ongles, sur le pauvre corps du genre humain, et d'en arracher chacun son morceau. Non !... ils ont tous la foi, luthériens et catholiques ; ce sont tous de braves gens, d'honnêtes gens, ainsi soit-il !

Voilà comment les nôtres s'en allaient après cette bataille de Reichshoffen ; et les autres, les Allemands, suivaient ! Ils étaient à Haguenau, à Ingwiller, à Bouxwiller ; ils s'avançaient du côté de Dossenheim, pour entrer dans notre vallée ; nous allions bientôt les voir !

VI

Toute cette journée-là, nous fûmes dans l'épouvante. Grédel seule ne craignait rien ; elle sortait, et venait nous rapporter les nouvelles de Rôthalp.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Beaucoup de gens de Neuwiller et de Dossenheim traversaient le village, avec leurs voitures pleines de meubles, de literies, de paillasses, tout pêle-mêle, criant, s'appelant, frappant leurs chevaux, se retournant pour voir si les uhlans n'étaient pas à leurs trousses ; enfin la fuite devant l'inondation.

Ces malheureux avaient perdu la tête : ils disaient que les Prussiens emmenaient les garçons de quinze à seize ans, pour les faire marcher devant eux et leur servir de remparts pendant la bataille.

Deux soldats de ligne, qui passèrent vers midi, avaient encore leurs fusils ; ils étaient tout blancs de poussière. Je les appelai par la fenêtre et leur fis prendre un verre de vin. Ils étaient du 18e, et nous dirent que leur régiment n'existait plus ; que tous les officiers étaient morts ou blessés ; qu'un autre régiment, je ne sais plus lequel, avait longtemps tiré sur eux ; qu'à la fin les munitions manquaient ; qu'au fort de la Petite-Pierre, on n'avait pas voulu les recevoir ; que le cinquième corps d'armée, posté dans les environs de Bitche, aurait pu venir à temps se mettre en ligne... Enfin, qu'est-ce que je sais encore ?

C'étaient de solides gaillards, qui n'avaient pas perdu courage. Ils repartirent du côté de Phalsbourg, et nous leur souhaitâmes bonne chance.

Dans l'après-midi, la cousine Marie-Anne vint nous voir. Son mari était parti de grand matin pour la ville, disant qu'on ne saurait rien de positif chez nous ; que les soldats ne voyaient que leur petit coin dans la bataille, sans s'inquiéter du reste, et qu'il apprendrait au juste là-bas s'il nous restait encore quelques ressources.

Georges devait revenir pour dîner ; mais à sept heures du soir il n'était pas rentré ; sa femme s'inquiétait. Les mauvaises nouvelles allaient leur train : des paysans arrivant du côté de Neuwiller disaient que les Prussiens marchaient déjà sur Saverne, et qu'ils réquisitionnaient tout sur leur passage. Eux, ils se sauvaient à Dabo, dans la montagne ; les femmes, par habitude, récitaient le chapelet en marchant, pendant que les hommes, de terribles buveurs d'eau-de-vie, faisaient tourbillonner leurs triques et regardaient en arrière d'un air menaçant ; cela ne les empêchait pas d'allonger les jambes.

L'un de ces hommes, auquel je demandai s'il avait vu la bataille, me répondit que les morts étaient entassés dans les champs, comme les sacs au fond de mon moulin. Je crois qu'il inventait cela, ou qu'il l'avait entendu raconter par d'autres.

La nuit venait, la cousine Marie-Anne allait partir, quand tout à coup Georges entra :

« Ma femme est là, Christian ? dit-il.

— Oui, vous souperez avec nous.

— Non, j'ai mangé là-bas. Mais quelle débâcle j'ai vu ! C'est à vous en rendre fou !

— Et Jacob ? demanda ma femme.

— Jacob, il apprend l'exercice ; il a reçu un fusil avant-hier, et demain il faudra se battre. »

Georges s'assit dans le coin de la fenêtre, pendant le souper, et il nous raconta qu'à son arrivée à Phalsbourg, vers six heures du matin, la porte de France venait de s'ouvrir ; mais que celle d'Allemagne, du côté de Saverne, restait fermée ; que de ce côté-là, de l'avancée aux Quatre-Vents, on ne voyait que des fuyards, criant, tirant des coups de pistolet en l'air, pour se faire ouvrir ; — qu'il avait encore eu le temps de mettre son cheval et sa voiture à l'auberge de la *Ville de Bâle*, et d'aller sur les remparts regarder ce spectacle ; — qu'au même instant, le pont s'abaissait, et que toute cette foule de turcos, de zouaves, de fantassins, d'officiers, de généraux, pêle-mêle, s'était précipitée sous la porte ; que, dans le nombre, il n'avait vu qu'un seul drapeau, entouré d'une soixantaine d'hommes du 56e, conduits par un lieutenant ; — que les autres étaient confondus ensemble, sans ordre, la plupart sans armes, sans commandement, enfin, la déroute, la grande déroute !.. — Que ces gens ne connaissaient déjà plus de discipline ; qu'ils avaient perdu le respect des chefs ; qu'il avait vu des officiers supérieurs, envahis à leur table, sous la tente du café Meyer, au coin de la place Lobeau, par de simples soldats, des vieux, qui s'asseyaient, le dos en arrière, les coudes en avant, au milieu d'eux, les regardant de travers et criant :

« Une chope ! »

Et que les garçons venaient les servir bien vite, de peur d'esclandre, pendant que les officiers avaient l'air de ne rien voir et de ne rien entendre. — Voilà ce que Georges trouvait de pire et de plus fort !

C'était pourtant mérité, car ces officiers-là, ces officiers supérieurs, n'en savaient pas plus sur les chemins, les sentiers, les ruisseaux et les rivières du pays, que leurs soldats, qui n'en savaient rien du tout. Ils ne connaissaient pas même le chemin de Phalsbourg à Sarrebourg, par la grand'route, ce qu'un enfant de huit ans sait chez nous !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le cousin avait entendu un officier d'état-major demander si Sarrebourg était une ville ouverte ; il avait vu des bataillons entiers arrêtés sur cette route, croyant s'être trompés de chemin.

Nous devions voir nous-mêmes ces abominations le lendemain, car nos soldats en retraite ne faisaient que tourner et retourner dix fois par les mêmes chemins, autour des mêmes montagnes, et finissaient par se retrouver au même endroit, tellement fatigués, tellement abattus et affamés, que les Prussiens, s'ils étaient arrivés, n'auraient eu qu'à les ramasser.

Mais Georges eut pourtant une minute de satisfaction dans cette triste débâcle, ce fut de voir, à ce qu'il nous dit, les soixante hommes du 56e s'arrêter en bon ordre sur la place, et là, poser leur drapeau contre un arbre. Le lieutenant qui les conduisait, les fit coucher à terre près de leurs fusils, et presque aussitôt ils s'endormirent au milieu de la foule qui tourbillonnait. Le jeune officier, lui, alla tranquillement se mettre seul à une petite table du café. Il sortit de sa poche une carte découpée et se mit à l'étudier en détail.

« J'avais du plaisir à le regarder, nous dit Georges ; il me rappelait nos officiers de marine : il savait quelque chose ! Et pendant que ses hommes dormaient, que son drapeau sauvé restait là debout, lui, il veillait après cette terrible débâcle. Des colonels, des commandants arrivaient, la figure abattue, le lieutenant ne bougeait pas. A la fin, il replia sa carte et la remit dans sa poche, puis il alla se coucher au milieu de ses soldats, et s'endormit à son tour. Celui-là, c'est un officier !... Les autres, je les regarde comme notre perte ; ils n'ont rien conduit, ils n'ont rien appris. Les hommes de mérite ne manquent pas dans l'artillerie et le génie, mais ils ne sont là que pour aider ; ils n'ont que le commandement de leur arme ; ils sont forcés d'obéir aux ordres supérieurs, même lorsque ces ordres n'ont pas le sens commun. »

Une chose qui faisait frémir le cousin, c'était de savoir que l'Empereur menait tout, et qu'on ne pouvait rien faire sans prendre les ordres de son quartier général : on ne pouvait pas faire sauter un pont, un tunnel, avant d'en avoir reçu la permission de Sa Majesté.

« Allez donc maintenant envoyer et recevoir des dépêches, disait Georges. Dieu veuille qu'on sache au moins où l'*honnête homme* se trouve, et qu'il donne l'autorisation de faire sauter le tunnel d'Archeviller, sans cela, les Prussiens envahiront toute la France ; ils mettront leurs canons, leurs munitions, leurs vivres, leurs hommes en chemin de fer, pendant que nos pauvres soldats se traîneront à pied et périront de misère. »

En l'écoutant, la désolation nous gagnait de plus en plus.

Il avait vu sur la place quelques canons réchappés de la déroute, avec leurs chevaux criblés de coups et déjà tellement amaigris par la fatigue, qu'on aurait cru qu'ils revenaient du fond de la Russie. Et tous ces hommes allaient, venaient, se croisaient, s'étendaient le long des murs pour dormir, au risque d'avoir les pieds écrasés cent fois.

Les portes, les fenêtres de toutes les maisons étaient ouvertes ; on voyait les soldats entassés dans les allées, dans les chambres, les vestibules et les cours, en train de manger. Les gens leur donnaient tout ce qu'ils avaient ; les plus pauvres pleuraient de ne rien avoir à leur donner, tant ces malheureux inspiraient de pitié, tant on les plaignait d'être battus. Et dans les bonnes maisons, on cuisait du matin au soir : une troupe rassasiée, elle sortait ; une autre entrait.

Georges, en nous racontant ces choses, avait les larmes aux yeux.

« On trouve pourtant de braves gens en ce monde, disait-il ; demain ces pauvres Phalsbourgeois, quand ils seront bloqués, n'auront plus rien à mettre sous la dent : leurs six semaines de vivres ont été avalés, sans parler de leurs autres provisions. A côté de ces pauvres gens de la ville, nous autres paysans, nous sommes de véritables égoïstes. »

Il nous regardait, et nous ne répondions rien. J'avais déjà fait partir mes vaches pour le bois, avec le troupeau du village ; il le savait sans doute !

Mon Dieu, il faut pourtant avoir de quoi manger. Georges avait raison ; mais on ne peut pas s'empêcher de penser au lendemain ; ceux qui n'y pensent pas, s'en repentent toujours plus tard.

Enfin, ça n'en était pas moins beau des pauvres gens de la ville ; mais ils ont aussi joliment souffert pendant quatre mois, où le commandant de place gardait tout pour ses soldats, et enlevait encore aux habitants ce qui leur restait, sans s'inquiéter de savoir s'ils avaient eu bon cœur ou non.

Je dis ces choses ; chacun en prendra ce qu'il voudra : c'est la simple vérité.

Ce qui nous rendit encore bien plus tristes, ce fut d'entendre Georges nous raconter ce qu'il avait appris touchant la bataille.

Au milieu de cette grande foule, longtemps

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il avait cherché à qui parler. Enfin, un vieux sergent de chasseurs à pied, sec, dur comme du buis, la manche couverte de chevrons et l'œil vif, l'avait fait penser :

« Voilà mon homme!. . Celui-là, j'en suis sûr, a vu les choses clairement; et, s'il veut causer avec moi, je saurai le fond de l'histoire. »

Il l'avait donc prié d'entrer à l'auberge et de prendre un bon verre de vin. Le sergent, après l'avoir regardé deux secondes, avait accepté ; ils étaient entrés à la *Ville de Bâle*, au fond de la cour, car les salles étaient pleines de monde; et là, en mangeant une tranche de jambon et buvant deux bouteilles de Thiaucourt, le sergent, un peu réjoui, ayant encore reçu du cousin une pièce de cent sous, lui avait dit que tous nos malheurs venaient de deux choses : d'abord de ce qu'on n'avait pas occupé une hauteur sur la droite, d'où les Allemands avaient débouché, vers midi seulement, et d'où l'on ne put pas les déloger, parce qu'ils dominaient le champ de bataille, et que leurs pièces, en bien plus grand nombre et meilleures que les nôtres, nous criblaient d'obus et de mitraille; qu'elles tiraient tellement juste, qu'on avait beau reculer, avancer, se porter à droite, à gauche, changer de position, du premier coup les boulets tombaient dans nos rangs.

Nous avons su depuis que c'était les hauteurs de Gunstett dont le sergent voulait parler.

Ensuite, il avait dit à Georges que le cinquième corps, général de Failly, qu'on attendait d'heure en heure, n'était pas venu; que, s'il était venu, nous n'aurions peut-être pas gagné la bataille, car les Allemands étaient trois ou quatre contre un, mais que nous aurions pu faire une bonne et solide retraite par Niederbronn sur Saverne.

Ce vieux sergent était de la Nièvre; Georges m'en a souvent parlé depuis : il m'a dit que, dans son idée, il en savait plus que beaucoup d'officiers de Mac-Mahon; qu'il avait du bon sens, l'esprit net, et qu'avec un peu d'instruction, bien des Français sortis du peuple auraient le talent de la guerre, et qu'on pourrait se reposer sur eux en toute confiance ; mais que l'amour de la danse et de la comédie nous avait fait le plus grand tort, parce qu'on se figurait qu'un bon danseur et un bon comédien étaient bons à tout, chose qui finirait par causer notre ruine, si l'on ne revenait pas sur cette manière de voir.

Le cousin nous raconta, ce même soir, bien d'autres détails que je ne me rappelle pas. La grande inquiétude de ce qui pouvait nous arriver m'empêchait de l'écouter, et puis tous les malheurs du monde n'ont pas le pouvoir de vous enlever le sommeil : depuis deux jours, nous ne dormions plus!

Georges et sa femme, vers dix heures, retournèrent chez eux, et nous allâmes aussi nous coucher.

Le lendemain, j'avais à célébrer le mariage de Chrétien Richi avec sa cousine germaine Lisbeth ; ils étaient affichés depuis huit jours, et, du moment que les invitations sont faites, ce sont des choses qu'on ne peut pas remettre. Moi, j'aurais bien voulu conduire mon foin et ma paille au bois ; le bétail ne vit pas de l'air du temps, cela pressait. J'envoyai chercher Placiard pour me remplacer, mais on ne le trouva nulle part; il s'était caché, comme presque tous les fonctionnaires de l'Empire, bons pour toucher des pensions et dénoncer les gens en temps ordinaire, mais vifs à lever le pied, quand il faudrait rester au poste.

A dix heures, il fallut donc mettre mon écharpe et marcher. La noce m'attendait, et je montai dans la grande salle avec elle. Je m'assis dans le fauteuil, en disant aux futurs de s'approcher, ce qu'ils firent naturellement.

Je commençais à leur lire le chapitre des devoirs de l'homme et de la femme, quand un grand bruit s'éleva dehors; on criait :

« Les Prussiens ! »

L'un des compères, avec son bouquet de roses, sortit; Chrétien Richi se retourna ; la future et tous les autres regardaient à la porte, sur l'escalier, et je restais là, planté tout seul, avec le secrétaire Adam Fix.

Tout à coup le compère rentra, en criant que ceux de Phalsbourg faisaient une sortie au bois, pour enlever nos bêtes, et qu'ils venaient aussi dévaliser nos maisons. Alors j'aurais bien envoyé cette noce au diable, me représentant la position de ma femme et de Grédel dans un moment pareil ; mais un maire est forcé de se respecter lui-même, et je me mis à crier :

« Voulez-vous vous marier, oui ou non ? »

Chrétien Richi et sa cousine revinrent aussitôt et répondirent : — *Oui!*

« Eh bien, c'est bon, vous êtes mariés. »

Et je sortis, pendant que les témoins signaient. Je courus au moulin.

Heureusement, ce bruit de la sortie des gens de Phalsbourg était faux ; un gendarme venait de passer par le village, porteur d'un ordre de Mac-Mahon ; c'est de là qu'était venue l'épouvante.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Rien de nouveau n'arriva jusque sept heures du soir ; quelques fuyards gagnèrent encore la ville ; mais à la nuit tombante commença le défilé du 5e corps, commandé par le général de Failly.

Ces trente mille hommes, au lieu de descendre en Alsace par Niederbronn, arrivaient donc maintenant derrière nous, par la route de Metz, de ce côté-ci des montagnes ; ils ne songeaient pas même à défendre nos défilés et se sauvaient en Lorraine.

La moitié de notre village était allé sur la route, s'étonnant de voir cette armée tourner en masse vers Sarrebourg et Fénétrange.

Jusqu'alors on avait cru qu'une seconde bataille se livrerait à Saverne ; les gens parlaient de défendre le Fâlberg, le Pachberg, tous les passages étroits et couverts de rochers ; les chemins qu'on pouvait défoncer et couvrir d'abatis, d'où quelques bons tireurs auraient arrêté des régiments entiers ; aussi la vue de ces milliers d'hommes qui nous abandonnaient, sans s'être encore battus, de ces canons, de ces mitrailleuses, de cette cavalerie, qui galopait et roulait au grand trot, pour se sauver plus vite, nous saignait le cœur.

Personne n'y comprenait rien.

Un pauvre soldat estropié, couché dans l'herbe, me dit qu'on les avait fait aller de Bitche à Niederbronn, de Niederbronn à Bitche, et puis de Bitche à Pétersbach, Ottwiller, par des chemins abominables ; et que maintenant ils n'en pouvaient plus, qu'ils étaient tous éreintés ! — Malgré moi, je pensai alors que, si des hommes fatigués à ce point étaient forcés de se battre contre des troupes fraîches, supérieures en nombre, ils étaient vaincus d'avance.

Oui, le manque de connaissance du pays est une des causes de toutes nos misères.

Grédel, Catherine et moi, nous retournâmes au moulin, désolés.

Il s'était mis enfin à pleuvoir, au bout de deux mois ; c'était une pluie lourde, qui dura toute la nuit.

Ma femme et Grédel montèrent se coucher ; moi, je ne pouvais fermer l'œil. Je me promenais dans le moulin, écoutant le roulement des canons sur la route, le clapotement des pas dans la boue : cela marchait... marchait sans relâche !

Que c'était triste !... Et que je plaignais ces pauvres soldats, épuisés de faim et de fatigue, forcés de s'éloigner ainsi.

De temps en temps, je les regardais par les petites vitres où coulait la pluie : ils défilaient à pied, à cheval, un à un, par compagnies ou par troupes, comme des ombres. Et chaque fois que j'ouvrais la fenêtre pour renouveler l'air, au milieu de tout ce bourdonnement de pas, de ces hennissements, et quelquefois des jurements d'un soldat du train ou d'un cavalier dont le cheval venait de s'abattre ou qui refusait d'avancer, j'entendais au loin, pardessus la grande plaine, à trois lieues de nous, le sifflet du chemin de fer ; les trains allaient et venaient au fond des gorges.

Alors, apercevant au mur de la chambre une de ces cartes du théâtre de la guerre, que les gazettes du gouvernement nous avaient envoyées trois semaines avant, et qui s'étendaient de l'Alsace jusqu'à la Pologne, je l'arrachai, je la roulai dans ma main et je la jetai dehors. — Oui, tout me revenait avec dégoût ; ces cartes-là, ces grandes cartes étaient encore de la comédie, comme les conspirations inventées par la police et les mensonges des sous-préfets, pour nous faire voter le plébiscite ! O comédiens ! tas de gueux, avez-vous assez trompé notre bête de peuple ? L'avez-vous rendu assez malheureux, avec vos misérables farces ?

Et l'on dit que cela recommence, qu'on veut nous remettre un anneau dans le nez, pour nous conduire, et que beaucoup de coquins comptent là-dessus pour arranger leurs petites affaires, rentrer dans leurs pantoufles et se rengraisser tout doucement, en faisant le gros dos, comme un chat de curé qui retrouve sa gamelle, après avoir fait un tour au bois ou dans le jardin : c'est possible ! Mais alors la France sera bien méprisée ; et, si la chose réussit, elle sera bien méprisable ; les honnêtes gens rougiront de se dire Français.

Au petit jour, je sortis lever l'écluse, car cette grande pluie avait fait déborder la vanne. Les derniers traînards passaient. Comme je regardais au village, mon voisin Ritter, le cabaretier, sortit sous son hangar, avec sa lanterne. Un étranger le suivait : un jeune homme en paletot gris et pantalon collant, une sorte de giberne en cuir sur la hanche, un tout petit chapeau de feutre sur l'oreille, et le ruban rouge à la boutonnière. Ce devait être un Parisien ; tous les Parisiens se ressemblent, comme les Anglais ; on les reconnaît entre mille.

Je regardais et j'écoutais :

« Ainsi, disait cet homme, vous n'avez pas de cheval ?

— Non, monsieur, toutes nos bêtes sont au bois ; et puis, ce n'est pas un moment où l'on peut s'écarter de son village.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Vingt francs sont pourtant bons à gagner en quatre ou cinq heures.

— Oui, dans des temps ordinaires; mais aujourd'hui c'est différent. »

Alors je m'avançai, en demandant :

« Monsieur donne vingt francs pour aller où?

— A Sarrebourg, dit l'étranger, tout étonné de me voir.

— Si vous en mettez trente, je me charge de vous y conduire rondement. Je suis meunier, j'ai toujours besoin de mes chevaux, et vous n'en trouverez pas d'autres au village.

— Eh bien, soit! vous pouvez atteler. »

Ces trente francs, pour faire huit lieues, m'avaient donné dans l'œil. Ma femme venait de descendre à la cuisine; je lui dis la chose, elle trouva que j'avais raison.

Ayant donc pris une bouchée de pain avec un verre de vin, je sortis atteler mes chevaux à la petite voiture. Le Parisien était déjà là, qui m'attendait, sa malle de cuir à la main. Je mis sur le devant une grosse botte de paille; il s'assit près de moi, et nous partîmes au trot.

Cet étranger, voyant mes deux chevaux gris-pommelé galoper à travers la boue, fut content. Il me demanda d'abord les nouvelles du pays, que je lui racontai depuis le commencement; ensuite, il me dit, de son côté, d'autres nouvelles, dont personne ne savait encore rien chez nous.

C'était un faiseur de gazettes, un de ceux qui suivaient l'Empereur, pour raconter ses victoires. Il arrivait de Metz, et me dit que le général Frossard venait de perdre une grande bataille à Forbach, par sa faute, parce qu'il n'était pas présent quand ses troupes se battaient.

On pense bien que je n'ai jamais cru que c'était possible, mais ce Parisien le disait.

« De sorte, dit-il, que les Prussiens nous ont bousculés, et qu'il m'a fallu crever un cheval, pour sortir de cette bagarre. Les uhlans nous poursuivaient; ils sont venus jusque près d'un endroit qu'on appelle Droulingen.

— C'est à quatre lieues d'ici, lui dis-je; comment, ils sont arrivés jusque-là?

— Oui; mais ils sont repartis aussitôt, pour rejoindre le gros de l'armée, qui s'avance vers Toul. J'avais espéré me rattraper en racontant nos victoires d'Alsace; malheureusement, à Droulingen, les mauvaises nouvelles de Reichshoffen et l'épouvante des gens qui se sauvaient m'ont appris que nous sommes enfoncés sur toute la ligne. Décidément, ces Prussiens sont forts, ils sont même très-forts! Mais l'Empereur arrangera tout avec Bismark. »

Alors il me raconta que l'Empereur était très-bien avec Bismark; que les Prussiens prendraient l'Alsace; qu'ils nous donneraient la Belgique en échange; que nous payerions les frais de la guerre, et que tout reprendrait son train comme avant.

« Sa Majesté est malade, disait-il; elle a besoin de repos. Nous allons avoir Napoléon IV, avec la régence de Sa Majesté l'Impératrice; les Français aiment le changement. »

Ainsi parlait ce faiseur de gazettes, qu'on avait décoré, Dieu sait pourquoi! Il ne s'inquiétait que d'arriver à Sarrebourg, et là de prendre le train pour apporter les dernières nouvelles à son journal; quant au reste, il ne s'en inquiétait pas.

Par bonheur, j'avais attelé mes deux chevaux, car il continuait de pleuvoir. Et tout à coup nous rattrapâmes la queue de l'armée de de Failly : ses canons, ses caissons, ses régiments encombraient tellement la route, qu'il me fallut prendre par les champs; ma voiture s'enfonçait dans la boue jusqu'aux essieux.

En approchant de Sarrebourg, nous vîmes à gauche la queue de l'autre déroute : les turcos, les zouaves, les chasseurs et les files de canons de Mac-Mahon. Nous étions, en quelque sorte, entre deux débâcles : les troupes du général de Failly avaient l'air, par leur désordre, d'avoir été battues comme l'autre armée. Tous ceux qui les ont vues passer dans notre pays pourront le dire; en y pensant, encore aujourd'hui cela me paraît incroyable.

Enfin, j'arrivai tout de même à la gare de Sarrebourg, où le Parisien me paya trente francs, que mes chevaux avaient bien gagnés.

Les familles des employés du chemin de fer montaient justement dans le train de Paris, et l'on pense si le faiseur de gazettes fut content de s'y mettre; il avait sa carte gratuite, sans cela le pauvre diable serait resté malgré lui comme beaucoup d'autres, qui se vantent maintenant d'avoir attendu l'ennemi de pied ferme.

Je repartis bien vite par les chemins de traverse, et, vers onze heures, je rentrais à Rôthalp.

Le canon tonnait dans la montagne; une foule de gens montaient et descendaient la colline en face de l'église, pour écouter ce bruit. Le cousin Georges fumait tranquillement sa pipe à la fenêtre, regardant le monde aller et venir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le canon tonnait dans la montagne... (Page 43.)

« Qu'est-ce qui se passe ? lui dis-je, en arrêtant ma voiture devant sa porte.

—Rien, dit-il. Les Prussiens attaquent le petit fort de Lichtenberg. Mais, toi, d'où viens-tu ?

— De Sarrebourg. »

Et je lui racontai, en deux mots, ce que le Parisien m'avait dit.

« Ah ! maintenant, tout devient clair, fit-il. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi le cinquième corps filait en Lorraine, sans tenir un seul jour dans nos montagnes, si faciles à défendre ; cela me paraissait pourtant trop lâche ; mais du moment que Frossard s'est fait battre à Forbach, la chose s'explique : nous sommes tournés ; de Failly a peur d'être pris entre deux armées victorieuses ! Il n'a qu'à gagner du terrain, car le marchand de bétail David vient de me raconter qu'on a déjà vu les uhlans derrière Fénétrange. Enfin, la ligne des Vosges est perdue ! »

Le maître d'école, Adam Fixe, descendait alors la colline avec sa femme ; il s'écria qu'on livrait bataille du côté de Bitche, et que le bruit courait que les Italiens venaient à notre secours ; mais il ne s'arrêta pas, à cause de la pluie.

« Les Italiens se moquent bien de nous, dit Georges en levant les épaules ; ils vont profiter de nos malheurs pour mettre la main sur Rome, c'est tout ce qu'ils veulent. Mon Dieu ! mon Dieu ! que le peuple est bête ! »

Ensuite il me dit d'écouter un instant : on entendait de gros coups sourds et d'autres plus faibles.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Tâchez d'être toujours dix contre un. (Page 50.)

« Ces gros coups, reprit le cousin, sont ceux des grosses pièces du fort, et les autres viennent de l'artillerie ennemie. En ce moment, à six lieues de nous, l'armée allemande victorieuse en Alsace traverse la montagne, pour se joindre à celle de Metz : elle défile sous les canons du fort ; ce soir ou demain, nous verrons déboucher ici son avant-garde. C'est triste d'être battus par la faute d'un imbécile, mais il faut toujours se souvenir que chacun a son tour. »

Il se remit à fumer, et je continuai mon chemin jusqu'à la maison, où je rentrai mes chevaux à l'écurie.

J'avais gagné trente francs en six heures, mais cela ne me rendait pas plus content.

Ma femme et Grédel étaient aussi sur la colline ; elles écoutaient le canon ; la moitié du village grimpait là-haut; et tout à coup je vis Placiard, qu'on n'avait pu trouver la veille, arriver par les jardins, tout essoufflé.

« Vous entendez, monsieur le maire, cria-t-il, vous entendez la bataille ? C'est le roi Victor-Emmanuel qui vient à notre secours, avec cent cinquante mille hommes ! »

La colère m'emporta, je ne pus me contenir :

« Monsieur Placiard, lui dis-je, si vous me prenez pour une bête, vous avez tort. Il ne faut plus raconter aux gens de fausses nouvelles, comme vous en avez pris l'habitude depuis dix-huit ans ; cela ne peut plus vous rapporter de bureaux de tabac pour vous, ni des bureaux de poste pour vos fils. Le temps

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la comédie est passé !... J'en ai bien assez de toutes ces abominables tromperies... A cette heure, je vois clair ; nous avons été volés du haut en bas, par les gens de votre espèce, et nous allons payer à votre place, sans avoir profité de rien. Hier, je vous ai fait chercher, mais vous étiez caché dans votre cave. Aujourd'hui que les imbéciles comptent sur la reconnaissance des Italiens, vous voilà revenu ! Ce sera toujours comme cela. Tant qu'il y a du sucre et de la graisse, les mouches ne bougent pas de la cuisine. Si les Prussiens deviennent nos maîtres, s'ils donnent des places et des pensions, vous serez leur meilleur ami ; vous leur dénoncerez les patriotes de la commune, et vous ferez voter des plébiscites pour Bismark ! — Qu'est-ce que cela vous fait, à vous, d'être Allemand ou Français ? Le vrai seigneur, le vrai roi, le véritable empereur, pour vous, c'est celui qui paye ! »

A mesure que je parlais, la colère me gagnait ; et tout à coup je lui dis :

« Attendez, monsieur l'adjoint, que je sorte ; nous causerons ensemble de plus près ; il faut que je vous parle à l'oreille ! »

Mais j'étais à peine sur la porte, qu'il tournait déjà le coin de la rue.

VII

Ce même jour nous eûmes encore d'autres alertes.

Entre une et deux heures, étant devant mon moulin, il me semblait entendre le bruit du tambour remonter la vallée. On se lamentait dans tout le village ; on ne cessait de répéter :

« Les Prussiens arrivent !... »

Tout le long de la rue les gens sortaient, regardaient, écoutaient ; les garçons se sauvaient au bois, les mères criaient. Quelques hommes, plus peureux que les autres, s'en allaient aussi, avec une miche de pain sous le bras ; les femmes se lamentaient, appelant, et criant qu'elles voulaient les suivre. Et pendant que je regardais ce triste spectacle, tout à coup deux voitures arrivèrent au grand galop de la vallée du Graufthal.

C'est le bruit de ces deux voitures qui m'avait fait croire que des tambours s'approchaient. Je ne me serais pas trompé huit jours plus tard, car les Allemands viennent sans bruit, comme les loups ; ils ne crient pas, ils ne trompettent pas, et vous avez quelquefois vingt mille hommes près de vous, sans le savoir.

Les gens qui venaient, criaient :

« Les Prussiens sont derrière la scierie ! »

On les entendait de loin, surtout les femmes, qui se dressaient en voiture, les mains au ciel.

A cent pas du moulin, les voitures se ralentirent ; et reconnaissant le père Diemer, conseiller municipal, qui conduisait, je lui criai :

« Diemer, arrêtez-vous donc un instant ! Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

— Ce sont les Prussiens qui s'approchent, monsieur le maire, dit-il.

— Mon Dieu, puisqu'ils doivent venir, un peu plus tôt, un peu plus tard, cela revient au même. Descendez donc. »

Il descendit, et me raconta qu'il s'était rendu le matin à la maison forestière de Domenthal, en voiture, pour chercher sa femme et ses filles, retirées chez des parents depuis quelques jours ; et qu'en revenant il avait vu, dans un petit vallon, — le Fischbachel, — des Prussiens, leurs fusils en faisceaux, en train de se reposer et de préparer leur cuisine sur la lisière du bois, comme chez eux, ce qui l'avait fait se sauver au galop.

C'est tout ce qu'il avait vu.

D'autres arrivèrent alors, des bûcherons, disant que c'étaient des chasseurs à pied, et que Diemer avait mal regardé ; puis d'autres, assurant que c'étaient des Prussiens ; ainsi de suite, jusqu'au soir.

Vers cinq heures, je vis arriver encore un vieux soldat français, le dernier qui ait passé par notre village ; il avait la jambe bandée avec son mouchoir, et s'assit sur le banc de ma maison, en me demandant un morceau de pain et un verre d'eau, pour l'amour de Dieu ! J'entrai tout de suite dire à Grédel d'apporter du pain et du vin ; elle-même versa le vin à ce pauvre garçon, qui souffrait beaucoup. Il avait une balle dans la cuisse, et, pour dire la vérité, cela ne sentait pas bon, car il n'avait pu se panser lui-même, et s'était traîné dans les broussailles, de Wœrth jusque chez nous.

Il n'avait pas mangé depuis trente-six heures, et nous raconta que le colonel de son régiment, en tombant, avait crié :

« Mes amis, on vous commande mal !.. N'obéissez plus à vos généraux ! »

Il se reposa seulement quelques minutes, pour ne pas engourdir sa jambe, et repartit vers Phalsbourg.

C'est le dernier soldat français que j'aie vu après Reichshoffen.

A la nuit, on vint nous rapporter que des paysans du Graufthal avaient trouvé un canon embourbé dans la vallée ; et deux heures plus tard, pendant que nous soupions, notre voisine Katel entra toute pâle et nous dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Les Prussiens sont devant votre porte. »

Je sortis aussitôt; dix ou quinze uhlans étaient là, fumant leurs petites pipes en bois, et faisant boire leurs chevaux à la vanne.

Représentez-vous ma surprise, surtout quand un de ces uhlans se mit à me saluer en allemand prussien :

« Hé! bonsoir, monsieur le maire! Vous allez toujours bien, monsieur le maire, depuis que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir? »

C'était le chef de la troupe. Ma femme et Grédel regardaient sur la porte. Comme je ne répondais pas, il dit :

« Eh! mademoiselle Grédel, vous êtes donc toujours fraîche et réjouie comme autrefois? Vous chantez toujours, matin et soir, en lavant vos assiettes? »

Alors Grédel, ayant bonne vue, s'écria :

« Hé! c'est le grand gueux qui est venu faire le portrait de notre pays, avec sa petite caisse sur des piquets. »

Et, malgré l'obscurité, je reconnus un de ces photographes allemands qui couraient la montagne quelques mois avant, faisant le portrait de tout le monde dans nos villages. Celui-là s'appelait Otto Krell; il était grand, pâle et maigre; il avait le nez en dos de rasoir, et clignait toujours de l'œil gauche, en vous faisant des compliments. — Ah! le gueux, c'était lui... c'était un officier de uhlans!

« Justement, mademoiselle Grédel, dit-il sur son grand cheval, c'est moi-même! Vous auriez fait un bon gendarme; vous auriez reconnu tout de suite un honnête homme d'un coquin. »

Il se mit à rire, et Grédel s'écria :

« Parlez donc une langue qu'on comprenne; je ne comprends pas votre patois. »

Et lui répondit :

« Mais vous comprenez bien le patois de monsieur Jean-Baptiste Werner! Comment va-t-il donc, ce bon monsieur Jean-Baptiste? Est-ce qu'il est toujours gai? Est-ce que vous avez toujours son petit portrait, là, vous savez, près du cœur? Celui que j'ai recommencé trois fois, parce qu'il n'était jamais assez joli? »

Grédel, entendant cela, se sauva dans le moulin, et ma femme rentra dans notre chambre.

Alors le pendard me dit :

« Je suis content de vous voir, monsieur le maire, toujours en bonne santé. Je suis d'abord venu vous souhaiter le bonjour, mais ensuite, je dois le reconnaître, ma visite est aussi un peu intéressée. »

Et comme je ne disais rien, étant trop indigné, il me demanda :

« Est-ce que vous avez toujours ces belles vaches suisses? Des bêtes magnifiques!... Et les vingt-cinq moutons de l'année dernière? »

Je compris tout de suite où le bandit voulait en venir, et je lui criai :

« Nous n'avons plus rien du tout, rien dans le village; nous sommes ruinés, nous ne pouvons rien fournir.

— Allons, bon, fit-il, ne nous fâchons pas, monsieur Wéber. J'ai fait votre portrait, avec votre gilet rouge et votre grand habit carré; je vous connais : vous êtes un brave homme! J'ai l'ordre de vous prévenir, en passant, que demain matin quinze mille hommes viendront ici se rafraîchir; qu'ils aiment le bon bœuf et le mouton, et qu'ils ne méprisent pas non plus le bon pain blanc et le vin d'Alsace, ni le café, ni les cigares français, ni les légumes. Voici, sur ce papier, la liste de ce qu'il leur faut. Ainsi, arrangez-vous pour les contenter. Sans cela, monsieur le maire, ils prendront vos vaches eux-mêmes; ils les chercheront au bois du Biechelberg, où vous les avez mises; ils prendront vos sacs de farine et votre vin, — ce bon petit vin blanc de Rikevir! — ils prendront tout, et brûleront ensuite votre maison. Croyez-moi, recevez-les comme des frères allemands qui viennent vous délivrer de la servitude française; car vous êtes Allemands, monsieur Wéber, dans ce pays. Préparez donc les réquisitions vous-même; ce que l'on fait soi-même vaut mieux que si les autres s'en mêlaient; on économise mieux son avoir. C'est à cause de l'amitié que je vous porte, et du bon dîner que vous m'avez donné l'année dernière, que je vous dis cela. — Et maintenant, bonne nuit! »

Il se tourna vers les autres, et tous ensemble se mirent à filer dans la nuit, en remontant à gauche la côte de Berlingen.

Aussitôt, sans même rentrer à la maison, je courus chez Georges, le prévenir de ce qui venait de m'arriver. Il allait se coucher quand j'ouvris sa porte.

« Eh bien, qu'est-ce que c'est? » fit-il.

Et, tout bouleversé, je lui racontai la visite de ces bandits, et ce qu'ils m'avaient demandé. Le cousin et la cousine Marie-Anne m'écoutaient avec l'attention qu'on pense.

Georges, ayant réfléchi deux minutes, me dit :

« Christian, la force est la force! S'il doit passer ici quinze mille hommes, c'est qu'il en passera quinze mille à Metting, quinze mille aux Quatre-Vents, quinze mille à Lutzelbourg,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ainsi de suite. Nous sommes envahis! La ville de Phalsbourg sera bloquée; et, si nous bougeons, nous serons étranglés net, sans avoir eu seulement le temps de dire pipe! — Que veux-tu? C'est la guerre!... Quand on a perdu, on paye. Les braves gens qui nous volaient depuis dix-huit ans ont perdu pour nous, et nous allons payer pour eux; c'est clair! Seulement, si l'on paye en faisant la grimace, les autres demandent plus; et, si l'on y va sans trop rechigner, ils vous écorchent un peu moins : ils font semblant d'avoir des considérations; ils ne vous volent pas aussi durement; ils y mettent un peu de douceur et vous dépouillent avec plus de politesse. J'ai vu ça dans mes campagnes. — Voici donc le conseil que je te donne, dans ton intérêt et dans notre intérêt à tous.

« D'abord tu feras revenir ce soir même tes vaches du Biechelberg; tu diras à David Hertz de conduire les deux plus belles dans son abattoir; et quand les Prussiens arriveront, qu'ils auront vu ces deux belles bêtes, David les tuera sous leurs yeux; il leur en distribuera les morceaux d'après l'ordre des chefs. Cela servira juste pour faire le bouillon du matin aux quinze mille hommes; et, s'il n'y en a pas assez, tu enverras prendre chez moi ma plus belle vache. Tout le village sera content, et l'on dira :

« — Le maire et son cousin se sacrifient pour la commune! »

« Ce sera très-bien! Mais ensuite, comme nous aurons commencé par nous, et que personne n'aura plus rien à dire, tu mettras un bœuf de Placiard en réquisition, et puis une vache de Jean Adam, et puis une du père Diemer, ainsi de suite, à mesure qu'on aura besoin de viande; et cela durera jusqu'à la fin des bœufs, des vaches, des cochons, des moutons et des chèvres. Et tu feras de même pour le pain, la farine, les légumes, le vin, en commençant toujours par toi et par moi.

« C'est triste, c'est même très-ennuyeux; mais Sa Majesté l'Empereur, ses ministres, ses parents, ses amis et connaissances ont joué notre foin, notre paille, nos bœufs, notre argent, nos prés, nos maisons, nos fils et nous-mêmes, en ayant l'air de nous consulter. Ils ont perdu bêtement; ils n'ont pas fait attention à la partie, parce qu'ils avaient eu soin de mettre leur sac de côté, soit en Suisse, soit en Italie, soit en Angleterre, soit ailleurs; et qu'ils ne risquaient que ce grand troupeau qu'ils avaient l'habitude de tondre, et qu'on appelle le peuple. Eh bien, mon pauvre Christian, ce troupeau, c'est nous, paysans si j'étais plus jeune, si je pouvais encore faire des marches forcées, comme à trente ans, j'irais m'engager et me battre. Mais, dans l'état actuel, tout ce que je puis faire, comme toi, c'est de courber les épaules, la rage dans le cœur, en attendant que la nation ait plus de bon sens, et qu'elle nomme d'autres chefs, pour livrer des batailles. »

Ce conseil de Georges me parut le meilleur, et j'envoyai tout de suite le bangard chercher mes vaches au Biechelberg. Je le chargeai de prévenir aussi les notables que, s'ils ne ramenaient pas leur bétail au village, les Prussiens iraient le chercher eux-mêmes, parce qu'ils connaissaient mieux que nous les chemins du pays, et qu'ils mettraient d'abord dans leurs marmites le bétail de ceux qui ne seraient pas venus de bonne volonté.

Ma femme et Grédel étaient là quand je donnai cet ordre à Martin Kopp; elles crièrent beaucoup, disant que je perdais la tête, mais j'avais plus de bon sens qu'elles, et j'écoutai l'avis de Georges, qui ne m'avait jamais trompé.

C'était la nuit du 9 au 10 août, où le petit fort de Lichtenberg, défendu par quelques vétérans sans munitions, ouvrit ses portes aux Prussiens; où Mac-Mahon quitta Sarrebourg avec le restant de ses troupes, sans faire sauter le tunnel d'Archeviller, parce que l'ordre de Sa Majesté n'était pas arrivé; où les Allemands réunis à Saverne, après s'être étendus à droite et à gauche de Phalsbourg, envoyèrent d'abord leurs uhlans, par la vallée de Lutzelbourg, inspecter le chemin de fer, croyant qu'il avait sauté; puis lancèrent une locomotive dans le tunnel; puis se hasardèrent à faire passer un convoi de pierres, et furent bien étonnés de voir qu'il arrivait en Lorraine sans encombre : que Mac-Mahon s'en allait à pied, pendant qu'ils montaient en wagons; et qu'ils pouvaient expédier leurs canons, leurs munitions, leurs vivres, leurs chevaux et leurs hommes vers Paris, en vidant les provisions de l'Alsace de l'autre côté des Vosges, pour entretenir leurs troupes.

Tout cela, nous l'avons appris plus tard.

Et, cette même nuit, les Allemands mirent leurs premières pièces en batterie aux Quatre-Vents, pour bombarder la ville, dont ils firent aussi le tour de l'autre côté, par la belle route du Fâlberg, qu'on paraissait avoir ouverte à travers la forêt, tout exprès pour eux.

Ils ne perdaient pas de temps; ils voyaient tout, inspectaient tout, et trouvaient tout à leur convenance, en très-bon état.

Cette nuit s'écoula donc tranquillement;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ils avaient trop de choses à voir, pour s'inquiéter de nos pauvres petits villages sous bois, sachant bien que nous ne pouvions pas nous sauver, ni même nous défendre, puisque nos garçons se trouvaient tous en ville, et que nous étions sans armes et sans munitions. Ils nous considéraient comme leur garde-manger, en cas de besoin.

Plusieurs ont dit et croient encore qu'on nous a livrés aux Allemands, en échange de la Belgique, parce que l'Alsace, dans l'idée de l'Empereur, était un pays allemand et luthérien, et que la Belgique est un pays français et catholique. Mais le cousin Georges a toujours dit que ces suppositions-là sont fausses; que notre malheur vient uniquement de la volerie du gouvernement, et principalement de ceux qui, soi-disant pour soutenir la dynastie, faisaient leur sac, s'adjugeaient des pensions, s'enrichissaient par des coups de bourse, devenaient des grands hommes à bon marché; et puis aussi de la bêtise du peuple, qu'on entretenait dans l'ignorance, pour lui faire approuver toutes les gueuseries et les brigandages des autres.

Je pense comme le cousin.

La volerie des uns, en privant le pays d'une armée forte et nombreuse, capable de nous défendre, et privant d'autre part l'armée elle-même de vivres, d'armes, de munitions nécessaires pour combattre, en voilà bien assez! On n'a pas besoin d'aller chercher ailleurs la cause de notre honte et de nos misères.

Notre bétail rentra donc de Biechelberg sur mon ordre, et mes deux plus belles vaches attendirent dans l'écurie, en mangeant encore quelques poignées de foin, l'ordre de marcher à la première réquisition des Prussiens.

Les gens du village, qui savaient cela, m'approuvaient beaucoup, sans se douter que chacun d'eux aurait son tour.

Enfin, le temps passait, et l'on croyait que cela pouvait durer encore longtemps, lorsqu'un escadron de lanciers, et plus loin un escadron de hussards allemands parurent au fond de la vallée. Ils avaient en avant-garde quelques uhlans, que nous avons toujours vus depuis dans le même ordre : à trois cents pas en avant, deux cavaliers le pistolet au poing, qui s'arrêtaient de temps en temps pour écouter et regarder; et derrière eux, le gros de la troupe, toujours à la même distance.

Nous autres, sous nos échoppes, ou penchés à nos fenêtres, hommes, femmes, enfants, nous regardions venir ceux qui devaient nous manger, nous ruiner et nous peler la chair des os. C'était en quelque sorte le plébiscite qui s'avançait devant nos yeux, le pistolet et le sabre à la main, les canons et les baïonnettes derrière.

La cavalerie s'étendit d'abord au haut de la côte, de Berlingen au Graufthal, à Véchem, à Mittelbronn, et plus loin; ensuite arrivèrent plusieurs régiments d'infanterie, leurs drapeaux noir et blanc déployés.

Nous regardions cela sans bouger. Les officiers galopaient, avec leurs casques pointus, porter les ordres. M. le curé Daniel, dans son presbytère, avait levé ses petits rideaux blancs, et notre voisine Katel disait :

« Mon Dieu! nous n'aurions jamais cru qu'il existait tant d'hérétiques dans le monde! »

Voilà bien l'ignorance qu'on entretenait de père en fils chez les gens, en leur faisant croire qu'ils étaient seuls dans l'univers; que nous étions mille contre un et que notre religion était universelle! Enfin, la bêtise pure, entretenue par le mensonge!

Cela nous avançait beaucoup d'avoir cette grande idée de nous-mêmes; ça nous rendait bien forts!

Mais les hypocrites se tirent toujours d'embarras, ils vont au loin, la poche bien garnie, et laissent les imbéciles enfoncés dans la mare jusqu'au cou.

Puisque nos révérends pères les jésuites ont tant d'espions répandus dans le monde, ils auraient bien dû nous prévenir de la force des hérétiques, et ne pas nous laisser croire jusqu'à la fin que nous étions seuls maîtres de la terre. Mais ils se disaient :

« Ces imbéciles de Français vont se faire hacher en notre honneur; s'ils gagnent, les hérétiques seront confondus; et s'ils perdent, Henri V reviendra derrière les Prussiens, comme Louis XVIII derrière les cosaques; de toute manière, nous ferons florès; le saint père sera infaillible et nous gouvernerons en son nom. »

Ces choses sont si claires aujourd'hui, qu'on a presque honte de les dire.

Une fois la cavalerie postée sur les hauteurs de la place, en arrière des collines, les régiments d'infanterie, l'arme au pied, se déployèrent dans la vallée.

J'entendais de ma porte la voix des chefs, les hennissements des chevaux et le départ des bataillons, qui défilaient en marquant le pas, avec leurs bottes innombrables. — Ah! si nos officiers avaient été aussi instruits et nos soldats aussi disciplinés que les Allemands, l'Alsace et la Lorraine seraient encore françaises!

On pourra me dire qu'un bon patriote ne de-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vrait pas raconter de pareilles choses; mais à quoi bon les cacher? Est-ce que cela les empêchera d'être vraies? — Je les dis exprès, pour forcer les gens à voir clair; si nous voulons regagner ce que nous avons perdu, il faut que tout change : que nos officiers soient savants; que nos soldats soient bien disciplinés; que nos intendants fournissent les munitions, les habillements, les vivres sans faute; et que, s'ils y manquent, on les fusille; la vie d'une nation honnête et brave vaut bien celle d'un gueux, dont l'ignorance, la paresse et l'avidité, peuvent nous faire perdre des provinces.

Il faut que nous ayons une grande armée, une armée nationale, comme les Allemands; et pour avoir cette grande armée, il faut que chacun serve : les boiteux et les bossus dans les bureaux, les autres dans les rangs; qu'on ait la permission de porter des lunettes, ce qui n'empêche pas un homme de se battre; et que les bourgeois, aussi bien que les ouvriers et les paysans, aillent au feu... Sans cela nous serons battus, rebattus et détruits!

Et surtout, comme disait le cousin Georges, il faut qu'à la tête de tout cela se trouve un homme de cœur et d'expérience, qui mette l'honneur de la nation au-dessus de son intérêt, et que tout le monde écoute, parce qu'il aura déjà prouvé que la confiance ne l'abandonne jamais, dans les plus grands périls de la patrie.

Mais nous sommes encore loin de là; et l'on croirait, à voir la mine de ceux qui reviennent d'Angleterre, de Belgique, de la Suisse, ou de plus loin, qu'ils ont remporté de grandes victoires, et que la patrie leur fait tort, en ne les saluant pas comme des sauveurs.

Moi, je continue tranquillement cette histoire de notre village, et celui qui pourra me tromper encore, en se donnant des airs d'honnête homme, sera malin!

Après que les Allemands eurent posté leur infanterie, ils traînèrent d'abord deux ou trois petits canons, avec des munitions, sur les hauteurs de Wéchem, en arrière des collines. C'est alors que l'idée de Jacob et de tous nos pauvres garçons qu'on allait bombarder, nous revint, et que la mère se mit à sangloter. Grédel, elle, en pensant à son Jean-Baptiste, était devenue furieuse; si par malheur nous avions eu un fusil à la maison, je suis sûr qu'elle aurait été capable de tirer sur les Prussiens et de nous faire tous exterminer; elle montait, elle descendait, elle se penchait à sa fenêtre; et l'un de ces Allemands ayant levé la tête, en disant :

« Oh! la jolie fille! »

Elle lui cria :

« Tâchez d'être toujours dix contre un; sans ça, malheur à vous! »

J'étais en bas, et l'on peut se figurer mon épouvante. Je montai la prévenir de se taire, si elle ne voulait pas causer la perte de notre village; mais elle me répondit effrontément :

« Ça m'est égal, qu'on brûle tout, tant mieux! Je voudrais être en ville, au lieu de vivre avec ces bandits. »

Je descendis, de peur d'en entendre davantage.

La pluie s'était remise à tomber. Les Prussiens continuaient de passer par régiments et par escadrons; plus de quarante mille couvraient alors la plaine; les uns se formaient dans les champs, dans les prés, écrasant les regains, les pommes de terre : tout était là, couché sous leurs pieds; les autres poursuivaient leur route; les roues de leurs voitures s'enfonçaient dans la glaise, mais ils avaient de si bons chevaux, que tout marchait à grands coups de fouet, comme ces Allemands en donnent; ils grimpaient sur toutes les pentes; les haies, les petits arbres ployaient et se cassaient.

Quand la force est tout, et qu'on est le plus faible, il faut se taire!

Le bruit courait qu'on allait attaquer Phalsbourg dans l'après-midi; nos pauvres mobiles et nos soixante recrues d'artillerie pour le service des pièces, allaient donc voir une terrible averse tomber sur eux pour commencer; ces tas d'obus qu'on menait à Wéchem nous faisaient dire :

« Pauvre ville!.... pauvres bourgeois!.... pauvres femmes!.... pauvres enfants!.... »

La pluie redoublait; le ruisseau débordait dans toute la vallée du Graufthal à Metting. Quelques officiers alors se promenaient au village pour chercher un abri; j'en vis entrer un grand nombre chez le cousin Georges, principalement des hussards; et dans le même instant un monsieur à chapeau rond, manteau et pantalon noir, arrivait devant le moulin et me demandait :

« Monsieur le maire?

— C'est moi.

— Ah! très-bien. Je suis aumônier de l'armée, et je viens loger chez vous. »

J'aimais mieux ça que d'avoir dix ou quinze gueux à la maison; mais il finissait à peine de parler, qu'un autre arrive, un officier de chasseurs, qui crie :

« Son Altesse a choisi ce logement. »

Bon! je n'avais rien à répondre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Un brigadier, qui suivait l'officier, saute de son cheval, entre sous le hangar et regarde dans l'écurie.

« Faites sortir tout ça, dit-il.

— Faire sortir mes chevaux, mon bétail?

— Oui, et vite. Son Altesse a douze chevaux; il faut de la place. »

Je voulus répondre; mais l'officier se mit à jurer, à tempêter tellement, sans vouloir m'entendre, criant qu'on allait emmener mes bêtes tout de suite et les conduire à la boucherie, si je ne me dépêchais pas d'obéir, que, sans plus rien dire, j'emmenai tout dehors, le cœur bien gros et la tête penchée. Grédel, voyant cela de sa fenêtre, descendit toute pâle, et dit à l'officier :

« Il faut pourtant que vous soyez bien lâche, pour être si grossier envers un homme déjà vieux, qui ne peut se défendre.

Les cheveux m'en dressaient sur la tête; mais l'officier ne répondit rien et repartit aussitôt.

Alors M. l'aumônier me dit à l'oreille :

« Vous allez avoir l'honneur de loger M. le duc régnant de Saxe-Meiningen, et vous l'appellerez Altesse. »

Je pensais :

« Que le diable t'emporte, toi et ton Altesse, et toutes les Altesses du monde! Je voudrais vous voir à cinq cent mille pieds sous terre!... Vous êtes tous de la mauvaise race!... Vous n'êtes faits que pour le malheur du genre humain!... Ah! bandits! Ah! canailles!... »

C'est ce que je pensais, mais je me gardai d'en rien dire. On avait fusillé plusieurs personnes dans la montagne, deux jours avant, et le bruit courait que ces Prussiens avaient pendu onze paysans du Gunstett, des pères de famille, Dieu sait pourquoi! Ces choses-là vous rendent prudent.

Comme je réfléchissais à notre malheur, Son Altesse arrive avec ses aides de camp et ses domestiques. Ils mettent pied à terre, ils entrent dans la maison, ils accrochent leurs effets mouillés aux murs, et remplissent la cuisine. Ma femme se sauve en haut, moi je me tiens dans un coin, derrière le poêle : — nous n'avions plus rien à nous!

Ce duc de Saxe était si grand, qu'il pouvait à peine entrer sous ma porte. C'était un bel homme, et les deux grands pendards qui le suivaient : le colonel Eglofstein et le major baron d'Engel, aussi. Oui, pour la taille et le bon appétit, on n'avait rien à leur reprocher. Et je ne les gênais pas non plus : ils riaient, ils parlaient, tournant dans ma chambre, traînant leurs sabres dans l'allée, sur l'escalier, partout, sans s'inquiéter de moi; on aurait dit que j'étais chez eux.

Depuis leur arrivée jusqu'à leur départ, le feu ne s'éteignit plus à la cuisine; mon bois flambait, les casseroles, les marmites, le tournebroche allaient leur train; on tordait le cou de mes poules, de mes canards, de mes oies; on les plumait, on les faisait rôtir; on apportait de la viande de bœuf magnifique; on la râpait pour en faire des boulettes, qu'ils appelaient des biftecks; et puis on ouvrait mes armoires, on étendait mon linge sur la table, on rinçait mes verres et mes bouteilles, on cherchait mon vin à la cave.

On servait Son Altesse, ses officiers; les portes et les fenêtres restaient ouvertes; la pluie et le vent entraient; des ordonnances arrivaient à cheval prendre des ordres, et repartaient; et sur les six heures le canon se mit à tonner vers les Quatre-Vents : le bombardement commençait de ce côté-là; les deux bastions de l'arsenal et de la manutention répondaient!

C'est le bombardement du 10, où la maison Thibault fut brûlée.

Nous devions en voir bien d'autres! Mais comme nous n'avions encore rien entendu de pareil, et que ces coups de tonnerre s'engouffraient dans notre vallée, entre les bois et les rochers de Biechelberg, nous frémissions.

Grédel, chaque fois que nos gros canons répondaient, disait :

« Ceux-là, ce sont les nôtres!... Nous ne sommes pas encore morts!... Entendez-vous ça? »

Je la poussai dehors, et Son Altesse demanda :

« Qu'est-ce que c'est?

— Ce n'est rien... C'est ma fille, lui dis-je; elle est folle!... »

Vers six heures trois quarts, le feu cessa.

Le baron d'Engel, sorti quelques minutes avant, revint dire qu'un parlementaire était parti pour sommer la ville de se rendre, et que, sur son refus, le bombardement recommencerait aussitôt.

On eut quelque temps de silence. — Son Altesse mangeait.

Tout à coup un général de hussards arrive, un être hideux, le front plat, les yeux louches, le poil roux, tout couvert de croix, comme un sauvage d'Amérique. Il entre et l'on se salue, en riant et se donnant la main. On se rassoit à table, on avale!... Et ce hussard-là se met à raconter qu'il a pris la tente de Mac-Mahon; une tente magnifique, avec des glaces, des porcelaines, des chapeaux, des crinolines. Il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Nous n'avons pas mérité de devenir Allemands. (Page 56.)

riait, ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles; et Son Altesse se faisait du bon sang, disant que Mac-Mahon avait voulu donner le spectacle de la victoire à quelque grande dame de Paris.

C'était un mensonge abominable, comme on pense, mais les Prussiens ne se gênent pas pour mentir.

Ce hussard, dont je ne me rappelle pas le nom, quoique je l'aie entendu plusieurs fois répéter par les autres, dit aussi qu'après avoir couru deux heures à travers la forêt d'Elsasshausen, il s'était précipité sur le village de Gundershoffen, où quelques compagnies d'infanterie française avaient établi leur quartier, et qu'il les avait surprises et massacrées jusqu'au dernier homme, sans perdre un seul cavalier.

Alors il se remit à rire, disant que le métier de la guerre avait pourtant de beaux moments, et que celui-là compterait parmi ses bons souvenirs.

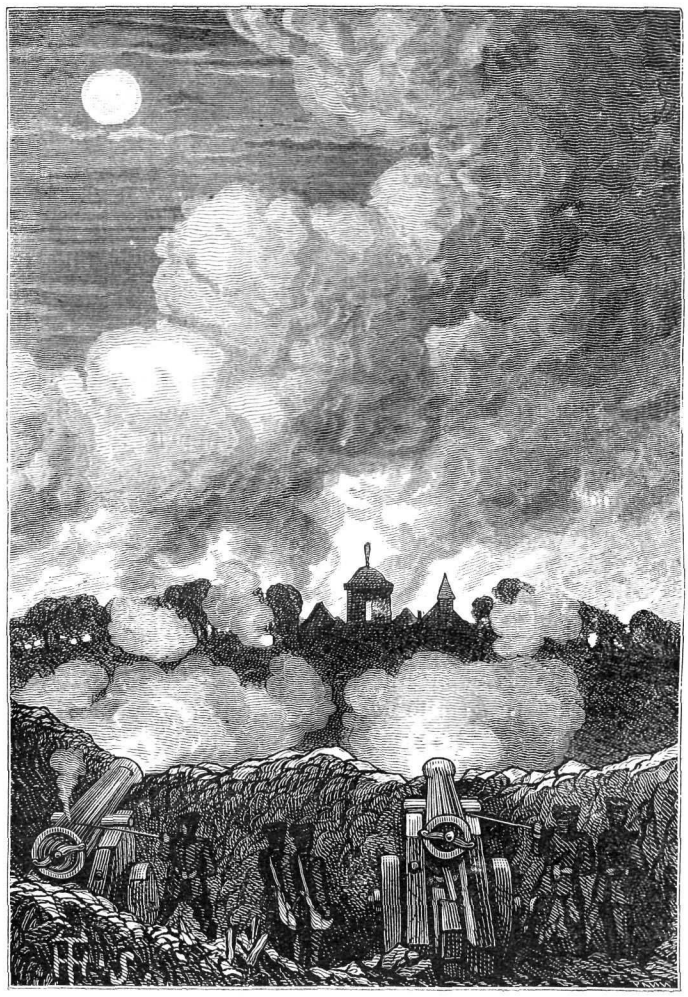
En l'écoutant, assis derrière le fourneau, je me disais :

« Et l'on appelle cela des chrétiens!... Mais ces êtres-là sont pires que des loups; ils boiraient le sang humain dans des têtes de mort et s'en feraient gloire. »

Ils continuaient à causer ainsi, quand un officier tout jeune vint raconter que ceux de Phalsbourg ne voulaient pas se rendre, et qu'on allait les bombarder avec des obus enflammés, pour mettre le feu dans la ville.

Je ne pus en entendre davantage; Grédel et ma femme allèrent s'enfermer en haut, dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Et les crimes des hommes ne dérangent rien là-haut. (Page 62.)

leurs chambres, et moi je sortis respirer un autre air que ces bêtes féroces.

Il continuait de pleuvoir. J'avais besoin de fraîcheur ; j'aurais voulu me jeter tout habillé dans la rivière.

Dehors passaient toujours de nouveaux régiments. Maintenant c'étaient des cuirassiers blancs; ils s'étendaient dans la prairie, au bas de Metting; d'autres régiments par masses allaient vers Sarrebourg ; là-bas les baïonnettes et les casques étincelaient au soleil couchant, malgré les torrents d'eau qui tombaient du ciel. Il était facile de comprendre que notre pauvre armée de deux cent et quelques mille hommes ne pouvait résister à ce débordement.

Mais les trois cent mille autres soldats que nous devions avoir et que nous payions depuis des années, où donc étaient-ils? Ils étaient dans les comptes rendus du ministre de la guerre à l'Assemblée législative, et l'argent de leur équipement, de leur armement, était à Londres dans la caisse de Sa Majesté ; il avait fait des économies, l'*honnête homme!*

Tous ces Allemands, campés à perte de vue sous la pluie, commençaient à couper nos arbres fruitiers pour se chauffer; de tous les côtés on voyait tomber nos beaux pommiers, nos beaux poiriers, encore chargés de fruits ; et puis ils étaient dépouillés, mis en morceaux et brûlés dans leur séve ; l'eau qui tombait ne les empêchait pas de s'allumer, à cause de la grande masse que le feu de dessous finissait par sécher.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Toute la plaine et le plateau s'éclairaient au loin par ces brasiers.

Quelle perte pour le pays !

Il avait fallu cinquante-six ans, depuis 1814, pour faire croître ces arbres; ils étaient en plein rapport; avant cinquante ans, nos enfants et nos petits-enfants n'en verront pas de pareils autour du village : tout est détruit!

En regardant ce spectacle, l'indignation m'étouffait; j'en détournai les yeux, et je me rendis chez le cousin, pensant trouver là quelques paroles d'encouragement.

La maison de Georges était pleine de monde; la cousine Marie-Anne, femme hardie et sans gêne, cuisait pour tous ses garnisaires; dans le nombre se trouvaient deux de ses anciennes pratiques de la rue Mouffetard, — un juif, venu à Paris pour apprendre le jardinage et la taille des arbres, au Jardin des Plantes, et un sellier, — assis tous deux près de l'âtre, d'un air honteux et mélancolique. Tous les autres, qui se trouvaient là, jusque dans l'allée, fumaient leur pipe et regardaient si la viande, les pommes de terre et le reste prenaient une bonne tournure, dans la grande marmite de la buanderie : il n'en existait pas d'autre assez grande à la maison, pour faire bouillir ce tas de vivres.

Chaque soldat avait un énorme quartier de bœuf, une miche de pain, une portion de vin et même de café moulu; quelques-uns avaient aussi sous le bras une botte d'oignons, de navets, une tête de chou, volés à droite et à gauche : c'étaient des hussards.

Dans la grande salle voisine se trouvaient les officiers supérieurs, qui venaient de rentrer l'un après l'autre, de leurs reconnaissances. Ils montaient dans les chambres, on entendait se trimbaler leurs sabres, et leurs grosses bottes ébranler les escaliers.

Comme j'entrais par la porte de derrière, n'ayant pu m'avancer dans l'allée, Georges sortait de la salle. Il me vit par-dessus les casques de tout ce monde et me cria :

« Christian, reste dehors; on étouffe ici! J'arrive. »

On lui fit place, et nous descendîmes au jardin, sous l'échoppe de son boucher. Alors il alluma une pipe et me demanda :

« Eh bien, comment cela s'est-il passé là-bas? »

Je lui dis tout.

« Moi, fit-il, j'ai reçu le général des hussards déjà hier dans la nuit. Une heure après la visite des uhlans, vers onze heures, on tape au volet; j'ouvre... deux escadrons de hussards étaient là, tout autour de la maison; pas moyen de s'échapper.

« — Ouvrez ! »

« J'obéis.

« Le général, une sorte de loup, que j'ai vu tout à l'heure aller chez toi, entre le premier, le pistolet à la main; il regarde de tous les côtés :

« — Vous êtes seul?

« — Oui, avec ma femme.

« — C'est bien. »

« Il se tourne vers l'allée et appelle un aide de camp. Trois ou quatre soldats entrent; ils portent les chaises, la table dans la cuisine. Le général déroule une grande carte sur le plancher; il ôte ses bottes et s'étend dessus. Ensuite il appelle :

« — Y êtes-vous, un tel?

« — Présent, général. »

« Et six ou sept capitaines, lieutenants, entrent.

« — Un tel, voyez-vous le chemin d'ici Metting? »

« Tous avaient sorti une petite carte de leur poche.

« — Oui, mon général.

« — Et de Metting à Sarrebourg?

« — Oui, mon général.

« — Dites les noms. »

« Et l'officier dit les noms des villages, des fermes, des ruisseaux, des ponts, des bouquets de bois, le tournant des chemins, et même les embranchements des sentiers.

« Le général suivait avec son ongle.

« — C'est ça! Eh bien, vous allez prendre vingt hommes, et vous pousserez jusqu'à Saint-Jean, par tel chemin. Vous verrez!... En cas de résistance, vous viendrez me prévenir. Allons, vivement! »

« Et l'autre sort.

« Le général, toujours sur sa carte, en appelle un deuxième.

« — Présent, général.

« — Vous voyez Lixheim.

« — Oui, mon général. »

« Ainsi de suite !

« Au bout d'une demi-heure, il avait envoyé tout son monde en reconnaissance, à Sarrebourg, Lixheim, Diemeringen, Lutzelbourg, Fénétrange, enfin sur tout ce côté de la ville. Et quand ils furent partis, excepté vingt-cinq ou trente chevaux qui restèrent, il se releva et me dit :

« — Vous allez me donner un bon lit, et vous me préparerez à déjeuner pour demain matin, à sept heures. J'aurai à ma table tous ces officiers que vous venez de voir; ils au-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ront bon appétit. Vous avez de la volaille, vous avez du lard; votre femme est une bonne cuisinière, je le sais; et vous avez aussi du bon vin. J'entends que tout soit bon; vous me comprenez! »

Je ne lui répondis pas, et je sortis prévenir ma femme, qui venait de s'habiller et descendait l'escalier. Elle avait entendu de la cuisine, et répondit :

« — C'est bon ! On obéira, puisque les brigands ont la force ! »

« Ce gueux de général entendit très-bien; mais cela lui était égal; sa principale affaire était d'avoir ce qu'il voulait.

« Ma femme le conduisit en haut et lui montra son lit. Il regarda dessous, dans les armoires, dans le cabinet; puis il ouvrit les deux fenêtres du coin; il vit ses hommes en bas, à leur poste, et se coucha sur le lit.

« Jusqu'au matin tout fut tranquille.

« Alors les autres revinrent; le général les écouta. Il envoya tout de suite quelques-uns de ceux qui étaient restés, vers Dossenheim, du côté de Saverne, et environ deux heures après ces mêmes hussards revenaient, avec l'avant-garde du corps d'armée.

« Le général avait reconnu que tous les défilés étaient abandonnés, et qu'on pouvait entrer en Lorraine sans danger; que Mac-Mahon et de Failly avaient gagné le large, et qu'il n'y aurait plus de bataille dans nos environs. »

C'est tout ce que me dit le cousin, en fumant sa pipe.

On venait d'ouvrir la porte qui donne sur le jardin, pour avoir de l'air dans la cuisine, et nous regardions de l'échoppe tous ces Allemands, avec leurs casques, leurs habits mouillés, leurs bottes de légumes et leurs quartiers de viande sous le bras. A mesure que cela cuisait, Marie-Anne distribuait le bouillon, la viande et les légumes, à ceux qui se présentaient avec leurs gamelles; ils ressortaient aussitôt et d'autres venaient. On n'a jamais vu de viande plus fraîche et en pareille quantité; un seul de ces morceaux aurait suffi pour quatre ou cinq Français.

Quelle tristesse de penser que les nôtres avaient tant souffert de la faim dans notre pays même, avant et après la bataille; quel serrement de cœur!

Sans nous être parlé, Georges et moi nous avions la même pensée, car tout à coup il me dit :

« Oui, ces gens-là se sont arrangés un peu mieux que nous! Cette viande ne leur vient pas d'ici, puisqu'ils n'ont pas encore réquisitionné le bétail; elle leur vient du chemin de fer; j'ai vu cela ce matin, à l'arrivée des fourgons. Ils ont aussi reçu pour les officiers de gros boudins, des estomacs de bœufs, bourrés de hachis, et d'autres comestibles que je ne connais pas; leur pain seul est noir, mais ils le mangent avec plaisir. Leurs intendants ne sortent pas de la haute école comme les nôtres; ils n'alignent peut-être pas aussi bien les chiffres; mais les soldats ont de la viande, du pain, du vin, du café; et les nôtres mouraient de faim, comme nous l'avons vu nous-mêmes. S'ils avaient reçu la moitié des rations de ceux-ci, jamais les paysans ne se seraient plaints d'eux à Niederbronn; ils auraient encore nourri les malheureux sur leur passage.

Vers onze heures du soir, je retournai plus calme au moulin. Les sentinelles me connaissaient déjà. Son Altesse dormait, ses deux aides de camp aussi, et M. l'aumônier pareillement; ils avaient pris nos lits sans façon. Les domestiques s'étaient couchés dans la grange, sur ma paille; et moi je ne savais où me mettre. Malgré cela, j'étais un peu plus tranquille, en pensant à ce que le cousin m'avait dit : — Si ces Allemands recevaient leurs vivres du chemin de fer, tout pouvait encore aller; j'espérais que nous conserverions notre bétail, et puis que ces gens iraient plus loin. C'est dans ces idées que je m'étendis sur des sacs de farine, au moulin, et que je m'endormis profondément.

Mais le lendemain, je vis combien Georges s'était trompé sur le chapitre des vivres. Je ne parle pas seulement de tout ce qu'on avait volé dans notre village; à chaque instant les gens venaient se plaindre chez moi, comme si j'avais été responsable de tout :

« Monsieur le maire, on m'a pris mon lard dans la cheminée.

— Monsieur le maire, on m'a pris mes bottes sous le lit.

— Monsieur le maire, on a fait manger mon foin aux chevaux; qu'est-ce que je vais faire pour nourrir ma vache? »

Ainsi de suite.

Les Prussiens sont les plus grands voleurs de la terre; ils n'ont pas de honte; ils vous ôteraient le pain de la bouche pour l'avaler.

Ces plaintes m'avaient tellement indigné, que je pris le courage d'en parler à Son Altesse, qui m'écouta très-bien, et me dit que c'était malheureux; mais qu'il fallait se souvenir du proverbe français : « A la guerre comme à la guerre! » et que ce proverbe était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aussi bien fait pour les paysans que pour les soldats.

Tout cela n'aurait encore rien été, si les réquisitions n'avaient pas commencé; mais alors les quartiers-maîtres arrivèrent, — comme ils disaient, — pour s'entendre avec moi.

J'eus beau leur représenter que nous étions de pauvres gens, déjà ruinés aux trois quarts, ils me répondirent :

« Arrangez-vous!... Il nous faut tant de milliers de foin, tant de quintaux d'avoine, d'orge, de farine, et tant de viande, soit bœuf, soit mouton, de bonne qualité; sinon, monsieur le maire, on mettra le feu dans votre village. »

Son Altesse le duc de Saxe et ses officiers venaient de partir, pour visiter le camp autour de la place, j'étais seul. Je voulus faire sonner à l'église, pour convoquer le conseil municipal; mais les sonneries étaient défendues; alors j'envoyai le bangard prévenir chaque conseiller l'un après l'autre; mais les conseillers ne bougeaient pas; ils croyaient qu'en restant chez eux, les Allemands ne pourraient rien faire.

Dans cette extrémité, je fis publier par Martin Kopp, au son de caisse, la liste de ce que le village avait à fournir en toutes sortes de vivres et denrées, avant onze heures du matin, priant tous les honnêtes gens de se dépêcher, s'ils ne voulaient pas voir mettre le feu aux deux bouts du village.

A peine ces publications étaient-elles faites, que chacun se dépêcha d'arriver, apportant tout ce qu'il pouvait.

Les quartiers-maîtres prirent livraison; ils emmenèrent aussi ma plus belle vache et me donnèrent un reçu de tout, au nom de Sa Majesté le roi de Prusse.

L'indignation du monde était terrible.

A force de vols et de filouteries dans ces premiers jours, on n'aurait plus trouvé seulement une livre de viande salée à acheter dans le pays; et quant à la viande fraîche, il ne fallait pas y penser. Eh bien! lorsque les Prussiens réquisitionnaient, on trouvait de tout, à cause de cette menace d'*incendie*. On savait ce qu'ils avaient fait en Alsace, et naturellement on les jugeait capables de recommencer.

Après ces réquisitions, qu'on pouvait regarder comme le bouquet de Son Altesse, les Prussiens levèrent le camp, en nous annonçant que d'autres allaient venir. J'entendis aussi monsieur le baron d'Engel donner l'ordre à l'une de ses estafettes de commander à Sarrebourg six mille rations de pain et de café. Alors je compris qu'il était bien entendu que nous allions nourrir tous ces gens jusqu'à la fin de la campagne, et l'on pense quelles tristes réflexions je fis sur notre position. L'intendance allemande ne me paraissait plus si magnifique; je comprenais que c'était tout simplement le pillage organisé.

Le duc et ses gens venaient à peine de partir, qu'un capitaine de hussards, monsieur Collomb, arrivait le remplacer, avec six chevaux, et puis un adjudant, monsieur le comte de Bernhardy, avec trois autres chevaux. Ils arrivaient de Saverne tout mouillés, ayant passé la nuit sur la côte, et cela leur donnait une faim terrible.

Je leur exposai qu'on nous avait tout pris, que nous n'avions plus de quoi vivre nous-mêmes; mais ils ne voulurent pas me croire, et ma femme fut obligée de bouleverser la maison pour leur trouver à dîner.

Tout en mangeant de très-bon appétit, ces messieurs nous racontèrent qu'ils avaient fait pendre onze paysans de Günstett, après la bataille de Wœrth.

Ils nous dirent aussi que le lendemain un convoi de vivres arriverait au village, et c'était vrai. Malheureusement, ce convoi s'en alla directement à Sarrebourg.

Les batteries de Phalsbourg avaient démonté celles des Prussiens aux Quatre-Vents. Des morts et des blessés en assez grand nombre étaient partis pour la grande ambulance de Saverne; quelques-uns se trouvaient encore dans la salle d'école de Pfalsweyer; cela rendait ces Prussiens de mauvaise humeur. On aurait cru qu'il fallait les laisser venir nous voler, nous piller, nous bombarder et nous brûler, sans se défendre; qu'on commettait des crimes contre eux, et qu'ils avaient des droits sur nous, comme sur leur peuple de valets.

Ils se figuraient cela!

Et j'ai toujours vu ces Allemands se plaindre ainsi, soit qu'ils nous aient pris pour des bêtes, soit qu'ils aient été des bêtes eux-mêmes. Je ne sais pas au juste, mais je crois qu'il y avait de l'un et de l'autre.

Après le passage du convoi de vivres, qui dura bien deux heures, arrivèrent des canons, des fourgons de poudre et d'obus; jamais notre pauvre village n'avait entendu de bruit pareil; on aurait dit un torrent qui galope sur des rochers.

Le 11e corps passait; il y en avait douze comme celui-là, chacun de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille hommes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous ne savions absolument plus rien de nos troupes à nous, ni de nos parents et amis en ville; nous étions enfermés comme dans une île, au milieu de cette inondation de Prussiens, de Saxons, de Bavarois, de Wurtembergeois, de Badois, qui passaient, passaient toujours, et dont il était impossible de voir la fin.

Il paraît que les réquisitions qu'on avait faites la veille et cet immense convoi de provisions que nous venions de voir défiler ne suffisaient pas aux Allemands, et qu'on ne voulait plus s'adresser à M. le maire, car les officiers que nous logions étant partis de grand matin, tout à coup, vers sept heures, des cris s'élevèrent au village : les Prussiens venaient enlever tout notre bétail d'un coup. Mais, cette fois, ils s'y étaient mal pris : ils n'avaient pas gardé le derrière des maisons, et chacun se mit à chasser ses bêtes au bois : bœufs, vaches, chèvres, tout grimpait à la côte; les femmes et les filles, les vieillards et les enfants derrière.

Ils n'attrapèrent presque rien.

Depuis ce moment, malgré leurs menaces, le bétail resta sous bois; et l'on apprit aussi que nous avions des partisans, qui se promenaient dans le pays; les uns disaient que c'étaient des turcos échappés de Wœrth, les autres que c'étaient des chasseurs français; mais les Prussiens n'aimaient plus à se hasarder en petit nombre, hors des grands chemins; c'est pour cela, sans doute, qu'ils n'allèrent pas chercher nos bêtes au Krapenfelz.

Le lendemain, 14 août, on voyait les Allemands s'agiter sur la côte de Wéchem. Un prince prussien, — le prince Albert, — vieux, le nez et le menton en galoche, mais toujours à cheval, était à Metting; le bruit courait que le grand bombardement de Phalsbourg allait commencer; que plus de soixante canons se rangeaient en batterie au-dessus du moulin de Wéchem; que l'on remuait la terre pour couvrir les pièces, et que ce serait très-sérieux.

Ce même jour, quand j'y pensais le moins, les quartiers-maîtres revinrent pour réquisitionner de la viande. Mais je leur dis que toutes les bêtes étaient au bois par leur faute; qu'ils avaient tout voulu prendre d'un coup, et qu'ils n'auraient plus rien.

En écoutant ces observations très-justes, ils me menacèrent. Alors je leur dis :

« Emmenez-moi... Mangez-moi !... Je suis vieux... Vous ne ferez pas gras !... »

Cependant, comme ils nous menaçaient du feu, je fis publier que les Prussiens réclamaient encore, au nom du roi de Prusse, dix quintaux d'avoine et d'orge, trois mille de paille et autant de foin, et que si tout n'était pas arrivé sur la place à midi sonnant, ils nous incendieraient sans miséricorde...

Et cette fois encore tout arriva !

Ces Allemands avaient trouvé le vrai moyen de forcer les gens à se dépouiller jusqu'à la chemise : *Le feu! Le feu!* Voilà le vrai génie des Prussiens. Personne n'avait connu le *feu*, la puissance du *feu*, comme ces bandits. Dieu seul jusqu'alors avait fait descendre le feu sur ses pauvres créatures, pour venger les grands crimes de Sodome et de Gomorrhe; ils l'ont employé, eux, pour nous réduire à la mendicité ! C'est la punition de notre bêtise.

Mais espérons que le peuple ne sera pas toujours aussi bête; Dieu prendra pitié de nous. Je ne dis pas le Dieu des jésuites ni celui des Prussiens, — qui sont des jésuites protestants, — mais celui que chacun sent dans sa poitrine; celui qui nous fait répandre des larmes de pitié sur nos frères injustement écrasés; c'est de ce Dieu-là que je parle, et c'est à lui que je crie :

« Regarde ce que nous avons souffert ! Vois si nous l'avons mérité; vois si nous sommes cause de notre ignorance; et si nous en sommes cause, punis-nous !... Mais si les autres en sont cause, s'ils nous ont refusé des écoles, s'ils ne nous ont rien appris de ce que nous devions savoir; s'ils ont profité de notre crédulité pour nous tromper, mon Dieu, pardonne-nous et rends-nous notre patrie, notre chère patrie d'Alsace et de Lorraine !... Ne nous fais pas Allemands !... Ne nous réduis pas à recevoir des soufflets, comme les soldats allemands; n'abaisse pas nos enfants, nos pauvres enfants, à être les domestiques et les bestiaux des nobles allemands ! — Mon Dieu, nous sommes bien coupables d'avoir cru l'*honnête homme*, qui t'avait prêté serment, pour le violer, et ses ministres, qui commençaient la guerre *d'un cœur léger*, — après nous avoir promis la paix, — et qui se sont sauvés la poche garnie; mais nous n'avons pourtant par mérité, nous, Alsaciens et Lorrains, les plus fidèles enfants de la grande Révolution, non, nous n'avons pas mérité de devenir Allemands et Prussiens !... Oh ! quel malheur !... »

Je viens de pleurer... Après tant de misères et d'abominations, mon cœur a débordé...

Maintenant je continue, et je tâcherai de ne jamais oublier que je raconte une histoire vraie, que tout le monde connaît, que tout le monde a vue.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce même jour, vers le soir, plusieurs voitures d'Alsaciens, revenant de Lunéville, passèrent par le village pour retourner chez eux. Les Prussiens les avaient forcés de marcher ; leurs chevaux n'avaient plus que la peau et les os ; et ces gens maigres, jaunes, tombaient à force d'avoir reçu des coups et d'avoir supporté la faim.

On ne leur avait pas seulement donné une ration de pain sur toute la route ; les Allemands avalaient tout ! Ils auraient vu tomber un des nôtres, un de ceux qu'ils avaient forcés de traîner leurs bagages ; ils l'auraient vu tomber là de fatigue et de privations à leurs pieds, qu'ils ne lui auraient pas tendu seulement un verre d'eau. Sans nos pauvres frères lorrains envahis, qui les nourrissaient de leur propre misère, ils seraient tous morts.

Voilà la vérité. Nous l'avons vu nous-mêmes plus tard, car le même sort nous était réservé.

Après le passage de ces malheureux, auxquels je donnai du pain, quoique nous n'en eussions plus guère, puisque les Allemands, trois jours avant, nous avaient volé vingt-sept miches au sortir du four; après ce triste spectacle, nous vîmes arriver coup sur coup, avec un grand fracas et traînements de sabres, trois aides de camp prussiens, qui nous annoncèrent : le premier, un colonel ; le deuxième, un général, et le troisième, je ne sais plus quoi... un duc, un prince, quelque chose dans ce genre !

C'est le colonel que j'eus l'honneur — comme ils disaient — de goberger, le colonel Waller, du 10e régiment de grenadiers silésiens ; et puis le général vint aussi me faire l'honneur de souper à mes dépens. Celui-là s'appelait Macha Cowley. Ils nous firent le plaisir de nous annoncer que le lendemain on bombarderait solidement Phalsbourg. Ces gens-là sont pleins de délicatesse ; ils pensaient que cette bonne nouvelle allait nous réjouir, moi, ma femme et ma fille !

Le drapeau des grenadiers silésiens fut apporté dans la chambre du colonel. Ce régiment arrivait des frontières autrichiennes ; il avait attendu la déclaration de neutralité des bons catholiques de là-bas, pour venir, en chemin de fer, se joindre aux douze corps d'armée qui nous envahissaient avec tant de gloire.

C'est ce que j'appris, en écoutant ce qu'ils se disaient entre eux.

Cette nuit-là fut bien mauvaise pour nous. Les officiers voulaient être servis chacun à part, l'un après l'autre ; ma femme était obligée de cuire pour eux, de leur apporter leurs plats, enfin de se faire leur servante ; et Grédel, malgré son indignation, aidait la mère, toute pâle et les dents serrées.

Le général et le colonel ne soupèrent qu'à neuf heures, l'aide de camp à dix, ainsi de suite, durant toute la nuit, sans s'inquiéter des fatigues et de l'épuisement des pauvres femmes.

Ils riaient beaucoup de M. le curé de Vilsbourg, chez lequel ils avaient passé la nuit précédente, et qui leur avait dit que le malheur de Napoléon venait d'avoir retiré ses troupes de Rome, et que « quiconque mangerait du pape, en crèverait ! »

Ils admiraient ces paroles et s'en faisaient du bon sang.

Moi, dans *mon coin*, je pensais que d'un imbécile on ne peut entendre que des sottises.

A la fin, je finis par m'endormir, le front sur les genoux ; mais le jour paraissait à peine, que la maison était déjà remplie du bruit des éperons, des sabres, et surtout des cris de M. l'aide de camp :

« Viendras-tu, chenapan ? Viendras-tu, bourrique, âne, bélître, pendard ? Mauvais drôle, viendras-tu bientôt ? »

C'est ainsi qu'il appelait son domestique. C'est leur manière de traiter leurs soldats, qui les écoutent gravement, la main près de l'oreille, les yeux fixes, sans murmurer une parole. Bienheureux encore quand le discours ne finit pas par un grand soufflet, ou un coup de pied au bas du dos ! Et c'est comme cela qu'ils pensent nous voir un jour ; c'est ce qu'ils appellent nous donner « les nobles vertus allemandes. »

Le colonel déjeuna vers cinq heures du matin ; une compagnie vint prendre le drapeau et le régiment partit. Nous étions bien contents, quand le bombardement commença vers sept heures d'une façon épouvantable : soixante pièces de canon sur la côte de Wéchem tiraient à la fois !

La ville répondit aussitôt, mais à sept heures et demie, une noire colonne de fumée s'élevait déjà sur Phalsbourg. Les gros canons de la place n'en répondaient qu'avec plus de rage ; les obus sifflaient, les bombes éclataient sur la côte, et les coups de tonnerre du bastion de Wilschberg roulaient dans nos échos jusqu'au fond de l'Alsace.

Ma femme et Grédel, assises l'une en face de l'autre, se regardaient en silence ; moi, je me promenais de long en large, la tête penchée, songeant à Jacob et à tous les honnêtes gens, qui, dans ce moment, voyaient se con-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sumer leurs maisons, leurs meubles, le fruit de leur travail pendant cinquante ans.

A dix heures je sortis, la colonne de fumée était devenue plus large, elle s'étendait vers l'hôpital et l'église; on aurait dit un grand drapeau noir, qui se courbe de temps en temps, et puis qui se relève jusqu'au ciel.

Un escadron de cuirassiers, et derrière, un autre de hussards, filaient sur la colline; mais ils descendirent ventre à terre du côté de Metting, où se trouvait le quartier général du prince Albert.

Les obus des soixante pièces continuaient de monter dans les airs et de retomber dans la fumée ; les bombes et les obus de la ville roulaient derrière les batteries des Prussiens ; elles éclataient dans les champs.

On entendait aussi les échos de Lutzelbourg tonner de seconde en seconde; le vieux château, là-bas, devait trembler sur son rocher.

Au milieu de cet épouvantable vacarme, le pillage recommençait; pendant que les chefs admiraient l'incendie de la ville avec des lunettes, des bandes de maraudeurs couraient de maison en maison, mettre la baïonnette sur la poitrine des femmes et leur demander du vin, de l'eau-de-vie, du beurre, des œufs, du fromage, enfin tout ce qu'ils espéraient trouver, d'après l'inspection des lieux. Si vous aviez un rucher, il leur fallait du miel ; si vous aviez une basse-cour, il leur fallait des poules ou des œufs.

Ces bandits dévalisaient tout. Ils commettaient encore d'autres horreurs, qu'il n'est pas même permis de dire.

Voilà ce qu'on appelle les bonnes vieilles mœurs allemandes!

Et puis ils nous reprochent nos turcos; mais les turcos sont des saints auprès de ces êtres sales, crasseux, goinfres, infestés de maladies honteuses, et qui remplissent encore aujourd'hui nos hôpitaux.

En arrivant près de chez nous, ces bandits virent un homme qui les attendait sur sa porte: je tenais ma fourche, et Grédel derrière avait la hachette. Alors, n'ayant sans doute pas d'ordre écrit de voler, et craignant aussi le secours des voisins, ils passèrent leur chemin.

Mais, vers onze heures, un lieutenant, avec un cantinier, vint me dire de lui céder quelques litres de vin, qu'il me payerait exactement. C'était une manière polie de piller, car allez donc refuser crédit à ceux qui vous tiennent par la gorge. Je les conduisis au cellier; le cantinier remplit ses deux tonnelets, et puis ils repartirent.

Le colonel revint plus tard à la tête de son régiment et s'avança, sans descendre de cheval, jusqu'à la porte, demandant un morceau de pain et un verre de vin, que ma femme lui présenta. Il ne pouvait s'arrêter davantage.

A peine était-il parti, qu'on vint encore remplir les tonnelets de la cantine; cette fois c'était un *feld-weibel*, qui jurait que tout serait payé le soir même. Il vida le restant de la barrique et s'en alla fièrement.

Pendant que cela se passait, le canon tonnait toujours et la fumée montait plus épaisse. Les bombes de Phalsbourg éclataient sur le plateau de Berlingen. A quatre heures et demie, la moitié de la ville était en feu; à cinq heures, l'incendie paraissait s'étendre encore, et la tour de l'église, toute en pierres, restait debout, mais vide comme une cage : les cloches étaient fondues, les poutres et le toit brûlés; on voyait à travers, de six kilomètres.

Vers six heures, les gens du village, devant leurs maisons, les mains jointes, virent tout à coup la flamme monter jusqu'au haut de cette fumée, dans le ciel.

Le canon ne tonnait plus. Un parlementaire venait de partir, pour sommer encore la place; mais nos garçons n'étaient pas de ceux qui se rendent, ni les gens de Phalsbourg non plus ; au contraire, plus on brûlait, moins il leur restait à perdre; et par bonheur le biscuit et la farine qu'on voulait envoyer à Metz, depuis la bataille de Reichshoffen, étaient restés à la manutention : on avait des vivres pour longtemps! Seulement la viande et le sel allaient manquer bientôt; comme si des gens de bon sens ne devaient pas avoir toujours dans une ville de guerre, au fond d'une cave, du sel pour dix ans! Le sel n'est pas cher, il ne se gâte pas ; au bout d'un siècle, on le retrouverait à la même place. Mais nos intendants sont si forts! Un pauvre meunier ne pourrait pas se permettre de leur donner ce simple avis. C'est pourtant la privation de sel qui fit le plus souffrir les habitants, pendant les deux derniers mois du siége.

Le parlementaire revint à la nuit, et nous apprîmes qu'on ne se rendait pas.

Quelques obus furent encore lancés; ils tuèrent du monde déjà sorti des casemates : des femmes et de pauvres malheureux. Ensuite le feu cessa des deux côtés. Il pouvait être neuf heures. Le grand silence, après tout ce bruit, nous étonnait. J'étais sur ma porte à regarder, quand tout à coup, dans la nuit sombre, je vis arriver le cousin :

« Personne n'est là? fit-il.

— Non. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils tiraient de leur cave deux pauvres vieillards... (Page 64.)

Et nous entrâmes dans la chambre, où se trouvaient Grédel et ma femme.

« Eh bien, dit-il en riant et clignant de l'œil, nos garçons ne se rendent pas; le commandant de place est un brave homme.

— Oui, dit ma femme; mais qu'est-ce que Jacob est devenu maintenant?

— Bah! fit Georges, il se porte très-bien! J'en ai vu d'autres, des bombardements, à Saint-Jean d'Ulloa; on tirait sur nous avec d'autres obus; ceux-ci ne sont que de six et de douze : les nôtres étaient de soixante. Eh bien, au bout du compte, quand un homme est tombé, sur trente et quarante, c'est beaucoup. Soyez donc tranquilles, je vous réponds que nos garçons vont bien, d'autant plus que la meilleure place est toujours sur les remparts.»

Il s'assit alors et alluma sa pipe. L'incendie de la ville était si vif et si clair, qu'il faisait trembler l'ombre de nos petites vitres sur les rideaux du lit.

« Ça brûle bien, dit le cousin. Ils doivent avoir terriblement chaud tout de même là-bas! Mais quel malheur maintenant que le tunnel d'Archeviller n'ait pas sauté; que l'ordre de Sa Majesté l'Empereur ne soit pas venu de mettre une allumette au fourneau de mine déjà tout chargé! Quel malheur pour la France d'avoir un âne pareil à sa tête! La ville tient; si le tunnel avait sauté, les Allemands seraient forcés de la prendre. Le bombardement n'y fait rien; il faudrait ouvrir la tranchée, et puis livrer deux ou trois assauts. Cela les retiendrait là trois semaines, un mois, et pen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Allons, pousse, misérable, que ce soit plus tôt fini ! .. (Page 66.)

dant ce temps le pays pourrait se retourner. Je sais bien que les Prussiens ont une route par Forbach et Sarre-Union, pour rejoindre le chemin de fer à Nancy; mais Toul est là !... Et puis quelle différence d'arriver à pied, d'étape en étape, en traînant des canons, des munitions, des vivres de toute sorte derrière soi, des convois qu'il faut escorter, surveiller, parce qu'ils peuvent être attaqués, ou d'avoir un bon chemin de fer qui vous amène tout tranquillement les choses. Oui, c'est un grand malheur d'avoir un crétin pour maître, et des gens autour de lui qui le font passer pour un aigle. »

Ainsi parla le cousin, et ma femme lui dit qu'elle aimait mieux voir passer les Allemands, que de les garder chez nous.

« Vous parlez comme une femme, lui répondit Georges. Sans doute nous avons des pertes, mais croyez-vous que la France ne nous remboursera pas? Croyez-vous que nous aurons toujours des imbéciles et des flagorneurs pour députés? Si l'on ne nous payait pas, eh bien, plus tard, qui voudrait encore se défendre? On ouvrirait toutes les portes à l'ennemi; ce serait la perte de la France! Otez-vous donc ces idées de la tête, Catherine, et croyez bien que notre intérêt est le même que celui de la nation tout entière. Ah! si ce tunnel avait sauté, les Allemands feraient une autre mine ! »

Le cousin, là-dessus, se mit à regarder cette pauvre ville, qui ressemblait à une mer de flammes; sur deux cents maisons, cinquante-deux et l'église brûlaient!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On n'entendait rien, à cause de la distance, mais quelquefois un éclair rouge arrivait jusqu'à nous; et la lune, au-dessus, à gauche, suivait tranquillement son chemin, comme depuis le commencement du monde : toutes les abominations et tous les crimes des hommes ne dérangent rien là-haut!

Enfin Georges, ayant regardé cela les sourcils froncés, partit sans rien dire de plus.

Nous restâmes levés toute la nuit. Vous pensez bien que personne ne dormait au village; chacun avait là-bas un fils, un frère, un ami.

Le lendemain, 15 août, quand le brouillard du matin fut dissipé, la fumée montait toujours, mais elle était moins forte. Alors la grande masse des Allemands continuait sa route vers Nancy; et le lieutenant qui promettait de me payer mon vin, avait levé le pied sans me dire bonjour ni bonsoir. Si les autres officiers allemands ressemblent à celui-là, je ne conseille à personne de leur confier un liard sur parole.

Après le départ de cette seconde armée, — c'était le 6e corps, — le lendemain dimanche et le surlendemain, nous vîmes passer des régiments de cavalerie : des chasseurs, des lanciers, des hussards, bruns, verts, noirs, innombrables! Ils défilaient tous par notre vallée, et se dirigeaient vers l'intérieur de la France.

Il restait pourtant encore de l'infanterie et de l'artillerie autour de Phalsbourg, sur les côtes de Wéchem, de Vilschberg, de Biechelberg, des Quatre-Vents, des Baraques, etc. Le bruit courait qu'ils allaient recevoir de gros canons, pour faire le siége régulier de la place; mais ils avaient juste la force nécessaire pour garder le passage du chemin de fer, le tunnel d'Archeviller, et de notre côté, le défilé de Graufthal.

Les vivres, les munitions, les chevaux de remonte et l'infanterie suivaient la vallée de Lutzelbourg; la cavalerie suivait en partie la nôtre.

Depuis, on n'a plus vu chez nous que de petits bombardements; on aurait pu faire des sorties, les gens de bon sens auraient mieux aimé donner leur bétail à la ville, que de le voir réquisitionner par les Prussiens.

Oui, voilà ce qui nous ennuyait le plus : les réquisitions! Les sept ou huit mille hommes qui bloquaient la ville, vivaient sur notre compte et ne se privaient de rien.

Mais un peu plus tard, pendant le blocus de Metz, nous devions encore éprouver d'autres misères.

VIII

Quelques jours après le passage des derniers escadrons de hussards, nous apprîmes un matin que les Phalsbourgeois avaient fait une sortie, pour enlever le bétail de Biechelberg. Ils auraient pu, cette nuit-là, prendre toute la garnison du village; mais l'officier qui les conduisait était un pauvre sire. Au lieu d'arriver en silence, il avait fait tirer le canon à deux cents pas des avant-postes ennemis, pour effrayer les Prussiens. Ceux-ci, tout étonnés, avaient sauté de leurs lits, car ils dormaient; ils s'étaient tous échappés, en fusillant les nôtres, et les paysans avaient poussé bien vite leur bétail au bois.

On voit comme nos officiers entendaient la guerre.

« Ceux de 1814, disait notre vieux garde-champêtre, Martin Kopp, s'y prenaient autrement; ils ramenaient toujours des bœufs, des vaches et des prisonniers en ville. »

Le cousin Georges, quand on lui parlait de cela, levait les épaules.

Le pire, c'est que les Prussiens se moquaient de nous autres, pauvres diables de Rôthalp, en nous appelant la « grande nation! » Ce n'était pourtant pas notre faute, à nous, si la moitié de nos officiers, sortis de l'école des jésuites, ne savaient pas leur métier. Si l'on avait appris à nos garçons l'exercice; si tout le monde avait été forcé de servir chez nous, comme en Allemagne; et si chacun avait été mis à la place qui lui convenait, selon ses connaissances et son courage, je crois que les Prussiens n'auraient pas eu si souvent l'occasion de rire de la « grande nation. »

Ce fut, du reste, la seule sortie qu'on essaya pendant le siége. Le commandant Taillant, qui ne manquait pas de bon sens, avait sans doute reconnu qu'avec des officiers de cet acabit et des soldats qui ne savaient pas l'exercice, il valait mieux rester derrière les remparts et se passer de viande.

Vers le même temps, l'officier commandant le poste des landwehr, à Wéchem, le plus grand ivrogne et le plus terrible braillard que nous ayons jamais vu dans ce pays, vint me faire sa première visite, avec une quinzaine d'hommes, la baïonnette au bout de fusil.

Il venait réquisitionner au village trois cents miches de pain; du foin, de la paille et de l'avoine en proportion.

D'abord, il entra dans mon moulin en criant :

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Hé ! bonjour, monsieur le maire. »

Moi, voyant ces baïonnettes à la porte, j'étais inquiet.

« Je viens, dit le lieutenant, vous apporter une affiche de Sa Majesté le roi de Prusse. Lisez-moi cela ! »

Et je lus cette affiche :

« Nous, Guillaume, roi de Prusse, faisons savoir aux habitants du territoire français, que l'Empereur Napoléon III ayant attaqué par terre et par mer la nation allemande, qui désirait et qui désire toujours vivre en paix avec le peuple français, nous a forcé de prendre le commandement de nos armées, et par suite des événements de la guerre, de dépasser les frontières de la France ; — mais que je fais la guerre aux soldats, et non aux citoyens français, qui continueront à jouir de toute sécurité, pour leurs personnes et pour leurs biens, aussi longtemps qu'ils ne me forceront pas eux-mêmes, par des entreprises hostiles contre les troupes allemandes, à leur retirer ma protection. »

« Vous allez poser cette affiche, me dit le lieutenant, à votre porte, à celle de la mairie et à celle de l'église. Hein ! cela vous réjouit...

— Sans doute, lui dis-je.

— Alors nous sommes bons amis, fit-il, et les bons amis doivent s'aider les uns les autres. Allons, mes enfants, allons, entrez ! cria-t-il à ses soldats en riant, vous êtes en quelque sorte ici dans la maison paternelle ; on ne vous refusera rien. Entrez ! »

Et les bandits entrèrent au moulin, du moulin dans la cuisine, de la cuisine dans la maison, et puis ils descendirent à la cave.

Ma femme et Grédel s'étaient sauvées.

Le pillage en règle commença. On vida ma cheminée ; on défonça ma dernière tonne de vin ; on ouvrit mon armoire, en flairant jusqu'au fond, comme une meute de chiens. Je vis un de ces soldats enlever jusqu'à la chandelle de son chandelier, et la fourrer dans sa botte.

Une de mes brebis s'étant mise à bêler :

« Hé ! cria le lieutenant, des moutons !... Il nous faut aussi des moutons ! »

Et les misérables allèrent dans l'étable prendre mes brebis.

Quand tout fut dévalisé, cet honnête officier, ce brave Allemand me remit la liste des réquisitions régulières, en me disant :

« Voici ce qu'il nous faut ! Vous m'amènerez tout cela ce soir même à Wéchem. Sinon, nous serons forcés de revenir ; vous comprenez, monsieur le maire ? Et surtout n'oubliez pas les affiches, les affiches de Sa Majesté, c'est le plus important ; c'est principalement pour cela que nous sommes venus. Allons, monsieur le maire, au revoir, au revoir ! »

Il me tendait la main, dans son gros gant de peau, l'abominable scélérat. Je lui tournai le dos ; il fit semblant de ne rien voir, et sortit au milieu de ses braves, tous chargés comme des mulets, riant, se gobergeant et levant le coude, car chacun avait rempli sa gourde de fer-blanc et fourré quelque chose dans son sac.

Plus loin, ils entrèrent chez plusieurs autres notables, chez le cousin, chez monsieur le curé Daniel. Ils étaient si chargés de rapines, qu'à la dernière maison ils firent halte, pour mettre une voiture et deux chevaux en réquisition, chose qui leur parut plus commode que de porter eux-mêmes ce qu'ils venaient de voler.

La guerre est la véritable école du brigandage ; au bout de vingt ans de guerre, le genre humain ne serait plus qu'une grande bande de scélérats.

C'est peut-être à cela que nous sommes tous réservés, car je me rappelle que le vieux maître d'école de Bouxviller nous disait qu'il avait existé des peuples immenses et plus riches que nous, qui pouvaient prospérer longtemps encore par le commerce et l'industrie, et qui s'étaient tellement acharnés à leur propre destruction, par la guerre, que leurs pays sont devenus des plaines de sable où rien ne pousse, où l'on ne découvre plus que des rochers.

Voilà ce qui nous menace et ce que je crains de voir avant de mourir, si les Bismark, les Bonaparte, les Guillaume, et tous ces êtres de sang prennent le dessus et ne reçoivent pas le châtiment qu'ils méritent.

Le lieutenant pillard dont je vous ai parlé tout à l'heure a fini par devenir capitaine à la fin de la campagne ; il l'avait bien mérité ! Son nom ne me revient pas en ce moment ; mais je n'aurai qu'à dire qu'il se promenait de village en village, de cabaret en cabaret ; qu'il buvait comme un trou du vin, de la bière, de l'eau-de-vie ; qu'il braillait des chansons comme un bœuf ; qu'il parlait avec attendrissement des petits oiseaux ; qu'il réquisitionnait à tort et à travers, et qu'il rentrait à une heure, à deux heures, à trois heures du matin, tellement ivre, qu'on ne comprenait pas comment un être humain dans cet état pouvait encore se tenir à cheval, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer le lendemain !... oui, je n'aurai qu'à dire cela, pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que tous les gens de notre pays reconnaissent cette grosse brute allemande.

Du reste, les autres officiers de la landwehr commandant à Vilschberg, aux Quatre-Vents, à Mittelbronn et ailleurs ne valaient guère mieux. Après le départ des princes, des ducs, des barons, ceux-ci se regardaient déjà comme les seigneurs de notre pays. Tous les jours on apprenait de nouveaux crimes commis par eux, sur des malheureux sans défense. Tantôt à Mittelbronn ils fusillaient un pauvre idiot, qui courait pieds nus dans les bois depuis dix ans, ne faisant de mal à personne; le lendemain, à Vilschberg, ils mettaient tout nu un pauvre garçon, qui, par malheur, s'était approché de leurs batteries, et l'officier lui-même l'écorchait à coups de botte; et puis, aux Quatre-Vents, ils tiraient de leur cave deux pauvres vieillards et les exposaient au froid et à la pluie deux jours et deux nuits de suite, en menaçant de les tuer s'ils bougeaient; ils pillaient bœufs, moutons, foin, paille, cassaient les meubles, enfonçaient les fenêtres, et cela de jour en jour, sans raison, pour le plaisir de tuer et de détruire.

Quelquefois ils se faisaient du bon sang, en menaçant les curés et les maires de les forcer à conduire le bétail qu'ils avaient volé. Et comme les Allemands ont toujours eu chez nous la réputation d'être de grands savants, je suis forcé de déclarer que je n'en ai jamais vus tenir un livre, soit parmi les officiers, soit parmi les soldats.

Le cousin Georges disait avec raison que tout leur savoir se rapportait au métier de soldat : l'espionnage et l'étude des cartes pour les officiers, et la discipline à coups de trique pour les autres. Ils n'ont qu'une seule idée claire dans la tête, c'est qu'il faut obéir aux chefs et recevoir gravement les soufflets qu'ils vous donnent.

Les jeunes gens employés dans le commerce voyagent; ils s'instruisent chez les étrangers; ils se laissent tout dire et ne répondent jamais à leurs maîtres, ce sont de bons employés et pas chers; mais au premier signe ils retournent là-bas recevoir des coups de pied; et cela ne leur fait rien de tirer sur leurs vieux camarades, sur ceux dont ils ont mangé le pain durant des années...

Dans leur pays, les uns naissent pour donner des soufflets, les autres pour en recevoir; ils trouvent cela tout naturel; on a de l'honneur ou l'on n'en a pas, selon que l'on est le fils d'un noble ou d'un marchand, d'un baron ou d'un ouvrier. Chez eux, moins un homme a d'honneur, plus il est bon soldat; on ne lui demande que d'obéir, de cirer les bottes et de brosser le cheval de l'officier, quand il l'ordonne: le fils d'un banquier ou de n'importe quel riche bourgeois obéit comme un autre! Aussi leurs armées sont bien disciplinées, on ne peut pas soutenir le contraire. Georges disait que leurs chefs supérieurs conduisaient plus facilement cent mille hommes, que les nôtres dix mille; qu'il leur fallait pour cela moins de talent. Je le crois bien! Moi, simple meunier, si, par hasard, j'étais né roi de Prusse, je les conduirais tous par la bride, comme mes chevaux, et mieux encore. J'aurais seulement soin, lorsqu'il s'agirait d'une entreprise difficile, de consulter deux ou trois finauds, qui m'éclairciraient la vue, et de prendre des jeunes gens instruits qui veilleraient aux affaires. Cette machine irait toute seule, comme mon moulin, où les engrenages s'emboîtent l'un dans l'autre, sans que je m'en occupe. La machine fait tout: l'esprit, le bon sens, le bon cœur ne servent à rien.

Ces idées me sont venues, en réfléchissant à ce que j'ai vu depuis le commencement de cette campagne, et c'est pourquoi je dis qu'il faut absolument de la discipline, pour recommencer plus tard la partie; seulement, comme les Français ont de l'honneur, il faut leur faire comprendre que celui qui n'a pas de discipline manque à l'honneur, et qu'il trahit sa patrie. Alors, sans coups de pied et sans soufflets, nous aurons de la discipline; nous pourrons faire manœuvrer de grandes masses, et nous battrons les Allemands, comme nous les avons battus cent fois.

Ces choses devraient être enseignées dans toutes les écoles, et les écoles devraient être innombrables. En tête du catéchisme on mettrait: « La première vertu du citoyen sous les armes, c'est l'obéissance; celui qui n'obéit pas est un lâche; il trahit la République! »

Voilà ce que je pense, et maintenant je continue.

Après le passage des armées allemandes, notre malheureux pays fut comme muré dans le silence, car tous ceux qui bloquaient Phalsbourg et les quelques détachements qui passaient encore avec des vivres, des munitions, des troupeaux de bœufs et de moutons dans la vallée, avaient la consigne de ne rien dire, de nous laisser dans l'épouvante; nous ne recevions plus de journaux, plus de lettres, plus la moindre nouvelle de l'intérieur. Nous entendions bombarder Strasbourg, quand le vent soufflait du Rhin; tout brûlait là-bas! Mais comme les gens n'osaient pas aller et venir, à cause des postes ennemis placés sur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tous les points, on n'en savait rien; la tristesse, le chagrin vous tuaient ! — On ne travaillait plus. A quoi bon travailler, quand les plus laborieux, les plus courageux, les plus économes, voient le fruit de leur travail dévoré par des brigands sans nombre ? On se repentait presque d'avoir rempli ses devoirs envers ses enfants, de s'être privé de tout, pour nourrir à la fin des gueux pareils.

On se disait :

« Est-ce qu'il existe une justice dans ce monde ? Est-ce que l'honnête homme, la bonne mère de famille, les braves enfants ne sont pas des bêtes ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux faire le métier de voleur et de scélérat ? Est-ce que toutes les satisfactions ne sont pas pour les brutes ? Est-ce que ceux qui nous prêchent la religion, la commisération envers nos semblables, ne sont pas des hypocrites ? Il faut être le plus fort... Eh bien, soyons les plus forts ; marchons sur le ventre de nos semblables, qui ne nous ont jamais fait de mal ; espionnons, trompons, volons, pillons, et si nous sommes les plus forts, nous aurons toujours raison ! »

Voici la liste des réquisitions qu'on faisait dans les plus misérables baraques, pour chaque Prussien qui s'y trouvait logé ; qu'on juge d'après cela de notre misère :

« Pour chaque homme logeant chez vous et par jour, vous aurez à fournir : sept cent cinquante grammes de pain, cinq cents grammes de viande, deux cent cinquante grammes de café, soixante grammes de tabac ou cinq cigares, un demi-litre de vin ou un litre de bière, ou un décilitre d'eau-de-vie. — En outre, pour chaque cheval, douze kilos d'avoine, cinq kilos de foin et deux kilos et demi de paille. »

Chacun dira :

« Comment de malheureux paysans pouvaient-ils fournir tout cela ? Ce n'est pas possible ! »

Eh bien, si ! les Prussiens l'ont obtenu. — Voici comment : Ils faisaient des tournées jusque dans les dernières fermes, ils enlevaient tout, paille, foin ; ailleurs ils enlevaient le bétail ; ailleurs le grain ; ailleurs le vin, l'eau-de-vie, la bière ; ailleurs ils frappaient des contributions en argent. Chacun fournissait ce qu'il avait, de sorte qu'au bout de la campagne on n'avait plus rien.

Ah ! oui, nous étions à notre aise avant cette guerre ; nous étions riches sans le savoir ! Jamais je n'aurais cru que nous avions au pays tous ces milliers de foin, toutes ces têtes de bétail.

On nous a bien donné des bons à la fin, quand les trois quarts et demi des provisions étaient avalées ; et maintenant on a l'air de vouloir nous indemniser ; mais, dans trente ans, à supposer que nous restions tranquilles, dans trente ans, notre village n'aura pas ce qu'il avait l'année dernière.

Ah ! votez, votez des plébiscites pour la paix, pauvres diables de paysans !... Votez des bons de paille, de foin, de viande, des milliards et des provinces pour le Prussien ! C'est l'*honnête homme* qui vous promet la paix, celui qui a violé son serment ; ayez confiance dans sa parole ! Chaque fois que je pense à cela, les cheveux m'en dressent sur la tête.

Et ceux qui ont voté contre le plébiscite ont aussi payé !... Comme ils doivent nous en vouloir de notre bêtise, et comme ils doivent désirer de nous instruire !..

Figurez-vous l'état de ma femme et de ma fille, en nous voyant dépouiller de cette manière, car les femmes tiennent encore plus que nous à ce qu'elles ont économisé ; et puis, la mère ne pensait plus qu'à Jacob, et Grédel à Jean-Baptiste.

Le cousin Georges le savait ; il essaya plusieurs fois d'avoir des nouvelles de la place. Quelques turcos, échappés du massacre de Frœschswiller, étaient restés en ville, et tous les jours il en sortait par les poternes, pour faire le coup de feu contre les Allemands. D'un autre côté, comme l'attaque de la ville était arrivée du jour au lendemain, on n'avait pas eu le temps d'abattre les arbres et les haies, les baraques et les tombes du cimetière. Alors ce travail commençait ; on rasait tout sans miséricorde, à portée de canon.

Georges essaya d'arriver à ces travailleurs, mais les postes ennemis étaient trop serrés. Enfin il eut des nouvelles, mais d'une manière qu'on n'ose presque pas avouer, par Marie Hopsalope, une femme de mauvaise vie, que les sentinelles allemandes laissaient passer, et qui leur prouvait sa reconnaissance de la façon qui leur convenait le mieux.

Cette honnête personne nous apprit que Jacob se portait bien, et sans doute elle dit aussi quelque bonne nouvelle à Grédel, car le lendemain elle se remit à nous parler de sa dot, et voulut absolument savoir où nous l'avions cachée. Je lui dis que c'était au bois, sous un arbre. Alors elle eut peur que les Prussiens ne l'eussent découverte, car ils fouillaient partout ; ils avaient des listes exactes de tout ce que possédait chaque maison ; ils avaient bouleversé jusqu'au fond des caves, pour déterrer les vins fins, par exem-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ple, comme chez Mathis, à la scierie, et chez Frantz Sépel, à Metting. Rien ne leur échappait, ayant eu pour les renseigner, depuis des années, nos propres domestiques allemands, qui tenaient note du bétail, du foin, du grain, du vin et de tout ce que chaque maison pouvait fournir. Ces Allemands viennent au monde pour espionner, comme les oiseaux pour voler; c'est dans leur nature. Que les Américains, les Russes et tous les peuples qui ont encore la bonté de les recevoir, y réfléchissent : leur imprudence pourra leur coûter cher un jour! Je n'invente rien, je ne dis rien de trop, notre exemple est là... que chacun en fasse son profit.

Grédel craignait donc pour notre sac. Je lui dis que j'étais allé voir et que rien n'avait été remué dans les environs.

Mais, après l'avoir rassurée, j'eus moi-même une grande frayeur.

Un dimanche soir, une trentaine de Prussiens, conduits par leur fameux lieutenant, arrivèrent au moulin, criant d'abord, en tapant de la crosse sur le plancher, qu'il leur fallait du vin et de l'eau-de-vie.

Je leur donnai les clefs de la cave.

« Ce n'est pas cela, dit le lieutenant. Vous avez touché seize cents francs à Saverne le mois dernier; où sont-ils? »

Je vis tout de suite qu'on m'avait dénoncé : c'était Placiard, ou tout autre gueux de cette espèce, car les dénonciations commençaient : *Tous ceux qui se sont déclarés depuis pour les Allemands faisaient déjà ce métier!*

Il n'y avait pas à nier la chose, et je dis :

« Oui, c'est vrai! — Mais comme je devais à Phalsbourg, j'ai payé ce que je devais, et puis le reste je l'ai mis en sûreté chez monsieur le notaire Fingado.

— Où est-il, ce notaire?

— En ville! Les soixante gros canons que vous savez, le gardent. »

Alors le lieutenant parut vexé; il se promenait de long en large, et disait :

« Vous êtes un vieux renard, je ne vous crois pas... Vous avez caché votre argent quelque part. Vous allez fournir des contributions en argent.

— Je fournirai, comme tout le monde, ma contribution pour six de vos hommes, avec ce que j'ai. Voici mon foin, mon blé, ma paille, ma farine; tant qu'il en restera, vous en prendrez; quand il n'y en aura plus, vous en chercherez ailleurs. Vous pouvez tuer les gens, vous pouvez brûler les villes et les villages; mais vous ne pouvez prendre de l'argent à ceux qui n'en ont pas. »

Il me regardait; et l'un des soldats qui ne trouvaient pas, tout furieux, me prit au collet en criant :

« Tu vas nous montrer ton magot, vieux coquin! »

Plusieurs autres me poussèrent dehors; ma femme arriva, criant et gémissant; Grédel sortit avec la hachette, en disant à ces bandits :

« Tas de lâches!.. vous n'avez pas de cœur!..... Vous êtes tous des Schinderhannes!... »

Elle voulait tomber dessus. Mais je lui criai :

« Grédel, rentre!... »

En même temps, j'ouvris mon gilet, et je dis au scélérat qui me tenait sa baïonnette sur la poitrine :

« Allons, pousse, misérable, que ce soit plus tôt fini! »

Il paraît que ma figure, en ce moment, avait quelque chose qui les surprit, car le lieutenant, qui ne faisait qu'écumer le pays avec sa bande, s'écria :

« Allons, laissez monsieur le maire tranquille! Quand nous aurons pris la place, nous trouverons son argent chez le notaire. En route, mes enfants, en route!... Allons voir ailleurs... Il faut des écus à Sa Majesté, nous en trouverons. Au revoir, monsieur le maire, et sans rancune. »

Il riait. Moi, j'étais pâle comme un mort et je rentrai frémissant.

Je devins malade.

Beaucoup de gens au pays avaient la dyssenterie, et c'est encore à ces goinfres que nous devions cela; car ils dévoraient tout : miel, beurre, fromage, fruits verts, bœuf, mouton, tout s'engouffrait dans leur gosier pêle-mêle. A Pfalsweyer, ils avaient même avalé du vinaigre pour du vin. Je ne sais pas ce qu'ils mangeaient dans leur pays, mais la voracité de ces gens-là ferait croire qu'ils n'avaient jamais connu que les pommes de terre et l'eau fraîche.

Et puis, ils remplissaient tout le pays de leurs ordures; on les voyait se débarrasser sans honte dans les ruelles, par files de six, huit, dix en face des fenêtres, sur le bord des routes, sans même chercher une haie pour se cacher, comme de véritables animaux.

Il y avait au haut de Metting un chemin creux qui empestait tout le pays. On avait beau conduire là de la paille, l'odeur infecte s'étendait au loin. Finalement il fallut ordonner une corvée générale de tous les paysans, pour débarrasser l'air de cette infection, en même temps que des carcasses de chevaux et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des entrailles de bêtes égorgées; eux, ils auraient tout laissé pourrir à la même place!

Aussi, ils sentaient bon! On n'avait pas besoin de les voir venir, pour savoir qu'ils approchaient; s'ils ne faisaient pas de bruit, on les éventait tout de même.

Cette année-là, les corbeaux arrivèrent de bonne heure; ils s'abattirent par gros nuages dans la plaine. Le bon Dieu nous envoyait ce secours, sans cela la peste nous aurait rendu visite.

Je ne parle pas des autres vexations que ces Prussiens nous ont fait subir, comme de nous forcer de couper leur bois à la forêt, de le fendre et de le ranger devant leurs portes; de menacer les paysans de les envoyer ouvrir les tranchées, — par ce moyen, des villages entiers s'enfuyaient d'une minute à l'autre, et les landwehr en profitaient pour piller les maisons sans résistance, — ni de mille autres actions honteuses, comme d'aller faire leurs besoins dans les églises, ce qui désolait tous les honnêtes gens, protestants, catholiques ou juifs, et montrait que ces êtres-là n'avaient le respect de rien; qu'ils se faisaient un plaisir d'humilier l'âme de l'homme dans ce qu'elle a de plus profond et de plus sacré! Car, même pour ceux qui n'ont pas de religion, une église, un temple, une synagogue, sont des lieux vénérables : c'est là que notre mère nous a porté, pour nous faire bénir par Dieu; c'est là que nous avons pris l'Eternel à témoin de notre amour pour celle que nous aimions; et c'est là que nous avons porté nos père et mère, après qu'ils avaient cessé de souffrir en ce monde, pour les recommander à la miséricorde divine...

Eh bien, voilà ce que ces misérables ont osé faire!... C'est pour cela surtout que nous les maudirons de père en fils, et qu'ils ne pourront jamais se réconcilier avec nous.

Pendant que tous ces malheurs nous accablaient, des bruits de toutes sortes couraient le pays. Un jour le cousin Georges vint me dire qu'il avait appris d'un aubergiste de Sarrebourg, qu'une grande bataille s'était livrée près de Metz; que nous avions eu la victoire; mais que l'Empereur, ne sachant où se mettre, gênait tout le monde; qu'il se sauvait à droite, à gauche, entraînant à sa suite des escortes de trois à quatre mille hommes, pour garder sa personne et ses bagages; qu'il avait fallu le déclarer absolument nul, et l'envoyer à Verdun pour s'en débarrasser, parce qu'il n'osait rentrer dans Paris, où l'indignation du peuple contre sa dynastie éclatait de plus en plus.

« Maintenant, me dit le cousin, Bazaine est à la tête de notre meilleure armée. C'est bien triste d'être obligé de confier le sort de la patrie à cet homme, qui s'est fait connaître au Mexique, quand nous avons déjà pour ministre de la guerre le vieux de Montauban, qui s'est distingué en Chine et dans l'affaire Doineau, en Afrique. Oui, voilà trois braves gens, dignes de s'entendre : l'Empereur, Bazaine et Palikao! Enfin, espérons toujours, cela ne coûte rien d'espérer. »

C'est ainsi qu'arriva la fin du mois d'août, le plus triste mois que nous ayons passé dans notre vie.

Le 1er septembre, vers dix heures du soir, tout le monde dormait au village, quand le canon de Phalsbourg se mit à tonner : c'étaient les grosses pièces du bastion de Vilschberg et celles du bastion de la caserne d'infanterie; nos petites maisons en tremblaient.

On se leva, on fit de la lumière. A chaque coup nos vitres grelottaient. Je sortis. Une foule d'autres paysans, hommes et femmes, écoutaient et regardaient. La nuit était noire, et les éclairs rouges des deux bastions couvraient de seconde en seconde toute la côte.

Alors la curiosité m'emporta. Je voulus savoir ce que c'était, et malgré tout ce que put me dire ma femme, je partis avec trois ou quatre voisins pour Berlingen. A mesure que nous montions dans les broussailles, le bruit devenait plus formidable; en arrivant sur la côte, nous entendions de grandes rumeurs aux environs : — les gens de Berlingen se sauvaient au bois; deux obus avaient atteint le village; — et c'est de là-haut que je vis l'effet des grosses pièces, des bombes et des obus qui s'avançaient de notre côté, sifflant et ronflant comme des locomotives de chemin de fer, avec un bruit tellement épouvantable, qu'on reculait malgré soi.

En même temps, nous entendions des voitures galoper; elles couraient ventre à terre des Quatre-Vents à Vilschberg. Ce devait être un convoi de vivres et de munitions, que les Phalsbourgeois avaient aperçu de loin; la lune était pourtant couverte, mais les jeunes gens ont de bons yeux.

Après avoir vu cela, nous redescendions, lorsque je reconnus tout d'un coup le cousin, qui marchait près de moi.

« Bonsoir, Christian, fit-il, qu'est-ce que tu penses de cela?

— Je pense que les hommes inventent de terribles machines pour se détruire.

— Oui, mais ce n'est encore rien, Christian, ce n'est que le petit commencement de l'his-

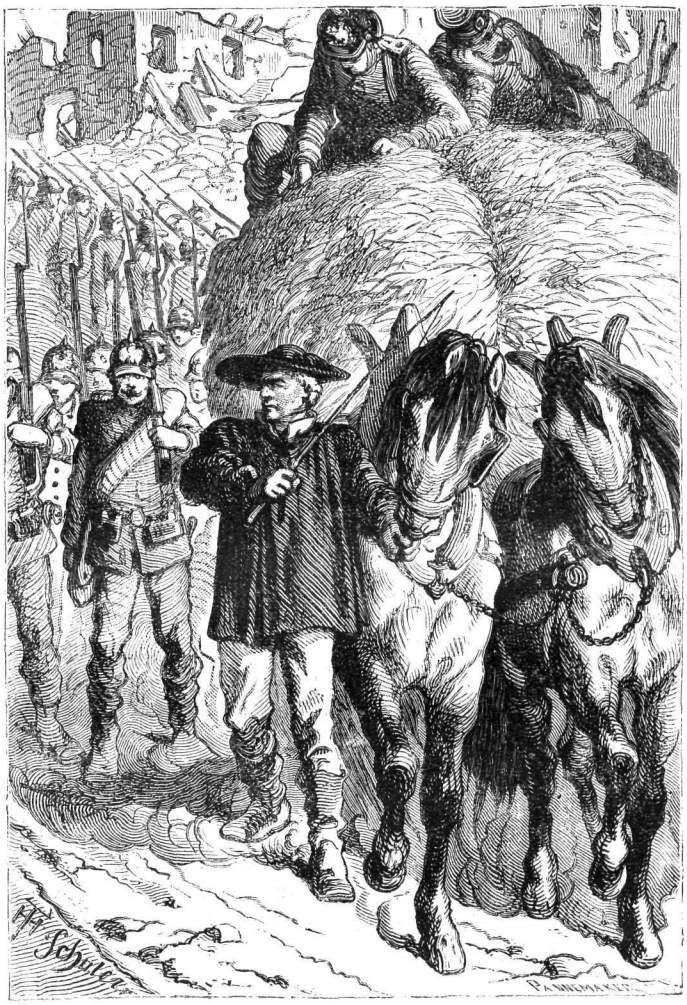
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Est-ce que vous nous prenez pour des pioches ? — Oui !... — Pif ! paf ! (Page 70.)

toire ; dans un an ou deux, la paix sera signée entre le roi de Prusse et la France ; mais la haine éternelle est entre les deux peuples, la haine juste, la haine épouvantable, la haine qui ne pardonne pas. Qu'est-ce que nous demandions aux Allemands ? Rien. Est-ce que nous voulions une de leurs provinces ? Non, la grande masse des Français ne voulait pas cela ? Est-ce que nous convoitions leur gloire ? Non ! de la gloire militaire, nous en avions à revendre... Ils n'avaient donc aucun intérêt à nous traiter en ennemis. Eh bien, pendant que nous faisions, pour toute l'Europe, l'essai du suffrage universel à nos risques et périls, et que cette chose très-belle, très-juste, mais aussi très-dangereuse avec un peuple ignorant, avait mis un mauvais sujet à notre tête, ces bons chrétiens ont profité de notre faiblesse, pour nous porter le mauvais coup qu'ils préparaient depuis cinquante-quatre ans. Ils ont réussi ! Mais malheur à nous ! Malheur à eux ! Malheur au genre humain ! Cette guerre fera couler plus de sang et de larmes, que la Zinsel ne pourrait en porter au Rhin. »

Ainsi parla le cousin Georges ; et malheureusement depuis ce jour, j'ai reconnu qu'il n'avait pas tort : ceux qui étaient loin de l'ennemi, en sont proches, et ceux qui sont plus loin, seront forcés de s'en mêler. Que ceux du Midi sachent qu'ils sont Français comme nous, et s'ils ne veulent pas sentir le dur talon des Prussiens sur leur nuque, qu'ils se lèvent à temps ! Après la Lorraine, vient la Cham-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Vous avez beau dire, les Alsaciens et les Lorrains... (Page 74.)

pagne, après l'Alsace viennent la Franche-Comté et la Bourgogne, ce sont aussi de bons pays et les Allemands ont soif de bon vin ! Des hommes qui voyaient clair, nous avaient prévenus depuis longtemps que les Allemands voulaient l'Alsace et la Lorraine; nous ne pouvions pas les croire ; aujourd'hui, ces mêmes hommes nous disent : « Les Allemands veulent toute la France! Attention !... Le temps des Bourbons soutenus par les jésuites et le temps des Bonaparte, soutenus par les mouchards, sont passés pour toujours ! Soyons unis en République, ou les Allemands nous mangeront ! » Je crois que ceux qui nous disent cela méritent qu'on les écoute.

Le lendemain de la canonnade, on apprit que des voitures avaient été renversées et pillées aux environs de Berlingen. Alors le major prussien déclara que la commune était responsable des objets enlevés, et qu'elle allait avoir à verser cinq cents francs pour le dommage.

Cinq cents francs, hélas ! où donc les trouver après le pillage ?

Heureusement le maire de Berlingen parvint à découvrir que les sentinelles chargées de surveiller les voitures avaient elles-mêmes tout volé, pour faire des cadeaux aux demoiselles Hopsalope du pays, et cette affaire rentra dans les contributions générales.

Le temps, aux premiers jours de septembre, s'était remis au beau; et je me rappellerai toujours que l'avoine perdue par les convois allemands commençait à lever tout le long de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leur chemin; il en existait sans doute une traînée pareille depuis la Bavière jusque bien avant dans la France.

Quelle perte pour notre pays! car c'était toujours nous qui devions remplacer ce qui se perdait ou se volait; les Prussiens sont bien trop honnêtes pour dérober quoi que ce soit.

En ce temps de calme, la nuit, nous entendions aussi le bombardement de Strasbourg. Vers une heure du matin, quand le village dormait et que tout se taisait au loin, alors les grands coups de canon se suivaient un à un; la citadelle seule recevait cinq obus et une bombe par minute. Quelquefois le feu redoublait, il devenait épouvantable, la terre semblait s'écrouler là-bas.

Et cela dura quarante-deux jours et quarante-deux nuits sans interruption; le Temple neuf, la bibliothèque, le théâtre et des centaines de maisons furent brûlés; la cathédrale fut criblée, un obus renversa même sa croix de fer tout en haut.

Les malheureux Strasbourgeois regardaient du côté de la France, personne ne venait à leur secours. Ceux qui nous ont raconté cela plus tard, en pleuraient encore à chaudes larmes.

Vers Metz, nous n'entendions rien; des bruits de batailles, de combats en Lorraine couraient, de ces bruits dont on ne sait ce qu'ils valent.

Le silence des Allemands continuait, quand un soir ils poussèrent de grands hourahs, se répandant de Véchem à Biechelberg, de Biechelberg aux Quatre-Vents. Georges et sa femme arrivèrent tout pâles :

« Eh bien, vous connaissez la dépêche ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— L'*honnête homme*, à Sedan, vient de se rendre avec quatre-vingt mille Français! Depuis le commencement du monde, on n'a rien vu de pareil. Il a remis son épée au roi de Prusse, sa fameuse épée du 2 Décembre! Il tenait à sa peau et à ses fourgons plus qu'à tout le reste; plus qu'à l'honneur de son nom, plus qu'à l'honneur de la France! Ah! le gueux, il m'a trompé même en cela, je le croyais brave. »

Georges ne se possédait plus.

« Voilà, dit-il, comment cela devait finir! Sa véritable armée à lui, c'étaient les dix ou quinze mille décembraillards sortis de la préfecture de police, avec des triques plombées et des casse-têtes, pour assommer les défenseurs de la loi. Il se croyait capable de conduire une armée française, comme sa bande de filous; il l'a conduite dans une sorte d'égout; et là, malgré le courage de nos soldats, il les a livrés au roi de Prusse; en échange de quoi? Nous saurons cela plus tard! Nos pauvres enfants ne voulaient pas se rendre; ils auraient mieux aimé mourir les armes à la main, en essayant de se faire jour : *c'est Sa Majesté qui, trois fois, a donné l'ordre de hisser le drapeau blanc.* »

Ainsi parlait le cousin; et nous, plus morts que vifs, nous écoutions les cris de joie du dehors.

Un parlementaire venait de partir pour la ville. Les landwehr, qui, depuis quelque temps, remplaçaient les troupes de ligne chez nous, des gens d'âge, sérieux, des pères de famille, plus dévoués à la paix qu'à la gloire du roi Guillaume, pensaient que tout était fini; que le roi de Prusse tiendrait sa parole; qu'il ne continuerait pas contre la nation la guerre commencée contre Bonaparte, et que la ville ne pouvait pas manquer de se rendre.

Mais le commandant Taillant répondit tout simplement au parlementaire, que les portes de Phalsbourg s'ouvriraient quand il en aurait reçu l'ordre écrit de Sa Majesté; que Napoléon ayant déposé son épée, cela ne l'empêchait pas, lui, de rester à son poste, et que chacun devait être sur ses gardes, de peur d'accident.

Le parlementaire revint, et la joie des landwehr fut un peu calmée.

En ce temps, je vis une chose qui me réjouit encore quand j'y pense.

J'étais allé faire un tour à Saverne, par la route du Fâlberg, derrière les postes allemands, espérant apprendre des nouvelles. Et puis, j'avais encore quelques petites sommes à toucher là-bas; il fallait de l'argent tous les jours et l'on ne savait plus où en trouver.

Vers cinq heures du soir, je retournais à la maison, le temps était beau, mes affaires avaient assez bien marché; j'entrai dans la petite auberge de Tzise, sur la côte, prendre une chopine de vin. — Là, dans la petite salle, une dizaine de Bavarois buvaient et se disputaient avec autant de Prussiens, assis autour des tables de sapin. Ils avaient déposé leurs casques au rebord des fenêtres, et se donnaient du bon temps, loin des chefs, revenant sans doute de marauder, ou de piller quelque maison forestière.

Un Bavarois criait :

« C'est nous, nous seuls, qu'on met toujours en avant! C'est à nous que revient la victoire de Wœrth; sans nous, vous étiez battus!... Et c'est nous encore qui venons de prendre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'Empereur et son armée. Vous autres, derrière, vous êtes là pour vous attirer les honneurs et les bénéfices de la chose.

— Hé! répondit un Prussien, qu'est-ce que vous auriez donc fait sans nous? Quel général en chef avez-vous donc produit? Citez donc un de vos hommes! Vous êtes en ligne, c'est vrai; vous vous faites casser les os, je ne dis pas le contraire; mais qui est-ce qui vous commande? C'est le prince royal de Prusse; c'est le prince Frédéric-Charles de Prusse; c'est le vieux général de Moltke et Sa Majesté le roi Guillaume !... Que venez-vous donc nous chanter avec vos victoires? Les victoires sont pour les chefs; quand même on vous aurait hachés jusqu'au dernier, qu'est-ce que cela ferait à l'affaire? Est-ce qu'un architecte regarde aux matériaux qu'il emploie? Est-ce que les pioches, les pelles et les truelles réclament de la gloire?

— Comment les pioches, cria un Bavarois; est-ce que vous nous prenez pour des pioches?

— Oui! crièrent les Prussiens,» en frappant sur la table avec arrogance.

Alors : pif! paf! — Les pots commencèrent à rouler; je n'eus que le temps de sortir, en riant et pensant :

« Ces pauvres Bavarois ont pourtant raison: ils reçoivent les coups, et les autres ont tous les bénéfices. Il faut que ce Bismark soit bien malin, pour leur avoir fait accepter un marché pareil; oui, c'est fort! Et dire que les jésuites donnent des conseils au roi de Bavière !... »

Tout en rentrant à la maison, je me faisais ces réflexions à moi-même.

C'était vers le 8 ou le 10 septembre. Le bruit courait alors qu'on avait proclamé la République à Paris; que l'Impératrice, la princesse Mathilde, Palikao et tous les autres s'étaient sauvés; qu'un gouvernement de défense nationale avait été proclamé; et que tous les Français de vingt à quarante ans étaient appelés sous les armes. Mais de tout cela rien n'était sûr, excepté le bombardement de Strasbourg et les batailles autour de Metz.

Pour être juste, il faut dire que bien des gens trouvaient la conduite de Bazaine admirable, et qu'on le regardait comme le sauveur de la France; on croyait qu'il retenait toutes les armées des Allemands sur ses épaules, et chacun pensait qu'il finirait par sortir de là; qu'il viendrait délivrer Toul, Phalsbourg, Bitche, Strasbourg, en écrasant tous ceux qui nous entouraient.

Georges, plus d'une fois en ce temps, me disait :

« Notre tour viendra bientôt! Il faudra que nous marchions tous. J'ai déjà mon affaire : tout est prêt, le fusil et les cartouches. Toi, tu feras sonner le tocsin, aussitôt que nous entendrons le canon du côté de Sarreguemines et de Fénétrange; nous prendrons les Allemands entre deux feux. »

Il me disait cela le soir, lorsque nous étions seuls, et je ne demandais pas mieux.

Il fallait être bien prudent, car le nombre des landwehr augmentait de jour en jour. Ils s'asseyaient au milieu de nous, derrière le poêle, et fumaient leurs longues pipes de porcelaine, la tête penchée, tout rêveurs. Comme un certain nombre comprenaient le français, sans le dire, on ne parlait pas devant eux; chacun conservait pour soi ses réflexions.

Tous ces landwehr de Bade, du Wurtemberg, de Bavière étaient commandés par des officiers prussiens; de sorte que la Prusse donne les officiers, et les autres Allemands les soldats; ils apprennent ainsi l'obéissance envers leurs véritables maîtres. — Le Seigneur Dieu a fait les Prussiens pour commander, et les autres Allemands pour obéir. C'est ainsi qu'ils ont obtenu la victoire; et maintenant il faut que cela reste dans les siècles des siècles, parce que les Alsaciens et les Lorrains pourraient se révolter; que la France pourrait se relever, et qu'il pourrait arriver des troubles de tous les côtés.

Oui, tous ces bons landwehr vont rester de père en fils l'arme au bras; et plus ils auront remporté de victoires, plus les Prussiens s'élèveront sur leur dos et les tiendront ferme.

Une chose les ennuyait beaucoup : on commençait alors à s'agiter dans les Vosges, et l'on parlait de francs-tireurs, de villages révoltés du côté d'Épinal. Naturellement cela nous réveillait aussi. Ces landwehr traitaient les francs-tireurs de brigands, embusqués pour assassiner d'honnêtes pères de famille, et pour détrousser les convois; ils menaçaient de les pendre.

Malgré tout, on pensait :

« S'il en venait seulement quelques-uns de nos côtés, avec de la poudre et des fusils, nous entrerions dans la bande, et nous tâcherions de nous débarrasser nous-mêmes! »

Plus on parlait de ces francs-tireurs, plus l'espoir nous revenait, et plus les réquisitions nous ennuyaient.

Le pillage devenait moins fort, mais il continuait toujours. Lorsque nos landwehr, à nous, ceux que nous étions forcés de loger et d'entretenir, s'en allaient monter leur garde autour de Phalsbourg, il en arrivait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'autres par bandes des villages voisins, criant, tempêtant, demandant des bœufs, des moutons, du lard! Et quand ils avaient bien effrayé les femmes, ces gueux se contentaient de quelques œufs, d'un fromage, d'une botte d'oignons, etc. Ils s'en allaient riant entre eux.

Les nôtres sans doute faisaient de même ailleurs, car leur pot-au-feu ne manquait jamais de légumes. Et tous ces bons pères de famille partageaient en conscience avec les abominables créatures qui les suivaient!... Que voulez-vous, il faut du temps pour faire d'une bête un homme, et quelques mois de guerre suffisent pour ramener tout à l'état naturel.

IX.

Le 29 septembre, un vaguemestre prussien vint m'apporter des proclamations, avec ordre de les faire afficher.

Ces proclamations disaient que nous faisions partie maintenant du département de la Moselle, et que nous avions un préfet prussien : le comte Henkel de Donnermarck, qui, lui-même, se trouvait placé sous les ordres du gouverneur général d'Alsace et de Lorraine, M. le comte de Bismark-Bohlen, résidant provisoirement à Haguenau.

Je ne sais quelle diable d'idée me prit alors. Nos landwehr nous avaient annoncé deux jous avant la capitulation de Strasbourg; j'étais ennuyé depuis longtemps de toutes les réquisitions qu'il me fallait ordonner malgré moi, et je déclarai hardiment que je ne ferais pas afficher cela; que c'était contraire à ma conscience; que je me regardais toujours comme Français, et que l'on n'avait qu'à charger les gueux d'une commission pareille.

Le vaguemestre paraissait tout étonné de m'entendre. C'était un gros homme, avec de grosses moustaches brunes et des yeux à fleur de tête.

« Est-ce que voulez me mettre cela par écrit, monsieur le maire? me dit-il.

— Pourquoi pas? Je suis las de ces vexations; qu'on donne ma place à M. Placiard, votre ami, je ne demande pas mieux. Qu'il fasse les réquisitions; moi, je considère tout cela comme de véritables vols.

— Eh bien, fit-il, écrivez! Moi, je remplis mes ordres, le reste ne me regarde pas. »

Alors, sans réfléchir, j'ouvris mon secrétaire, et j'écrivis que Christian Wéber, maire de Rôthalp, regardait comme contraire à sa conscience de proclamer Bismark-Bohlen gouverneur d'une province française, et qu'il s'y refusait absolument.

Je mis ma signature au bas, avec la date,— 29 septembre 1870, — et c'est la plus grande bêtise que j'aie faite dans ma vie : elle m'a coûté cher!

Le vaguemestre prit le papier, le mit dans sa poche, et s'en alla.

Deux ou trois heures après, réfléchissant à la chose, je commençais à me repentir, et j'aurais bien voulu ravoir le papier.

Le soir même, après souper, j'allai tout raconter à Georges; il en fut très-content.

« A la bonne heure! Christian, me dit-il, maintenant ta position est nette. Je t'ai plaint souvent d'être forcé, dans l'intérêt de la commune et pour éviter le pillage, de délivrer des bons aux Prussiens. Les gens sont si bornés! En voyant la signature du maire, ils le rendent en quelque sorte responsable de tout; chacun se figure en supporter plus que sa part. Te voilà débarrassé du fardeau; tu ne pouvais aller jusqu'à réquisitionner au nom de Henkel de Donnermarck, se disant préfet de la Moselle; qu'un autre s'en charge; ils trouveront bien assez de mauvais drôles pour accepter cet honneur. »

L'approbation du cousin me fit plaisir; et j'allais retourner à la maison, lorsque le même vaguemestre auquel j'avais remis ma démission le matin, entre, suivi de trois ou quatre landwehr.

« Voilà quelque chose pour vous, me dit-il, en me remettant un billet, que je lus tout haut :

« Les nommés Christian Wéber, meunier, et Georges Wéber, marchand de vin, au village de Rôthalp, conduiront demain à Droulingen quatre mille de foin et deux mille de paille, sans faute. — Ordre supérieur. — Flœgel. »

— C'est bon! répondis-je, — quoique cette réquisition me parût un peu forte, mais je ne voulais pas montrer mon indignation à nos ennemis, ils auraient été trop satisfaits; — c'est bon, je ferai conduire mon foin et ma paille à Droulingen.

— Vous les conduirez vous-même, me répondit le vaguemestre brutalement; tous les chevaux et toutes les voitures du village ont été réquisitionnés; vous avez trop souvent oublié les vôtres.

— Je puis prouver que mes chevaux et mes voitures ont marché plus que ceux de n'importe qui, lui répondis-je en colère. Vos reçus sont là; j'espère qu'ils feront foi pour vous!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Enfin, n'importe! dit-il. Les chevaux, les voitures, le foin et la paille ensemble, sont mis en réquisition, c'est clair?

— C'est très-clair, dit Georges; quand on est le plus fort, on commande.

— Justement! » dit le vaguemestre.

Il sortit avec ses hommes, et Georges, sans se fâcher, me dit :

« C'est la guerre! Soyons calmes... Notre tour reviendra peut-être, maintenant que l'*honnête homme* ne conduit plus nos armées! — En attendant, tout ce que nous avons de mieux à faire, si nous ne voulons pas encore perdre nos chevaux et nos voitures, c'est de charger nous-mêmes ce soir et de partir demain au petit jour. Nous serons de retour avant sept heures, pour souper; et l'on ne pourra plus nous prendre de foin ni de paille, puisque nous n'en aurons plus. »

Moi, ma colère éclatait; mais comme il me donnait l'exemple, en se débarrassant de son habit et mettant sa blouse, je sortis éveiller le vieux père Ofran, pour m'aider à charger.

Ma femme et Grédel m'attendaient; le vaguemestre et ses hommes avaient passé par le moulin, avant de se rendre chez Georges; elles tremblaient. — Je leur dis de se tranquilliser; qu'il n'était question que de foin et de paille à conduire jusqu'à Droulingen, où j'en prendrais un reçu, chose nécessaire pour être payé plus tard.

Qu'elles l'aient cru ou non, elles rentrèrent à la maison.

J'allumai la lanterne, Ofran monta sur le grenier et me tendit les bottes, que je recevais sur une fourche. Vers deux heures du matin la voiture étant chargée, je donnai l'avoine aux chevaux et je rentrai me reposer quelques instants.

A cinq heures, Georges, dehors, criait déjà : « Christian, c'est moi. »

Je me levai; je mis mon chapeau et ma blouse; j'ouvris l'écurie, de l'intérieur, j'attelai et nous partîmes à la fraîcheur, pensant être de retour le soir.

Dans tous les villages où nous passions, des bandes de landwehr, assis devant les baraques, déguenillés, de larges pièces aux genoux et la barbe crasseuse, comme on raconte des anciens Cosaques, fumaient leurs pipes; de la cavalerie et de l'infanterie allait et venait.

Ceux qui restaient en garnison dans les villages étaient forcés, par ordre, de donner leurs bonnes bottes aux autres, et de mettre leurs savates.

Des officiers à cheval, leur petite casquette plate sur le nez, filaient au rebord de la route, comme le vent. Dans les vieilles auberges reculées, au fond des cours, les fumiers étaient couverts d'entrailles et de peaux d'animaux écorchés; il en pendait aussi de ces peaux, retournées et bourrées de paille, aux balustrades des vieilles galeries, le long des rampes d'escaliers, où l'on voyait autrefois le linge des ménagères! La misère, la terrible misère était peinte avec l'inquiétude sur toutes les figures. Les Allemands seuls étaient gras, dans leurs bottes éculées; ils avaient de bon pain blanc, de bon vin rouge, de bonne viande; ils fumaient du bon tabac ou des cigares; ils vivaient comme des coqs en pâte.

Dans un autre temps, ces gens s'étaient plaints amèrement de nos invasions chez eux, sans se souvenir qu'ils avaient commencé les premiers à nous envahir! Ils avaient pourtant raison; à la fin du premier Empire, les Français ne se battaient plus que pour un homme! Mais ils s'étaient vengés deux fois, en 1814 et 1815, et depuis cinquante ans ils venaient chez nous en amis, ils étaient reçus comme des frères. Nous n'avions pas de rancune contre eux; ils ne paraissaient pas en avoir contre nous; la paix nous avait adoucis; nous ne souhaitions que leur prospérité, comme la nôtre, car les peuples ne sont vraiment heureux, que quand leurs voisins aussi prospèrent; alors le commerce, l'industrie, tout marche ensemble.

C'était ainsi que nous étions! — Nous ne parlions plus de nos victoires, mais de nos défaites, pour rendre justice à leur courage et à leur patriotisme; nous reconnaissions nos torts; ils avaient l'air de reconnaître les leurs, et ne parlaient que de fraternité! Nous croyions à leur honnêteté, à leur franchise : nous les aimions!

Aujourd'hui la haine est entre nous.

A qui la faute?

A notre bêtise d'abord, à notre ignorance. Nous avons tous cru que le plébiscite était pour la paix; les ministres, les préfets, les sous-préfets, les juges de paix, les commissaires de police, tout le monde nous l'avait affirmé. Un scélérat s'en est servi pour déclarer la guerre! — Mais les Prussiens voulaient la guerre; ils nous enviaient et nous haïssaient, sans nous le faire voir.

Ils nous épiaient depuis longtemps; ils nous étudiaient; ils supportaient tous les exercices, toutes les fatigues, pour être les plus forts, et cherchaient une occasion de se faire déclarer la guerre, pour se donner le beau rôle aux yeux de l'Europe. L'affaire d'Espagne n'était qu'un piége tendu par Bismark à Bonaparte.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les Allemands se disaient : « Nous avons douze cent mille hommes sur pied, nous sommes quatre contre un... Profitons de l'occasion... Si le gouvernement français avait seulement l'idée d'organiser et d'exercer un peu la garde mobile, tout serait perdu... Dépêchons-nous !... »

Voilà l'honnêteté, la franchise et la fraternité des Allemands.

Notre imbécile a donné dans le piége... Les Allemands nous ont écrasés sous le nombre. Ils sont nos maîtres : ils occupent notre pays, nous leur payons des milliards ; et les voilà qui reviennent comme autrefois dans nos villes par bandes, nous sourire, nous tendre la main :

« Hé ! comment ça va-t-il donc ? Est-ce que vous vous êtes toujours bien porté ? Mais vous ne me reconnaissez donc pas ? Vous avez l'air d'être fâché ? Ah ! c'est bien mal de votre part !... De si bons, de si vieux amis !... Voyons, tâchez de me donner une petite commande, et ne pensons plus à cette malheureuse guerre ! »

Pouah ! détournons nos yeux de cela, c'est trop horrible !

Moi, je me dis, pour les excuser, — car il faut toujours chercher des excuses à tout, l'homme n'est pas naturellement si bas ; il faut des causes pour expliquer un si grand défaut de fierté naturelle, — je me dis que ce sont de pauvres êtres, élevés dans la soumission, et que les malheureux font comme les oiseaux que l'oiseleur tient dans ses filets ; ils chantent, ils sifflent pour en attirer d'autres :

« Ah ! qu'on est bien ici !... Qu'on est bien ici, dans la vieille Allemagne... avec un empereur, des rois, des princes, des ducs, des grands-ducs, des comtes, des barons allemands ! Quel honneur de combattre et de mourir pour la patrie allemande !... L'homme allemand est le premier homme du monde !... »

Oui... oui... pauvres diables ! nous connaissons cela. C'est la chanson que vos maîtres vous ont apprise dans leurs écoles ! C'est pour le roi de Prusse et pour sa noblesse que vous travaillez, que vous espionnez, que vous vous faites casser les os sur les champs de bataille ! Ils vous payent avec des phrases creuses sur l'homme allemand ; et quand vous ne chantez pas juste, par de grands soufflets allemands sur vos joues allemandes !...

Allez !... Allez !. . vous avez beau dire, les Alsaciens et les Lorrains ne siffleront jamais comme vous, ils ont appris une autre musique !

Enfin, tout cela ne nous empêchait pas d'être pris, Georges et moi, et de savoir qu'à la moindre résistance, on nous tordrait le cou comme à des poulets. C'est pourquoi nous faisions bonne mine à mauvais jeu, remarquant la désolation de ce pays, où venait aussi de se déclarer la peste bovine. A Lohre, à Ottviller, dans vingt autres endroits, cette terrible maladie, la plus ruineuse pour les paysans, commençait déjà ses ravages ; et les Prussiens, qui mangent quatre fois plus de viande que nous, lorsqu'ils sont chez les autres, avaient peur d'en manquer.

Leurs vétérinaires ne connaissaient qu'un remède à cette peste : aussitôt qu'une bête était malade, qu'elle refusait le foin et devenait mélancolique, ils la faisaient abattre, et mettre avec ses cornes et sa peau à six pieds sous terre. Ce n'était pas plus malin que le bombardement des villes, pour les forcer de se rendre, et l'incendie des villages, pour forcer les gens à payer leurs réquisitions. Mais cela réussissait !

Les Allemands, dans cette campagne, nous ont appris leurs plus belles inventions ! C'est à cela qu'ils pensaient depuis des années, pendant que nos maîtres d'école et nos gazettes nous disaient qu'ils passaient leur temps à rêver de philosophie, et d'autres choses tellement profondes, que les Français ne pouvaient rien y comprendre.

Vers onze heures, nous étions à Droulingen, où se trouvait un bataillon de Silésiens, prêt à partir pour Metz. Il paraît que de la cavalerie devait aussi nous suivre, et que les réquisitions avaient épuisé ce pays en fourrage, car notre foin et notre paille furent déchargés tout de suite dans une grange, au bout du village, et le major nous en donna le reçu. — C'était un Prussien à barbe grise, et qui nous observait, les yeux plissés, comme un vieux gendarme en train de prendre votre signalement.

L'affaire faite, Georges et moi nous pensions repartir aussitôt, quand, regardant par la fenêtre, je vis qu'on chargeait sur nos voitures le bagage du bataillon. Alors je sortis, en criant :

« Hé ! ces voitures sont à nous ! Nous sommes venus faire une livraison de foin et de paille. »

Le commandant silésien, un grand gaillard osseux et roide, qui se trouvait là, sur la porte, tourna la tête ; et comme les soldats s'arrêtaient, il leur dit :

« Continuez !

— Mais, commandant, lui dis-je, voici mon reçu de M. le major.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Cela ne me regarde pas, » dit-il en entrant dans la commandature, où la table des officiers était mise.

Nous restâmes dehors, indignés, comme on pense. Les soldats riaient; j'aurais été capable de taper dessus avec le manche de mon fouet; mais deux sentinelles se promenaient de long en large, le fusil sur l'épaule, et n'auraient pas manqué de me passer la baïonnette dans le ventre.

Je devins tout pâle, et me rendis au cabaret de Finck, où Georges venait d'entrer. La petite salle était pleine de soldats, qui mangeaient et buvaient, comme les Prussiens mangent et boivent, jusqu'à s'en mettre dans le nez.

Cette vue et cette odeur nous firent ressortir, et Georges sur la porte me dit :

« Nos femmes vont être inquiètes; il faudrait trouver quelqu'un pour les prévenir de ce qui nous arrive. »

Mais nous avions beau regarder, nous ne voyions personne.

Les chevaux des officiers, le long des murs, la bride ôtée, mâchaient tranquillement leur pitance ; et les nôtres, déjà fatigués, ne recevaient rien.

« Hé ! dis-je au *feld-weibel* qui surveillait le chargement, j'espère qu'on ne va pas se remettre en route, sans donner une poignée de foin à nos chevaux ?

— Si tu as de l'argent, paysan, me dit-il en riant, tu peux leur donner du foin, et même de l'avoine tant que tu voudras. Tiens, regarde l'enseigne en face : *On vend ici du foin et de l'avoine.*

En ce moment, j'amassai plus de haine contre les Prussiens, qu'il ne me sera possible d'en dépenser toute ma vie.

« Arrive ! » s'écria Georges, en m'entraînant par le bras, car il voyait mon indignation.

Et nous entrâmes à l'auberge du *Cheval brun*, aussi pleine de monde que l'autre, mais plus grande et plus haute. Nous fîmes donner à nos chevaux ce qu'il leur fallait ; ensuite, seuls dans un coin, nous cassâmes une croûte de pain et prîmes un verre de vin, en regardant dehors le mouvement des troupes. Je sortis porter moi-même deux seaux d'eau à nos chevaux, sachant bien que les Allemands ne s'en donneraient pas la peine.

Georges appela le petit marchand de savon Friedel, qui passait avec sa hotte, pour lui dire de prévenir nos femmes que nous ne reviendrions que le lendemain matin, étant forcés d'aller jusqu'à Sarreguemines. Friedel le promit et continua son chemin.

Presque aussitôt les commandements et le bruit des armes nous avertirent que le bataillon allait partir. Nous n'eûmes que le temps de payer, de sortir et de prendre la bride de nos chevaux.

Il faisait très-bon temps pour marcher, pas trop de soleil, pas trop d'ombre : un beau temps d'automne. Et depuis, comparant les Allemands à nos soldats pour la marche, j'ai souvent pensé qu'ils ne seraient jamais arrivés à Paris, sans nos chemins de fer. Autant leur cavalerie est alerte, autant leur infanterie est pesante. Ces gens sont lourds, ils ont les pieds plats et ne peuvent aller longtemps. Quand ils courent, leurs grosses bottes font un bruit terrible, c'est peut-être pour cela qu'ils les ont ; ils s'encouragent ainsi et pensent effrayer les autres ; une seule de leurs compagnies fait plus de bruit qu'un de nos régiments. Mais ils suent tout de suite, et n'ont pas de plus grand bonheur que de pouvoir grimper sur une voiture.

Vers le soir, à cinq heures, nous n'avions pas seulement fait trois lieues depuis Droulingen, quand, au lieu de continuer notre chemin, le commandant donna l'ordre au bataillon de prendre un chemin vicinal à gauche. Etait-ce pour éviter les gîtes de la route, déjà tous épuisés, ou pour quelque autre raison, je n'en sais rien.

Voyant cela, je courus au commandant, tout désolé :

« Mais, au nom du ciel ! commandant, lui dis-je, nous n'allons donc pas à Sarreguemines ? Nous sommes des pères de famille, nous avons femme et enfants ! Vous nous avez pourtant bien promis qu'à Sarreguemines, nous pourrions décharger et retourner chez nous. »

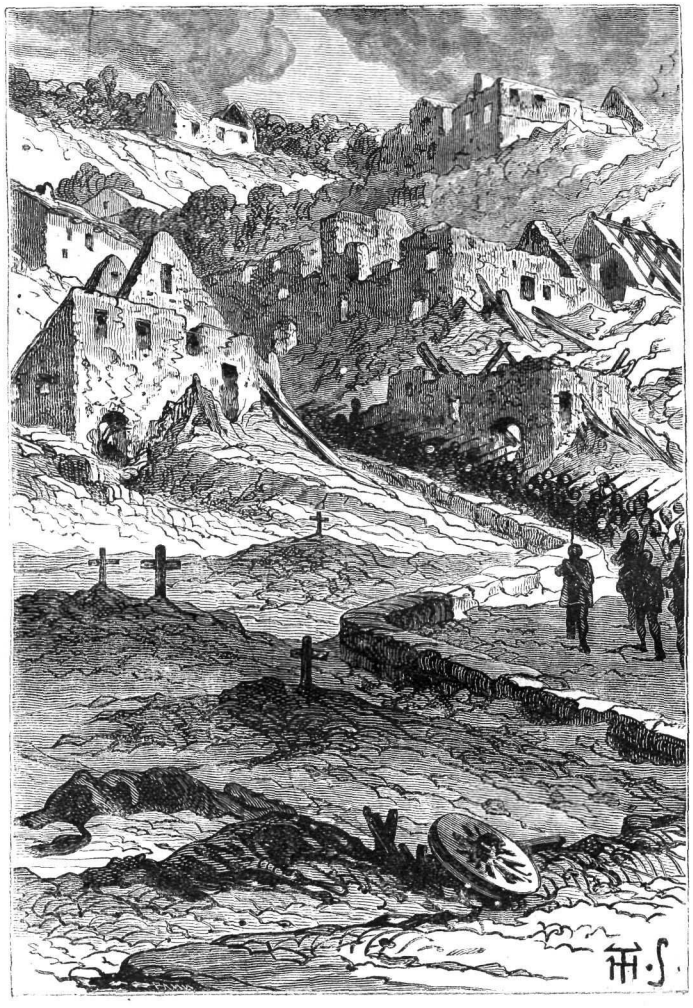
Georges arrivait aussi pour se plaindre, mais il n'était pas encore là, que le commandant, du haut de son cheval, nous cria d'une voix furieuse :

« Voulez-vous bien retourner à vos voitures, ou je vous fais rouer de coups ! Voulez-vous bien vous dépêcher ! »

Alors nous retournâmes prendre nos brides, la tête penchée ; et trois heures après, à la nuit close, nous arrivâmes dans un misérable village, plein de petites croix, le long de la route, et dont les gens n'avaient rien à nous donner, car eux-mêmes souffraient la famine.

Nous avions à peine fait halte, qu'un convoi de pain, de viande, de vin arrivait, escorté de quelques hussards. Il venait sans doute d'Alberstroff. Chaque soldat reçut sa ration, et nous autres, nous ne reçûmes pas

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'étaient des fosses où se trouvaient entassés. . (Page 78).

un oignon, pas une croûte de pain, rien ! ni nos chevaux non plus.

Cette nuit-là, sous l'échoppe d'une petite forge abandonnée, Georges et moi, pendant que les Prussiens dormaient dans toutes les baraques et dans toutes les granges, et que les sentinelles se promenaient en allongeant la jambe autour de nos voitures, le fusil sur l'épaule, nous nous mimes à nous demander ce qu'il fallait faire.

Georges, qui se méfiait déjà de toutes les misères qui nous attendaient, aurait voulu partir à l'instant même, en abandonnant les chevaux et les voitures ; mais cette idée ne pouvait m'entrer dans la tête : abandonner mes deux beaux chevaux gris-pommelé, que j'avais élevés dans mon petit verger, derrière le moulin, c'était quelque chose d'impossible !

« Écoute, me disait Georges, rappelle-toi les Alsaciens qui ont passé chez nous, voilà cinq semaines : ils ressemblaient à des déterrés, on ne leur avait pas donné la moindre ration ; on les aurait emmenés jusqu'à Paris, s'ils ne s'étaient pas sauvés. Tu vois bien que ces Allemands n'ont pas d'entrailles; ils ont une haine terrible contre les Français, qui les rend durs comme du fer ; on les a dressés contre nous, dans leurs écoles ; ils voudraient pouvoir nous exterminer jusqu'au dernier. N'attendons rien d'eux, c'est le plus sûr. Je n'ai que six francs dans ma poche ; et toi ?

— Huit livres dix sous.

— Avec cela, Christian, on ne va pas loin !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ah ! de bon cœur, mes pauvres Alsaciens... (Page 81.)

Plus nous avancerons du côté de Metz, plus nous trouverons un pays ruiné. Encore, s'il était possible d'écrire au village et de demander un peu d'argent ; mais, tu le vois, ils ont des sentinelles sur toutes les routes, à tous les embranchements des sentiers ; ils ne laissent passer ni piétons, ni lettres, ni nouvelles. Crois-moi, tâchons de filer. »

Toutes ces bonnes raisons ne servaient à rien. Je pensais qu'avec un peu de patience, peut-être au village voisin on trouverait d'autres chevaux et d'autres voitures à mettre en réquisition, et qu'on nous laisserait tranquillement retourner chez nous. C'était naturel, c'était honnête; c'est ainsi qu'on aurait fait dans tous les pays du monde.

Georges, voyant qu'il ne pouvait me décider, se coucha sur un banc et s'endormit. Moi je ne pus fermer l'œil.

Le lendemain, à six heures, il fallut repartir; les Silésiens, bien repus, et nous, le ventre creux.

Nous allions du côté de Grostenquin. Plus nous avancions, moins je connaissais ce pays. C'était le pays Messin, un vieux pays français, et notre misère augmentait d'étape en étape. Les Prussiens continuaient de recevoir ce qu'il leur fallait, et ne s'inquiétaient de nous que pour nous empêcher de partir. Ils nous traitaient comme de véritables animaux, et malgré toute notre économie, l'argent se dépensait.

On n'a jamais vu de position plus affreuse que la nôtre, car le quatrième ou cinquième

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jour, l'officier devinant à notre mine que nous devions avoir l'idée de nous sauver, ne se gêna pas de dire en notre présence, aux sentinelles :

« Si ces gens-là s'écartent, feu sur eux ! »

Nous en rencontrions beaucoup d'autres dans notre position, au milieu de tous ces escadrons et de ces régiments qui s'entre-croisaient et couvraient les routes. Rien qu'à nous regarder les uns les autres, nous avions envie de fondre en larmes.

Georges, lui, conservait toujours son calme, et même, de temps en temps, il prenait un air joyeux, demandant du feu aux soldats pour allumer sa pipe, et chantant des chansons de matelot, qui faisaient rire les officiers prussiens. Ils disaient :

« Celui-là est un véritable Français ; il voit tout en beau ! »

Je ne pouvais pas comprendre cela, et je me disais que le cousin perdait la raison.

Ce qui me chagrinait encore le plus, c'était de voir dépérir mes chevaux, mes pauvres chevaux, si bien portants, si gais, si solides, les plus beaux chevaux de la commune, et que j'avais élevés avec tant de plaisir. — Ah ! quel malheur !... En passant le long des haies, sur la route, j'arrachais des touffes d'herbes, pour leur tendre un peu de verdure, et tout de suite ils regardaient, ils levaient la tête, et dévoraient cette nourriture misérable. Les pauvres bêtes maigrissaient à vue d'œil et cela me chagrinait plus que tout le reste.

Ensuite, l'idée de ma femme, de Grédel ; la pensée de l'inquiétude qu'elles avaient. Qu'est-ce qu'elles faisaient ? Que devenaient le moulin, le village ? Qu'est-ce que devaient dire les gens, en voyant leur maire parti ?... Et puis la ville, Jacob, tout enfin, tout me désolait et me crevait le cœur.

Mais ce qui m'est arrivé de pire, ce que je n'oublierai jamais, c'est aux environs de Metz.

Depuis quinze jours ou trois semaines, on ne se battait plus ; la ville et l'armée de Bazaine étaient cernées par de gros tas de terre, où les Prussiens gardaient des canons. Nous voyions cela de loin, en suivant la route, sur notre droite. Nous voyions aussi beaucoup d'endroits où la terre avait été remuée, et Georges me disait que c'étaient des fosses, où se trouvaient entassés des centaines de morts. Quelques villages brûlés et bombardés, des fermes, des châteaux en ruines, se montraient aussi dans les environs. On ne se battait plus, mais on parlait beaucoup de francs-tireurs, et les Silésiens ne paraissaient pas rassurés.

Enfin, le dixième jour de notre départ, nous arrivâmes sur les trois heures, après avoir tourné et retourné de tous les côtés, dans un gros bourg sur la Moselle, où le bataillon fit halte. Plusieurs détachements, tirés de notre bataillon, avaient déjà comblé les vides d'autres bataillons, de sorte qu'il ne restait plus avec nous que le tiers des hommes partis de Droulingen.

Après la distribution du fourrage, voyant que les chevaux des officiers avaient mangé, et qu'on leur remettait la bride, j'allai ramasser le peu de foin et de paille qui restait à terre, pour le donner aux miens. J'en avais fait une petite botte, et j'arrivais tout content près des pauvres bêtes, qui me regardaient et dressaient les oreilles, quand un caporal, de garde aux environs, s'apercevant de ce que je faisais, vint m'empoigner par les favoris, à pleines mains, en me secouant et me donnant des soufflets.

« Ah ! vieux gredin, disait-il, c'est comme cela que tu nourris tes chevaux ! »

Je ne me possédais plus de rage, et le manche de mon fouet était déjà levé pour assommer ce mauvais drôle, quand le cousin Georges se précipita sur moi en criant :

« Christian, à quoi penses-tu ? »

Il m'arracha le fouet ; et tandis que je tremblais de tous mes membres, il se mit encore à m'excuser auprès du sale Prussien, disant que j'avais agi sans réflexion ; que je croyais le foin abandonné ; qu'il fallait aussi considérer que nos chevaux servaient le bataillon, etc.

L'autre l'écoutait d'un air de gendarme, en se dressant et disant :

« C'est bon ! Je veux bien me contenter de cela pour cette fois ; mais s'il recommence, ce sera tout autre chose. »

Alors j'entrai dans l'écurie, et je m'étendis dans le râtelier vide, mon chapeau sur la figure, sans bouger pendant deux heures.

Le bataillon allait repartir. Georges me cherchait de tous côtés ; à la fin, il me trouva. Je me levai, je sortis, et la vue de tous ces soldats en rang, avec leurs fusils et leurs casques, me tourna le sang : je me souhaitai la mort !

Georges ne me disait rien ; nous partîmes. Mais depuis ce moment, j'avais résolu de me sauver, coûte que coûte, en abandonnant tout.

Le même soir, par extraordinaire, nous reçûmes de la paille. Nous couchâmes dehors, sous nos voitures, parce que le village où nous venions d'arriver était encombré de troupes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je n'avais plus que douze sous, et Georges vingt ou trente. Il alla chercher du pain et de l'eau-de-vie dans un petit cabaret voisin ; nous trempâmes notre pain, c'est ainsi que nous nous soutenions.

Chaque fois que le caporal qui m'avait battu, passait devant les voitures, mon couteau se retournait dans ma poche, et je me disais :

« Est-ce qu'un Alsacien, un vieux Alsacien, supportera cet affront sans se venger? Est-ce qu'il sera dit que les Alsaciens se laissent souffleter par une race pareille, qu'ils ont rossée cent fois dans le temps, et qui se sauvait devant eux comme des lièvres? »

Georges, qui voyait à ma figure ce que je pensais, me dit :

« Écoute, Christian, ne te fâche pas ! Mais ces soufflets-là doivent encore être mis sur le compte du plébiscite, comme les bons de pain, de farine, de paille, de foin, de viande, et tout le reste. Vous avez voté tout cela ; les Allemands n'en sont pas cause ! Ce sont des brutes, tellement habitués à recevoir des soufflets, qu'ils profitent de toutes les occasions d'en donner, sans danger pour eux, quand ils sont dix contre un. Les soufflets ne leur produisent pas le même effet qu'à nous; ils ne les sentent qu'à la peau; cela ne va pas plus loin ! Ainsi console-toi, cette grosse bête n'a pas cru te faire honte; il t'a seulement pris pour un animal de son espèce. »

Au lieu de me calmer, Georges m'indignait de plus en plus ; surtout quand il me dit que les Allemands, causant entre eux, avaient raconté que la reine de Prusse, Augusta, venait d'envoyer son propre cuisinier à l'empereur Napoléon, pour lui faire des petits plats, et sa troupe de musiciens, pour lui jouer des airs sous son balcon.

J'en avais assez !... Je m'étendis sous la voiture ; et toute cette nuit-là, je ne fis que de mauvais rêves.

Nous avions toujours espéré qu'en arrivant près d'un chemin de fer, le restant du bataillon monterait dessus, et qu'on nous renverrait chez nous. Malheureusement, nos hommes étaient destinés à boucher les trous d'autres bataillons ; il partait des détachements à droite et à gauche, mais il en restait toujours assez pour avoir besoin de nos voitures, et nous empêcher de partir.

Nous n'avions pas changé de chemise depuis quinze jours ; nous n'avions pas ôté nos souliers une seule fois, sachant que nous aurions trop de peine à les remettre ; nous avions été trempés par la pluie, et séchés par le soleil vingt-cinq fois ; nous avions souffert toutes les misères de la faim ; nous étions réduits à rien, par la fatigue et les souffrances ; mais ni le cousin ni moi, nous n'attrapions la dyssenterie comme ces Allemands ; la plus mauvaise nourriture soutenait encore nos forces ; et le lard, la viande fraîche, les fruits, les légumes crus que ces êtres avalaient sans mesure, les purgeaient d'une façon abominable : rien ne les corrigeait ; leur voracité naturelle écartait d'eux toute prudence.

Pour comble de malheur, les officiers de notre bataillon parlaient d'aller à Paris.

Les Prussiens savaient un mois d'avance que Bazaine ne sortirait plus de son camp, et qu'il finirait par se rendre, après avoir mangé tous les vivres de Metz ; ils le disaient ouvertement, et regardaient le maréchal Bazaine comme notre plus grand général. Ils le louaient et le glorifiaient de sa belle campagne, et ne lui reprochaient que de ne pas s'être laissé enfermer plus tôt, parce que tout se serait arrangé plus vite. Ils plaignaient aussi beaucoup l'Empereur, et trouvaient que le meilleur pour nous serait de le rétablir sur son trône.

Ces choses, Georges et moi nous les avons entendu répéter cent fois dans les auberges et les cabarets où nous faisions halte. Les aubergistes français nous laissaient asseoir derrière le poêle, et nous passaient quelquefois par pitié un restant de soupe ; sans cela, nous aurions péri de faim. Ils nous demandaient tout bas ce que racontaient les Allemands, et quand nous leur répétions ces discours, les pauvres gens disaient :

« Comme les Prussiens nous aiment !... Ils doivent bien aussi quelque petite consolation à ceux qui se rendent !... Toute belle action mérite son salaire !... »

C'est ce que nous disait un vieux cabaretier lorrain, qui nous raconta le premier que Gambetta, parti de Paris en ballon, se trouvait maintenant à Tours, avec Glais-Bisoin et plusieurs autres, pour organiser une grande armée sur la Loire. On recevait dans ces environs les journaux de la Belgique ; et chaque fois que nous pouvions attraper une bonne nouvelle, cela nous remontait le courage.

Nous voyions passer une quantité de vivres et de munitions, des troupeaux de bœufs et de moutons immenses, des caisses de saucisses, des tonneaux de pain, de vin et de farine, quelquefois aussi des régiments. Les trains de l'Est ramenaient des blessés en masse, étendus les uns au-dessus des autres dans les wagons, sur des matelas, et dont les pâles figures cherchaient de l'air et de la fraîcheur à toutes les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vitres. Des médecins allemands, la croix rouge sur le bras, les accompagnaient, et dans tous les villages se trouvaient aussi des ambulances.

Les premiers froids étaient venus. Mille bruits couraient de grandes batailles sous les murs de Paris. Les Prussiens s'indignaient surtout contre Gambetta: « Ce Gambetta !... ce bandit ! comme ils l'appelaient, qui les empêchait de faire la paix et de nous ramener Napoléon. » Jamais je n'ai vu d'hommes plus furieux contre un ennemi, parce qu'il ne veut pas se rendre. Les officiers et les soldats ne parlaient que de cela.

« Ce Gambetta, disaient-ils, est cause de tous les malheurs ; ses francs-tireurs méritent la corde ! Sans lui la paix serait faite : nous aurions déjà l'Alsace et la Lorraine; et l'empereur Napoléon, à la tête de l'armée de Metz, irait rétablir l'ordre à Paris ! »

A chaque convoi de blessés, leur indignation éclatait plus fort. Ils trouvaient tout naturel pour eux de nous incendier, de nous ravager, de nous piller, de nous fusiller, et déclaraient infâme de notre part d'oser nous défendre.

Peut-on se figurer de plus basse hypocrisie? Ce qu'ils disaient, ils ne le pensaient pas; ils voulaient nous faire croire, à nous, que notre cause était mauvaise, tandis qu'il n'y en a jamais eu de plus belle et de plus sacrée.

On pense bien aussi que tout Français, depuis le vieillard jusqu'au petit enfant, et principalement les femmes, faisaient des vœux pour Gambetta, et que plus d'une fois, en secret, on a versé des larmes, en pensant qu'il pouvait réussir à nous sauver. Une foule de jeunes gens partaient pour le rejoindre; les Prussiens frappaient sur leurs parents une contribution de cinquante francs par jour; ils les ruinaient ! Et cela n'empêchait pas le départ d'une foule d'autres.

Les Prussiens menaçaient aussi des galères quiconque favoriserait la fuite, comme ils disaient, de ces volontaires, soit en leur donnant de l'argent, soit en leur servant de guide, ou autrement. La violence, la cruauté, le mensonge, tous les moyens paraissaient bons aux Allemands pour nous réduire, et les armes n'étaient que le moindre de ces moyens, parce qu'ils ne voulaient pas perdre de monde, et qu'en se battant, il faut en perdre.

Nous étions restés trois jours au village de Jametz, du côté de Montmédy. C'était dans la seconde quinzaine d'octobre, il pleuvait à verse; Georges et moi, nous avions été reçus chez une vieille femme lorraine, grande et sèche, — la mère Marie-Jeanne, — dont le fils était soldat à Metz; elle avait une maisonnette sur la route, un petit grenier au-dessus, où l'on montait par une échelle, un petit jardin derrière, tout ravagé. Quelques bottes d'oignons, des pois, des haricots dans un panier, faisaient toutes ses provisions. Elle ne cachait rien, et quand un Prussien entrait lui demander quelque chose, elle avait l'air d'être sourde, et ne répondait pas. Sa misère, ses vitres cassées, les murs dégradés et la petite armoire ouverte engageaient ces goinfres à s'en aller bien vite, pensant qu'ils ne trouveraient rien, et qu'il fallait chercher ailleurs.

Cette pauvre femme avait vu notre misère, elle nous avait dit d'entrer, nous demandant d'où nous venions, et nous lui avions raconté nos malheurs. C'est elle-même qui nous avait prévenus qu'il restait quelques bottes de foin au grenier, et que nous pouvions en prendre, parce qu'elle n'en avait plus besoin, les Allemands ayant mangé sa vache.

Nous montions là-haut la nuit, pour dormir, et nous retirions l'échelle, écoutant la pluie tomber et couler sur les tuiles.

Georges n'avait plus que dix sous, et moi, je n'avais plus rien, quand le troisième jour, comme nous étions couchés au grenier, vers deux heures du matin, la trompette sonne.

Il était arrivé quelque chose, un ordre, je ne sais quoi.

Nous écoutons... On courait... Les crosses des fusils résonnaient dans la rue... On se réunissait... On se mettait en rang, et de tous les côtés on criait :

« Les voituriers !... Où sont les voituriers ? »

Le commandant jurait; il disait d'une voix furieuse :

« Qu'on les cherche... qu'on les trouve... qu'on fusille les gueux !... »

Nous ne bougions pas.

Et tout à coup en bas la porte s'ouvre ; les Prussiens demandent en allemand, en français, où sont les Alsaciens, les voituriers alsaciens.

La vieille Lorraine ne répondait rien ; elle faisait la sourde comme toujours. Finalement, on ressort; les brigands avaient bien vu le trou carré du plafond ; mais il paraît que cela pressait, et qu'ils ne pouvaient trouver tout de suite une échelle.

Enfin, qu'ils l'aient vu ou non, bientôt nous entendîmes les pas dans la boue, les coups de fouet, le roulement des voitures, et puis rien !

Le bataillon était parti.

Alors seulement, au bout d'un quart d'heure, la mère Marie-Jeanne en bas se mit à nous appeler.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Vous pouvez descendre, disait-elle, ils sont déjà loin. »

Et nous descendîmes.

La pauvre femme disait, en riant de bon cœur :

« Vous voilà sauvés ! — Seulement, il ne faut pas perdre de temps ; l'ordre pourrait venir de vous reprendre. Tenez, mangez cela. »

Elle sortit de l'armoire une grosse écuelle de soupe aux haricots, car elle en cuisait pour trois ou quatre jours à la fois, et la réchauffait sur la cendre.

« Mangez tout !... Ne vous gênez pas ! J'ai encore des haricots !... »

Nous n'avions pas envie de nous faire prier, et deux minutes après l'écuelle était vide.

La bonne femme nous regardait avec contentement ; Georges lui dit :

« Depuis huit jours nous n'avons pas fait un aussi bon repas.

— Tant mieux !... Je suis bien contente de vous avoir rendu service... Et maintenant partez !... Ah ! je voudrais bien vous donner un peu d'argent, mais je n'en ai pas.

— Vous nous avez sauvé la vie, lui dis-je. Dieu vous fasse la grâce de revoir votre fils ! Mais il faut que je vous demande une autre chose avant de partir.

— Quoi donc ?

— C'est la permission de vous embrasser.

— Ah ! de bon cœur, mes pauvres Alsaciens, de bien bon cœur ! — Je ne suis plus belle, dit-elle, mais c'est égal. »

Et nous l'embrassâmes comme une mère.

Nous allâmes ensuite sur la porte ; le petit jour venait :

« Voici devant vous le chemin de Dun-sur-Meuse, nous dit Marie-Jeanne, vous ne le prendrez pas, c'est celui qu'ont suivi les Prussiens ; le commandant n'aura pas manqué de vous signaler au prochain village. Mais voici la route de Metz, par Damvillers et Etain ; suivez-la. Si l'on vous arrête, vous direz que vos chevaux sont morts de fatigue, et qu'on vous a relâchés. »

Cette pauvre vieille était pleine de bon sens. Nous lui serrâmes encore la main, les larmes aux yeux, et puis nous partîmes, suivant le chemin qu'elle nous avait montré.

Je serais bien embarrassé de vous dire aujourd'hui tous les villages que nous avons traversés, de Jametz à Rôthalp. Tout ce pays, entre Metz, Montmédy et Verdun, était couvert de cavalerie et d'infanterie, qui vivait aux dépens des gens, et les gardait comme dans un filet, pour les manger à mesure du besoin. Les troupes de ligne, et principalement les canonniers, se tenaient autour des forteresses ; les autres, des landwehr en masse, occupaient jusqu'au moindre hameau, et faisaient des réquisitions partout.

Dans un petit village, entre Jametz et Damvillers, nous entendîmes sur notre droite une vive fusillade le long d'un bois, et Georges me dit :

« Là derrière, notre bataillon est engagé. Dieu veuille que le brave commandant qui parlait de nous faire fusiller, reçoive une balle dans le ventre, et ton caporal aussi. »

Les gens du village, sur leurs portes, disaient :

« Ce sont les francs-tireurs !... »

Et la joie brillait dans tous les yeux, surtout quand un vieux accourut du sentier qui longe le cimetière, en criant :

« Deux voitures de blessés arrivent... deux grandes voitures d'Alsaciens ; des hussards les escortent. »

Nous venions de nous arrêter à la porte d'une épicerie, sur la place, et nous demandions à la femme qui tenait cette petite boutique, s'il ne se trouvait pas d'horloger aux environs, car le cousin voulait vendre sa montre, qu'il avait cachée sous sa chemise depuis Droulingen, et la femme descendait les marches pour nous indiquer un endroit, quand le vieux se mit à crier :

« Voici les voitures d'Alsaciens !... »

Aussitôt, sans écouter le reste, nous partîmes en courant vers l'autre bout du village ; mais près d'une petite rivière dont je ne sais pas le nom, au-dessus d'une touffe de saules, nous vîmes briller deux casques ; et cela nous fit prendre un sentier qui longeait la rivière, alors débordée à cause des grandes pluies. Nous continuâmes ainsi bien loin, ayant quelquefois de l'eau jusqu'aux genoux.

Nous finissions pourtant au bout d'une demi-heure par sortir de ces roseaux, et nous commencions à découvrir sur la colline à gauche le clocher d'un autre village, quand un cri de « *Verda ?* » nous arrêta tout court, près d'une cassine abandonnée, à deux ou trois cents pas des premières maisons. En même temps un landwehr sortait de la masure, la crosse de son fusil à l'épaule, et nous répétait : « *Verda ?* » le doigt sur la détente.

Georges, voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'échapper, répondit :

« *Goûte freund*[1] ! »

— Restez là, cria l'Allemand, ne bougez pas ou je tire ! »

---

[1] Bon ami.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il fallut bien nous arrêter ; et seulement dix minutes après, un piquet sortant du village vint relever la sentinelle, et nous emmena comme des gueux à la mairie, où le capitaine des landwehr nous interrogea longtemps sur ce que nous étions, d'où nous venions, sur la cause de notre départ, et pourquoi nous n'avions pas de papiers.

Nous répétions toujours que nos chevaux étaient morts de fatigue, et qu'on nous avait dit de retourner chez nous, mais il ne voulait pas nous croire. A la fin pourtant, comme Georges lui demandait de l'argent pour continuer notre voyage, il se mit à crier :

« Allez-vous-en au diable, canailles ! Est-ce que je suis chargé de vous faire vivre et de vous fournir des rations ? Allez, et si vous repassez par ici, malheur à vous ! »

Nous sortîmes bien contents.

Georges, au bas de l'escalier, voulut remonter pour lui demander un laisser-passer, mais j'avais si peur de voir le capitaine changer d'idée, que je forçai le cousin de nous éloigner au plus vite, ce que nous fîmes, sans aucune autre mauvaise rencontre jusqu'à Etain, où Georges vendit sa montre en or, avec la chaîne, soixante-cinq francs, en faisant promettre à l'horloger que s'il lui renvoyait soixante-quinze francs avant la fin du mois, la montre et la chaîne lui seraient rendues.

L'horloger le promit, et le cousin, me prenant alors par le bras, s'écria :

« Maintenant, Christian, arrive; nous avons assez jeûné, il est temps de nous régaler. »

Et cent pas plus loin, au tournant de la rue, nous entrâmes dans une de ces petites auberges, où l'on couche pour quelques sous.

Ceux qui se trouvaient là, dans la petite salle sombre, n'étaient pas des messieurs ; ils buvaient leur chopine de vin, la casquette sur l'oreille, et la chemise débraillée; mais en nous voyant passer sous la porte, faits comme nous étions, avec nos chemises et nos barbes de trois semaines, nos chapeaux détrempés, jaunis par la pluie, ils nous prirent d'abord pour des montreurs d'ours et de dromadaires.

L'aubergiste, une grosse femme, vint nous demander ce que nous voulions.

« Une bonne soupe grasse, un bon morceau de bœuf, une bonne bouteille de vin, et du pain à discrétion, » répondit Georges.

La grosse femme nous regardait, en clignant de l'œil, sans bouger, comme pour dire :

« C'est très-bien! mais qui est-ce qui payera? »

Georges lui fit voir une pièce de cinq francs, et tout de suite elle répondit en riant :

« Messieurs, vous allez être servis. »

Autour de nous, on murmurait :

« Ce sont des Alsaciens ! Ce sont des Allemands !... C'est ceci... c'est ça... »

Mais nous n'y faisions pas attention ; nous écartions nos coudes sur la table ; et la soupe étant arrivée, on vit que l'appétit ne nous manquait pas. Quant au bœuf, un vrai morceau de Prussien d'au moins deux livres, avec des pommes de terre et d'autres légumes, il ne fit qu'un tour de langue. En même temps, la première bouteille avait filé, Georges en avait demandé une seconde ; nous commencions à revoir clair ; nous regardions les gens avec d'autres yeux ; et l'un de ceux qui se trouvaient là, s'étant permis de répéter que nous étions des Allemands, Georges, se retournant, s'écria :

« Qui donc ici nous traite d'Allemands? Voyons, s'il a du cœur, qu'il se lève... Nous... des Allemands !... »

Alors il prit la bouteille et la cassa sur la table en mille morceaux. — Je vis qu'il perdait la tête, et je lui criai :

« Georges, au nom du ciel, tu vas nous faire arrêter ! »

Mais tous ceux qui se trouvaient là, lui donnaient raison.

« C'est une abomination ! criait Georges. Que celui qui nous traite d'Allemands parle ; qu'il sorte avec moi ; qu'il choisisse le sabre ou l'épée, tout ce qu'il voudra ; ça m'est égal ! »

Celui qui avait parlé, un jeune homme, se leva, et nous dit :

« Pardonnez-moi, je vous fais mes excuses. Je croyais...

— Vous avez eu tort de croire, lui dit Georges ; ces choses-là ne doivent jamais se dire. Nous sommes des Alsaciens, de bons Français, des hommes d'âge; le fils de mon camarade est à Phalsbourg dans la mobile, et moi j'ai fait un congé dans les soldats de marine. Nous avons été enlevés, entraînés par les Allemands ; nous avons perdu nos chevaux et nos voitures ; et maintenant, en arrivant ici, nos propres compatriotes nous font une insulte pareille, parce que nous avons dit quelques mots en alsacien, comme des Bretons en diraient en breton, et des Provençaux en provençal.

— Pardonnez-moi, répéta le jeune homme, j'ai eu tort, je le reconnais ; vous êtes de bons Français !

— Je vous pardonne, lui dit Georges en le regardant. Mais quel âge avez-vous ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Dix-huit ans !

— Eh bien ! allez où vous devriez être ! Et montrez que vous êtes aussi bon Français que nous. Il n'y a plus de jeunes gens en Alsace... Vous comprenez ce que je veux dire. »

Tout le monde écoutait. Le jeune homme sortit ; et comme le cousin demandait encore une bouteille, l'aubergiste lui dit, en se penchant sur son épaule :

« Vous êtes de bons Français !... Mais vous avez parlé devant beaucoup de monde, des étrangers que je ne connais pas ; vous feriez bien de partir ! »

Aussitôt le bon sens revint à Georges ; il mit une pièce de cent sous sur la table, la femme lui rendit deux francs, et nous sortîmes.

Une fois dehors, Georges me dit :

« Allongeons le pas ! La colère vous fait faire des bêtises. »

Et nous partîmes dans une petite rue, ensuite dans une autre. Nous arrivâmes en plein champ. La nuit approchait ; si l'on nous avait repris, notre affaire aurait été bien plus mauvaise que la première fois, et nous le savions tellement bien, que cette nuit et le lendemain, nous n'osions plus même entrer dans les villages, de peur d'être arrêtés, et reconduits à notre bataillon.

A la fin du deuxième jour, la fatigue nous força d'entrer dans un clos. Il faisait très-froid pour la saison, mais nous avions pris l'habitude de la misère, et nous dormîmes contre un mur, sur un paillasson de jardinier, comme dans notre lit. En nous levant, le matin, au petit jour, nous étions couverts de gelée blanche ; et Georges, regardant au loin, me demanda :

« Reconnais-tu cet endroit, là-bas, Christian ? »

Je regardai.

« Hé ! c'est Château-Salins. »

Ah ! maintenant tout allait mieux. Nous avions à Château-Salins notre vieux cousin Desjardins, le premier teinturier du pays. Le grand-père de Desjardins et notre grand-père avaient épousé les deux sœurs, avant la Révolution ; il était luthérien, et même calviniste ; nous étions catholiques ; mais cela ne nous empêchait pas de nous reconnaître et de nous aimer comme des parents très-proches.

X

Nous arrivâmes à la porte de Jacques Desjardins, vers sept heures du matin ; il venait de se lever, et prenait le café avec sa femme et ses petits-enfants.

D'abord, en nous voyant entrer, Desjardins resta la bouche ouverte ; sa femme et ses enfants se levèrent comme pour appeler au secours. Mais quand je dis :

« Bonjour, cousin ; c'est nous ! »

Desjardins s'écria :

« Dieu du ciel, c'est Christian et Georges Wéber !... Quel malheur est arrivé ?...

— Oui, c'est nous, cousin, dit Georges ; voilà dans quel état les Prussiens nous ont mis.

— Les Prusiens ?... Ah ! les brigands, dit Desjardins. — Lise, fais chercher des côtelettes chez le boucher... monte du vin... Ah ! mes pauvres cousins, je vois que vous avez aussi besoin de changer.

— Oui, dit Georges, et de nous faire la barbe !

— Eh bien, arrivez ! Pendant qu'on vous préparera le déjeuner, vous changerez de chemise et d'habits ; vous mettrez les miens, jusqu'à ce que les vôtres aient passé à la lessive. Dieu du ciel ! est-il possible ! »

Il nous conduisit dans une belle chambre en haut. La cousine Lise arrivait déjà remplir les cuvettes.

« Vous mettrez aussi mes bas et mes souliers en attendant, disait Desjardins. Tenez, voici mes rasoirs... Arrangez-vous !... — Ah ! les scélérats d'Allemands... Comment, ils vous ont traités de cette façon, un maire, des gens respectables !...

Alors la cousine sortit, et nous commençâmes à nous déshabiller. La vue de nos bas, de nos cravates, de nos chemises et de tout le reste faisait gémir le bon vieux père Desjardins, le meilleur des hommes ; il ne pouvait en croire ses yeux, et disait :

« Mes pauvres cousins, ah ! vous en avez vu de dures, et de toutes les couleurs. »

La première chose que nous fîmes ensuite, ce fut de nous laver. Les chemises blanches étaient déjà dépliées sur le lit, et je ne peux pas dire quelle satisfaction j'éprouvai de me sentir cette bonne toile fraîche sur le corps.

Après cela, je me fis la barbe, pendant que Georges racontait nos malheurs au cousin, qui l'interrompait à chaque instant, s'écriant :

« Comment... comment... les misérables poussent la barbarie jusque-là... Ce sont donc de véritables bandits !... Ah ! jamais on n'a vu de choses pareilles. »

Je m'essuyai bien jusque derrière les oreilles, et je passai le rasoir à Georges. Notre cousin Desjardins me prêta des bas, des pan-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ils nous payeront tout ça. (Page 91.)

talons, une blouse et des souliers bien secs. Nous étions à peu près de la même taille; jamais je ne me suis senti plus à mon aise.

Georges s'habilla ensuite; et comme nous finissions, la servante vint nous prévenir, en toquant contre la porte, que le déjeuner était servi; nous descendîmes dans l'attendrissement.

La cousine et les enfants nous attendaient pour nous embrasser, car d'abord ils n'avaient pas osé s'approcher de nous, et maintenant ils voulaient en quelque sorte s'excuser de nous avoir si mal reçus; mais c'était tout naturel, et nous ne leur en voulions pas.

Je n'ai pas besoin de vous dire si nous déjeunâmes de bon appétit. Georges recommença l'histoire de nos misères, pour la cousine et les enfants, qui l'écoutaient, ouvrant de grands yeux, et s'écriaient :

« Est-ce possible? Oh! que vous avez souffert, et que vous devez être heureux maintenant d'avoir pu vous sauver! »

Quand il eut fini, la cousine nous dit que tout cela venait des jésuites; que ces gens avaient d'abord fait courir de mauvais bruits sur le compte des protestants; et que maintenant les Prussiens l'ayant emporté, ils prêchaient contre Gambetta et Garibaldi.

Elle nous dit que ces gens avaient excité l'Empereur à déclarer la guerre, pensant que leur société n'y aurait rien à perdre, mais au contraire tout à gagner; que si les Français étaient vainqueurs, ils pourraient écraser les luthériens; et que si les Français étaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il était là, penché pour écouter... (Page 97.)

vaincus, on rétablirait Chambord, pour rendre au pape ses anciens Etats de l'Eglise.

Ainsi pensait la cousine Lise, femme d'âge et toute blanche, aimant à raisonner sur toutes choses.

Mais Georges, après avoir vidé son verre, lui répondit que la véritable cause de nos malheurs, c'était l'armée; que cette armée n'était pas celle de la nation, mais de l'Empereur, qui donnait les grades, les honneurs, les pensions et les subventions; que l'intérêt d'une armée pareille est toujours contraire à l'intérêt du pays et du peuple, parce que l'armée a besoin de la guerre, pour obtenir de l'avancement, et que le peuple a besoin de la paix, pour travailler, élever ses enfants et s'entretenir.

Le cousin Desjardins lui donna raison; et comme on vint servir le café, la cousine Lise et les enfants sortirent. On alluma les pipes, et le cousin nous raconta les dernières nouvelles.

Desjardins avait beaucoup de livres, comme tous les calvinistes, et recevait des journaux de tous les côtés : d'abord l'*Indépendance belge*, ensuite des journaux de Cologne, de Francfort, de Berne, de Genève et d'ailleurs. A son âge, ayant un fils de cinquante ans, il ne s'occupait plus beaucoup de teinturerie, ni de commerce, et passait son temps à lire.

C'était donc un homme plus instruit que nous, et dans lequel nous pouvions avoir pleine confiance. C'est de lui que nous apprîmes la belle défense de Châteaudun, le dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

barquement de Garibaldi à Marseille, et sa nomination comme général de l'armée des Vosges; la marche des Bavarois de Von der Thann sur la Loire, et l'arrivée des francs-tireurs dans nos montagnes, du côté d'Epinal et de Raon-l'Etape. Il nous lut cette belle proclamation de Gambetta au peuple français, exposant les grandes résolutions de Paris, l'organisation des citoyens en gardes nationales, l'union et la concorde de tous dans ce moment difficile, et les approvisionnements de vivres pour plusieurs mois que la ville avait faits, ce qui devait rassurer la province, et lui donner le courage de suivre son exemple.

Je me souviens encore de ce passage, qui nous remua le cœur :

« Citoyens des départements, cette situation vous impose de grands devoirs : le premier de tous, c'est de ne vous laisser divertir par aucune préoccupation qui ne soit pas la guerre, le combat à outrance; le second, c'est, jusqu'à la paix, d'accepter fraternellement le commandement du pouvoir républicain, sorti de la nécessité et du droit. Il ne doit y avoir qu'une préoccupation : arracher la France à l'abîme où la monarchie l'a plongée. Les hommes ne manquent pas : ce qui fait défaut, c'est la résolution, la décision et la suite dans l'exécution des projets; ce qui fait défaut, après la honteuse capitulation de Sedan, ce sont les armes. Tous nos approvisionnements de cette nature avaient été dirigés sur Sedan, Metz et Strasbourg; et l'on dirait que, par une dernière et criminelle combinaison, l'auteur de tous nos désastres a voulu, en tombant, nous enlever tous les moyens de réparer nos ruines ! »

« Il en est bien capable ! s'écria Georges. Oui, je suis sûr que l'*honnête homme* a voulu se ménager une porte de derrière du côté de la Prusse. »

Le cousin Desjardins continua :

« Maintenant, grâce à l'intervention d'hommes spéciaux, des marchés ont été conclus, qui ont pour but et pour effet d'accaparer tous les fusils disponibles sur les marchés du globe. La difficulté était grande de se procurer la réalisation de ces marchés; elle est aujourd'hui surmontée. Quant à l'équipement, à l'habillement, on va multiplier les ateliers, et requérir au besoin les matières premières; ni les bras ni le zèle des travailleurs ne manquent; l'argent ne manquera pas non plus. Il faut enfin mettre en œuvre toutes nos ressources, qui sont immenses, secouer la torpeur de nos campagnes, multiplier la guerre de partisans. Levons-nous donc en masse, et mourons plutôt que de subir la honte du démembrement. »

L'enthousiasme de Georges augmentait à chaque mot.

« A la bonne heure, s'écria-t-il, voilà ce qui s'appelle parler ! Une fois le branle donné, tout marchera ! La jeunesse prendra les armes en masse. Il ne faudrait qu'une victoire, une seule, et toute la France se lèverait : on tomberait sur le dos des gueux comme la grêle; on les attendrait au coin de tous les bois; il n'en réchapperait pas un seul ! »

Le cousin Desjardins, ayant replié son journal, ne disait rien et j'étais aussi tout pensif.

« Et vous, cousin, lui dis-je, avez-vous aussi confiance ? »

Et seulement au bout d'une minute, après avoir pris une bonne prise pour se réveiller les idées, car il prisait comme les anciens, et ne fumait pas, au bout d'une minute, il me répondit :

« Non, Christian, je n'ai pas bonne espérance; et ce ne sont pas ces Allemands qui m'effrayent; ils ont pris Strasbourg; dans quelque temps, par la trahison et la famine, ils auront Metz : c'est une affaire arrangée d'avance. Ils assiégent Verdun; Soissons vient de tomber entre leurs mains; ils entourent Paris; ils s'avancent sur Orléans. . Eh bien ! malgré tout, ce ne sont pas ces gens-là qui me font peur !

— Mais qui donc ? » demanda Georges.

Lui, sans l'écouter, continua :

« La France est si forte, elle est si brave, si riche, si intelligente, que dans quelques mois elle aurait jeté ces barbares de l'autre côté du Rhin; mais ce qui m'épouvante, ce sont les ennemis de l'intérieur.

— Personne ne bouge ! lui dis-je.

— C'est parce que personne ne bouge, que les Allemands sont sur la Loire, fit-il, en me regardant avec ses petits yeux vifs et clairs. S'il s'agissait de rétablir Chambord, Louis-Philippe II, ou même Bonaparte IV, vous verriez tous les conseillers généraux, tous les conseillers d'arrondissement, tous les préfets, sous-préfets, juges de paix, commissaires de police, percepteurs, contrôleurs, gardes généraux, maires et adjoints en campagne. Je dis pour n'importe lequel des trois, car la grande affaire, c'est d'avoir un monsieur qui donne des croix, de l'avancement, des pensions, des gratifications : l'un ou l'autre, cela leur est à peu près égal, pourvu qu'il y en ait un ! Ces gens-là soulèveraient pour leur homme le pays *de*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fond en comble ; ils feraient marcher le paysans par milliers ; ils chanteraient la *Marseillaise*, ils crieraient que la patrie est en danger !... Et les évêques, les prêtres, les curés, les vicaires prêcheraient la guerre sainte ; la France bousculerait les Allemands jusqu'au fond de la Prusse ; on trouverait des armes, des munitions, des approvisionnements du jour au lendemain ! Mais comme il s'agit de la République, et comme la République veut la séparation de l'Eglise et de l'État, l'instruction gratuite, le service militaire obligatoire pour tous ; comme elle déclare que tout doit se donner au concours ; qu'un imbécile, parce qu'il est riche ou noble, ne doit pas l'emporter sur un homme capable, parce qu'il est pauvre ; et que, d'après ce principe-là, le mérite serait pesque tout, l'intrigue et la bassesse presque rien, on aime mieux voir démembrer la France, que d'avoir une République ! Qu'est-ce que deviendraient les bonnes places de sénateurs, de pairs de France, de préfets, de chambellans, d'écuyers, de receveurs généraux, d'intendants, de maréchaux, de députés officiels et d'évêques sous une République ? Elles seraient mises au panier, et c'est ce qu'ils ne veulent pas.

« Ils aimeraient mieux, au besoin, avoir le roi de Prusse, que la République, si le roi de Prusse s'engageait à leur conserver toutes les bonnes places. Oui, pour eux, les bonnes places, les bonnes pensions, font la patrie ! Oh ! ce n'est pas la première fois que l'on compte sur les Allemands, pour rétablir l'ordre en France. Marie-Antoinette avait déjà cédé l'Alsace, pour ravoir ses antichambres remplies de bons vieux serviteurs bien plats, bien humbles. Ce qui se passe revient au même. Dans le temps, les amateurs de pensions, les égoïstes aveugles, qui ne voyaient qu'eux et regardaient le peuple comme une proie, s'appelaient nobles ; aujourd'hui, ce sont des bourgeois élevés par les jésuites. Mais alors, les chefs de la République, décidés à faire triompher la justice, ne laissèrent pas les fonctionnaires et les généraux de Louis XVI à la tête des armées. Ces grands patriotes avaient du bons sens. Ils établirent des municipalités républicaines dans toutes les communes ; ils donnèrent le commandement de nos forces à des généraux républicains ; ils mirent la main sur les réactionnaires ; et les Allemands une fois chassés de notre territoire, ils jugèrent ceux qui les avaient appelés ; la France fut sauvée !

« Il en arriverait de même aujourd'hui, malgré tous les préparatifs de l'Allemagne ; malgré Bonaparte, qui, voyant sa dynastie perdue, a livré notre dernière armée à Sedan, afin d'empêcher la République de vaincre ! Oui, malgré la trahison de ce malheureux, nous pourrions encore battre les Allemands, si les égoïstes n'étaient pas à la tête de nos affaires ; mais ils sont partout. A Paris ils remplissent les états-majors de la garde nationale et de l'armée ; en province, ils forment ces fameux conseils généraux, d'où l'on a tiré des jurés pour acquitter Pierre Bonaparte, et qui condamneraient sans honte Gambetta à mort, s'ils étaient réunis en conseil, pour le juger. Au lieu d'aider cet homme de cœur, ce bon patriote à sauver la France, ils le gêneront, parce qu'il est républicain ; ils lui mettront des bâtons dans les roues, ils l'empêcheront de faire les levées nécessaires, ils abattront l'enthousiasme du peuple. Tenez, tous les journaux allemands le montrent bien : ils n'ont pas assez d'injures contre Gambetta, qui défend son pays, et pas assez de flagorneries pour les conseils généraux nommés par l'Empire.

— Mais alors, s'écria Georges, il faut donc se rendre ?

— Non, quoique nous soyons sûrs d'être vaincus, répondit Desjardins, il faut montrer que la vieille race est toujours là ; que ses racines ne sont pas mortes, et que l'arbre repoussera ! Si nous étions restés sous le coup de Sedan, le mépris de l'Europe et du monde entier nous aurait enterrés. La nation s'est relevée depuis. C'est quelque chose d'incroyable : sans armée, sans canons, sans fusils, sans vivres ni munitions, trahie, surprise et débordée partout, cette nation s'est relevée... Elle se défend !... Un homme de cœur a suffi pour lui donner confiance... Quel autre peuple en aurait fait autant ? Je suis donc d'avis qu'il faut lutter jusqu'à la fin, et rendre en quelque sorte les Allemands honteux de leur victoire. Ils se sont préparés cinquante ans ; ils se sont cachés de nous, pour nous espionner pendant la paix ; ils ont dissimulé leur haine ; ils ont employé toutes leurs forces ; ils ont étudié la question sur toutes ses faces ; ils ont jeté sur nous six cent mille hommes contre deux cent vingt mille au début de la campagne. Ils vont attaquer nos conscrits avec leurs meilleures troupes ; ils se mettront cinq ou six contre un ; ils appelleront encore les Russes à leur secours, au besoin, et puis ils diront : « Nous « sommes vainqueurs ! » Ils n'auront pas honte de dire : « Nous avons vaincu la France ; nous « sommes maintenant la grande nation ! »

— Tout cela, dit Georges, est possible. Mais en attendant, nous pouvons remporter une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

victoire ; et si nous avons une victoire, les affaires changeront ; nous reprendrons un nouveau courage ; et les landwehr qu'on nous envoie, presque tous pères de famille, ne demanderont pas mieux que de retourner chez eux.

— Mon Dieu, les pauvres landwehr n'ont rien à dire, on ne les consulte pas, répondit Desjardins ; ces gens-là marchent quand on leur ordonne de marcher ; ils sont pliés depuis longtemps à la discipline. C'est une machine, rien qu'une machine, mais sa masse nous écrase. »

Alors le cousin Desjardins nous raconta qu'ayant longtemps voyagé en Allemagne, avant et après 1848, pour affaires de commerce, il avait vu que ces gens nous détestaient ; qu'ils nous enviaient ; que nous leur portions ombrage, et que la haine des Français s'enseignait dans leurs écoles ; qu'ils se croyaient supérieurs à nous, à cause de leur religion, simple et naturelle, tandis que la nôtre, avec ses cérémonies, ses chants latins, ses cierges et ses dorures, leur faisait penser que nous étions d'une race inférieure, comme les nègres, qui n'aiment que le rouge et se mettent des anneaux dans le nez ; qu'ils trouvaient surtout leurs femmes bien plus sages et plus dignes que les nôtres, attribuant aussi cette supériorité à leur religion, qui les retient dans la famille, tandis que les nôtres passent leur temps en cérémonies de toute sorte.

Desjardins avait même eu sur ce point une dispute sérieuse avec un de leurs maîtres d'école, ne pouvant entendre professer ouvertement un pareil mépris pour les femmes françaises, au nombre desquelles il faut compter Jeanne d'Arc, et d'autres héroïnes, dont les femmes allemandes peuvent à peine comprendre la grandeur.

Il nous dit que, d'après cette manière de voir, les Allemands, et surtout les Prussiens, nous considéraient, nous, Alsaciens et Lorrains, comme exilés de la patrie, et malheureux sous la domination d'une race abrutie, maintenue dans l'ignorance par les évêques.

Georges, entendant cela, devint furieux, et s'écria que nous avions plus d'esprit et de bon sens que tous les Allemands ensemble.

« Oui, je le crois, répondit le cousin Desjardins, seulement, il faudrait s'en servir ; il faudrait établir des écoles partout ; le moindre Français devrait savoir lire, écrire notre langue, et voilà justement ce que la bande des amateurs de bonnes places ne veut pas.

« Si l'instruction avait été donnée au peuple, nous aurions su ce qui se passait de l'autre côté du Rhin ; nous aurions eu des armées nationales, de bons généraux, une bonne intendance, une bonne organisation, des députés éclairés et consciencieux ; nous aurions eu tout ce qui nous manque ; nous n'aurions pas donné le droit de paix et de guerre à un imbécile ; nous n'aurions pas attaqué bêtement les Allemands, et les Allemands, nous voyant prêts à les recevoir, se seraient bien gardés de nous attaquer. Toutes nos défaites, toutes nos divisions, nos agitations intérieures, nos révolutions : les massacres des rues, les déportations, les haines des classes, tout cela vient de l'ignorance ; et cette ignorance abominable vient des égoïstes qui nous gouvernent depuis soixante-dix ans. Le bon sens, la justice, le patriotisme leur disaient d'instruire le peuple ; ils ont mieux aimé s'allier avec les jésuites, pour l'abrutir : c'est la trahison des trahisons !... »

Georges, qui depuis longtemps pensait les mêmes choses, n'avait rien à dire ; mais il soutenait toujours que nous pouvions remporter une victoire, et qu'alors tout serait sauvé.

Le cousin Desjardins secouait la tête, et disait :

« Nos forces sont trop inférieures ; Gambetta n'aura pas le temps de les organiser ; et si les traîtres avaient cette crainte, ils livreraient Metz tout de suite, pour que la seconde armée allemande, celle de Frédéric-Charles, puisse arriver à temps sur la Loire et empêcher notre armée de débloquer Paris, car alors, je crois aussi que tout pourrait être sauvé. Mais cela n'arrivera pas ! Depuis que j'ai vu des généraux sortir de Metz, pour aller consulter l'Impératrice, en Angleterre, j'ai compris que nous étions perdus. Et puis, les forces de Guillaume sont immenses. Ces trois cent mille Russes, que les journaux allemands nous annoncent comme prêts à marcher sur Constantinople, attendent l'avis du roi de Prusse, pour se mettre en chemin de fer et venir nous accabler, si les Allemands ne se sentent pas encore assez nombreux avec leur douze cent mille hommes pour nous vaincre. On ne veut pas de République française en Europe, c'est le fin mot de l'histoire ; il n'en faut pas, à tout prix ! car si la République s'établissait chez nous, toutes les monarchies seraient ébranlées : les peuples suivraient tous notre exemple, et ce serait la fin des guerres ; nous aurions la confédération européenne ; on pourrait licencier les rois, les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

empereurs, les princes, les courtisans et les soldats de profession. On ne connaîtrait plus que le commerce, l'industrie, les sciences, les arts ; il faudrait savoir quelque chose, pour être quelque chose. Le talent de mettre des hommes en ligne, pour les faire hacher à coups de canon et de mitrailleuse, passerait au dernier rang, et dans cent ans d'ici, les hommes ne voudraient plus croire que cette abomination a existé ; ils trouveraient cela trop bête. »

Desjardins se mit ensuite à nous raconter comment, en 1830, voyageant du côté de Solingen, pour acheter des aciers, il avait remarqué que les Prussiens ne songeaient qu'à la guerre. Dès ce temps, ils s'épuisaient à tenir sur pied et prêts à marcher, quatre cent cinquante mille hommes bien exercés. Depuis, après l'adjonction des forces de l'Allemagne du Nord, de la Bavière, du Wurtemberg, de Baden, cela devait monter à un million d'hommes ; sans compter la landsturm, composée, il est vrai, de vieillards, mais ayant tous servi, et sachant tous manier un fusil, charger un canon et monter à cheval.

« Voilà ce que Monsieur Bonaparte nous a mis sur le dos, sans nécessité, dit-il ; et c'est contre une puissance pareille que Gambetta se charge d'organiser à la hâte les jeunes gens qui nous restent, et dont la plupart n'ont jamais servi! Je l'avoue, j'ai peu d'espoir. Dieu veuille que je me trompe, mais je crains que l'Alsace et la Lorraine soient provisoirement englobées dans l'Allemagne. La guerre va se soutenir quelque temps ; les défections se suivront pas à pas ; et finalement, après beaucoup de souffrances, messieurs les anciens ministres, MM. les anciens députés officiels, les anciens préfets, les anciens conseillers généraux, les anciens fonctionnaires de tous grades, enfin, tous les égoïstes se réuniront, et diront :

— Arrangeons-nous avec Bismark!... Faisons la paix aux dépens de l'Alsace et de la Lorraine, et nommons un roi, qui nous donnera de bonnes places. La France sera toujours assez grande pour nous faire des pensions! »

Ainsi parla le cousin Desjardins ; et Georges de plus en plus indigné, frappant du poing sur la table, s'écria :

« Ce que je ne peux pas comprendre, c'est que les Anglais nous abandonnent ; c'est qu'ils laissent les Prussiens s'étendre comme il leur plaît.

— Ah! dit Desjardins en souriant, les Anglais ne sont plus le peuple d'autrefois ; ils sont aussi devenus trop riches, ils tiennent aussi trop à leurs aises ; leurs grands politiques ne sont plus des Pitt et des Chatam, qui regardaient au loin et songeaient à l'avenir de leur race, non! pourvu que les affaires marchent au jour le jour, les générations futures et la grandeur britannique ne les inquiètent plus.

— C'est égal, dit Georges, si vous aviez navigué comme moi dans la mer du Nord et dans la Baltique ; si vous aviez vu quelle grande puissance maritime peut devenir l'Allemagne du Nord en peu d'années ; ses cent soixante lieues de côtes, ses ports de Dantzig, de Stettin, de Hambourg, de Brême, où les plus beaux fleuves amènent tous les produits du centre de l'Europe, toutes les matières premières, non-seulement de l'Allemagne et de la Pologne, mais encore de la Russie ; si vous aviez vu cette population de marins, de commerçants, qui s'étend de jour en jour, vous ne pourriez pas comprendre l'indifférence des Anglais. Est-ce qu'ils sont devenus aveugles? Est-ce que l'amour de la religion luthérienne et la haine de la race latine leur troublent la cervelle?... Je n'en sais rien! mais ils doivent voir pourtant que si le roi Guillaume et Bismark veulent avoir l'Alsace et la Lorraine, ça n'est pas positivement pour nos beaux yeux à nous, Alsaciens et Lorrains, mais pour tenir le cours du Rhin depuis sa source, dans les cantons allemands de la Suisse, jusqu'à son embouchure, à Rotterdam ; et qu'en tenant ce grand fleuve, ils tiendront tout le commerce de nos pays industriels ; qu'ils pourront alimenter les colonies hollandaises de leurs produits ; que cela les rendra le premier peuple maritime du continent ; et que, pour faire leur coup sans être dérangés, — pendant que les Russes attaqueront Constantinople, — eux, ils s'installeront tranquillement dans les ports de la Hollande, comme ils ont occupé le Hanovre en 1866 ; et qu'ils nous offriront la Belgique, afin de s'assurer notre neutralité!... Cela tombe sous le sens commun.

— Sans doute, cousin, dit Desjardins, je crois aussi que toutes les fautes se payent : les Anglais payeront leurs fautes, comme nous payons les nôtres ; et les Allemands, après avoir épouvanté l'Europe et l'Amérique de leur ambition, payeront aussi durement un jour leur hypocrisie, leurs cruautés et leurs rapines. Dieu est juste!... — Mais en attendant que ce jour arrive, nous autres nous sommes confisqués, et toutes nos observations ne servent à rien. »

Ainsi continua la conversation, qui ne me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

revient pas tout entière ; mais dont je vous ai dit les choses principales.

XI

Nous restâmes chez le cousin Desjardins tout ce jour. La cousine Lise fit blanchir nos chemises, laver nos habits, sécher nos souliers devant l'âtre, après les avoir remplis de cendres chaudes ; et le lendemain matin, nous prîmes congé de ces braves gens, en les remerciant tous du fond de notre cœur.

Nous étions bien impatients de revoir le pays, dont nous n'avions plus de nouvelles depuis un mois, et surtout nos pauvres femmes, qui devaient nous croire perdus.

Il faisait un temps humide ; on sentait d'avance que l'hiver serait rude.

A Dieuze, le bruit courait que Bazaine venait de rendre Metz, avec toute son armée, ses drapeaux, ses canons, ses fusils, ses munitions et ses blessés, *sans conditions*.

Les officiers prussiens buvaient du champagne à l'auberge où nous fîmes halte ; ils riaient ! — Georges était tout pâle ; moi, je sentais un grand poids sur ma poitrine.

Des gens qui se trouvaient là, des roulants, des juifs allemands, qui suivaient leurs armées avec des charrettes, pour les remplir d'horloges, de casseroles, de linge, de meubles et de tout ce que les officiers et les soldats leur vendaient, après l'avoir volé et pillé dans nos maisons, racontaient que les chevaux se donnaient pour rien aux environs de Metz, qu'on trouvait des chevaux arabes à cent sous ; mais que personne n'en voulait, faute de pouvoir les nourrir, le fourrage étant hors de prix ; que ces pauvres bêtes se mangeaient entre elles ; qu'elles se dévoraient le crin jusqu'au sang, et rongeaient même les arbres auxquels on les avait attachées ; que nos prisonniers tombaient de faim dans les fossés de la route, et que les Prussiens les traitaient d'ivrognes ; que les habitants de Metz, en apprenant les conditions de la capitulation, avaient voulu se révolter et massacrer Bazaine ; mais qu'il avait toujours eu, pendant le siége, trois mitrailleuses devant son palais, et qu'il s'était échappé la veille du jour où devait être publiée cette capitulation honteuse.

Tout cela nous paraissait presque impossible : Metz se rendre sans conditions !... Metz, la plus forte ville de France, avec une armée de cent cinquante mille hommes de vieilles troupes, la dernière qui nous restait après Sedan !

C'était vrai, pourtant !

Et malgré tout ce qu'on peut dire, pour expliquer ce malheur épouvantable, par l'ignorance et la bêtise des chefs, on ne m'ôtera pas de l'esprit que notre *honnête homme* a donné des ordres jusqu'à la fin ; que Bazaine les a suivis, et qu'ils ont tout fait ensemble. D'ailleurs, Bazaine alla le rejoindre tout de suite à Wilhemshoë, où la cuisine était si bonne. Ils se reposèrent de leurs fatigues, en attendant l'occasion de recommencer une campagne dans le genre du 2 décembre, où l'on pince les gens la nuit dans leur lit, lorsqu'ils se fient à notre serment ; ou dans le genre de celle du Mexique, où l'on file, en abandonnant ceux qu'on a juré de défendre ! — Pour ce genre de campagne, ils sont forts tous les deux ; et si le peuple continue à leur donner sa confiance, comme plusieurs le prétendent, ils pourront recommencer un de ces quatre matins et se faire donner encore les clefs du trésor. Ils distribueront encore une fois les croix et les pensions à leurs amis et connaissances ; et dans quelques années d'ici, Bismark découvrira que les Allemands ont des droits sur la Champagne et la Bourgogne.

Enfin, tout est possible ; nous avons vu de si drôles d'histoires depuis vingt ans !

A Fénétrange, où nous passâmes vers deux heures, on ne savait rien encore.

A six heures du soir, nous arrivions sur le plateau de Metting, près de la ferme Donat, et nous apercevions au fond du ciel gris, à deux lieues devant nous, Phalsbourg dans ses remparts et ses demi-lunes, avec son église et ses rues brûlées ; les grands replis de terrain autour, où se cachaient les Allemands ; les canons sur la côte, et les sentinelles derrière les carrières.

Tout se taisait, pas un coup de fusil ne s'entendait ; c'était le blocus ! La famine faisait tout doucement ce que le bombardement n'avait pu faire.

Alors, la tête penchée, nous traversâmes le bois à gauche, plein de feuilles mortes, et nous vîmes enfin notre petit village de Rôthalp, à trois cents pas derrière les vergers et les champs : il semblait aussi mort ! La ruine avait passé là ; les réquisitions avaient tout épuisé ; l'hiver, avec ses neiges, était à toutes les portes...

Le moulin marchait, ce qui me surprit.

Georges et moi, sans rien dire, nous nous donnâmes une poignée de main. Il allongea le pas vers sa maison, et je descendis à la mienne, le cœur serré.

Des soldats prussiens déchargeaient une voi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ture de grains sous mon hangar; l'épouvante me saisit, et je pensai :

« Est-ce que ces misérables auraient chassé ma femme et ma fille? »

Heureusement Catherine parut aussitôt à la porte; elle m'avait vu venir et me tendait les bras, en criant :

« C'est toi, Christian!... Ah! mon Dieu, que nous avons souffert!... »

Elle se pendait à mon cou, pleurant et sanglotant. — Puis, arriva Grédel; nous nous tenions tous serrés...

Les Prussiens, à dix pas, nous regardaient. Quelques voisins criaient :

« L'ancien maire est revenu! »

Nous entrâmes ensuite dans la petite chambre. Je m'assis en face du lit, regardant les vieux rideaux, le rameau de buis au fond de l'alcôve, les vieux murs, les vieilles poutres du plafond, les petites vitres, et ma bonne femme, ma méchante fille, que j'aime!... Tout me paraissait bien, je me disais :

« Nous ne sommes pas encore morts... Ah! si maintenant je pouvais embrasser Jacob, je serais tout à fait heureux. »

Ma femme, la figure sur ses genoux, dans le tablier, ne pouvait s'arrêter de sangloter. Grédel, au milieu de la chambre, nous regardait. A la fin, elle me demanda :

« Et les chevaux... la voiture... où sont-ils?

— Là-bas... du côté de Montmédy, lui dis-je.

— Et le cousin Georges?

— Il est avec Marie-Anne... Nous avons tout abandonné... Nous nous sommes sauvés ensemble... Nous étions trop malheureux! Les Allemands nous laissaient mourir de faim...

— Ils vous ont bien sûr maltraité, mon père!

— Oui, ils m'ont battu...

— Battu?... Vous!...

— Oui!... Ils m'ont arraché la barbe; ils m'ont donné des soufflets. »

Grédel, en entendant cela, devint comme folle; elle ouvrit une fenêtre, et montrant le poing aux Allemands qui se trouvaient là, elle leur cria :

« Ah! brigands!... Vous avez battu mon père, le meilleur des hommes!... »

Et seulement alors elle se mit à pleurer, et vint m'embrasser en disant :

« Ils nous payeront tout ça, tout!... »

J'étais attendri.

Ma femme s'étant un peu calmée, se mit à me raconter ce qu'elles avaient souffert : leur chagrin de ne plus recevoir de nos nouvelles, le troisième jour après le passage du marchand de savon; et puis, la nomination de Placiard à ma place, et la quantité de réquisitions qu'il avait fait mettre sur nous, en disant que j'étais un républicain.

Lui, il n'allait plus qu'avec les Prussiens; il les recevait, leur serrait la main, les invitait même à dîner, et ne parlait plus que l'allemand prussien. Autant il avait été bon serviteur de l'Empire, autant il aimait maintenant le roi Guillaume. Au lieu d'écrire à Paris, pour avoir des bureaux de poste et des bureaux de tabac, il écrivait à Bismark-Bohlen, et déjà le brave homme avait de grandes promesses d'avancement pour son gendre et ses fils; il devait lui-même être nommé surveillant de quelque chose, avec de gros appointements.

J'écoutais cela sans m'en étonner; je le savais d'avance.

Ce qui me faisait plaisir, c'était d'avoir vu la vanne pleine d'eau; la caisse était donc toujours sous l'écluse! Et Grédel étant sortie pour préparer le souper, c'est la première chose que je demandai à Catherine.

Elle me répondit que rien n'avait été changé; que la grande fosse n'avait jamais baissé seulement d'un pouce. Alors je fus tranquille, et je remerciai le Seigneur Dieu de nous avoir épargné la ruine entière.

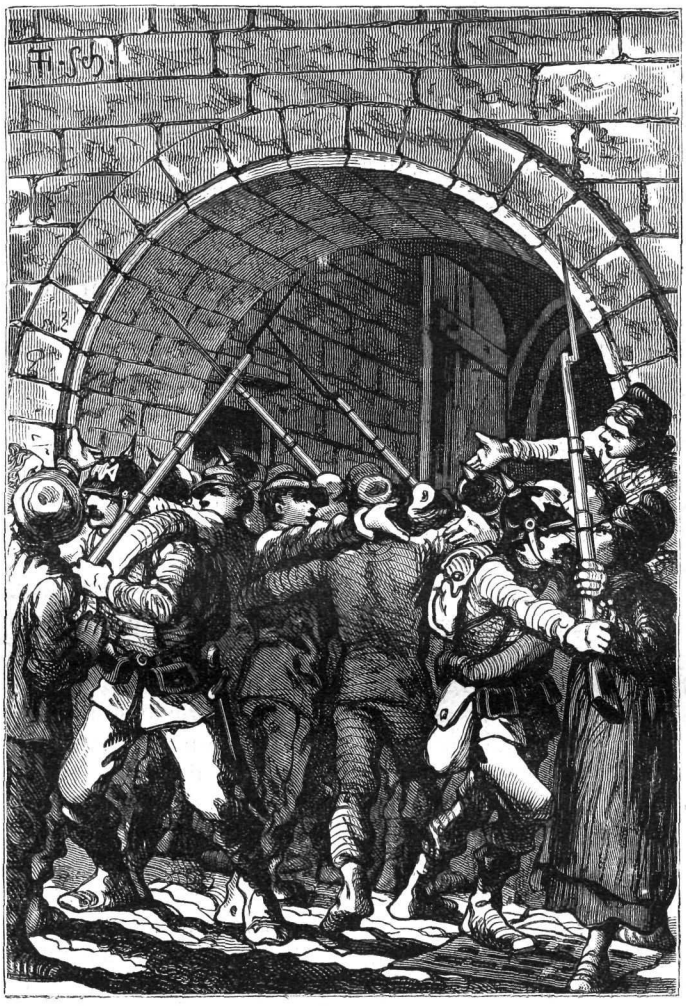
Les Allemands faisaient leur pain eux-mêmes depuis une quinzaine de jours; ils venaient moudre chez nous, mais sans nous payer un liard.

On ne savait plus comment sortir d'embarras; on ne trouvait plus de quoi se nourrir. Heureusement les Allemands s'étaient vite habitués à notre pain blanc, et pour en avoir ils donnaient volontiers une portion de leur ration de viande, toujours énorme. Ils changeaient aussi des moutons gras contre des poulets et des oies, étant fatigués de manger du gigot. Catherine avait fait plusieurs de ces bons marchés avec eux. Il nous restait bien encore une vache au Krapenfelz; mais il fallait lui porter le fourrage tous les jours sous les rochers, et puis la traire, et revenir avec sa charge.

Grédel, toujours plus hardie, y allait. Elle avait sa hachette sous le bras, et me raconta en riant qu'un de ces Allemands, ivre, l'ayant insultée, et menaçant de la suivre au bois, elle l'avait assommé d'un coup de hachette et roulé dans le ruisseau.

Tout cela ne lui faisait pas peur; les landwehr logés chez nous, de grands gaillards barbus, la craignaient comme le feu; elle les commandait comme des domestiques :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Adieu, mon père ! adieu, ma mère ! (Page 104.)

« Faites ceci !... Faites cela !... Graissez-moi ces souliers ; mais ne mangez pas la graisse, comme vos camarades de Metting, ou gare ! Je ne veux pas que vous entriez dans le poêle[1], en sortant de l'écurie... Vous sentez bien assez mauvais, sans le crottin de cheval ! Vous êtes tous sales comme des mendiants... L'eau ne manque pourtant pas... C'est honteux !... Allez vous laver à la fontaine. »

Et ils lui obéissaient.

Elle leur avait défendu de monter l'escalier, en leur disant :

« Je demeure là !... C'est ma chambre... Le premier qui monte, je lui fends la tête avec ma hachette. »

[1] Chambre où se trouve le poêle.

Et pas un n'osait lui désobéir.

Ces gens-là, depuis qu'ils avaient établi chez nous leur gouverneur Bismark-Bohlen, avaient sans doute reçu l'ordre de nous ménager, de nous bien traiter, de nous promettre des indemnités. Le capitaine Flœgel continuait de se griser du matin au soir, et du soir au matin ; mais au lieu de nous appeler : « Canailles... Misérables !... » il nous appelait : « Ses bons Allemands... ses chers frères d'Alsace et de Lorraine ! » nous annonçant toutes les prospérités du monde, dès que nous aurions le bonheur de vivre sous les vieilles lois de la mère patrie.

Il était déjà question de renvoyer tous les maîtres d'école français, et l'on commençait à comprendre l'abominable négligence de nos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dans le temps, cet Allemand était républicain... (Page 110.)

gouvernements, sur le chapitre de l'instruction publique : la moitié de nos malheureux paysans ne savaient pas un mot de français ; depuis deux cents ans, on les laissait croupir dans l'ignorance.

Aujourd'hui, les Allemands ont mis la main sur eux, et leur enseignent que les Français sont les ennemis de leur sang ; qu'ils les ont tenus en servitude pour les exploiter, pour vivre à leurs dépens, et se couvrir de leurs corps en cas de danger. Qui est-ce qui viendra leur dire le contraire? Est-ce que toutes les apparences ne sont pas contre nous? Et si les Allemands donnent aux paysans l'instruction que tous nos gouvernements leur ont refusée, ces gens n'auront-ils pas toutes sortes de raisons pour s'attacher à leur nouvelle patrie?

Que cela serve de leçon à la nation, et qu'on sache bien que l'amour de la patrie ne repose que sur la connaissance de ses bienfaits, dont le premier est l'instruction gratuite de tous les enfants.

Les Allemands ayant changé de manière d'être avec nous, et cherchant à nous gagner, logeaient dans nos maisons. C'étaient des landwehr, qui ne pensaient qu'à leur femme et à leurs enfants, souhaitant la fin de la guerre, et craignant l'apparition des francs-tireurs.

On annonçait l'arrivée de Garibaldi avec ses deux fils, et souvent Georges, montrant de la porte les cimes du Donon et du Schnéeberg déjà couvertes de neiges, me disait :

« On se bat là-haut!... Ah! Christian, si

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous étions jeunes, quel beau coup nous pourrions faire dans les défilés de nos montagnes ! »

Notre plus grand chagrin était de savoir que la famine régnait en ville, en même temps que la petite vérole. Plus de trois cents malades, sur quinze cents habitants, encombraient le collége, où l'on avait établi l'hôpital. Le sel, la viande, le tabac manquaient. Les parlementaires, qui ne faisaient qu'aller et venir sur la route de Lutzelbourg, nous rapportaient que la place ne pouvait plus tenir longtemps.

On avait parlé d'amener les gros canons de Strasbourg et de Metz, après la reddition de ces deux places; mais je me souviens que le hauptmann logeant chez M. le curé Daniel déclarait que cela n'en valait plus la peine; qu'un nouveau bombardement coûterait trois millions à Sa Majesté le roi Guillaume, et qu'il valait mieux laisser ces gens mourir tout doucement de leur belle mort, comme une lampe s'éteint faute d'huile.

Ce hauptmann, en disant cela, prenait des airs d'humanité, répétant sans cesse qu'il était bon d'épargner le sang humain et de ménager les munitions.

Que devenait Jacob au milieu de cette misère? Et Jean-Baptiste Werner? Je suis bien forcé d'en parler aussi, car Dieu sait quelle fureur possédait Grédel, en pensant qu'il pouvait souffrir de la faim : ce n'était plus un être humain; c'était une espèce de folle qui ne se connaissait plus, et qui m'a souvent forcé d'admirer la patience de nos landwehr. Quand l'un ou l'autre voulait lui demander quelque chose, elle lui montrait la porte en criant :

« Sortez d'ici, ce n'est pas votre place! »

Elle leur souhaitait même ouvertement d'être tous massacrés; et puis elle disait d'un air moqueur :

« Allez donc attaquer la ville !... Allez donc livrer un assaut!... Vous n'osez pas... vous tenez à votre peau; vous aimez mieux affamer le monde, bombarder les femmes et les enfants, brûler les maisons des pauvres malheureux, en vous cachant derrière vos tas de terre!... Il faut pourtant être de fameux lâches, pour s'y prendre de cette façon. Si les nôtres étaient dehors et vous dans la place, ils auraient déjà grimpé dix fois aux murs; mais vous avez peur de vous faire enfoncer les côtes; vous êtes des gens prudents. »

Eux, assis devant la porte, la tête baissée, ne lui répondaient pas, et continuaient de fumer sans avoir l'air de l'entendre.

Un jour pourtant, ces gens si paisibles se montrèrent vraiment indignés, non pas contre Grédel, ni contre nous, mais contre leurs propres chefs.

C'était quelque temps après la prise de Metz, il faisait froid. Nos landwehr, en revenant de monter leur garde, se tenaient serrés autour du poêle; dehors tombaient les premières neiges. Et comme ils étaient ainsi, ne songeant qu'à bien manger et bien boire, leur trompette sonne tout à coup, en prolongeant ses beuglements dans les échos.

L'ordre arrivait à l'instant de mettre le sac, de prendre le fusil et de partir pour Orléans!

C'est alors qu'il aurait fallu voir la figure de ces gens s'allonger, et les entendre crier qu'ils étaient landwehr, et qu'on ne pouvait pas les faire sortir des provinces allemandes. Je crois que cinquante hommes de la place leur auraient fait mettre bas les armes, et qu'ils se seraient tous rendus, pour rester au pays.

Mais le capitaine Flœgel, avec son nez rouge et sa grosse voix, étant venu leur crier :

« En route ! »

Il fallut bien obéir.

Les voilà donc tous rangés devant notre moulin, à trois ou quatre cents, et puis forcés d'emboîter le pas et de remonter la côte vers Mittelbronn, tandis que les habitants du village, à leurs fenêtres, criaient :

« Quel bon débarras ! »

On pensait aussi que Phalsbourg allait être débloqué, la moitié du village préparait des paniers, des sacs, tout ce qu'il fallait, pour porter des vivres à nos garçons. Grédel, qui ne se gênait plus, avait sa corbeille à part. Enfin, c'était un grand remue-ménage.

Mais d'où pouvait venir cet ordre de départ? Qu'est-ce que cela signifiait?

J'étais sur notre porte, rêvant à cela, quand la cousine Marie-Anne arrive, en me disant tout bas :

« Nous avons gagné une grande bataille; tous ceux de Metz filent du côté de la Loire.

— D'où savez-vous cela, cousine?

— D'un Anglais descendu chez nous hier soir.

— Et dans quel endroit s'est livrée cette bataille?

— Attendez, fit-elle; à Coulmiers, près d'Orléans. Les Allemands sont en pleine déroute; leurs officiers entrent dans les mairies et se rendent avec leurs soldats, pour ne pas être massacrés. »

Je n'en demandai pas davantage, et je courus chez le cousin Georges, bien curieux de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voir cet Anglais et d'entendre ce qu'il pouvait dire.

Comme j'entrais, le cousin était assis à table avec cet étranger; ils venaient de déjeuner ensemble et paraissaient de bonne humeur. Marie-Anne me suivait.

« Voici mon cousin, l'ancien maire du village, », dit Georges en me voyant ouvrir la porte.

Aussitôt l'Anglais se retourna. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, sec, maigre, le nez recourbé, les yeux bruns très-vifs, sans barbe ni moustaches, et la taille serrée dans une longue capote grise.

« Ah! bien, fit-il en parlant du nez, et les dents serrées, comme les gens de ce pays. — Monsieur était maire?

— Oui, monsieur.

— Et vous avez refusé d'afficher les proclamations du gouverneur Bismark-Bohlen?

— Oui, monsieur.

— Très-bien, très-bien. »

Je m'assis; et, sans autre explication, cet Anglais se mit à m'adresser huit ou dix questions de suite, sur les réquisitions, sur les pillages, sur le nombre de voitures et de chevaux emmenés à l'intérieur; combien il en était rentré depuis l'invasion; combien restaient encore en France; sur ce que nous pensions des Allemands; si nous pourrions nous accorder avec eux; si nous n'aimerions pas mieux rester Français, ou devenir neutres, comme les Suisses?

Il avait toutes ces questions dans la tête, et moi j'y répondais, sans réfléchir que c'était bien singulier d'interroger les gens de cette manière.

Georges, lui, riait; et quand ce fut fini :

« Eh bien, mylord, dit-il, maintenant vous avez de quoi faire votre article. »

L'Anglais sourit et dit :

« Oui, ça marchera! »

Nous bûmes un bon verre de vin ensemble, que le cousin était allé chercher quelque part.

« Ce vin est bon, dit l'Anglais, les Prussiens ne vous ont pas tout pris?

— Non, ils n'ont pas tout découvert; nous avons encore quelques bons coins.

— Ah! oui, c'est ça... Je comprends! »

Georges voulait aussi l'interroger, mais l'Anglais ne répondait pas aussi vite que nous; il réfléchissait chaque fois, avant de dire oui ou non.

Ce n'est pas de lui que le cousin avait appris les dernières nouvelles, mais d'un paquet de journaux qu'il avait laissés la veille au soir sur la table, en allant se coucher, des journaux anglais, que Georges s'était dépêché de lire jusqu'à minuit, car il avait appris cette langue dans ses voyages, et l'autre ne s'en doutait pas.

Outre la bataille de Coulmiers, il avait appris là bien d'autres choses, comme l'organisation d'une armée dans le Nord par le général Bourbaki; la marche des Allemands sur Dijon; la belle protestation de Gambetta, contre ceux qui l'accusaient de rejeter nos malheurs sur l'armée et non sur ses chefs; et surtout la déclaration du prince Gortschakoff : « que l'empereur de Russie ne reconnaissait plus le traité qui lui défendait d'avoir plus d'une certain nombre de gros vaisseaux dans la mer Noire. »

L'Anglais avait fait des croix rouges le long de cet article; et Georges me dit plus tard que ces croix rouges signifiaient : affaire grave!

Le cheval de l'Anglais se reposait à l'écurie; nous sortîmes ensemble pour le voir; c'était un grand alezan qui devait courir comme un cerf.

Si je vous rapporte ces détails, c'est que nous avons vu depuis beaucoup d'autres Anglais, des hommes et des femmes, tous très-curieux, et qui nous adressaient des questions de la même manière que celui-ci, soit pour faire des articles, soit pour s'instruire eux-mêmes.

Georges m'assurait que les faiseurs d'articles de ce pays tenaient à gagner honorablement leur argent; qu'ils allaient à des centaines de lieues pour remonter aux sources des nouvelles, et qu'ils auraient cru voler leurs compatriotes en leur racontant des inventions, chose du reste qui se découvrirait bien vite et leur ôterait toute considération en Angleterre.

Je le crois, et je souhaite pour la France des chercheurs de nouvelles comme ceux-là. Au lieu d'avoir des gazettes remplies de longs raisonnements, qui vous passent devant l'esprit comme des nuages, et dont personne n'est capable de tirer le moindre profit, on aurait des choses claires, positives, qui nous aideraient à gagner le bon sens et les connaissances dont dont nous avons tous le plus grand besoin.

Nous pensions donc être débarrassés des landwehr, lorsqu'ils revinrent, ayant reçu contre-ordre, ce qui nous parut un mauvais signe.

Georges, qui venait de reconduire son Anglais jusqu'à Sarrebourg, entra chez nous et s'assit derrière le poêle, tout rêveur. Il ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

m'avait jamais paru plus triste; et comme je lui demandais s'il avait appris quelque chose de mauvais :

« Non, dit-il, je ne sais rien de neuf; mais ce qui se passe montre assez que l'armée allemande de Metz est arrivée à temps, pour empêcher nos troupes de débloquer Paris, après la victoire de Coulmiers. »

Et tout à coup sa fureur éclata contre les Dumouriez et les Pichegru sans génie, qui vendaient la patrie pour servir les intérêts d'une dynastie de faussaires!

« Encore huit ou quinze jours, criait-il, et nous étions sauvés! »

Il tapait sur la table et paraissait prêt à fondre en larmes.

Tout à coup il sortit, ne pouvant plus se contenir, et nous le vîmes traverser le grand pré derrière, au clair de lune, puis rentrer dans sa maison.

C'était à la fin du mois de novembre; le froid augmentait, le verglas s'étendait sur les prés, et le givre chaque matin couvrait les arbres.

Nous avions des corvées au village, non-seulement pour faire notre bois, mais aussi pour aller couper et fendre celui des landwehr. Je payais le père Offran, qui me remplaçait; c'était encore une dépense de plus, et l'on voyait venir le moment où nous serions tous ruinés de fond en comble.

Naturellement les landwehr, vexés d'avoir été sifflés par tout le village, ne nous ménageaient plus; sans les ordres supérieurs, ils nous auraient étranglés sur place; et chaque fois qu'ils pouvaient nous annoncer quelque malheur, ils arrivaient en riant, tapant leurs crosses sur le plancher, et criant :

« Eh bien, encore une dégelée!... Encore une débâcle!... Il faut évacuer Orléans!... Il faut abandonner Champigny? Ça va bien... ça marche!... — Allons, vous autres, est-ce que la soupe est prête? Dépêchons-nous! Ça vous ouvre l'appétit, d'apprendre de bonnes nouvelles!

— Tâchez de vous taire, tas de gueux, leur criait Grédel; nous ne croyons rien de tous vos mensonges. »

Alors ils riaient et disaient :

« Vous n'avez pas besoin de nous croire, pourvu que nous vous mettions dans le sac; quand vous y serez, vous le croirez bien. Alors gare! Si vous bougez, nous vous taperons au mur, comme un vieux chat galeux dont on veut se défaire. Ah! vous riiez, vous siffliez en nous voyant partir!... Mais il en viendra d'autres... Vous nous regretterez, mademoiselle Grédel, vous nous regretterez un jour; vous crierez : « Ah! si nous avions « encore nos bons landwehr!» mais il ne sera plus temps. »

Ce qui m'étonne, c'est que Grédel n'ait jamais eu l'idée de les empoisonner; heureusement ce n'était pas la saison des champignons rouges, et puis nous étions forcés de faire notre soupe dans la même marmite qu'eux; sans cela ces gens prudents se seraient méfiés, et nous auraient forcés de goûter de leur viande, comme ils l'ont fait aux Quatre-Vents, aux Baraques-du-bois-de-Chênes, et dans plusieurs autres endroits.

Du reste, ils resserraient leurs postes de plus en plus autour de la ville; sur tous les chemins aboutissant aux avancées, ils avaient des canons, où l'on veillait jour et nuit; ils réglaient leur tir le jour, avec des piquets et des entailles dans la terre, pour pouvoir en changer la direction et balayer les routes et les sentiers, même dans la nuit noire, en cas d'attaque.

La neige tombait alors en masse; tout le pays en était couvert; souvent à minuit, une heure, deux heures du matin, la fusillade commençait; on criait dans la rue :

« Une sortie!... Une sortie!... »

Et tous ceux du village qui gardaient encore leur bétail à la maison, par ordre du nouveau maire Placiard, étaient tenus de le chasser au loin dans les champs, pour empêcher les Français, s'ils arrivaient jusqu'à nous, de le trouver à l'étable.

Ah! ce gueux de Placiard, ce fameux soutien de l'Empire, en a-t-il commis des abominations; s'est-il donné de la peine, pour s'attirer l'estime des Prussiens!

Et dire que des bandits pareils finissent quelquefois leur existence dans un bon lit!

XII

Vers la fin de novembre, il nous arriva quelque chose d'extraordinaire, que je veux vous raconter.

Depuis les premières neiges, nos landwehr avaient construit sur la côte, en arrière de leurs canons, de grandes huttes de terre, ouvertes au midi, et fermées contre le vent du nord. Ils faisaient là-dessous de bons feux, et relevaient d'heure en heure leurs sentinelles.

Ils avaient aussi reçu de leur pays de grandes caisses pleines d'habillements chauds, de couvertures et de manteaux, de chemises et de bas en laine; ils appelaient cela « des dons d'amour! » Le capitaine Flœgel en fai-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sait la distribution à ses hommes, comme il lui convenait.

Or, une nuit que les landwehr logés chez nous étaient de garde, vers onze heures, sachant qu'ils ne reviendraient que le lendemain, je descendis fermer la porte de derrière, sur les champs. La lune était couchée, mais la neige brillait au loin, traversée par les ombres noires des arbres; et comme j'allais fermer, qu'est-ce que je vois derrière le grand poirier de mon verger, à gauche? Un homme... un turco, avec sa petite calotte rouge sur la nuque, sa veste bleue couverte de galons, sa ceinture et ses guêtres. Il était là, penché pour écouter, la crosse de son fusil à terre; ses yeux brillaient comme ceux d'un chat.

Il entendit la porte crier et se retourna vivement.

Moi, content de revoir un des nôtres, je sentais mon cœur galoper; et regardant de tous les côtés, de crainte des voisins, je lui fis signe de venir.

Tout dormait au village, les fenêtres étaient éteintes.

Il descendit en quatre ou cinq pas, sautant par-dessus les haies, et entra dans le moulin.

Aussitôt je refermai la porte et je lui dis :

« Bon Français! »

Il me serra la main dans l'ombre, et se laissa conduire derrière, dans la chambre où ma femme et Grédel veillaient encore.

Figurez-vous leur surprise!

« Voici quelqu'un de la ville, leur dis-je; c'est un vrai turco; nous allons avoir des nouvelles. »

En même temps nous vîmes que la baïonnette du turco était rouge jusqu'au bas, et que même le sang avait coulé sur le canon; mais nous ne dîmes rien.

Ce turco était un très-bel homme, brun, avec une petite barbe frisée, des yeux noirs et des dents blanches, comme on représente les apôtres. Je n'ai jamais vu de plus bel homme.

Il n'était pas fâché de sentir un bon feu; et Grédel lui ayant fait place, il s'assit, en remerciant de la tête et répétant :

« Bon Français! »

Je lui demandai s'il avait faim et s'il mangerait bien quelque chose; il dit que oui, et ma femme alla tout de suite prendre à la cuisine une grosse écuelle de soupe, préparée pour les landwehr, et dont il se régala; elle lui servit aussi un bon morceau de bœuf; mais au lieu de le manger, il le mit dans son sac, en nous demandant du sel et du tabac, que Grédel se dépêcha d'aller lui chercher.

Il parlait comme ces gens parlent, en nous tutoyant, et même il voulut embrasser la main de Grédel. Elle devint toute rouge, et lui demanda sans, gêne devant nous, s'il connaissait Jean-Baptiste Werner, canonnier dans la batterie de Mairet?

« Jean-Baptiste, fit-il! Bastion n° 3, ancien canonnier d'Afrique... Oui... je le connais... bon garçon... brave Français!...

— Il n'est pas blessé?

— Non!

— Pas malade?

— Non! »

Alors Grédel se mit à pleurer dans son tablier; et la mère demanda au turco s'il connaissait Jacob Wéber, de la 3e compagnie de la mobile; mais le turco ne connaissait pas notre Jacob; il nous dit seulement que la mobile avait perdu très-peu de monde, ce qui nous rassura, ma femme et moi. Ensuite il nous raconta qu'un capitaine de la garde mobile, un nommé Cerfber, envoyé en parlementaire à Lutzelbourg, avait profité de cela pour déserter; et que le général allemand ne voulant pas le recevoir prisonnier, tant sa conduite lui paraissait dégoûtante, le misérable était parti pour l'Allemagne. Cette nouvelle ne m'étonna pas; je connaissais ce Cerfber, il était maire de Niederwiller, à quatre lieues de chez nous, et plus bonapartiste que Bonaparte.

Grédel était sortie, pendant que le turco nous racontait ces choses; elle revint au bout de quelques minutes avec une masse de provisions. Elle avait pris tout mon tabac, et pria le turco de l'emporter pour Jean-Baptiste et Jacob. Elle n'osa pourtant pas dire devant moi que c'était pour Jean-Baptiste seul, non, ç'aurait été trop fort, mais elle dit « pour les deux! » Le turco promit de faire la commission, alors Grédel lui donna différentes choses pour lui, mais il voulut surtout du sel, et nous en avions heureusement de quoi remplir son sac.

Ma femme faisait sentinelle dans l'allée; grâce à Dieu, rien ne bougea durant une heure, où ce turco nous répondit comme il pouvait, à tout ce que nous lui demandions.

Nous comprîmes que beaucoup de gens étaient malades en ville, que plusieurs sortes de provisions, entre autres la viande, le sel et le tabac, manquaient absolument, et qu'on s'ennuyait beaucoup d'être enfermés, sans avoir de nouvelles du dehors.

Vers une heure après minuit, le vent s'étant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

levé secouait la porte, et nous croyions toujours entendre les landwehr revenir ; le turco s'en aperçut et nous fit signe qu'il allait repartir.

Nous aurions bien désiré le garder, mais le danger était trop grand. Il reprit donc son fusil, et voulut aussi baiser la main de ma femme, à la manière des bohémiens de notre pays. Ensuite, en montrant son sac, il dit :

« Pour Jacob et Jean-Baptiste ! »

Je le reconduisis dans le verger. Il faisait un temps affreux, toute la neige était en l'air, roulée en tourbillons par le vent ; mais il connaissait son chemin et courut d'abord en se courbant, jusqu'à la grande haie à gauche. Un instant après, je ne le voyais plus. J'écoutai longtemps : les feux des landwehr brillaient sur la colline, au-dessus de Wéchem ; leurs sentinelles s'appelaient et se répondaient dans la nuit noire ; pas un coup de fusil ne partit.

Je rentrai. Ma femme et Grédel paraissaient bien heureuses, et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, nous apprîmes que deux landwehr avaient été tués, l'un près de l'allée des Dames, entre la ville et les Quatre-Vents, et l'autre, au fond de Fiquet : deux pères de famille ! Les malheureux s'étaient laissés surprendre.

Quelle misère que la guerre ! Les Allemands ont perdu plus de monde que nous, mais il faudrait être des barbares pour s'en réjouir.

Et maintenant, si l'on me demande ce que je pense des turcos, contre lesquels les Allemands ont tant crié, je répondrai que ce sont des hommes honnêtes et braves : Jacob et Jean-Baptiste ont reçu tout ce que nous leur avions envoyé. La parole de ce turco valait mieux que celle du lieutenant et du feld-weibel qui m'avaient promis de me payer mon vin.

Sans doute il se trouve parmi les turcos quelques mauvais gueux ; mais la plupart sont honnêtes et remplis de religion ; ceux qui les ont connus, soit à Phalsbourg, soit ailleurs, les estiment comme de véritables gens d'honneur. Ils n'ont rien pris, rien volé à personne ; ils n'ont pas insulté une seule femme. S'ils avaient fait campagne de l'autre côté du Rhin, ils auraient tordu le cou des poules et des canards, tous les soldats font la même chose en pays ennemi ; les landwehr ne s'en privaient pas chez nous ! mais l'idée ne leur serait jamais venue de se faire suivre par des bandes de juifs, comme les Allemands, pour leur vendre en bloc le linge, les meubles, les horloges, tout ce qu'ils trouvaient dans les maisons des particuliers.

Enfin ce fut une véritable consolation pour nous d'avoir vu ce turco ; et durant plusieurs jours, lorsque nous étions seuls, ma femme et Grédel ne parlaient pas d'autre chose ; mais ensuite les pensées tristes reprirent le dessus.

On ne se fera jamais une idée du chagrin, de la désolation qui vous gagnent, lorsque les jours et les semaines se suivent au milieu des ennemis, sans que le moindre mot vous arrive de l'intérieur. Alors on sent combien la patrie vous tient au cœur. Les Allemands croient nous en détacher, en nous empêchant d'apprendre ce qui s'y passe, ils se trompent : moins on en parle, plus on y pense ; et votre indignation, votre dégoût, votre haine contre l'injustice, contre la force et la violence, augmente toujours. Ceux qui vous ont tant fait souffrir, on ne peut plus les voir sans horreur ; et le temps n'y change rien, au contraire il rend notre plaie toujours plus profonde ; une malédiction s'ajoute à l'autre, et l'on ne demande plus que l'occasion d'en finir ou de se venger.

D'ailleurs ces choses tombent sous le bon sens, les Alsaciens et les Lorrains sont deux peuples braves, et toutes les belles paroles du monde ne leur feront pas oublier comment on les a traités, après les avoir surpris sans armes ; ils se regarderaient comme des lâches de ne pas espérer leur revanche. C'est moi, Christian Wéber, qui le dis, et pas un honnête homme ne pourra m'en blâmer ; les misérables seuls acceptent l'injustice comme une chose définitive ; et nous avons toujours au-dessus de nous, Dieu, qui nous défend de croire que le meurtre, l'incendie et le vol peuvent et doivent l'emporter sur le bon droit et la bonne conscience.

Revenons à notre histoire.

Le cousin Georges avait vu dans les journaux de l'Anglais, que l'*Indépendance belge* et le *Journal de Genève* se tiraient au double et au triple depuis la guerre, parce qu'ils remplaçaient tous les autres journaux qu'on recevait autrefois de Paris, et sans perdre de temps, il avait écrit à Bruxelles pour s'abonner.

Les huit premiers jours, n'ayant pas reçu de réponse, il avait mis l'argent en billets prussiens, dans une seconde lettre, car alors nous n'avions plus que des thalers prussiens en papier ; c'est avec cela que les landwehr payaient tout ce qu'on n'était pas forcé de leur donner pour rien.

Ce papier ne nous inspirait pas grande confiance, mais on pouvait toujours essayer.

Le journal arriva. C'était le premier qu'on eût reçu chez nous depuis trois mois, et cha-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cun doit comprendre avec quelle joie Georges vint m'annoncer cette bonne nouvelle.

Tous les soirs, depuis ce jour, j'allais entendre lire la gazette chez le cousin. — Nous n'y comprenions plus rien; à chaque ligne nous rencontrions des noms nouveaux : Chanzy commandait en chef l'armée de la Loire, Faidherbe l'armée du Nord; et ces deux hommes, presque sans autres soldats que des mobiles et des volontaires, tenaient la campagne; ils remportaient même des avantages sur l'ennemi, bien supérieur en nombre, tandis que les maréchaux de l'Empire s'étaient fait battre et annuler en trois semaines, avec nos meilleures troupes. — Cela montre bien que les généraux comptent pour moitié dans les victoires.

De tous les anciens, il ne restait que Bourbaki.

Quant à Garibaldi, nous le connaissions, et nous savions, par les inquiétudes de nos landwehr, qu'il s'approchait de nos montagnes, vers Belfort; c'était l'espérance du pays; tous nos garçons allaient le rejoindre.

Nous apprîmes aussi que le gouvernement était partagé entre Tours et Paris; que Gambetta portait tout le fardeau de la défense, comme ministre de la guerre; qu'il était de tous les côtés à la fois, pour encourager ceux qui perdaient confiance; qu'il avait établi la principale école d'instruction de nos jeunes soldats à Toulouse, et que les Prussiens continuaient leurs horreurs dans les pays envahis, avec un nouvel acharnement : qu'un parti de francs-tireurs ayant surpris à Nemours quelques uhlans, une colonne d'Allemands avait cerné la ville le lendemain, et mis le feu dans les rues, au son de la musique, en forçant les membres du comité de défense d'assister à cette abomination; — que M. de Bismark avait mis la main sur de bons bourgeois de l'intérieur, pour lui répondre des prises que nos bâtiments faisaient à cinq cents lieues de là, dans la mer du Nord; — que Ricciotti Garibaldi ayant battu les Prussiens à Châtillon-sur-Seine, ces misérables avaient livré la ville innocente au pillage, et frappé sur elle une contribution d'un million; — que de braves gens du duché de Bade, des particuliers, passaient le Rhin avec leurs chevaux et leurs charrettes, pour venir piller l'Alsace, et cela sans danger, puisque les villages et les villes étaient occupés par leurs troupes. — Enfin une foule de choses du même genre, qui montraient clairement que, pour les Prussiens, la guerre est un moyen de s'enrichir, de happer le bien des habitants inoffensifs.

A Saint-Quentin, un de leurs chefs, le colonel de Kahlden, prévenait les habitants que si, par malheur un coup de fusil était tiré sur un soldat allemand, *six habitants seraient fusillés*, et que chaque individu *soupçonné* serait puni de mort !

Partout, ces grands philosophes et ces bons chrétiens pillaient et brûlaient sans pitié les villes, les bourgs et les villages qui osaient se défendre!

Cela faisait dire à Georges que ces êtres ne s'élèvent pas encore au-dessus des animaux de proie, et que l'instruction leur sert, comme les colliers à pointes de fer qu'on met aux chiens de combat.

Nous apprîmes aussi la capitulation de Thionville, après un bombardement horrible, où les Prussiens avaient refusé de laisser sortir les femmes et les enfants; — les premières rencontres de Faidherbe dans le Nord avec Manteuffel, et les batailles de Chanzy contre Frédéric-Charles, près d'Orléans.

Malgré l'infériorité du nombre et l'inexpérience des troupes, nous avions souvent le dessus.

Ces nouvelles nous avaient rendu l'espérance. Malheureusement, le coup terrible pour nous était venu : Phalsbourg, réduit par la famine, allait se rendre après quatre mois de résistance.

Oh! ma vieille ville de Phalsbourg, quelle tristesse nous entra dans le cœur, quand, le soir du 9 décembre, nous entendîmes tes gros canons partir l'un après l'autre, comme pour appeler la France à ton secours!... Oh! que nous avons souffert alors, et que nous avons pleuré!...

« Maintenant, disait Georges, c'est fini!... Ils appellent la France, notre chère France, qui ne peut pas venir!... C'est comme un navire en détresse, la nuit, au milieu de la mer; il lâche ses bordées pour appeler au secours... et personne ne l'entend... Il faut descendre dans l'abîme!... »

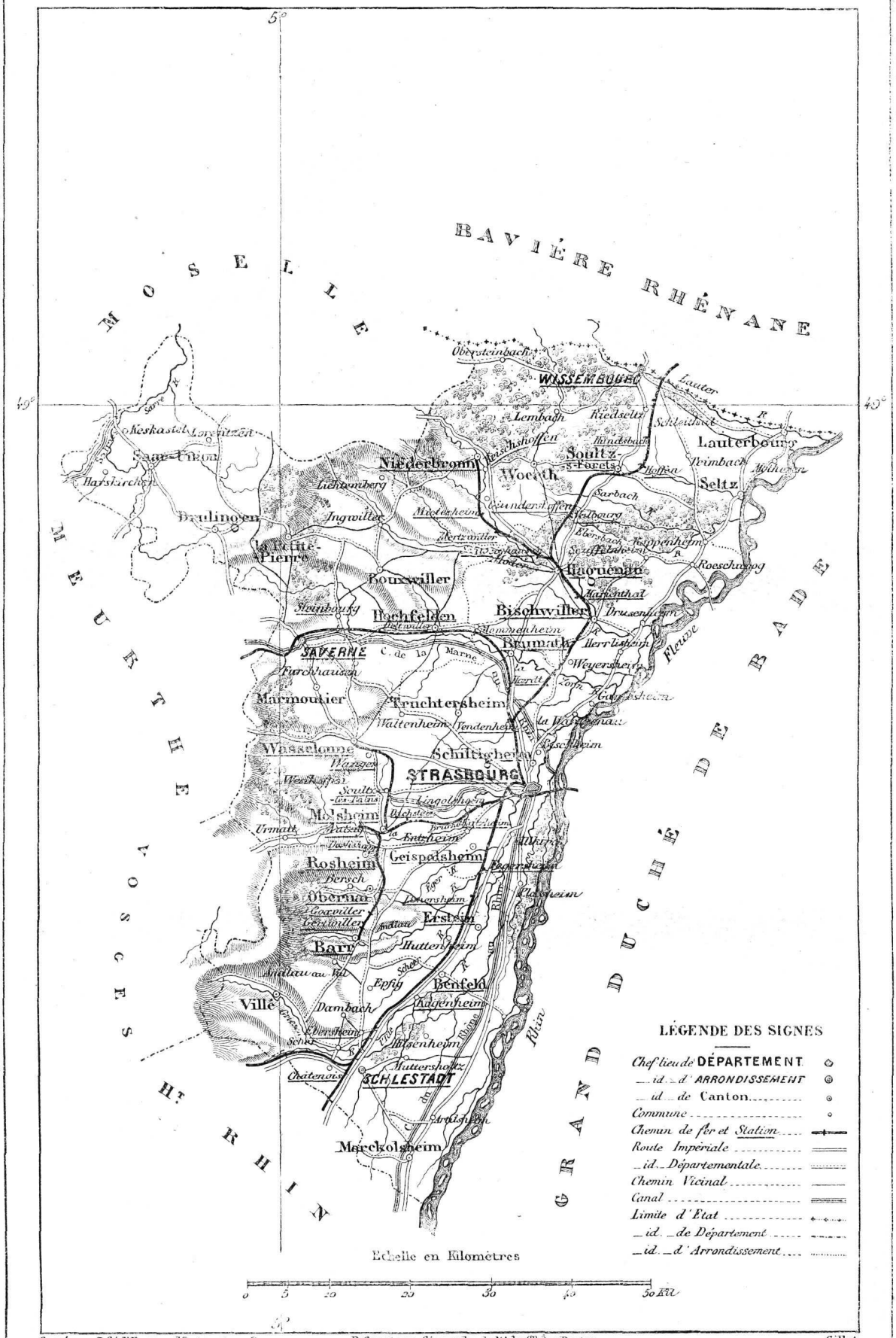
Oh! ma vieille ville, où nous allions au marché, où nous voyions nos soldats, nos pantalons rouges, nos joyeux Français, nous ne reverrons donc plus derrière tes remparts que de lourds Allemands et de grossiers Prussiens! C'est donc fini... la même terre ne porte plus les mêmes enfants, et ceux qu'on n'a jamais connus disent :

« C'est nous qui te gardons... c'est nous qui sommes tes maîtres! »

Est-ce possible? Non! tu redeviendras française, vieille forteresse de Vauban, « pépinière de braves! » comme t'appelait le pre-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

BAS-RHIN



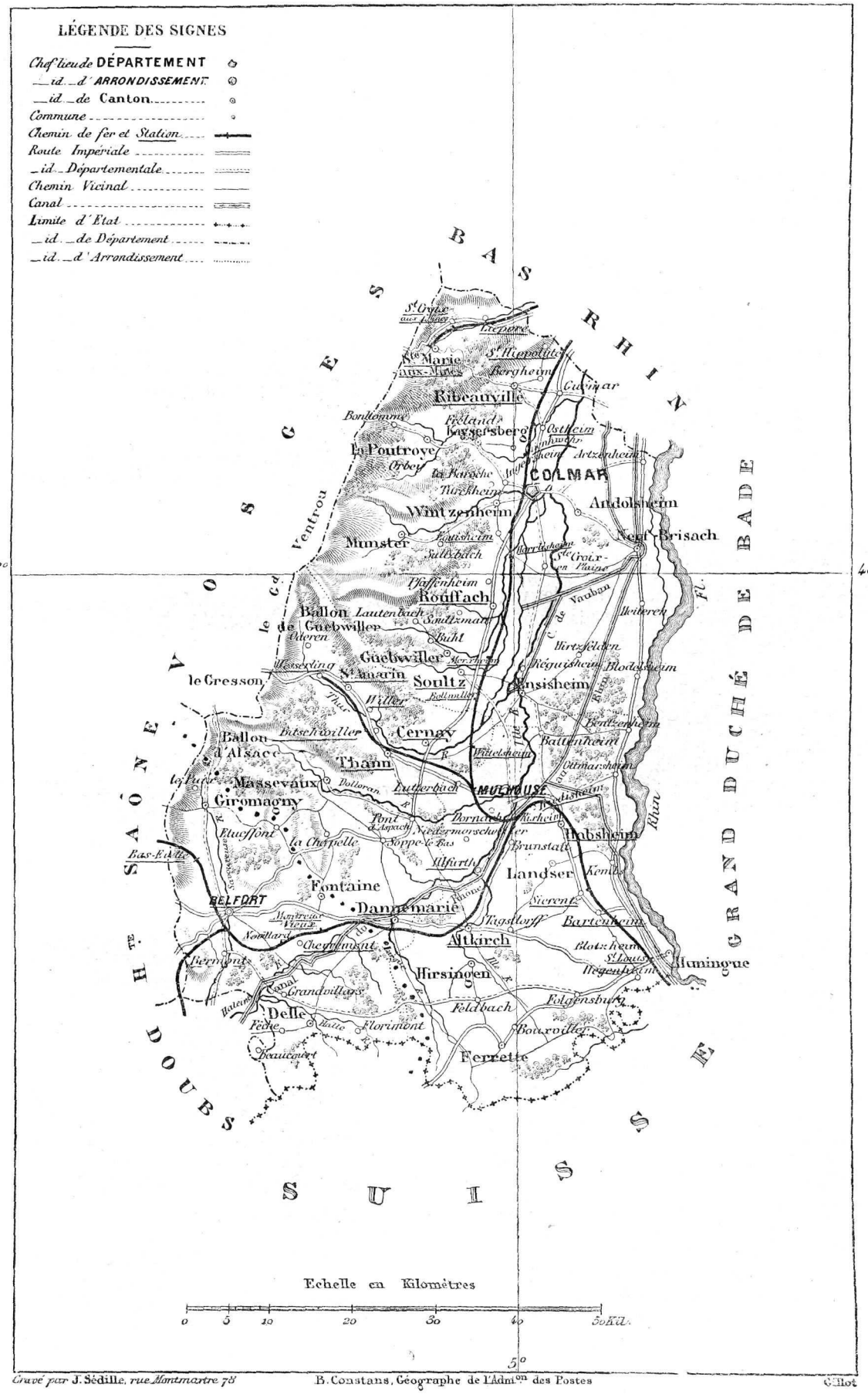
LÉGENDE DES SIGNES

- Chef-lieu de DÉPARTEMENT
- id. d'ARRONDISSEMENT
- id. de Canton
- Commune
- Chemin de fer et Station
- Route Impériale
- id. Départementale
- Chemin Vicinal
- Canal
- Limite d'Etat
- id. de Département
- id. d'Arrondissement

Gravé par J. Sédille, rue Montmartre, 78 — B. Constans, Géographe de l'Admon des Postes — Gillot

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HAUT - RHIN



Gravé par J. Sédille, rue Montmartre 78 — B. Constans, Géographe de l'Admon des Postes — Gillot

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mier Bonaparte. Laisse grandir nos enfants, ils chasseront de tes murs ces lourdauds, qui prétendent te germaniser.

Mais que notre cœur a saigné ce jour-là, et comme chacun de son côté s'en est allé bien vite au fond des maisons, en murmurant :

« Oh! ma pauvre ville, nous ne pouvons pas te secourir; mais s'il ne te fallait que notre vie, nous te la donnerions! »

Oui, c'est ce que j'ai vu, ce que j'ai senti de plus affreux en ce monde; et la pensée de revoir Jacob ne pouvait me consoler; et Grédel elle-même, toute pâle, écoutait et comptait les coups de seconde en seconde, et puis elle pleurait et disait :

« C'est fini! »

Le lendemain, toutes les routes étaient couvertes d'officiers allemands filant au galop vers la place; le bruit courait qu'on entrerait le soir même. Chacun préparait quelques provisions pour son fils, pour des parents et des amis, qu'on tremblait de ne plus revoir.

C'est le matin du 11 décembre qu'on put se mettre en chemin; les sentinelles postées à Wéchem avaient ordre de laisser passer les piétons.

Phalsbourg, avec ses quinze cents mobiles et ses soixante artilleurs, ne capitulait pas; il ne livrait pas ses fusils, ses canons, ses munitions et jusqu'à ses aigles, comme Bazaine à Metz!... Le commandant Taillant n'avait pas dit à ses hommes : « Evitons surtout, pour la réputation de cette armée, les actes d'indiscipline, comme *la destruction d'armes et de matériel*, puisque, d'après les usages militaires, places et armements doivent faire retour à la France, lorsque la paix est signée. » Non! il avait au contraire ordonné de détruire tout ce qui pouvait servir à l'ennemi : de noyer les poudres, de briser les fusils, d'enclouer les canons, de brûler la literie des casernes; et toutes ces choses faites, il avait envoyé dire au général allemand :

« Je n'ai plus rien à manger!... Demain j'ouvrirai les portes!... Faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Et les Allemands couraient, les uns riant, les autres étonnés, regardant ces murs qu'ils avaient sans combattre, car ils ont eu presque toutes les villes sans combattre; ils ont bombardé les pauvres habitants, au lieu d'attaquer les remparts; ils ont affamé les populations; ils peuvent se vanter d'avoir brûlé plus de villes et de villages dans cette seule campagne, et tué plus de femmes et d'enfants, que tous les autres peuples dans toutes les guerres de l'Europe depuis la Révolution.

Ce sont du reste des gens très-religieux, très-attachés aux doctrines de l'Évangile et qui chantent des cantiques à la louange du Sauveur, avec attendrissement. Leur empereur surtout, après chaque bombardement et chaque boucherie, quand les femmes, les enfants, les vieillards pleurent autour de leurs maisons détruites par les obus, et que sur les champs de bataille couverts de morts s'élèvent les gémissements de milliers de malheureux, les membres brisés, les poitrines ouvertes et déchirées!... Alors ce vieillard lève ses mains sanglantes vers le ciel, et remercie Dieu de lui avoir permis de commettre toutes ces abominations; il lui parle comme à son complice!...

Barbare! tu apprendras un jour qu'aux yeux de l'Éternel, l'hypocrisie ajoute encore à la grandeur des crimes.

Le 11 décembre donc, de bon matin, ma femme, Grédel, le cousin Georges, Marie-Anne et moi, ayant fermé nos maisons, nous partîmes, emportant chacun notre petit paquet sous le bras, pour aller embrasser nos enfants et nos amis, s'ils vivaient encore.

La neige fondait, une brume épaisse couvrait le pays, et nous marchions à la file, en silence, voyant pour la première fois les batteries allemandes en avant de Wéchem, celles de la ferme du Gerbershoff et l'Arbre-Vert.

Quelle désolation!... Tout était abattu dans les environs de la place : plus de gloriettes, plus de jardins, plus de vergers, plus rien que le grand plateau nu, couvert de neige, avec ses ravins dépouillés, les coups de boulet aux remparts, les embrasures démolies.

Une foule d'autres gens des villages voisins nous précédaient et nous suivaient : de pauvres vieux, des femmes, quelques enfants; on marchait sans faire attention les uns aux autres; chacun songeait au sort des siens, qu'il allait apprendre avant une heure.

Ainsi nous arrivâmes à la porte de France; elle était ouverte et sans garde. Et à peine entrés, voilà que les décombres commencent : les maisons en ruine, les rues démolies!... Ici reste encore une fenêtre... là, dans l'air, une cheminée... plus loin, les marches d'une porte. — De tous les côtés les obus avaient laissé leurs traces.

Dieu du ciel, faut-il que nous ayons vu cette destruction!... C'est pourtant vrai... Nous l'avons tous vue, ce n'est pas un rêve!

Il faisait bien froid. Les gens de la ville, pâles et maigres, nous regardaient venir; on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se reconnaissait, on s'approchait, on se serrait la main :

« Eh bien?

— Eh bien, faisait-on à voix basse, au milieu de la rue encombrée de poutres noires, vous avez beaucoup souffert!

— Oh! oui!... »

Et cela suffisait; on n'avait pas besoin d'en dire plus; on allait plus loin. A chaque coin de rue recommençait un nouveau spectacle d'horreur.

Ce que nous cherchions, Catherine et moi, c'était Jacob; et Grédel, elle, sans doute, cherchait Jean-Baptiste.

Nous voyions passer nos pauvres mobiles, à peine reconnaissables. Par le froid terrible qu'il avait fait, les malheureux n'avaient eu que leur blouse et leur pantalon de toile du mois d'août! Beaucoup auraient pu s'échapper et gagner leurs villages, car les portes restaient ouvertes depuis la veille; mais personne n'y songeait, on ne croyait pas que les mobiles seraient traités comme les soldats.

Sur la place, devant l'église défoncée et pleine de ses propres ruines, nous entendîmes dire pour la première fois que la garnison était prisonnière de guerre.

Les cafés Vacheron, Mayer et Hoffmann, criblés d'obus, fourmillaient d'officiers.

Nous regardions, ne sachant à qui nous adresser pour trouver Jacob, quand un cri part derrière nous; je me retourne et je vois Grédel dans les bras de Jean-Baptiste Werner! Alors je ne dis rien, ni la mère non plus. Puisqu'elle le voulait, eh bien, à la grâce de Dieu, ça la regardait encore plus que nous.

Jean-Baptiste, après le premier moment, parut embarrassé de nous voir; il s'approcha tout pâle; et comme nous ne disions rien, Georges lui donnant la main, s'écria :

« Jean-Baptiste, je sais que vous vous êtes bien comporté pendant ce siége; nous l'avons tous appris avec plaisir; n'est-ce pas, Christian? n'est-ce pas, Catherine? »

Qu'est-ce que nous pouvions répondre?

Je dis que oui! Et la mère, les larmes aux yeux, s'écria :

« Jean-Baptiste, est-ce que Jacob n'est pas blessé?

— Non, madame Wéber, dit-il. Nous avons toujours été bien ensemble. Il n'a rien. Je cours le chercher. Entrez seulement quelque part.

— Nous allons au café Hoffmann, dit-elle. Tâchez de le trouver, Jean-Baptiste. »

Et comme il se retournait vers la mairie :

« Tenez, le voilà! dit-il. C'est lui qui vient là-bas, au coin de la pharmacie de Rèbe. »

En même temps, il se mit à crier :

« Jacob! »

Et notre garçon accourut, traversant la place.

Une minute après nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Il avait une grosse capote de soldat, avec des pantalons de toile; ses joues étaient tombées; il nous regardait en bégayant :

« Ah! c'est vous!... vous n'êtes pas morts!... »

Il semblait comme abasourdi; et la mère, le retenant, murmurait :

« C'est lui! »

Elle ne le lâchait pas et s'essuyait les yeux avec son tablier.

Grédel et Jean-Baptiste nous suivaient, bras dessus, bras dessous, avec Georges et Marie-Anne. Nous entrâmes ensemble au café Hoffmann; nous nous assîmes autour d'une table dans la salle à gauche et Georges fit servir le café, car on sentait le besoin de se réchauffer.

Personne de nous n'avait envie de parler; on était troublé; on se donnait la main en se regardant.

Les jeunes officiers de la mobile causaient entre eux dans la salle voisine; nous les entendions dire que pas un ne signerait l'engagement de ne pas servir durant la campagne; qu'ils partiraient tous comme prisonniers de guerre, et qu'ils n'accepteraient pas d'autre sort que celui de leurs hommes.

Cette idée de voir encore partir notre pauvre Jacob, nous creva le cœur, et la mère se mit à sangloter tout bas, la figure sur la table.

Jacob aurait bien voulu revenir avec nous au moulin, je le voyais à sa mine, mais il n'était pas officier, on ne lui demandait pas sa signature!... et puis, malgré tout, en écoutant ces braves jeunes gens, qui sacrifiaient leur liberté pour remplir un devoir, moi-même j'aurais dit non! Il faut que chacun soit un homme!

Werner causait avec le cousin, ils parlaient à voix basse, ayant sans doute des choses secrètes à se dire. Je vis Georges lui glisser quelque chose dans la main. Qu'est-ce que cela pouvait être? Je n'en sais rien; mais tout à coup Jean-Baptiste se levant et embrassant Grédel sans gêne, devant nous, dit qu'il était de service; qu'il ne nous reverrait pas de sitôt, puisqu'après l'appel commencerait le défilé, de sorte qu'il fallait se dire adieu tout de suite.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il me tendit les deux mains, et à ma femme aussi, et puis à Marie-Anne, ensuite il sortit avec Georges et Grédel, nous laissant là bien étonnés.

Jacob et Marie-Anne restaient seuls avec nous; deux minutes après, Grédel et le cousin rentrèrent. Grédel avait les yeux rouges, elle s'assit sans rien dire à côté de Marie-Anne, et nous vîmes qu'elle n'avait plus son panier de provisions.

Le mouvement devenait toujours plus grand sur la place. Les tambours battaient le rappel, les officiers de la mobile sortaient. L'idée me vint de demander à Jacob ce qu'était devenu Mathias Heitz; il me répondit que le pauvre diable avait fini par tomber malade, à force de peur.

Grédel ne tourna pas seulement la tête : elle n'en voulait pas! Et moi, naturellement, en apprenant cela, j'aurais mieux aimé donner ma fille au garçon de notre hardier, qu'à Mathias!

On commençait alors la revue sous les grands arbres de la place, et Jacob s'y rendit comme ses camarades.

On ne verra jamais de spectacle plus triste que celui de nos pauvres garçons, d'une cinquantaine de turcos et de quelques zouaves, restant de Frœschwiller, tous plus déguenillés et minables les uns que les autres. Ils n'avaient plus d'armes, les ayant brisées avant d'ouvrir les portes.

Tout à coup Jacob accourut, en nous criant qu'ils étaient consignés dans leur caserne, et qu'ils partiraient le lendemain avant midi.

Lui-même alors se mit à pleurer. La mère et moi, sans rien dire, nous lui remîmes nos paquets, où nous avions serré trois bonnes chemises de toile, une paire de souliers presque neufs, des bas de laine et un pantalon de drap solide. J'avais sur mes épaules le manteau de voyage; je le lui donnai. Ensuite, je lui glissai dans la poche un petit paquet de thalers, et Georges lui donna deux louis. — Après ça, les larmes et les cris des femmes recommencèrent; il fallut promettre de revenir le lendemain!

La garnison défilait dans la rue; Jacob sortit se remettre dans les rangs et disparut avec les autres, près de la caserne.

Quant à Jean-Baptiste Werner, nous ne le vîmes plus.

Les officiers allemands allaient et venaient déjà dans toute la ville, pour donner des ordres et distribuer leurs troupes chez les bourgeois. Il était midi; nous retournâmes au village, plus tristes et désolés qu'avant.

Maintenant nous savions que Jacob était sauvé, mais qu'on allait l'emmener, Dieu sait où, dans le fond de l'Allemagne.

Ma femme arriva toute malade à la maison; le temps humide, les inquiétudes, le chagrin avaient fini par l'abattre; elle se mit au lit avec des frissons, et ne put retourner le lendemain en ville, ni Grédel non plus, qui la soignait.

J'y allai seul.

L'ordre était venu de faire partir les prisonniers pour Lutzelbourg; en arrivant au coin de la place, près de la pharmacie de Rèbe, je les vis déjà tous en rang, deux à deux, qui commençaient à marcher sur la route. Les habitants avaient fermé leurs volets, pour ne pas assister à cette humiliation, car des Hessois, l'arme au bras, les escortaient; nos pauvres garçons s'avançaient entre eux, la tête penchée.

Je fis halte au coin du pharmacien et j'attendis, ne pouvant découvrir Jacob au milieu de cette foule. Tout à coup je le reconnus, et je lui criai :

« Jacob ! »

Il voulut se jeter dans mes bras, mais les Hessois me repoussèrent. Nous nous mîmes tous les deux à fondre en larmes. Je continuais de marcher auprès de l'escorte, lui criant :

« Courage !... écris-nous... ta mère est un peu malade... elle n'a pas pu venir... mais ce ne sera rien! »

Il ne répondait pas. Et beaucoup d'autres, devant et derrière, avaient aussi leurs parents qui les suivaient.

Nous voulions les accompagner jusqu'à Lutzelbourg; mais, à la porte, les Prussiens avaient posté des sentinelles, qui nous arrêtèrent, en croisant la baïonnette. Elles ne nous permirent pas même de serrer la main de nos enfants!

De tous les côtés on entendait crier :

« Adieu, Jean !... »

« Adieu, Pierre !... »

Et les autres qui répondaient :

« Adieu, mon père!... »

« Adieu, ma mère!... »

Et puis les gémissements, les sanglots...

Ah! le plébiscite, le plébiscite!

Il me fallut rester là près d'une heure; enfin on me permit de passer. Je repris le chemin de la maison le cœur déchiré ; je ne voyais, je n'entendais plus que le cri : « Adieu! Adieu! » de toute cette foule; et je pensais que les hommes étaient faits pour se rendre misérables les uns les autres; que l'Eternel n'aurait jamais dû les mettre au monde; que pour quelques

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jours de bonheur, acquis par un bien pénible travail, on avait des années de misère sans fin; et que les peuples, par leur bêtise, leur paresse, leur méchanceté, leur confiance dans les plus grands bandits, méritaient tout cela.

Oui, j'aurais souhaité l'inondation de toute la terre; cela m'aurait moins fait, de voir monter les eaux, du fond de l'Alsace, et couvrir nos montagnes, que d'être courbé sous le joug des Allemands.

C'est ainsi que j'arrivai chez nous.

Je me gardai bien de raconter à ma femme ce qui m'était arrivé; je lui dis au contraire que j'avais serré Jacob dans mes bras, pour elle et pour nous tous; qu'il était plein de courage, et qu'il nous écrirait bientôt.

XIII

En ce temps nous fûmes enfin débarrassés de nos landwehr, qui prirent garnison à Phalsbourg, et dont une partie fut envoyée à l'intérieur. Ils s'indignaient et disaient que, s'ils avaient su qu'on les mènerait plus loin, le blocus aurait traîné plus longtemps; que les bœufs, les vaches et le pain seraient entrés bien des fois, malgré les chefs, et que c'était une véritable infamie de les exposer à de nouveaux dangers, lorsque chacun d'eux avait déjà fait sa part de la campagne.

Ils n'avaient guère d'enthousiasme, mais ils emboîtaient le pas tout de même, et furent dirigés, les uns sur Belfort, les autres sur Paris.

Nous apprîmes par l'*Indépendance belge*, qu'ils en avaient terriblement plus à supporter autour de Belfort que chez nous; que la garnison faisait des sorties et les repoussait à plusieurs lieues; que leurs corps pourrissaient par tas, derrière les haies, couverts de neige et de boue; que le commandant Denfert leur travaillait les côtes! et même à chaque instant, des gens venant d'Alsace, nous disaient qu'un tel et un tel de ces pauvres diables, que nous avions connus, venaient d'être hachés par un boulet, estropiés par un éclat d'obus ou tués par nos mobiles à coups de baïonnettes. On ne pouvait s'empêcher de les plaindre, car ils avaient tous des cinq et six enfants, dont ils parlaient sans cesse; et naturellement, le père mort, la couvée était perdue.

Et tout cela pour la gloire du roi de Prusse, de Bismark, de M. de Moltke, et de quelques autres héros pareils, dont pas un n'a laissé sa peau dans les hasards de la guerre.

On ne peut s'empêcher de lever les épaules et de rire en soi-même, lorsqu'on voit ces Allemands, avec toute leur instruction, être plus bêtes que nous. Ils ont gagné! ceux qui restent, bien entendu; car ceux qui sont enterrés et ceux qui ont perdu bras et jambes, n'ont pas gagné grand'chose, et ne peuvent pas se réjouir du succès de l'affaire; ils ont gagné quoi? La haine de gens qui les aimaient; ils ont gagné d'être forcés de se battre, chaque fois que leurs seigneurs et maîtres le voudront; ils ont gagné de dire que l'Alsace et la Lorraine sont allemandes, ce qui ne leur rapporte absolument rien; et puis ils ont gagné l'envie d'une foule de peuples et la méfiance de beaucoup d'autres, qui finiront par s'entendre et leur tomber sur le casaquin en masse, et par leur appliquer l'incendie, les bombardements et les massacres dont ils ont donné l'exemple.

Voilà ce que les paysans, les ouvriers et les bourgeois allemands ont gagné; et quant aux chefs, ils ont gagné les uns un titre, les autres une pension, une épaulette; les autres la satisfaction de se dire : Je suis le grand un tel!... Je suis Guillaume, empereur d'Allemagne; on m'a mis une couronne sur la tête à Versailles, pendant que des milliers de mes sujets mordaient la poussière!...

Hélas! tout cela n'empêchera pas ces gens de mourir, et de passer, dans cent ans d'ici, pour les derniers barbares; on écrira leurs noms sur la liste des autres fléaux du même genre et tout sera dit.

Mais à quoi bon raisonner avec des philosophes de cette espèce? Ils verront, par la suite des temps, ce que je leur dis; alors ils comprendront!...

Continuons notre histoire.

On se battait donc avec fureur autour de Belfort; nos hommes ne s'endormaient pas dans les casemates; ils occupaient des forts au loin de la place; leur sortie de Bourcoigne, et leur massacre des Bavarois à la Haute-Perche, faisaient du bruit en Alsace.

Nous apprenions aussi, par l'*Indépendance*, les combats de Chanzy à Vendôme, contre l'armée de Mecklembourg; le combat du général Crémer, à Nuits, contre l'armée de Van Werder; la retraite de Manteuffel vers Amiens, après avoir accablé Rouen de contributions forcées; l'attaque à la baïonnette des villages autour de Pont-Noyelles, où Faidherbe avait bousculé l'ennemi; et surtout la grande mesure de Gambetta, qui venait enfin de dissoudre les conseils généraux nommés par les préfets de l'Empire, et de les rem-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

placer par des commissions départementales vraiment républicaines.

C'est ce que le cousin Georges approuvait le plus. Les décrets de notre préfet prussien, Henckel de Donnermarck, frappant d'une amende terrible les pères et mères des jeunes gens partis pour rejoindre les armées françaises, et imposant à la Lorraine, déjà ruinée par l'invasion, une contribution de sept cent mille livres « pour compenser les pertes subies par la marine marchande allemande ; » ces décrets de Schinderhannes, qui nous arrachaient pourtant le pain de la bouche, ne venaient qu'en deuxième ligne !

Ensuite il passait à la campagne de Chanzy, car pouvait-on rien voir de plus grand que cette lutte d'une armée jeune, inexpérimentée, à peine organisée, contre des forces doubles, commandées par les premiers généraux prussiens, victorieux à Wœrth, à Sedan, à Metz, de toutes les vieilles bandes impériales!

Georges admirait surtout la belle protestation de Chanzy, signalant au monde la férocité des Allemands, et relevant avec fierté les mensonges de leurs généraux, qui s'attribuaient toujours la victoire :

« Le général en chef porte à la connaissance de l'armée la protestation ci-après, qu'il adresse par parlementaire au commandant des troupes prussiennes à Vendôme, sûr d'avance que chacun partagera son indignation et son désir de venger de telles injures :

« *Au commandant prussien, à Vendôme.*

« J'apprends que des violences inqualifiables ont été exercées par des troupes sous vos ordres, sur la population inoffensive de Saint-Calais. Malgré nos bons traitements pour vos malades et vos blessés, vos officiers ont exigé de l'argent et ordonné le pillage. C'est un abus de la force qui pèsera sur vos consciences et que le patriotisme de nos populations saura supporter ; mais ce que je ne puis admettre, c'est que vous ajoutiez à cela l'injure, alors que vous savez qu'elle est gratuite.

« Vous avez prétendu que nous étions les vaincus ; cela est faux. Nous vous avons battus et tenus en échec depuis le 4 de ce mois. Vous avez osé traiter de lâches des gens qui ne peuvent vous répondre, prétendant qu'ils subissaient la volonté du gouvernement de la défense nationale, qui les oblige à résister, alors qu'ils voulaient la paix et que vous la leur offriez. Je proteste, avec le droit que me donnent de vous parler ainsi, la résistance de la France entière, et celle que l'armée vous oppose, et que vous n'avez pu vaincre jusqu'à ce jour. Cette communication a pour but d'affirmer de nouveau ce que cette résistance vous a déjà appris. Nous lutterons avec la conscience du droit et la volonté de triompher, quels que soient les sacrifices qui nous restent à faire ; nous lutterons à outrance, sans trêve ni merci, parce qu'il s'agit aujourd'hui de combattre, non plus des ennemis loyaux, mais des hordes de dévastateurs, qui ne veulent que la ruine et la honte d'une nation, qui prétend, elle, conserver son honneur, son indépendance et son rang ; à la générosité avec laquelle nous traitons vos prisonniers et vos blessés, vous répondez par l'insolence, l'incendie et le pillage. Je proteste avec indignation, au nom de l'humanité et du droit des gens que vous foulez aux pieds. »

« Le présent ordre sera lu aux troupes à trois appels consécutifs.

« Au quartier général, au Mans, le 26 décembre 1870.

« *Le général en chef*,

« CHANZY. »

Voilà des paroles d'honnête homme et de patriote, qui vous faisaient relever la tête.

Et comme Manteuffel suivait le même système que Frédéric-Charles et Mecklembourg, de nous rabaisser pour s'élever, et de se donner des succès à bon marché, le général Faidherbe était aussi forcé de rabattre un peu son orgueil, après l'affaire de Pont-Noyelles :

« L'armée française n'a laissé aux mains de l'ennemi que quelques marins, qui se sont laissé surprendre dans le village de Daours. Elle a conservé ses positions, et a vainement attendu l'ennemi jusqu'au lendemain, deux heures de l'après-midi. »

C'était clair, et l'on voyait de quel côté se trouvait la bonne foi.

Ainsi, après avoir opposé un million d'hommes à trois cent mille conscrits, ces gens étaient encore forcés de mentir, pour ne pas décourager leur monde.

Naturellement, ils devaient l'emporter à la longue ; la France n'avait pas eu le temps de se préparer, de s'armer, ni de se remettre, après les honteuses capitulations de l'*honnête homme*, et de son ami Bazaine ; mais tout cela ne l'empêchait pas de résister terriblement, et les Prussiens, enfin de compte, avaient aussi besoin de la paix, et la souhaitaient peut-être encore plus que nous.

Ce qui le prouve, ce sont les milliers de pétitions allemandes demandant au roi Guillaume le bombardement de Paris.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

D'honnêtes Allemands, des pères de famille, des gens religieux, tranquillement assis au fond de leurs comptoirs, à Hambourg, à Cologne, à Berlin, dans toutes les villes et les villages d'Allemagne, mangeant et buvant bien, se chauffant le gras des jambes devant leur feu, pendant ce rigoureux hiver, criaient au nom du Seigneur dont ils chantaient la louange, vers la Noël, de bombarder Paris, de tuer et de brûler des pères et des mères de famille comme eux, réduits à la famine dans leurs maisons!

Voilà ce qu'on n'a jamais vu que chez le peuple allemand!

Nous avons aussi assiégé des villes en Allemagne, mais on ne pétitionnait pas en France, sous la République, ni sous l'Empire, pour demander à nos soldats de faire plus de mal que la vraie guerre, la guerre des braves, n'en commande. Et depuis, quand il a fallu bombarder des remparts pour ouvrir la brèche, on prévenait les gens inoffensifs de s'éloigner à l'intérieur, s'ils ne voulaient pas courir le risque des boulets perdus; et l'on donnait aux vieillards, aux femmes, aux enfants, l'autorisation de sortir, ce que les Prussiens n'ont pas fait.

Ah! le peuple français, sans être aussi pieux, aussi savant, aussi sage que le *bon peuple allemand*, a pourtant un autre cœur et d'autres entrailles; il a moins l'Evangile sur les lèvres, mais il l'a dans le fond de l'âme. Il n'est pas hypocrite; et c'est pour cela que nous, Alsaciens et Lorrains, nous aimons mieux être Français, que d'appartenir au *bon peuple allemand* et de lui ressembler; ce sont là des indignités sans exemple:

« Bombardez!... Bombardez!... Brûlez au nom du ciel... Au nom du Christ, mettez le feu partout, avec des bombes à pétrole!... Vous êtes trop bon roi... Vos scrupules font voir trop de faiblesse pour cette Babylone... Bombardez vite! Les bombardements nous ont mieux réussi que tout le reste... Sire, tout votre bon et fidèle peuple allemand vous le demande: Bombardez tout... qu'il n'en reste rien!... »

Oh! canailles!... Oh! scélérats!...

Si vous avez tant fait les saints et les modestes pendant cinquante ans; si vous avez tant parlé d'amitié, de fraternité, d'alliance des peuples, c'est que vous ne vous croyiez pas les plus forts; maintenant que vous croyez l'être, vous bombardez pieusement les femmes, les vieillards et les enfants au nom du Sauveur! Tenez, c'est tout simplement dégoûtant.

Chaque fois que le cousin Georges lisait de ces pétitions d'assassins, il sautait sur sa chaise, et criait:

« Maintenant je sais à quoi m'en tenir sur les dévots de toutes les religions. Ceux-ci n'auraient pas besoin de faire les hypocrites, leur religion ne les y force pas; eh bien, ils font les jésuites par goût, mieux que les nôtres par état; qu'ils soient maudits et méprisés de tous les siècles! »

Ensuite il s'étendait avec attendrissement sur le bon accueil que les pauvres Parisiens réservaient aux Allemands, depuis quarante et des années: des gens qui venaient chercher fortune chez nous, sans sou ni maille, maigres, humbles, décharnés, avec un petit paquet de vieilles hardes sous le bras, demandant crédit dans la propre gargotte de Georges et de Marie-Anne, pour un bouillon, pour un peu de viande et un demi-setier de vin.

On les recevait bien, on les encourageait, on leur cherchait une place; chacun s'empressait de les renseigner, de leur expliquer ce qu'ils ne savaient pas; bientôt ils devenaient gras et fleuris; ils prenaient de l'aplomb; ils obtenaient, à force de servilité, la confiance du premier commis de la maison, qui leur montrait la marche des affaires; et puis, un beau matin, on apprenait que le premier commis était renvoyé, que l'Allemand occupait sa place: il avait eu un petit entretien secret avec le patron; il lui avait proposé de faire son ouvrage à moitié prix, et les patrons aiment toujours avoir de bons travailleurs, bien humbles, bien soumis, et surtout à bon marché.

Georges avait vu cela cinquante fois!

On ne s'en indignait pas; on se disait:

« Le pauvre diable est bien forcé de gagner sa vie. L'autre est Français, il se replacera facilement ailleurs. »

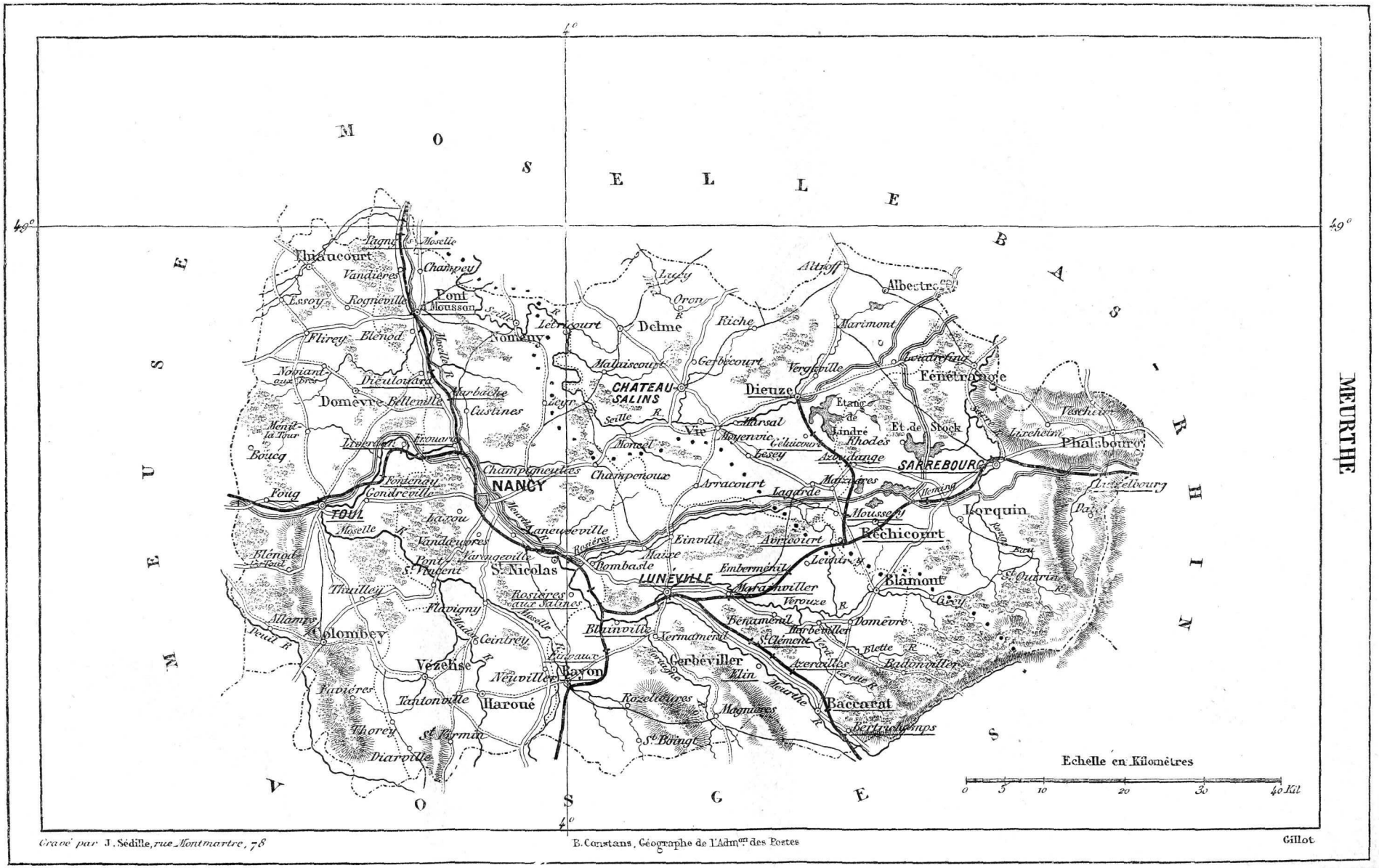
Et voilà comme les Allemands se glissaient tout doucement dans le nid de ceux qui les avaient bien reçus, et qui leur avaient appris leur métier.

Quelques vieux commis se fâchaient, mais on leur donnait toujours tort; on défendait « ce bon Allemand »! il ne s'était mêlé de rien; tout s'était passé simplement et naturellement.

Et des vingt, des trente, des quarante et cinquante mille Allemands venaient et prospéraient ainsi à Paris. — Et puis ils obtenaient un congé pour aller faire un tour chez eux, montrer leur nouvelle graisse et leurs breloques.

Si c'étaient des professeurs de langues ou des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

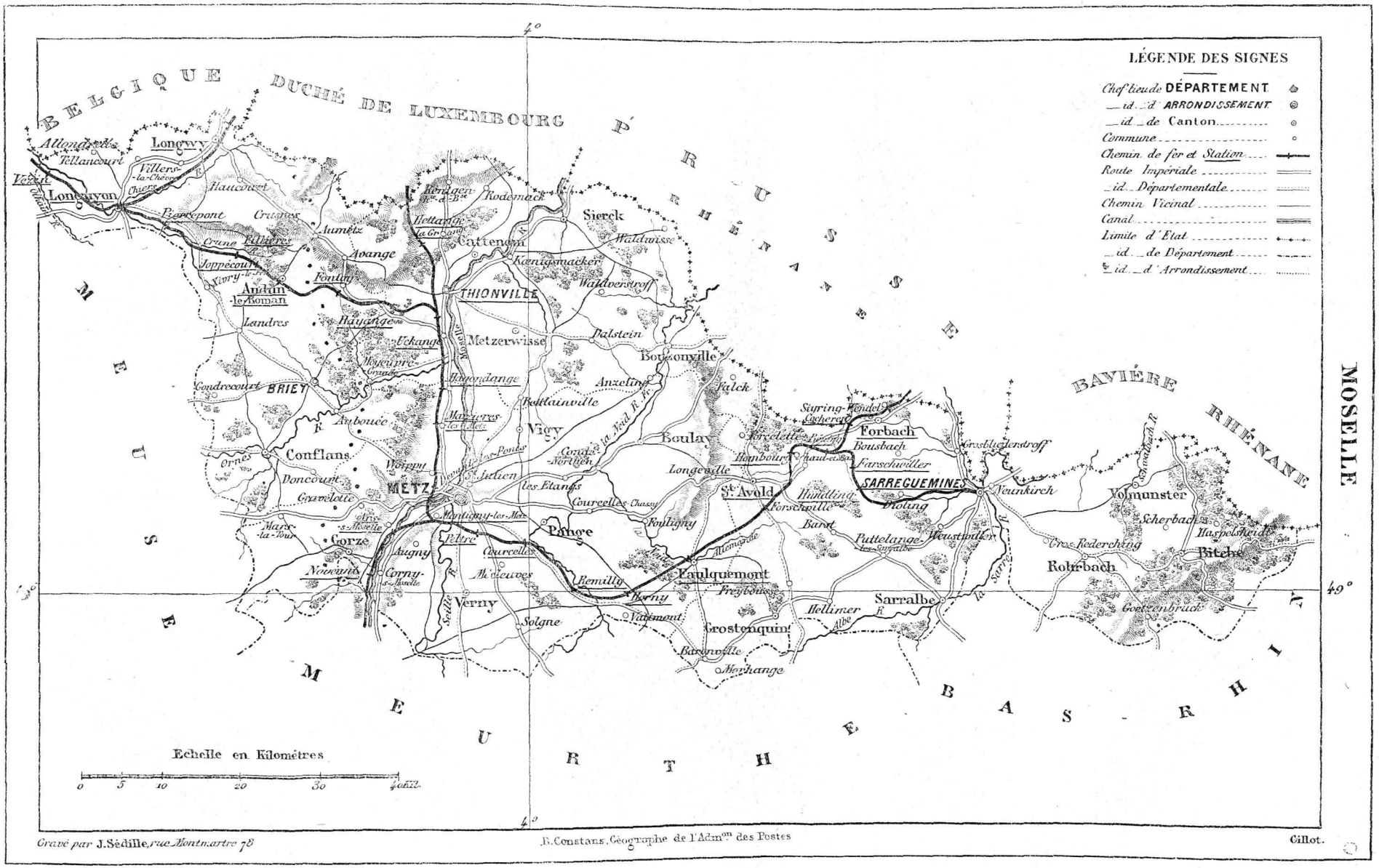


Gravé par J. Sédille, rue Montmartre, 78

B. Constans, Géographe de l'Admn des Postes

Gillot

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Gravé par J. Sédille, rue Montmartre 78

B. Constans, Géographe de l'Admn des Postes

Cillot.

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

correspondants de gazettes, ils ne manquaient pas de s'indigner, là-bas, contre la corruption des mœurs de la nouvelle Babylone! Des gaillards à longue capote et lunettes d'argent et d'or, qui avaient scandalisé jusqu'à leur portier, en amenant des princesses de Mabile et d'ailleurs tous les soirs; chantant, buvant comme des trous, ébranlant toute la maison, empêchant les voisins de dormir, amenant aussi d'autres confrères du même acabit et menant des existences abominables.

Mais c'est la mode en Allemagne de crier contre la nouvelle Babylone; ça flatte l'envie secrète des Allemands, et puis ça pose son homme comme un personnage sérieux, grave, un homme de poids, digne de toute considération, et qui peut aspirer, si sa place de Paris est solide, à la main de la fille du *herr rector* ou du *herr doctor*, car ils sont tous docteurs en quelque sorte dans ce pays. Il était parti misérable comme les pierres; il aurait été maître d'école ou petit commis à deux ou trois cents thalers toute sa vie dans la vieille Allemagne; il pesait lourdement à monsieur son père, chargé d'une douzaine d'enfants; il s'est engraissé, emplumé, instruit à Paris, et le voilà qui ne fait que s'indigner contre les femmes de cette ville, contre la race dégénérée qui lui a donné son pain de chaque jour et qui l'a tiré de la crasse, au lieu de le chasser à coup de botte.

Dans le temps, cet Allemand était républicain, socialiste, communiste, etc. Il s'était sauvé de Cologne ou d'ailleurs, à la suite des événements de 48. Rien ne lui paraissait assez net, assez fort, assez avancé dans nos opinions. Il parlait de ses sacrifices à la République universelle, de sa campagne terrible du pays de Bade contre les Prussiens, de la perte de sa place, de ses biens! On pensait :

« Qu'il a souffert!... Ah! les Allemands sont les premiers démocrates du monde. »

Aujourd'hui le même monsieur est le plus fidèle serviteur de Sa Majesté Guillaume, roi de Prusse, empereur d'Allemagne; il parle sans doute, à Berlin, des sacrifices qu'il a faits à la noble cause allemande, des combats qu'il a soutenus dans les brasseries, au milieu des chopes, — qu'il avalait par douzaines! — pour réclamer la vieille Alsace, où se trouvent les racines de la langue germanique. Il s'indigne contre la Babylone moderne; il est à la tête des premières pétitions, demandant que Babylone soit brûlée, qu'il n'en reste que de la cendre, qu'on détruise cette race impie; et comme il a rendu, pendant son séjour en France, des services de police à Bismark, il est à peu près sûr d'obtenir une place dans l'Alsace-Lorraine, où tous ces anciens mouchards allemands vont s'abattre, pour nous germaniser.

Ainsi parlait Georges avec indignation, et Marie-Anne disait, en l'écoutant :

« Ah! que c'est vrai!... Ah! que ces gens nous ont trompés!... Encore, s'ils avaient payé leurs dettes, mais les trois quarts un beau matin, lorsque leur compte était un peu fort, levaient le pied et l'on n'entendait plus parler d'eux. Je n'ai jamais eu confiance que dans les balayeurs et les bottiers allemands; ils avaient au moins un établissement, une place fixe; mais quant aux professeurs, aux correspondants de journaux, aux inventeurs, aux coureurs de bibliothèques, ils nous ont joué trop de mauvais tours, et puis ils étaient trop arrogants : la haine et l'envie de notre race les possédaient. »

Depuis le départ des landwehr, nous pouvions causer plus librement, ces sournois n'étant plus là pour nous écouter, et nous en profitions avec plaisir.

Paris, comme nous le voyions dans l'*Indépendance*, faisait des sorties. Les gardes mobiles et les gardes nationaux s'exerçaient et devenaient plus capables de résister. Nos marins, dans les forts, étaient admirables. Mais les Allemands se fortifiaient de jour en jour; ils avaient amené des canons tellement énormes, — qu'on appelait canons Krupp, — que les chemins de fer ne pouvaient les porter, que les tunnels n'étaient pas assez hauts pour les laisser passer, que les ponts s'enfonçaient sous leur poids; et cela montre bien que si le bombardement n'avait pas encore commencé, malgré les pétitions innombrables *des bons Allemands*, ce n'était pas faute de bonne volonté de Sa Majesté Guillaume, de M. de Moltke, et de Bismark. Non! ils avaient beaucoup de peine à s'établir; nos forts et les sorties les gênaient!

Enfin, ils purent commencer, avec la grâce de Dieu, vers la fin de décembre, par bombarder quelques forts; et puis le Seigneur leur permit aussi d'arriver sur les maisons, sur les hôpitaux, sur les églises et les musées.

Georges et Marie-Anne connaissaient tous ces endroits, et ces destructions leur faisaient pousser des cris d'horreur. Moi, ma femme et Grédel, nous n'y comprenions rien, n'ayant jamais vu Paris, et ne nous en faisant pas même une idée.

Les journaux allemands les connaissaient aussi, car, jour par jour, ils racontaient que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

c'était un bien grand malheur d'être forcés de bombarder de si riches bibliothèques, de si belles galeries de tableaux, de si magnifiques monuments, des jardins si bien pourvus de plantes et de collections rares; que cela leur crevait le cœur; qu'ils ne se consoleraient jamais d'en être réduits à cette extrémité, par la mauvaise volonté de ceux qui défendaient leurs biens, leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants, contre toute espèce de justice. Ils plaignaient les Français de manquer de bon sens; ils disaient que leurs cerveaux se desséchaient, qu'ils tombaient en enfance, et d'autres farces pareilles!

Mais chaque fois qu'on leur tuait du monde, la fureur les reprenait; les Allemands sont sacrés! de tuer des Allemands,— qui sont d'une race supérieure, — c'est un grand crime. Les Français, les Suisses, les Danois, les Hollandais, les Belges, les Polonais, les Hongrois et même les Russes, sont faits pour être mangés, l'un après l'autre, par les Allemands.

J'ai entendu ça de mes propres oreilles! Oui, les Russes aussi ne peuvent pas se passer des Allemands; leur industrie, leur commerce, leurs sciences viennent des Allemands; ce sont aussi des êtres d'une race inférieure; le fameux Gortschakoff n'est pas digne d'essuyer les bottes de M. de Bismark; et l'empereur de Russie est bien heureux d'être le parent par alliance de Sa Majesté Guillaume; c'est une grande gloire pour lui!

Le hauptmann Flœgel répétait cela souvent; d'ailleurs tous les Allemands le disent aujourd'hui; on n'a qu'à les écouter, ils sont trop forts maintenant pour cacher leur ambition! Et c'est un grand honneur qu'ils veulent bien nous faire, à nous Alsaciens et Lorrains, de nous reconnaître pour des cousins et de nous happer par tendresse. Nous étions d'une race supérieure « dans cette France dégénérée »; mais nous allons redevenir des petits garçons dans le noble peuple allemand; nous sommes les derniers venus en Allemagne; il nous faudra du temps pour acquérir les vertus allemandes et recevoir les coups de pied d'un hobereau sans sourciller... Que voulez-vous? on ne réforme pas le bas peuple en un jour.

Les Prussiens nous avaient annoncé que Paris se rendrait après huit jours de bombardement; mais comme les Parisiens tenaient ferme; comme des convois de blessés innombrables passaient à Saverne; comme le général Faidherbe venait de remporter, dans le Nord, la victoire de Bapaume, où les Prussiens nous avaient abandonné le champ de bataille, couvert de leurs morts et de leurs blessés; comme les habitants de Paris ne faisaient au général Trochu qu'un seul reproche, celui de ne pas les conduire au combat, et qu'ils poussaient tous le cri de « Vaincre ou mourir »; comme Chanzy, repoussé sur le Mans, battait en retraite avec ordre; et qu'au milieu des grandes neiges du mois de janvier et du froid le plus rigoureux, Bourbaki s'avançait pourtant sur Belfort, et que Garibaldi, avec ses francs-tireurs, ne perdait pas courage; comme les Allemands s'épuisaient, et qu'il ne faut qu'une heure, une minute pour voir tourner la chance contre soi; que si Faidherbe avait remporté sa victoire plus près de Paris, une grande sortie aurait eu lieu, et que tout pouvait changer; pour ces raisons et bien d'autres encore, je pense, tout à coup on se mit à parler d'humanité, de douceur, de paix, de convocation d'une Assemblée à Bordeaux, où les vrais représentants de la nation arrangeraient tout, et mettraient de l'ordre dans notre malheureuse France.

Aussitôt que ces bruits commencèrent, Georges dit que l'Alsace et la Lorraine allemande venaient d'être sacrifiées; que les égoïstes de notre pays avaient fini par s'entendre avec les Allemands; que toutes nos défaites n'avaient pu nous abattre; que les Prussiens étaient plus contents que nous d'obtenir la paix; qu'ils en avaient aussi besoin; qu'il ne leur restait plus de réserves à jeter dans la balance; que l'enthousiasme et le courage de Gambetta allaient gagner même les plus lâches, et qu'alors les Allemands se voyaient perdus, parce qu'un peuple qui se lève en entier, et qui maintenant, dans un bon tiers de nos provinces, avait des armes et des munitions, qu'un tel peuple écrase à la longue tout ce qui lui résiste.

Moi, je ne disais rien. Encore aujourd'hui, je ne sais pas ce qui pouvait arriver; quand le cousin Georges parlait, j'étais de son avis; et puis seul, voyant cette masse de prisonniers que Bonaparte et Bazaine avaient livrés d'un seul coup; toutes nos armes rendues à Metz et à Strasbourg; nos forteresses tombées l'une après l'autre; la mauvaise volonté de tous les anciens fonctionnaires de l'Empire, dont les trois quarts conservaient leurs places, je pensais bien que nous pouvions faire aux Allemands une guerre beaucoup plus dangereuse que la première; que nous pouvions leur tuer bien plus de monde encore et les détruire aux trois quarts, en même temps que nous; mais si l'on m'avait dit de choisir, j'aurais été bien embarrassé.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Naturellement, si les Prussiens avaient été battus à l'intérieur, avant de quitter notre pays ils auraient mis le feu dans tous les villages. C'est ce que j'ai moi-même entendu répéter plusieurs fois par un hauptmann de Phalsbourg ; il disait :

« Faites des vœux pour nous ! car malheur à vous si nous étions repoussés !... Tout ce que vous avez souffert jusqu'à présent n'est que de la plaisanterie... Nous ne laisserions pas pierre sur pierre en Alsace et en Lorraine... Ce serait notre intérêt pour la défense... Ainsi, priez... priez le Seigneur Dieu pour nos armées... Si nous étions forcés de reculer, vous seriez bien à plaindre ! »

Ces paroles, je crois encore les entendre.

Tout cela ne m'aurait rien fait ; j'aurais sacrifié la maison, le moulin, tout, si nous avions été sûrs de remporter finalement la victoire et de rester Français ; mais j'étais dans le doute. A force de supporter des misères, l'homme finit par perdre, non pas le courage, mais la confiance, et c'est le plus grand malheur; la confiance fait les trois quarts de nos forces.

Vers ce temps, nous reçûmes aussi la première lettre de Jacob, il était à Rastadt ; et je n'ai pas besoin de vous dire quel soulagement ce fut pour la mère, de penser qu'elle pouvait aller voir notre fils dans un seul jour.

Voici cette lettre, que je copie :

« Mon cher père et ma chère mère,

« Je ne suis pas encore mort, Dieu merci, et je voudrais bien avoir de vos nouvelles, si c'était possible. Vous saurez qu'en arrivant à Lutzelbourg, on nous a chargés sur le chemin de fer, dans les wagons des bestiaux. Nous étions trente ou quarante ensemble, et pas trop à notre aise pour nous asseoir, puisqu'il n'y avait pas de bancs, ni pour prendre l'air, puisqu'il n'y avait qu'une petite ouverture de chaque côté. Ceux qui voulaient respirer ou demander à boire trouvaient la baïonnette devant leur nez, et l'on empêchait les âmes charitables de nous donner un verre d'eau. Nous sommes restés comme cela plus de vingt heures, debout, sans pouvoir seulement nous baisser un peu. Beaucoup se trouvaient mal ; et quant à moi, les jambes m'entraient tellement dans les côtes, que je ne pouvais plus reprendre haleine, et que je pensais avec les camarades qu'on avait entrepris de nous exterminer d'une nouvelle manière.

« Pendant la nuit, nous avons traversé le Rhin, et puis le chemin de fer a continué de rouler, en remontant de l'autre côté, jusqu'à Rastadt. Les derniers wagons, où j'étais, sont restés, et les autres sont partis, pour aller plus loin en Allemagne. On nous a mis d'abord dans des casemates, sous les remparts; des espèces de voûtes humides et froides, où beaucoup d'autres, arrivés avant nous, étaient en train de mourir comme des mouches. La paille pourrissait et les gens aussi. Les médecins de la ville et des régiments badois avaient peur de voir la maladie gagner les environs, et depuis huit jours on a fait sortir ceux qui pouvaient encore marcher ; on les a mis dans de grandes baraques en planches, couvertes de papier goudronné, où nous avons reçu chacun une nouvelle botte de paille. C'est là que nous vivons, assis à terre. On joue aux cartes, on fume des pipes, et les Badois montent leurs factions autour de nous. La baraque où je suis, grande trois fois comme l'ancienne halle de Phalsbourg, est entre deux bastions de la ville ; et si par malheur l'idée venait à quelques-uns de se révolter, on nous criblerait d'obus et de mitraille, de sorte que, dans dix minutes, il ne resterait plus un seul d'entre nous. Nous le savons bien, et cela calme notre indignation contre les Badois, qui nous traitent comme des animaux. Nous recevons à manger deux fois par jour, un peu de soupe aux haricots, ou bien au millet, avec un tout petit morceau de viande, gros comme le doigt, juste ce qu'il faut pour nous empêcher de mourir. Après un blocus comme le nôtre, il faudrait autre chose pour nous refaire ; aussi nous avons des nez qui sortent de la tête, comme des becs de corbeaux ; nos joues rentrent de plus en plus, et sans les canons braqués sur notre baraque, nous nous serions révoltés dix fois.

« J'espère pourtant que j'en reviendrai ; le manteau du père me réchauffe, et puis les louis du cousin Georges me font aussi du bien. Avec de l'argent, on a de tout, seulement il faut payer cinq fois plus que cela ne vaut, car ces Badois sont pires que les juifs ; ils veulent tous faire fortune en peu de temps sur les malheureux prisonniers.

« Je ménage mon argent. Au lieu de fumer des pipes, j'aime mieux acheter de temps en temps un peu de viande, ou bien une chopine de vin, pour me fortifier l'estomac ; c'est bien meilleur pour la santé, et puis ça fait aussi plus de plaisir, quand on a bon appétit. L'appétit ne me manque jamais ; ceux qui perdent l'appétit attrappent le typhus ; je n'attrapperai jamais le typhus ! Mais s'il plaît à Dieu que je retourne à Rôthalp, je veux, le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

premier jour, faire un grand repas avec des choses solides, comme du jambon, du pâté de veau et du vin rouge. J'inviterai aussi mes camarades, car c'est terrible d'avoir faim ! Et maintenant, pour vous dire la vérité, je me repens de n'avoir pas donné quelquefois deux sous à un pauvre, qui me demandait l'aumône en hiver, en disant qu'il n'avait pas mangé; je vois ce que c'est, et je me repens !

« Si vous en rencontrez un dans cet état, mon père ou ma mère, faites-le entrer, donnez-lui du pain ; qu'il se réchauffe et qu'il reçoive encore deux ou trois sous en partant; figurez-vous que vous le faites pour votre fils, et que cela me portera bonheur.

« La mère pourrait peut-être venir me voir; on ne laisse pas approcher de nous beaucoup de monde ; il faut une permission du commandant de Rastadt. Ces Badois et ces Bavarois, qu'on disait si bons catholiques, nous traitent aussi durement que les luthériens. Je me rappelle que le cousin Georges disait que tout cela n'était que de la comédie ; il avait bien raison. Au lieu de tant prêcher sur notre Seigneur Jésus-Christ et de chanter ses louanges, on ferait bien mieux de suivre son exemple.

« Enfin, que la mère essaye ! Peut-être que le commandant aura bien dîné, qu'il sera de bonne humeur et qu'il lui donnera la permission de venir dans la baraque! C'est ce que je souhaite. Et, pour finir, je vous embrasse tous cent fois, le père, la mère, Grédel le cousin Georges et la cousine.

« Votre fils,

« Jacob Wéber.

« J'ai oublié de vous dire que plusieurs de notre bataillon se sont échappés de Phalsbourg, avant et après l'appel des prisonniers; dans le nombre est Jean-Baptiste Werner. On dit qu'ils sont allés rejoindre Garibaldi; je voudrais bien être avec eux. Les Allemands nous disent que, s'ils se laissent reprendre, on les fusillera sans miséricorde; oui, mais ils ne se laisseront pas reprendre, surtout Jean-Baptiste! Si nous en avions seulement deux cent mille comme lui, les Badois ne nous ennuieraient plus longtemps avec leur soupe aux haricots et leurs canons pleins de mitraille.

« Rastadt, le 6 janvier 1871. »

Depuis ce moment, ma femme ne pensait plus qu'à revoir Jacob; elle fit son paquet ; elle mit dans le panier différentes provisions, et deux jours après elle était en route pour Rastadt.

Je ne la gênai pas, pensant bien qu'elle n'aurait plus de repos avant d'avoir embrassé notre garçon.

Grédel, elle, était bien tranquille, sachant Jean-Baptiste Werner avec Garibaldi. Je crois même qu'elle en avait reçu des nouvelles; mais elle ne nous montrait aucune de ses lettres, et s'était remise à me parler de sa dot, disant que la mère avait reçu cent louis, et qu'elle devait en avoir autant. Elle voulait savoir où se trouvait caché notre argent, et je lui disais :

« Cherche !... Si tu le trouves, il est à toi. »

Les filles qui veulent se marier sont pourtant de terribles égoïstes ; pourvu qu'elles aient celui qui leur plaît, la maison, la famille, le pays, tout le reste leur est égal. Toutes ne sont pas comme cela, mais au moins la bonne moitié.

A force d'être ennuyé par Grédel, je ne souhaitais plus que de voir revenir son Jean-Baptiste, de les marier ensemble et de lui compter son argent.

Mais d'autres affaires plus graves attirèrent alors les yeux de toute l'Alsace et de toute la France.

On a reproché depuis à Gambetta d'avoir envoyé l'armée de Bourbaki, pour venir nous secourir, en débloquant Belfort. On a dit que toutes les forces de Mecklembourg et du prince Frédéric-Charles avaient pu tomber sur Chanzy et l'accabler d'un coup ; que nos deux armées du centre auraient dû se soutenir l'une l'autre. C'est possible. Je crois même que Gambetta a commis une grande faute, en divisant nos forces ; mais il faut pourtant reconnaître que si l'hiver n'avait pas été contre nous, si le froid n'avait pas redoublé dans ce moment, empêchant Bourbaki d'avancer avec ses canons et ses munitions aussi vite qu'il aurait fallu, pour empêcher de Werder de se fortifier et de recevoir des renforts, l'Alsace aurait été délivrée, et que nous aurions même pu attaquer les Allemands chez eux, par le grand-duché de Bade. Combien de gens se seraient alors soulevés d'un coup; et que de fois Georges et moi, voyant ce mouvement, ne nous sommes-nous pas dit :

« S'ils arrivent seulement jusqu'à Mutzig, nous serons en route ! »

Oui, à la guerre tout ne réussit pas, et quand on a contre soi, non-seulement l'ennemi, mais le froid, les glaces, la neige, les mauvais chemins, pendant que les autres ont les chemins de fer qu'on leur a laissé prendre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bêtement au commencement de la campagne, et qu'ils reçoivent sans fatigues et sans dangers, troupes, vivres, munitions, tout ce qu'il leur faut; alors si les bonnes idées sont perdues, ce n'est pas aux derniers venus, mais aux premiers qu'il faut s'en prendre.

Sans les grandes neiges qui encombrèrent les routes, Bourbaki aurait surpris de Werder. Les Allemands s'en doutaient, car tout à coup les réquisitions recommencèrent; des landwehr, cette fois venus de Metz et conduits par des officiers à lunettes, se mirent à passer dans nos villages: ce sont les derniers que nous ayons vus; ils arrivaient du fond de la Prusse. Moi-même je les ai entendus dire qu'ils avaient été trois jours et trois nuits en chemin de fer; et maintenant ils continuaient leur route vers Belfort, à marches forcées, parce que d'autres troupes, arrivant de Paris, encombraient la voie de Lyon.

Georges ne pouvait pas comprendre comment il venait du monde de Paris, et disait :

« Ces gens-là mentent! Si les troupes du siége s'en allaient, les Parisiens sortiraient et se mettraient à leurs trousses. »

En même temps nous apprenions que les Allemands évacuaient Dijon, Gray, Vesoul, où les francs-tireurs de Garibaldi les remplaçaient aussitôt; que de Werder faisait de grands travaux en arrière de Belfort; l'affaire devenait sérieuse, les dernières forces de l'Allemagne entraient en jeu.

Alors aussi l'*Indépendance* ne parlait plus que de paix, de convocation d'une assemblée nationale à Bordeaux; les journaux anglais recommençaient à s'attendrir sur notre sort, comme ils avaient fait au commencement de la guerre, disant qu'après la première bataille, Sa Majesté la reine se mettrait entre nous. Je crois bien que si les Français avaient été vainqueurs, les Anglais auraient crié :

« Halte!... c'est assez!... Le sang humain a déjà trop coulé!... »

Mais comme nous étions vaincus, Sa Majesté la reine n'est pas venue nous séparer; elle a trouvé sans doute que tout allait très-bien pour son gendre, le bon Fritz, et que le le Seigneur Dieu marchait dans le bon chemin.

Toute cette comédie de journaux recommençait donc; et si le coup de Bourbaki avait réussi, les grands cris, les belles phrases et les attendrissements sur notre pauvre humanité, sur la civilisation et les droits internationaux auraient redoublé, pour nous empêcher de pousser trop loin nos avantages.

Malheureusement la chance fut encore une fois contre nous. Quand je dis la chance, il faut s'entendre : les Allemands, qui n'avaient plus de forces à tirer de leur pays, en avaient encore autour de Paris, dont ils pouvaient disposer sans crainte : on ne les inquiétait pas trop de ce côté, comme nous l'avons appris plus tard.

Si le général Trochu avait écouté les Parisiens, qui demandaient à se battre, Manteuffel n'aurait pas pu retirer du siége le 2e corps d'armée, pour écraser Bourbaki, à cent lieues de là, ni le général Van Gœben des masses de troupes pour tomber sur Faidherbe dans le Nord, ni d'autres encore n'auraient pu se joindre à Frédéric-Charles, pour accabler Chanzy. C'est clair!...

Enfin, la France n'a pas péri tout de même; mais elle a été bien malheureuse!

C'était au temps des plus grands froids. Bourbaki se rapprochait de Belfort; il enlevait Esprels et Villersexel à la baïonnette; puis toute l'Alsace apprenait avec bonheur qu'il arrivait à Montbéliard, Sar-le-Château, Vyans, Comte-Henaut et Chusey, reprenant tout ce pays de bonnes gens, encore plus malheureux que nous, car ils ne savaient pas un mot d'allemand, et la mauvaise race leur en voulait d'autant plus.

La confiance nous revenait. Georges et moi, tous les soirs au coin du feu, nous parlions de ces affaires, en relisant le journal trois et quatre fois, pour tâcher d'y trouver encore du nouveau.

Ma femme était revenue de Rastadt, indignée contre les Badois, n'ayant pu voir Jacob, ni même lui faire tenir les provisions qu'elle avait emportées. Elle avait seulement vu de loin les baraques en planches, avec leurs quatre rangées de sentinelles, les palissades et les fossés qui les entouraient. Grédel, Marie-Anne et elle, ne parlaient plus que des pauvres prisonniers, faisant vœu d'aller en pèlerinage à Marienthal, si Jacob revenait sain et sauf.

La fatigue, l'ennui, la cherté des vivres, la crainte de manquer, si la guerre continuait, tout cela nous donnait terriblement à réfléchir, et pourtant on espérait toujours, quand l'*Indépendance* nous apporta le rapport du général Chanzy sur les combats de Montfort, de Champagne, de Parigné-l'Evêque, et d'autres endroits, où nos colonnes, accablées par les cent quatre-vingt mille hommes de Frédéric-Charles et du duc de Mecklembourg, avaient été forcées de reculer jusque dans leurs dernières positions, autour du Mans.

Ce soir-là, comme nous partions sur le coup de dix heures, Georges nous dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Ecoutez, je ne crois pas beaucoup aux pèlerinages, quoique plusieurs de mes anciens camarades de *la Boussole* aient eu pleine confiance en la vierge de Bon-Secours; je n'ai jamais fait de vœux, cela n'entre pas dans mes idées; mais je promets de boire deux bouteilles de bon vin avec Christian, en l'honneur de la République, et d'en faire distribuer une à chaque pauvre du village, si nous gagnons la grande bataille de demain, car elle sera livrée demain; d'après ce que raconte Chanzy, notre armée est serrée de près, elle est sur ses positions définitives, et le grand coup sera porté. — Bonsoir.

— Bonne nuit, Georges et Marie-Anne. »

Nous sortîmes au clair de lune, le chemin étincelait de givre ; c'était le 15 janvier 1871.

Le lendemain, l'*Indépendance* ne vint pas, ni le surlendemain ; elle manquait souvent, et nous venait par trois et quatre numéros à la fois. De nouveaux bruits s'étaient répandus ; on parlait de la perte d'une bataille, les landwehr à Phalsbourg se réjouissaient et buvaient du vin de Champagne.

Le 18, vers deux heures de l'après-midi, le piéton Michel arriva. J'attendais chez le cousin. Nous allions et venions, fumant des pipes et regardant aux fenêtres.

Michel était encore dans l'allée, que Georges ouvrait déjà la porte, en criant :

« Eh bien?

— Les voici, monsieur Wéber. »

Le cousin s'assit près du secrétaire :

« Nous allons voir ! » fit-il tout pâle.

Mais au lieu de commencer par le premier numéro, il ouvrit le second et lut bas ce rapport où Chanzy raconte que tout allait bien la veille, et que, par l'épouvante qui tout à coup avait saisi des mobilisés de la Bretagne, une partie de l'armée s'était mise en déroute, sans que ni lui, ni le vice-amiral Jauréguiberry pussent l'empêcher ni l'arrêter ; de sorte que les Prussiens étaient arrivés pêle-mêle avec les nôtres dans la malheureuse ville du Mans, et avaient fait là beaucoup de prisonniers.

Je voyais la figure du cousin changer de seconde en seconde ; à la fin il jeta le journal sur la table, et dit :

« Tout est perdu! »

C'est comme s'il m'avait enfoncé un couteau dans le cœur.

Je pris pourtant aussi le journal, et je le lus jusqu'au bout. Chanzy ne perdait pas l'espoir de reformer son armée à Laval, et Gambetta courait le rejoindre, pour l'aider de son courage.

« Tiens, dit Georges, en se promenant de long en large dans la chambre, regarde ! »

Placiard passait, bras dessus bras dessous avec un officier de landwehr, suivi de quelques hommes; ils faisaient des réquisitions, et entrèrent dans la maison voisine.

« Voilà le plébiscite en chair et en os.— Le gueux travaille maintenant pour Sa Majesté impériale Guillaume Ier, car les Allemands ont leur empereur, comme nous avions le nôtre; ils vont apprendre ce que coûte la gloire; chacun son tour !... Plus tard, quand on leur serrera le licou, les pauvres gens regarderont de tous les côtés, pour voir si la France ne se révolte pas; mais la France sera bien tranquille, eux-mêmes auront rivé ses chaînes !... et leurs maîtres serreront, serreront toujours le licou :

« Hue ! *Méchel*[1] ! Attention... Tête droite, tête gauche!... Ah! gredin, tu fais la grimace... Je vais t'apprendre que la force prime le droit, en Allemagne comme ailleurs, puisque tu ne le sais pas encore... Vlan! Comment trouves-tu ça, *Méchel?* Ah! tu croyais avoir gagné des batailles pour la patrie allemande, pour la liberté allemande, imbécile !... Apprends que c'est pour te remettre sous le joug, comme après 1815 ; pour te montrer la différence qui existe entre le noble hobereau allemand et la brute de ton espèce! Hue!... »

Georges criait et disait :

« Faut-il être malheureux d'avoir été inondés comme nous, du jour au lendemain, par six cent mille Allemands ; d'avoir été surpris, sans fusils, sans munitions, sans ordres, sans chefs, sans rien !... Ah ! les députés de la majorité repoussaient le service obligatoire; ils craignaient d'armer la nation; ils ne voulaient pas risquer la peau de leurs fils ; le peuple seul devait se battre, pour défendre leurs pensions, leurs châteaux, leurs propriétés de toutes sortes; misérables égoïstes !... ils sont cause de notre ruine; on devrait afficher leurs noms dans toutes les communes, pour apprendre à nos enfants à les maudire ! »

Son caractère s'aigrissait, et ce n'était pas étonnant, nous n'apprenions plus que de nouveaux revers : d'abord la reddition de Péronne; au moment où Faidherbe allait la délivrer, et la retraite de notre armée du Nor sur Lille et Cambrai, devant les forces écrasantes de Van Gœben, venues en partie de Paris; ensuite la grande attaque de Bourbaki, de Montbéliard au mont Vaudois, qu'il avait recommencée trois jours de suite, les 15, 16,

(1) Sobriquet du peuple allemand; il correspond à notre Jacques Bonhomme.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On comprenait que ce peuple suisse est un peuple... (Page 120).

17 janvier, sans réussir, à cause des renforts que de Werder avait reçus, et du mauvais état des chemins, défoncés par la pluie et les neiges ; enfin l'arrivée de Manteuffel, avec ses soixante mille hommes, venant aussi de Paris, pour lui couper la retraite.

Alors nous comprîmes que les landwehr avaient eu raison de nous dire qu'il leur arrivait des renforts de Paris, et Georges, qui se connaissait à ces choses mieux que moi, perdit la grande confiance qu'il avait en Trochu :

« Ou bien, disait-il, les Parisiens sont des lâches, qui ne veulent pas se battre, et c'est ce que je ne crois pas, car je les connais ; ou bien celui qui les commande manque d'audace. Jusqu'à présent on a vu des armées de secours envoyées à ceux qui soutenaient un siége ; aujourd'hui nous voyons ceux qui font le siége d'une ville, plus forte qu'eux en hommes, en armes, en munitions, détacher des armées entières pour venir écraser nos troupes de province ; ce n'est pas croyable. Les Parisiens demandent à faire des sorties, j'en suis sûr, surtout maintenant que la famine est venue... Eh bien, si l'on en faisait, les Allemands auraient besoin de tout leur monde là-bas, et ne pourraient pas venir accabler ici nos armées déjà trop faibles. »

Qu'on dise ce qu'on voudra, je crois que Georges avait raison !

La seule chose qui nous fit un peu de plaisir, vers la fin de ce terrible mois de janvier, ce fut d'apprendre que les francs-tireurs avaient fait sauter le pont de Fontenay, sur le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

METZ

Bazaine venait de rendre Metz *sans conditions.* (Page 90.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chemin de fer entre Nancy et Toul. Mais notre joie ne dura pas longtemps : trois ou quatre jours après, des affiches posées à la porte de la mairie, nous annonçaient que les Allemands avaient brûlé le village de Fontenay de fond en comble, pour punir les habitants de n'avoir pas dénoncé les francs-tireurs; et que nous tous Lorrains, nous étions condamnés, en raison de ce crime, à payer une contribution extraordinaire de dix millions à Sa Majesté l'empereur d'Allemagne!

En même temps, comme les ouvriers français refusaient de travailler pour rétablir ce pont, le préfet prussien de la Meurthe écrivait au maire de Nancy :

« Si demain, mardi 24 janvier, à midi, cinq cents ouvriers des chantiers de la ville ne se trouvent pas à la gare, les surveillants d'abord et un certain nombre d'ouvriers ensuite seront saisis et fusillés sur place. »

Ce préfet s'appelait Renard, « comte Renard. »

Je dis ces choses, pourqu'on s'en souvienne quand le moment sera venu.

Mais tout cela n'était encore rien, auprès de ce qui nous attendait.

Un matin, les Prussiens m'avaient donné quelques sacs de grain à moudre; je ne pouvais refuser de travailler pour eux, car ils m'auraient accablé de coups, et peut-être remmené du côté de Metz.

J'avais longtemps parlé de neige, de glace, de la baisse des eaux de ma vanne, malheureusement le temps s'était mis à la pluie, la neige fondait, la vanne était pleine, et le 2 ou le 3 février, je ne sais plus au juste, à cause du trouble que me causa cette affaire, j'empilais les sacs dans mon moulin; le père Offran m'aidait et Catherine aussi. Grédel en haut, après avoir balayé la maison et fait le feu dans la cuisine, s'habillait. Il pouvait être huit heures du matin, quand, regardant par hasard dans la rue, où l'eau clapotait de toutes les gouttières, je vis Georges et Marie-Anne qui venaient.

Le cousin allongeait ses grandes jambes; sa femme courait derrière lui; plus loin, un landwehr arrivait aussi, les gens balayaient devant leurs portes, sans s'inquiéter d'éclabousser le monde.

Georges, en approchant du moulin, me cria :

« Tu sais ce qui se passe?

— Non! quoi?

— Eh bien, un armistice est conclu pour vingt et un jours; les forts de Paris sont rendus; les Prussiens peuvent brûler la ville, quand il leur plaira; ils peuvent envoyer toutes leurs troupes et leurs canons contre Bourbaki, car l'armistice ne s'étend pas aux opérations de l'Est. »

Georges était pâle, sa voix tremblait. Grédel, au haut de l'escalier, écoutait en se tortillant vite les cheveux sur la nuque.

« Tiens, regarde, Christian, me dit le cousin, qui tenait un journal, lis-moi ça!... Toutes les troupes de Bourbaki et de Garibaldi sont livrées par cet armistice... Manteuffel, arrivé de Paris avec soixante mille hommes, occupe déjà leur ligne de retraite; les malheureux entre Werder et lui n'ont plus qu'à se rendre. Tous ceux qui se sont sauvés de Metz, de Strasbourg ou d'ailleurs, pour reprendre du service, seront fusillés; nos pauvres mobiles de Phalsbourg sont dans ce nombre: pas un n'en réchappera. »

Pendant que le cousin parlait, Grédel était descendue sans même prendre la peine de mettre des savates; elle se penchait derrière lui, pâle comme une morte, essayant de lire par-dessus son épaule, et tout à coup elle lui arracha la *Gazette*. Georges aurait bien voulu n'avoir rien dit, mais il était trop tard!

Grédel, après avoir lu, les dents serrées, se mit à courir comme une folle, en poussant des cris épouvantables :

« Oh! les gueux!... Oh! mon pauvre Jean-Baptiste!... Oh! les brigands!... Oh! mon pauvre Jean-Baptiste!... »

Elle avait l'air de chercher quelque chose pour se battre. Et comme nous restions là, tout bouleversés de ses cris, et que je lui disais :

« Grédel, au nom du ciel, ne fais pas un pareil scandale; les gens vont t'entendre jusqu'au bout du village!... »

Elle me répondit furieuse :

« Taisez-vous!... Vous êtes cause de tout!...

— Moi? lui dis-je indigné.

— Oui, vous! fit-elle en me lançant un coup d'œil terrible. Vous!... avec votre plébiscite; en trompant les gens, en leur promettant la paix!... Vous mériteriez d'être avec Bazaine et les autres.

— Oh! Grédel, Grédel, lui dis-je, épouvanté de l'entendre et de la voir; Grédel, oses-tu parler ainsi à ton père? Tu sais bien que les gueux m'ont trompé moi-même!... »

Et ma femme criait :

« Seigneur Dieu, cette fille nous fera tous mourir. »

Elle s'était assise sur l'escalier. Marie-Anne, les mains jointes, disait :

« Il faut lui pardonner... la malheureuse perd l'esprit!... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Jamais je n'avais eu d'humiliation pareille: être traité de cette façon par ma propre fille! Mais Grédel ne respectait plus rien; et le cousin Georges ayant voulu lui faire aussi des représentations, elle lui cria :

« Vous!... Vous!... un vieux soldat!... vous n'êtes pas honteux de rester ici à lire des gazettes, au lieu d'aller vous battre!... Les landwehr sont aussi vieux que vous, avec leurs cheveux gris et leurs lunettes; ils ne font pas de discours, ils marchent tous... C'est pour ça que nous sommes battus!... »

A la fin l'indignation me prit; et je cherchais mon nerf de bœuf derrière la porte, pour tomber sur elle, quand par malheur un landwehr entra, demandant si la farine était prête. Grédel le vit à peine, qu'elle poussa un cri tellement sauvage, que les cheveux m'en dressent encore sur la tête, et dans la même seconde elle empoigna la hachette; Georges eut juste le temps de l'attraper par le chignon, mais la hachette était déjà partie, en sifflant dans l'air, et s'enfonçant à trois bons pouces dans le montant de la porte.

Le landwehr, un vieux, avec de gros yeux, avait vu le fer briller près de son oreille; il avait entendu ce sifflement: et comme Grédel se débattait contre Georges, en criant:

« Ah! le gueux, je l'ai manqué!... »

Il se mit à courir de toutes ses forces, remontant le village; moi, je courus sur l'écluse, croyant qu'il allait chez le maire, mais il se sauva beaucoup plus loin, et descendit la route du côté de Wéchem.

Alors Grédel comprit pourtant qu'elle venait de faire un mauvais coup; elle monta dans sa chambre, mit ses souliers, prit son panier, entra dans la cuisine chercher du pain et un couteau, et puis elle sortit, courant sur l'autre pente de la montagne, pour gagner le Krapenfelz, où se trouvait encore notre vache, avec celle de plusieurs autres, sous la garde du vieux hardier.

« Voilà une vilaine affaire, dit Georges en me regardant; le landwehr va te dénoncer, ce soir les gendarmes prussiens seront ici. Ah! mon pauvre Christian, je ne sais pas d'où cette fille t'est venue; il faut que dans nos anciens, toutes les femmes n'aient pas été comme ta pauvre mère, ni comme la grand'-mère Mathurine.

— Que voulez-vous, disait Marie-Anne, elle aime son Jean-Baptiste. »

Et je pensais :

« Plût à Dieu qu'il l'eût déjà!... Ce n'est pas moi qui leur refuserai maintenant la permission de se marier, non! s'ils étaient seulement déjà ensemble!...

Je songeais à la manière d'arranger cette vilaine affaire; Georges disait qu'il fallait rattraper le landwehr, et lui glisser trois ou quatre pièces de cent sous, pour l'engager à se taire; les Prussiens se laissent attendrir par l'argent; mais où le trouver maintenant? comment le rattraper? Je n'avais plus mes deux bons chevaux! Finalement, je laissai tout aller à la grâce de Dieu!

Une chose étonnante, c'est que ce landwehr n'ait jamais reparu chez nous. Le même jour, deux autres Allemands avec le lieutenant Hortig vinrent prendre livraison de la farine, sans me parler de rien. On aurait dit que rien ne s'était passé. Le lendemain, le surlendemain nous attendions encore dans la crainte, mais cet homme ne donna plus signe de vie. C'était sans doute un maraudeur, un de ces mauvais gueux qui se présentaient sans ordre, dans les maisons, pour toucher les réquisitions de toute sorte, qu'ils allaient vendre ensuite dans les villages voisins; cela s'était vu plus d'une fois chez nous depuis l'arrivée des Allemands. Voilà ce que je me suis dit plus tard; mais alors la crainte de voir revenir ce gueux avec les gendarmes, ne me laissait pas une minute de repos; à chaque instant ma femme, sur la porte, criait :

« Christian, sauve-toi... voici les gendarmes prussiens qui viennent. »

Elle me mettait dans des transes, à propos d'une vache, ou d'un juif enfourché sur son âne, qu'elle découvrait au loin sur la route.

Grédel, elle, resta huit jours au bois, sous le Krapenfelz; les bûcherons lui rapportaient chaque matin ce qui se passait au village. A la fin elle revint toute riante; elle rentra dans sa chambre pour changer d'habits, et se remit à faire son ouvrage, sans nous parler de ce qui s'était passé. Nous n'avions pas envie non plus de la remettre sur le chapitre de Jean-Baptiste; mais elle-même, nous voyant toujours tristes, finit par nous dire :

« Bah! maintenant tout va bien... Tenez... regardez ça!... »

C'était une lettre de Jean-Baptiste Werner, qu'elle avait reçue sous les roches. Dans cette lettre, que je lus bien étonné, Werner racontait qu'il avait d'abord voulu rejoindre Garibaldi à Dijon; mais que, faute d'argent, il avait été forcé de s'arrêter à Besançon, où l'on organisait les volontaires des Vosges et d'Alsace; qu'à l'arrivée de Bourbaki, il était entré comme canonnier dans le 18e corps; qu'on s'était battu deux jours après à d'Es-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prels et à Villersexel, où beaucoup de Prussiens étaient restés sur place ! qu'il faisait un froid extraordinaire ; et que les Prussiens, repoussés par nos colonnes, s'étaient retirés de village en village de l'autre côté de la Lisaine, entre Montbéliard et le mont Vaudois ; que là Werder, derrière un grand ravin, avait des batteries de 24, bien couvertes, sur trois étages; que toute son armée et ses renforts étaient réunis et bien retranchés ! que, malgré cela, Bourbaki voulant débloquer Belfort et descendre en Alsace, avait ordonné l'attaque générale, et que tout ce pays, pendant trois jours, ressemblait à un grand incendie, à cause du feu épouvantable des batteries prussiennes et des nôtres ; qu'on n'avait malheureusement pu forcer le passage ; et que l'épuisement des munitions, les fatigues, les grandes souffrances du froid et de la faim, parce qu'il n'existait pas de magasins d'habillements ni de vivres sur nos derrières, que toutes ces causes réunies nous avaient forcés de reculer, mais dans l'espérance de revenir bientôt; quand tout à coup la nouvelle s'était répandue qu'une autre armée allemande marchait sur notre ligne de retraite, vers Dôle, une armée considérable, arrivant de Paris! Qu'on s'était dépêché de se dégager le plus possible en gagnant Pontarlier ; mais que ces troupes fraîches avaient sur nous un grand avantage; que Werder aussi nous suivait; que nous allions être pris de tous les côtés autour de Besançon, et qu'alors Bourbaki, désespéré, avait voulu se brûler la cervelle, qu'il s'était blessé grièvement; que le général Clinchant ayant pris aussitôt le commandement en chef, tous ces malheurs ne nous auraient pas empêchés d'atteindre Lyon, à travers le Jura, si les maires de villages n'avaient pas fait publier l'armistice, moyennant quoi l'armée, se croyant couverte, avait négligé de garder sa ligne de retraite; qu'un grand nombre même avaient déposé leurs armes, en se retirant dans les villages; que les Prussiens s'étaient toujours avancés, et que le soir seulement, lorsqu'ils occupaient tous les défilés, le général Manteuffel avait déclaré que l'armistice ne s'étendait pas aux opérations de l'Est, en sommant notre armée de déposer les armes, comme celle de Sedan et de Metz!... mais que les soldats de la République n'avaient pas voulu se rendre; qu'ils s'étaient frayé un passage à travers les glaces, les neiges et des milliers de cadavres prussiens jusqu'en Suisse.

Jean-Baptiste Werner racontait en détail, dans cette longue lettre, tout ce qu'il avait souffert; les combats que le 18e corps, chargé de protéger la retraite, avait livrés sur les rochers, au fond des précipices, dans tous les tournants où l'ennemi s'était retranché pour nous arrêter; combien des nôtres avaient péri de fatigue, de froid et de faim!... et puis l'accueil admirable que les braves Suisses avaient fait à nos malheureux soldats : ils les avaient reçus, non pas comme des étrangers, mais comme des frères ; chaque ville, chaque village, chaque maison s'ouvrait pour eux avec attendrissement ; on comprenait que ce peuple suisse est un grand peuple, car la grandeur ne se mesure pas à l'étendue d'un pays, mais au sentiment d'humanité de ceux qui l'habitent, à l'élévation de leur caractère, au respect qu'ils ont pour le courage malheureux, à leur amour de la justice et de la liberté. Toutes choses que les Allemands ne peuvent pas comprendre.

Combien les Suisses nous ont envoyé depuis de secours en argent, en vêtements, en aliments, en semailles, pour nos pauvres compatriotes ruinés par la guerre! Il en arrivait à Saverne, à Phalsbourg, à la Petite-Pierre, partout... Ah! nous voyions alors que le ciel et la terre ne nous avaient pas abandonnés ; nous voyions qu'il existait encore d'honnêtes gens, des cœurs vraiment républicains ; que tous n'étaient pas nés pour les incendies, les pillages et les assassinats ; qu'il n'existe pas seulement des hypocrites en ce monde, mais de véritables chrétiens, inspirés par celui qui disait aux hommes :

« Aimez-vous les uns les autres; vous êtes tous frères ! »

Ce n'est pas lui qui aurait inventé les bombes à pétrole, et qui aurait dit que la force de la brute domine le droit, comme ces barbares de l'autre côté du Rhin.

Cette lettre de Jean-Baptiste Werner me fit plaisir, je reconnus que c'était un brave garçon et un vrai patriote; mais en attendant, la politique allait toujours son train; il s'agissait maintenant de nommer des députés à l'Assemblée nationale, qui devait décider de la paix, ou de la continuation de la guerre ; l'armistice de vingt et un jours n'avait pas d'autre but, à ce qu'on disait.

Tous ceux qui ne tenaient pas à devenir Prussiens se mirent donc en campagne, Georges et moi les premiers; moi surtout, car je me reprochais chaque jour d'avoir fait voter l'abominable plébiscite. Et la vieille comédie recommença du jour au lendemain; on ne trouvait plus de légitimistes, de bonapartistes, d'orléanistes, tous criaient :

« Nous sommes républicains... Votez pour nous !... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais dans tous les pays où les Allemands venaient de passer, on se souvenait du plébiscite; le peuple commençait à se dire que cette indigne comédie nous perdait, et qu'il fallait juger des gens par leurs actions, et non par leurs paroles.

A Strasbourg, à Nancy, tous ceux qui voulaient rester Français, nommèrent de bons vieux républicains, qui partirent tout de suite pour Bordeaux. Gambetta fut nommé chez nous et dans la Meurthe; il fut nommé dans beaucoup d'autres départements, avec Thiers, Garibaldi, Faidherbe, Chanzy, etc.

Ces élections nous rendirent encore une fois l'espérance; nous pensions que tout s'était passé dans l'Ouest et le Midi comme chez nous.

Gambetta, qui ne perdait jamais la tête dans les moments dangereux et difficiles, avait déclaré que tous les anciens députés officiels de Bonaparte, tous les anciens ministres, sénateurs, conseillers d'État et préfets de l'Empire, ne pouvaient pas être nommés députés.

Georges trouvait cela très-juste:

« Quand un gueux mange tout son bien en débauches, on le fait interdire, à plus forte raison, disait-il, doit-on interdire des êtres qui nous ont ruinés de fond en comble, qui ont dévoré le bien de la nation et mis nos deux plus belles provinces en péril. Tous ces gens-là devraient être déchus à perpétuité de leurs droits politiques.

Mais Bismark, qui ne comptait que sur les anciens fonctionnaires de l'Empire, pour témoigner sa reconnaissance à l'*honnête homme*, au sujet de sa belle conduite à Sedan, et du cadeau de Metz, qu'il avait fait à Sa Majesté Guillaume, protesta contre la déclaration de Gambetta, disant que les élections ne seraient pas libres, et que la liberté lui tenait tellement à cœur, qu'il aimerait mieux rompre l'armistice que de gêner la liberté des élections.

« Comment, criait Georges, ce Bismark, qui, dans le temps, avertissait les députés prussiens de ménager leurs expressions vis-à-vis de la noblesse, « parce qu'il existe en Prusse « des peines contre les domestiques qui se per- « mettent d'insulter leurs maîtres », ce même Bismark vient défendre ici la liberté, pour soutenir Bonaparte! Quel défenseur de la liberté! »

Malheureusement tout cela ne servait de rien, les Prussiens étaient déjà dans les forts de Paris, et les menaces de Bismark avaient plus de poids en France que les paroles de Gambetta.

Il fallut donc encore céder à Sa Majesté Guillaume, et beaucoup de nos députés lui doivent d'être à l'Assemblée nationale.

Ces défenseurs de la République, nommés grâce à Bismark, lui montrèrent aussitôt qu'ils n'étaient pas des ingrats, en sifflant Garibaldi, pour être venu d'Italie, vieux, infirme, malade, avec ses deux fils, combattre les ennemis de la France et soutenir la justice, quand toute l'Europe nous abandonnait!

Garibaldi ne put pas même leur répondre; ces représentants du peuple sifflaient et criaient trop fort! Il s'en alla tranquillement... Le dimanche suivant, je suis honteux de le dire, monsieur Daniel et beaucoup d'autres curés de notre pays prêchèrent que Garibaldi était une canaille... Je ne les accuse pas, je raconte : ils avaient reçu des ordres de leurs évêques. Le pauvre prêtre de campagne est dans la main de l'évêque, comme le fouet dans la main du roulier!... Je sais que plusieurs auraient mieux aimé se taire, et je les plains!

Enfin, Bismark devait rire, il avait plu d'amis chez nous qu'on ne croyait.

Ensuite l'Assemblée de Bordeaux vota la paix, ce n'était pas difficile, moyennant la cession de l'Alsace et de la Lorraine et cinq milliards d'indemnité! Tout le monde aurait pu faire la paix à des conditions pareilles.

Là-dessus, nos pauvres députés d'Alsace et de Lorraine, déclarés Allemands par des Français, protestèrent :

« Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine ont déposé, avant toute négociation de paix, sur le bureau de l'Assemblée nationale, une déclaration affirmant de la manière la plus formelle, au nom de ces provinces, leur volonté et leur droit de rester françaises.

« Livrés, au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force à la domination de l'étranger, nous avons un dernier devoir à remplir.

« *Nous déclarons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement.*

« *La revendication de nos droits reste à jamais ouverte à tous et à chacun, dans la forme et dans la mesure que notre conscience nous dictera.*

« Au moment de quitter cette enceinte, où notre dignité ne nous permet plus de siéger, et malgré l'amertume de notre douleur, la pensée suprême que nous trouvons au fond de nos cœurs est une pensée de reconnaissance pour ceux qui, pendant six mois, n'ont pas cessé de nous défendre, et d'inaltérable

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

attachement à la patrie dont nous sommes violemment arrachés.

« Nous vous suivrons de nos vœux, et nous attendrons, avec une confiance entière dans l'avenir, que la France, régénérée, reprenne le cours de sa grande destinée.

« Vos frères d'Alsace et de Lorraine, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France, absente de leurs foyers, une affection filiale, jusqu'au jour où elle viendra y reprendre sa place. »

Voilà ce qu'ils dirent !

M. Thiers leur demanda s'ils connaissaient un autre moyen de sauver la France; aucun ne répondit. Malheureusement il n'en existait pas; après la capitulation de Paris, il fallait sacrifier un bras pour sauver le corps.

La moitié des députés s'inquiétaient déjà d'autre chose : la paix faite, ils ne pensaient plus qu'à nommer un roi et à *décapitaliser* Paris, — comme disaient leurs gazettes, — pour le punir d'avoir proclamé la République? Tous ces gens, qui s'étaient présentés devant les électeurs en faisant des professions de foi républicaines, étaient des royalistes.

Gambetta, ayant opté pour le Bas-Rhin, sortit de la Chambre avec nos députés ; d'autres vieux républicains, sifflés d'une manière indigne chaque fois qu'ils ouvraient la bouche, donnèrent leur démission.

Paris s'agitait, on craignait un soulèvement.

Vers ce temps, dans les premiers jours du mois de mars 1871, comme déjà les percepteurs, les contrôleurs, les gardes généraux et d'autres fonctionnaires prussiens venaient remplacer les nôtres ; qu'on nous annonçait que la langue française serait abolie dans nos écoles, et que les braves Alsaciens qui désiraient s'engager dans les armées du roi de Prusse, obtiendraient toutes les facilités désirables; qu'ils pourraient même entrer dans la garde de Sa Majesté impériale et royale; vers ce temps, un vieux camarade du cousin Georges, Nicolas Hague, maître sellier, homme riche et jouissant d'une belle réputation dans son état, vint le voir de Paris.

Nicolas Hague avait acheté beaucoup de vignes en Alsace; son intention, avant la guerre, était de se retirer chez nous dès qu'il aurait liquidé ses affaires ; mais après toutes les cruautés que les Allemands venaient de commettre, voyant notre pays entre leurs mains, il ne songeait plus qu'à revendre ses vignes, ne tenant pas à vivre au milieu de ces barbares.

On pense si Georges et Marie-Anne reçurent bien ce vieil ami ; tout de suite il eut sa chambre en haut, et s'établit là comme en famille.

C'était un homme de cinquante ans, les oreilles rouges, les joues et le menton entourés d'un collier de barbe, un large gilet de velours, garni de chaînes et de breloques en or sur le ventre, enfin un véritable Alsacien, plein de bon sens et d'expérience.

Sa femme, native de Bar-le-Duc, et ses deux filles étaient alors chez leurs parents ; elles se reposaient des souffrances et des inquiétudes du siége ; lui ne cherchait qu'à se défaire, avec le moins de perte possible, de ses propriétés ; il regardait comme la plus grande des hontes et le plus grand des malheurs de mettre au monde des enfants destinés à recevoir des soufflets en l'honneur du roi de Prusse.

Je me souviens que le deuxième jour de son arrivée, étant à dîner ensemble chez le cousin, après nous avoir exposé sa manière de voir, Nicolas Hague nous raconta toutes les misères du siége de Paris. Il nous dit que pendant ce long hiver, — où l'on voyait chaque jour devant les boulangeries et les boucheries, des files de vieillards à peine vêtus, et de pauvres femmes tenant leurs enfants tout bleus de froid dans leurs bras, attendre durant des trois et quatre heures, à la pluie, à la neige, au vent, un petit morceau de pain noir ou de carcasse de cheval, qui souvent n'arrivait pas ! — jamais il n'avait entendu un de ces malheureux dire qu'il fallait se rendre ; mais que des officiers supérieurs et des officiers d'état-major déclaraient sans honte, dès les premiers jours du siége, que Paris ne pouvait tenir ! Et que ces gens, si fiers autrefois de leurs grades, de leurs épaulettes, de leurs titres, seuls chargés de nous défendre et de représenter l'honneur de la nation, décourageaient par ce moyen ceux qui s'étaient reposés sur eux, et dont ils avaient mangé le pain durant des années, en parades inutiles, en fêtes insolentes à Saint-Cloud, à Compiègne, aux Tuileries et ailleurs.

D'après Nicolas Hague, tous nos malheurs, depuis Sedan jusqu'à la capitulation de Paris, venaient du mauvais vouloir des états-majors, des comités et de tous les anciens fonctionnaires bonapartistes, qui savaient très-bien que si la République chassait les Prussiens, personne au monde ne pourrait la détruire ; et comme ils n'en voulaient pas, ils agissaient en conséquence.

« On crie maintenant beaucoup contre le général Trochu, dit-il, principalement les bonapartistes, qui lui reprochent, au fond du cœur d'avoir plutôt soutenu la France que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leur dynastie. Ils rejettent sur lui tous nos malheurs, et bien des républicains sont assez simples pour les écouter. Mais quand on pense que cet homme est arrivé dans le dernier moment, lorsque tout était déjà perdu, que les Prussiens s'avançaient à marches forcées sur Paris, que Mac-Mahon abandonnait la capitale, *par ordre de l'Empereur*, pour aller à Sedan, faire écraser là-bas l'armée qui devait nous couvrir; quand on se rappelle que dans ce moment Paris n'avait pas d'armes, pas de munitions, pas de vivres, pas de troupes; que tous les environs : hommes, femmes, enfants, se sauvaient en ville; que les voitures de meubles, de foin, de paille, encombraient les rues; et que dans cette confusion abominable, il fallait mettre de l'ordre, armer les forts, organiser la garde nationale, rationner les habitants, etc.; et puis exercer à manier un fusil tous ces milliers d'hommes qui ne savaient pas même se tenir en rang, leur apprendre à marcher et finalement les emmener au feu; quand on se rappelle ces choses, il faut bien reconnaître que pour un seul c'était trop, et que si des fautes ont été commises, ce n'est pas au général Trochu qu'il faut s'en prendre, mais aux misérables qui nous avaient mis dans cette position. Oui, la première chose, c'est la justice! Il est bien clair que si le général Trochu avait eu sous ses ordres de véritables soldats, commandés par de véritables officiers, il aurait pu faire de grandes sorties, percer les lignes, ou retenir au moins les Allemands autour de la place. Mais comment voulez-vous que moi, Nicolas Hague, maître sellier, Claude Frichot, l'épicier du coin, et deux cent mille autres pareils, qui ne comprenaient pas même les commandements, comment voulez-vous que nous nous soyons aussi bien battus que de vieilles troupes? La bonne volonté ne nous manquait pas, ni le courage non plus; mais à chacun son métier. Je ne parle pas de nos fusils à piston, de nos fusils à tabatière, ni de cent autres choses semblables, qui vous découragent, quand on sait que les autres sont bien armés et soutenus par une artillerie terrible. Trochu pensait bien sûr à tout cela; et pour ma part, je crois que ni lui, ni Jules Favre, ni Gambetta, ni personne de ceux qui se sont déclarés républicains au 4 septembre, ne peuvent être accusés de nos malheurs, mais Bonaparte seul et sa mauvaise race! »

Enfin, après avoir entendu les explications de Nicolas Hague, voyant que nous avions été livrés par les égoïstes, — comme le cousin Jacques Desjardins nous l'avait prédit quatre mois avant! — mais que la République subsistait, et qu'on allait sans doute faire justice de tous ceux qui nous avaient mis dans ce triste état; que ce serait d'ailleurs le seul moyen de nous relever et de prendre un jour notre revanche, j'avais résolu de vendre mon moulin, mes terres, tout ce qui me restait au pays, pour aller m'établir en France, car la vue de Placiard et des autres fonctionnaires prussiens, qui fraternisaient ensemble et criaient : « Vive la vieille Allemagne! » cette vue me tournait le sang; je ne pouvais y tenir.

Le cousin Georges, à qui je parlai de cela, me dit:

« Alors, si tous les Alsaciens et les Lorrains partent, dans cinq ou six ans notre pays sera donc prussien! Au lieu d'aller en Amérique, les Allemands viendront ici par centaines de mille; ils trouveront chez nous, presque pour rien, des champs, des prés, de la vigne, du houblon, des forêts magnifiques, enfin les meilleures terres, les plus grasses et les plus riches du centre de l'Europe... Comme Bismark et Guillaume se feraient du bon sang, s'ils nous voyaient déguerpir!... Non, moi je reste!... Cela ne veut pas dire que je veuille être Prussien, au contraire. Mais dans ce traité de paix si mal fait, il se trouve pourtant deux bons articles : le premier dit que les Alsaciens et les Lorrains, résidant en Alsace-Lorraine, pourront opter jusqu'au mois d'octobre 1872 pour la nationalité française, à condition de prendre un domicile en France; — le second dit que les Français pourront conserver leurs immeubles en Allemagne.

« Eh bien, moi, j'opte tout de suite pour rester Français, et je prends domicile à Paris, chez mon ami Nicolas Hague, qui sera bien content de me rendre ce service. Je ne tiens pas à devenir bourgmestre, conseiller municipal, ou quelque chose de ce genre; il me suffit d'avoir de bonnes terres, un bon commerce, une maison agréable. Oui, je vais opter tout de suite; et si tous ceux qui peuvent prendre un domicile en France font comme moi; eh bien, nous aurons des autorités allemandes, c'est vrai, mais la terre et les gens resteront Français; la terre et les gens font tout!

« Est-ce que les anciens préfets et sous-préfets de l'*honnête homme* n'étaient pas des intrus chez nous, comme ceux-ci? Est-ce qu'ils s'inquiétaient d'autre chose, que de nous faire payer ce que leurs chambres avaient voté, et puis de nous faire nommer pour députés, des compères qui voteraient toujours ce que voudrait l'Empereur? Est-ce qu'ils se souciaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

STRASBOURG

« La revendication de nos droits reste à jamais ouverte... » (Page 121.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de nous, de notre commerce, de notre industrie, autrement que pour en tirer le plus clair de nos bénéfices, pour eux, leurs amis, leurs connaissances et tous les défenseurs de la dynastie du parjure?

« Ces nouveaux préfets, ces *kreiss-director*, ces bourgmestres, nommés pour défendre chez nous la dynastie prussienne, ne nous gêneront guère plus que les autres. Dans les premiers temps, ils essayeront la douceur; et puisque nous avons pu vivre et rester Français avec les préfets de Bonaparte, nous pourrons vivre et rester Français avec ceux de Frédéric-Guillaume.

« Pourvu que le plus grand nombre opte comme moi, voilà le principal! Pourvu que les Placiard et autres maires de l'Empire, maintenus en place par les Prussiens, ne puissent pas détourner les gens d'opter, en leur faisant peur d'être mal vus, ou même d'être expulsés; pourvu que ces gueux ne retardent pas de jour en jour ceux qui n'osent se décider; car une fois le délai passé, ceux qui n'auront pas opté pour la France seront Prussiens; leurs enfants, qu'ils le veuillent ou non, appartiendront à Guillaume; leurs fils serviront et recevront des soufflets à l'âge de vingt ans, au profit de la vieille Allemagne; et ceux qui se sont déjà sauvés en France seront forcés de revenir, ou de renoncer pour toujours à leurs héritages.

« Tout ce que je souhaite maintenant, c'est que les journaux français, qui disent tant de choses inutiles, ne manquent pas de prévenir les Alsaciens et les Lorrains de ce qui les menace, et de leur dire que s'ils optent pour la France, leurs personnes et leurs biens seront garantis par le traité; et que s'ils négligent de le faire, leurs biens et leurs personnes tomberont sous la loi prussienne. Ils feraient même très-bien d'indiquer où et comment on opte, et de donner un modèle très-simple et très-clair de cette déclaration. Ainsi tous les intéressés seraient prévenus, et ces journaux auraient rendu le plus grand service à la France.

« Quant à moi, je reste! Je suis ici sur ma terre, je l'ai achetée; je l'ai payée du fruit de mon travail. Je payerai mes contributions; je ne dirai rien, pour qu'on ne puisse pas me vexer, ni me chasser; je vendrai le plus cher que je pourrai mes récoltes aux Allemands; je ne donnerai d'ouvrage qu'à des Français; et si la République s'affermit, comme je l'espère, car maintenant le peuple voit ce que les monarchies nous ont valu; si la nation fait ses affaires elle-même, sagement, avec bon sens, modération, ordre et réflexion, elle se relèvera vite, elle redeviendra puissante. En dix ans, tout sera réparé : nous aurons des électeurs intruits, des armées nationales, des administrations honnêtes, des intendances et des états-majors tout autres que ceux qui nous ont perdus...

« Alors, que les Français reviennent; ils nous trouveront, comme avant, heureux de les embrasser et de marcher ensemble.

« Mais s'ils continuent leurs vieilles histoires de coups d'État et de révolutions; si les aventuriers, les jésuites et les égoïstes se coalisent encore une fois contre la justice, s'ils recommencent leurs abominables farces de plébiscite et de constitution par *oui* et par *non*, la baïonnette sur la gorge des gens, avec des électeurs dont la moitié ne savent pas lire; s'ils veulent que toutes les places soient données par protection et recommandation, au lieu d'être honnêtement gagnées au concours; s'ils repoussent l'instruction primaire et le service militaire obligatoire; s'il leur faut, comme par le passé, un peuple ignorant et des armées remplies de mercenaires, afin que les fils des nobles et des bourgeois puissent rester tranquillement chez eux, pendant que les pauvres diables travaillent comme des bêtes de somme, ou vont se faire tuer sur les champs de bataille, pour des choses qui ne les regardent pas; enfin, s'ils renversent la République et rétablissent la monarchie, alors, malheur à nous! La pauvre France, déchirée par ses propres enfants, finira comme la Pologne; ce sera la perte de toutes les conquêtes de 89; la Suisse, l'Italie, la Belgique, la Hollande, tous les peuples libres du continent suivront notre sort; les larges pieds plats des Allemands couvriront l'Europe; et nous autres, malheureux Alsaciens et Lorrains, nous serons forcés de courber la tête sous le joug, ou de partir pour l'Amérique! »

Ce discours de Georges me fit réfléchir, et je résolus d'attendre!

Beaucoup d'Alsaciens et de Lorrains ont fait les mêmes réflexions; et voilà pourquoi M. Thiers a eu raison de dire que la république est la forme de gouvernement qui nous divise le moins; c'est aussi la seule qui puisse nous sauver. Toute autre forme de gouvernement, sur laquelle légitimistes, orléanistes et bonapartistes ne pourraient jamais s'entendre, achèverait de nous détruire. Si par hasard l'un de ces partis parvenait à mettre son prince sur le trône, le lendemain tous les autres se réuniraient pour le renverser, et les Allemands, profitant de nos divisions, s'empareraient de la Franche-Comté et de la Champagne.

MM. les députés de la droite devraient bien y penser!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est pour relever les affaires de la nation, et non celles d'un parti, qu'ils sont à Versailles; c'est pour rétablir la concorde dans notre malheureuse patrie, et non pour y semer des divisions. Je m'adresse à leur patriotisme, et si cela ne suffit pas, à leur prudence. De nouveaux coups d'État nous précipiteraient dans de nouvelles révolutions, de plus en plus terribles. La nation, qui veut la paix, le travail, l'ordre, la liberté, l'instruction et la justice pour tous, est lasse de se voir toujours déchirer par des empereurs et des rois; elle pourrait s'exaspérer contre ces pêcheurs de trônes en eau trouble, et cela deviendra épouvantable!

Qu'ils y pensent; c'est leur devoir.

Et tous ces princes aussi, tous ces prétendants honteux, qui ne craignent pas de venir nous diviser, au moment où l'union peut seule nous sauver; quand l'Allemand occupe toutes les places fortes de la frontière, et qu'il guette l'occasion d'arracher un nouveau morceau de notre patrie! Ces hommes qui se glissent dans l'armée par la faveur; dont les mauvaises gazettes empêchent la reprise du commerce, dans l'espoir de dégoûter le peuple de la République! Ces princes qui donnent, un jour, des paroles d'honneur, qu'ils retirent le lendemain, et qui n'ont pas honte de réclamer des millions, au milieu de la ruine générale. Oui, tous ces gens-là doivent se conduire autrement, s'ils ne veulent pas qu'on se rappelle leur père Louis-Philippe, intriguant avec les bonapartistes, pour détrôner son bienfaiteur Charles X; et leur grand-père Philippe-Égalité, intriguant avec les jacobins et votant la mort de Louis XVI pour sauver sa fortune, pendant que son fils intriguait à l'armée du Nord avec le traître Dumouriez, pour marcher sur Paris et renverser les lois établies.

Le temps des intrigues est passé!

Mon Dieu, Bonaparte en a dépouillé bien d'autres que ces princes d'Orléans; il a fusillé, déporté, ruiné de fond en comble des pères de famille par milliers; leurs femmes et leurs enfants ont tout perdu! Eh bien, pas un d'entre ces malheureux ne réclame un liard; ils seraient honteux de demander quelque chose à la patrie dans un moment pareil; les princes d'Orléans, seuls, réclament leurs millions.

Franchement, ce n'est pas beau!

Moi, je ne suis qu'un simple meunier; j'ai gagné par mon travail la moitié de ce que je possède; mais si ma petite fortune et ma vie pouvaient rendre l'Alsace et la Lorraine à la France, je les donnerais tout de suite; et si ma personne était une cause de trouble, de division, enfin un danger pour mon pays, je quitterais le moulin bâti par mes anciens, les terres qu'ils ont défrichées, celles que j'ai acquises à force d'économie et de travail, et je m'en irais!... L'idée que je sers mon pays, que je l'aide à se relever, me suffirait... Oui, je m'en irais, le cœur gros, mais sans tourner la tête!...

Et maintenant, finissons cette histoire du *Plébiscite :*

Jacob est revenu se remettre au moulin; Jean-Baptiste Werner est aussi revenu me demander Grédel en mariage. Grédel y consentait de bon cœur; ma femme et moi nous leur avons donné notre consentement des deux mains.

Mais la dot?... Voilà ce qui touchait Grédel... Ah! c'est qu'elle ne voulait pas entrer en ménage sans avoir ses cent louis!... Il me fallut donc vider de nouveau la vanne jusqu'au fond, rentrer dans la vase et me remettre à piocher la terre.

Grédel regardait l'ouvrage; et quand le vieux coffre reparut, avec ses cercles de fer; quand je l'eus posé sur le bord, et qu'ayant ouvert le cadenas rouillé, les écus en bon ordre brillèrent à ses yeux, alors elle s'attendrit : tout était bien! Elle voulut même m'embrasser et se pendit au cou de sa mère.

Les noces de Grédel et de Jean-Baptiste ont eu lieu le 1er juillet dernier; malgré les misères du temps, elles furent joyeuses.

Comme la fête allait finir, et qu'on débouchait encore deux ou trois vieilles bouteilles, en l'honneur de M. Thiers et de tous les braves gens qui veulent aider ce grand patriote à fonder la République en France, le cousin Georges nous déclara que Jean-Baptiste Werner était son associé pour le commerce des pierres de taille. Il en faudra; les bombardements et les incendies en Alsace donneront longtemps de l'ouvrage aux architectes, aux carriers et aux maçons; c'est un grand commerce.

Le cousin déclara de plus que lui, Georges Wéber, fournirait l'argent nécessaire; que Jean-Baptiste ferait les grandes courses, soit pour la vente, soit pour l'exploitation des carrières, et qu'ils partageraient les bénéfices par moitié.

M. Fingado, notaire, assis au bout de la table, tira l'acte de sa poche et nous en donna lecture, à la satisfaction générale.

Maintenant donc tout est en ordre, et nous tâcherons de regagner par le travail, l'économie et la bonne conduite, ce que Bonaparte nous a fait perdre avec son plébiscite!

Mon histoire est finie; que chacun en tire les réflexions et les enseignements qu'il pourra.

FIN

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL

Annexe du procès-verbal de la séance du Corps Législatif du 15 juillet 1870.

PROPOSITION DE M. JULES FAVRE

« *Nous demandons la communication des dépêches, et notamment de celles*
« *par lesquelles le Gouvernement prussien a notifié sa résolution aux*
« *Gouvernements étrangers.* »

SCRUTIN SUR LA PROPOSITION DE M. FAVRE

(La demande de scrutin sur la proposition de M. Jules Favre est signée par MM. Garnier-Pagès, Jules Favre, Jules Simon, Amédée Larrieu, Emmanuel Arago, Jules Grévy, Jules Ferry, Glais-Bizoin, Ernest Picard, Desseaux, Dorian, le duc de Marmier et Barthélemy-Saint-Hilaire.)

Nombre de votants	243
Majorité absolue	122
Pour l'adoption	84
Contre	159

Le Corps Législatif n'a pas adopté.

Ont voté pour :

MM.

Andelarre (le marquis d'), Arago ;

Baboin, Barante (le baron de), Barthélemy-Saint-Hilaire, Bastid, Beauvau (le prince Marc de), Bethmont, Boduin, Boigne (le comte de), Bourbeau, Brame, Buffet, Buisson ;

Calmétes, Carré-Kérizouët, Chesnelong, Choiseul (de), Cochery, Crémieux ;

Daru (le comte), Dessaignes, Desseaux, Dorian, Durand, Durfort de Civrac (le comte de) ;

Esquiros ;

Favre (Jules), Ferry (Jules) ;

Gagneur, Gambetta, Garnier-Pagès, Germain, Girault, Glais-Bizoin, Goerg, Grammont (le marquis de), Grévy, Guiraud (de), Guyot-Montpayroux,

Haentjens, Hesecques (le comte d'), Houssard ;

Javal (Léopold), Johnston, Josseau, Jouvencel (de);

MM.

Keller, Kolb-Bernard ;

Lacroix (Augustin), Larrieu, Latour du Moulin, Le Cesne, Lefébure, Lefèvre-Pontalis, Le Hon (le comte Léopold), Lesperut (le baron);

Magnin, Malézieux, Mangini, Marion, Marmier (le duc de), Martel, Monneraye (de la), Morin;

Ordinaire ;

Pelletan, Picard (Ernest), Piccioni, Planat;

Rampont, Raspail, Riondel, Rotours (des) ;

Simon (Jules), Soubeyran (de), Steenackers ;

Talhouët (le marquis de), Tassin, Thiers, Tillancourt (de);

Vieillard-Migeon ;

Wilson ;

Yvoire (le baron d').

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ont voté contre :

MM.

Abbatucci (Séverin), Albuféra (le duc d'), Alquier (le baron), André (de la Charente), André (du Gard), Argence, Arjuzon (le comte d'), Aylies;

Beauchamp (de), Benoist (le baron de), Berger, Birotteau, Bois-Viel, Bosredon (de), Boudet (le comte), Bourgoing (le baron), Bournat, Bouteiller (de) (Moselle), Boutelier (Saône-et-Loire), Buquet (le baron), Burin-Desroziers, Busson-Billault;

Cazelles, Chadenet, Chagot, Chaix-d'Est-Ange, Chevandier de Valdrôme, Choque, Colbert-Chabannais (le marquis de), Corneille, Cornudet (le vicomte de), Cosserat, Coste-Floret, Couëdic (le comte du), Coulaux (du Bas-Rhin), Creuzet,

Daguilhon-Pujol fils, Dalmas (de), Darblay (jeune), Darracq, Dautheville (le général), David (le baron), David (Ferdinand), Dechastelus, Dein, Delamarre (de la Creuse), Delavau, Delebecque, Deltheil, Denat, Descours (Laurent), Deseilligny, Desmaroux de Gaulmin (le baron), Douesnel, Drouot (le vicomte), Dugué de la Fauconnerie, Dumas, Du Miral Dupont (Paul), Dupuy de Lôme, Duvernois (Clément);

Eschasseriaux (le baron);

Fould (Adolphe), Fould (Gustave), Fouquet, Fourment (le baron de);

Gaudin, Gavini, Géliot, Genton, Gévelot, Girod (de l'Ain), Girou de Buzareingues, Gorsse (le baron), Granier de Cassagnac, Grollier, Guillaumin;

Hébert, Huet (Albert);

Joliot, Jourdain, Jubinal (Achille);

Kératry (le comte de);

Labat, Lacroix Saint-Pierre, Ladoucette (le baron de), Lafond de Saint-Mûr (le baron), Lagrange (le comte de), Laroche-Joubert, Lasnonier, La Tour (le comte de), Laugier de Chartrouse (le baron), Le Breton (le général), Le Calvez, Le Clerc d'Osmonville, Le Comte (Eugène) (Yonne), Le Joindre, Le Péletier d'Aunay (le comte), Leret d'Aubigny, Le Roux (Alfred), Leusse (le comte de), Liégeard (Stéphen), Louvet;

Mackau (le baron de), Marey-Monge, Masséna (duc de Rivoli), Mathieu (Corrèze), Mathieu (Pas-de-Calais), Mége, Mercier (le baron), Millet, Millon, Montaret de Kerjégu, Montagnac (de), Mony, Motterouge (le général de la), Mouchy (le duc de), Murat (le comte Joachim);

Nesle (le marquis de), Nogent-Saint-Laurens, Noualhier.

Ollivier (Emile);

Perrier, Peyrusse, Piennes (le marquis de), Piette, Pinard (Nord), Pinart (Pas-de-Calais), Piré de Rosnyvinen (le marquis de), Plancy (le baron de) (Aube), Plancy (le vicomte de) (Oise), Plichon, Poëze (le comte de la), Ponse-Peyruc;

Quesné;

Réguis (le colonel), Reille (le baron) (Tarn), Reille (le vicomte) (Eure-et-Loir), Richard (Maurice), Rolle, Roulleaux-Dugage, Roy de Loulay;

Saint-Paul (de), Segris-Sénéca, Sens, Seydoux, Sibuet (le baron), Simon (Joseph);

Talabot, Termé, Thoinnet de la Turmélière, Tourrette (le marquis de la), Tron;

Vast-Vimeux (le baron), Vendre, Vignat;

Welles de Lavalette (le comte);

Zorn de Bulach (le baron);

N'ont pas pris part au vote :

MM. Ayguesvives (le comte d'), Barrillon, Belmontet, Bérard, Charlemagne, Dréolle, Guistière (de la), Hamoir, Paulmier, Petit (Guillaume), Pissard, Quinemont (le marquis de), Rochefort, Rouxin, Schneider, Veauce (le baron de), Werlé.

Absents par congé :

MM. Auvray, Bancel, Boucaumont, Bouchetal-Laroche, Bussierre (le baron de), Calvet-Rogniat, Campaigno (le marquis de), Chambrun (le comte de), Champagny (le comte J.-P. de), Champagny (le (comte Nap. de), Charpin-Feugerolles (le comte de), Christophle, Dalloz (Édouard), Dollfus (Camille), Dommartin (le baron de), Estancelin, Estourmel (le comte-d'), Fay de la Tour-Maubourg (le marquis de), Fleury (Anselme), Forcade la Roquette (de), Germiny (le comte de), Guilloutet (de), Le Roux (Charles), Malaussena, Monier de la Sizeranne (le vicomte), Noubel (Henri), Pamard, Pierres (le baron de), Prax-Paris, Rochemure (le comte de), Saint-Germain (de), Tachard.

Composition du ministère impérial le 15 juillet 1870.

MM.

Émile Ollivier, *garde des sceaux*, ministre de la justice et des cultes; duc de Gramont, ministre des affaires étrangères; Chevandier de Valdrôme, ministre de l'intérieur; Segris, ministre des finances; général vicomte Dejean, ministre de la guerre par intérim (le ministre de la guerre, maréchal Lebœuf, major-général de l'armée du Rhin); Louvet, ministre de l'agriculture et du commerce; amiral Rigault de Genouilly, ministre de la marine et des colonies; Plichon, ministre des travaux publics; Mége, ministre de l'instruction publique; Maurice Richard, ministre des lettres, sciences et beaux-arts; E. de Parieu, ministre présidant le conseil d'État.

Paris. — Imprimerie de GAUTHIER-VILLARS, quai des Grands-Augustins, 55.
(Ancienne imp. Bonaventure.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD.BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY